

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1869

Compilé article par article en continu

# Le Messager Evangélique – Année 1869

---

## TABLE DES MATIERES

Quelques notes de méditations sur les trois épîtres de Jean.....	7
Première épître.....	7
Chapitres 1 à 2: 2 .....	7
Chapitre 2: 3-13 .....	10
Chapitres 2: 13 à 3: 24 .....	13
Chapitre 3.....	17
Chapitre 4 à 5: 17.....	21
Chapitre 5.....	23
Deuxième épître .....	28
Troisième épître.....	31
Quelques pensées sur Marc 4 et 9 (*) .....	33
Sur la division du sujet entre les versets 11 et 12 de Romains 5 .....	37
Sur la discipline et le dépouillement de soi-même .....	38
L'évangile selon Matthieu - Darby J.N. (paru en 1868 & 1869).....	40
Introduction .....	40
Caractère général de l'Evangile selon Matthieu.....	42
Point de départ de Matthieu .....	42
La généalogie du Christ.....	44
Le Christ .....	48
La naissance du Christ.....	48
Les titres sous lesquels Jésus apparaît .....	49
Israël.....	50
L'état d'Israël et l'accueil qu'il fait au Messie à son entrée dans le monde, — les Mages .....	51
Comment «les yeux du coeur sont éclairés».....	91
Fragments .....	95
ME 1869 page 40 .....	95

ME 1869 page 200 .....	95
Jésus, le Sauveur des péchés .....	96
Le culte chrétien .....	103
Consolation .....	105
Explication de passages .....	107
Explication de passages .....	108
ME 1869 page 96 - Réponses à des correspondants.....	108
ME 1869 page 120 - Réponses à des correspondants.....	110
ME 1869 page 160 .....	110
ME 1869 page 175 - Réponses à des correspondants.....	110
ME 1869 page 200 .....	112
ME 1869 page 220 - Réponses à des correspondants.....	113
ME 1869 page 478 .....	113
La Vérité et le Véritable .....	114
Le docteur .....	117
1. ME 1869 page 133 .....	117
2. ME 1869 page 153 .....	120
Extraits .....	124
L'évangéliste .....	125
L'évangéliste .....	125
L'oeuvre de l'évangéliste .....	128
La récompense de la vigilance .....	133
L'intercession de Christ.....	135
Jacob seul avec Dieu .....	144
L'Evangile dans le livre de Josué .....	151
Remarques préliminaires.....	151
1. Le conducteur .....	151
2. Exhortation .....	152
3. Avertissement.....	155
4. Le message évangélique .....	156
5. La position du chrétien .....	160

6. Le caractère chrétien .....	166
7. Communion avec Dieu .....	174
8. Victoire.....	175
9. Défaite.....	178
10. La Parole de Dieu .....	181
11. Alliance.....	183
12. L'héritage conquis.....	185
13. Possessions .....	188
14. Fidélité de coeur .....	189
Correspondance.....	192
Le camp et la nuée.....	194
Extrait d'une correspondance.....	199
Le ministère chrétien. Jusqu'à quel point doit-il être accepté ou rejeté? .....	203
Les «je» et les «moi» de Romains 7.....	208
La communion de Dieu avec Abraham dans les chapitres 15 et 17 de la Genèse .....	211
Pensées .....	215
ME 1869 page 300 .....	215
ME 1869 page 360 .....	215
ME 1869 page 400 .....	215
ME 1869 page 420 .....	215
Remarques sur l'histoire de l'Eglise .....	216
Introduction .....	216
Les erreurs de la plupart des historiens .....	217
Les sept Eglises de l'Asie .....	218
EPHESE. ....	219
SMYRNE. ....	219
PERGAME. ....	219
THYATIRE.....	220
SARDES.....	220
PHILADELPHIE. ....	220
LAODICEE. ....	220

Chapitre 1.....	221
Christ unique fondateur de son Eglise.....	223
L'ouverture du royaume des cieux .....	226
La parabole de l'ivraie.....	227
Le principe divin du gouvernement de l'Eglise .....	229
Le principe du gouvernement de l'Eglise subsiste toujours.....	231
Le principe de la réception dans l'Assemblée .....	231
Chapitre 2.....	233
Le jour de la Pentecôte pleinement venu.....	233
La résurrection et l'ascension de Christ.....	235
La descente du Saint Esprit.....	236
Premier appel de Pierre aux juifs.....	238
La vocation des gentils.....	241
Les gentils scellés.....	242
Le premier martyr chrétien .....	244
Chapitre 3.....	246
Les disciples persécutés et dispersés .....	246
Les triomphes de l'évangile en Samarie .....	247
Jérusalem et la Samarie unies par l'évangile.....	249
L'eunuque éthiopien reçoit l'évangile .....	250
Abraham et Lot .....	252
Jésus, le chef et le consommateur de la foi.....	256
Morts au péché, non pas à la création .....	258
Fragment d'une lettre à un serviteur de Dieu, qui avait perdu la paix avec Dieu et puis l'avait retrouvée .....	260
Sur le dépouillement de soi-même .....	262
Réponses à des correspondants .....	263
André et Philippe .....	264
Exode, chapitre 33 .....	271
L'appel de l'Epouse .....	276
Notre joie dans le ciel .....	283

Le salut est de l'Eternel.....	286
Pensées sur Jean 17: 14.....	295
La grâce rejetée et la gloire céleste ouverte .....	296
La confession de péché.....	302
La bonne nouvelle de la paix .....	306
Pensées sur le livre de l'Ecclésiaste .....	308
Lettre sur les mariages entre chrétiens et infidèles .....	317

# Quelques notes de méditations sur les trois épîtres de Jean

---

Darby J.N. (ME 1869 page 3)

## Première épître

### Chapitres 1 à 2: 2

Il est évident que le Diable a toujours cherché à ravir le Seigneur Jésus aux chrétiens, et, pour y parvenir, il a employé les faux docteurs. Mais comme les fausses doctrines ont pris naissance déjà du temps apostolique, cela a été pour Dieu l'occasion de donner, dans sa Parole, des directions sûres pour tous les temps. Car à proportion que le Diable a agi pour ternir et anéantir, si possible, la valeur du nom de Jésus, le Saint Esprit a, en revanche, fait resplendir la suffisance, la beauté, la gloire, la permanente immutabilité et la magnificence de la personne de Jésus; de manière que la possession, comme objet du coeur, d'un tel Seigneur Jésus, glorifié dans nos coeurs par la révélation que nous en fait le Saint Esprit, qui prend ce qui est de Lui pour nous l'annoncer; que cette possession, dis-je, nous mette à l'abri de toutes les attaques imaginables de Satan à cet égard. Que peut-il à un père, qui connaît Celui qui est dès le commencement (2: 13, 14)?

Les épîtres contiennent ce qu'il faut pour nous tenir en éveil quant au côté attaqué par Satan chez les saints, auxquels elles sont adressées, et il y a peu d'épîtres qui ne constatent une déchéance chez les saints au sujet de l'une ou de l'autre des faces de la doctrine de Christ. Combien il importe de nous tenir éveillés, puisque tout, en nous et autour de nous, se trouve constamment en jeu pour nous dépouiller. Malheur à nous si nous nous assoupissons!

La première épître de Jean est donc écrite pour faire face à l'esprit des Antichrists (tout comme aussi afin que notre joie soit accomplie, et afin que nous ne péchions point (1: 4; 2: 1). «Je vous ai écrit ces choses au sujet de ceux qui vous égarent» (voyez ces choses 2: 18-27; 4: 1-6). L'apôtre montre que ravir aux saints la personne de Christ, comme étant la vie divine manifestée humainement, c'était leur ôter leur vie et leur ôter Dieu; il ne restait plus rien: on n'avait ni Dieu, ni Jésus. C'est pour cela que l'épître, nous présente toute la valeur de la personne de Christ, comme vie (chapitre 1), comme avocat et comme modèle (chapitre 2), comme espérance (chapitre 3) et comme le vrai Dieu et la vie éternelle (chapitre 5).

Le «commencement» du premier verset n'est pas le même que le «commencement» de la Genèse et celui de l'Evangile de Jean. C'est le commencement du christianisme, dont il est question dans notre épître.

Nous avons trois choses dans les quatre premiers versets: 1° La vie dont il y est parlé, c'est la vie qui était auprès du Père; c'est cette vie dans sa perfection. 2° Et, c'est celle-là, et pas une autre, qui a été manifestée, et qui l'a été dans la perfection de sa nature. C'est la vie divine qui est venue se manifester humainement, se rendre palpable, visible, sensible,

admirable. La loi promettait la vie, mais elle ne la montrait pas. Maintenant elle est venue, cette vie, nous n'avons plus à la chercher en tâtonnant. Elle a été manifestée; et 3° Oh! quelle pensée! — telle quelle, elle nous a été communiquée, nous l'avons, et cette vie est la personne de Christ, manifestation du Père.

Par le fait donc qu'elle nous a été communiquée, notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, nous participons avec le Père et le Fils, à «la vie». Par conséquent nous avons part aux sentiments du Père et du Fils. — La vie de laquelle nous vivons, nous la contemplons en Jésus marchant ici-bas, et nous disons: — Voilà notre vie. — Quelle grâce! Et c'est cela que le Diable voudrait nous ravir en nous le voilant par des faussetés. L'apôtre nous annonce ces choses, afin que nous ayons communion avec ceux qui savaient à quoi s'en tenir quant à cette vie qu'ils avaient vue, touchée, contemplée, entendue. Or, dans la possession de cette vie, les uns et les autres, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et cela nous est écrit afin que notre joie soit accomplie, au lieu d'être ébranlés par ceux qui égarent. Il y a bien de quoi accomplir notre joie, d'avoir, en commun avec le Père et le Fils, «la vie», celle qui était auprès du Père, laquelle a été manifestée, et nous a été communiquée.

Mais si la personne du Fils a été la manifestation de la vie, c'était aussi la révélation de Dieu, des caractères de Dieu, desquels il ne se départit pas en devenant Père. Car le Père, avec lequel est notre communion, c'est Dieu qui est lumière. — Or donc, en écoutant cette vie manifestée, les apôtres avaient appris à connaître ce caractère de Dieu qui est lumière, et cela était devenu un message à nous annoncer. «Et c'est ici le message que nous avons entendu de lui (du Fils), et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres». C'est magnifique que ce soit avec un tel Dieu que nous ayons communion; mais cela sonde nos coeurs et manifeste ce qui fait contraste avec ce caractère de Dieu, de la même manière que le Seigneur Jésus sondait et manifestait, — comme étant la lumière, — tout ce qui en était de l'homme, et devenait ainsi une lumière insupportable pour le monde qui aimait les ténèbres.

Or nous aussi, «si nous disons que nous avons communion avec Dieu et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité; «nous pouvons connaître la vérité et en parler, mais notre marche dément notre dire, et notre conduite devient un mensonge. Cette lumière exclut absolument tout ce qui n'est pas elle-même, elle ne supporte aucun mélange. Mais quand nous marchons réellement dans la lumière — non seulement avec de la lumière, comme avec une lanterne au milieu de la nuit, — alors nous avons communion les uns avec les autres. Il n'est pas dit que nous avons communion avec Dieu, parce que cela va sans dire, comme aussi cela se voit sans qu'on le dise; mais nous avons communion les uns avec les autres; nous nous voyons les uns les autres en Dieu, participants de cette vie, nous nous apprécions là, et en appréciant ensemble ce qui en est de cette vie et de cette lumière, nous en jouissons davantage, en commun, pourvu que chacun y soit réellement. — Dans ce qui est de la terre, moins on est nombreux pour partager quelque chose et plus il y a de profit; mais dans ce qui est du ciel,



plus on est nombreux pour jouir d'une grâce, plus elle prend d'extension — si réellement chacun y est pratiquement. — Ce principe est très beau.

Une seconde conséquence de la marche dans la lumière, c'est que le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché. Cette lumière nous montre pleinement ce qui en est de notre être naturel, et en marchant dans cette lumière qui manifeste tout, nous faisons connaissance avec cet être corrompu, beaucoup mieux qu'en faisant des chutes, parce qu'une chute nous apprend à nous connaître sur un point seulement, au lieu que la lumière divine resplendit jusque dans les jointures et dans les moelles, pour nous manifester en entier. Or, sans la pleine conscience de la grâce et de l'oeuvre de Christ, comment pourrions-nous supporter d'être continuellement sondés par une telle lumière? Mais la même lumière nous montre le sang de Christ qui a tout lavé; elle nous montre aussi l'appréciation que Dieu fait de ce précieux sang, de sorte que, au lieu d'avoir une mauvaise conscience devant Dieu par le fait de l'éclat de cette lumière, nous nous sentons purifiés par le sang, et nous supportons la pleine conscience de la corruption de notre être, là, devant Dieu, sans que cela nous trouble. — Quelle grâce! Je crois qu'il est important de bien la saisir. Le fait de la présence de la chair n'est pas un obstacle à la communion avec Dieu; mais l'action de cette chair rompt la communion. En d'autres termes, une chair jugée ne trouble pas devant Dieu, mais une chair active nous sépare de Lui et nous fait craindre son jugement.

Car, verset 8: — «Si nous disions que nous n'avons point de péché», — c'est-à-dire, que la présence du péché dans la chair n'est pas un fait en nous, — «nous nous séduirions nous-mêmes, et la vérité ne serait point en nous». — Il est important de remarquer ici que, si la doctrine de l'épître ne comporte pas de parler du fait de la présence de la chair, parce que nous y sommes vus exclusivement comme nés de Dieu, possédant la vie qui nous a été communiquée; cependant ce fait en est bien un, et malheur à nous si nous disons le contraire; nous nous séduisons, la vérité n'est point en nous, et nous allons tomber.

Et si nous disions que nous n'avons pas péché, que nous n'avons pas accompli des actes mauvais; alors c'est encore pire, nous faisons Dieu menteur, sa Parole n'est point en nous, car elle dit que nous, — et tous, — avons péché (Romains 3: 23).

Mais quand un fait de ce genre a eu lieu, que nous avons commis un péché; mais que nous ne sommes plus dans ce péché, que nous prenons sévèrement parti avec Dieu contre nous-mêmes pour juger ce mal, et que nous allons le lui confesser en pleurant, alors «Il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité».

L'apôtre nous écrit donc ces choses, afin que nous ne péchions pas, car nous sommes nés de Dieu pour ne pas pécher du tout; — mais quand par malheur, — et c'est toujours notre faute, — il nous est arrivé de tomber dans le péché, quand nous avons été surpris en quelque faute, quand cela est passé, que nous en sommes séparés, que nous en avons horreur; alors, «nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste, Lui est la propitiation pour nos péchés»; nous ne serons pas amenés en jugement, la propitiation est

faite. La sacrificature de Christ agit pour nous, et son résultat, c'est que nous allons confesser à Dieu ce que nous avons fait, en appelant la chose par son nom; sans atténuation, Et Dieu alors, fidèle à ses promesses, et juste à cause de la satisfaction qui lui a été faite par le sacrifice de Christ, — Dieu nous réintègre dans le sentiment du pardon, sentiment que nous avons perdu; et Il nous purifie de toute iniquité. Il nous ôte la mauvaise conscience que nous avons au sujet de ce que nous avons fait. C'est ainsi que le Seigneur le fit avec Pierre au chapitre 21 de Jean. — Je crois que, historiquement, la confession du verset 9 du chapitre 1, suit l'action de la sacrificature du verset 2 du chapitre 2. — C'est la prière du Seigneur pour Pierre qui le vit sortir pour pleurer amèrement. De même c'est l'action de la sacrificature de Christ qui nous amène à Dieu pour lui confesser ce que nous avons fait. Car de nous-mêmes, nous n'irions jamais, nous nous cacherions plutôt. Or la confession ne consiste pas à dire: «J'ai manqué», comme, hélas! on s'en contente souvent; mais elle consiste à dire: «J'ai fait telle chose, et je suis cet homme-là». Or le pardon est une promesse faite à la confession. Si donc je ne disais pas ce que j'ai fait, je ne serais pas réintégré dans le sentiment du pardon à l'égard de ce fait-là, ni purifié de la mauvaise conscience que j'ai devant Dieu au sujet de ce fait. — Prenons-y garde; car on est plutôt disposé à demander pardon qu'à confesser ses fautes en les appelant par leur nom. — Remarquons bien aussi que c'est pour une faute commise que nous avons un Avocat et non pour une faute future, c'est-à-dire que la Parole ne dira jamais: «quand nous aurons péché, nous avons un avocat», ce serait le langage d'un antinomien: péchons afin que la grâce abonde. Mais la Parole dit: «Si quelqu'un a péché». C'est au passé, on n'y est plus, on s'en est séparé.

### **Chapitre 2: 3-13**

Verset 3: «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements». — Par le fait que nous avons la vie dont Jésus a été la manifestation, — la vie du Père et du Fils; — cette vie a donc en nous les caractères qu'elle a en Jésus. Nous connaissons donc Jésus, c'est-à-dire, que la connaissance dont il s'agit ici, c'est celle de la pensée de Christ à l'égard de toutes choses; c'est la participation à ses pensées relativement au bien et au mal, au ciel et à la terre, etc. — Puisque j'ai la vie que Lui a exprimée par sa conduite, j'ai donc les pensées de cette vie, qui sont les pensées de Jésus. Or Il les a exprimées par des faits, et ces faits (quant à leur nature) doivent se produire en moi, puisque la vie qui les a produits m'a été communiquée. J'ai donc communion de pensées et de sentiments avec Christ, — je Le connais. — Et comment sais-je que je Le connais, verset 3? C'est que je garde ses commandements: c'est-à-dire, je fais comme il a fait (\*) (je ne parle pas de quantité, mais de qualité).

(\*) Quand je dis «Je», je parle du chrétien et non de moi.

Qu'est ce que c'est, dans cette épître, que les commandements de Christ? — C'est qu'ayant la vie qu'Il a manifestée, tout ce qu'il a fait — sa manière d'agir fait autorité pour moi. Voilà «les commandements».

On pourra faire une objection en citant Jean 13: 34, — qui est en effet un commandement formel — donné de vive voix, comme plusieurs autres dans les évangiles. Mais si nous y faisons attention, nous trouverons justement, dans ce passage, le principe émis plus haut — principe qui en fait un commandement nouveau. «Je vous donne un nouveau commandement, que vous vous aimiez l'un l'autre; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre». — Donc, le principe, l'autorité et l'étendue de ce commandement formel se trouve dans la manière dont le Seigneur l'a effectué Lui-même. C'est donc sa manière de faire — comme nous disons — qui fait autorité. — Considérons bien la différence entre ce principe-ci, et l'ordre légal: «Tu aimeras». — Nous verrons cela au verset 16 du chapitre 3.

Revenons à notre passage, chapitre 2: 4: «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui». — Premièrement

C'est remarquable comme nous sommes pris sur notre dire, dans cette épître. Il s'agit ici de prouver ce que l'on dit être, par des faits. — C'est bien le principe scripturaire; — on connaît l'arbre à son fruit. Eh bien! donc, dire que je Le connais, que je partage sa manière de voir, et en même temps agir d'une manière différente de la sienne; c'est me constituer menteur par mes propres actes, et donner la preuve que la vérité n'est pas en moi. Car ce Jésus que je dis connaître, Il est la vérité (Jean 14: 6). Et aussi (Ephésiens 4: 21), — la vérité est en Lui. — Si nous avons appris, Christ, — si nous l'avons entendu; si nous avons été instruits en Lui, selon que la vérité est en Lui; alors nous savons ce que c'est que la vérité en nous: c'est l'application de la mort à la chair, afin que le nouvel homme ait le champ libre, pour revêtir ainsi, pratiquement, ce nouvel homme créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté.

«Mais quiconque garde sa parole (verset 5) — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé; par cela nous savons que nous sommes en lui». — C'est ainsi que je sais que je suis en Lui. Et je le sais sans le dire, j'en ai conscience. L'amour de Dieu, que Jésus a manifesté, devient intimement connu de mon coeur, parce que je suis sur le terrain où cet amour se déploie, et j'ai la conscience que je suis en Lui, je demeure là. — Mais si je disais que je demeure en Lui, (verset 6) et qu'en même temps je marche autrement que Lui a marché; alors la Parole me demandera la preuve de mon dire, en me montrant que je ne puis m'arrêter en deçà de ce modèle: «Marcher comme Lui a marché». Mais si j'ai conscience que je demeure je marche comme Il a marché (la même qualité de marche, la quantité était parfaite en Lui; en moi, hélas! elle est entravée).

Or cette marche, ce commandement (verset 7), cette expression de «ma vie Christ», cela n'est pas un nouveau commandement; c'est ce qui était dès le commencement du christianisme, c'est ce dont Christ a été l'expression, c'est «la parole que vous avez entendue dès le commencement». Malheur à celui qui vient avec la prétention de quelque chose de nouveau contrairement à cela. — Cependant (verset 8) ce commandement est

nouveau en ce que, au commencement, cette expression de la vie n'était vraie qu'en Jésus, — Il était seul, — tandis que, maintenant, cette vie nous ayant été communiquée, elle est vraie en Lui et en nous. En Lui c'est ancien, en nous c'est nouveau. — Et cette expression de la vie se produit en nous par un mode nouveau, pour ainsi dire, par la puissance du Saint Esprit, par lequel la vraie lumière luit maintenant. — Quelle gloire de pouvoir dire: C'est vrai en Lui et en nous! L'amour et l'obéissance caractérisent cette vie que nous avons en commun avec Lui. Aussi l'obéissance chrétienne est appelée, en 1 Pierre 1: 2: «L'obéissance de Jésus Christ». C'est obéir sur les mêmes principes que Lui, par le fait qu'on a la même vie. — Quel privilège! — Hélas! combien nous l'encombrons en nous; mais le principe est vrai. — Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le cours de l'épître.

Or c'est dans la lumière que j'aime et que j'obéis. Si je disais (verset 9) que je demeure dans cette lumière, laquelle luit maintenant par le Saint Esprit, et qu'en même temps je hâisse mon frère, je manifesterais que je n'ai pas encore été sondé par cette lumière, je serais dans les ténèbres jusqu'à maintenant. Car si je demeure dans la lumière, j'aime mon frère. C'est en l'aimant, que je manifeste que je demeure dans la lumière, et il n'y a point d'occasion de chute en moi; parce que j'aimerai mon frère de cet amour qui s'ajoute à l'affection fraternelle (2 Pierre 1: 7). Je l'aimerai en l'appréciant comme étant participant avec moi — et avec le Père et le Fils, — de cette vie dont la communion est dans la lumière. Et de plus, sur ce terrain-là, je supporterai mon frère, je pardonnerai à mon frère, mon moi sera abattu. Au lieu que haïr son frère dénote que l'on est dans les ténèbres, et que l'on y marche sans savoir où l'on va. Mais la haine conduit au meurtre, pas ailleurs. Celui qui hait son frère est meurtrier.

Ensuite, au verset 12, l'apôtre s'adresse à tous les saints (avant de les diviser en trois classes) en les appelant du terme affectueux de «petits enfants», pour nous dire que nous, à qui il vient de montrer quelles doivent être, en nous, les conséquences de notre participation à la vie, à la marche, aux sentiments, à l'amour et à l'obéissance de Christ, que nous, nous avons sans doute commis beaucoup de péchés; mais maintenant ils nous sont pardonnés par le nom de Jésus. C'est bien doux que le Saint Esprit nous rappelle ici le pardon de nos péchés, tout en nous occupant de vérités si relevées quant à LA VIE.

Puis, au verset 13, l'apôtre distingue trois classes de maturité chez ces «petits enfants» savoir: Les pères, les jeunes gens et les jeunes enfants. — Premièrement, il constate leur caractère, d'une manière abstraite, comme formant ces trois classes. Et, la seconde fois, en changeant la forme de l'adresse, il développe sa pensée. — Au verset 13, c'est, je vous écris, et au 14: Je vous ai écrit.

Les pères connaissent la personne de Christ. Ils ont traversé les expériences des jeunes enfants et des jeunes gens. Ils ont été attentifs aux avertissements donnés à ces deux dernières classes. Ils n'ont pas été paresseux à écouter. Ils se sont laissé enseigner. Ils ont veillé contre l'esprit de l'antichrist lorsqu'ils étaient jeunes enfants. Et lorsqu'ils étaient jeunes gens, ils ont écouté l'avertissement de ne pas aimer le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Ils ont gardé les commandements et la parole de Christ. Ils ont marché dans

la lumière. — Et maintenant le résultat de tout cela, de toutes ces expériences-là, de leur vigilance, de leur travail, de leur bon combat à travers tout cela, c'est qu'ils se sont familiarisés avec la pensée et les sentiments de Christ, de sorte que, par la foi, ils ont entendu, vu, touché, contemplé cette adorable Personne, et maintenant ils possèdent cette Personne comme la propriété de leur coeur; et ils sont au-dessus des attaques de l'ennemi relatives à la personne de Christ, et au-dessus de l'attraction des choses du monde. Et même au-dessus des effets du ministère, comparativement aux deux autres classes, dans lesquelles le ministère agit en vue de les amener à cette maturité de pères. C'est pour cela qu'un apôtre même, leur écrivant par le Saint Esprit, n'a rien à leur dire, — ni exhortation, ni avertissements — sinon qu'il constate, la seconde fois comme la première, qu'ils ont atteint le but vers lequel le ministère dirige les jeunes enfants et les jeunes gens: savoir la connaissance et la possession par le coeur de la précieuse personne du Seigneur Jésus. Les pères sont morts à tout le reste. Ils estiment toutes choses comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de cette Personne (Philippiens 3). — Ils ont, pour y être habitués, les sens exercés à discerner le bien et le mal (Hébreux 5: 14). Cela ne veut pas dire qu'ils soient impeccables (qu'ils ne puissent être tentés par aucun mal, ni broncher); non, eux-mêmes, se comparant à Christ le parfait modèle, se trouvent encore bien à distance. Mais, comparativement aux deux autres classes, ils sont au-dessus des attaques de Satan relativement à la personne de Christ, et au-dessus des influences des choses du monde. En un mot, «ils connaissent CELUI qui est dès le commencement». — Quelle position digne d'envie! — Mais si nous n'y sommes pas encore, il est encourageant de penser que les soins du Seigneur envers nous, par l'Esprit et la Parole, nous conduisent là! Puisseons-nous y tendre avec efforts!

### **Chapitres 2: 13 à 3: 24**

Les jeunes gens ont vaincu le méchant, ils sont forts, la Parole de Dieu demeure en eux. Ils sont dans l'énergie du combat de la foi, dans lequel les jeunes enfants ne sont pas encore entrés. Ils ont affaire avec la Parole, elle demeure en eux. Ils vivent des paroles qui sont sorties de la bouche de Dieu, et par là ils ont vaincu le méchant. — Ils savent lui dire: Il est écrit. — Cette Parole de Dieu les occupe, les captive même; leur coeur est dirigé de ce côté, ils ont tourné le dos au monde. Le Saint Esprit peut les occuper de Christ, et leur ardent désir est d'atteindre la position des pères, ils sont décidés à y arriver. Ils veillent et combattent avec l'énergie que leur donne la Parole de Dieu qui demeure en eux. Ils croissent dans la grâce et dans la connaissance de leur Seigneur et Sauveur. Ils luttent contre les antichrists par la Parole de Dieu, ils ne sont pas emportés çà et là par tout vent de doctrine, — enfin ils sont en bonne voie de progrès. Mais par le fait qu'ils agissent beaucoup, et que leur force et leur énergie se déploie au milieu d'un état de choses, pour lequel leur coeur peut encore avoir certains attrait, et quoiqu'ils veillent et combattent, leur coeur n'est pas encore sevré de tout ce qui n'est pas la personne de Christ, — quoiqu'ils y tendent avec ardeur. C'est pourquoi, il est nécessaire de les maintenir éveillés au sujet de ces tendances vers le monde et les choses qui sont dans le monde, pour leur montrer que,

s'ils s'y laissaient reprendre, l'amour du Père ne pourrait et ne peut exister dans le coeur avec ces choses. Le Père, certes, n'est pas la source de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie. Donc, tout ce qui est dans le monde est opposé au Père; de sorte que, si je veux savoir où la mondanité commence et où elle finit, j'ai cette pierre de touche: cette chose est-elle du Père? Non, eh bien! elle est du monde. Alors que faut-il faire? Il faudra lâcher le monde, ou lâcher le Père... Et encore, ces choses ne sont que de la convoitise, c'est-à-dire, elles ne contiennent rien de saisissable, plus on en a, moins on est content. Elles laissent le coeur vide et avide, et elles font partie de ce qui s'en va, de ce qui n'est qu'une figure qui passe. Il faut donc les laisser, pour pouvoir poursuivre ce chemin de la vie où le coeur a déjà affaire avec les réalités. Là, il n'y a aucune déception, au contraire, la lumière y augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection, Ce n'est plus quelque chose qui passe, il n'y a point de terme. Là, on fait la volonté de Dieu et l'on demeure éternellement. On commence avec ce qui est éternel; on poursuit ce qui est éternel; on atteindra ce qui est éternel. Donc on demeure éternellement. — Oh! que nous faut-il de plus?

Nous arrivons maintenant à la troisième et dernière classe de maturité, savoir: Les jeunes enfants. Ce qui les caractérise spirituellement, c'est qu'ils connaissent le Père. Cette précieuse connaissance est la part immédiate de celui qui arrive au Seigneur, et non pas quelque chose qu'on acquiert en progressant sur la route. — Ce n'est pas qu'il n'y ait pas croissance dans cette connaissance, au contraire. Un jeune enfant a «le Père», mais un père a expérimenté «le Père». C'est bien simple, déjà humainement, un fils de vingt ans connaît son père par expérience, au lieu qu'un jeune garçon de quatre ans connaît son père, parce qu'il est arrivé à ce père par sa naissance. — Nous avons reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: «Abba, c'est-à-dire, Père». Or cela est vrai de celui qui, aujourd'hui, est né de l'Esprit comme du plus ancien chrétien. — Mais sa connaissance de la personne de Christ, révélée par le Saint Esprit, est une affaire de progrès, et les jeunes enfants sont en danger de se laisser égarer par les faux docteurs, parce qu'ils ne sont pas fondés et enracinés en Celui qui est dès le commencement. — Aussi c'est les jeunes enfants qui sont mis en garde, par l'apôtre, contre les antichrists. Ceux-ci sont sortis du milieu des chrétiens; ils peuvent ainsi être considérés, par les jeunes enfants, comme des hommes de poids qu'ils ont vu agir au milieu des chrétiens.

L'apôtre leur écrit donc au sujet de ceux qui les égarent. Ceux-ci se manifestent pourtant comme n'étant pas des nôtres par le fait qu'ayant fait profession de marcher avec nous, ils en sont sortis. «Car, dit l'apôtre, s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant pas tous des nôtres».

Nous voyons, en Ephésiens 4: 14, la preuve que l'état d'enfance est dangereux vis-à-vis des fausses doctrines. «Afin que nous ne soyons plus des enfants, ballottés et emportés çà et là par tous vents de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer». — Remarquez bien que ce passage ne dit pas: «des enfants flottants», (comme le font les traductions ordinaires); mais que c'est: «afin que

nous ne soyons plus des enfants», parce que ce qui caractérise les enfants, c'est la disposition d'être ballottés et emportés çà et là, etc. — Enfant, dans ce passage, n'exprime pas la relation positivement, mais l'état d'enfance.

Il ne faut donc pas rester enfants. Les enfants, qui usent de lait et non de nourriture solide, n'ont pas les sens exercés à discerner le bien et le mal (Hébreux 5: 14). Or le ministère s'exerce particulièrement à l'égard de cette classe, pour les conduire à l'état d'hommes faits, de pères. — Il s'exerce en vue de la perfection des saints... pour parvenir à l'état d'hommes faits, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ (Ephésiens 4: 11-13). — Donc, les pères sont, comme nous l'avons dit, au-dessus de l'exercice du ministère; ils en possèdent le résultat, et l'apôtre n'a rien à leur dire qu'à constater ce résultat, savoir: «Vous connaissez Celui qui est dès le commencement».

Mais ici nous trouvons le vrai caractère du ministère de l'Esprit à l'égard de ces jeunes enfants. Que leur est-il dit? «Et vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. Je ne vous ai pas écrit, parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité». — Le ministère ne se présente pas comme la ressource, mais comme l'indicateur de cette ressource, qui est la présence et l'action du Saint Esprit. — L'apôtre même, écrivant aux jeunes enfants, ne se donne pas comme étant la ressource; mais il les rend attentifs sur le fait qu'ils ont eux-mêmes l'onction de la part du Saint. Il les engage à utiliser cette ressource contre l'esprit des antichrists. Car par le fait qu'on la possède, on est à même de savoir toutes choses, de connaître la vérité et de discerner le mensonge de ceux qui nient que Jésus soit le Christ. On est à même de discerner aussi que l'esprit de l'antichrist, étant l'opposition à la révélation de Dieu par le Fils, tend à nous ravir Dieu révélé pleinement comme Père. Car, depuis la venue du Fils, prétendre posséder Dieu autrement que par la révélation que le Fils en a faite, ce ne serait plus posséder le vrai Dieu, — «Dieu manifesté en chair»; ce n'est pas le Père et le Fils. — Ce n'est pas ce Dieu dont le Seigneur parle au chapitre 17 de Jean, en disant: «Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent comme seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ». — Or ce qui est en opposition au vrai Dieu ne peut-être qu'un faux dieu, et un faux dieu est une idole. Donc, la prétention d'un juif, actuellement, d'essayer de garder Dieu en rejetant Jésus, amène dans son âme la perte de l'un et de l'autre, et de plus ce Dieu, qu'il prétend garder sans Jésus, devient, dans l'appréciation de son esprit, rabaissé au niveau des idoles. Ce n'est plus le vrai Dieu. — Voici la déclaration de la Parole: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; celui qui confesse le Fils a aussi le Père». Et encore: «Quiconque se dévoie, et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine du Christ, celui-là a le Père et le Fils» (2 Jean 9).

Or la révélation du Père et du Fils, c'est ce que l'on a entendu dès le commencement (verset 24 de notre chapitre 2). Il faut donc que cela demeure en nous, et y demeure intact, en rejetant les faussetés de ceux qui, — prétendant y ajouter quelque chose, — ne tendent qu'à nous l'ôter positivement. Mais si ce que nous avons entendu dès le commencement

demeure en nous, nous aussi nous demeurerons dans le Fils et dans le Père, et nous jouirons pratiquement de la vie éternelle, cette vie qui, selon Jean 17: 3, est de connaître le seul vrai Dieu et celui qu'Il a envoyé, Jésus Christ.

Or, ce que l'on a entendu dès le commencement, c'est le Fils manifestant Dieu et révélant le Père, manifestant donc la vie. — Le Père et le Fils, le Fils et le Père, Dieu et Jésus, voilà quel est notre Dieu actuel. Un autre que celui-là n'est pas le vrai Dieu et la vie éternelle.

L'onction du Saint Esprit est donc aussi la part des jeunes enfants, cette onction demeure en eux (verset 27), ils n'ont pas besoin que personne les enseigne, car cette onction les enseigne à l'égard de toutes choses, et elle est vraie, elle n'est pas mensonge. — Il faut donc s'attacher à son enseignement, et l'on demeurera en Lui, en Christ. Combien l'apôtre est heureux de penser à ce Consolateur qui demeure avec nous éternellement. Lui, Jean, allait s'en aller en haut. Paul était parti aussi; mais ils savent ce qu'ils laissent après eux. Ils ne disent pas: choisissez-vous des hommes pour nous succéder, qui seront une garantie pour vous, car les faux docteurs sont déjà là et vont se multiplier! Non, ce n'est pas là le langage des apôtres. Écoutons Paul au chapitre 20 des Actes; il dit: «Car je sais ceci: qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux. C'est pourquoi veillez, etc. ...». — Or, voici la garantie qu'il laisse après lui en face d'une perspective si alarmante: «Et maintenant, frères, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés». — Dieu et sa Parole, voilà la garantie immuable des témoins de Christ.

Ainsi l'apôtre Jean montre aux jeunes enfants quelle sécurité ils possèdent contre les antichrists; — c'est l'onction de la part du Saint.

Hélas! l'Eglise n'a pas été bien loin sans oublier que le Saint Esprit était là, et il a fallu y suppléer en substituant l'homme au Saint Esprit.

Mais remarquons bien que le «vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne», ne se rapporte pas au ministère, au contraire, le ministère est un des canaux par lequel l'onction enseigne, mais il n'est pas l'onction et ne doit jamais avoir la prétention de l'être. Ici, comme ailleurs, le ministère apparaît sous son vrai caractère; c'est-à-dire que son action a toujours pour but de placer les âmes directement en relation avec le Père et le Fils par la Parole et par l'Esprit, et de les aider ainsi à sortir de l'enfance et à tendre à l'état d'homme fait, de père.

Le ministère tient les enfants éveillés à l'égard des dangers qui les entourent et leur dit: Voyez, on cherche à vous ravir la personne du Fils, comme étant la révélation du Père; prenez-y garde. Vous avez contre ce piège une ressource à votre portée: Voyez, vous avez la Parole et le Saint Esprit. Voyez, cette Parole dit telle et telle chose à tel et tel endroit,



considérez cela, confrontez les Ecritures, faites usage de vos ressources, ne négligez pas la Parole etc. !

Il est utile de remarquer que le ministère conduit les âmes à la ressource, au lieu que le clergé se présente avec la prétention d'être, lui, la ressource.

Le verset 28 constate que le ministère s'exerce au milieu des saints, qui sont tous nommés ici «petits enfants». Et si les saints ne progressent pas, s'ils ne demeurent pas en Lui (Christ), alors quand Il paraîtra, la pauvreté de la marche des saints sera à la honte des ouvriers. Quel puissant moyen de stimuler les saints! «Prenez garde à vous-mêmes, leur dit-il dans la 2e épître, verset 8, — afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions une pleine récompense».

### **Chapitre 3**

Ensuite l'épître nous indique quels sont les fruits de la vie qui nous a été communiquée, et nous montre d'une manière abstraite ce que c'est que d'être de Dieu et ce que c'est que d'être du Diable. «Quiconque pratique la justice est né de Lui». Il n'y a point de justice chez l'homme, de sorte que, si je la pratique, tout faiblement et obscurément que ce soit, cette pratique est la preuve que je suis né de Dieu. Quelle preuve de ma relation d'enfant! Impossible donc d'être né de Dieu sans pratiquer la justice — ne fût-ce que dans une bien pauvre mesure. Et impossible de pratiquer la justice sans être né de Dieu, car il n'y a point de justice dans la chair. Mais quelle chose que d'être né de Dieu! — Voyez, considérez quel amour le Père nous a accordé que nous soyons appelés enfants de Dieu. — Ce Père, que Jésus nous a révélé, nous le connaissons maintenant par la possession de la vie qui a été manifestée par le Fils, et qui nous a été communiquée. Or ce Père, c'est Dieu, ce Dieu que le Fils a fait connaître, lequel aussi a rendu témoignage du Fils. Voilà notre Dieu. Voyez! dit l'apôtre, nous sommes maintenant enfants de Celui-là. Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ.

Quant à ce que nous serons, nous le savons; mais aujourd'hui nous avons besoin de savoir ce que nous sommes maintenant et d'en jouir. Or, nous sommes enfants de ce Dieu et Père que Jésus a révélé. Cela ne veut pas dire seulement que nous sommes enfants de Dieu, parce que nous avons cru, et que, ensuite, cela ira comme cela pourra; non, mais l'apôtre nous rend attentifs sur ce que c'est que d'être maintenant enfants de Dieu. Voyez! voici tout ce qui en découle: Nous sommes nés de Lui, — sa vie nous a été communiquée, — notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, nous marchons dans la lumière, — nous avons communion entre nous, — nous ne péchons pas, — nous gardons les commandements, — nous connaissons Jésus notre vie, — nous marchons comme Il a marché, — nous demeurons dans la lumière, — nous nous aimons les uns les autres, — nous savons que nos péchés nous sont pardonnés par son nom, — nous connaissons Celui qui est dès le commencement, etc. Voilà ce qui caractérise la vie, par laquelle nous sommes enfants de Dieu. Voyez! quel amour! — Hélas! quant à nous, le tableau est bien terni dans la pratique, quoique nous tendions-là; mais cette vie est cela, voyez!

Or, par le fait que nous sommes enfants de Dieu, le monde ne nous connaît pas; et pourquoi? Parce qu'il ne L'a pas connu. — Le monde n'a pas voulu connaître Dieu révélé par Jésus, et aujourd'hui il ne le veut pas mieux. On voudra bien un bon Dieu — en thèse générale, duquel on attend la pluie et le beau temps (à moins d'être athée). — Mais le seul vrai Dieu et Jésus, on ne le veut pas, on ne le connaît pas, et quand il s'est fait voir, on l'a haï: «Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'eusse pas fait parmi eux les oeuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché; mais maintenant ils ont et vu, et haï et moi et mon Père» (Jean 15: 24).

Or, par le fait que nous Lui appartenons, nous ne pouvons pas être aimés et connus du monde. Le Seigneur le disait aussi dans ce passage de Jean 15 : «Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que je vous ai choisis du monde, à cause de cela, le monde vous hait». Et encore au chapitre 17 le Seigneur dit de nous au Père: «Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». Quelle sanction de notre communauté avec le Père et le Fils et de l'importance de notre entière séparation du monde! Nous avons donc le bonheur actuel d'être maintenant enfants de Dieu, et la haine du monde ne fait qu'augmenter pour nous l'appréciation de ce bonheur.

Mais il y a un bonheur futur. Nous savons que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables. — Voilà ce que nous savons. Il transformera le corps de notre humiliation, pour le rendre conforme au corps de sa gloire. Et alors, le monde nous connaîtra en nous voyant avec Lui. Le monde sera forcé de connaître que nous avons été aimés de Dieu comme Jésus a été aimé (Jean 17: 23). — En ce jour-là le Seigneur sera glorifié dans ses saints, et rendu admirable en ceux qui ont cru (2 Thessaloniens 1: 10). Le monde verra Jésus tel qu'il sera quand il paraîtra; mais nous, nous Lui serons semblables, et nous le verrons comme Il est. Le monde ne pourra pas le voir comme Il est, parce que pour cela il faut être là où Il est. Mais nous, nous y serons. — Il a dit «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés que là où Je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire» (Jean 17: 24). Or quelle est la conséquence pratique d'une telle perspective? La voici: Quiconque a cette espérance en Lui se purifie comme Lui est pur. En effet la conscience de Lui être bientôt semblables et de Le voir comme Il est, nous pousse à Lui ressembler autant que possible maintenant, et la mesure, c'est: «comme Lui est pur». Non pas, comme Lui s'est purifié: Il est pur, nous, nous tendons à l'être dans la pratique. L'espérance de sa venue conduit là, elle est un stimulant à cela. Comment en serait-il autrement? Comment posséder cette espérance de Lui être semblable bientôt, et d'être avec Lui, là où Il est, pour Le voir comme Il est, et en même temps prendre part aux souillures de la chair et du monde? Encore ici, notre marche pratique démontre comment nous attendons le Seigneur, et comment nous apprécions notre future participation à sa gloire.

Or donc, verset 4, puisque nous nous purifions comme Lui est pur, nous ne pratiquerons pas le péché, l'iniquité, l'état sans frein. Car c'est là la définition du péché; ce

n'est pas seulement la transgression d'une loi, autrement l'on pourrait dire que là où il n'y a point de loi, il n'y a point de péché, et la Parole dit le contraire en Romains 5: 14. — Mais «le péché», c'est l'indépendance, l'action de la propre volonté.

Il y a aussi une différence entre «être surpris en quelque faute», et «pratiquer le péché» comme vie. Quelqu'un a dit: «Je puis tomber dans un fossé, mais je n'y deviens pas grenouille pour y vivre; c'est mon manque de vigilance qui m'y a fait tomber, et si quelqu'un ne m'en avait retiré, je serais mort, car ce n'est pas l'élément de ma vie». Or, nous avons des péchés, Il nous les a ôtés. Il n'y a point de péché en Lui, Il est pur; si nous, nous demeurons en Lui, nous ne péchons pas. Celui qui pêche, qui est sans loi, celui-là ne L'a ni vu, ni connu. Mais nous, comme nés de Dieu, nous pratiquons la justice, nous sommes justes, comme Lui est juste, non pas autant; mais la pratique de la justice en Lui et en nous, est un produit de même nature. En Lui la production était parfaite, en nous elle est souvent imperceptible, mais c'est un fruit de même nature, c'est la justice; or, il n'y en a point dans la chair. Celui donc qui pratique le péché est du Diable. Quant au Diable, sa raison d'être, c'est de pécher, il fait cela dès le commencement. Quant à nous, notre raison d'être, comme nés de Dieu, c'est de ne pas pécher; la semence de Dieu demeure en nous, nous ne pouvons pécher, parce que nous sommes nés de Dieu; c'est impossible, il vaudrait presque autant dire (qu'Il pardonne l'expression) que Dieu peut pécher. Il faut se rappeler que la Parole considère le chrétien exclusivement comme né de Dieu, il est une nouvelle création, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu. Nous reviendrons là-dessus au chapitre 5. Cela ne veut pas dire que nous ne bronchions pas, ce n'est pas la question ici; nous avons vu le contraire au chapitre 2: 1. Mais ici, nous avons la qualité intrinsèque du bien et du mal, et leurs sources respectives. Dieu est la source du bien, le Diable, celle du mal; donc on ne peut être de Dieu, et faire le mal, ni être du Diable et faire le bien. C'est ainsi que les enfants de Dieu et les enfants du Diable sont rendus manifestes.

Le Fils de Dieu est venu pour détruire les oeuvres du Diable; comment ferais-je encore ces oeuvres, moi qui en ai trouvé la délivrance en Celui qui est venu les détruire?

Celui qui est né de Dieu pratique la justice et aime son frère, car Dieu est amour. Le manque d'amour, la haine, ensuite, procèdent de ce que l'on fait de mauvaises oeuvres, et que, se sentant jugé par les oeuvres justes de son frère, on ne l'aime pas. Voilà la sérieuse leçon que l'apôtre tire ici de l'exemple de Caïn. Caïn manifesta, qu'il était du méchant en haïssant, et tuant son frère, mais pour quelle cause le tua-t-il? parce que ses oeuvres étaient mauvaises, et que celles de son frère étaient justes. D'où vient donc la haine de ceux qui ne veulent pas se retirer de l'iniquité contre ceux qui s'en retirent? c'est que l'oeuvre juste de se retirer de l'iniquité juge et condamne l'oeuvre mauvaise de ne pas le faire. C'est un principe qui s'étend à tout.

La Parole ajoute, verset 13: «Ne vous étonnez pas si le monde vous hait». C'est toujours le même principe: le monde fait de mauvaises oeuvres, nous, nous en faisons quelques bonnes; donc, nous le jugeons, et il nous hait.

Or, l'amour pour les frères nous est une preuve que nous sommes passés de la mort à la vie. On ne peut avoir la vie qui aime, sans aimer. Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. La haine conduit au meurtre, comment avoir la vie éternelle et en être là? Car cette vie, par laquelle nous aimons, nous pousse à être meurtriers de nous-mêmes pour le bien des autres. Voilà comment l'amour a agi en Jésus: Il a laissé sa vie pour nous. L'amour en nous produit les mêmes fruits, nous devons laisser nos vies pour les frères. Au lieu donc d'être meurtriers de nos frères, nous devons être prêts à mourir nous-mêmes, pour que la vie opère en eux. — C'est là le chemin que Christ a frayé et où Il nous invite à le suivre, en nous en indiquant les conditions en Matthieu 16: 24, 25 : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix et me suive: car quiconque voudra sauver sa vie, la perdra, et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera». En 2 Corinthiens 4: 12, nous trouvons l'apôtre Paul laissant sa vie pour ses frères, et leur disant: «Ainsi donc la mort opère en nous, et la vie en vous» — L'amour ne consiste pas en paroles, mais en actions et en vérité, et celui qui est, en pratique, dans cette voie, assure son coeur devant Dieu, il sait qu'il est de la vérité. Car si l'on n'en est pas là, que l'on n'ait pas bonne conscience, alors notre coeur nous condamne, il y a quelque chose qui ne va pas; il s'agit de nous en occuper, car puisque notre propre coeur nous condamne, Dieu qui sait tout, que voit-il? Mais si nous marchons avec Dieu, prenant notre plaisir aux choses auxquelles Dieu prend son plaisir, la vie à laquelle nous participons produira en nous ses fruits; si nous gardons ses commandements et que nous pratiquions les choses qui lui sont agréables, alors nécessairement notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu. Dans ces dispositions-là nous savons demander ce qui lui convient et ce qui nous convient, et nous recevons tout. — «Si vous demeurez en moi, dit le Seigneur, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait» (Jean 15: 7). Quelle douce sûreté! Et combien il est vrai que c'est la sainteté qui assure nos coeurs devant Lui; que l'on ne s'y trompe pas!

«Et c'est ici son commandement, verset 23, que nous croyions au nom de son Fils Jésus Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre». C'est la foi au nom du Fils de Dieu qui nous rend forts: «Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu» (5: 5)? Et aussi comment ne pas s'aimer l'un l'autre dans ces dispositions-là. Ensuite le verset 24 nous montre que celui qui garde ses commandements demeure en Dieu et Dieu en lui; quelle grâce! Le Seigneur dit en Jean 14: «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui». «Et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné». — C'est en effet cet Esprit qui est la source et le moteur de cette marche pratique qui nous donne assurance devant Dieu et qui nous rend propres à ce qu'Il fasse sa demeure en nous. — Cette marche n'est pas le fruit du légalisme, ni du mysticisme; c'est quelque chose de réel et de la même nature que la marche de Christ. Oh! que c'est beau! comme cela nous élève, tout en sondant nos coeurs!

## Chapitre 4 à 5: 17

Or beaucoup de faux prophètes sont sortis et agissent dans le monde. Ils agissent, non pas pour Dieu, mais contre la personne de Christ. Il est donc nécessaire d'avoir une pierre de touche pour discerner les esprits.

Or donc, tout esprit, principe, doctrine, qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu. C'est Jésus Christ venu en chair qui nous a fait connaître Dieu et nous a révélé le Père. C'est Lui, et Lui venu en chair, qui a été la manifestation de la vie qui était auprès du Père et qui nous a été communiquée. C'est pourquoi l'Ennemi, par les faux prophètes, a en vue de nous ravir cette personne adorable, ce mystère de la piété qui est grand: Dieu a été manifesté en chair, justifié en Esprit, vu des Anges, prêché parmi les nations, cru au monde et élevé dans la gloire (1 Timothée 3: 16). Or, en nous ravissant cela, on nous ravit notre Dieu actuel, Dieu et Jésus, la vie éternelle. Prenons-y garde! — On pourra bien venir nous annoncer avec une grande éloquence que Jésus Christ est venu; et en même temps éluder adroitement la manière dont Il est venu. Il faut donc que tout principe, tout enseignement, ait ce cachet de la doctrine du Christ: confesser Jésus Christ venu en chair, manifestation humaine de la nature divine. — Sans ce cachet, c'est l'esprit, c'est le principe de l'Antichrist qui nie, non pas que Christ soit venu, mais qu'Il soit venu de la manière dont la Parole nous dit qu'Il est venu.

Ces faux prophètes sont du monde; il est facile de les reconnaître; leur enseignement est selon les principes du monde, c'est pourquoi le monde les écoute. — Un certain Dieu, l'Être suprême, la Providence, un Dieu qui est bien loin et qui, tout en tenant la haute main pour la pluie et le beau temps, ne se mêle par trop des petites affaires d'ici-bas, — un tel Dieu va bien au monde religieux. Mais un Dieu manifesté en chair, l'homme Christ Jésus qui anéantit et remplace le premier homme et qui révèle le Père, celui-là on ne le veut pas, on le renie en tant que l'on rejette la manière dont Il s'est manifesté.

Or quant à nous, nous sommes de Dieu, nous écoutons les enseignements de l'Esprit, et nous avons vaincu ces principes anti-chrétiens. L'Esprit de vérité, qui est en nous, est plus grand que l'esprit d'erreur qui est dans le monde.

Nous sommes de Dieu, dit l'apôtre au verset 6. Nous, qui vous annonçons ce que nous avons vu, entendu, touché, contemplé. Nous sommes de Dieu, donc celui qui connaît Dieu nous écouterait, celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. — Voilà la pierre de touche pour connaître l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. Le témoignage des apôtres est oculaire. Ils ont vu et ouï ce sur quoi ils insistent; si nous sommes de Dieu nous les écouterons. Celui qui ne les écoute pas, qui ne se contente pas de ce qui était au commencement, celui-là manifeste qu'il n'est pas de Dieu.

Depuis le verset 7, nous avons la magnifique définition de ce que c'est que d'être de Dieu, né de Lui. Quand on est de Dieu on s'aime l'un l'autre, et en s'aimant ainsi, on prouve que l'on est né de Dieu et que, par conséquent, on connaît Dieu. Or, en connaissant Dieu comme participant à sa nature, on connaît que cette nature est amour. En participant à la

nature de l'homme, je connais l'homme, je sais ce qu'il est, car j'y ai part par mon existence. Il en est de même quant à ma participation à la nature de Dieu. Je connais Dieu, je connais ce qu'Il est. Il est amour, donc Il aime; moi aussi, non pas que je sois amour, mais je suis né du Dieu qui est amour, et je connais le Dieu qui est amour. Mais comme Dieu est la source de cet amour, Il est aussi la source de ma connaissance de son amour. Ce n'est pas moi qui ai découvert que Dieu est amour, c'est Lui qui a dû, ou plutôt qui a voulu le manifester, et cette manifestation a été ceci, c'est qu'au lieu de nous laisser sous les conséquences de notre chute, c'est-à-dire, dans la mort et sous le jugement, ce Dieu d'amour a envoyé son Fils au monde afin que nous vivions par Lui, et aussi pour être la propitiation pour nos péchés. Dieu a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (Romains 5: 8). Jamais chose pareille n'aurait pu aborder notre esprit avant que Dieu le manifestât. Ce qui aurait pu arriver, c'est de voir peut-être quelqu'un se résoudre à mourir pour le bien: mais de voir le Juge être livré à la mort pour les coupables: cela, il fallait bien que Dieu le manifestât pour que nous pussions le savoir et le croire. Voilà l'amour de Dieu. Cet amour a agi pour nous lorsque nous étions haïssables. Il y avait tout en nous pour le repousser, mais l'amour puise ses motifs en lui-même. Voilà l'amour de Dieu, c'est ainsi que Dieu aime. Or s'Il nous aime ainsi, nous devons nous aimer l'un l'autre, et en nous aimant ainsi, nous rendons Dieu visible, verset 12, parce que c'est la preuve que Dieu est là en nous; sans cela nous nous hairions comme c'était le cas quand nous ne connaissions pas Dieu. Il est bien doux de constater que notre capacité de nous aimer l'un l'autre provient de ce que Dieu est en nous. Le Dieu d'amour est en nous, et son amour, le sien, est accompli en nous. Quel beau témoignage que celui de rendre Dieu visible en nous aimant l'un l'autre. Le Seigneur Jésus nous a fait connaître Dieu, lequel personne ne vit jamais. Or, Lui étant le Fils unique qui était dans le sein du Père, a pu le faire connaître comme Lui l'a connu. Maintenant nous, nous Le connaissons d'après la révélation du Fils, et à notre tour nous en sommes le reflet. Nous manifestons Dieu en nous aimant, donnant ainsi la preuve que nous le connaissons et que son amour est accompli en nous. Ce n'est pas comme étant des machines que nous manifestons ces choses; non, nous savons, nous avons conscience que nous demeurons en Lui, et que Lui demeure en nous, et nous le savons parce qu'Il nous a donné de son Esprit, c'est-à-dire de sa nature: nous participons aussi aux affections de cette nature: Dieu est amour, Il est en nous, aussi nous aimons. Le fait de l'habitation du Saint Esprit en nous est la preuve que Dieu demeure en nous (chapitre 3: 24); mais l'action de cet Esprit, comme source et puissance de la nature divine en nous, nous donne conscience que nous demeurons en Lui. Oh! quelle glorieuse position, et comme telle, elle est la part de tout chrétien. Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. — Mais il s'ensuit quelque chose de bien sérieux quant à la responsabilité: puisque c'est un fait que Dieu demeure en nous (autrement nous ne serions pas chrétiens), qu'en faisons-nous? comment le traitons-nous? où le portons-nous? Combien cela sonde le cœur!

Verset 16. Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. Quelle communion

précieuse, qui introduit le coeur dans la conscience que cet amour est maintenant consommé avec nous! Et c'est en ceci, verset 17, que l'amour de Dieu est consommé avec nous, — afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement — savoir, que comme Lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Le jugement vient, mais maintenant nous sommes un avec Christ, un avec Celui qui vit, après avoir été mort à tout ce en quoi nous pouvions être condamnés. C'est Lui qui est le Juge; or nous sommes tels que Lui. Se jugera-t-il? Impossible! Nous avons donc toute assurance.

L'amour a pensé au jugement, et il est consommé, cet amour, car tout ce qui était passible de jugement entre Dieu et nous a déjà été jugé, et ensuite nous sommes un avec Celui qui vit après avoir subi le jugement. Quelqu'un a dit que «l'amour de Dieu a commencé avec le péché, et a fini avec le tribunal du Christ et qu'il n'y a pas un lieu où nous puissions nous trouver plus en sûreté que devant le tribunal du Christ, puisque nous sommes tels que le Juge». Nous avons donc l'amour parfait qui chasse la crainte. Oh! cherchons à comprendre cet amour! entrons-y; saisissons-en l'immense portée; demeurons-y, afin que nous soyons pratiquement consommés dans cet amour qui est consommé avec nous!

Nous avons donc ces trois choses, dans lesquelles l'amour va en gradation par rapport à nous: Premièrement, l'amour de Dieu pour nous, ou envers nous, versets 9 et 10; c'est ce qui a répondu à notre position de pécheurs. Ensuite, l'amour de Dieu en nous, nous en jouissons maintenant comme enfants, il est répandu dans nos coeurs. Puis, l'amour de Dieu avec nous, c'est ce qui nous donne toute assurance pour tout ce qui est à venir. Etant tels qu'Il est, comment craindre?

Or, étant placés dans de telles conditions, nous aimons Dieu, verset 19, quel bonheur de l'aimer! hélas! nous gémissons du peu, mais nous l'aimons; comment ne l'aimerions-nous pas? Mais c'est Lui qui a commencé, c'est là la source de notre joie; Il nous aima le premier. L'origine de notre amour mutuel avec Dieu, c'est Lui, ce n'est pas nous; oh! nous le savons bien et nous lui en rendons grâce:

Gloire à toi, Dieu, notre Père!  
Qui nous aimes le premier,  
A ton coeur notre âme est chère;  
Possède-nous en entier.

Mais cette même intimité entre Dieu et nous existe aussi entre nous, les siens, cela devient un commandement de faire entre nous ce que nous faisons avec Dieu. Et si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, et qu'il hait son frère, il est menteur, car voilà Dieu qui est là dans son frère tout près de lui; s'il ne l'aime pas, comment cela aurait-il lieu avec Dieu qui ne se voit pas?

## **Chapitre 5**

Nous avons encore ici une autre preuve de cet amour pour Dieu et pour les frères. Nous croyons que Jésus est le Christ, c'est la preuve que nous sommes nés de Dieu; Dieu

nous a engendrés, nous l'aimons donc comme notre Père, et par conséquent nous aimons aussi celui qui est engendré de Lui comme nous. Mais quand savons-nous que nous aimons ainsi ceux qui sont nés de Lui, ses enfants? c'est quand nous l'aimons Lui et que nous gardons ses commandements. Premièrement donc, nous aimons nos frères parce qu'ils sont nés du Père que nous aimons. J'aime tous les enfants d'un frère, parce qu'ils sont ses enfants. Ensuite, comment sais-je que j'aime les enfants de Dieu comme tels, et quand est-ce que cet amour est en exercice? C'est quand j'aime Dieu et que je garde ses commandements. Car c'est ici la preuve de mon amour pour Dieu — duquel l'amour pour les frères découlera, — c'est que je garde ses commandements. Sa manière d'agir fait autorité pour moi qui suis né de Lui. L'amour et l'obéissance, voilà toujours les deux caractères inséparables de cette vie qui nous a été communiquée. L'amour pour les frères ne peut donc absolument pas être séparé de l'obéissance au Père, de sorte que nous ne pouvons pas aimer la désobéissance chez nos frères, ni les suivre, sous prétexte d'amour, dans leur désobéissance au Père. Il est important de signaler ce principe dans ces temps-ci où l'on parle tant d'amour, et où l'on fait de l'amour un manteau pour couvrir le mal.

Il faut donc marcher avec Dieu, marcher comme Jésus a marché. Cette marche n'est pas pénible, parce que, ayant la vie de Dieu, nous aimons ce qu'Il aime, et nous prenons plaisir là où Il prend son plaisir. Mais nous sommes environnés de tout ce qui tend à nous entraver dans cette pratique des commandements de la nouvelle vie. Il y a le monde. Rappelons-nous que le monde et les choses qui sont dans le monde sont un piège pour les jeunes gens, (chapitre 2 de notre épître), tendant à les entraver dans leurs progrès vers l'état de pères. Que sera-ce donc pour les jeunes enfants? Or tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde, car étant une nouvelle création, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu. Mais il faut que la foi soit agissante pour nous maintenir pratiquement sur ce terrain-là. Il y a une victoire à remporter sur «le monde», mais il est vaincu par notre foi. Or c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, [savoir] notre foi.

Remarquons que c'est là le caractère de la foi que nous avons, c'est qu'elle a vaincu le monde. Et comment cela se fait-il? Par la simple raison que la foi ne peut nous occuper que de ce qui est en dehors de ce monde, elle n'a rien à faire de ce qui est d'en bas; or en nous occupant ailleurs, en nous faisant avoir notre conversation dans les cieus, elle nous rend victorieux de ce qui est plus bas. La foi nous sort donc de l'élément du monde où les choses qui s'opposent à notre marche se trouvent, et elle nous fait habiter l'élément supérieur. Remarquons encore que c'est la nôtre, de foi, qui a ce caractère-là; c'est celle que nous avons, c'est la foi; il ne s'agit pas ici de sa quantité, mais de sa qualité comme ayant vaincu le monde, et non comme devant le vaincre, quoique, dans l'application, cela ne peut manquer d'être vrai.

Or, quel est l'objet particulier de la foi? c'est le Fils de Dieu. Qui est celui qui est victorieux du monde sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu, verset 5. Voilà les pères, ils connaissent Jésus, et chantent:



Qu'ai-je besoin du monde et de sa vanité?  
En Toi Seigneur Jésus est ma félicité;  
C'est sur Toi, sur Toi seul que mon espoir se fonde;  
Tu me donnes la joie et la tranquillité!  
Quel besoin ai-je donc du monde (\*)?

(\*) Echo du Témoignage, tome 3, page 586.

Quel est-il le Fils de Dieu? Il est Celui en qui la vie que nous avons se trouve. La vie éternelle que Dieu nous a donnée, elle est dans son Fils, de sorte que nous qui avons Le Fils, nous avons La Vie.

La vie n'était pas en nous comme hommes, enfants d'Adam; et même le Seigneur, en ce qu'Il a été fait en ressemblance de chair de péché, a dû mourir pour mettre fin à cette existence en Adam où la vie ne se trouvait pas, et aussi pour expier les fruits odieux de cette existence-là. Christ est donc Celui qui est venu par l'eau et par le sang, dans la puissance de l'eau et du sang. Le sang qui expie et l'eau qui purifie sont sortis du côté d'un Christ mort (Jean 19: 33-35). Il a dû mourir pour nos péchés... Le sang rend témoignage de cela. Il a dû mourir au péché, afin que nous soyons délivrés du vieil homme en qui n'était pas la vie... L'eau rend témoignage de cela, car nous ne pouvions être purifiés du vieil homme, qu'en étant délivrés de lui; or c'est la, mort de Christ au péché qui nous en délivre (voyez Romains 6: 1-11). L'application pratique de cette mort nous en purifie pratiquement aussi (voyez Romains 8: 13 et Colossiens 3: 5).

Mais Christ, qui a dû mourir au péché et pour les péchés, est maintenant glorifié dans le ciel, après avoir été ressuscité (Jean ne parle pas de cela, c'est Paul), et le Saint Esprit est descendu pour rendre témoignage de Sa personne et de Son oeuvre, et l'Esprit est la vérité. Le sang rend témoignage de l'expiation des péchés, l'eau rend témoignage de la purification du vieil homme par la mort, et le Saint Esprit définit ces choses à nos âmes, et est ainsi un témoin avec l'eau et avec le sang. Ces trois témoins sont d'accord pour rendre témoignage que la vie éternelle, que Dieu nous a donnée, cette vie est dans son Fils, et pas ailleurs. La vie n'était pas dans le premier Adam avant la mort, elle est dans le second Adam après la mort. Quelle vie que celle-là! Voici donc le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils: c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Nous donc qui avons le Fils, nous avons la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Et il y a aussi ceci de précieux pour nous, c'est que nous avons le témoignage au dedans de nous-mêmes par la présence du Saint Esprit.

Au verset 13, l'apôtre dit qu'il nous a écrit ces choses, à nous qui avons le bonheur de croire au nom du Fils de Dieu, afin que nous sachions que nous avons la vie éternelle. Il a démêlé les choses dans son épître, non pas pour nous faire douter, mais pour que nous sachions ce que c'est que cette vie éternelle que nous avons, et afin que nous la possédions dans nos entendements et dans nos coeurs, comme étant bien dégagée, de tous les alliages des fausses doctrines. C'est là en effet le cachet de cette épître, d'être une pierre de touche pour éprouver tout ce qui n'est pas du crû de Dieu duquel provient cette vie, et tout ce qui

ne se rapporte pas avec la manifestation de cette vie par la venue de cette vie dans la personne du Fils de Dieu, de sorte que c'est à ne pas s'y tromper, soit quant à la doctrine, soit quant aux fruits que cette vie doit produire en nous. Dieu veut que nous sachions que nous avons cette vie éternelle, et Il veut que nous l'ayons à l'exclusion de tout ce qui n'est pas elle-même. Quelle sûreté!

Au verset 14, il nous montre quelle grande confiance cette position nous donne pour demander à Dieu tout ce qui est en rapport avec cela, — tout ce qui est selon sa volonté, volonté qui nous devient connue par notre communion avec Lui. Alors nous savons qu'Il nous écoute. Quelle douceur de savoir — non d'espérer — que Dieu nous écoute toujours quand nous sommes d'accord avec Lui. Non seulement Il nous entend, mais Il nous écoute; il est dit que ses oreilles sont attentives. Alors nous savons, — non seulement que nous aurons, mais que nous avons les choses que nous lui avons demandées. La foi tient déjà ces choses, elle aime à répéter, en dépit de toute opposition, que Dieu est au-dessus de tout.

Cette intime confiance est telle, qu'elle donne de la hardiesse pour demander la guérison d'un frère qui se trouve châtié pour avoir péché (verset 16). Mais il faut une grande proximité de Dieu pour être un sacrificateur capable de discerner les cas pour lesquels on peut prier avec cette confiance, d'avec les cas qui n'inspirent pas la sympathie, et où l'on sent que le coupable doit avoir affaire avec Dieu.

Nous apprenons ici quelque chose de bien solennel pour nous, c'est que nous pouvons être retranchés de dessus la terre par discipline, et être ainsi privés du privilège d'être ici-bas des témoins de Dieu. «Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui n'est pas à la mort, il demandera pour lui et il lui donnera la vie, savoir à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a un péché à la mort, je ne dis pas qu'il demande pour ce péché-là. Toute iniquité est péché, mais il y a tel péché qui n'est pas à la mort».

Nous trouvons, dans la Parole, deux cas de ce genre. Ananias et Sapphira (Actes des Apôtres 5) ont commis un péché qui allait à la mort; c'était un mensonge, mais un mensonge avec préméditation et dans des circonstances qui excitaient l'indignation.

Ensuite en 1 Corinthiens 11: 30, 31, nous trouvons que le fait de prendre la cène indignement, ne discernant pas le corps du Seigneur, peut devenir un péché à la mort, car il est dit: «C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment; car si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés». C'est de la mort du corps qu'il s'agit. Nous sommes ainsi châtiés par le Seigneur, afin de n'être pas condamnés avec le monde. Mais gardons-nous bien de nous consoler facilement là-dessus, car si, par la grâce de Dieu, le salut éternel n'est pas en question il y a cependant une chose solennelle en question, c'est la perte du témoignage à rendre sur la terre, et cette perte est éternelle, l'occasion ne s'en représentera plus. Si nous considérons le cas que la Parole fait du privilège d'être les témoins de Dieu ici-bas, nous apprenons à évaluer la perte qu'il y a pour un chrétien d'être retranché de ce monde par discipline. En Jean 17, nous trouvons le Seigneur parlant au Père de la belle mission qu'il nous donne dans ce

monde, mission des plus relevées en ce qu'elle fait suite à la sienne: «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde». Et une de ses demandes pour nous, c'est: «Je ne te fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal» ... L'apôtre Paul nous dit en Philippiens 1, qu'il vaut la peine de vivre dans la chair: «Car pour moi vivre, c'est Christ, et mourir un gain; mais si je dois vivre dans la chair, il en vaut bien la peine» (ou comme le dit une note: Ce sera pour moi un travail qui portera son fruit). Oui, il vaut la peine de rester dans ce monde pour Dieu, malgré toutes les souffrances qui s'y rattachent, et d'un autre côté, il ne peut rien arriver de plus triste à un chrétien que de compromettre la sainteté de Dieu à tel point que Dieu soit obligé de l'ôter du monde par châtement. Quelle chose odieuse que le péché, et quelle chose solennelle que le jugement du péché!

Nous trouvons ensuite, au verset 18 de notre chapitre 5, que l'apôtre établit encore une fois le côté positif de l'état chrétien: «Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas». Voilà la belle définition que la Parole fait du chrétien, et elle ne peut en faire une autre. Il est participant de la nature divine. Il est une nouvelle création, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu. Or comme tel, il n'a rien à faire ni avec le péché, ni avec le Diable. Celui-ci ne peut tenter Dieu, ni le nouvel homme, lequel est créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. Le chrétien, par sa nature comme tel, se conserve lui-même, le méchant ne le touche pas. Remarquons bien qu'il n'est pas dit: Ce qui en nous est né de Dieu ne pèche pas, non, car, hélas! on aurait vite ajouté: quant à la chair, elle péchera jusqu'au bout. Non, non, ce n'est pas ainsi que Dieu considère le chrétien; comme homme, je suis mort; comme chrétien, je vis. Or, il faut cesser d'être mort (\*) pour avoir affaire avec le péché et avec le Diable, il faut rentrer dans le domaine de l'homme déchu. Alors pendant que je vis selon la chair (Romains 8: 13) je ne puis être appelé un chrétien par la Parole de Dieu; non, elle m'appellera un homme, ou un méchant (voyez 1 Corinthiens 5: 5 et 13). Elle ne dit pas non plus: le chrétien qui sème pour sa chair, etc. (Galates 6: 7, 8); non, elle dit: Ce que l'homme sème. — Il faut donc rentrer dans le domaine de l'homme et cesser de réaliser la mort, pour pouvoir semer pour sa chair. Il est très important de considérer le chrétien comme la Parole le considère. Combien cela conduit à la sainteté pratique! Nous savons, dit l'apôtre, que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas. Et ensuite, verset 19; nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant. Nous sommes de Dieu, c'est là notre qualité. Ce n'est pas seulement que notre position est bonne, ou meilleure comparativement à d'autres; mais elle est de Dieu, elle a ce cachet-là. Et par sa grâce Il nous a appris à dire: Nous savons que nous sommes cela. Mais nous savons aussi que le monde entier gît dans le méchant. Là rien ne peut être reconnu de Dieu, tout est du méchant, et rien ne devrait y être reconnu de nous, car, en le faisant, nous sommes en opposition avec Dieu; si quelqu'un aime le monde l'amour du Père n'est point en lui. Comment savons-nous que nous sommes de Dieu? C'est parce que le Fils de Dieu est venu et qu'Il nous a donné de l'intelligence pour connaître le

Véritable. Or nous savons que le Fils de Dieu est venu. Précieuse certitude de savoir qu'Il est venu! Et par sa venue Il nous a donné de l'intelligence pour connaître le Véritable. C'est-à-dire qu'Il est venu manifester le Dieu que personne n'a vu et ne peut voir; Il est venu nous révéler le Père. Nous avons vu le Père en voyant Jésus. Voilà l'intelligence qu'Il nous a donnée par la manifestation et la révélation du Dieu et Père que nous connaissons maintenant véritablement. Et c'est la vie éternelle de Le connaître ainsi, Lui seul vrai Dieu et Jésus Christ qu'Il a envoyé. Voilà notre Dieu actuel, c'est le Père et le Fils, qui sont confondus en un ici dans notre passage: et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: Il est le Dieu véritable et la vie éternelle. Quant à la nature de la manifestation de cette vie qui était auprès du Père, c'est bien Dieu; mais quant au mode de cette manifestation, c'est le Fils; c'est Dieu manifesté en chair, et nous sommes en Lui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle.

(\*) Cesser de l'être, dans sa propre volonté, se soustraire à cette mort.

Quelle sécurité que l'assurance contenue dans ces versets 18 à 20, qui forment la belle conclusion de l'épître! Quel bonheur de pouvoir dire, nous savons. Et que savons-nous? Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche pas. Il est de Dieu, il se conserve lui-même par sa raison d'être, et le méchant ne le touche pas. Ensuite, dans cette position, nous savons que nous sommes de Dieu. Comment en douter, là? Et quelle est la base de cette sécurité? la voici: Nous savons que le Fils de Dieu est venu. Il est venu du sein du Père, et Il nous L'a fait connaître comme Lui L'a connu. Nous connaissons donc Dieu pleinement révélé, et nous sommes dans son Fils qui en a été la manifestation, étant Lui-même, — comme confondu avec le Père, — le Dieu Véritable et la vie éternelle. Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Voilà notre «Dieu et Jésus». Un autre Dieu que celui-là est une idole, et prétendre connaître Dieu en dehors de sa manifestation dans le Fils, c'est de l'idolâtrie, dans le sens que c'est un autre Dieu que le Dieu du christianisme, qui est «Dieu et Jésus». Puis donc que nous Le connaissons véritablement, gardons-nous des idoles! et gardons-nous-en de quelque nature qu'elles soient. C'est là le dernier mot de l'épître; «Petits-enfants, gardez-vous des idoles». Nous sommes de Dieu, nous connaissons le Véritable, nous sommes dans le Véritable, notre communion est avec le Père et le Fils, ainsi notre joie doit être accomplie. Avons-nous besoin d'idoles?

## Deuxième épître

Après nous avoir établi dans le Véritable à la fin de sa première épître, l'apôtre, plein de son sujet, écrit à une soeur en faisant rouler sur la vérité le sujet de la 1re épître, savoir Christ comme manifestation humaine de la vie divine. Jean aimait cette soeur et ses enfants dans la vérité. Et tous ceux qui connaissent la vérité s'aiment ainsi. Or cette vérité, c'est la doctrine du Christ, du Christ venu en chair, tout ce qui se rapporte à la personne de Christ. La vérité demeure en nous et sera avec nous à jamais, dit l'apôtre. Quelle sécurité pour nous de savoir que la vérité ne nous quittera pas, malgré toutes les forces que l'Ennemi déploie pour la corrompre, et que la grâce, la miséricorde et la paix seront avec nous de la

part de Dieu le Père, et de la part du Seigneur Jésus Christ le Fils du Père, en vérité et en amour. C'est remarquable combien le sujet de la 1<sup>re</sup> épître ressort de toutes les phrases de celle-ci. Jésus est appelé le Fils du Père. C'est toujours de notre «Dieu et Jésus» que vient la bénédiction en vérité et en amour.

On comprend (verset 4), qu'il n'y avait rien de plus précieux pour l'apôtre que de trouver les saints marchant dans la vérité à l'égard de la personne du Christ, dans un temps où cette sainte personne était déjà attaquée par l'Ennemi. Il avait trouvé des enfants de cette dame élue, marchant dans la vérité selon le commandement que nous avons reçu du Père. Ensuite nous devons nous aimer, nous en avons reçu commandement, mais cet amour est toujours calqué sur la fidélité aux commandements du Seigneur. Et c'est ici l'amour, dit l'apôtre, savoir que nous marchions selon ses commandements. C'est bien là l'amour! c'est l'amour qui se plaît avec la vérité, c'est l'amour qui accompagne l'obéissance, qui ne peut tolérer l'indifférence à l'égard de la gloire et de la sainteté de la personne de Christ; c'est l'amour qui ne laissera pas la porte ouverte aux faux docteurs sous prétexte d'aimer tout ce qui est né de Dieu. Un autre amour que celui-là n'est que de la lâcheté à l'égard de la doctrine relative à la précieuse personne du Christ. L'apôtre ajoute (verset 6): C'est ici le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement; car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair. Celui-là est le séducteur et l'antichrist. Qu'avait-on entendu dès le commencement? On avait entendu la personne du Fils manifestant Dieu et révélant le Père, voilà ce que les séducteurs attaquaient. Il est à remarquer que les faux docteurs ne nient pas que Jésus Christ soit venu. La fausse doctrine d'alors ne niait pas que Jésus Christ fût venu; mais elle niait la manière dont il est venu comme Dieu manifesté en chair. Aujourd'hui non plus on ne niera pas que Jésus Christ soit venu, mais on profitera même de sa venue en chair, pour faire de Lui un homme comme un autre, et par conséquent, son caractère de Rédempteur est atteint, car c'est là où Satan vise.

Prenez garde à vous-mêmes (verset 8), afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions une pleine récompense. Nous avons la Parole, la présence du Saint Esprit, et les serviteurs du Seigneur; prenons garde! C'est ce que l'apôtre Paul disait aussi aux anciens d'Ephèse (Actes des Apôtres 20): Prenez donc garde à vous-mêmes!... C'est pourquoi, veillez! etc. La récompense des serviteurs du Seigneur est liée, dans un sens, à la marche fidèle des enfants de Dieu (1 Jean 3: 28; 1 Thessaloniens 2: 19, 20; etc.).

Prenons donc garde à nous-mêmes!

Ensuite au verset 9, nous trouvons quelle est la conséquence de se dévoyer à l'égard de la doctrine, relative à la personne du Christ; c'est que l'on perd Dieu, pour ainsi dire, on n'a pas le Véritable qui s'est révélé en son Fils. Au lieu que celui qui demeure dans la doctrine du Christ, celui-là a le Père et le Fils. Il a notre «Dieu et Jésus».

Cette doctrine du Christ est donc bien autre chose que ce que l'on entend généralement, en pensant que c'est la doctrine pure et simple du salut, de la justification, par la foi. Jean n'expose pas la doctrine de la justification, — non pas qu'il n'en fasse pas mention, — mais il ne la développe pas; c'est Paul qui est l'instrument pour cela, dans l'épître aux Romains en particulier. Jean parle de la personne du Christ plus que de son oeuvre; de sorte que, selon Jean, la doctrine du Christ, c'est plus particulièrement ce qui est relatif à la personne du Christ, et je crois qu'il est important de retenir cela dans notre temps, où l'on pense qu'il suffit de constater si quelqu'un est sain dans la foi et dans la doctrine (encore on n'ajoute pas toujours ce dernier mot), et l'on entend par là la foi au Sauveur, et la doctrine de la justification. Or ce n'est pas là ce qui fait le sujet de l'enseignement de Jean, mais bien la vérité à l'égard de la personne du Christ comme étant la manifestation de Dieu par sa venue en chair. Or nous voyons au verset 10, que cette doctrine, relative à la personne du Christ, est d'une telle importance qu'y toucher de près ou de loin est un tel poison pour l'âme, qu'il s'agit de se garantir de cela, même en ne recevant pas dans sa maison et en ne saluant pas celui qui n'apporte pas cette doctrine du Christ. Autrement, on participe à ses mauvaises oeuvres, et ainsi l'on est ouvrier avec le Diable dont l'affaire est d'attaquer Christ, relativement à sa personne plus que relativement à son oeuvre expiatoire, quoique son but soit bien de miner les fondements de la rédemption, sans en avoir l'air. Ce n'est donc qu'avec une rigueur à toute outrance que l'on se garantit de tout ce qui touche à la sainte personne de notre Seigneur Jésus Christ, de sorte qu'une soeur, — la dame élue, — ayant la Parole, est compétente pour refuser l'entrée de sa maison à quelqu'un qui, sous quelque prétexte que ce fût, n'apporte pas cette doctrine. C'est dans la vérité que nous avons à nous aimer, et en gardant les commandements; autrement ce n'est plus l'amour, c'est l'indifférence au mal, et l'indifférence à la gloire du Seigneur.

Il y a un rapport assez frappant entre ce fait de ne pas recevoir dans sa maison, et une parole du Seigneur en Jean 10: 5, parole souvent mal comprise: premièrement, il est dit au verset 3, que les brebis écoutent la voix du vrai Berger; puis Il les mène dehors et va devant elles, et elles Le suivent. Pourquoi le suivent-elles? Parce qu'elles connaissent sa voix. En marchant après Lui, elles se sont familiarisées avec le son de sa voix; et là où cette voix se fait entendre, elles suivent, sans s'inquiéter où le chemin passe. Ensuite il est dit: Mais elles ne suivront pas un étranger; mais elles s'enfuiront loin de lui. Or quel est le motif qui les fait fuir? c'est parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Elles ne disent pas: attendons de voir ce que la voix des étrangers dira, et nous éprouverons toutes choses, et nous retiendrons ce qui est bon; non, elles comprennent que la victoire consiste dans la fuite, à la simple ouïe d'une autre voix que celle du bon Berger. Elles ont éprouvé le son de la voix étrangère, et elles retiennent ce qui est bon en se refusant d'écouter ce que cette voix dit; elles ne la connaissent pas, et ne veulent pas en faire la connaissance. Il y a un grand rapport entre ce principe et l'ordre contenu dans notre épître: «Ne le recevez pas». Ne vous exposez pas à être pris par ses insinuations. Quand on possède la vérité, on n'a nullement besoin de l'erreur pour constater cette vérité. La vérité se suffit à elle-même.

Cette seconde épître avertit donc sérieusement de se tenir loin de ceux qui n'apportent pas la doctrine du Christ et de ne pas les recevoir.

## Troisième épître

Nous trouvons ici encore, combien l'apôtre Jean insiste sur la vérité comme étant ce qui caractérise le véritable amour. Gaïus était un bien-aimé pour Jean, et il l'aimait dans la vérité. Le bien particulier qui attachait l'apôtre à son bien-aimé Gaïus, c'était la marche fidèle de celui-ci. Jean ne haïssait certainement pas Diotrèphe, mais il ne pouvait l'appeler bien-aimé. Il est évident que rien ne lie autant des chrétiens entre eux, comme un commun accord pour la vérité et la gloire de la personne du Seigneur. On a remarqué que l'on trouve, dans les Evangiles et les Actes, Pierre et Jean si différents de caractère naturel, et cependant étroitement liés par leur commun attachement à la personne du Seigneur. Il en est toujours ainsi.

L'âme de Gaïus prospérait, quel beau témoignage!

Sa marche était si fidèle, si calquée sur la vérité, que l'apôtre lui dit: «Les frères ont rendu témoignage à ta vérité». Mais il est intéressant de considérer quel est l'un des indices de la prospérité de l'âme d'un chrétien. C'est la participation qu'il prend, à sa place, à l'oeuvre du Seigneur, cette oeuvre bénie, de rassembler les siens, et de soigner ceux qui sont rassemblés. Des frères étaient venus, qui probablement avaient logé chez Gaïus, et rendaient témoignage à sa vérité, à la manière dont il marchait dans la vérité. Et Jean, à la suite d'un tel témoignage, aime à l'appeler, pour la troisième fois: bien aimé, en lui disant: tu agis fidèlement dans tout ce que tu fais envers les frères, et cela envers des frères étrangers qui ont rendu témoignage à ton amour devant l'assemblée. Nous voyons déjà, en Romains 16, que Gaïus logeait Paul et l'assemblée. Gaïus montrait donc que son âme prospérait, en recevant chez lui et en aidant, dans leurs courses, ceux qui voyageaient pour la cause du Seigneur; et l'apôtre encourage Gaïus dans cette voie en montrant qu'en recevant ceux que le Seigneur envoie, on coopère avec la vérité. Donc, dans la deuxième épître, on est exhorté à ne pas recevoir ceux qui n'apportent pas la vérité (car la doctrine du Christ est bien la vérité). Et dans la troisième, on est encouragé à recevoir ceux qui la propagent. Rien de plus touchant que cet encouragement. Toute coopération à l'oeuvre du Seigneur a pour Lui un prix infini, même dans la part que peut y prendre une soeur (Romains 16; Philippiens 4).

D'un autre côté, le mauvais état de l'âme de Diotrèphe se manifeste par son opposition à l'oeuvre du Seigneur. On ne peut pas lui dire que son âme prospère.

C'est frappant que l'indice d'un mauvais esprit soit ici l'opposition à la manière dont le Seigneur accomplit son oeuvre. Diotrèphe est clérical, il veut garder l'assemblée pour lui, il ne veut pas de concurrence, et pour conserver sa position, il débite de méchantes paroles contre ceux qui se dévouent à la vérité, et chasse de l'assemblée ceux qui les protègent. L'apôtre se souviendra de ses oeuvres. On voit qu'il n'y a pas de support possible pour un

homme qui se montre hostile. En 2 Timothée 4, nous avons quelque chose d'analogue à l'égard d'Alexandre, l'ouvrier en cuivre, qui s'était fort opposé aux paroles de Paul; et nous voyons Paul demander au Seigneur que la lâcheté de ceux qui l'avaient abandonné ne leur soit pas imputée. Mais quand il parle de l'opposition d'Alexandre, il n'y a pas de support, il demande au Seigneur de lui rendre selon ses oeuvres, et met en garde Timothée contre un tel homme.

Le bien-aimé Gaïus est encouragé à tenir ferme en n'imitant pas le mal, mais le bien, car, comme on l'a vu dans la première épître, celui qui fait le bien est de Dieu, c'est évident, au lieu que celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu. Il y avait encore un frère qui réjouissait le coeur de l'apôtre, c'était Démétrius; tous lui rendaient témoignage, même la vérité, que peut-être il propageait aussi. Jean se plaît à reconnaître et à sceller ce témoignage général à l'égard de ce frère, en y ajoutant le sien qui était digne de foi.

Que le Seigneur nous garde dans la vérité! Qu'Il nous maintienne dans la lumière, l'amour, l'obéissance et la justice de cette vie, dont l'adorable personne de Christ a été la manifestation! vie qui nous a été communiquée.

Et qu'en attendant d'être rendus semblables à notre Seigneur Jésus, nous nous purifions comme Lui est pur, afin d'être les témoins fidèles de sa vérité dans l'attente de son retour! Soyons fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que nôtre travail n'est pas vain dans le Seigneur! (1 Corinthiens 15: 58).



## Quelques pensées sur Marc 4 et 9 (\*)

---

ME 1869 page 10

(\*) Cet article est tiré d'un volume qui vient de paraître à Paris, intitulé: Introduction à l'étude des Evangiles, par W. Kelly, traduit librement de l'anglais par H. C. Première livraison: Matthieu et Marc. Nous l'avons lu avec un grand intérêt et nous le croyons propre à édifier et à instruire en donnant l'intelligence de certains points qui, dans les Evangiles, présentent parfois des difficultés à nos pauvres entendements. L'habile traducteur en parle ainsi dans un court Avant-Propos:

«Cette introduction à l'Etude des Evangiles n'est pas un commentaire. Il ne faut y chercher ni une exposition doctrinale complète, ni de la controverse religieuse, ni même des remarques détaillées sur tous les incidents de la vie de notre Seigneur Jésus Christ. Le but spécial de l'auteur, dont il ne se départ jamais, est de montrer qu'on ne parviendra pas à prouver l'infaillibilité des Evangiles en cherchant à les harmoniser. Pour vouloir à toute force mettre d'accord des passages, qui n'ont pas la même portée, on se prive des précieux enseignements qu'offrent à la foi ces divergences étudiées à la lumière de la Parole.

«Selon l'auteur, le dessein spécial de Dieu, qui se manifeste dans chacun des Evangiles, peut seul expliquer ces divergences incontestables. C'est toujours la personne de Christ qui est mise en évidence; son dévouement, son obéissance, sa grâce, sa compassion, sa sainteté, son amour, resplendent dans chaque page des Evangiles. Mais Jésus nous est présenté par le Saint Esprit sous des aspects différents, quoique également lumineux. Que nous le contemplions comme le divin Messie d'Israël, Jésus Jéhovah, ou comme Le Serviteur obéissant, comme le Fils de l'Homme, né de la Vierge Marie, ou comme le Fils de Dieu, vivant de toute éternité dans le sein du Père, nous reconnaissons en Lui Celui «qui est digne de recevoir force, honneur, gloire et louange». Nous nous prosternons et nous adorons.

«Veuille le Seigneur bénir la lecture de ces pages pour les âmes sérieuses qui, ne se contentant pas des «chemins battus», désirent approfondir leur connaissance de la Parole de Dieu et pénétrer toujours plus avant dans les desseins de sa sagesse et de son amour. «A chacun qui a, il sera donné».

La première parabole, car Jésus parle à la multitude en paraboles, est celle du semeur. Elle nous est donnée en entier avec l'explication, et elle est suivie de paroles éminemment pratiques. «Apporte-t-on la lampe pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit? N'est-ce pas pour la mettre sur un chandelier?» Non seulement il y a une parole qui agit sur le cœur de l'homme, mais une lumière est donnée, c'est-à-dire un témoignage est rendu au milieu des ténèbres. Le point principal ici est non seulement l'effet qui est produit sur l'homme, mais la manifestation de la lumière de Dieu: elle ne doit pas être cachée. En ce qui concerne le ministère, Dieu n'a pas en vue uniquement l'impression qui sera produite sur le cœur de l'homme, mais aussi la manifestation de sa propre gloire. Il y a la lumière qui se répand partout, et la semence qui produit du fruit. Une partie du grain jeté ici et là se perd le long du chemin, ou parmi les épines, ou bien il est enlevé par l'ennemi, et, dans tous les cas, demeure improductif. Sans la vie il ne peut y avoir de fécondité. Mais pour que Dieu soit glorifié et l'homme sagement dirigé, il faut aussi la lumière. C'est pourquoi après avoir parlé des semences, le Seigneur ajoute ce solennel avertissement: «Prenez garde à ce que vous entendez!».

«Que de fois on essaie d'obscurcir la lumière et d'introduire un faux témoignage à côté du vrai, et l'on demande: Y a-t-il bien réellement une lumière de Dieu? Il se peut que les âmes qui n'ont jamais été travaillées à cet égard, cheminent avec une certaine paix dans

les chemins battus, sans s'en préoccuper. Mais les chrétiens qui ont à coeur la gloire de Dieu, et qui ont tout quitté pour suivre Christ et s'attacher à la vérité, doivent bien se garder de pactiser, à quelque degré que ce soit, avec l'erreur; car Satan se servira de cette altération de la vérité pour affaiblir et, si cela lui était possible, pour annuler leur témoignage.

«La parabole qui suit appartient exclusivement à l'évangile de Marc, et en fait ressortir le caractère spécial: «Ainsi est le royaume de Dieu; c'est comme si un homme jetait de la semence sur la terre, et dormait, et se levait de nuit et de jour; et que la semence germât et crût sans qu'il sache comment. Car la terre produit spontanément du fruit, premièrement de l'herbe, ensuite l'épi; et quand le fruit est produit, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est arrivée». Nous voyons ici le Seigneur se manifester au commencement de l'oeuvre de Dieu sur la terre, et apparaissant de nouveau au moment de la consommation, tandis que les événements qui ont lieu dans l'intervalle qui sépare ces deux époques, sont passés sous silence. C'est le Seigneur Jésus qui inaugure et qui complète son ministère à son premier et à son second avènement, Il commence et Il couronne l'oeuvre qui devait être accomplie.

«Nous ne trouvons pas ce point de vue dans les autres évangiles, Matthieu envisage le même sujet sous un tout autre aspect. Le Seigneur est représenté sous la figure d'un semeur (Matthieu 13); mais dans la parabole de l'ivraie, lorsqu'à la fin du siècle le temps de la moisson sera venu, ce ne sera pas Jésus qui accomplira cette oeuvre de jugement, mais il enverra les anges pour retrancher «de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité». L'évangile de Matthieu fait ressortir surtout l'autorité du Fils de l'homme, tandis que Marc met en évidence le ministère de Christ. Ces deux aspects de la mission du Seigneur sont également selon la vérité. Mais si l'on voulait intercaler dans l'évangile de Matthieu cette parabole, ou introduire celles qui ne se trouvent que dans Matthieu dans le récit de Marc, il en résulterait une singulière confusion. Chaque récit a sa place spéciale là où Dieu l'a mis; mais, en cherchant à rendre parfaitement uniformes des passages qui n'ont pas la même portée, on perd l'enseignement qu'ils renferment.

«La parabole du grain de moutarde indiquait la transformation qui aurait lieu plus tard, quand le faible embryon deviendrait une vaste et puissante organisation. Il était important pour les disciples de comprendre que l'oeuvre du Seigneur, au lieu de conserver ses limites circonscrites, sa primitive simplicité et cette puissance spirituelle qui constitue la seule vraie grandeur, acquerrait un immense développement temporel. Si quelque chose dans l'oeuvre du Seigneur revêt de l'éclat aux yeux de l'homme, nous pouvons être certains que, d'une manière ou d'une autre, de faux principes s'y sont glissés. Il y a quelque secret accord avec le monde. Matthieu fait entrevoir les transformations qui devaient résulter de cette grandeur terrestre. Marc n'entre pas dans ces détails, mais il en dit assez pour montrer aux serviteurs du Seigneur qu'Il achèverait l'oeuvre qu'Il avait commencée.

«Il disait aussi: A quoi comparerons-nous le royaume de Dieu, ou par quelle parabole le représenterons-nous? Il est semblable à un grain de moutarde qui, lorsqu'il est semé sur

la terre, est la plus petite de toutes les semences qui sont sur la terre. Et après qu'il est semé, il monte et devient plus grand que toutes les herbes, et jette de grandes branches, de sorte que les oiseaux du ciel peuvent demeurer sous son ombre». Cette parabole est la seule qui soit ajoutée ici, mais l'Esprit de Dieu nous apprend qu'à la même occasion le Seigneur en prononça plusieurs autres.

«Ce n'est pas une chose nouvelle que de voir l'homme détériorer autant que cela dépend de lui, l'oeuvre de Dieu, faire du service de Dieu un moyen pour arriver à la domination ici-bas et chercher l'accroissement de cela même dont la gloire consiste à porter l'opprobre de Christ; car le troupeau du Seigneur n'est pas un grand, mais un petit troupeau, et jusqu'au retour de Jésus Christ, c'est l'oeuvre méprisée d'un Maître méprisé. Nous voyons les dangers auxquels devaient être exposés ceux qui s'occuperaient de son oeuvre. Nous pensons que c'est pour cela que l'Évangile nous donne ici le récit du vaisseau ballotté par la tempête. Dans cette occasion, les disciples terrifiés pensaient bien plus à eux-mêmes qu'à leur Maître. Ils se tournent vers Lui en Lui adressant ce reproche: «Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions?». «Tels sont les disciples, disposés à douter de l'autorité de leur Maître, indûment préoccupés d'eux-mêmes. Quelle faible foi, quel amour languissant que le leur! Avec quelle facilité ils avaient perdu de vue la toute-puissance de Celui qui était avec eux dans la barque. Leur cri de détresse? «Maître, ne te soucies-tu pas que nous périssions», révèle la pensée secrète de leur coeur et les craintes égoïstes qui les absorbaient. Cependant l'invocation des disciples, bien qu'elle fût dictée par la frayeur et l'incrédulité, arriva jusqu'au Sauveur. «Et s'étant réveillé, Il tança le vent et dit à la mer: Fais silence, tais-toi! Et le vent tomba, et il se fit un grand calme. Et ils furent saisis de crainte et se dirent l'un à l'autre: Qui est donc Celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent?».

Citons aussi ce fragment sur la fin du chapitre 9 du même évangile, qui nous donne l'explication d'un passage assez difficile:

«Jean avait donc montré une sorte de mépris pour un homme qui faisait usage du nom de Christ pour servir les âmes et vaincre le démon. Il avait prouvé qu'il ne connaissait pas le vrai secret de la puissance spirituelle, et que, tout sincère et fidèle qu'il était, il avait besoin de se tenir sur ses gardes. Le mal était sérieux, et le Seigneur profite de cette occasion pour adresser aux disciples le plus solennel avertissement qui nous soit rapporté dans les évangiles. Aucun discours de Jésus Christ ne nous présente une description aussi saisissante de la perte éternelle. Il nous semble entendre retentir ces mots comme un glas funèbre, «où leur ver ne meurt pas, et le feu ne s'éteint pas». Puis, le Seigneur résume toute la question dans ces quelques mots d'exhortation: «Chacun sera salé de feu», et il ajoute: «tout sacrifice sera salé de sel». Ces deux choses sont distinctes.

«Il n'y a pas un seul enfant d'Adam, comme tel, qui puisse échapper au jugement: «Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés». L'homme, étant pécheur, doit subir le jugement de Dieu; mais il y a des âmes qui sont délivrées de ce jugement, même ici-bas, et qui, dès à présent, ont un libre accès auprès de Lui, et se

réjouissent dans l'espérance de la gloire de Dieu. Ceux qui reçoivent la Parole de Christ, et qui croient au témoignage de Dieu concernant son Fils, ont la vie éternelle, et ne viendront point en jugement. Cependant tout sacrifice sera salé de sel, c'est-à-dire: les coeurs qui appartiennent au Seigneur seront mis à l'épreuve, mais, tout en les faisant passer par le creuset, Dieu n'oubliera pas qu'ils sont à Lui.

«Ainsi, soit que Dieu agisse dans sa justice avec l'homme impénitent, ou dans sa miséricorde et sa fidélité avec le croyant, sa volonté est toujours précise, immuable. Le pécheur impénitent sera «salé de feu», le sacrifice vivant accepté de Dieu comme fruit du sacrifice expiatoire de Christ, sera salé de sel. Les saints glorifiés n'auront jamais à subir le jugement de Dieu, mais rien de ce qui les concerne ne restera caché. Le sel représente la puissance conservatrice de la grâce divine, ainsi que les effets qu'elle produit. «Le sel est bon», car il détruit la corruption de la chair; ce n'est pas un stimulant qui s'évapore ensuite sans laisser de trace; mais il a la saveur de l'alliance de Dieu. «C'est une bonne chose que le sel, mais si le sel devient insipide, avec quoi lui donnerez-vous de la saveur?». Quelle pente fatale, et combien il est dangereux de retourner en arrière! «Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix entre vous». C'est-à-dire, possédez tout d'abord la pureté, puis la paix les uns avec les autres. La pureté agit contre la chair et résiste à la corruption; elle préserve par la puissance de la grâce de Dieu. Pussions-nous posséder aussi cette paix; mais non pas au prix de la pureté de la doctrine, si nous avons à coeur la gloire de Dieu».

## Sur la division du sujet entre les versets 11 et 12 de Romains

### 5

---

Darby J.N. (ME 1869 page 17)

Je ne sais si je vous ai parlé de la division fort nette et précise qui a lieu entre les versets 11 et 12 de Romains 5.

Jusqu'à la fin du verset 11, l'apôtre traite le sujet des péchés; depuis le verset 12, il traite le sujet du péché. Pour ceux-là (les péchés) il s'agit du pardon, de la justification; Christ est mort pour nos offenses, — propitiation par la foi en son sang, — car «nous avons tous péché». Quant au péché, nous sommes morts avec Christ, nous vivons par Lui (non pas avec Lui dans l'épître aux Romains).

La joie qui découle de la première oeuvre provient de ce que Dieu est, en Lui-même, pour le pécheur. Dans la seconde, le saint, le croyant, est devant Dieu en Christ.

Ce sont nos péchés à chacun, dans le premier cas. C'est le péché d'un seul, dans le second cas: on est délivré, non pas pardonné.

Il n'y a pas d'expériences dans le premier cas; on croit au pardon. Dans le second, l'expérience est en conflit avec la foi pour se croire mort, jusqu'à ce qu'on ait renoncé à soi-même; ce dont la doctrine se trouve au chapitre 6, l'expérience du procédé intérieur au chapitre 7. Une paix solide dépend beaucoup de cette seconde oeuvre, de la connaissance de ce qu'on est, non pas seulement de ce qu'on a fait. Il est possible que le chapitre 7 vienne avant le chapitre 3, et cela a été mon cas; mais souvent dans ces jours d'une prédication claire sur le pardon, le chapitre 3 vient avant le chapitre 7, et il y a beaucoup à apprendre après.

## Sur la discipline et le dépouillement de soi-même

---

ME 1869 page 18

Ce qui manquait à Pierre n'était ni la sincérité, ni l'amour de Jésus; il y avait chez lui ces deux choses; mais il n'était pas dépouillé de lui-même. Lorsque ce dépouillement se fait par le jugement de soi-même, il n'est pas toujours nécessaire que l'âme soit livrée à de si rudes épreuves; mais lorsqu'on ne se juge pas, il faut être dépouillé de soi par des expériences plus pénibles. Dieu supporte quelquefois pendant longtemps le manque de dépouillement de soi chez les siens; mais si le renoncement et le dépouillement ne se font pas, tôt ou tard, il faut y arriver par des moyens plus pénibles. C'est toujours une oeuvre de grâce, quoique de l'Ennemi, comme instrument, comme «l'écharde dans la chair» de Paul. Un reniement de soi-même dans le plus petit détail vaut mieux que beaucoup de progrès dans la connaissance sans ce renoncement. Quand Dieu commence l'oeuvre de dépouillement, il ne retire pas sa main jusqu'à ce que son oeuvre soit faite: — il en a été ainsi de Job. La justification, en tant que connue dans l'âme, n'est jamais solide, ni la grâce fermement connue non plus jusqu'à ce que nous soyons dépouillés de nous-mêmes. Nous aimons naturellement à paraître; mais Dieu nous fait sentir que tout cela ne vaut rien, que Christ est tout, que nous sommes justifiés gratuitement, et bien d'autres choses; il veut nous faire sentir, non que ces choses sont vraies, mais que nous en avons besoin, — que les posséder comme connaissance ne vaut absolument rien, que ce n'est que de la fumée dans les narines pour l'âme, une angoisse, de les savoir si nous ne sommes pas du Christ. Que Dieu nous fasse sentir cela, n'est pas une preuve qu'il ne nous aime pas; c'est la preuve du contraire. S'il nous laissait contents de notre connaissance, ce serait ne pas nous aimer; et s'il nous laissait sentir son amour et sa joie pendant l'opération, ce serait tout gêner; nous ne serions pas dépouillés de nous-mêmes par l'amertume de notre expérience. Il faut que l'oeuvre de Dieu se fasse; et jusqu'à ce qu'elle soit faite, Dieu peut soulager par moments, mais on n'a pas de paix solide. Le Seigneur n'a jamais reproché à Pierre son péché, mais il a conduit son coeur au point de départ. Pierre avait dit: Si tous te renient, moi je ne te renierai pas. Jésus lui dit: M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci? Quelle sonde terrible que ces paroles! Au lieu de pouvoir en appeler à des preuves de son amour, Pierre doit faire appel à la connaissance divine de Jésus! Ce n'est pas que tout ne soit pas pardonné, mais Dieu veut nous réconcilier avec Lui, nous placer dans des rapports vrais et réels avec Lui. Quel bonheur! Et il fait ce qui est nécessaire pour cela; et il sait ce qu'il faut: il est bon médecin, quoique la médecine soit amère; et il n'y a que juste celle-là, et parce qu'elle est amère de cette manière-là, qui puisse guérir dans certains cas. Christ assaisonne la parole à celui qui est accablé de maux, parce qu'il a passé par tout ce par quoi nous passons et par bien plus, afin que nous en profitions maintenant. Quelle révélation les Psaumes nous fournissent de la manière dont Christ est entré dans l'affliction d'autrui, «dans toute leur affliction». — On voit en Pierre que le manque de dépouillement de soi-même peut revêtir la forme de dévouement, et cela, là où il y a la plus profonde sincérité et où Dieu a enseigné.

Mais il faut que Pierre soit criblé, et d'autant plus qu'il est ministre et que Dieu veut se servir de lui.

# L'évangile selon Matthieu - Darby J.N. (paru en 1868 & 1869)

---

ME 1868 page 174 et continué dans le ME 1869 page 21

## Introduction

La divine beauté des Ecritures n'apparaît pas seulement dans la perfection de chaque détail, mais encore dans toute la structure et la merveilleuse harmonie de l'ensemble: chaque pierre de l'édifice est parfaite en elle-même, mais elle fait partie d'un tout, et pour en saisir la vraie signification et la beauté tout entière, il faut la voir comme un partie de ce tout, à la place que le divin Architecte lui a donnée dans son plan; il faut comprendre le lien qui la rattache à la pensée première et capitale dont l'édifice dans son ensemble est la parfaite expression. Les traits particuliers, les contrastes, les ressemblances, les grandes parties distinctes, les liens et les traits généraux, tout a sa valeur et nous révèle quelque chose de la gloire de Celui auquel les Ecritures rendent témoignage: «Sondez les Ecritures, car... ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean 5: 39). Sous la main de l'homme qu'il employait, l'Auteur divin a caché sa propre main qui, dans chaque partie de l'oeuvre, a su faire briller un rayon de cette gloire qui n'est complète que par la réunion de tous les rayons, et qui luit dans toute sa vivante splendeur en la face de Jésus Christ, «l'image du Dieu invisible», «le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance». «C'est Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans vos coeurs, pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu en la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6).

La valeur d'un pareil témoignage, au milieu des ténèbres, des incertitudes et de l'instabilité d'un monde de péché et de misère, est inappréciable; lui seul, par la puissance de l'Esprit de Dieu, peut renouer, entre l'âme et Dieu, le lien que le péché a rompu, et apporter la vie et la connaissance de Dieu là où étaient le péché et la mort. Dieu se révèle ainsi dans les saintes Ecritures pour le salut et le bonheur de quiconque reçoit son témoignage, et l'âme, qui boit à cette source pure, est remplie par l'Esprit de la pensée exprimée par le Psalmiste: «Tes témoignages sont des choses merveilleuses!» «L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples» (Psaumes 119: 129, 130).

Dans cette pensée et avec le secours de Dieu, je voudrais rechercher ici quelle est la place qui appartient à l'évangile de Matthieu dans l'ensemble de la révélation divine, et quels sont l'objet spécial, l'ordre et le développement de l'enseignement du Saint Esprit dans ce premier livre des écrits du Nouveau Testament.

Les quatre Evangiles ne sont pas, je n'ai pas besoin de le dire, une répétition, plus ou moins complète, d'un même récit, écrit sous des impressions diverses de lieu, de temps, d'éducation, par des hommes abandonnés à eux-mêmes et à leurs capacités naturelles. Les hommes ont été les instruments pour la communication de ce dont Dieu est le véritable Auteur. Son Esprit a suscité, formé, dirigé, gardé les sentiments et les pensées dont il a Lui-



même fourni l'expression à ceux qui ont été «les ministres de la Parole»; Dieu s'est servi des instruments qu'il avait lui-même préparés, mais le résultat, tel que nous l'avons sous les yeux (en laissant ici de côté tout ce qui touche à la question de la pureté du texte), est «la parole de Dieu» ou «les saintes Ecritures». Ces «Ecritures» ont pour nous l'autorité de Dieu; et au lieu de les juger, nous les écouterons pour être jugés et enseignés par elles; nous oublierons le canal qui a servi aux communications divines, sauf pour autant que la personnalité, le caractère, la position et les circonstances particulières au milieu desquelles l'écrivain sacré s'est trouvé placé, peuvent contribuer à nous faire mieux comprendre la pensée de Dieu qu'il était appelé à nous faire connaître, pensée qui n'est pas sans liaison avec l'instrument choisi pour sa communication, ni avec les circonstances auxquelles celle-ci se trouve rattachée. Nous étudierons ainsi les «Ecritures» comme venant directement de Dieu; au lieu de croire à des lacunes, à des erreurs ou à des imperfections quelconques, dues à la faiblesse des écrivains sacrés, et d'attribuer à leur personnalité ou aux circonstances, au milieu desquelles ils se sont trouvés placés, les différences qui distinguent les récits des quatre évangélistes, nous pourrions nous convaincre que les différences mêmes dans l'enseignement, dans l'ordre et dans la forme de chacun des livres, sont un fait tout divin: nous nous appliquerons à en rechercher les caractères et les motifs pour nous approcher ainsi, par le secours de Dieu, le plus près possible de la pensée divine dans la forme sous laquelle elle a été appropriée à notre faiblesse et sous laquelle nous sont présentés les différents rayons de la gloire de Celui en qui toute la plénitude s'est plu à habiter.

Les Evangiles nous présentent donc la personne de Jésus sous différents points de vue, dans cette intimité et cette proximité si attachantes de sa vie d'ici-bas. Jean, remontant plus haut que la Genèse, jusqu'à ce qui était déjà «au commencement», nous entretient de la gloire divine de Celui qui était éternellement dans le sein du Père et qui vint, dans le monde; passant par-dessus toutes les différentes dispensations qui ont précédé sa venue, il nous montre le Verbe fait chair, *ici-bas* dans la gloire d'un Fils unique, — la vie divine manifestée en Lui qui passa sur la terre comme un étranger, — il nous le fait connaître comme l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, et comme Celui qui donne le Saint Esprit: en un mot, il nous montre Dieu sur la terre. Luc nous présente le Fils de l'homme, cet être saint né dans ce monde de la vierge Marie, l'homme Christ sur la terre; il déroule sa vie d'homme devant nous depuis sa conception miraculeuse jusqu'à son ascension dans la gloire, nous montrant à la fois en Lui l'homme obéissant, objet de la faveur de Dieu, et la grâce souveraine visitant le monde, selon cette belle expression de l'épître à Tite: «La grâce qui apporte le salut est apparue à tous les hommes... (Tite 2: 11). Marc nous occupe du service de Jésus au milieu des hommes, et spécialement de son service de prophète. Matthieu enfin, dès les premières lignes de son Evangile, nous place devant le Christ, le Sauveur, Emmanuel, le Messie — Roi, l'objet des promesses de Dieu et l'espérance d'Israël.

La variété de ces différents points de vue sous lesquels les quatre évangélistes nous racontent la vie du Sauveur, amènent Jésus d'une manière particulièrement vivante et

intime devant nous, en nous initiant à tous les détails de ses diverses gloires, divisant et multipliant les rayons qui doivent nous placer dans la lumière de sa présence, de manière à ce que nous jouissions de Lui-même sans être accablés par l'éclat de sa gloire. Par les Ecritures qui rendent témoignage de Lui, nous connaissons ainsi dès maintenant, par l'Esprit, pour le salut et le bonheur éternel de nos âmes, Celui qui fait la gloire et la joie du ciel; nous jouissons de la réalité de la bénédiction exprimée par Lui-même en ces mots: «C'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ».

## Caractère général de l'Evangile selon Matthieu

L'évangile de Matthieu se rattache aux voies précédentes de Dieu sur la terre, dont le Messie et Israël forment le centre; il vient satisfaire ainsi d'une manière toute particulière aux besoins et aux espérances du peuple juif, auquel il est spécialement adressé. La connaissance des localités de la Palestine, des moeurs et des coutumes civiles et religieuses des Juifs, qu'il suppose chez ses lecteurs (comparez, par exemple, Matthieu 15: 2 avec Marc 7: 2-4); les nombreuses citations des écrits et des prophéties de l'Ancien Testament, dont il est plein; par-dessus tout, le caractère sous lequel, dès les premières lignes jusqu'à la fin du livre, il présente le Seigneur Jésus; la sphère même dans laquelle il se renferme, en ne suivant pas, comme Marc et Luc, le Seigneur jusqu'au ciel, mais le laissant au milieu de ses disciples sur la terre, — tout nous montre que Matthieu s'adresse aux Juifs, et que son évangile, approprié à la position particulière de ce peuple devant Dieu, se rattache aux promesses dont Israël était l'objet privilégié. Il n'est pas sans intérêt à ce propos, de remarquer que, à la différence de Marc et de Luc, celui que Dieu avait ainsi choisi pour présenter à Israël le Messie-Roi — Libérateur, et pour raconter sa réjection par ce peuple et l'appel des gentils, était un *Juif*, l'un des douze apôtres, l'un de ceux qui avaient suivi le Seigneur depuis le commencement de son ministère jusqu'au jour où il fut élevé au ciel: mais ce Juif, en même temps, était un publicain honni et méprisé à cause de ses relations avec les gentils qu'il servait (Matthieu 9: 9; comp. Marc 2: 14 et [Luc 5: 27](#)). Dieu avait bien choisi et préparé l'instrument qui convenait à l'oeuvre à laquelle il l'appelait.

## Point de départ de Matthieu

Les premières lignes de Matthieu nous placent donc sur le terrain juif, sur le terrain des promesses, et de l'espérance d'Israël. Celui qui, depuis qu'il y a eu des promesses et un peuple juif sur la terre, au travers de la longue suite des infidélités de ce peuple, apparaissait toujours plus distinctement comme le Oui et l'Amen des promesses, le grand Libérateur, le Messie-Roi, allait naître dans le monde et être présenté à Israël. Matthieu l'introduit sur la scène comme le descendant des deux hommes, aux noms desquels se liaient toutes les espérances de ce peuple; son évangile commence par: «le livre de la généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham» (1: 1 comparez Actes des Apôtres 13: 23, 32, 33).

*David* est l'homme selon le cœur de Dieu, qui fera toute sa volonté, «le Roi», sous le sceptre duquel Israël devait être béni. Dans son incrédulité et sa propre volonté, Israël avait pu demander un roi, et prendre plaisir en Saül «qui était plus haut que tout le peuple depuis les épaules jusqu'en haut»; mais Dieu qui l'avait donné dans sa colère (1 Samuel 8-10; 12: 19; comparez Actes des Apôtres 13: 21, 22; Osée 13: 11), choisit «David», le plus petit d'entre ses frères, pour être le conducteur de son peuple. En le faisant passer au travers de toutes sortes de tribulations, il l'éleva sur le trône d'Israël, et lui déclara que, du fruit de ses reins, il susciterait, selon la chair, le Christ et l'établirait sur le trône à jamais: «Il arrivera, quand tes jours seront accomplis pour t'en aller avec tes pères, je ferai lever ta semence après toi, qui sera un de tes fils, et j'établirai son règne; il me bâtira une maison, et j'affermirai son trône à jamais. Je lui serai père, et il me sera fils... et son trône sera affermi pour toujours» (1 Samuel 16: 1-13; 2 Samuel 7: 12-16; 23: 3-7; 1 Chroniques 17: 7-14; Hébreux 1: 5). En celui-ci, «le Fils de David», devaient s'accomplir ainsi pour Israël les promesses de Dieu, toutes ces bénédictions que Dieu avait rattachées au nom de David, ou, comme s'exprime l'Écriture: «les grâces assurées de David». Lui, «le Fils de David», le vrai «David», «mon serviteur» au temps de la bénédiction, devait soumettre toutes les nations à son sceptre et être roi sur Israël à jamais, Sion étant le lieu de son trône (Actes des Apôtres 13: 22, 23, 32, 34; comparez Psaumes 89: 4, 27-37, 49; 132: 11-18; Esaïe 9: 6-7; 11: 10; 55: 3; Jérémie 23: 5; 33: 15, 17, 19 et suivants; Ezéchiel 34: 23, 24; 37: 24, 25; Zacharie 12: 8; Matthieu 22: 45; Marc 9: 10; Jean 7: 42; Actes des Apôtres 2: 25-36; Romains 1: 3; 2 Timothée 2: 8; Apocalypse 5: 5; 22: 16; 2 Samuel 5: 7; Psaumes 2: 6).

*Abraham* est «l'héritier du monde» (Romains 4: 13); la sphère de bénédiction dont il est le centre est plus étendue que celle qui se rattache au nom de David; elle embrasse, non seulement Israël, mais «toutes les familles de la terre». Dieu fait sortir Abraham d'un monde idolâtre, dont il le sépare pour le bénir et faire de lui un centre et une racine de bénédiction; car on est béni selon la relation dans laquelle on se trouve avec lui. Dieu est son Dieu, «le Dieu d'Abraham»; il le bénit; il lui donne le pays de Canaan, lui fait la promesse d'une postérité nombreuse et puissante et lui annonce qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre (Genèse 12: 1-3; 13: 14-17; 15: 2-5, 18-21; 22: 16-18; Romains 9: 7; Exode 3: 6; Esaïe 51: 2; Luc 1: 54, 55, 73; Jean 8: 39, 53). C'est à *lui* que les promesses ont été faites, et à *sa semence* après lui; car «c'est à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence. Il ne dit pas: «et aux semences», comme parlant de plusieurs, mais comme parlant d'un seul, — «et à sa semence», *qui est Christ* (Galates 3: 16). Telle est la position d'Abraham, une position qui repose tout entière sur l'élection, l'appel et la promesse de Dieu: la promesse est inconditionnelle; *Dieu* s'est engagé par sa parole et son serment, et c'est de Lui seul, de sa fidélité et de sa puissance que dépend l'accomplissement de la promesse. La loi a pu intervenir, 430 ans après la promesse, afin que l'offense abondât, — mais elle ne peut pas «rendre la promesse sans effet» (Galates 3: 17-20). En sorte que, Israël ayant fait le veau d'or et violé l'alliance de la loi avant même qu'elle fût entièrement donnée, Moïse toutefois a pu intercéder en s'appuyant sur la fermeté de la promesse: «Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob tes serviteurs, auxquels tu as juré par toi-

même, en leur disant, etc....» et Dieu pardonna (Exode 32: 13, 14). «Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11: 20).

Les deux noms de David et d'Abraham ouvraient ainsi, par les promesses, la porte à la grâce qui venait visiter Israël dans le Messie. Aucun nom, plus que ceux de David et d'Abraham, les deux souches de la promesse, ne pouvait recommander davantage à Israël. Celui que Matthieu lui présente; c'est pourquoi il place au premier rang la généalogie qui donne à Jésus Christ la place de «*fils de David*», et de «*fils d'Abraham*». Cette généalogie est le lien qui, au point de vue juif, rattache la personne du Christ aux promesses faites aux pères et aux espérances du peuple de Dieu.

Les autres évangiles s'ouvrent tout différemment: Luc, en effet, écrivant à un Gentil qui ne pouvait pas avoir le même intérêt direct à la position Messianique du Christ, commence par donner tous les détails qui se rattachent à la naissance et à la position de Jésus comme *homme* dans ce monde; et quand il a fait connaître quel est celui qui se présente publiquement à Israël au baptême de Jean et qui, oint du Saint Esprit, reçoit du Père le témoignage qu'il est son Fils bien-aimé, il nous montre que dans son humanité, quoique toujours saint et séparé de toute souillure dans sa nature, il s'est associé à la famille humaine, comme «fils d'Adam, fils de Dieu». La généalogie de Matthieu descend d'Abraham et de David jusqu'au Christ qu'elle présente comme Fils de David, Fils d'Abraham; celle de Luc remonte de Christ jusqu'à Adam et à Dieu, pour faire ressortir l'humanité de Jésus (voyez Luc 3: 23-38). Ni Marc, ni Jean n'ont de généalogie; le premier, qui s'occupe du service de Christ, se borne à nous dire que celui dont il va parler est «Jésus Christ, le Fils de Dieu» (Marc 1: 1); le second, comment aurait-il tracé une généalogie à Celui qui était «au commencement» auprès de Dieu et qui était Dieu? «Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu et le Verbe fut fait chair et habita au milieu de nous...» (Jean 1: 1-14).

Le point de départ de Matthieu nous montre dans quelle sphère son évangile se renferme; le Fils de David apportait la bénédiction d'Israël, le Fils d'Abraham, si même le Fils de David était rejeté, était une ressource encore pour le peuple «bien-aimé, à cause des pères» et ouvrait en même temps pour les Gentils les canaux de la grâce, «en ta semence seront bénies toutes les nations de la terre» (Galates 3: 8).

## La généalogie du Christ

Si nous entrons maintenant dans les détails de la généalogie que Matthieu nous donne, nous verrons une fois de plus, combien toute parole de Dieu est riche et édifiante. Là où une science «faussement ainsi nommée» ne trouve que matières à objections et pierres d'achoppement; là où l'oeil profane ne sait voir qu'une sèche nomenclature, la foi discerne partout le doigt de Dieu et l'empreinte de sa sagesse et de sa puissante grâce. Fidèle à ses promesses, Dieu, Jéhovah, le Dieu des pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (comparez. Exode 3: 6, 15, 16), donnait le Messie à Israël (comparez Actes des Apôtres 13: 23; 32-35), et il l'introduisait sur la scène entouré des noms les plus chers à

Israël et les plus glorieux pour lui. Commenant par les pères, par Abraham, Isaac, Jacob, et puis par Juda et ses frères, et faisant suivre, parmi beaucoup d'autres, David, le roi, Salomon, Josaphat, Ezéchias, Josias, il parlait au coeur de son peuple par les noms qui lui rappelaient les temps de sa gloire ou de ses relèvements et qui étaient comme l'expression de la faveur de Jéhovah pour lui. Mais, d'autre part, à côté d'une foule de noms d'hommes plus ou moins inconnus dans le monde ou humiliants pour Israël, nous trouvons, dans la liste généalogique de Matthieu, quatre noms de femmes qui étaient particulièrement propres pour abattre les prétentions d'un peuple charnel et orgueilleux, et pour manifester le caractère de la grâce qui amenait le Messie au milieu de ce peuple. Un Juif, qui se fût intéressé à la personne du Messie, loin d'enregistrer des noms semblables, les eût volontiers à jamais effacés du souvenir des hommes et n'eût pas manqué de rappeler plutôt les Sarah, les Rebecca, les Rachel, «ces saintes femmes qui espéraient en Dieu» (1 Pierre 3: 5, 6). Mais Dieu fait autrement: il est vrai dans toutes ses voies, et il ne voulait pas que l'orgueil charnel d'Israël trouvât, dans sa fidélité même, une occasion de se glorifier: non seulement il raconte dans l'Ancien Testament ce qui concerne Tamar, Rahab, Ruth, et celle qui avait été la femme d'Urie; mais il lie encore, ici, les noms de ces femmes d'une manière ineffaçable, à la généalogie du Messie d'Israël. *Tamar* rappelle le péché de Juda, le chef de cette tribu de laquelle devait sortir le Seigneur (Genèse 38; 49: 10; Hébreux 7: 14; Apocalypse 5: 5); Rahab, la honteuse et misérable condition d'une prostituée des nations maudites de Canaan (Josué 2; 6: 17 et suivants); *Ruth*, «la Moabite», la position de ceux qui, même après la dixième génération, étaient exclus de la congrégation d'Israël et dont Israël ne devait jamais chercher ni le bien ni la paix (Ruth 1: 4; Deutéronome 23: 3-6); «*celle qui avait été la femme d'Urie*», le péché et le meurtre qui avait attiré sur David et sa maison l'épée de Jéhovah (2 Samuel 11; 12: 1-14). Si des noms tels que ceux-là, sans parler de ceux de Manassé et d'Amon ou de tels autres, sont inscrits sur les tables généalogiques du Messie, ne disent-ils pas hautement et la vraie condition du peuple juif lui-même, et la parfaite et humble grâce de Celui qui entrait, ainsi entouré, au milieu de ce peuple pour le délivrer de ses péchés et lui apporter la bénédiction promise? Ne proclament-ils pas que nul péché n'était trop grand pour ne pas pouvoir être effacé par la grâce qui se révélait ainsi, que nul pécheur n'était trop éloigné pour que cette grâce ne pût pas atteindre jusqu'à lui et l'amener à Dieu? Oui, la grâce, qui donnait à une Cananéenne maudite et à une Moabite étrangère une place dans la lignée du Messie, saura aussi ramener Israël à la bénédiction et se répandre au loin sur les nations, les appelant à se réjouir avec son peuple.

A côté des noms dont la présence atteste une intention toute spéciale de l'Esprit saint, il en est d'autres dont l'absence, dans la nomenclature de Matthieu, ne mérite pas moins notre attention: ces noms sont ceux des trois rois Achazia, Joas et Amatsia, qui prendraient rang entre Joram et Ozias (1: 8).

Mais avant d'aller plus loin, nous devons faire remarquer ici d'abord que rien n'est moins strictement régulier et complet, selon *nos* idées, que les généalogies de l'Ancien Testament (voyez les premiers chapitres du 1<sup>er</sup> livre des Chroniques). Des familles entières,

des peuples mêmes sont rappelés par un seul nom (1 Chroniques 2: 51-55; 4: 21, 22; 7: 12; 8: 6; Esdras 2: 61; etc.) les descendants d'un homme, à plusieurs générations, sont réunis ensemble comme «fils» du chef de race (comparez 1 Chroniques 4: 1 avec le commencement de 1 Chroniques 2); les listes sont souvent interrompues et reprises à neuf dès qu'un homme se présente avec le caractère de chef de famille ou de race, sans même que ce nom ait été mentionné plus haut; les omissions de nom sont fréquentes dès que la relation de parenté est établie en sorte que nous voyons Esdras, par exemple, n'omettre pas moins de sept noms dans sa propre généalogie et dans une circonstance, où tous ceux qui ne purent pas justifier de leur descendance d'Aaron, furent exclus de la sacrificature (comparez Esdras 7: 2 avec 1 Chroniques 6: 8-12). Les idées de famille et de parenté elles-mêmes chez les Juifs étaient fort différentes des nôtres sur le même point: Lot et Laban, l'un le neveu, l'autre le cousin d'Abraham, sont appelés ses «frères» (Genèse 14: 14; 9: 31; 24: 48); Belshatzar, le petit-fils ou descendant de Nebucadnetsar, est appelé son «fils» (Daniel 5: 22 et 18; voyez aussi Genèse 46: 21 comparez avec 1 Chroniques 8: 1 et suivants). De plus, selon la loi de Deutéronome 25: 5-10, appelée loi du «lévirat», le frère d'un homme décédé, dans certains cas, était tenu d'épouser la veuve du mort, afin de susciter de la postérité à son frère, et le premier-né de la veuve remariée portait alors le nom du défunt et se trouvait avoir deux pères, l'un réel et l'autre légal, et ainsi aussi deux généalogies différentes, l'une naturelle, l'autre légale (comparez Genèse 38: 8, 9 et Ruth 4: 5, 9, 10).

Tout cela montre qu'il importe, quand on s'occupe de généalogies juives, de se bien pénétrer des idées et des coutumes des Juifs, si différentes des nôtres sur ce sujet. Matthieu, d'ailleurs, s'il eût été conduit par la sagesse des hommes et la pensée de prévenir les objections, eût tout simplement copié les listes officielles de l'Ancien Testament qui, cela est évident, ne fût-ce que par les nombreuses citations qu'il en fait, lui était très familier, et dans lequel l'histoire des trois rois qu'il omet est longuement racontée. Mais Celui qui dirigeait Matthieu voulait rattacher la famille du Messie au sort de son peuple; et dans ce but, il divise sa liste en trois sections de quatorze (deux fois *sept*) générations chacune, correspondant aux trois grandes époques de l'histoire d'Israël, et il omet les noms qui eussent dérangé cet ordre, effaçant des tables généalogiques du Messie la descendance de l'apostate Athalie jusqu'à la troisième génération inclusivement.

Laissant d'autres détails qui nous entraîneraient hors du cadre que nous nous sommes tracé, nous avons à remarquer que la généalogie que nous fournit Matthieu est celle de *Joseph* et non celle de *Marie*, que, du moins selon notre pensée, nous trouvons ailleurs. Dans Matthieu, où il est question du Messie et de son titre à la royauté, *Joseph* est sur le premier plan, non seulement en ce que sa généalogie est la sienne, mais aussi comme nous le verrons plus loin, en ce que les communications de Dieu lui sont adressées, à lui, tandis que dans Luc, qui écrit à un gentil, pour les gentils, c'est *Marie* qui occupe cette place. Joseph est le représentant, le descendant direct de la branche *royale* de la famille de David: il est de la maison de Salomon; Marie représente la descendance naturelle: elle est de la maison de Nathan. Pour que les Ecritures fussent accomplies, il fallait que le Messie naquît,

non pas seulement d'une vierge, et d'une vierge fille de David, mais de telle manière qu'il eût en même temps un titre légal au trône de David. Par l'union de Marie avec Joseph, Jésus, le fils de Marie, devenait l'héritier de Joseph, fils de David (1: 16, 20) et le représentant de la branche royale de la famille de David; il était «réputé» fils de Joseph (voyez Luc 3: 23; Jean 1: 45; 6: 42; etc.), et celui-ci disparaît de la scène dès que Lui revendique son titre de Fils de David. Mais l'Écriture en même temps, avec une sainte jalousie, veille à ce qu'il n'y ait aucune incertitude sur la conception miraculeuse et la vraie nature de l'enfant de Marie — elle sépare non seulement, dans Luc aussi bien que dans Matthieu, Jésus de son père putatif; mais elle déclare de la manière la plus explicite que «Marie, sa mère, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, se trouva enceinte de l'Esprit saint» et que «ce qui avait été conçu en elle, est de l'Esprit saint» (1: 18-20; comparez Luc 1: 35).

Si on voulait voir dans Luc la généalogie *naturelle* de *Joseph* (\*), et non pas celle de Marie, cela impliquerait que le Saint Esprit n'a pas voulu nous donner la lignée naturelle du Seigneur par Marie, laissant reposer la certitude du fait qu'il était *réellement* «de la semence de David selon la chair» (Romains 1: 3; 9: 5; Actes des Apôtres 13: 23; 2 Timothée 2: 8; Apocalypse 5: 5; 22: 16) sur l'autorité divine des déclarations générales de l'Écriture à ce sujet. On devrait peut-être même, dans ce cas, se demander si, au milieu des Juifs, et pour l'accomplissement des promesses faites aux Juifs, il était nécessaire, et dans l'intention divine, que Jésus fût autrement que *légalement* fils et héritier de David et ainsi d'Abraham, l'expression de «selon la chair» ayant ailleurs dans l'Écriture, en maint endroit, un sens plus large que celui de la simple relation naturelle, tout en étant fondée sur elle (comparez [Philippiens 3: 3, 4](#); [2 Corinthiens 5: 16](#); [Romains 9: 5; 4: 1](#); etc.).

(\*) On peut, en effet, lire Luc 3: 23, 24 ainsi: «*Jésus lui-même commençait d'avoir trente ans (étant, comme on l'estimait, fils de Joseph) d'Héli...*» c'est-à-dire [fils] d'Héli, liant *Jésus* (et non Joseph) avec *d'Héli* (comme Actes des Apôtres 1: 13, nous avons «*Jude de Jacques*», c'est-à-dire [frère] de Jacques), le nom de Marie qui forme le lien étant omis. Ou bien on peut lire: «*Jésus lui-même... ans, étant comme on l'estimait, fils de Joseph, d'Héli...*» en liant *d'Héli* avec *Joseph* (et non avec Jésus), la question de savoir si Joseph figure pour son propre compte ou en vertu de son union avec Marie restant ouverte.

On peut supposer aussi que Marie étant, comme nous pensons, la fille d'Héli ([Luc 3: 23, 24](#)), et le Seigneur descendant ainsi d'Héli, si Marie en même temps n'avait pas de frère, Joseph se trouvait légalement avoir droit à être appelé «*d'Héli*», comme héritier et représentant légal d'Héli par Marie, en sorte que la généalogie de Luc serait à la fois la généalogie naturelle de Marie et la généalogie légale de Joseph.

Les difficultés qui surgissent pour l'interprétation des généalogies et pour l'établissement de la filiation de Jésus comme «*Fils de David*» ne tiennent donc point, nous venons de le voir, à ce que les généalogies de Matthieu et de Luc seraient en désaccord, mais à ce que ces listes sont susceptibles d'un grand nombre d'interprétations; les Écritures fixent d'ailleurs le résultat nécessaire et final de toute étude sur ce point, en déclarant avec l'autorité qui leur appartient, que Dieu donnerait à l'enfant né de Marie le trône «de David

*son père*» (Luc 1: 32), en sorte que dans le sens divin Jésus est de toute manière «le Fils de David». Matthieu ne laisse pas reposer un doute sur le fait que Jésus n'est pas le fils de Joseph, qu'il appelle «le mari de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé Christ» (1: 16 comparez 1: 18, 20), et cependant pour établir la filiation de Jésus comme Fils de David et d'Abraham, il donne la généalogie de *Joseph* et fait ressortir le droit de Joseph au titre de fils de David (1: 20). Tout ce qu'il veut, cela est évident, c'est d'établir le titre légal de Jésus, et il le fait de la manière qui, vis-à-vis des Juifs, était bonne et probante.

«Ainsi toutes les générations depuis Abraham jusqu'à David sont quatorze générations; et depuis David jusqu'à la transportation de Babylone quatorze générations, et depuis la transportation de Babylone jusqu'au Christ quatorze générations» (1: 16, 17).

## Le Christ

N'est-ce pas ici le lieu de nous rappeler la révélation que Gabriel vint apporter à Daniel le prophète près de cinq siècles à l'avance, en réponse à sa requête et à la confession qu'il faisait de son péché et du péché d'Israël? «Tu sauras donc et tu entendras que, depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'*au Christ*, le Conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines... c'est-à-dire 483 ans» (Daniel 9: 25). Jésus en effet est le Christ promis à Israël, le Messie, l'Oint, celui que l'ange a amené aux bergers ([Luc 2: 10, 11](#)), celui dont André dit à Simon: «Nous avons trouvé le Messie, ce qui, interprété, est Christ» (Jean 1: 42), celui dont plus tard la Samaritaine disait à Jésus lui-même: «Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient» (Jean 4: 25). C'est lui qui est le glorieux personnage du Psaume 2, l'homme oint, le Roi sur Sion, celui à qui Jéhovah a dit: «Tu es mon Fils: Je t'ai aujourd'hui engendré» etc. (comparez Actes des Apôtres 4: 25-27), «le Oui et l'Amen» de toutes les promesses (voyez Actes des Apôtres 13: 32, 33); et il vient ait temps précis annoncé par Dieu.

## La naissance du Christ

«Or la naissance de Jésus Christ» arriva en cette manière: c'est que Marie, sa mère, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, se trouva enceinte par l'Esprit saint; et Joseph, son mari, étant juste, et ne voulant pas faire d'elle un exemple, se proposa de la renvoyer secrètement. Mais comme il pensait à ces choses, voici un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant: Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre auprès de toi Marie, ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit saint; et elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés» (1: 18-21).

Ici encore, comme dans la généalogie, c'est Joseph qui, dans Matthieu, apparaît sur la première ligne, tandis que Marie reste dans l'ombre; les communications de Dieu sont adressées par l'ange à «Joseph, fils de David». Dans Luc, au contraire, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Marie a la première place et c'est à elle que Dieu envoie l'ange Gabriel. Jean ne parle ni de Marie, ni de Joseph, il dit simplement que «le Verbe» qui était au



commencement et qui était auprès de Dieu et qui était Dieu... «fut fait chair» (Luc 1: 26-56; Jean 1: 14).

Joseph se propose de renvoyer Marie secrètement, ne voulant pas faire d'elle un exemple; mais Dieu va au-devant des craintes du pieux Israélite, et lui révèle la gloire qu'il a réservée à Marie: «Ne crains pas de prendre auprès de toi, Marie, ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit saint; et *elle* enfantera un fils; et tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés» Matthieu, nous le voyons, n'entre pas comme Luc dans toutes sortes de détails sur la conception, la naissance et le caractère de l'humanité de Jésus (comparez Luc 1: 26-38; 2; 3: 21-38; etc.); il constate simplement le fait que ce qui était conçu en Marie était «de l'Esprit saint» et qu'elle enfanterait un fils (comparez Galates 4: 4; Genèse 3: 15) qu'il introduit sur la scène sous le nom de Jésus, comme Jéhovah qui vient sauver son peuple de leurs péchés, et en qui s'accomplit la parole du prophète, disant: «Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, ce qui interprété est: Dieu avec nous» (1: 21-23).

## Les titres sous lesquels Jésus apparaît

Le Fils d'Abraham, le Fils de David, le Christ, vient donc sous le nom de *Jésus*, dont le Saint Esprit lui-même nous donne la signification: il vient comme *Jéhovah* pour sauver *son* peuple de leurs péchés et pour être avec lui, «Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous». Nous sommes, on le voit, sur un terrain tout Juif, et dans l'ordre des voies de Dieu qui se rattache aux promesses. Il ne s'agit pas ici, comme dans l'évangile de Jean, de la gloire de Celui qui était au commencement, qui était auprès de Dieu de toute éternité, et qui était Dieu; il ne s'agit pas du Verbe fait chair, entrant dans le monde avec cette gloire d'un Fils unique, pleine de grâce et de vérité, et puis traversant le monde comme un étranger, en y révélant et y glorifiant le Père et en y rassemblant ses brebis pour les mener dehors; ce n'est pas non plus, comme dans l'évangile de Luc, le Fils de l'homme qui nous est présenté, cet être saint né de Marie, un homme né dans le monde qui dans cette nature humaine, a droit au titre de Fils de Dieu et qui, expression de la grâce souveraine qui apporte le salut, entre ensuite dans le ciel, homme glorifié, tourné vers les siens qu'il bénit. Ce n'est ni le Fils éternel de Dieu, ni le Fils de l'homme que Matthieu place devant nous; mais le Messie, à la fois le fils de David, fils d'Abraham, et Jésus Emmanuel, qui vient «sauver son peuple de leurs péchés». La réunion de ces deux caractères de «fils de David — fils d'Abraham» et de «Jésus-Emmanuel» est le secret de la gloire du Messie et de l'accomplissement de toutes les pensées de Dieu à l'égard d'Israël et, même au delà, jusqu'aux bouts de la terre. Le *Fils de David* était celui qui devait être Roi sur Israël à jamais (1 Chroniques 17: 11-14; Jérémie 15: 16; Ezéchiel 37: 24, 25); *fils d'Abraham*, il devait porter la bénédiction jusqu'aux extrémités de la terre dont il était fait l'héritier (Genèse 12: 1-3; 15: 4-6; 22: 15-18; Romains 4: 13); mais c'est *Jéhovah* qui sera Roi sur toute la terre (Zacharie 14: 5-9). C'est pourquoi nous lisons dans Esaïe: «L'enfant nous est né; le Fils nous a été donné; et l'empire a été posé sur son épaule; et l'on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et

puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix; et il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le trône de David et sur son règne pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice dès maintenant à jamais: la jalousie de Jéhovah des armées fera cela» (Esaïe 9: 6, 7). Et le Christ lui-même interrogeant les pharisiens leur demande: «Que vous semble-t-il du *Christ*? De qui est-il fils? — Ils lui disent: De David! Il leur dit: Comment donc David, en esprit, l'appelle-t-il, Seigneur, disant: le Seigneur a dit à mon Seigneur: assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds? — Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils? (Matthieu 22: 41-46).

Quel abaissement et quelles gloires dans ce mystérieux personnage, objet de toutes les prophéties, et de la longue attente d'Israël! Son humiliation et sa grandeur, sa sainteté absolue et la grâce de son apparition, sa filiation d'Abraham et de David et sa gloire de Dieu Jéhovah, son humanité et sa divinité, tout, en Lui, est fait pour confondre l'intelligence, juger la chair, attirer, persuader, et assurer le coeur. Il vient pour sauver son peuple de leurs péchés! Il prend place au milieu d'Israël, car Israël est son peuple!

## Israël

La confusion extraordinaire que la tradition d'un christianisme corrompu a amenée dans les idées les plus simples, l'incertitude qu'elle a jetée sur le sens des expressions les plus explicites et la fausse portée qu'elle a donnée à ces expressions, nous obligent à nous arrêter un moment sur ce nom *d'Israël* et sur la position particulière du peuple que Jéhovah appelle «*son peuple*».

A part ce qui concerne le patriarche lui-même, et l'application restreinte du nom d'Israël qui est faite aux dix tribus en contraste avec Juda (comparez Jérémie 3: 6-10, 11; Ezéchiel 37: 16); quand l'Ecriture parle *d'Israël*, c'est des Juifs qu'elle veut parler, partout et sans aucune exception, soit dans l'Ancien soit dans le Nouveau Testament; jamais cette expression ne sert à distinguer soit l'Eglise, soit les chrétiens. Israël, selon l'Ecriture, est un peuple suscité par Dieu au milieu de l'idolâtrie des nations, après le déluge, pour être sur la terre le témoin du seul vrai Dieu et pour publier sa gloire au milieu des nations. «C'est moi, c'est moi qui suis Jéhovah; et il n'y a point de Sauveur que moi...; et vous êtes mes témoins que moi je suis Dieu...» «Je me suis formé ce peuple-ci; et j'ai dit: Ils raconteront ma louange» (Esaïe 43: 10-13, 21; comparez Ezéchiel 36: 23). C'est ce peuple que Dieu a tiré d'Egypte, et dont Jéhovah est le Dieu: «Ecoute Israël...: Je suis Jéhovah ton Dieu qui t'ai tiré d'Egypte, de la maison de servitude...» (Deutéronome 5: 1; etc.; Exode 20: 2, comparez Exode 14: 17-18); c'est de lui qu'il est dit que «lorsque le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël, car la portion de Jéhovah, c'est son peuple, et Jacob est le lot de son héritage» (Deutéronome 32: 8, 9). A lui, selon l'expression de Paul, sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, le service (divin) et les promesses; auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair, est descendu le Christ...» (Romains 9: 4, 5); et à lui a trait, directement, cette précieuse déclaration du même apôtre,

que «les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir» (Romains 11: 29). L'Écriture tout entière est pleine de l'histoire de ce peuple «bien-aimé à cause des pères»; elle nous en fait connaître le passé, le présent et l'avenir, et nous initie, par les dispensations de Dieu envers lui, par ses vicissitudes et son sort final, au secret des voies gouvernementales de Dieu dans le monde. Israël est le centre et l'objet spécial de ces voies de Dieu pour le gouvernement de la terre, comme l'Église a la première place quand il s'agit du ciel. Israël appartient à la terre, au monde; — l'Église a sa place dans le ciel, elle n'est pas du monde.

## **L'état d'Israël et l'accueil qu'il fait au Messie à son entrée dans le monde, — les Mages**

C'est donc *Israël* que le Messie vient visiter, Israël ramené de Babylone par la miséricorde de son Dieu, et conservé dans le pays qui avait été donné à ses pères, mais Israël esclave dans ce pays, assujéti à ses ennemis (comparez Néhémie 9: 36, 37), soumis à un usurpateur établi sur lui par les Romains. «Or Jésus étant né à Bethléem de Judée, *aux jours du roi Hérode*, voici, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem, disant: Où est celui qui est né, le roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus lui rendre hommage; et le roi Hérode l'ayant entendu, en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui» (2: 1-3). Quel tableau de l'état du peuple de Dieu! La nouvelle de la naissance du roi des Juifs trouble Hérode et tout Jérusalem avec lui, et ce sont des mages d'Orient qui viennent de loin, les premiers, pour adorer celui qui est né, «*le roi des Juifs*». Là où sont les privilèges, la lumière, les oracles divins, le peuple qui est le premier objet des voies de Dieu dans l'envoi du Messie; là où les scribes ne savent pas seulement que le Christ vient, mais où ils peuvent dire aussi le lieu même de sa naissance, tout est en trouble au bruit de sa venue, et les coeurs sont fermés à la pensée qui l'amène; les oracles de Dieu sont connus, mais les coeurs sont indifférents à Celui dont ces oracles rendent témoignage; Hérode même veut se débarrasser du petit enfant par la ruse et le meurtre. Là, au contraire, où l'écho seulement de la voix des prophètes avait pu pénétrer, bien loin des contrées privilégiées éclairées par les témoignages de Dieu, là Dieu a su ouvrir des coeurs et les attacher au petit enfant qui est né, pour venir lui offrir des dons et l'adorer. Peut-être dans cet Orient, où les mages demeuraient, s'était-il conservé quelque tradition de la prophétie de Balaam qui avait annoncé, près de 1500 ans auparavant, qu'«une étoile procéderait de Jacob et qu'un sceptre s'élèverait d'Israël» (Nombres 24: 17). Peut-être les prophéties de Daniel s'étaient-elles répandues de Babylone jusqu'à ces hommes, et leur avaient-elles appris que, depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le conducteur, il y avait 7 semaines et 62 semaines (Daniel 9: 25). Quoi qu'il en soit, plusieurs d'entre les Gentils, dans l'Orient en particulier, s'attendaient, nous le savons, à la venue de quelque grand personnage; et les mages, conduits en cela par Dieu, frappés par l'apparition d'une étoile ou d'un météore extraordinaire, s'étaient mis en route et étaient venus à Jérusalem, cherchant celui qui était né, le roi des Juifs. Quelque faible que fût la lumière qu'ils avaient, elle avait suffi, dans des

coeurs droits, remplis d'un vrai désir, pour les amener dans cette capitale, où peut-être ils s'attendaient à trouver le roi qu'ils cherchaient, et où Dieu, par la bouche des principaux sacrificateurs et scribes, leur apprend le vrai lieu de sa naissance. Des étrangers sont ainsi appelés à apporter à Jérusalem la nouvelle de la naissance du Messie; ils ont le privilège de rendre au Christ les hommages et l'adoration qu'un Israël incrédule et orgueilleux lui refuse. L'étoile, que les mages avaient vue en Orient, leur réapparaît en Judée, et va devant eux jusqu'à ce qu'elle se tinte au-dessus du lieu où était le petit enfant. Et quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une fort grande joie; et étant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère; et se prosternant, ils lui rendirent hommage; et ayant déployé leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe (2: 9-11). Hérode et les principaux sacrificateurs et scribes, les conducteurs du peuple, ont bien connaissance de la vérité, mais ils veulent vivre dans l'iniquité; la proximité seule de la lumière les trouble, parce que leurs oeuvres sont mauvaises (comparez Romains 1: 18; Jean 3: 19). Au temps d'Achab, Elie, par sa présence, troublait Israël (1 Rois 18: 17); ici, le Messie, le roi des Juifs, trouble Hérode et tout Jérusalem avec lui; mais les mages d'Orient, ceux d'entre les nations, l'ont recherché et l'ont trouvé; et ils ont été remplis de joie et l'ont adoré, «Et étant divinement avertis en songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils se rendirent dans leur pays par un autre chemin» (2: 12).

Nous ne pouvons pas fixer exactement l'époque à laquelle les Mages sont venus à Jérusalem; nous pouvons dire seulement que ce fut pendant un séjour des parents de Jésus dans le lieu de sa naissance, «aux jours du roi Hérode», «Jésus étant déjà né à Bethléhem de Judée». Les informations exactes qu'Hérode prit auprès des Mages, et sa manière d'agir à la suite des informations nous permettent de conclure en outre que l'événement dont nous parlons s'est passé dans les deux premières années de la vie de l'enfant Jésus, car Hérode, voyant que les mages ne revenaient pas, fit tuer tous les enfants mâles qui étaient dans Bethléhem et son territoire «depuis l'âge de deux ans et au-dessous, *selon le temps dont il s'était enquis exactement auprès des Mages*» (2: 16).

Il y avait dans le massacre des enfants de Bethléem et de son territoire un accomplissement de cette parole du prophète: «Une voix a été ouïe à Rama, des lamentations, des pleurs, et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas être consolée de ce qu'ils ne sont pas» (2: 17). Hérode a voulu se débarrasser du petit enfant; mais la ruse et la puissance de l'homme ne peuvent rien contre Dieu et ses desseins: de sa main, Dieu protège l'enfant Jésus et trouve dans les projets meurtriers d'Hérode une nouvelle occasion pour la manifestation de sa grâce et de ses pensées envers son peuple. Rejeté des siens, poursuivi par un roi qui occupe le trône auquel Lui a droit, Jésus doit séjourner comme un étranger en Egypte, là où Jacob était descendu et où sa postérité avait été asservie 430 ans. Un ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph, disant: Lève-toi; prends le petit enfant et sa mère, et t'enfuis en Egypte...; et Jésus fut là jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par le prophète, disant: «J'ai appelé *mon Fils* hors d'Egypte» (2: 13-16). Un nouveau lien de cette glorieuse

association du Sauveur avec son peuple est ainsi formé, car ce que Dieu avait dit d'Israël quand il était «jeune enfant» (Osée 11: 1), le Saint Esprit l'applique ici à Jésus. Le Messie qui visitait Israël ne s'associait pas au peuple seulement par sa généalogie et sa naissance selon la chair, il partageait encore les souffrances passées de son peuple, et refaisait pour ainsi dire personnellement tout le chemin que celui-ci avait traversé jadis: il est étranger en Egypte; il en remonte, il est l'objet des soins du même Dieu et doit dépendre de Lui. La manière dont le Saint Esprit associe et substitue, dans ce passage, le Christ à Israël est de la plus haute importance pour l'intelligence de la prophétie et des voies de Dieu envers son peuple. Au chapitre 49 d'Esaië ce fait est déjà prophétiquement annoncé: pareillement, Israël, le serviteur de l'Eternel, est remplacé par le Messie lui-même, et Jéhovah lui dit: Tu es mon serviteur! Christ, le vrai serviteur, prend la place du peuple, traité jusque-là de serviteur, mais qui n'avait pas su répondre au service auquel il avait été appelé. Le «vieux cep», pris en Egypte, succombe, et Jésus prend sa place comme «le vrai cep», la vraie souche d'un nouvel et vrai Israël: à *Lui*, non plus à l'Israël qui le méconnaît, se rattachent l'accomplissement des promesses et l'a bénédiction: à Lui, la vraie semence d'Abraham, les promesses ont été confirmées, et elles sont toutes oui et amen en Lui (comparez Esaië 5; Jérémie 2: 21, 22; Ezéchiel 15; Jean 15: 1; Galates 3: 16, 17; 2 Corinthiens 1: 20).

Quand Hérode est mort, l'ange du Seigneur apparaît de nouveau à Joseph, car dans Matthieu, comme nous vous l'avons fait remarquer déjà, c'est toujours à *Joseph* et non pas à Marie, que sont adressées les communications divines. Dieu ordonne à Joseph de prendre le petit enfant et sa mère et de retourner dans le pays qui, malgré le triste état de ceux qui l'habitent, est toujours pour Dieu «la terre d'Israël»; mais Joseph, ayant ouï dire qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son frère, se retira dans les quartiers de la Galilée et alla habiter dans cette ville dont Nathanaël disait: Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? (Jean 1: 17). Et ainsi fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes: «Il sera appelé Nazaréen» (2: 19-23).

Nous connaissons maintenant l'origine et les titres du glorieux personnage qui entre sur la scène au milieu d'Israël; nous voyons la position qu'il prend et la condition du peuple qu'il vient visiter, et nous pouvons entrevoir déjà quelle est la réception qui lui sera faite par «les siens» et de quelle part Dieu lui amènera des adorateurs. Fils de David et d'Abraham, Jéhovah-Sauveur, Emmanuel, roi des Juifs, le Christ trouve un Edomite persécuteur sur le trône de David; le bruit de sa naissance apporta le trouble dans le coeur de l'usurpateur, et dans tout Jérusalem et, si des gentils, conduits par Dieu, viennent de loin adorer «Celui qui est né, le roi des Juifs», il faut que l'Egypte le mette à couvert des desseins d'Hérode; il faut qu'il y soit étranger, et qu'en étant rappelé, comme Israël autrefois, quand il était jeune enfant, il ne trouve de retraite que dans la ville méprisée de Nazareth.

Matthieu, en parfaite harmonie avec le plan qui lui est tracé, dès que le Messie-Roi est né, le met immédiatement en rapport avec Hérode, Jérusalem, et les principaux sacrificateurs et scribes du peuple; il nous montre l'état des coeurs dans Jérusalem, le

trouble du peuple, l'inimitié du faux roi; il amène les gentils sur la scène: ce sont eux qui viennent apporter des dons au Christ, et cela, en dehors de Jérusalem. Luc introduit Christ d'une manière bien différente: dans son évangile, le Sauveur, en qui la grâce souveraine vint visiter le monde, apparaît entouré des louanges des armées du ciel, avec tout l'attrait de l'humanité sainte, et du titre doux et glorieux de Fils de Dieu, au milieu du résidu fidèle d'Israël; au lieu du Messie-Roi, des mages, d'Hérode, et des conducteurs religieux du peuple nous trouvons «l'enfant Jésus», Zacharie, Elisabeth, Marie, les bergers, Siméon, Anne, et tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance, et si le ciel donne gloire à Dieu, à cause du petit enfant né de Marie, la joie remplit les coeurs des fidèles, et ouvre leur bouche pour bénir Dieu. C'est au milieu des fidèles, et en relation avec eux et les espérances d'Israël que la scène s'ouvre pour s'élargir ensuite jusqu'aux bouts du monde, et s'étendre jusque dans le ciel où Jésus est élevé.

Nous avons vu plus haut quel est l'enfant qui est né de Marie, le Messie-Roi, qui est Emmanuel, le Sauveur. Matthieu nous l'a montré descendant en Egypte et puis en remontant par les soins de la providence divine, pour habiter maintenant près de trente années l'humble retraite de Nazareth. Là, comme nous l'apprenons par Luc, le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse; et la faveur de Dieu était sur lui si ses parents l'emmenaient à Jérusalem, où ils montaient toutes les années à la fête de Pâque, à l'âge de douze ans, il étonnait les docteurs dans le temple par son intelligence et ses réponses; il les écoutait et les interrogeait, car il lui fallait être aux affaires de son Père; et cependant il descendait de nouveau avec ses parents à Nazareth, et «leur était soumis». Ignoré du monde, dans une ville méprisée, Jésus avançait ainsi en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et des hommes: comme une belle fleur, la perfection s'épanouissait dans un homme sous le regard de Dieu. Le Fils de Dieu était là, mais on pouvait dire de Lui: «Celui-ci n'est-il pas le charpentier, fils de Marie, frère de Jacques, et de Joses et de Jude et de Simon, et ses soeurs ne sont-elles pas ici avec nous?» «Et ils étaient scandalisés en lui» (Marc 6: 3). La nuée ne s'était pas levée, pour la manifestation publique et le ministère actif du Christ au milieu d'Israël, et Jésus attendait patiemment, étant «soumis à ses parents», car les pensées de Dieu ne sont pas comme les pensées des hommes, et Nazareth devait avoir ses gloires comme les rives du lac de Génésareth et Jérusalem et la Judée.

Or en ces jours-là arrive Jean le Baptiseur. Il se lève dans le désert de la Judée comme l'avant-coureur de Jéhovah qui vient, afin de préparer son chemin; les paroles d'Esaië le prophète, consolant Israël, s'accomplissent, et nous entendons la voix qui crie dans le désert: «Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers». Jean vient, prêchant et disant: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (3: 1-3; comparez Esaië 40: 3).

La venue de Jean le Baptiseur marque une phase importante dans les voies de Dieu et est mentionnée par chacun des évangélistes à son point de vue particulier. Marc, qui nous parle de Jésus comme Serviteur, a hâte, il semble, d'entrer en matière; se taisant sur la

naissance de Jean comme il se tait sur la généalogie, la naissance et les trente premières années de la vie du Sauveur, il fait commencer son évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu, immédiatement par la voix du Baptiseur, rappelant seulement les traits principaux de son témoignage, pour nous amener ainsi à un Serviteur et à un Témoin plus glorieux (Marc 1: 1-9). Luc, à qui nous devons le plus de renseignements sur l'humanité, la naissance et les premières années de la vie de Jésus, entre dans des détails de même nature au sujet de Jean Baptiste et fait briller, dans le témoignage de celui-ci, comme un reflet de la grâce de Dieu qui apporte le salut et qui allait apparaître à tous les hommes dans la personne de Celui devant qui Jean marchait. Jean est un sujet de joie pour plusieurs, il est rempli de l'Esprit saint déjà dès le ventre de sa mère; il tressaille de joie dans son sein à la salutation de Marie; il vient, dans l'esprit et la puissance d'Elie, ramener les coeurs des pères vers les enfants, les désobéissants à la pensée des justes, et préparer ainsi au Seigneur un peuple bien disposé, auquel il apporte la connaissance du salut dans la rémission des péchés; il croit et se fortifie en esprit, demeurant dans les déserts jusqu'aux jours de sa manifestation à Israël comme prophète du Très-Haut; nous entendons ensuite son témoignage et les exhortations qu'il adressait au peuple, et nous apprenons la fin qui lui fut réservée, car «ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu» (Luc 1: 5-25, 39-45, 57-80; 3: 1-20). Dans l'Evangile de Jean, le Baptiseur a quelque chose de l'élévation de Celui devant qui il marche: un homme envoyé de Dieu, sans autre passé derrière lui que l'éternité, il vient rendre témoignage à «la lumière», afin que tous croient par lui; il vient introduire sur la scène Celui qui était ayant que le monde fût. Ce n'est pas Jean qui est, ici, un sujet de joie pour d'autres, mais Jean dit: «Voilà l'Agneau de Dieu», et sa joie est accomplie parce qu'il entend la voix de l'époux (Jean 1: 6-9, 15, 19-37; 3: 22-31). Dans Matthieu aussi, le témoignage de Jean Baptiste a son caractère particulier que nous allons examiner un peu plus en détail, car dans les Ecritures tout est divinement partait, les détails aussi bien que l'ensemble, chaque partie en elle-même aussi bien que l'ordre et les liens qui rattachent cette partie à d'autres et toutes les parties entre elles, en en faisant un grand tout complet.

Jean est le dernier représentant de l'ancien ordre de choses: «la loi et les prophètes sont jusqu'à Jean» il n'est pas encore dans le nouveau, mais il l'annonce et en prépare le chemin, car «le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui» (11: 7-15). Le message de Jean n'est pas comme celui de Moïse, amenant Israël à Dieu et lui donnant des lois. Jean n'est ni sauveur, ni législateur, ni intercesseur; il ne vient pas non plus, comme les prophètes, rappeler à Dieu et à sa loi un peuple coupable et rebelle; il ne prêche pas davantage l'évangile de grâce; mais il marche comme un héraut devant celui qui l'apportera, pour préparer son chemin. Jean appartient encore à l'ancien ordre de choses, mais il annonce une chose *nouvelle* que Dieu va établir, le royaume des cieux; il annonce un personnage plus puissant que lui, qui était avant lui, Jéhovah lui-même qui venait, et comme préparation à sa venue, il prêche «*la repentance*»: «En ces jours-là, arrive Jean le Baptiseur prêchant dans le désert de la Judée, et disant: Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché; car c'est ici celui dont il a été parlé par Esaïe le prophète, disant: Voix

de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers» (3: 1-3).

Jean dit: «Repentez-vous, car le *royaume des cieux* s'est approché». Cette expression de: «royaume des cieux», que nous rencontrons ici pour la première fois, se rattache aux prophéties de l'Ancien Testament et est particulière à Matthieu, dans l'Evangile duquel nous la retrouvons plus de trente fois. Elle doit sans doute son origine à plusieurs déclarations que nous lisons dans le prophète Daniel qui, au chapitre 2 déjà, dans l'explication du songe de Nebucadnetsar, nous dit qu'après les quatre empires des nations, qui se succéderont sur la terre, au temps des dix rois, figurés par les dix orteils de la statue, *le Dieu des cieux* suscitera un royaume qui ne sera jamais ébranlé, ni laissé à un autre, mais qui brisera et consumera tous les royaumes et sera établi éternellement (Daniel 2: 28; comparez 4: 25, 26, 37). Cette idée du règne des cieux a quelque chose de vague d'abord: nous savons seulement que le Dieu des cieux l'établira et qu'il sera le résultat du jugement exécuté par la petite pierre coupée sans main et s'étendra sur toute la terre. Plus tard, une autre révélation du même prophète nous apprend que l'autorité du royaume des cieux sera placée entre les mains du «Fils de l'homme», qui vient sur les nuées des cieux et qui reçoit de l'Ancien des jours la seigneurie, l'honneur et le règne, tous les peuples, les nations et les langues le servant... (Daniel 7: 13, 14; comparez Apocalypse 1: 7, 8; 11: 15-18). Le royaume des cieux est donc un état de choses sur la terre dans l'ordre des dispensations de Dieu, un gouvernement où le ciel est le siège du pouvoir, et la terre la sphère sur laquelle ce pouvoir domine; et de fait, à cause de la réjection du Messie et de son élévation à la droite de Dieu comme Fils de l'homme, c'est le règne des cieux sur une double sphère, l'une terrestre sous le gouvernement du Fils de l'homme glorifié, l'autre céleste sous l'autorité du Père; l'une appelée dans l'Écriture: le royaume du Fils de l'homme» (13: 41; 16: 28; 19: 28; 25: 31; 26: 64; etc.) l'autre, appelée: le royaume «du Père» (13: 43; 26: 29; comparez 2 Timothée 4: 18).

Jean donc ne vient pas, comme les prophètes, rappeler le peuple à l'observation de la loi pour le faire jouir des bénédictions de l'ancien ordre de choses; il tourne au contraire les regards d'Israël en avant, vers le royaume qui s'est approché et vers Celui qui vient pour l'établir et qui y dominera. La position qu'il prend se lie au caractère du témoignage qu'il est appelé à rendre. Il ne vit pas comme Jésus au milieu des hommes; sa voix ne se fait pas entendre dans les rues; il ne va pas, dans l'exercice de la grâce de Dieu, de lieu en lieu faisant du bien, recherchant la brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, consolant, pardonnant, guérissant, sauvant; non, Jean Baptiste vient «dans la voie de la justice» (21: 32); son nazaréat, qui est de la loi, le tient loin d'un peuple coupable et souillé; il grandit dans les déserts et y demeure séparé des hommes et de tout ce qui tient à eux; son vêtement est de poil de chameau avec une ceinture de cuir; il se nourrit de sauterelles et de miel sauvage, et de dehors sa grande et austère voix, annonçant la venue du royaume promis, fait peser sur les consciences la justice et le jugement, et appelle Israël à la repentance. Matthieu, plus qu'aucun des évangélistes, renferme le ministère du Baptiseur dans ces limites; il ne



mentionne même pas la partie de son témoignage qui concernait la rémission des péchés (comparez Marc 1: 4; Luc 3: 3), et moins encore «le salut de Dieu» (comparez Luc 3: 6); il veut placer les consciences devant Dieu et faire fléchir l'orgueil d'Israël devant la gloire de Celui qui vient, comme avait fait Moïse au jour où, après l'érection du veau d'or, il avait appelé le peuple à se dépouiller de ses ornements pour s'abandonner à la merci du Dieu Souverain qu'il avait offensé et dont le jugement pesait sur lui (comparez Exode 23: 5, 6).

«Alors sont sortis vers lui Jérusalem et toute la Judée et toute la contrée du Jourdain; et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés» (3: 5, 6). Le premier fruit, que le Saint Esprit produisait ainsi dans l'âme de ceux qui recevaient la parole apportée par Jean, c'était «la repentance», la confession des péchés. Ceux qui venaient et qui se faisaient baptiser prenaient une position vraie devant Dieu, la seule qui leur convint et par laquelle Dieu pouvait les ramener à lui et les bénir par sa présence au milieu d'eux. Avant que Dieu pût dire à Moïse: «Ma face ira, et je te donnerai du repos», il a fallu, comme nous l'avons dit, que le peuple ôtât ses ornements de dessus lui et prit devant le Dieu souverain la seule position qui convenait à des pécheurs; et il en est toujours ainsi. La foi, dans un pécheur, a nécessairement pour premier effet dans l'âme la repentance; la foi est la source de la repentance; elle opère dans l'âme et amène l'homme à se juger lui-même avec tous ses péchés, à la lumière d'un Dieu dont elle reconnaît le caractère et les droits; elle donne à l'homme, au moins dans une certaine mesure, la conscience de ce qu'il a été devant un Dieu de grâce, comme plus tard elle reste toujours, en un sens, un moyen de rendre plus profonde la vie, par une connaissance plus grande de ce que Dieu est. Rien n'est plus absurde que de placer la repentance avant la foi, car dans ce cas un homme serait renouvelé sans la foi, sans rien croire du tout. La grâce divine opère sur les âmes par la Parole, par des objets de foi que cette parole leur présente de la part de Dieu; et Dieu ouvre l'oeil de l'homme pour que l'homme se tourne des ténèbres vers la lumière, des objets par lesquels Satan possède son coeur, vers la révélation de l'objet divin qui lui est présenté en Christ. «La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 9: 17; comparez Actes des Apôtres 16: 14). C'est pourquoi nous lisons que la repentance et la rémission des péchés ont dû être prêchées «*en son nom*», parce que c'était la foi en la valeur et l'excellence de ce nom qui devait opérer la repentance. Ainsi les «trois mille» qui ont été ajoutés à l'Assemblée le jour de la Pentecôte, ayant entendu la parole de Pierre touchant Jésus qu'ils avaient crucifié, et ayant cru, ont eu le coeur saisi de componction; après quoi Pierre leur montre la voie du salut. La grâce de Dieu produisit en eux une «tristesse selon Dieu» qui opéra la repentance (Actes des Apôtres 2: 36-41; comp. Romains 2: 4; 2 Corinthiens 7: 9, 10; Jonas 2: 5-10; Luc 11: 32). La repentance est une oeuvre essentiellement subjective, une nécessité, morale dans une âme que Dieu amène à lui; elle n'est pas la foi, mais le fruit de la foi; elle n'est pas non plus un simple changement de pensée quant à Dieu, mais elle est l'effet de ce changement. Jérusalem et toute la Judée et toute la contrée du Jourdain venaient ainsi vers Jean, «et ils étaient baptisés dans le Jourdain, confessant leurs péchés». Mais parmi ceux qui venaient, il y avait aussi «plusieurs des pharisiens et des sadducéens». Or Jean leur dit: «Race de vipères, qui vous a avertis de

fuir la colère qui vient? Faites du fruit convenable à la repentance» (3: 7 et suivants). Ceux qui prétendaient à la première place, au milieu d'Israël, sont, aux yeux du prophète, les premiers objets du jugement qu'il annonce. Les pharisiens et les sadducéens pouvaient se vanter de leur qualité de «fils d'Abraham», mais Dieu voulait *de la réalité*; il était souverain et pouvait des pierres mêmes, susciter des enfants à Abraham. Tous les privilèges nationaux ne comptaient pour rien, s'il n'y avait pas de fruit convenable à la repentance; la cognée était même déjà mise à la racine des arbres; tout arbre qui ne produisait pas de bon fruit, allait être coupé et jeté au feu. Il ne s'agissait pas seulement de ce que la loi pouvait exiger, mais de ce que réclamait la gloire du royaume qui s'était approché et la gloire plus grande de Celui qui l'établirait, qui nettoierait parfaitement son aire et dont Jean n'était pas digne de délier les sandales. «Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance; Celui qui vient après moi est plus puissant que moi;... lui vous baptisera de l'Esprit saint et de feu; il a son van en sa main, et il nettoiera entièrement son aire et assemblera son froment au grenier, mais il brûlera la balle au feu inextinguible» (3: 11, 12). La gloire du royaume n'était pas tout: il y avait la personne de Celui qui venait après Jean, qui était plus puissant que lui et dont la gloire s'étendait bien au delà du royaume. *Jéhovah* venait: c'est son chemin, le chemin du Seigneur, que Jean prépare devant Lui (comparez Esaïe 40: 1-11). La même voix qui crie: «Toute chair est comme l'herbe», dit aussi: «Voici votre Dieu!» .

Jésus Emmanuel était là au milieu de son peuple; Jean marchait devant lui, baptisant d'eau pour la repentance, afin de préparer ainsi son chemin devant lui. Dans Matthieu, Jean présente Celui qui vient après lui, sous un double caractère: d'abord, le Christ «baptise de l'Esprit saint et de feu» il apporte avec lui ce «feu» du jugement qui, moralement, dévore tout mal, là où doivent être établies ou maintenues des relations avec Celui qui, dans sa sainte nature, est «un feu consumant» (voyez Hébreux 12: 29); mais il baptise aussi «de l'Esprit saint»; il apporte avec lui cette puissance divine qui renouvelle les coeurs, qui les met en relation avec Dieu selon le caractère sous lequel il s'est révélé et qui les remplit de ce Dieu lui-même et de tout ce que sa grâce a préparé pour eux. Ensuite. Celui que Jean annonce «a son van en sa main et il nettoiera entièrement son aire» il viendra exécuter le jugement que l'état du peuple appelle; il viendra séparer, au milieu d'Israël «son aire», ce qui est pur d'avec ce qui est mauvais, ceux qui sont vraiment à lui d'avec tout ce qui ne peut pas subsister devant lui et qui sera l'objet de son jugement: «il assemblera son froment au grenier, mais il brûlera la balle au feu inextinguible».

Tel est le témoignage de Jean-Baptiste dans l'évangile de Matthieu. Le Saint Esprit, dans cet évangile, présente le ministère du Baptiseur dans sa connexion avec la relation du Seigneur avec Israël; nous y sommes, on ne saurait trop le répéter, sur un terrain entièrement juif — le royaume promis s'est approché; *Jéhovah* vient comme Chef de ce royaume; il apporte la bénédiction au résidu pieux qui confesse ses péchés, et il nettoiera son aire. Luc au contraire, qui écrit pour les gentils, nous donne la prédication de Jean sous un aspect plus général: Jean est encore la voix qui prépare le chemin du Seigneur qui vient selon la prophétie, qui baptisera du Saint Esprit et de feu et qui nettoiera entièrement son

aire; mais Jean, dans Luc, ne fait aucune mention du royaume, mais il prêche «le baptême de repentance en rémission de péchés»; et au lieu de se renfermer dans les limites d'Israël, il élargit la scène jusqu'aux bouts de la terre; «toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée, et les choses tortues seront rendues droites... et *toute chair verra le salut de Dieu* (voyez Luc 3). Dans l'évangile de Jean, la gloire du royaume et l'état moral de ceux à qui le Baptiseur s'adresse, disparaissent entièrement devant la gloire personnelle de Celui sur qui il voit l'Esprit descendre et demeurer: «Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. C'est de celui-ci que moi je disais: Un homme vient après moi qui prend place avant moi, car il était avant moi... Pour moi, je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là me dit: Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer sur lui, c'est Celui qui baptise de l'Esprit saint: et je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu (voyez Jean 1; 3: 22 et suivants). Tout est parfait d'un bout à l'autre dans les Ecritures, mais la première pensée du cœur de l'homme, à la lecture des différents récits des évangélistes, est de concilier ces récits, de les corriger peut-être l'un par l'autre: préoccupé de l'instrument, de son caractère, de ses pensées, des circonstances particulières au milieu desquelles il se trouvait, on oublie ou l'on n'a jamais su que *Dieu* est l'auteur des saintes Ecritures, et Dieu ne fait ni erreur, ni omission, comme aussi il ne se répète pas inutilement. Toute «Ecriture» est «divinement inspirée et porte le cachet de sa main (2 Timothée 3: 16; comparez Romains 16: 25-27; 1 Jean 4: 6).

Séparé de tous les hommes dans le désert de la Judée, Jean le Baptiseur appelait du dehors Israël à la repentance, le chemin nécessaire de la bénédiction pour un peuple en chute; il annonçait le jugement et en appliquait aux consciences la solennelle réalité, mais il ouvrait à la foi une porte pour y échapper. Toute âme dans laquelle le Saint Esprit agissait vitalement et qu'il ouvrait pour recevoir le témoignage de Jean, était ainsi amenée à la conscience de son état et de l'état du peuple devant Dieu et prenait la seule position qui lui convint alors dans la repentance et la confession du péché. Venir au Jourdain à la voix de Jean, c'était le premier fruit de la foi, le premier pas du retour vers Dieu de l'âme qui avait vécu loin de lui. Le baptême de Jean séparait ainsi les vrais fidèles, «les restes» pieux d'Israël, de la masse incrédule du peuple et de ses orgueilleux conducteurs, que le jugement attendait. Ceux qui étaient baptisés reconnaissaient les droits de Dieu; ils confessaient leurs péchés et s'abandonnaient à la merci de Celui qui les appelait et qui allait venir. Le baptême les distinguait et les séparait du reste incrédule de la nation; à eux le Messie pouvait s'associer, ils étaient les vrais «saints», ces «excellents de la terre» du Psaume 16, auxquels il prenait son plaisir (comparez Esaïe 1: 9). Tous les prophètes font mention de ce «résidu», dont nous verrons la position et la séparation se dessiner toujours plus nettement, à mesure que la triste condition de la masse du peuple se manifestera à l'occasion de la présentation du Christ qui lui est faite.

C'est quand le résidu pieux d'Israël est ainsi distingué et séparé par le baptême de Jean, que le Messie, dans le chemin que lui traçait le Psaume 16, vient s'associer à lui (comparez Hébreux 2: 11-16): «Alors Jésus arriva de Galilée au Jourdain vers Jean pour être

baptisé par lui, etc....» (3: 13 et suivants). Jean recule à la pensée de baptiser Celui à la gloire duquel il venait de rendre témoignage et dont il ne se sentait pas digne de délier les sandales. «Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi.!» Est-ce que Jésus avait quelque péché à confesser, lui qui, à la fin de sa carrière ici-bas, pouvait dire à ses ennemis: «Qui de vous me convaincra de péché?» et auquel le Saint Esprit rend le témoignage, qu'il «n'a pas connu le péché?» Avait-il à venir pour lui-même au baptême de repentance, lui le Saint et le Juste, lui qui n'était pas seulement *innocent*, c'est-à-dire bon sans la connaissance du mal, comme Adam dans le paradis, mais qui était *saint*, la sainteté impliquant la séparation absolue d'avec le mal, et la puissance contre le mal dans la connaissance du bien et du mal? Jésus était «saint» dans sa nature et dans ses voies; il était «cette chose sainte née de Marie», que le Saint Esprit avait formée, et il a fait *toujours* ce qui plaisait au Père: «il n'a pas connu le péché» (Luc 1: 35; Jean 8: 28, 29, 46; compaez Jean 14: 30; 2 Corinthiens 5: 21; 1 Pierre 2: 22; Actes des Apôtres 3: 14). Son nazaréat était d'un ordre infiniment plus glorieux que celui du Baptiseur, car celui-ci, le plus grand de l'ancien ordre de choses, a bien pu, avec une nature humaine pécheresse comme la nôtre, être rempli du Saint Esprit dès le ventre de sa mère», mais Jésus est *né* de Marie de telle manière, par la puissance du Saint Esprit, qu'il est dans sa nature humaine *saint*, ayant droit ainsi, non seulement dans sa relation éternelle de Fils avec le Père, mais comme homme né sur la terre, d'être appelé «Fils de Dieu». Jésus aussi était d'en haut, «le Seigneur venu du ciel» (Jean 3: 31; 1 Corinthiens 15: 47); Jean était de la terre. «Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous;... le Père aime le Fils et a mis toutes choses entre ses mains» (Jean 3: 27-36). — Qu'était-ce donc qui amenait Jésus au baptême de Jean? Le sentiment du péché et de leur vraie condition devant Dieu y amenait les pécheurs; l'amour, l'obéissance, la justice y amènent Jésus: «Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice!» Il était convenable pour le Berger d'Israël, pour Celui qui venait en grâce «sauver son peuple de leurs péchés», de prendre place comme tel au milieu de ceux qui, dans le peuple, s'humiliaient à la voix de Jean et faisaient ainsi, sous l'action de l'Esprit, le premier pas dans le chemin du retour vers Dieu; il était convenable pour lui de se placer en grâce avec Jean, pour accomplir «*toute* justice», non seulement ce que la loi pouvait exiger, mais *toute justice*, dans le sens complet. «Ainsi, il *nous* est convenable, dit-il, d'accomplir toute justice». Alors Jean le laissa faire.

«Et Jésus ayant été baptisé,... voici, les cieus lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu, descendant comme une colombe et venant sur lui; et voici, une voix du ciel disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir» (3: 16, 17). Le ciel s'ouvre sur un objet digne de lui; l'Esprit de Dieu vient sur Jésus, et le Père lui rend témoignage. Dieu prend soin de la gloire de son Fils, et si ses conseils de grâce et sa vérité, sa fidélité à ses promesses (comparez Romains 15: 8, 9) amènent ce Fils au milieu des pécheurs, il le distingue soigneusement et glorieusement de tous ceux qui l'entourent et auxquels il est venu s'associer. Il en est de même sur la montagne de la transfiguration: quand Moïse et Elie apparaissent en gloire parlant avec lui, Pierre ne sachant ce qu'il disait les voit ensemble avec Jésus comme sur le même rang dans la gloire; mais Moïse et Elie disparaissent

aussitôt, et Jésus reste seul, et une voix vient de la nuée disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir, écoutez-le» (17: 1-8). Dans sa personne et dans la position qu'il prend ici, Jésus est l'objet de tout le bon plaisir du Père. A son entrée dans le monde, les armées du ciel se sont réjouies et ont donné louange à Dieu; ici, le Père lui-même fait entendre sa voix, son coeur étant plein, si je puis dire ainsi, de la satisfaction qu'il trouve en lui. Plus tard, la gloire du Père le ressuscitera d'entre les morts, le prendra à lui, et le séparera absolument des pécheurs, le glorifiant à sa droite, élevé plus haut que les cieux (Hébreux 7: 26). Précieux privilège, que de contempler Jésus comme il était sous le regard de son Père, que d'arrêter nos yeux sur la pensée qui l'amène et sur la gloire de sa personne, et la perfection de ses voies. «La parole fut faite chair et habita au milieu de nous pleine de grâce et de vérité». Devant cette gloire le disciple bien-aimé ne peut pas se taire, comme ailleurs l'Eglise (Apocalypse 1: 5, 6), quand Jésus Christ est nommé. Son coeur déborde et il dit avec un *nous* que tout croyant est heureux de dire avec lui: «Et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de le part du Père» (Jean 1: 14).

Le ciel s'est ouvert sur Jésus. Jusque-là Ezéchiel, en vision, avait bien pu voir les cieux ouverts (voyez Ezéchiel 1: 1), et Dieu d'en haut avait pu, dans sa patiente bonté, et d'une manière providentielle, bénir la création, gouverner son peuple et garder ses élus; mais de fait le ciel était resté fermé. Mais une fois que Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, est sur la terre, le juste objet des regards du ciel est là; les anges se courbent pour le contempler; ils suivent ses pas et ils montent et descendent sur le Fils de l'homme pour le servir: le ciel s'ouvre et il s'ouvre sur Jésus et à Jésus. L'écriture nous présente le ciel ainsi ouvert, dans quatre occasions mémorables, et toujours c'est sur Jésus qu'il est ouvert et vers Jésus que les regards sont tournés. Dans les deux premières occasions, Jésus est *sur la terre*: ici d'abord, où, entouré du résidu pieux, le ciel s'ouvrant, il est solennellement oint de l'Esprit de Dieu et reconnu «*Fils de Dieu*»; ensuite quand, selon ses propres paroles à Nathanaël, le ciel étant désormais ouvert, il est, «comme «*Fils de l'homme*», l'objet du service des anges qui montent et descendent sur lui (Jean 1: 52). Dans les deux autres occasions, Jésus apparaît *dans le ciel*. Rejeté sur la terre, il a été reçu dans le ciel; et le croyant, partageant son sort ici-bas, voit le ciel ouvert et *le Fils de l'homme* à la droite de Dieu (Actes des Apôtres 7: 55, 56; comparez Hébreux 2: 5-9 et toute l'épître aux Hébreux); la vie et les espérances du fidèle sont transportées, avec Jésus qui en est l'objet, de la terre dans le ciel. Enfin au chapitre 19 de l'Apocalypse, encore une fois nous voyons le ciel ouvert, et celui qui s'appelle «*la Parole de Dieu*», «*le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*», monté sur un cheval blanc et suivi par les armées du ciel, sort du ciel pour frapper les nations et les gouverner avec une verge de fer et fouler la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant (Apocalypse 19: 11 et suivants).

Les cieux étant ouverts à Jésus, Dieu, nous le voyons, ne lui présente pas comme à nous un objet pour qu'il soit formé par lui (comparez Actes des Apôtres 7: 55-66; 9: 3-5; 26: 12-19; 2 Corinthiens 3: 18; 4: 3-6; Hébreux 12: 1, 2), car lui-même, nous l'avons déjà dit, est l'objet vers lequel les regards sont tournés; mais Jésus «vit l'Esprit de Dieu descendant

comme une colombe et venant sur lui». Le Saint Esprit ne vient pas former le caractère de Jésus ni sa relation avec le ciel et avec le Père; mais il descend sur Jésus comme sceau d'une relation déjà existante, comme la force et le soutien immanquable de la perfection de sa vie humaine et accompagné de ce témoignage du Père: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Un homme sur la terre dans la position de dépendance et d'abaissement, dans laquelle Jésus nous est présenté ici au milieu des Juifs repentants, a droit au titre glorieux de Fils de Dieu et reçoit du Père lui-même le témoignage de sa relation avec lui.

Jésus n'est pas seulement «le Fils», le Fils éternel de Dieu, Celui qui était au commencement et qui était avec Dieu, et qui était Dieu, et par qui tout ce qui a été fait a été fait (comparez Colossiens 1: 15-17), et dont l'apôtre Jean nous fait connaître la gloire; mais, comme homme engendré dans le temps sur la terre, sa nature humaine ayant été formée par l'Esprit de Dieu dans le sein de la vierge Marie, il a droit d'être appelé Fils de Dieu: «Cette chose sainte *née* [de toi], sera appelée Fils de Dieu». «Tu es mon Fils; je t'ai aujourd'hui engendré» (Luc 1: 24-38; Psaumes 2: 7); et c'est de cette relation de l'homme Jésus avec Dieu que le Saint Esprit est le sceau. Le Fils de l'homme est scellé du sceau de Dieu (comparez Jean 6: 27; Actes des Apôtres 10: 38), et l'Esprit de Dieu vient sur lui sous une forme qui est la manifestation du caractère de grâce, de débonnairété et d'humilité, sous lequel il vient prendre place au milieu d'Israël. «Il ne contestera pas et ne criera pas; personne n'entendra sa voix dans les rues; il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume...» (14: 1 et suivants; comparez Actes des Apôtres 2: 2-4, où il s'agit de la communication de la puissance de Dieu en témoignage dans le don du Saint Esprit). La relation déjà existante avec le Père est scellée; il a conscience de la présence immédiate du Saint Esprit avec lui, et il jouit de sa relation avec le Père comme homme. Il vient en grâce, étant oint maintenant de l'Esprit Saint et de puissance, pour aller de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (voyez Actes des Apôtres 10: 38; comparez Jean 1: 32-34; 3: 34, 35; 6: 27). L'onction du Saint Esprit, et l'intervention du Saint Esprit pour former la nature humaine de Jésus dans le sein de Marie sont deux choses bien distinctes, et que la loi de Moïse préfigurait déjà par deux gâteaux différents, tous deux de «fine fleur de farine», et sans levain. Il y avait d'abord les gâteaux «de fleur de farine *pétrée* avec de l'huile», qui nous présentent la nature humaine de Jésus formée par la puissance du Saint Esprit en dehors de tout péché et de toute souillure, une nature *sainte*, non pas seulement innocente, comme avait été Adam avant la chute. Mais il y avait aussi les gâteaux de fleur de farine *oints* d'huile», les gâteaux sur lesquels l'huile était versée, figurant cette personne de l'homme Jésus oint et scellé de l'Esprit de Dieu, qui vient en grâce, au milieu d'une scène de péché et de ruine, accomplir toute justice et s'associer à ceux que Dieu reconnaissait ici-bas, pour être leur Berger et leur Sauveur (comparez Lévitique 2). En principe la même chose a lieu aussi pour nous: en tant que chrétiens, nous sommes «vivifiés» par l'Esprit, «engendrés», «régénérés»; nous sommes «nés de nouveau», «nés de Dieu», «nés d'eau et de l'Esprit», et «ce qui est né de l'Esprit est esprit», comme ce qui est né de la chair est chair: il s'agit de la nature de la chose

(voyez Ephésiens 2: 5; Colossiens 2: 13; Jacques 1: 18; 1 Pierre 1: 3, 23; 1 Jean 5: 1; Jean 1: 12-13; 3: 3-8). *Ensuite*, parce que nous sommes *fil*s, étant ainsi *nés* de Dieu, Dieu envoie l'Esprit de son Fils dans nos coeurs comme Esprit d'adoption et de puissance, comme l'onction du Saint par laquelle nous connaissons toutes choses, comme le sceau de Dieu, et les arrhes de notre héritage, nos corps devenant ainsi les temples du Saint Esprit qui habite en nous (voyez Galates 4: 6; Actes des Apôtres 1: 4-8; 2 Corinthiens 1: 21, 22; 1 Corinthiens 6: 19; Ephésiens 1: 13, 14; 4: 30; Romains 8: 14-17).

L'Écriture nous montre donc ici, au baptême de Jean, Jésus sur la terre devant le ciel ouvert, le Saint Esprit descendant sur lui, et la voix du Père lui rendant témoignage: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Dans un monde de péché et de misère, où le regard de Dieu, comme naguère le pigeon de Noé, ne trouvait pas où se poser, un *homme* est reconnu le Fils de Dieu, l'objet de toute la satisfaction du Père. Lui seul, au milieu de tous, a droit à ce titre excellent de Fils de Dieu et à la faveur et à la gloire qui s'y rattachent; et il est publiquement scellé et reconnu comme tel, quand la justice, l'obéissance et la bonne volonté de la grâce l'amènent au milieu de ceux qui confessent leurs péchés, se faisant baptiser par Jean. «Aux saints qui sont sur la terre, à ces personnes excellentes, en eux, je prends tout mon plaisir» (Psaumes 16: 3). Jésus se place au milieu d'eux, s'abaissant jusqu'à eux, se rendant obéissant, dépendant, disant à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu, je me confie en toi». «Tu es le Seigneur, etc....» (Psaumes 16: 1, 2). Sa sainte nature, le sceau de l'Esprit; sa relation avec son Père à laquelle le Père lui-même rend publiquement témoignage, l'isolent et le distinguent de ceux qui l'entourent; mais son amour et ses sympathies pour eux l'amènent à eux et l'associent à leur sort. Lui qui n'a pas besoin de repentance, qui n'a pas de péché à confesser, car il «n'a point de péché» et «n'a pas connu le péché» (1 Jean 3: 5; 2 Corinthiens 5: 21), il prend place au milieu d'eux au premier pas de leur retour vers Dieu, alors qu'ils n'ont que leurs péchés à confesser. Il ne s'associe pas à l'humanité pécheresse; il n'appelle pas tout homme son frère, mais ceux-là seulement que Dieu lui a donnés», la semence d'Abraham», et comme *eux*, «les sanctifiés», «ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé». Entrant dans leurs besoins et toutes leurs circonstances, quoique, toujours comme quelqu'un qui n'y est pas assujéti par lui-même, il vient souffrir leurs douleurs, être tenté en toutes choses comme l'un d'eux à part le péché, porter leurs langueurs et leurs maladies, rencontrer tous leurs ennemis, pour les conduire ainsi sûrement vers la bénédiction, en dépit de tous les obstacles, et les faire jouir avec lui de la faveur qui repose sur lui, dans une délivrance dont lui-même, au prix de sa vie, sera le glorieux Auteur. Sa perfection l'amène là où le péché a placé ceux que le Père lui a donnés; il vient au milieu d'eux par un chemin qui est exactement l'inverse de ce que le leur a été; et il s'associe à eux pour être leur titre auprès de Dieu, leur sauvegarde, leur modèle, leur Sauveur. C'est Jéhovah lui-même qui se place au milieu de son peuple; mais il entre sur la scène comme un homme humble, obéissant, se faisant Serviteur. Le Berger entre par la porte dans la bergerie; le portier lui ouvre; il appellera ensuite ses propres brebis et les rassemblera; il marchera devant elles et s'avancera avec elles dans le chemin qui conduit à Dieu, dans le chemin de la vie; il verra

venir le loup, mais il donnera sa vie pour les brebis et les conduira sûrement jusqu'au bout, à la pleine bénédiction, les associant à lui dans la position dans laquelle il se trouve lui-même (comparez Hébreux 2: 10 et suiv.; 5: 7-9; Jean 10: 1-31).

Cette glorieuse position, cette «part avec lui» (comparez Jean 13: 8), il faut bien le remarquer, ne sera réellement et complètement acquise aux «sanctifiés», que par la mort et la résurrection. «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit (Jean 12: 24). Les «enfants» dont parle le prophète (Esaïe 8: 18; comparez Hébreux 2: 13) sont bien donnés à Jésus dans sa vie d'ici-bas; mais quelles que soient d'ailleurs les révélations qu'il leur a apportées, à eux que le Père lui avait donnés et auxquels il faisait connaître le nom du Père, le lien entre eux et le Père n'est pas réellement établi tant qu'il est vivant avec eux sur la terre. Lui est avec eux: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un» (Hébreux 2: 11) non pas «d'un même Père», comme on a voulu interpréter ce passage, non pas dans un même état d'humanité, car lui est saint et eux sont des pécheurs; mais il est dans une même nature humaine avec eux devant Dieu; il est avec eux dans cette position, dans laquelle ils se trouveront effectivement avec lui devant Dieu, quand ils auront été joints à lui dans cette même relation, dans laquelle il se trouve lui-même. Mais ce n'est que dans la résurrection qu'ils sont effectivement joints à lui dans sa position de «Fils», d'homme — fils de Dieu. C'est pourquoi, c'est *après* la résurrection seulement qu'il les appelle ses *frères*, disant à Marie: «Va vers mes frères, et leur dis: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17; comparez Psaumes 22: 22).

On voit par ce qui précède combien cette association de Jésus, vivant ici-bas, avec le résidu juif, avec les disciples, association qui est en principe celle que nous présente le livre des Psaumes, est différente de la relation de Christ ressuscité et glorifié avec l'Eglise, telle que nous la trouvons exposée dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Christ vivant sur la terre est homme, un homme saint, «sans levain»; mais il est venu se placer au milieu d'hommes pécheurs; il est «seul», car le grain de froment n'est pas encore mort; mais son amour et la volonté de son Père l'ont amené au milieu de ceux que la confession de leurs péchés sépare de la nation, pour prendre part à toutes leurs circonstances, sans y être jamais personnellement assujetti, pour s'associer à eux dans les sympathies de son coeur, pour les conduire ainsi vers le royaume et la bénédiction, comme un Berger qui conduit son troupeau. Soit dans ses sympathies pour eux, soit pour la justice, de la part des hommes; soit pour le péché, de la part de Dieu, il souffre tout afin de les amener à Dieu. Christ ressuscité et glorifié n'est pas sans l'Eglise dans la gloire, il est ressuscité «premier-né entre plusieurs frères; l'Eglise est *une* avec Lui; elle est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous, car c'est de Lui et d'elle que l'apôtre dit: «Les deux seront une seule chair», car: «Ce mystère est grand; mais moi je le dis par rapport à Christ et à l'Assemblée» (Ephésiens 5: 31, 32).

Une scène bien différente s'ouvre maintenant devant nous: l'homme sur lequel le ciel vient de s'ouvrir et qui a été scellé de l'Esprit Saint, recevant du Père le témoignage qu'il



est son Fils bien-aimé, Jésus, le Christ, Fils de l'homme, Fils de Dieu, est conduit par l'Esprit au désert pour y être tenté par le diable. Ayant pris place selon Esaïe 8: 17, 18 (comparez Hébreux 2: 11 et suivants) au milieu des «sanctifiés» que la voix de Jean le Baptiseur a séparés de la masse incrédule d'Israël, «le Chef de leur salut», leur «Sauveur», il s'en va maintenant tout d'abord au-devant de l'Ennemi, le grand Adversaire, le Serpent ancien appelé Diable et Satan qui, par ses ruses, assujettit l'homme à sa puissance et en fait son malheureux esclave. Jésus va seul au désert au-devant du «Tentateur» (4: 3; comparez Genèse 3: 1; 1 Chroniques 21: 1; 2 Corinthiens 11: 3, 14; Apocalypse 12: 9), comme seul aussi plus tard, à Gethsémané et à la croix, il aura affaire avec lui comme Adversaire», Chef du monde, et celui qui a la puissance de la mort (1 Timothée 5: 14; Jean 14: 30; Hébreux 2: 14); il va au désert chercher «l'homme fort» (12: 29) pour le lier, commençant avec lui cette lutte à mort dans laquelle, en dépit de ses ruses et de toute sa puissance, il le vaincra, le dépouillera de ses biens, lui ravira ceux qu'il tient captifs, et fera de lui, comme Jéhovah a fait de Pharaon, selon ce que dit l'Ecriture: «C'est pour cela même que je t'ai suscité, pour démontrer en toi ma puissance et pour que mon nom soit publié par toute la terre» (Exode 9: 16; Romains 9: 17; comparez Matthieu 12: 29; Jean 14: 30; Hébreux 2: 14, 15; Colossiens 2: 15; Luc 10: 17, 18; Apocalypse 12: 13: 2-4; 20: 1-3, 7-10).

Mais d'où vient Satan et qui est-il proprement? Ezéchiel, je le pense, nous l'apprend au chapitre 28 de son livre. Dans les versets 11-19 de ce chapitre, où il s'occupe du prince et du roi de Tyr, il nous fait entrevoir, sous les traits de ce roi, un plus haut personnage et soulève ainsi le voile qui cachait l'origine de Satan et sa chute. Tout le passage se rapporte historiquement à Tyr, à son prince et à son roi, mais, dans les versets 11-19, le prophète, je n'en doute pas, voit plus loin que le roi de Tyr, tout en parlant de lui. Il prend occasion de la gloire mondaine d'un roi apostat qui s'est élevé par orgueil et qui, étant un homme, après avoir acquis des richesses et de la puissance par sa sagesse, s'est fait passer pour Dieu et a été ensuite jeté par terre, pour nous montrer la beauté originelle, la chute et les voies de celui qui est devenu l'ennemi de Dieu et, par notre péché, le «chef du monde» et le «dieu de ce siècle» (comparez 13: 28, 39; Jean 14: 30; 2 Corinthiens 4: 4). Il a été, en Eden, dans le paradis de Dieu, sur la montagne de Dieu, là où l'autorité de Dieu s'exerçait, un chérubin oint pour servir de protection, une créature parfaite en beauté morale, faisant reluire et valoir la lumière en rapport avec la création, là où resplendissait ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus éclatant dans cet ordre de choses (versets 12-14). Ses voies ont été parfaites jusqu'à ce que la perversité ait été trouvée en lui; il a péché et est tombé ainsi, non pas en cédant comme Eve à une sollicitation du dehors, mais en s'élevant dans son cœur à cause de sa beauté; il a perdu sa sagesse et a été jeté dehors comme une chose profane, en spectacle aux rois (versets 15-19). *L'homme* a été séduit, et quoique cela n'ôte pas sa culpabilité, Dieu en tient compte dans ses voies envers lui; *Satan* n'a pas été séduit; il s'est élevé lui-même; son cœur s'est enorgueilli de sa beauté et est devenu le berceau du mal dans la création, la fontaine d'où le mal s'est répandu. Satan «a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du

mensonge» (Jean 8: 44). Le chérubin oint, parfait en beauté, est devenu ce «Serpent, le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits», qui s'approcha d'Eve au matin de ce monde, et qui, réussissant à se faire écouter d'elle, la plongea avec Adam et toute sa race dans la servitude du péché et de la mort. C'est lui qui, ayant parcouru la terre, entra au milieu des fils de Dieu, devant l'Eternel, accusant Job (Job 1: 6 et suivants; 2: 1 et suivants). C'est lui qui s'éleva contre Israël et incita David à faire le dénombrement du peuple (1 Chroniques 21: 1). C'est lui que nous voyons debout devant l'Ange de l'Eternel, à côté de Jéhosuah, le grand sacrificateur, pour le contrarier (Zacharie 3: 1 et suivants). C'est lui, «*le Méchant*» (1 Jean 5: 18, 19) que l'Ecriture nous présente partout comme l'opposé et l'adversaire de Christ et des siens, de même que le monde est opposé au Père (1 Jean 2: 15-17) et la chair à l'Esprit (Galates 5: 17; Romains 8: 4 et suivants). Christ s'est abaissé, — lui s'est élevé; Christ n'a pas des places dans le royaume pour en disposer à son gré, — lui donne la puissance et la gloire des royaumes à qui il veut; Christ est l'homme obéissant; lui est le père des fils de la désobéissance; Christ vivifie qui il veut, lui a la puissance de la mort pour tuer; Christ est Sauveur et souverain sacrificateur intercesseur, — Satan est meurtrier et accusateur; il a la puissance de la mort, il est «le grand dragon, le serpent ancien appelé diable et Satan, qui séduit le monde habitable tout entier».

Christ donc est poussé par l'Esprit devant Satan au désert, car le Fils de Dieu a été manifesté afin qu'il détruisît les oeuvres du diable (1 Jean 3: 8). Ce n'est pas ici le premier homme dans le paradis, et le Serpent qui s'approche pour le séduire et le perdre en se l'asservissant (voyez Genèse 3); mais Christ, le second homme, le Seigneur venu du ciel, sur une terre de péché où Satan domine, va au désert chercher Satan pour être tenté par lui, afin de le vaincre et de délivrer de sa puissance ceux qu'il retient captifs. L'oubli de Dieu, le doute quant à la bonté de Dieu et à sa vérité dans une terre sans péché, où ils étaient entourés des dons du Créateur, ont ouvert l'oreille d'Eve et puis d'Adam, aux suggestions de l'Ennemi; c'est la puissance de l'Esprit, la grâce et l'obéissance qui conduisent Christ au désert et qui le tiennent devant Satan quarante jours pour être tenté par lui. Merveilleux abaissement! Celui qui était Dieu, dont la place est au sein du Père et la gloire celle d'un Fils unique auprès du Père, est venu en chair; il a pris la forme d'un esclave; et en figure comme un homme, là où le péché a placé l'homme, il se tient devant le diable! L'homme juste, Fils de Dieu, jouissant des privilèges spirituels qui appartiennent à celui qui est tel, il subit l'épreuve des ruses de celui, sous les séductions duquel succomba le premier Adam; son vrai caractère, aussi bien que sa fidélité à la position qu'il a prise, doivent être mis à l'épreuve et être ainsi manifestés.

«Alors Jésus fut emmené par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela il eut faim» (4: 1, 2). Moïse avait jeûné quarante jours et quarante nuits pour être avec Dieu, mais Jésus jeûne quarante jours et quarante nuits pour être avec le diable: il faut que Moïse soit séparé des hommes et mort à lui-même pour être avec Dieu, car la chair n'a pas entrée devant Lui et elle est naturellement associée à Satan qui la conduit (comparez Esaïe 6: 5). Christ déjà avec Dieu,

séparé des hommes par la puissance du Saint Esprit, se renonce lui-même et se soumet, pour être avec Satan; il faut ce renoncement, il faut la puissance de l'Esprit, la perfection de l'amour et du dévouement dans l'obéissance pour l'amener devant l'Ennemi et l'y tenir. Christ est «quarante jours» avec le diable, car nous lisons dans Luc que: «Jésus, plein de l'Esprit saint, s'en retourna du Jourdain et fut mené par l'Esprit au désert, étant tenté par le diable quarante jours. Et il ne mangea rien pendant ces jours-là; et, après qu'ils furent accomplis, il eut faim» (Luc 4: 1, 2). Nous apprenons ainsi que la tentation dura quarante jours et que les trois tentations particulières, rapportées soit par Luc, soit par Matthieu, ont clos la tentation dont elles nous donnent les grands détails principaux et comme la substance ou le résumé, pour autant qu'elle se rapporte à des circonstances dans lesquelles nous pouvons nous trouver nous-mêmes.

«Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, *après cela* il eut faim. Et le tentateur s'approchant lui dit: Si tu es Fils de Dieu, commande afin que ces pierres deviennent des pains», (4: 2, 3). L'abaissement de Jésus, les circonstances dans lesquelles son intérêt pour l'homme l'ont amené, la faim qu'il souffre parce qu'il a jeûné pour se tenir là devant le diable au désert, servent de point d'attaque à l'Ennemi. Adam a eu affaire avec le Serpent quand, innocent, il était dans le paradis, entouré des bénédictions de Dieu, sur une terre pure du péché; Christ, le second homme, le saint Fils de Dieu, vient rencontrer l'Ennemi sur une terre de péché, au désert, ayant faim, en un mot dans les circonstances dans lesquelles le péché a placé l'homme. Il est le Fils de Dieu, mais il n'est pas là pour user de ses privilèges comme tel pour écraser Satan de son bras tout-puissant; il vient *comme* homme pour accomplir, dans les circonstances de tentation dans lesquelles l'homme se trouve placé et par les moyens donnés de Dieu à l'homme, en présence du péché et de Satan et de sa puissance, toute la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit; il vient comme homme, pour vaincre dans la dépendance de Dieu, en se confiant en Dieu et en rendant tout à Dieu, Dieu et sa parole, par la foi, étant sa seule ressource.

Si le Christ devait nous délivrer, il fallait en effet qu'il fût homme. Il fallait aussi qu'il fût Dieu. S'il n'avait pas été Dieu, son humanité eût été impuissante et sans valeur pour nous; ne nous mettant pas en rapport immédiat avec Dieu, ni ne le révélant. Dieu seul pouvait sauver. Mais puisque la désobéissance avait été la désobéissance de *l'homme*, il fallait que l'obéissance fût celle de l'homme; puisque l'homme s'était laissé surmonter par Satan, il fallait que l'homme triomphât de Satan; puisque l'homme avait déshonoré Dieu, il fallait que Dieu devînt, pour ainsi dire, redevable à l'homme de la manifestation de sa gloire, et que la mort étant par l'homme, la résurrection des morts aussi fût *par l'homme*. Pour cela il a fallu que Dieu se fit homme, et «la Parole a été faite chair». Jésus, qui est Dieu béni éternellement sur toutes choses (Romains 9: 5) a été et est vrai homme. Il a été conçu et porté dans le sein de la vierge Marie; il est *né* dans le monde, né de femme; il a été un faible enfant dans la crèche, sur les bras de sa mère; plus tard nous le voyons soumis à ses parents, avançant en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et de hommes; puis homme obéissant toujours; il entre dans son service public, n'ayant pas un lieu où reposer

sa tête, ayant faim, ayant soif, lassé du chemin, mangeant, buvant, dormant; il prie, il aime, il pleure, il souffre, il meurt, il ressuscite, il est élevé dans la gloire: c'est bien «l'homme Christ Jésus!» Mais cet homme qui, à le voir, n'avait rien qui fit que nous le désirions, ce «Jésus de Nazareth» (Actes des Apôtres 10: 38), en qui Israël n'a pas vu de beauté et qui, pour un peuple aveugle, était simplement «le charpentier, fils de Marie, frère de Jacques et de Joses et de Jude et de Simon...» ou «Jésus, le fils de Joseph» (Marc 6: 3; Jean 6: 42), il pouvait dire de lui-même: «Avant que Abraham fût, je suis» (Jean 8: 58); il pouvait commander à la création, apaiser les vents et la mer, rappeler les morts du tombeau, faire *par Lui-même* la purification de nos péchés, laisser sa vie et la reprendre, et puis s'en aller au Père dans la gloire d'où il était venu; il était ce Jéhovah dont Esaïe avait vu la gloire et dont il a parlé (comparez Esaïe 6, et Jean 12: 37-41), ce Jéhovah du Psaume 8, qui entre dans le temple à Jérusalem, établissant sa louange par la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent (comparez Psaumes 8: 1, 2 et Matthieu 21: 12-16; comparez Luc 20: 40). Israël ne l'a pas connu; mais nous, nous l'avons connu par la foi; le voile qui couvrait sa gloire ayant été déchiré depuis le haut jusqu'en bas dans sa mort; nous tous qui croyons, nous pouvons dire aussi: «Nous vîmes sa gloire...». Toutefois la gloire essentielle de sa personne comme Fils et l'incompréhensibilité de son être eu égard à l'union, en lui, de la divinité et de l'humanité, ne peuvent être sondées que par le Père seul, car «personne», dit-il lui-même, «ne connaît le Fils, sinon le Père» (11: 27).

Comme Fils, le Christ avait droit à tout; il pouvait *dire*, et la chose avait son être. Aussi le Tentateur, simulant un doute que semblait justifier l'humble et pauvre apparence du Sauveur, provoque Christ à donner une preuve de sa gloire de Fils, en usant de sa puissance et de l'autorité qui lui appartiennent comme tel, afin de se soustraire à ce qu'avaient de pénible les circonstances dans lesquelles il se trouvait: «Si tu es Fils de Dieu, dit-il, *dis...*» use de ton autorité, exerce ta puissance et satisfais ainsi à tes besoins. — Mais le Fils de Dieu n'était pas venu pour jouir de ses droits; il s'était fait *Serviteur*, il s'était anéanti, Dieu lui ayant formé un corps, afin d'être un homme obéissant, dépendant, n'ayant d'autre volonté que celle de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, n'ayant d'autre ressource que celle que nous avons nous-mêmes, savoir Dieu et sa parole: et il ne sort pas de ce chemin. L'obéissance l'y a amené (voyez Psaumes 40: 6 et Hébreux 10: 5-7; Philippiens 2: 6, 7); l'obéissance et la dépendance l'y maintiennent (Psaumes 17: 4; Esaïe 50: 4 et suivants; Hébreux 10: 8; Philippiens 2: 8). Sa sagesse et son intelligence, c'est d'obéir. Satan lui dit: «Si tu es Fils *de Dieu...* commande»; il répond «Il est écrit: *L'homme* ne vivra pas de pain Seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (4: 4), et ainsi dépendant de Dieu auquel il s'attend, par la parole de ses lèvres, il fait tomber le trait de l'Ennemi.

Adam (il n'est pas sans importance de le remarquer, car le vrai caractère du péché apparaît ainsi) avait été tenté par une chose qui n'était pas, comme le meurtre ou le mensonge mauvaise par elle-même, mais qui n'était mauvaise que parce qu'elle était défendue. «La connaissance du bien et du mal» est une des perfections de Dieu (voyez Genèse 3: 5, 22) et Dieu en avait fait germer l'arbre au milieu d'Eden, à côté de l'arbre de

vie (Genèse 3: 9); Mais, Dieu avait défendu à Adam d'y toucher (Genèse 3: 16, 17), et *ainsi* il avait mis l'obéissance d'Adam à l'épreuve. C'est l'*obéissance* simple d'Adam qui avait été en question dans le paradis, sa dépendance de Dieu, sa confiance en Lui, sa volonté de ne rien faire que la volonté de Dieu; et le péché d'Adam a été la *désobéissance*, l'activité d'une volonté non soumise à Dieu (comparez 1 Jean 3: 4 (\*)). Or Christ aussi est tenté ici par Satan en rapport avec un besoin, dans la satisfaction duquel il n'y avait en soi pas de mal, mais par lequel le péché serait né, si la volonté de Christ ne s'était pas attendue à celle de Dieu. Christ avait faim; mais Christ dépend de Dieu en tout et pour tout; il ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Si Dieu se tait, il attend; si Dieu parle, il marche (comparez Nombres 9: 15-23). Dieu lui a «percé» ou «creusé les oreilles» (Psaumes 40: 6) et il est là pour dépendre de lui, pour faire sa volonté. Il n'y a aucun autre désir en lui, Il écoute, Il obéit; et contre celui qui marche ainsi, Satan est sans puissance. «Par la parole de tes lèvres, je me suis gardé de la voie du destructeur», de celui qui fait sa propre volonté (Psaumes 17: 4).

(\*) La traduction de ce passage dans les versions d'Osterwald et de Martin est gravement erronée; il faut le lire ainsi: «Quiconque pratique le péché pratique aussi l'iniquité (¶uom°a, une marche sans loi, l'absence de toute loi, et le péché est l'iniquité ¶uom°a)». En effet le péché existe indépendamment de la loi, celle-ci ne fait que le manifester en le traduisant en transgression positive: les hommes sont morts depuis Adam jusqu'à Moïse, quoiqu'il n'y eût point de loi, parce qu'il y avait du péché: ils ont tous péché (Romains 5: 13, 14), mais non pas transgressé une loi ou un commandement positif.

Christ pour vaincre se couvre de la parole de Dieu, comme d'un bouclier. Il se garantit par elle. Le passage qu'il rappelle, tiré du Deutéronome, se rapporte au don de la manne qui était l'expression des soins, tous les jours renouvelés, de Jéhovah pour son peuple dans sa marche à travers le désert. Israël aurait dû apprendre par elle que l'homme n'a pas besoin des ressources du monde, mais que Dieu et ses soins lui suffisent: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (voyez Deutéronome 8). La famine avait poussé Abram à quitter le pays de la promesse pour chercher du secours en Egypte; elle avait conduit Eli-Mélech et Naomi au pays de Moab; Israël, quand il avait eu faim et quand il avait eu soif, avait murmuré à Mara et au désert de Sin; il s'était soulevé contre Moïse et avait tenté Dieu à Massa et Meriba et plus tard à Kadès, au bout du désert; il avait été fatigué de la manne et l'avait trouvé «un pain léger» (Exode 15 24; 16: 2; 17: 2-7; Nombres 20: 1-5; 21: 4, 5); mais Jésus, quand il a faim au désert, ne quitte pas le chemin de l'obéissance en cherchant le soulagement par un exercice de sa volonté et dans un changement des circonstances; il n'use pas de l'autorité qui lui appartenait réellement comme Fils de Dieu pour se soustraire aux difficultés de sa vie d'homme. Non, il s'attend à Dieu et, au lieu de se laisser détourner ou fatiguer par les difficultés, il reçoit tout de son Père, et, dans sa dépendance, fait de tout une occasion d'obéissance. Telle est la perfection de l'homme ici-bas: c'est autre chose que simplement de la puissance. Pourquoi Jésus aurait-il changé les pierres en pain? Son Père ne lui avait pas dit de le faire, et cela lui suffisait (comparez Jean 5: 19, 20; 11: 6, 7), et aussi son Père prendrait soin de lui. Il devrait en être de même chez nous: nous devrions savoir demeurer

constamment dans la dépendance et sous la direction de Dieu dans l'obéissance; et si, dans certains cas, comme il arrive chez nous, nous n'avons pas une intelligence claire de la pensée de Dieu, nous devrions, avant de rien faire, savoir attendre que Dieu nous manifestât sa pensée. Sans doute s'il y a de l'incertitude, c'est un signe de faiblesse et de manque de communion avec Dieu, — ce qui n'a jamais existé en Jésus; — mais la foi se montre chez nous, dans ce cas, en nous portant à attendre que Dieu nous ait manifesté sa volonté, «et puis à faire cette volonté quand il l'a manifestée. La chair s'inquiète et se précipite; la foi marche avec Dieu et elle est tranquille. «Rien ne manque à ceux qui le craignent», et sa parole est leur sauvegarde et leur bouclier devant l'Ennemi.

La seconde tentation a un autre caractère que la première: elle ne se rapporte pas aux besoins du corps; elle est ce qu'on pourrait appeler une tentation *religieuse*, la plus insidieuse de toutes. C'est pourquoi Luc qui, en général dans son récit, ne suit pas l'ordre chronologique, mais l'ordre moral par lequel les faits et les enseignements se lient les uns aux autres, place cette seconde tentation à la fin, comme couronnement de toutes les autres.

Le «serpent» est «le plus fin des animaux des champs que l'Eternel Dieu ait créés»: si le Fils de Dieu vient à lui comme homme dans la voie de l'obéissance, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, lui saura user de cette parole pour le tenter et le séduire, s'il était possible. Ce qui est bon et pur, ce qui est vrai, il le mêle à l'erreur et le corrompt. Il est «menteur», «le père du mensonge», celui en qui il n'y a pas de vérité et qui, quand il profère le mensonge, parle de son propre fonds (Jean 8: 44), et il se sert de tout pour séduire et pour tuer. Prenant la forme d'un «ange de lumière», il manie volontiers cette arme puissante qui, «pour la foi, est l'épée de l'Esprit»; et entre ses mains perfides elle devient plus dangereuse qu'aucune autre. Que d'imitateurs il a trouvés, que de ministres, dociles exécuteurs de ses desseins (voyez 2 Corinthiens 11: 13-15). Couverts de peaux de brebis, prenant les apparences de ministres de justice, ils sont des loups ravissants; leur parole ronge comme la gangrène. Les uns zélés pour la loi et les traditions des pères, élevant la chair sous le faux semblant de la mater et de la tuer, renversent l'évangile du Christ et les commandements de Dieu à cause de leur tradition; les autres, pleins «d'une connaissance fausement ainsi nommée», détruisent la foi et détournent les âmes de l'obéissance à la vérité; d'autres encore, hommes profanes, glissés parmi les fidèles, changent la grâce de Dieu en dissolution et font que la voie de la vérité est blasphémée, dans des jours fâcheux où, avec tous les vices des païens, règne la forme de la piété; ces hommes, n'ayant pas pour eux-mêmes l'amour de la vérité pour être sauvés et ayant rejeté la foi et une bonne conscience, — annoncent des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux. Ils séduisent, et ils sont séduits; et tous, quels qu'ils soient d'ailleurs, ils se revêtent de quelque lambeau du manteau chrétien pour cacher le poison qu'ils apportent (voyez Matthieu 7: 15; Actes des Apôtres 19: 29, 30; 1 Timothée 1: 6, 7; 4: 1-3; 5: 3-5; 2 Timothée 2: 16-18; 3: 6-9, 13; 2 Pierre 2; 1 Jean 2: 18, 19; 2 Jean 7; Jude 4 et suivants). Le «Tentateur» s'en prend à Jésus sur le terrain sur lequel celui-ci s'est placé et s'est tenu en dépit de lui. Jésus avait

détourné son trait par un: «Il est écrit»; alors le diable aussi cite l'Écriture. Du désert où Jésus avait eu faim, il le transporte dans un lieu plus propice pour la nouvelle tentation qu'il va placer devant lui, «dans la sainte ville, sur le faite du temple», le centre de tout le système religieux d'Israël; et il lui dit: «Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, *car il est écrit*: Il donnera charge de toi, à ses anges ...» (4: 5, 6). Satan se souciait-il de la vérité? — Non, mais il est le «serpent ancien»; et si Jésus s'attache à la parole qui sort de la bouche de Dieu, lui, Satan, tordra cette parole en l'appliquant faussement et cherchera à détourner par elle le Messie, Fils de Dieu, du vrai sentier de l'obéissance dans lequel il se tient.

L'Écriture, que le diable citait, était vraie; et là était la puissance perfide de la tentation. Mais *l'application* que Satan faisait de la parole était fautive. L'Ennemi cachait ses desseins sous une apparence d'intérêt et de soumission à la vérité. Nous devrions nous en souvenir!

Ce n'était pas la première fois qu'il s'approchait de l'homme sous ce faux semblant. Dans le paradis, il avait insinué à Eve: «Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal»; et ce qu'il affirmait alors était vrai aussi par un côté, car Dieu connaît le bien et le mal, et il dit Lui-même après la chute: «Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien, et le mal» (Genèse 3: 5, 22).

Mais Satan cachait à l'homme ses vraies intentions, et le caractère et les conséquences funestes de l'acte auquel il le sollicitait: il *trompait* Eve sur ce qu'elle avait le plus d'intérêt à ne pas perdre de vue et à savoir. Ici, dans le désert, pareillement, Satan dit vrai en partie et tente Jésus par une chose qui, en elle-même, était excellente: il lui présente les glorieuses promesses faites au Messie (voyez Psaumes 91), mais en l'invitant à se prévaloir de ces promesses, sans tenir compte des voies de Dieu, en sortant du sentier de l'obéissance. Le Christ, en effet, ne venait pas maintenant pour jouir de ses droits messianiques comme Fils de David, Fils de Abraham, Fils de Dieu, né dans le monde; — l'état du peuple de Dieu et du monde ne le permettait pas; — mais il entra dans un chemin dans lequel il devait d'abord faire la perte de tout pour abolir le péché, rétablir les bases des relations du monde avec Dieu et acquérir un droit plus glorieux à toutes choses, par son obéissance jusqu'à la mort. Comme Abraham avait offert son fils unique, l'héritier selon la promesse, à l'égard duquel il lui avait été dit: «En Isaac te sera appelée une semence», ayant estimé que Dieu pouvait le ressusciter d'entre les morts, et comme, en réponse à sa foi, après qu'il eut obéi, il l'avait reçu en figure par une sorte de résurrection (comparez Genèse 22; et Hébreux 11: 17-19), ainsi le Christ, la vraie semence de Abraham, pour l'accomplissement de toute la volonté de Dieu et pour que son obéissance dans le sentier de la foi fût complète, a dû laisser la vie de laquelle il a vécu ici-bas et a dû renoncer à tous les privilèges et toutes les promesses terrestres qui lui appartenaient comme tel, comme Messie, pour jouir de tout seulement dans une nouvelle vie, comme homme ressuscité dans la gloire *acquise*, plus excellente, de Fils de l'homme élevé au-dessus de toutes les oeuvres de Dieu. Il est «retranché d'abord et il n'a rien», comme nous lisons au chapitre 9 de Daniel, verset 26; et puis il vient comme Fils de l'homme avec les nuées des cieux et reçoit de l'Ancien des jours la seigneurie, l'honneur et le règne (Daniel 7: 13, 14). De la

gloire terrestre et messianique du Psaume 2, il entre, en passant par les souffrances, dans la gloire céleste du Fils de homme du Psaume 8 (comparez Matthieu 16: 20-28 et 17: 22, 23; Luc 9: 20-27; Hébreux 1 et 2: 5 et suivants). Telles sont les voies de Dieu; et Christ, pourquoi sortirait-il du sentier qu'elles lui tracent, pour mettre Dieu à l'épreuve, comme s'il ne savait pas que Dieu est pour lui? Christ, transporté par Satan sur le faite du temple, à Jérusalem, ne laisse pas le doute, quant à Dieu et à ses soins fidèles, entrer dans son coeur, ni ne se laisse induire à s'appuyer sur son amour et ses promesses pour abandonner la main qui le conduisait sûrement dans le chemin de la vie. Se jeter en bas, comme le Tentateur le lui suggérait, c'eût été douter de Dieu comme Adam dans le paradis, et tenter Dieu comme Israël au désert (comparez Exode 17: 1-7; Nombres 14: 22, 23; Psaumes 78: 18-25, 41-56); c'eût été douter de Dieu et mettre Dieu à l'épreuve, là où il ne conduisait pas maintenant; et Jésus répond: «Il est encore écrit: Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu» (4: 7; comparez Deutéronome 6: 16).

Si l'Ennemi use de la sainte parole de Dieu pour séduire, cette parole n'en demeure pas moins la sûre et constante sauvegarde du fidèle. Pour celui qui a «l'oeil net», elle est plus tranchante qu'aucune épée pour séparer le bien d'avec le mal, plaçant tout à découvert dans la lumière et rendre vaines toutes les ruses de l'Ennemi. Le fidèle sait qu'il peut compter sur Dieu et son secours en marchant dans ses voies; mais il sait que se prévaloir de privilèges et en appeler à Dieu en sortant de ses voies, c'est de l'orgueil et de la désobéissance, c'est tenter Dieu aussi bien que si l'on doutait de lui dans le sentier de l'obéissance. Jésus n'a d'autre sagesse que son obéissance (comparez Deutéronome 4: 6) il n'use d'aucune autre arme que de la parole de Dieu: il ne raisonne pas avec le diable. Celui-ci peut chercher à profiter d'un passage «difficile» pour embarrasser et tendre un piège; mais l'homme qui veut suivre Dieu, le Serviteur obéissant, n'est pas sans ressource: «*Il est encore écrit!*» Dieu garde les simples, les plus petits de ses enfants; il leur a donné sa parole pour guide et pour lumière aussi bien qu'à ceux qui, vu le temps, sont des hommes faits ou des docteurs; et s'il y a dans cette parole des choses «difficiles à comprendre» que les ignorants et les mal affermis tordent à leur propre perdition, et dont Satan cherche à se faire une arme pour nous faire déchoir de notre fermeté et nous faire égarer, Dieu garde «ceux qui tremblent à sa parole» par ce qui est à la portée de tous, par ce qui est très clair et sûr pour eux: «*Il est ENCORE écrit: Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*». Dieu n'avait pas dit à Jésus de se jeter en bas (comparez Lévitique 10: 1); et quelque vrais que fussent, en leur lieu et place, le passage cité par le diable, et les promesses terrestres faites au Messie, Dieu avait dit: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu». Dès lors tout était simple: le Serviteur savait que l'amour et la sagesse, qui avaient donné la parole, avaient tracé par cette parole le chemin de la vie et de la bénédiction, et d'une gloire plus excellente que la gloire terrestre du Messie. S'il ne doutait pas des soins de son Dieu, pourquoi le mettrait-il à l'épreuve et s'appuierait-il sur sa grâce pour cesser d'obéir?

Le Seigneur, en ne raisonnant pas avec Satan sur le passage difficile qu'il lui présentait et en lui répondant par une autre parole de Dieu très simple et claire et à la portée de



chacun, nous a laissé à tous un exemple, que nous soyons «enfants» ou «hommes faits» en Christ; et suivre cet exemple sera notre sauvegarde à nous aussi contre les ruses de l'Ennemi. Pour le fidèle, qui est droit de coeur, il y a toujours, en présence des raisonnements subtils et de la tentation «religieuse» de l'Ennemi, quelque: «Il est encore écrit», qui gardera ses pieds de chute et le maintiendra. Oui, grâce lui en soient rendues, Dieu garde les petits par ce qui est très simple; il garde celui qui a l'oeil net par ce qu'il connaît. Mais, d'un autre côté, cela n'implique pas que nous devions faire peu de cas de la connaissance et de l'intelligence spirituelles. En effet, si l'obéissance à ce qu'ils ont connu de la vérité est la sauvegarde des fidèles en tous temps, c'est aussi selon ce même principe que l'enfant devient homme fait, et que, celui qui a et qui tient ferme, et est fidèle dans ce qu'il a, reçoit encore. L'apôtre ne dit-il pas à ces mêmes Corinthiens qu'il avait mis en garde contre la connaissance qui enfle: «Ne soyez pas des enfants dans vos entendements; mais soyez de petits enfants en malice; mais dans vos entendements, soyez des hommes faits» (1 Corinthiens 14: 20). Et le Seigneur n'a-t-il pas lui-même posé ce grand principe: «Sanctifie-les par la vérité; ta parole est la vérité» (Jean 17: 17; comparez Ephésiens 5: 26). Dieu, qui nous a renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés, veut aussi que nous croissions spirituellement par sa connaissance et que nous soyons transformés à l'image de Celui que nous contemplons à face découverte, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit (Colossiens 3: 10; 1: 9, 10; 2 Corinthiens 3: 18); il fait un reproche aux Hébreux de ce que, alors que vu le temps, ils auraient dû être des «docteurs», des «hommes faits», «ayant les sens exercés à discerner le bien et le mal», ils avaient de nouveau besoin qu'on leur enseignât les premiers rudiments des oracles de Dieu: il y avait des choses «difficiles à expliquer», et il fallait leur donner encore du lait au lieu de la nourriture des hommes faits, parce que: *ils étaient devenus «paresseux à écouter»* (comparez Luc 10: 39-42). Paul aussi ne se contentait pas de ce qu'il avait entendu dire de la foi et de l'amour des Colossiens, mais il priait pour eux et pour tous ceux qui n'avaient pas vu sa présence en la chair, afin que leurs coeurs fussent consolés, «étant bien unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (Colossiens 2: 1 et suivants). Le même apôtre demandait pour ses chers Philippiens, que leur amour abondât de plus en plus, «en connaissance et toute intelligence», pour qu'ils discernassent ce qui est excellent (Philippiens 1: 9-11). Ailleurs, il exhortait les saints à ne pas être «sans intelligence», mais à comprendre quelle est la volonté de Dieu, qui avait fait abonder envers eux sa grâce «en toute sagesse et intelligence, nous ayant fait connaître le secret de sa volonté» et qui aussi avait donné des dons à l'Eglise, afin que nous croissions tous jusqu'à l'état d'hommes faits, à la mesure de la plénitude du Christ, pour que nous ne soyons plus des enfants, ballottés et emportés çà et là à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes et leur habileté à user de voies détournées pour égarer (Ephésiens 5: 15-17; 1: 8-10, 17-18; 4: 11-16; comparez Colossiens 1: 9-12, 28, 29; Jean 5: 29; 2 Pierre 3: 14-17; etc.). Combien souvent, au contraire, ne voit-on pas Satan profiter de l'ignorance, comme du manque de simplicité des disciples de

Christ, (comparez 2 Corinthiens 11: 1 et suivants) pour les séduire, les miner moralement, les diviser et détruire le témoignage qu'ils devraient rendre à Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière!

S'il y a une foi qui est morte par elle-même et une connaissance qui enfle (Jacques 2: 14-17; 1 Corinthiens 8: 1), il y a aussi la foi précieuse des élus de Dieu et «la connaissance de la vérité qui est selon la piété» et par laquelle toute pensée est rendue captive à l'obéissance du Christ (voyez 2 Pierre 1: 1; Tite 1: 1); en même temps, quels que nous soyons, enfants ou hommes faits, il demeure toujours vrai que «le secret de l'Eternel est pour ceux qui sont droits de coeur», pour ceux qui craignent l'Eternel, et que «si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine...» (Proverbes 3: 32; Psaume 25: 14; Jean 7: 17).

«Le diable le transporte encore sur une fort haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire; et il lui dit: Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes et me rends hommage» (4: 9). C'est la troisième tentation; et pour elle, comme pour les précédentes, l'Ennemi a choisi son lieu: il ne laisse pas Jésus au désert, ni sur la façade du temple dans la sainte ville, mais il le transporte «sur une fort haute montagne», pour lui faire embrasser d'un regard tout l'héritage du Fils de l'homme, comme jadis Dieu avait fait monter Moïse sur la montagne de Nebo, pour lui montrer, étendu à ses pieds, tout le pays de Canaan (voyez Deutéronome 34: 1-4). Et le diable lui dit: «Je te donnerai toutes ces choses! ...». Il fait passer en un instant devant Jésus tous ces biens et cette gloire d'ici-bas, qu'il nous présente, à nous, en détail tous les jours, afin de décider le Seigneur à recevoir de ses mains l'héritage que Dieu a destiné au Fils de l'homme, au lieu d'attendre cet héritage de la main de Dieu dans un chemin de souffrance, dans un chemin pénible, mais nécessaire à la gloire du Père qui l'avait tracé (comparez Hébreux 11: 24-26). Le diable présente aux regards du Seigneur ces plaines du Jourdain qui firent descendre Lot dans Sodome; il présente un chemin facile, mais un chemin qui était l'oubli et le reniement de Dieu et de ses droits et de ses soins fidèles. «Je te donnerai toutes ces choses, si tu le prosternes et me rends hommage». Le Tentateur se démasque ainsi; il se montre «Ennemi» ou «Adversaire» (Satan), et le Seigneur le traite aussitôt comme tel: «Va arrière de moi, Satan, car il est écrit: Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul» (4: 10). Aussi longtemps que les intentions de celui devant qui il se tenait, n'avaient pas été ouvertement manifestées, Jésus, appuyé sur Dieu et sur sa parole, avait attendu. Il n'y a pas chez lui l'impatience de la chair: s'il est prompt à entendre le cri d'une âme qui fait appel à Lui, quoiqu'il puisse exercer la foi, il est lent à juger, attendant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir. Quand Adam avait péché et quand l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'était augmentée, Dieu était descendu pour voir si les choses étaient entièrement selon ce qui était venu à lui, car il est amour et il est le Dieu de patience; il est lent à la colère. Ainsi aussi Christ tarde, même devant le diable, jusqu'à ce que celui-ci se soit ouvertement montré tel en demandant pour lui la place et l'hommage qui n'appartiennent qu'à Dieu

seul. *Alors* Christ le traite comme Adversaire: «Va arrière de moi, Satan...» et le diable le laisse (comparez 16: 23; Jacques 4: 7).

Luc, dans son évangile, ajoute à ce que nous lisons dans Matthieu quelques détails qui méritent notre attention: «Je te donnerai toute cette autorité, et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes ...» (Luc 4: 6, 7; comparez Luc 22: 53 et Jean 19: 11; 14: 30). L'autorité de Satan et sa gloire dans ce monde sont le fruit de sa ruse et de la désobéissance de l'homme dont il a réussi à se faire écouter: elles sont usurpées; mais Dieu les a revêtues de la sanction de son juste jugement, en ne leur laissant toutefois jamais dépasser les limites que Lui-même leur a assignées. «Je te donnerai cette autorité, car *elle m'a été donnée*». L'autorité est donnée, mais elle est essentiellement subordonnée et limitée; elle a commencé et elle finira (voyez Genèse 3: 1, 14, 15; Job 1: 9-12; 2: 4-7; Luc 10: 18; Romains 16: 20; Apocalypse 12: 7-12; 20: 1, 2, 7-10).

Mais le caractère du diable et de la position qu'il a prise sont manifestés plus clairement encore dans le passage que nous venons de rappeler: «Je te donnerai cette autorité... car elle m'a été donnée; et je la donne à qui *je veux*». Le diable donne à qui il veut; il a une volonté à lui. Or, c'est là le péché, dans une créature. Dieu seul a le droit d'avoir une volonté; et l'obéissance, c'est-à-dire la soumission à la volonté d'un autre, la volonté de Dieu, est l'obligation naturelle de toute créature; et dans cette obligation gît le fondement de la différence qu'il y a entre le bien et le mal. Dès que l'obéissance cesse d'exister dans la créature, l'ordre de la création est troublé ou renversé. Aussi le Saint Esprit définit-il le péché comme l'action d'un homme sans frein ou sans loi quant à Dieu, comme l'action d'un homme qui a une volonté propre (1 Jean 3: 4); tandis qu'il est écrit ailleurs que «celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement» (1 Jean 2: 17). Toute volonté de créature est nécessairement l'obéissance ou bien la rébellion; et ce principe, bien compris, est d'une immense portée pratique.

Mais revenons à Matthieu. Quand Satan vient au-devant du fidèle en ennemi avoué de Dieu, comme dans la troisième tentation, le fidèle doit le traiter comme tel; il a le droit de le renvoyer comme Tentateur (comp. Deutéronome 13) pour poursuivre son chemin d'obéissance, selon cette crainte de Dieu qui s'exprime dans l'attachement et la soumission à sa Parole: «Va arrière de moi, Satan, *car il est écrit*: Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul». Ainsi avait fait Abraham devant les offres du roi de Sodome, disant: «J'ai levé ma main à l'Eternel, le Dieu fort souverain, possesseur des cieus et de la terre, si je prends rien de tout ce qui est à toi, depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier, afin que tu ne dises pas: J'ai enrichi Abraham» (Genèse 14: 21-23). Eve, au contraire, avait failli en cela; elle avait regardé à un autre qu'à Dieu. Jésus, le vrai fidèle en Israël, attend tout de Dieu dans le Sentier de l'obéissance; il ne veut servir que Lui seul et ne rien recevoir que de *Lui*. C'est la main du Donateur qui, pour Lui, fait le prix du don. Il ne cherche rien pour lui-même; il ne cherche pas sa propre gloire; mais il sert Dieu seul, sans partage; il est là pour faire sa volonté à quelque égard que ce soit, pour le glorifier ainsi sur la terre au prix du sacrifice de lui-même; et de Lui seul il attend sa récompense; et pour quiconque

marche ainsi avec «l'oeil net», Dieu et sa parole sont un sûr bouclier: «Ne crains point; je suis ton bouclier et ta grande récompense» (Genèse 15: 1). «Alors», dit notre évangile, «le diable le laisse, et les anges vinrent et le servirent» (4: 11; comparez Jacques 1: 12).

Il est intéressant à remarquer que, dans sa lutte avec le Diable, Jésus emprunte toutes ses réponses au livre du Deutéronome. Ce livre, qui renferme «l'alliance que Jéhovah commanda à Moïse de traiter avec les enfants d'Israël au pays de Moab, outre l'alliance qu'il avait traitée avec eux en Horeb» (Deutéronome 29: 1; comparez 1: 1, 3-5, 44-46) est adressé à Israël, après qu'il eut entièrement failli sous la loi, et lui révèle, de la part de Dieu, la condition nécessaire de sa bénédiction future, soit pour entrer dans le pays, soit pour y demeurer. Cette condition, c'est l'obéissance, mais non plus simplement l'obéissance littérale aux ordonnances de la loi, — car le peuple avait violé la loi de toute manière, — mais une obéissance plus élevée dont Paul fait ressortir le caractère au chapitre 10 de l'épître aux Romains, quand il met en contraste l'une avec l'autre, «la justice qui vient de la loi», et «la justice qui est sur le principe de la foi» (comparez Romains 1: 5). Or, Israël, au temps du Seigneur, portait encore écrit sur son front ce nom de «Lo-Ammi» (pas mon peuple) que Dieu, dans les jours d'Osée, y avait gravé, parce qu'Israël avait souillé l'héritage de Dieu par son idolâtrie et avait fait que le nom de Jéhovah était blasphémé parmi les nations (voyez Osée 1: 9). Le châtement de sa désobéissance, si clairement prédite déjà par Moïse (voyez Deutéronome 31: 14-22; comparez Josué 24: 19, 20; etc.), pesait sur le peuple; mais Dieu, à l'avance, dans ce même livre du Deutéronome, qui parlait de la chute et du châtement qui en serait la conséquence, avait ouvert une porte de salut pour ces jours-là, dans «l'obéissance de la foi» (voyez Deutéronome 30: 11-14; comparez Romains 10: 6-8). C'est pourquoi Jésus qui, comme Messie, était le représentant et le Berger d'Israël, se place sur le terrain sur lequel le Deutéronome introduisait le peuple: il entre «par la porte». Au lieu de faire comme les Juifs, et d'appliquer à un peuple en chute ce qui appartient à ce peuple en dehors de cet état, il tient compte du présent et, prenant le chemin de l'obéissance *de foi*, il emprunte au Deutéronome toutes ces citations de l'Écriture, les mettant «comme un signe sur ses mains, comme un fronton entre ses yeux» (Deutéronome 11: 18), en sorte que le diable est impuissant contre lui. Dieu ne faillit pas à ses promesses, ses dons et sa vocation sont sans repentir; mais rien de tout cela n'était pour Israël dans la désobéissance. Jésus en tient compte: en dépit de la ruse de l'Ennemi qui voudrait l'entraîner sur un autre terrain et dans un autre chemin, il ne se prévaut de rien sinon de ce que Dieu lui-même avait donné pour le peuple dans son état de chute actuel; il est ainsi non seulement l'homme obéissant, mais le Juif, vrai «Fils, appelé hors d'Égypte» (2: 15; Osée 11: 1), le vrai homme pieux en Israël, mis à l'épreuve et trouvé fidèle dans les conditions dans lesquelles le Deutéronome avait placé Israël, Satan restant sans puissance contre lui. Les Juifs, au contraire, animés d'un esprit tout opposé, se prévalant des promesses et se glorifiant de leurs privilèges nationaux, sans reconnaître leur déchéance complète, sont tombés sous la puissance et la conduite de Satan. Il y a là un principe d'une grande importance pratique pour tous les temps et spécialement pour des temps de chute et de ruine, tels que ceux dans lesquels nous vivons et dans lesquels

«l'obéissance de foi», la confiance en ce que Dieu est dans sa bonté, reste toujours la ressource de l'homme pieux en présence des tentations de Satan. Mais quel autre que Dieu lui-même pouvait lier ainsi en même temps les choses nouvelles et les choses anciennes pour en faire un seul tout qui, dans son ensemble comme dans chaque détail, porte avec lui le cachet de son Auteur et de sa divine sagesse.

Si nous jetons maintenant un coup d'oeil sur les autres évangiles, nous verrons qu'à l'égard de la tentation aussi, chacun des écrivains inspirés est resté fidèle au point de vue particulier, sous lequel il nous fait connaître la glorieuse personne du Sauveur. Jean, on en comprend aisément le motif, ne fait aucune mention de la tentation au désert, comme il ne parle pas non plus de la conception ou de la naissance de Jésus, ni de sa généalogie, ni de la transfiguration, ni du combat et des souffrances de Gethsémani, ni de l'ascension: son sujet, c'est la gloire essentielle et divine du Fils de Dieu, du Verbe, et du Verbe fait chair: or la tentation se lie au côté humain de la personne du Christ, qui fait plus particulièrement le sujet des évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, ou évangiles synoptiques. Marc, nous l'avons déjà fait remarquer à une autre occasion, passe très succinctement sur tout ce qui précède le service public du Sauveur; il résume toute l'histoire de la tentation en quelques mots, disant: «Et aussitôt l'Esprit le pousse dans un désert. Et il fut là au désert quarante jours, tenté par Satan; et il était avec les bêtes sauvages; et les anges le servaient» (Marc 1: 12, 13). Luc qui nous montre l'homme Jésus, né Fils de Dieu, devait entrer dans plus de détails: il met d'abord l'humanité du Seigneur en un relief particulier, en faisant précéder son récit de la tentation par la généalogie de Jésus, comme Fils *d'Adam*. Celui qui était venu au baptême de Jean, sur qui l'Esprit était descendu et à qui le Père avait rendu témoignage qu'il était son Fils bien-aimé, était un homme, fils d'Adam, fils de Dieu, et cet homme, plein de l'Esprit, va rencontrer Satan au désert. Luc ne déclare pas seulement, comme Marc, d'une manière générale, que la tentation dura quarante jours, mais, avec Matthieu, il nous rapporte aussi le détail des trois grandes tentations, par lesquelles «toute la tentation» fut accomplie: «Jésus, plein de l'Esprit saint... fut mené par l'Esprit au désert, étant tenté par le diable quarante jours; et il ne mangea rien pendant ces jours-là; et après qu'ils furent accomplis, il eut faim. Et le diable lui dit, etc. ...» (Luc 4: 1-13). Ces trois tentations finales toutefois nous sont données par Luc dans un ordre différent de celui que suit Matthieu. Matthieu, en effet, nous les rapporte dans l'ordre dans lequel elles se sont réellement accomplies, ainsi que le démontre la manière dont il introduit la seconde et la troisième; et puis clôt toute la scène et dit: «*Alors* le diable le transporte» et puis: «Le diable le transporte *encore...*» et plus loin: «*Alors* Jésus lui dit...» et enfin: «*Alors* le diable le laisse...» (4: 5, 8, 10, 11). Ces indications de temps font entièrement défaut dans le récit de Luc, où tout est entièrement disposé d'après l'ordre moral. La tentation, qui se rapporte aux besoins du corps, occupe, dans les deux évangiles, la première place; mais l'ordre des deux suivantes est renversé, Luc donnant d'abord celle qui se lie à la gloire du monde, et en dernier lieu seulement, la tentation spirituelle ou religieuse, parce que, dans l'ordre moral, elle est la plus insidieuse et la plus dangereuse de toutes. Matthieu, après avoir rapporté la parole de Jésus: «Va arrière de moi, Satan», nous dit: «*Alors* le diable le laisse et voici, les anges

s'approchèrent et le servirent; «tandis que dans Luc nous lisons simplement que: «ayant accompli toute la tentation, le diable se retira d'avec lui pour un temps».

Il est remarquable que c'est sous la même triple face, sous laquelle Satan a tenté Jésus au désert, que Jean, dans sa première épître, résume «tout ce qu'il y a dans le monde» comme principe de vie et d'activité; «convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie» (1 Jean 2: 16), comme aussi le fruit qui séduisit Eve dans le jardin était «bon à manger», «agréable à la vue», et désirable, pour donner de la science» (voyez Genèse 3: 6).

Christ donc a été *tenté*. Il a été tenté par le diable au désert, et il a été tenté par lui d'une autre manière, nous le savons, à Gethsémani: «Il a été tenté en toutes choses comme nous, *à part le péché*» (Hébreux 4: 15), et dans le sentier dans lequel il a marché et dans le principe par lequel il a vaincu, il nous a laissé un *exemple* pour que nous suivions ses traces (1 Pierre 2: 21-25; 1 Jean 2: 6; Philippiens 2: 5-15; Ephésiens 5: 1, 2). Il ne s'est pas placé sur un terrain où nous ne puissions pas le suivre; il ne s'est pas prévalu de sa puissance ou de ses droits divins, ni de ses droits aux promesses faites au Messie ou de ses droits à l'héritage du Fils de l'homme, mais en entrant dans le monde il avait dit: «Tu m'as formé un corps... voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Hébreux 10: 5-8), et ayant pris cette place d'homme obéissant, il s'y maintient en dépit de tout, n'usant pas d'autres ressources que de celles que nous avons nous-mêmes et tous ceux qui veulent le suivre. Il s'appuie sur Dieu et sa parole (comparez Actes des Apôtres 20: 32) dans l'obéissance de la foi, et Satan est impuissant contre Lui et contre quiconque marche ainsi après Lui.

Mais quand nous parlons de tentation et du modèle que Christ nous a laissé à cet égard, il faut nous garder de l'idée (trop juste, hélas! pour ce qui *nous* concerne) que la tentation est nécessairement liée à la présence d'une convoitise préexistante. En *nous* il y a des convoitises, «la convoitise» ou «la pensée» de la chair; et quant à *nous*, Jacques peut dire que quand quelqu'un est tenté, chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché (Jacques 1: 13 et suivants; comparez Romains 8: 5-7; Galates 5: 17-21). Jacques appelle *tentation*, ce mouvement de la convoitise en nous, convoitise déjà existante que la tentation ne fait proprement que réveiller. Mais, comme nous venons de le dire, il n'en est pas nécessairement ainsi toutes les fois qu'il s'agit de tentation. Adam, avant la chute, n'avait pas de convoitise; cependant il a été tenté, ou mis à l'épreuve: sa fidélité à la position dans laquelle Dieu l'avait placé a été éprouvée. Adam dans le paradis était un homme innocent sans la connaissance du bien et du mal; il jouissait de la bénédiction tant qu'il demeurait obéissant, car Dieu avait dit: «Tu mangeras de tout arbre du jardin; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point, car dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort» (Genèse 2: 16, 17). Mais le Serpent s'approchant, Eve, au lieu de résister et de fermer la porte de son cœur à la tentation qui vient *du dehors*, succombe et donne entrée à la convoitise, à une volonté qui n'a pas sa source en Dieu et qui n'a pas l'obéissance à Dieu pour seul propos: et c'est là le péché, pour une créature. «Le péché», dit l'apôtre, «est l'iniquité, c'est-

à-dire l'existence et l'activité d'une volonté indépendante; et cette volonté, nous l'avons vue en Satan qui donne à qui il *veut*, et qui «pèche dès le commencement». Si Eve eût résisté, si Dieu était demeuré entre elle et ce que l'Ennemi lui présentait, elle eût obéi, non pas convoité; elle n'eût pas eu d'autre objet de son désir présent à sa pensée que celui-là seul de faire la volonté de Dieu; mais la convoitise est entrée dans son cœur par la tentation; et la faiblesse de la nature, de la créature en tant que créature, a été manifestée. Christ aussi a été tenté, c'est-à-dire mis à l'épreuve: «il a été tenté en toutes choses comme l'un de nous, à *part le péché*». Il n'y avait pas de convoitise en lui: «il n'a pas connu le péché» (2 Corinthiens 5: 21). S'il eût eu du péché en Lui, il eût connu le péché; mais il était «*saint*» (voyez Luc 1: 33); l'amour de son Père était son mobile pour faire la volonté de son Père quelle qu'elle fût; cette volonté était sa raison d'être morale ici-bas. «C'est pourquoi en entrant au monde, il dit: Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande; mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché, alors j'ai dit: Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Hébreux 10: 5-10; comp. Psaumes 40; Esaïe 50; Jean 4: 31-34; Philippiens 2: 5-9; etc.). L'accomplissement de cette volonté l'a amené et conduit ici-bas; et au lieu que ce fût la convoitise, c'était la puissance de l'Esprit saint qui le plaçait au désert pour y être tenté par le diable. L'Ennemi a déployé contre lui toutes ses ruses, et plus tard toute sa puissance en tant que prince de la mort, pour le détourner du chemin de l'obéissance et pour l'engager, soit par l'attrait des choses qu'il lui présentait, soit plus tard par les difficultés et les souffrances qui se multipliaient autour de lui à avoir une volonté à Lui et à n'être plus simplement l'homme obéissant et dépendant, qui s'attendait à Dieu et ne voulait rien recevoir que de Dieu. Si Satan eût réussi, la relation morale de l'âme du Seigneur avec Dieu eût été rompue; Jésus n'eût plus été l'homme obéissant et rien autre; il eut abandonné son origine, son premier état. Mais il n'en a pas été ainsi, Dieu en soit béni: au contraire, tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, a été placé devant lui pour l'attirer hors du sentier de l'obéissance ou pour l'arrêter dans ce chemin et le lui faire abandonner, tout, jusqu'à la coupe de colère qu'il a dû boire, est devenu pour lui *occasion d'obéissance*. Il a été tenté ou mis à l'épreuve en toutes chose, — et il a obéi; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort: quand il a eu affaire au péché et à la tentation, «Il est mort au péché une fois pour toutes» (Romains 6: 10) et il a fait ainsi de la mort, en s'y soumettant, l'acte d'obéissance le plus absolu et le plus complet.

Ni en Adam donc, l'homme innocent dans le paradis, ni en Christ, l'homme saint, oint du Saint Esprit, qui n'a pas connu le péché, la tentation n'a été liée à la présence d'une convoitise préexistante: pour l'un comme pour l'autre la tentation est venue du *dehors*. Et d'une manière générale, il en est proprement toujours ainsi quand il s'agit de tentation. Un *pécheur* n'est pas *tenté*; il est simplement un esclave séduit, et il se trouve dans le monde tel qu'il est dans son élément; la convoitise qui règne dans le monde et sa propre nature sont une seule et même chose, le péché n'étant que l'activité de cette nature. Il faut être hors de la puissance de Satan pour avoir affaire avec lui comme Tentateur ou Adversaire; et si, *en nous* chrétiens, il y a la convoitise, si nous portons, avec nous, ici-bas, jusqu'à la fin,

une chair qui «convoite contre l'Esprit», nous ne sommes *tentés*, soit à cet égard, soit par Satan, que parce que, par la foi participant à la vie de Jésus, il y a en nous un autre moi, le vrai moi chrétien, le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et vraie sainteté, un moi qui est la participation à la vie divine moralement, le fruit de la victoire de Christ sur Satan et toute la puissance du mal. Si nous sommes chrétiens, bien que la chair soit encore en nous, nous ne sommes néanmoins plus «dans la chair», mais «dans l'Esprit»; nous sommes morts au péché, à la loi et au monde et vivants à Dieu en Jésus Christ; nous sommes devant Dieu en Christ, affranchis du péché, délivrés de la puissance de Satan; de ces hommes en Christ dont l'apôtre pouvait dire: «Je me glorifierai d'un tel homme!». Et c'est comme tels que nous sommes tentés et en butte aux attaques de l'Ennemi. Satan se tient à côté de notre chemin pour nous solliciter par l'attrait, qu'ont pour notre chair les choses agréables de la vie d'ici-bas; ou bien il se place sur notre chemin pour nous effrayer par des choses pénibles, afin de nous détourner ou de nous arrêter et de nous faire abandonner «l'obéissance de Christ» (comparez 1 Pierre 1: 2; et Matthieu 11: 29, 30; et aussi Jean 4: 31-34; 5: 19, 20), non pas l'obéissance de quelqu'un qui se soumet à une défense quand il a une volonté contraire, quelque bien que cela soit d'ailleurs, mais la vraie obéissance filiale de celui qui a la volonté de son Père pour mobile et seul motif d'action et trouvé en elle son bonheur.

Jésus donc a été tenté en toutes choses comme nous, *à part le péché*, — sans qu'il y ait jamais eu en lui (et ce serait un blasphème d'en admettre la pensée) aucune convoitise, aucune autre chose que le seul et invariable propos de faire la volonté de son Dieu et Père: tous les efforts du diable n'ont servi qu'à mettre ce glorieux fait pleinement en évidence. Mais de plus, il est écrit de Christ, «qu'il a *souffert*, étant tenté»; «quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a *souffertes*» (Hébreux 2: 18; 5: 8), et ce côté aussi de la tentation mérite que nous le méditions. Le pécheur se trouve à l'aise dans le péché, loin de Dieu: la convoitise et sa nature sont chez lui une seule et même chose; au lieu d'être mis à l'épreuve ou tenté dans son sentier, par la présence, les artifices et la puissance du diable, il est simplement, comme nous l'avons dit, l'esclave du diable qui l'a pris pour faire sa volonté. Sa chair, mue par la convoitise, jouit en succombant. Si même sa conscience, en dépit de lui, le condamne et le tourmente, il ferait taire volontiers cette voix importune et il reste ce qu'il est: «étranger à la vie de Dieu», «l'esclave du péché», car celui qui pratique le péché est l'esclave du péché (Jean 8: 34) et il est «du diable» (1 Jean 3: 8). Mais le saint Fils de Dieu qui savait ce que c'était que le sein du Père et la pensée du Père, lui qui ici-bas pouvait parler de lui-même en disant: «le Fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 3: 13), il a été mis en contact en venant dans ce monde avec tout ce qui n'était pas de Dieu, avec tout ce qui lui était contraire (comparez 1 Jean 2: 16); Satan a cherché à en profiter pour le détourner de son chemin; mais lui a fait de tout une occasion d'obéissance. Mais le cœur souffre ainsi; et c'est en *souffrant* qu'on est sans péché en pareil cas (comparez 1 Pierre 4: 1). N'était-ce pas une chose bien différente pour Christ que le libre exercice de son amour dans l'accomplissement de la volonté de son Père comme «viande» de son âme, ou bien d'avoir affaire avec le diable au désert ou plus tard à Gethsémané? N'était-ce pas autre



chose pour lui de rencontrer Pierre sur son chemin, cherchant à le détourner de la croix, ou bien de se placer devant ses faibles disciples, en disant aux soldats: «Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci»; autre chose de recevoir le baiser de Juda, ou bien de se tourner vers le brigand sur la croix pour lui dire: «Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis?» Oui, ouvrir les yeux des aveugles, nettoyer les lépreux, guérir ceux que le diable avait asservis à sa puissance, bénir les petits enfants, annoncer l'évangile aux pauvres, amener chez Simon la pécheresse à ses pieds, ouvrir au puits de Jacob le coeur d'une Samaritaine à la connaissance du Père; — dans la chambre haute, entretenir les siens du fruit de sa mort et en instituer le mémorial pour eux; répandre ainsi autour de lui la bénédiction dans la connaissance et l'amour du Père, c'était autre chose pour Christ que de se trouver au désert seul avec *le diable*, avec celui qui est menteur et meurtrier, là où il n'y avait rien qui pût être aimé, béni, cherché, sauvé, là où son corps même ne trouvait pas ce qui répondait à ses besoins. Dans son humiliation, le coeur du Sauveur se satisfaisait dans l'exercice de son amour, envers ses disciples, et envers le monde (comparez Jean 4: 31-38); — mais à part cela, et outre l'expiation qui avait un autre aspect aussi, toute la vie de Jésus a été une vie de souffrance. Il a trouvé sur son chemin l'opprobre, l'abandon, la trahison, l'indifférence, la haine, qui ont brisé et accablé son coeur; il a rencontré la mort, la colère et l'abandon de Dieu et en a mesuré et porté tout le poids dans son âme; mais outre ce qu'il souffrait ainsi, tout ce qu'il rencontrait dans le monde tendait à l'éloigner de Dieu et du sentier de l'obéissance: or, la sollicitation au mal fait souffrir en proportion de l'horreur qu'on a pour le mal. Mais Christ ne faisait et ne désirait faire que la volonté de son Père; il n'a jamais eu d'autre désir dans son coeur que celui-là, mais cela le faisait souffrir comme homme à l'égard de tout ce avec quoi il se trouvait en rapport ici-bas dans l'accomplissement de cette volonté, car le monde dans toute sa volonté à lui était *sans Dieu* en toute chose. Christ a ainsi appris l'obéissance par les choses qu'il a *souffertes*; il est entré dans un chemin qu'il a poursuivi selon Dieu jusqu'au bout; il a accompli toute la volonté de Dieu en sainteté et en amour au milieu du mal, introduisant ici-bas une vie nouvelle qui devait se manifester au milieu du mal, — non pas l'innocence du paradis, dans l'ignorance du bien et du mal, mais l'obéissance avec la connaissance du bien et du mal, dans une vie qui était tout entière l'expression de la vie divine au milieu du mal.

Comment résumer maintenant, avant de passer à un autre sujet, les glorieux résultats de la tentation du Seigneur? La perfection morale de l'homme Jésus, dans sa position et sa marche ici-bas, manifestée; Satan surmonté, repoussé, et rendu impuissant; — un modèle à suivre présenté à nos yeux, — un chemin de sainteté, au milieu du mal, tracé; un Chef de salut, Souverain Sacrificateur, Grand Pasteur des brebis, consommé! Oui, Satan, avec tous ses efforts contre Jésus, soit au désert, soit ailleurs, n'a pu faire que mettre en évidence le principe et la perfection morale de sa position et de sa marche d'homme ici-bas. Satan a été démontré impuissant contre Christ, et a été vaincu; et Dieu, dans «l'obéissance de Christ», nous a présenté un modèle à suivre, nous a tracé un chemin et nous a révélé le grand principe qui met à couvert de tous les traits de l'Ennemi et rend victorieux de toutes ses machinations. Puisseons-nous le comprendre et marcher sur les traces du Seigneur, bien

persuadés que ce chemin d'obéissance, quelles que soient les afflictions qui s'y rattachent, est un bon chemin, le chemin de la vie et du salut dans le repos et le bonheur éternel de la maison du Père, Nous avons, nous aussi, à combattre avant d'entrer dans le repos; nous avons à tenir ferme contre les artifices du diable, car, comme chrétiens, notre lutte n'est pas comme celle d'Israël en Canaan, contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominations de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes; et Dieu, contre ces ruses et ces artifices, nous a donné «l'armure complète de Dieu» (voyez Ephésiens 6: 10 et suivants), afin qu'après avoir tout surmonté, nous puissions tenir ferme. Si Satan se démasque et vient contre nous en Adversaire: «Résistez-lui, nous dit Jacques, et il s'enfuira de vous» (comparez 1 Pierre 5: 8, 9), car il est un ennemi vaincu. Nous ne sommes pas sans ressources devant lui; la main du Père nous conduit, la lumière de la Parole nous éclaire, nous avons la force et les secours de l'Esprit; nous pouvons nous confier aux soins de Celui qui, ayant appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, a vaincu et a été consommé comme Chef de salut, pour être le Souverain Sacrificateur, Grand Pasteur des brebis. Il a passé lui-même par la tentation et les souffrances et, en étant en rapport avec Dieu comme homme à l'égard de ces choses, il a appris, dans l'obéissance de la foi, comment la grâce et la communion de Dieu opèrent dans une âme d'homme pour la soutenir, la restaurer, la fortifier, et a acquis ainsi par les souffrances, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, le langage du *Savant* pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux. Du haut du ciel, du sein du repos et de la gloire, il nous montre le chemin qui l'y a conduit, à travers les souffrances, mais dans la force de l'Esprit et la joie de la communion de son Père; et il nous dit à chacun, comme il a dit à Pierre en se tournant vers lui: «Suis-moi...» et puis encore: «Toi, suis-moi» (Jean 21: 19-22). «Vous aurez de l'affliction dans le monde; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde» (Jean 16: 23; comparez 10: 27-30).

Toute la tentation étant accomplie, «*Alors*», nous dit Matthieu, «le diable le laisse»; il le laisse pour un temps; — «et voici, les anges vinrent et le servirent» (4: 11; Luc 4: 13). C'est comme Elim après Mara (comparez aussi Jacques 1: 12).

Une nouvelle phase de la vie du Seigneur s'ouvre maintenant devant nous (4: 12 et suiv.). Au chapitre 3, Matthieu nous l'a présenté, prenant place au milieu des fidèles rassemblés par la voix de Jean Baptiste et s'associant à eux; et dans cette position, le ciel s'ouvrant, le Saint Esprit était descendu sur lui, en même temps que la voix du Père Lui rendait témoignage, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Au commencement du chapitre 4, le Saint Esprit l'a conduit au désert au-devant du Tentateur: sa triple gloire de Fils de Dieu, de Messie et d'homme obéissant est mise à l'épreuve, quant à la position qu'il vient prendre. Il triomphe de tout dans la dépendance de Dieu, et par l'obéissance à sa parole. Tout l'effort de Satan n'aboutit qu'à la propre défaite de celui-ci et à la manifestation de la réalité des titres et de la perfection de la voie de Celui qui venait pour délivrer son peuple. Maintenant le diable le laisse, et Jésus entre dans son ministère public au milieu d'Israël; il y entre entouré des témoignages que nous

venons de rappeler, Dieu le conduisant dans cette voie que les Ecritures avaient à l'avance tracée pour lui.

A cette occasion encore, nous pouvons remarquer combien Matthieu poursuit fidèlement le plan que le Saint Esprit lui a proposé. Il présente le Messie à Israël, mais il l'introduit sur la scène d'une manière qui jugeait l'état du peuple en même temps qu'elle était faite pour répondre à l'attente et parler au coeur de tout vrai Israélite, afin d'amener ainsi la bénédiction promise, qui ne pouvait s'accomplir que par une oeuvre morale et restauratrice dans les âmes de ceux qui devaient en jouir.

Jésus, le Messie, entre donc publiquement et officiellement dans son service; le moment et le lieu de cette entrée, sa manière et les circonstances qui l'accompagnent sont gouvernés par l'ordre des voies de Dieu envers Israël. Le Messie se lève lorsque le témoignage du Précurseur, qui devait préparer son chemin, a eu son cours: ayant ouï dire que Jean avait été livré, Jésus se retire en Galilée; et ayant quitté Nazareth, il va demeurer à Capernaüm... et dès lors il commence à prêcher et à dire: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (4: 12-17). Matthieu laisse absolument de côté tout ce qui, dans le service actif du Seigneur, a précédé l'emprisonnement de Jean Baptiste; il ne fait aucune mention de la scène si riche et précieuse pour nous qui se passa dans Nazareth et qui nous est rapportée au chapitre 4 de Luc; il ne parle pas davantage de tout ce que Jean raconte successivement quant à ce qui arriva à Béthanie (\*) (Jean 1: 28, 29), et puis en Galilée (Jean 1: 44), à Cana et à Capernaüm (Jean 2: 1, 12), et à Jérusalem et au pays de Judée et en Samarie (Jean 2: 13; 3: 22; 4: 1-5) jusqu'au moment où Jésus remonte en Galilée et vient encore à Cana et à Capernaüm (Jean 4: 43-46; voyez Jean 1: 19 à 4: 43). Mais, comme nous l'avons dit, il introduit Jésus sur la scène publique de son service quand le héraut devant sa face a terminé le sien, il nous montre le Messie accomplissant la parole de la prophétie, s'entourant de disciples, prêchant l'évangile du royaume et guérissant toutes sortes de maladies parmi le peuple, répandant sa renommée tout autour de lui, pour monter ainsi sur la montagne et y proclamer solennellement à ses disciples, devant les foules qui l'ont suivi, les principes et le caractère du royaume dont il annonçait la venue et qu'il était là pour établir.

(\*) «Beth-Bara» selon la texte reçu.

La prophétie a tracé le chemin du Messie: «Jésus, ayant ouï dire que Jean avait été livré, se retira en Galilée; et ayant quitté Nazareth, il alla demeurer à Capernaüm qui est sur le bord de la mer, sur les confins de Zabulon et de Nephthali, afin que fût accompli ce qui avait été dit par Esaïe le prophète, disant: Terre de Zabulon, terre de Nephthali, le chemin de la mer, au-delà du Jourdain, Galilée des nations: le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière; et à ceux qui sont assis dans la région des ténèbres et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée sur eux» (4: 12-17; Esaïe 9: 1, 2). Ces paroles d'Esaïe nous reportent aux premiers chapitres du livre de ce prophète (5-12), là où, après avoir rappelé tout ce qu'il avait fait pour sa vigne, «la maison d'Israël et les hommes de Juda», Jéhovah qui avait planté sa vigne de ceps exquis et qui ne lui avait épargné aucun soin, la prend elle-

même à témoin de son ingratitude et lui annonce les jugements qu'il va faire tomber sur elle. Il avait attendu qu'elle produirait des raisins et elle n'avait produit que des grappes sauvages; et maintenant, dans son gouvernement, il va la fouler et la réduire en désert; il étend sa main en jugement contre son peuple et fait peser sa colère sur lui. Les malédictions se succèdent et s'accumulent, à partir du verset 8 du chapitre 5; mais malgré tout ce qu'elles apportent, la main de Dieu reste étendue; sa colère ne cesse point; elle suit son cours jusqu'au chapitre 10 (voyez 5: 25; 9: 12, 17, 21; 10: 4), où enfin «l'Assyrien», qui est proprement la «verge» de Dieu pour le châtement de son peuple, est brisé lui-même et le résidu béni, en sorte que le Saint Esprit peut clore cette portion de la prophétie par la description de la bénédiction millénaire que nous fournissent les chapitres 11-12. Mais au milieu même de cette histoire prophétique des destinées d'Israël, nous voyons le cours des malédictions et de la colère divine interrompus tout à coup au chapitre 6, par l'intervention souveraine de Dieu lui-même, «l'Eternel des armées», dans la révélation de sa gloire que Jean nous dit être celle de Christ (comparez Esaïe 6 et Jean 12: 37-43), et dans la promesse de la propitiation qui serait faite pour le péché, et puis au chapitre 7, dans la promesse de l'enfant miraculeusement né d'une vierge et qui unirait dans sa personne l'humanité et la divinité, car son nom serait appelé «Emmanuel», «Dieu avec nous»; ensuite, il n'y a pas de fin à son règne sur le trône de David pour l'affermir à jamais en jugement et en justice. Toute l'histoire des Juifs en rapport avec le Christ est renfermée en résumé dans ces chapitres. Israël reste sourd d'abord; il n'a pas d'yeux pour voir la gloire de Celui qui le visite, ni de coeur pour comprendre sa grâce, et il ne se soucie pas plus de l'enfant que des avertissements de Dieu: c'est pourquoi il est endurci pour un temps comme peuple, et l'Assyrien, ce bâton de la colère divine, le frappe de ses coups (voyez particulièrement 6: 9-13, comparez avec Jean 12: 37-43; et puis 8: 6-8). Il cherche bien sa force dans des confédérations en s'alliant aux nations, mais Dieu lui cache sa face; Jéhovah Lui-même méconnu, méprisé et rejeté est une pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël; un résidu seul rassemblé autour de Lui est sauvé et béni (8: 9-22; comparez 1 Pierre 2: 4-10; 3: 14, 15; Hébreux 2: 13). Ce résidu craint Jéhovah qui devient lui-même un sanctuaire pour lui, et il peut dire: «Dieu est avec nous». Ce que Dieu présentait au peuple, le peuple le rejette, et le résidu fidèle seul en jouit. Il attend l'Eternel qui cache sa face de la maison de Jacob et il se confie en lui. «Empaquette le témoignage, cache ma loi parmi mes disciples». «Me voici, moi et les enfants que l'Eternel m'a donnés». «Que s'ils disent: Enquérez-vous des esprits de Python et des diseurs de bonne aventure... le peuple ne s'enquerra-t-il pas de son Dieu; ira-t-il pour les vivants aux morts? A la loi et au témoignage! — et s'il ne parle pas selon cette loi, il n'y aura pas de lumière pour lui»: en haut, en bas, tout sera obscurité. C'est pourquoi le prophète continue au chapitre 4, en disant: «Cependant l'obscurité ne sera pas telle qu'elle fut dans son angoisse, alors que, premièrement, il affligea légèrement le pays de Zabulon et le pays de Nephthali, et que, ensuite, il l'affligea plus grièvement sur le chemin de la mer, au delà du Jourdain, dans la Galilée des nations. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière; à ceux qui habitent au pays de l'ombre de la mort la lumière a relui», révélant ainsi que,

lorsque tout serait obscurité et affliction, sous l'oppression des Romains, alors le Messie, méconnu et rejeté de ceux qui auraient dû discerner sa gloire et le reconnaître, se lèverait comme une grande lumière en dehors des limites proprement dites du pays assigné aux douze tribus, dans cette «Galilée des nations», où Juifs et gentils étaient mêlés et où le langage même du peuple trahissait son abâtardissement. La détresse d'Israël sous le joug des Romains, quelque grande qu'elle fût, serait atténuée ainsi par la lumière de la présence du Messie. Ensuite, car l'oeil du prophète embrasse toutes les voies de Dieu envers Israël jusqu'à la fin, le Messie serait reçu, et il n'y aurait point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité de son règne sur le trône de David et sur son règne à jamais, car si, dans son gouvernement, Dieu jugeait et endurcissait pour un temps et faisait peser sa colère sur un peuple rebelle, il accomplissait pourtant dans sa souveraineté, en son propre temps, pour sa propre gloire, ses conseils de grâce, ses dons et sa vocation étant sans repentir (comparez Ezéchiel 36: 16-32; et Romains 11: 25 et suivants).

On voit combien cette prophétie du commencement du chapitre 9 d'Esaië vient se placer à propos dans le récit de Matthieu, alors qu'Israël châtié gémit sous le joug pesant des Romains, et que le Précurseur ayant été jeté en prison, le Messie va paraître publiquement sur la scène dans l'exercice de son ministère au milieu d'Israël. Jérusalem et ses chefs l'ont méprisé ou persécuté, Israël s'est montré aveugle et sourd; seuls, des mages d'Orient l'ont recherché; le roi né des Juifs a dû trouver une retraite dans l'obscurité de Nazareth; il a vécu là, comme un charpentier (comp. Marc 6: 3) pendant trente ans ignoré de tous; aussi, maintenant qu'il se lève comme une grande lumière, ce n'est pas en Judée et à Jérusalem, le centre du système juif, qu'il paraît; la ville orgueilleuse est privée de la présence du Messie et c'est au loin, comme du dehors d'Israël, des confins de Zabulon et de Nephthali, dans la Galilée des nations, qu'il fait briller sa gloire: Là, dans cette terre, jusque-là ensevelie dans les ténèbres des nations, au milieu de ce qu'il y a de plus méprisé, une grande lumière se lève: le Messie commence son service public et le rassemblement du résidu. Quoique non encore manifesté comme tel, il est déjà, en contraste avec Israël selon la chair, «le vrai cep» (Jean 15: 1) à qui la vie et la bénédiction se rattachent.

«*Dès lors, Jésus commença à prêcher et à dire: Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché*» (4: 17). En même temps, nous venons de le dire, il rassemble autour de lui ce résidu qui, avec Lui, doit être un signe et un miracle en Israël de par l'Eternel des armées qui cache sa face de la maison de Jacob et au sujet duquel l'Eternel avait dit: «Empaquette le témoignage; cache la loi parmi mes disciples»; accomplissant ainsi cette autre parole du prophète: «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés» (comparez Hébreux 1: 13) (\*). C'est pourquoi Matthieu nous donne dès maintenant l'appel de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean: Jésus, marchant sur les bords du lac de Galilée, les trouve occupés à leur métier de pêcheurs, et il les appelle, disant: «Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes» (4: 18-22). Et eux, ils ne consultent pas la chair, ni le sang, et laissant père, filets, nacelle, ils s'attachent à Lui et le suivent.

(\*) Il est remarquable, pour le dire ici en passant, que Pierre et l'épître aux Hébreux qui s'adressait au résidu juif croyant, rassemblent ce résidu ou nous le montrent uni à Christ, Jéhovah, le Messie rejeté, selon les principes posés dans le chapitre 8, versets 9-22, d'Esaié qui y est cité à plusieurs reprises (voyez 1 Pierre 2: 4-10, le verset 8 en particulier; 3: 14- 15; Hébreux 2: 11 et suiv. en particulier le verset 13). La sagesse de Dieu et l'ordre merveilleux de ses voies se montrent ici encore d'une manière bien frappante.

Par Jean, chapitre 1: 35-43, nous apprenons que, bien avant ce moment où les quatre disciples mentionnés ici ont tout laissé pour suivre Christ, André, l'un des disciples de Jean le Baptiseur qui s'étaient attachés à Jésus et avaient demeuré un jour avec Lui, avait amené Simon son frère vers Jésus; et Jésus, en témoignage de la relation qui s'était ainsi établie entre Simon et Lui, avait appelé Simon d'un nouveau nom: «Tu es Simon, le fils de Jonas; tu seras appelé, Céphas qui est interprété Pierre». Dès lors, quoiqu'il n'eût discerné encore en Jésus que «le Messie», Pierre connaissait Christ et il avait la vie et toutes choses en Lui. Mais pour suivre Christ comme *serviteur*, il fallait plus que cela, il fallait discerner la gloire profonde de sa personne, la gloire du Dieu vivant et Créateur, venu ici-bas en grâce, qui, tout en rassemblant autour de Lui, seul centre et source de vie et de bénédiction, avait la puissance et l'autorité pour faire, de quiconque il appelait, un *serviteur*. En effet, autre chose est la révélation de Christ à l'âme pour la vie, et autre chose l'appel spécial du Seigneur pour devenir «pêcheur d'hommes». La foi au Messie donnait à Pierre la vie et le salut, faisant de lui un homme nouveau associé à Christ, en témoignage de quoi Christ le nomme d'un nouveau nom, mais Pierre reste chez lui occupé de son métier; la révélation de la gloire divine de Jésus venu sur la terre en grâce, fait de Pierre un *serviteur*: à l'appel du Dieu Sauveur, il quitte tout et suit Jésus (comparez Jean 1: 42, 43 avec Luc 5: 8-11). Paul a reçu, à la fois, «grâce et apostolat», quand il a plu à Dieu qui l'avait appelé par sa grâce, de révéler son Fils en lui afin qu'il l'annonçât parmi les nations (voyez Romains 1: 5; Actes des Apôtres 22: 14, 15; 26: 15-18; Galates 1: 15-18). En règle générale, celui à qui Dieu révèle son Fils est appelé à le servir dans la vocation où il a été appelé (1 Corinthiens 7: 18-24); mais à côté de cela, il y a un appel particulier et une grâce spéciale qui séparent un homme de tout le train naturel de cette vie pour en faire un «serviteur» dans un sens plus complet. Quand le Seigneur appelle ainsi quelqu'un et lui dit: «Suis-moi», ses droits priment naturellement ceux de tout autre: il ne convient pas qu'on regarde en arrière et qu'on consulte la chair et le sang; il ne faut pas dire: «Permetts-moi *premièrement* d'aller ensevelir mon père», ou bien: «Seigneur, je te suivrai; mais permets-moi *premièrement* de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison». «Laisse les morts», dit Jésus, «ensevelir leurs morts, mais toi, va et annonce le royaume de Dieu»; «nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est propre pour le royaume de Dieu» (comparez 8: 21, 22 et Luc 9: 59 et suivants). La connaissance de Celui qui appelle fait qu'en abandonnant tout pour le suivre, on peut aussi s'en remettre à Lui pour ceux qu'on laisse et pour toutes choses: les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé, qui ont dû abandonner, pour un temps, femme et enfants pour passer en armes devant leurs frères, afin de leur venir en aide pour la prise de possession du pays de Canaan, n'ont pas eu à en souffrir; l'Eternel a pris soin et

d'eux et des leurs et de tout ce qui leur appartenait (comparez Josué 1: 12 et suivants; 22: 1-9; Deutéronome 33: 8-11; Psaumes 69: 8, 9).

Les détails des premières relations du Seigneur avec Pierre, tels qu'ils nous sont donnés par chacun des évangélistes, font ressortir de nouveau l'ordre moral parfait qui règne d'un bout à l'autre dans les Ecritures et qui rattache les détails au sujet général et au fil du discours de chacune des parties. Matthieu, qui amène ici le Messie sur la scène publique de son ministère, nous donne immédiatement l'appel officiel de Pierre et de ses trois autres compagnons pour être «pêcheurs d'hommes». Marc, qui s'occupe spécialement de la vie de Jésus comme Serviteur, fait de même: dès que, Jean ayant été livré, Jésus vient en Galilée et prêche, il attache à Lui les quatre disciples (Marc 1: 14-20). Jean nous raconte la première rencontre de Pierre avec le Seigneur; il nous dit comment il fut amené à Jésus pour être associé à Lui dans une vie nouvelle, dont son nouveau nom est le témoignage, car Jean a écrit son évangile afin que nous croyions que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant nous ayons la vie par son nom (Jean 1: 35-43; et 20: 30, 31). Luc, au chapitre 5: 8-11, à la fois découvre dans la pêche miraculeuse la gloire de Celui qui visitait le monde en grâce et l'effet de cette révélation dans l'oeuvre morale intérieure, qui formait Pierre pour être un pêcheur d'hommes en lui faisant tout laisser pour suivre Jésus (Luc 5: 8-11).

Jésus, dans Matthieu, commence donc à prêcher quand Jean le Baptiseur se tait: tel est l'ordre des voies de Dieu à l'égard d'Israël. Le Christ reprend le témoignage là où Jean l'a laissé et comme celui-ci il dit: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché». Il n'appelle pas Israël à revenir à la loi, mais il annonce le royaume qui vient; il en manifeste la puissance, en proclame le caractère, et se sert de la gloire de ce royaume pour peser sur les consciences et amener à la repentance ceux qui ont une oreille pour entendre. «Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'évangile du royaume et guérissant toutes sortes de maladies et toutes sortes de langueurs parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie, et on lui apportait tous ceux qui se portaient mal... et des démoniaques et des lunatiques, et des paralytiques, et il les guérissait tous. Et de grandes foules le suivirent de Galilée et de Décapolis, et de Jérusalem et de Judée et de delà le Jourdain...» (4: 17-25).

Matthieu ici, comme en tant d'autres occasions, laisse de côté l'ordre chronologique des événements: il réunit ensemble, à l'entrée de la carrière publique du Messie, les différents éléments qui sont nécessaires pour caractériser la position qu'il vient prendre au milieu d'Israël. Il rapporte d'abord simplement le fait que Jésus se lève en Galilée, s'entourant de disciples et prêchant l'évangile du royaume; et puis il rassemble premièrement les actes généraux de puissance qui accompagnent la prédication de cet évangile pour nous donner ensuite, dans le grand discours connu sous le nom de «discours sur la montagne», les traits caractéristiques du royaume des cieux. Les prédications et les nombreuses guérisons, dont la simple mention est condensée dans les versets 23 et 24, ont dû nécessairement embrasser un certain laps de temps, et sont introduites plutôt

caractéristiquement que comme ayant été accomplies dans ce moment-là et avant tous les événements qui suivent, comme aussi il semble hors de doute, non seulement que tout le «discours sur la montagne» est bien clairement postérieur à l'appel des douze, parmi lesquels Matthieu lui-même n'est introduit, dans son propre évangile, qu'au chapitre 9, verset 9, mais encore que ce discours n'a jamais été prononcé tel quel, sans interruption en une seule fois, car nous en retrouvons, dans Luc, différentes parties séparées du grand corps du discours et rattachées aux faits qui en ont été l'occasion et auxquels un lien moral les liait (voyez Luc 6: 12-49; 11: 1-13, 29-36; 12: 13-31, 54-59).

Tels sont les traits généraux de la présentation publique du Messie à Israël dans l'évangile de Matthieu. Jésus, le Messie, fils de David et fils de Abraham, suivi de ceux qu'il appelle pour être avec Lui un signe à Israël, fait lever sa lumière loin de Jérusalem et de la Judée, dans la Galilée des nations. Accomplissant la prophétie, «ministre de la circoncision, pour la vérité de Dieu aux pères», il vient, plein de grâce, avec la puissance du royaume, apporter la bénédiction avec Lui, et il annonce la venue prochaine de ce glorieux «royaume des cieux», promis dans Daniel en particulier (2: 44), tant de siècles auparavant. C'est «l'évangile du royaume» (comparez 4: 17, 23; 9: 35; 10: 7; 24: 14), c'est-à-dire la proclamation de la venue prochaine du royaume promis, que Jésus prêche, non pas «le règne de l'évangile», comme on entend dire souvent, ni «l'évangile de la grâce de Dieu», tel que l'apôtre Paul le prêchait (voyez Actes des Apôtres 20: 24, et comparez 1 Timothée 1: 11-17) et qu'il l'expose, en particulier, dans la seconde épître aux Corinthiens, chapitre 5: 11-21. La parole du prophète, les signes, les prodiges et les miracles qui accompagnent la prédication du royaume par le Christ, lui rendent témoignage de la part de Dieu; ils sonnaient la trompette de rassemblement pour Israël (comp. Nombres 10: 1-10; 29: 1; Lévitique 23: 23-25) et la renommée de Jésus se répandait partout. De grandes foules le suivent de Galilée, de Décapolis, de Jérusalem, de Judée et d'au delà du Jourdain: alors le Messie-Roi monte sur une montagne et, devant les foules, expose à ses disciples les principes du royaume dont il annonce la prochaine venue.

Luc suit un ordre tout différent dans la manière dont il introduit Jésus sur la scène au milieu d'Israël. Il ne commence pas par David et Abraham, et les titres royaux de Celui qui est le Messie promis, Jésus Emmanuel, le fils de la Vierge; il n'amène pas les mages d'Orient pour adorer, le petit enfant, le Roi né d'Israël; il ne met pas comme Matthieu, en présence l'un de l'autre, d'abord le Messie-Roi et Hérode et tout Jérusalem, et ensuite, après que Jean a été livré, la lumière qui se lève dans la Galilée des nations et les ténèbres et le jugement qui pèsent sur Jérusalem. Il nous montre le résidu fidèle qui attendait la consolation d'Israël, visité par la grâce souveraine dans la personne de ce Jésus qui, conçu du Saint Esprit, né de femme, a dans ce monde comme tel droit au titre de Fils de Dieu. Annoncé d'abord à ces fidèles inconnus du monde et de ceux qui le gouvernent, il naît au milieu de leurs louanges et des louanges du ciel, «un Sauveur, le Christ, le Seigneur», «un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple». Il grandit au milieu d'eux avec tous les caractères qui peuvent gagner et réjouir un cœur d'homme, et quand il sort de l'obscurité,



c'est en Galilée et à Nazareth, dans la synagogue qu'il se lève comme l'Oint du Seigneur pour publier l'an agréable du Seigneur. «L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le coeur froissé; pour publier aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés et pour publier l'an agréable du Seigneur» (voyez Luc 4: 14 et suivants; comparez Esaïe 61: 1, 2). Il n'y a point de miracles ni de guérisons à Nazareth; il n'y est pas question, comme dans le discours sur la montagne, de la justice de Dieu et de la perfection liée à la révélation du nom du Père, qui donnent leur caractère au royaume et sont nécessaires à ceux qui y seront bénis; mais la grâce d'en haut qui apporte la salut apparaît à tous les hommes; elle est là pour tout ce qui souffre ici-bas, se rattachant sans doute à Israël en grâce par le résidu fidèle, car «le salut vient des Juifs», mais manifestant déjà son vrai caractère en rapport avec l'état moral du peuple; comme aux jours d'Elie et d'Elisée, méprisée et rejetée en Israël, elle se répandra sur les nations. Dans Matthieu, Hérode et Jérusalem rejettent le Messie-Roi, et la citation d'Esaïe (Matthieu 4: 14-16) montre Israël sous le jugement; dans Luc, au contraire, la citation d'Esaïe (Luc 4: 17-19) nous montre la grâce visitant le peuple, et puis les *Galiléens* rejetant cette grâce, à laquelle ils rendent eux-mêmes témoignage. Jésus s'arrête dans la lecture du prophète là où celui-ci va parler de «la vengeance de notre Dieu», car il n'était pas venu maintenant pour parler de colère et de jugement, mais de la grâce de Dieu envers les pécheurs; et c'est cette grâce que les Galiléens rejettent en la reconnaissant et qui s'étendra sur les nations. Luc ne s'occupe pas du Messie et de sa présentation à Israël, mais de ce que Dieu était en Christ pour l'homme, de ce que l'homme a été pour Dieu, et de l'effet de la grâce dans les coeurs. L'appel de Pierre, par la place qu'il occupe dans chacun de ces deux évangiles, et la manière dont il y est rapporté, se lie admirablement, nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, au sujet général et au fil du récit de chacun d'eux respectivement.

Dans l'évangile de Jean, d'un bout à l'autre, la gloire divine du Fils de Dieu, sa gloire personnelle, est mise en évidence; le «Verbe» a été fait chair et il a habité au milieu de nous dans la gloire d'un Fils unique, faisant connaître Dieu, révélant le Père, Lui qui en même temps est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» et «Celui qui baptise de l'Esprit saint». Mais le Fils de Dieu n'est pas de ce monde; il vient d'en haut et il est ici-bas un étranger: dès le commencement, Jean rend témoignage que le monde ne l'a pas connu, et que les siens, Israël, ne l'ont point reçu. Quelques-uns seulement, en petit nombre, s'attachent à Lui, et recevant, par la foi en Lui, le droit d'être *enfants* de Dieu, deviennent *étrangers* dans ce monde comme Lui; ils ne sont *nés*, ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais *de Dieu*. Jean, en effet, ne parle pas seulement, comme Matthieu, du royaume des cieux et du caractère et de la conduite qui conviennent aux disciples; il ne nous montre pas seulement, comme Luc, la grâce de Dieu et les sentiments nouveaux qu'elle suscite dans un coeur d'homme; mais il présente *Dieu* et la nécessité d'une nouvelle vie, pour être en relation avec Lui dans ce royaume *de Dieu*, qu'on ne peut voir, et dans lequel on ne peut entrer qu'en étant «nés de nouveau», «né d'eau et de

*l'Esprit*». «Tu es Simon, le fils de Jonas; tu seras appelé Céphas, ce qui est interprété Pierre»: un nouvel homme demande un nouveau nom. Il faut aussi, la gloire de Dieu l'exige, la mort du Fils de Dieu, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Christ, dans l'évangile de Jean, ne prêche pas; il converse avec les Juifs ou avec les foules, il entre en relation personnelle avec les âmes. Le Berger entre dans la bergerie qui est Israël; il appelle et rassemble ses propres brebis; il marche devant elles et les mène dehors, et il amènera aussi les autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, savoir celles qui sont d'entre les nations, et il met sa vie pour les brebis. Il est sorti d'auprès du Père et il est venu dans le monde, — et puis il laissera le monde et s'en ira au Père et il y préparera une place avec Lui pour les siens.

Quant à Marc, nous l'avons déjà dit, il nous présente Christ «le Serviteur» dans son service actif dans l'évangile: une introduction sommaire de quelques versets seulement nous amène à ce moment où, «après que Jean eut été livré, Jésus vint de Galilée, prêchant l'évangile du royaume de Dieu et disant: Le temps est accompli, et le royaume de Dieu s'est approché. Repentez-vous et croyez à l'évangile...». On peut dire que le récit de Marc commence proprement quand Jésus se met à prêcher l'évangile et appelle Simon et André et les deux fils de Zébédée à le suivre pour devenir pêcheurs d'hommes: les quelques lignes qui précèdent ne sont qu'une courte préface.

## Comment «les yeux du coeur sont éclairés»

---

ME 1869 page 32

Il me semble que pour tout esprit sérieux, il vaut la peine de rechercher quelle est la cause (quelle que soit du reste la mesure de notre foi) de l'ignorance que nous montrons si souvent de la pensée de Dieu et de notre incapacité à «juger», comme, si aucune lumière ne jaillissait de notre foi pour nous venir en aide.

La foi est la confiance, que Dieu nous donne par son Esprit, en une révélation quelconque de sa pensées et cette confiance est l'acceptation de la réalité positive de cette révélation, de sorte que, par la foi, l'âme possède, pour ainsi dire, la substance de la vérité qui est placée devant elle et dont elle est convaincue. En cas *ordinaire*, je puis accorder une pleine confiance à la parole d'un homme concernant des choses futures ou présentes; mais quand j'ai affaire à Dieu, le cas est différent. Lorsque c'est la vérité de Dieu que je crois, j'ai en moi-même la conviction de la réalité de choses auxquelles je dois moi-même avoir ma part; et comme, dans le monde, je suis environné d'ombres et d'incertitudes, par la foi je suis séparé ici de toutes influences naturelles. De plus, je suis pénétré et absorbé par les réalités dont, par la foi, je possède la substance dans mon âme.

En marchant dans la puissance de cette foi, il s'ensuivra nécessairement la pensée des réalités sur lesquelles elle repose, en contraste avec les prétentions et l'opposition contre Dieu ici-bas; et cela me fournit véritablement le moyen de discernement dont j'ai besoin; c'est là, pratiquement, la lumière, car «là lumière est ce qui manifeste tout» (Ephésiens 5: 14).

Or je crois que je puis avoir de la foi et que, malgré cela, je puis réaliser si peu la position dans laquelle cette foi m'introduit, que je suis hors d'état d'établir un contraste entre les choses divines placées devant la foi et les choses terrestres, au milieu desquelles ma nature est appelée à se mouvoir; et si je suis absorbé par les dernières ou inférieures, je ne serai pas capable de juger entre les deux, car la différence en sera très peu perceptible pour moi; et pouvoir discerner entre *deux* choses qui, en apparence, diffèrent aussi peu que possible, est la grande pierre de touche du jugement.

Il est dit: «Si tout ton corps est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout éclairé, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» (Luc 11: 36); c'est-à-dire, si vous êtes vous-même sous la direction de la lumière, si elle a triomphé de chaque partie ténébreuse en vous, alors vous éclairerez comme un chandelier éclaire; vous ne répandrez pas seulement la lumière autour de vous, mais vous jugerez les ténèbres.

Or, c'est ici que se trouve la cause de tout ce qui entrave l'action de la lumière en nous; — cette lumière que nous recevons de notre foi, et qui agirait en nous librement s'il n'y avait pas quelque part une «partie *ténébreuse*»; et de même que, dans un cachot obscur et profond, une lampe n'éclaire pas aussi longtemps que sa lumière n'a pas de tous côtés triomphé des ténèbres, de même aussi, tant que je ne suis pas entièrement gouverné par

la foi que j'ai reçue, je n'appliquerai et je ne pourrai pas appliquer les pensées de la foi aux choses qui m'entourent, et je ne serai pas en état de comparer les unes avec les autres, la «partie ténébreuse» intervenant pratiquement et faisant dévier mon jugement. L'apôtre Paul se serait sans doute aisément soumis à l'avertissement de l'Esprit, qui lui disait de ne pas aller à Jérusalem, s'il n'y avait pas eu dans son cœur un désir *naturel* de s'y rendre, désir non encore réprimé par la lumière de la foi qui habitait en lui et qui, plus tard, le dirigea d'une manière si remarquable quand il écrivit l'épître aux Ephésiens. L'obstacle vient toujours du côté de l'homme; c'est pourquoi l'apôtre dit: «Ne vous conformez pas à ce siècle, mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite» (Romains 12: 2).

S'il y a encore de la conformité avec le monde, il y aura une «partie ténébreuse» où la lumière n'a pas pénétré, et, en proportion, il y aura de l'incapacité à «éprouver» quelle est la volonté de Dieu. Nos recherches à cet égard seront bien simplifiées si nous voyons que ce n'est pas la faute de *la foi*, pour m'exprimer ainsi, c'est-à-dire que cela ne provient pas d'un défaut dans la nature ou la mesure de notre foi, mais de ce qu'il y a en nous une «partie ténébreuse»; — nous n'ajoutons pas à la foi la «vertu» (2 Pierre 1: 5); il reste quelque attachement naturel pour le monde dont notre foi n'a pas triomphé et qui obscurcit la lumière, nous laissant sans direction pour nous-mêmes et sans utilité pour d'autres.

Nous avons un tableau frappant des deux côtés de la question que nous étudions, dans l'histoire d'Isaac et de Jacob, et de la foi par laquelle l'un et l'autre ont agi à la fin de leur carrière. La foi d'Isaac est ainsi commentée par le Saint Esprit dans l'épître aux Hébreux: «Par la foi, Isaac bénit Jacob et Esaü à l'égard des choses à venir» (chapitre 11: 20). La foi d'Isaac ne fut donc point en défaut, mais peut-on dire de lui que «tout son corps fût éclairé?» N'avait-il aucune «partie ténébreuse?» — Le chapitre 27 de la Genèse est là pour nous répondre; et il nous révèle quelle était la condition morale d'Isaac au moment où sa foi est ainsi reconnue par le Saint Esprit. Nous trouvons que lorsqu'il se préparait à bénir son fils selon cette foi, il manifesta une convoitise du présent siècle mauvais qui, comme nous le verrons, troubla son discernement. Ne se souvenant plus de ce que Dieu avait dit à la naissance d'Esaü et de Jacob, il s'était laissé gagner par les attentions *présentes* d'Esaü, et se voyant sur le point de mourir il lui commande: «Apporte-moi de la venaison et m'apprête des viandes d'appétit afin que j'en mange; et je te bénirai devant l'Eternel avant de mourir» (Genèse 27: 7).

Nous pourrions supposer que cette convoitise était de trop peu d'importance pour agir aussi désastreusement, au point d'obscurcir le jugement d'Isaac et de l'amener à faire usage des révélations faites à la foi, d'une manière directement contraire à la parole de Dieu! Mais il en fut ainsi; et si une circonstance aussi minime peut conduire un homme aussi loin, que ne fera pas une circonstance de quelque valeur? Cela nous enseigne que, lorsque nous nous permettons une jouissance qui n'est pas de la foi, il en résultera infailliblement qu'en voulant nous servir de la vérité, celle-ci sera mal dirigée, car le fait seul d'avoir la foi n'assure pas une application juste de la vérité. Si voire cœur s'attache à

ce qui est *présent* et qui n'est pas de la foi, car «les choses visibles ne sont pas de la foi», cette préoccupation pervertira votre jugement et vous fera appliquer faussement une vérité quelconque que votre foi aura saisie (\*). Vous rencontrerez constamment des chrétiens qui, possédant une vérité simplement par la foi, s'en servent tout à fait à faux et sont hors d'état de lui donner son application propre, par la seule raison qu'ils sont absorbés par telle ou telle chose de ce monde qui, pareille à une «partie ténébreuse», empêche la vérité d'avoir sa vraie et lumineuse puissance. Hélas! combien nous souffrons tous de ce mal! Mais il est bon de voir *pourquoi* l'on souffre.

(\*) Si je crois à la venue du Seigneur et que j'agisse contrairement à ma croyance à cet égard, est-ce que cela n'interceptera pas pour moi la lumière? Si j'agis contrairement à ma foi, est-ce que par là je ne voile et n'éteins pas la lumière de la foi.

Lorsque, par la grâce, Isaac est ramené à la pensée de Dieu, son âme passe par une violente commotion. «Il fut saisi d'un grand tremblement» (verset 33). Ceci exprime, je pense, le bouleversement qui a lieu en nous quand la pensée et la parole de Dieu reprennent leur autorité sur le cœur, et que l'âme rentre profondément en elle-même. C'est alors que «le renouvellement de l'entendement» produit la non-conformité avec le monde, et que l'on «éprouve quelle est la volonté bonne et parfaite de Dieu». Aussi après ce moment, Isaac s'écrie au sujet de Jacob: «*Je l'ai béni, et il sera béni!*»

Dieu maintient toujours sa vérité et sa grâce envers ses serviteurs; mais le serviteur aura à passer par une profonde humiliation, aussitôt qu'il voudra faire marcher ensemble les choses de la foi et «les choses qui se voient». Pussions-nous être vigilants, et chercher à nous tenir dans les régions de la foi, en sorte que nous ayons la conscience d'être guidés par la pensée de notre Seigneur, dont nous serons alors en état de rendre témoignage.

Il en fut ainsi de Jacob, comme nous le montre le chapitre 48 de la Genèse; et le contraste est remarquable entre lui et Isaac dans ces époques analogues de leur histoire. Lorsque Joseph amena à Jacob ses deux fils pour qu'il les bénît, les yeux du vieillard étaient appesantis par l'âge, tellement qu'il ne pouvait voir; mais au lieu d'être absorbé par les choses d'ici-bas, toute son âme est la lumineuse expression de la pensée de Dieu; et ce qu'il dit à Joseph, donne à connaître que, quelles que pussent être les espérances des autres, pour lui il n'en n'avait plus ici-bas. «Or quand je venais de Paddan, Rachel me mourut au pays de Canaan» (verset 7). — Ainsi que quelqu'un l'a dit, ces paroles: «*me mourut*», révèlent le secret d'un cœur qui a passé par le creuset de la souffrance; qui, en esprit, a été amené jusque dans la mort et y a laissé toutes ses affections naturelles dans ce qu'elles avaient de plus cher; qui est content de les y laisser et ne cherche plus à les satisfaire sur la terre.

Combien cet état diffère de celui d'Isaac! Jacob n'avait plus aucun lien ici-bas, rien ne l'y attirait. De plus il était un *adorateur*, car son âme était profondément occupée de la vérité que sa foi avait saisie; et en conséquence, il entre dans la pensée de Dieu et dirige ses mains «de propos délibéré» (verset 14), corrigeant l'arrangement de Joseph. Lorsque, par la foi, nous sommes dans la présence de Dieu, et occupés de la vérité que nous réalisons

par la foi, nous ne sommes pas seulement des adorateurs, mais nous sommes en communion avec la pensée et la volonté de Dieu. Nous «éprouvons» pratiquement cette volonté, parce que nous sommes «renouvelés dans l'esprit de notre entendement», étant délivrés de toute préoccupation qui nous en empêcherait ou qui voilerait pour nous cette volonté.

Avant de terminer, je désire seulement faire remarquer encore, que le moyen simple et véritable d'obtenir de la lumière d'une vérité quelconque est de la rattacher au Seigneur, de telle façon que nous nous trouvions placés dans la région même de la vérité, étant ainsi des adorateurs devant Lui *en rapport avec elle*. L'effet en sera que la vérité agira sur nous de la part le Dieu, qu'elle gouvernera nos sentiments et formera nos désirs selon sa propre nature. Alors nous saurons lui comparer les prétentions de l'homme et juger en comparant, parce que la lumière nous éclairera pour voir en quoi ces choses diffèrent. C'est toujours de nous-mêmes en *premier* lieu, que nous devons faire le sujet de notre expérience: le petit monde au dedans de nous doit d'abord être jugé dans les principes que nous désirons ou que nous devons juger dans le monde extérieur; car nous pouvons être assurés que nous ne serons pas en état de juger la *masse*, si nous n'avons pas jugé *l'unité, le moi*, qui n'est que le type et la miniature du monde dans son entier. Souvent nous nous mettons à juger et à condamner le monde, mais tout vrai disciple reconnaîtra qu'il n'aura de puissance pour le faire selon Dieu, que dans la mesure où il sera parvenu à se juger lui-même devant Dieu dans la soumission. Que le Seigneur nous dirige de manière à réaliser la vérité que nous avons reçue par la foi, pour que nous éprouvions quelle est sa puissance pour nous guider dans les circonstances où nous passons, et nous garder des influences de ce présent siècle mauvais. Amen!

## Fragments

---

### ME 1869 page 40

Suis-je un serviteur et mon Maître peut-il se tromper? Ai-je commis des fautes et mon Maître ne peut-il les réparer? — Maintiens la place de l'obéissance à Dieu en toute circonstance, sachant qu'en le servant, Lui, toutes choses, la faute même, concourront au bien. Si tu es un serviteur, tu es là où Dieu t'a mis. — Mais j'ai failli! Je dis à mon Maître: «Maître, j'ai failli et je dois remettre tout entre tes mains». — Confesse tout à Dieu, abandonne-lui tout et sers-le toujours.

---

Deux choses sont comprises dans la dépendance de Dieu: d'abord la conscience que dans aucun cas je ne puis me passer de son secours; ensuite que Dieu est «pour nous». En d'autres termes, je me confie en son amour et en sa puissance en ma faveur, en même temps que je sens que sans Lui je ne puis rien faire. — Aussitôt que j'admets une dépendance personnelle de Dieu, j'introduis la pleine lumière, et peu à peu mes yeux apprennent à voir clair. Christ est cette lumière et quand nous avons affaire à Lui, la subtilité du mal est discernée.

### ME 1869 page 200

Bengel (né en 1687) croyait que le chrétien doit attendre l'apparition de Jésus Christ plutôt que la mort. Il n'avait pas une haute opinion de *l'art* de mourir *convenablement*, il avait ses idées à lui là-dessus. Il ne voulait pas mourir avec une pompe spirituelle; il n'était pas de l'avis de certains docteurs qui considèrent la théologie comme n'étant autre chose que l'art de mourir. Lui désirait mourir d'une manière tout ordinaire; aussi s'occupait-il à corriger des épreuves d'imprimerie jusqu'à la fin, Le délogement fut pour lui comme si on l'avait appelé hors de la chambre pendant ses heures de travail.

## Jésus, le Sauveur des péchés

---

Récit de l'expérience d'un chrétien - ME 1869 page 47

Je crois glorifier la grâce de Dieu en racontant de quelle manière le Seigneur a agi envers mon âme, surtout pour ce qui regarde la merveilleuse délivrance du pouvoir et de la domination du péché, délivrance qui est en Jésus.

Ma conversion fut positive et évidente. Après de longues années d'efforts accomplis sous la loi, dans lesquels je recourais en vain à tous les moyens imaginables pour gagner la faveur divine et le pardon de mes péchés, je fus amené à voir mon entière impuissance et à me confier entièrement en Christ seul pour être sauvé. Je crus au témoignage que Dieu rend de son Fils; je vis que Jésus avait répandu son sang pour moi, et je trouvai dans sa mort tout ce dont j'avais besoin pour être réconcilié avec Dieu. Je sus que j'étais né de nouveau, que j'étais un enfant de Dieu, héritier d'un glorieux héritage et depuis lors je n'ai jamais eu un instant de crainte au sujet de mon acceptation auprès de Dieu, ni de doute sur la vie éternelle qui m'était dès à présent donnée.

Le Seigneur, dans sa grâce, m'initia peu à peu à la connaissance de beaucoup de vérités. L'éducation sévère que j'avais reçue parmi les Quakers, avec lesquels je marchais alors, m'avait déjà séparé, dans une grande mesure, des coutumes et des amusements du monde, et toutes mes pensées se concentraient sur la doctrine de Jésus, comme sur le seul objet réellement digne d'attention et de sérieuse préoccupation. Les enseignements de la Bible se développèrent les uns après les autres devant mes recherches actives et je voyais combien ma position judiciaire en Christ était parfaite, et parfaite aussi ma justice devant Dieu en Lui. Je me réjouissais à la pensée de la seconde venue du Seigneur et j'avais saisi ma position dans les lieux célestes comme ressuscité avec Christ et assis là avec Lui. Les types de l'Ancien Testament étaient pour moi un sujet d'études profondes et de grandes jouissances, et la vérité dispensationnelle m'était devenue familière et m'intéressait vivement. Bien des vérités pratiques aussi concernant la guerre, le serment, la simplicité du culte, le sacerdoce universel de tous les croyants et le gouvernement du Saint Esprit dans les assemblées des bien-aimés enfants de Dieu, ressortirent pour moi avec une grande clarté des Ecritures, et j'hésitais rarement à agir selon mes convictions de devoir à l'égard de ces choses.

Cependant, malgré tout cela, mon coeur était mal à l'aise. Je ne pouvais pas douter que je ne crûsse en connaissance, mais je ne pouvais pas davantage nier que je ne croissais pas en grâce, et au bout de huit années de vie chrétienne, je fus forcé de reconnaître avec douleur que je n'avais pas même autant de pouvoir contre le péché que lors de ma conversion: en face de la tentation j'étais la faiblesse même. Ce n'était pas ma marche extérieure qui m'affligeait, quoique maintenant je voie qu'elle était bien loin de ce qu'elle aurait dû être; mais ce qui me troublait, c'étaient les péchés de mon coeur. Je trouvais là l'indifférence, la mort, le manque d'amour chrétien, la connaissance intellectuelle de la



vérité sans aucun effet moral correspondant, des racines d'amertume, l'absence d'un esprit doux et paisible — tous ces péchés intérieurs sur lesquels les enfants de Dieu ont si souvent à gémir.

Bien que n'étant pas sous la loi, mais sous la grâce, je ne pouvais me dissimuler que le péché avait plus ou moins d'empire sur moi, et je sentais que je n'atteignais pas à la mesure que place devant nous la Parole de Dieu. Celle-ci nous montre la vie du chrétien comme étant une vie de victoires et de triomphes, tandis que ma vie en était une de chutes et de défaites. Les commandements qu'elle nous donne d'être saints, conformes à l'image de Christ, irrépréhensibles et purs, des enfants de Dieu sans reproche, m'apparaissaient comme autant de moqueries, tellement je trouvais impossible quant à *moi*, de jamais arriver à une pareille hauteur; je faisais beaucoup d'efforts pour y parvenir, mais je n'étais ni satisfait ni heureux.

Même la certitude que j'avais, à travers tous mes manquements, que Dieu m'aimait et qu'il m'avait reçu à lui pour l'amour de son Fils bien-aimé, ne faisait qu'ajouter à mon fardeau, car la conscience d'être un fils sans que l'on soit en état de se conduire comme un fils, ne peut qu'être une source d'amer chagrin. Je passais quelquefois par de véritables angoisses dans mes luttes pour amener un autre état de choses; je formais des résolutions, je priais, je m'efforçais, je combattais, je m'excitais moi-même jusqu'à penser que ce que je possédais de plus précieux sur la terre ne pourrait continuer à m'appartenir qu'autant que j'arriverais à une marche plus fidèle et plus dévouée. Quand la maladie s'attaquait à quelques-uns de ceux que j'aimais, que de vœux je faisais dans le plus profond de mon âme de servir Dieu désormais d'un cœur entier, s'il voulait épargner la vie de ces êtres si chers! Mais tout était vain, et même me semblait-il, pire que vain! Quand je voulais «pratiquer le bien, le mal était avec moi», et je ne voyais d'espoir de délivrance que dans la mort qui, en détruisant ce «corps de péché» auquel j'étais enchaîné, briserait ainsi le joug de mon esclavage.

Quelquefois une nouvelle lumière sur la vérité de Dieu dans la Parole semblait m'élever pour un temps au-dessus de la tentation et me rendre plus que vainqueur; et j'étais heureux à la pensée qu'enfin j'avais trouvé le secret de vivre et que désormais mes chutes continuelles seraient transformées en constantes victoires. Mais bientôt, quand la vérité dans laquelle je m'étais réjoui m'était devenue familière, je sentais avec douleur qu'elle semblait perdre sa puissance et je demeurais aussi misérable qu'auparavant et même plus, car ma responsabilité, devenue plus grande par ma plus grande connaissance, me plaçait sous un plus sévère jugement.

Il y avait encore une autre chose qui me troublait. J'avais appris, et je trouvais aussi dans la Bible, qu'il m'était donné de savoir que le Saint Esprit habitait en moi pour me conduire et me diriger et je croyais qu'en effet il habitait en moi; mais en même temps je sentais que, pratiquement, son enseignement m'était peu connu et que je n'avais aucune conscience de sa présence. Toutefois, que le privilège de le connaître ainsi devait être d'un prix inestimable, je le comprenais toujours mieux à mesure que je découvrais combien ma

sagesse et mon jugement propres étaient impuissants pour me guider dans le bon chemin, et que je reconnaissais que ce n'était que lorsque l'Esprit accompagnait mon service et lui donnait de l'énergie, qu'il y avait du fruit. Mais ici encore tous les efforts que je faisais étaient infructueux et je demeurais plongé dans une perplexité et des ténèbres toujours croissantes.

Il y avait des moments où j'étais porté à croire que tous les chrétiens n'étaient pas comme moi, que la vie de plusieurs d'entre eux avait un degré de dévouement et de profondeur de communion, auxquels je demeurais étranger, et je me demandais quel pouvait être leur secret; mais supposant qu'il ne pouvait consister qu'en une vigilance plus stricte et plus continue, je ne voyais d'autre moyen que de redoubler d'efforts et de rentrer dans cette même voie de luttés et de combats pour n'y rencontrer que les mêmes tristes mécomptes.

Telle était ma vie; et malgré une grande apparence de sérieux et de dévouement au service du Seigneur, je sentais qu'elle était une banqueroute. Souvent je me disais que si c'était là tout ce que l'évangile de Christ avait pour moi, c'était une cruelle déception; car bien que je ne doutasse jamais que je fusse un enfant de Dieu, *pardonné* et *justifié*, possesseur de la vie éternelle et héritier d'un héritage céleste, cependant, quand mon coeur me condamnait — ce qui était presque constamment le cas — je n'avais aucune confiance en Dieu et je n'étais pas heureux. Le ciel même semblait perdre son attrait pour ce coeur qui était loin de Dieu.

Je commençai à soupirer après la sainteté, et à gémir sur l'esclavage du péché sous lequel j'étais retenu; tout mon être languissait après une entière conformité à la volonté de Dieu et une communion non interrompue avec lui. Seulement j'étais tellement convaincu que ni efforts, ni résolutions, rien enfin de ce qui était fait dans ma force propre, ne me servirait, et j'étais en même temps tellement ignorant d'aucun autre chemin, que je fus sur le point de m'abandonner au désespoir.

A ce moment de l'extrême besoin, Dieu me mit en rapport avec des chrétiens dont l'expérience paraissait bien différente de la mienne. Ils déclaraient avoir trouvé un chemin de sainteté dans lequel, tant qu'on y demeure, on ne rencontrait ni chutes, ni défaites, mais où l'on était plus que vainqueur par Christ. Je leur demandai leur secret et ils me répondirent qu'ils renonçaient simplement à tout effort fait dans leur propre force et se confiaient en Jésus Christ.

Je n'oublierai jamais l'étonnement où me jeta cette réponse. Comment, leur dis-je, vous voulez dire que vous avez renoncé à tout effort de votre part dans, votre vie de chaque jour, et que vous ne faites *que* vous confier en Jésus? Est-ce qu'il vous rend donc véritablement vainqueurs?

— Oui, me répondirent-ils. Jésus fait tout. Nous nous abandonnons à lui; nous n'essayons pas même de vivre notre vie; nous demeurons en lui, et il vit en nous. Il opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir et nous nous tenons en repos.

La possibilité d'une pareille vie fut pour moi comme une révélation, mais l'idée en était trop nouvelle et trop étrange pour que je pusse la saisir. Je n'avais jamais pensé à Christ comme étant un Sauveur dans le sens dans lequel j'entendais ici parler de lui. J'avais compris, il est vrai, qu'il m'avait *donné* la vie comme un don gratuit, sans que, de mon côté, j'eusse rien pu faire que croire et recevoir; mais la pensée qu'il pourrait *vivre* ma vie pour moi, de la même manière, surpassait tout ce que j'étais capable de concevoir. J'avais appris à me confier en lui pour le pardon de mes péchés, mais pour *triompher* de mes péchés, je m'étais toujours confié en moi-même. J'avais discerné la funeste erreur du légalisme quand il s'était agi de ma rédemption, mais j'étais complètement sous la loi dans mes pensées relativement à une vie habituellement sainte; et jamais, l'idée ne m'était venue de me confier sur Christ à cet effet; je ne savais comment m'y prendre.

Je me remis donc à l'oeuvre avec plus d'ardeur que jamais. Toujours de nouveau je tâchais de me consacrer entièrement à Dieu. Je cherchais à lier ma volonté avec des chaînes de fer et à l'offrir à Dieu comme un sacrifice saint. Je passais des nuits entières à lutter avec Dieu dans la prière pour qu'il me bénît comme il avait béni ces frères en Christ. En un mot, je faisais tout sauf la seule chose nécessaire. Je ne pouvais pas croire; je ne me confiais pas et tout le reste était inutile; pas tout à fait cependant, car j'appris ainsi d'une manière évidente et sensible que, par moi-même, je n'avais aucune force. J'aurais pu déjà le savoir; j'aurais *dû* le savoir, car Dieu, dans sa Parole, nous le révèle pleinement. Il nous enseigne toujours et de mille manières différentes que nous ne sommes rien, et que Christ est tout; malheureusement c'est une leçon que nous sommes très lents à apprendre et le *moi* était si puissant dans mon être qu'il me fallut une longue et pénible discipline avant d'en avoir fini avec lui.

A la fin cependant je vis clairement que par moi-même je n'étais et ne pouvais rien, et que j'avais besoin de Christ aussi bien pour ma vie de chaque jour que pour me donner «la vie». Je compris que j'étais tout aussi incapable de me gouverner moi-même et de tenir en bride ma langue pendant cinq minutes, que je l'avais été pour convertir mon âme, et qu'une entière consécration à Dieu ne m'était possible qu'autant que Dieu lui-même l'accomplirait en moi. En somme je discernai la vérité si simple, que j'aurais dû connaître depuis longtemps, c'est que sans Christ — non pas seulement sans son secours, mais sans Lui-même — *sans Lui*, je ne pouvais rien, absolument rien. Je vis que tous mes efforts, bien loin de m'aider, n'avaient fait qu'entraver l'oeuvre; que j'avais méconnu la grâce de Dieu et cela aussi réellement que le ferait un pécheur qui chercherait à sauver son âme par sa propre force; car «si la justice est par la loi» (si elle pouvait être obtenue par des oeuvres aussi légales que celles-ci) «Christ est mort en vain». Et je renonçai pour toujours à toutes mes tentatives.

Je me mis alors à sonder les Ecritures pour voir s'il y avait en Jésus quelque ressource pour répondre aux besoins de mon âme, et je trouvai qu'elles étaient pleines de déclarations à cet égard. J'y lus que le salut, pour lequel Christ a donné sa vie, est un salut parfait, et qu'il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Je trouvai

qu'il se présentait à moi comme ma vie, et qu'il voulait entrer dans mon coeur pour le posséder en entier et en rendre toutes les pensées captives à lui-même. Je trouvai que non seulement il me permettait, mais me commandait, de demeurer en lui, en m'assurant que, en demeurant ainsi en lui, je produirais en lui beaucoup de fruit et que je ne pécherais pas. Je compris que c'était là vraiment une «bonne nouvelle» qui devait répondre à toute l'étendue de mes besoins; qu'une pareille rédemption devait satisfaire à mes désirs les plus vastes, et je désirai ardemment me l'approprier,

Mais ici je rencontrai encore un ennemi que je croyais vaincu pour toujours: il me semblait que je ne pouvais pas me confier en Jésus; c'était comme si j'avais peur de le faire. Le légalisme avait été combattu et chassé, mais l'incrédulité était toujours là, et menaçait de me fermer l'accès de la terre promise du repos. Quoique Dieu déclarât que le Seigneur Jésus était un Sauveur parfait, capable de suffire à tous mes besoins, jour après jour et heure après heure, je ne pouvais pas croire que cela pût être vrai. Une pareille confiance me paraissait trop grande à placer même en Jésus. — Heureusement que le Seigneur, dans son amour, renversa cette dernière barrière.

Il nous envoya un jeune homme, dont l'âme était envahie par les ténèbres à la suite de doutes au sujet de son salut, et ce fut mon privilège de lui montrer Jésus comme le Sauveur qu'il lui fallait et de lui affirmer la réalité et la perfection du salut qu'il nous a acquis par son sang. En causant ainsi avec lui et en développant l'amour infini de Christ et sa divine puissance pour sauver jusqu'au bout ceux qui viennent à lui, je me sentis repris dans ma conscience à cause de ma propre incrédulité. Pouvais-je, moi, exhorter cette pauvre âme incertaine à se confier en ce Rédempteur, auquel moi-même je refusais ma confiance? Était-il possible que le Sauveur, qui était tout disposé à pardonner les péchés de l'homme rebelle, ne le fût pas à délivrer de la puissance et de la domination du péché l'âme altérée de celui qui l'aimait et qui désirait ardemment de le suivre? Devais-je, moi, pousser cet homme à croire que ses prières pour obtenir le pardon étaient entendues, quand je ne croyais pas que les miennes pour devenir conforme à l'image de Christ l'étaient ou le seraient jamais? Mon coeur se troubla à la pensée d'une pareille inconséquence, et le dernier obstacle de l'incrédulité fut enlevé. Jésus se révéla à moi comme tellement digne de toute ma confiance que je ne pus faire autrement que de m'abandonner à lui. Il se fit voir à moi comme un Sauveur parfait, complet, présent, et je me remis entièrement entre ses mains, lui disant que je n'avais aucune force, que je ne pouvais ni sentir, ni penser, ni agir un seul instant comme j'étais tenu de le faire et qu'il devait le faire pour moi, qu'il devait faire tout. Je confessai l'impuissance absolue où j'étais de me consacrer à son service, de soumettre ma volonté à la sienne, et je me jetai, pour ainsi dire, à corps perdu dans l'océan de son amour, pour qu'il accomplît toutes ces choses en moi par son opération puissante. Je me confiai en lui entièrement et complètement. Je crus qu'il pouvait me sauver de la puissance journalière du péché avec une foi aussi simple que lorsque je crus qu'il pouvait me sauver de la culpabilité du péché. Je crus à la vérité de cette parole qu'il était ma sanctification, aussi bien que ma justification, et que non seulement il pouvait et

voulait me sauver, mais qu'il me sauvait en effet. Jésus devint pour moi un Sauveur actuel et je trouvai enfin le repos, repos qu'aucune parole ne peut décrire: — le repos de tous mes efforts légaux, de toutes mes luttes pénibles, de toutes mes tristes défaites. Le secret de la sainteté me fut révélé et ce secret, c'est *Jésus* — Jésus qui m'a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption (1 Corinthiens 1: 30).

D'abord ma foi fut faible et chancelante. C'était presque en tremblant que je m'attachais à Christ moment après moment, disant continuellement dans mon coeur: «Jésus, je me confie en Toi, je me confie en Toi; Vois, Seigneur, j'ai confiance en Toi»: mais je trouvais, à ma surprise, qu'il me délivrait *en effet*, que c'était une réalité pratique. Quand la tentation se présentait, je n'essayais pas d'en triompher par moi-même, mais je la transmettais aussitôt à Jésus, en lui disant «Seigneur Jésus, sauve-moi de ce péché, je ne puis pas me sauver moi-même, mais tu le peux et tu le veux, je me confie en Toi». Alors je laissais la chose entre ses mains et il combattait pour moi, tandis que je me tenais en repos. Et Jésus était toujours vainqueur.

De cette manière, ma foi croissait journellement et je fus en état de saisir de plus en plus ce pour quoi j'avais été saisi par Christ. Mon désir était d'atteindre aux dernières limites de la délivrance du péché, délivrance qui m'avait été acquise par la mort de Christ; ce qu'étaient au juste ces limites, soit dans leur étendue, soit dans leur nature, je n'aurais pas su le dire, mais j'abandonnai tout à Jésus. Je ne connaissais pas davantage la signification *exacte* de ce passage de l'Écriture, où il nous est dit que le corps du péché est annulé par la croix de Christ, et où il nous est commandé de nous tenir nous-mêmes pour morts au péché (Romains 6); mais je savais qu'il s'agissait de quelque chose qui nous rendrait capables de ne plus servir le péché désormais et de porter des fruits en sanctification; qu'il s'agissait, de plus, d'une chose qui satisferait Dieu et lui serait agréable; et si cela était un résultat de la mort de Christ, je compris que, quoique indigne et vil en moi-même, il m'appartenait à *moi* d'y avoir part. Je compris en outre que, comme résultat de la mort de Christ, je ne pouvais y entrer que par la foi, et que par conséquent cela m'appartenait du moment où je me confiais en Dieu à ce sujet. Je me confiai donc en lui pour cette chose-là *positivement*, et moi, même *moi*, je fus en état de me «tenir moi-même pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus».

C'est ainsi que je fis l'expérience que cette chair, que j'avais appris à connaître comme si entièrement corrompue et incapable d'aucune amélioration, que cette chair pouvait être misé de côté. Je lisais: «Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». Par la foi je savais que l'Esprit de Dieu habitait en moi, et par la foi je pouvais donc m'écrier en triomphe: «J'ai crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises» — «Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi».

Et je vis qu'il m'était fait selon ma foi. En me tenant pour mort, je vis que pratiquement *j'étais* mort au péché. En dépouillant le vieil homme par la foi et en revêtant le nouvel homme, je trouvai que j'étais réellement dépouillé de l'un et revêtu de l'autre. Je fus en état, en un mot, de marcher par l'Esprit et de ne pas accomplir les convoitises de la chair.

J'entrai dans le repos de la foi, ce repos qui demeure pour le peuple de Dieu et c'est là que je demeure encore. Ce n'est pas qu'il n'y ait des luttes, non! mais ce n'est plus moi qui combats, c'est Christ, et j'en suis arrivé à comprendre la joie qu'il y a à endurer la tentation, sachant que l'épreuve de ma foi produit la patience et sera trouvée tourner à louange, à honneur et à gloire dans la révélation de Jésus Christ.

Et maintenant si l'on me demande quelle est ma vie, je ne puis que répondre, avec un sentiment profond et permanent de mon propre néant, que Christ est ma vie. Auparavant je possédais la vérité relativement à Christ, maintenant je le possède Lui-même! Auparavant je m'efforçais de vivre dans ma nouvelle nature sans me tenir dans une entière et personnelle dépendance de Christ, maintenant je suis uni à lui dans une unité qui est indescriptible, n'ayant d'autre vie que la sienne; perdu et absorbé en lui. Ce n'est pas que je ne quitte quelquefois cette bienheureuse demeure pour marcher de nouveau selon la chair, à mon inexprimable douleur et regret, mais Christ est toujours le même et l'accès jusqu'à Lui par la foi est toujours ouvert; et grâces en soient rendues à Dieu, il est fidèle pour garder ce que je lui ai confié; et il affermit mon âme toujours davantage, fermement et inébranlablement en Lui-même.

Finalement, j'ai aussi compris le secret de l'habitation et de la direction de l'Esprit, mais ceci je ne puis l'expliquer. La voix de Christ dans l'âme ne peut être entendue que de ceux qui demeurent en Lui, et doit être connue par l'expérience pour être comprise; qu'il me suffise de dire que tout ce que je désirais si ardemment est à moi maintenant par la foi, et je suis satisfait.

Tout le passé de ma vie chrétienne me paraît comparativement perdu. J'étais un enfant de Dieu, cela est vrai, mais ma croissance était entravée et ma stature chétive. Maintenant j'ai commencé à croître et il n'y a pas de bornes à ce que l'avenir peut produire. Je suis entré dans la voie de la sainteté, et mon sentier, même le mien, je le crois humblement, sera comme le sentier du juste, dont la lumière resplendissante augmentera son éclat jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. Ma consécration à Dieu, qui m'avait paru impossible, est devenue toute la joie de mon coeur; je suis consacré non pas à cause de ce que j'ai abandonné, mais à cause de ce que j'ai reçu. Jésus est entré dans mon coeur et en a pris possession et, par l'opération de sa puissance, il s'assujettit toutes choses. Absolument indigne par moi-même, moins que néant, j'ai trouvé en Christ tout ce dont j'ai besoin. Les efforts de toute ma vie, pour devenir saint pratiquement, ont trouvé leur solution en Lui; rempli de Christ, je suis rempli de justice. Demeurant en Lui, la promesse m'est assurée que je porterai beaucoup de fruit. Croire, être dans le repos, demeurer en Lui — telle est ma part; Jésus fait tout le reste.

## Le culte chrétien

---

P.N. ME 1869 page 73

Le culte embrasse tous les actes par lesquels nous exprimons à Dieu le sentiment que nous avons de Lui et de nos rapports avec lui. Ces rapports étant plus ou moins compris, il est facile de concevoir que nos expressions seront plus ou moins adaptées à la réalité de notre position devant Dieu. Le culte chrétien a ceci de distinct, qu'il se base sur la révélation parfaite de Dieu en Jésus Christ et qu'il ne pourra pas avoir lieu à moins que l'homme ne soit soumis à cette révélation, qu'il n'en ait l'intelligence, qu'il ne soit dans la foi et qu'il ne marche dans l'obéissance. Un *homme du monde*, loin de Dieu, en dehors de la foi, ne peut pas rendre un culte, il lui faut d'abord l'expiation, sans quoi il n'est que pécheur et la présence de Dieu n'est que jugement pour lui; un *croisant coupable* fait de vains efforts pour le culte, parce qu'il faut d'abord qu'il confesse le péché, afin que sa conscience en soit déchargée, car ce n'est qu'avec un cœur sincère, une foi inébranlable, ayant les cœurs purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'une eau pure, que nous pouvons nous approcher de Dieu (Hébreux 10: 22). Il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi (Hébreux 11: 6); il est également impossible de croire en Dieu sans en avoir entendu parler (Romains 10: 14), et c'est par le moyen de la parole que Dieu se fait entendre. Dieu parle et l'homme doit lui répondre par la foi. Le chrétien a cette *intelligence*, qui provient de la connaissance de Dieu et de Christ. Voilà, le premier élément nécessaire pour rendre un culte. Nous *savons*, dit l'apôtre, que nous sommes de Dieu, mais tout le monde est plongé dans le mal. Or nous *savons* que le Fils de Dieu est venu et il nous a donné *l'intelligence* pour connaître le véritable (1 Jean 5: 19, 20); et c'est ici la vie éternelle qu'ils te *connaissent* seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ (Jean 17: 3). Cette *intelligence* dont l'apôtre parle et *cette vie* que Jésus donne au croyant sont inséparables de la foi. L'homme charnel n'y comprend rien (1 Corinthiens 2: 14), il faut la foi; il faut la vie «il faut être né de nouveau» (Jean 3: 3). L'homme pécheur est *mort* dans ses fautes et dans ses péchés, il est tellement plongé dans le mal, qu'il ne saurait s'en retirer, si Dieu n'y avait pas pourvu; ce Dieu ne nous a pas laissés à nous-mêmes; il a rendu témoignage du salut dans la personne de Jésus, comme étant le *chemin* qui nous conduit à Dieu et qui a ouvert ce chemin pour le pauvre pécheur par le sacrifice de lui-même (Hébreux 10: 20). Dans la loi nous avons la connaissance de ce que *l'homme* devrait être et de ce qu'il est; elle déclare qu'il est *pécheur* (Romains 3: 20); dans l'évangile nous trouvons la connaissance de *Dieu* en Jésus Christ, Dieu est *Sauveur*. De plus Dieu s'est révélé en Christ comme Père, et celui qui *croit* n'est pas seulement sauvé, il est *enfant de Dieu* et il a des privilèges que le monde ne connaît pas (Jean 1: 12; Romains 7: 16; 1 Jean 3: 1, 2); il a des joies, il a des assurances, il a des espérances, que le Saint Esprit déploie devant lui, qui mettent son âme dans un état de bonheur, par lequel il est rendu capable d'être un adorateur en esprit et en vérité.

C'est *Dieu*, c'est la grâce infinie qui réveille le pécheur, qui lui donne le salut et qui le place finalement saint et irrépréhensible devant Lui-même en amour.

C'est *Christ*, par lequel tout ceci est rendu possible, Christ qui a fait son oeuvre de rédemption, Christ qui révèle le Père; Christ qui est notre vie.

C'est par le *Saint Esprit* que ces choses sont appliquées à notre âme, car il est écrit: «Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu» (1 Corinthiens 6: 11).

C'est l'Esprit qui vivifie, c'est l'Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (Romains 8: 16).

Aussi la *conscience* est amenée dans la présence de Dieu et alors il ne s'agit plus, ni de Jérusalem, ni de la montagne, ni de la religion de nos pères. Y a-t-il du mal? on ne craint pas de le confesser, la lumière de la présence de Dieu met tout au jour; on se discerne soi-même, on confesse ses péchés et on trouve que Dieu est fidèle et juste pour pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice, car le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché (1 Jean 1: 7-9).

Dans *le ciel* tout est préparé pour nous recevoir; là il y a le Père qui nous aime; là il y a Christ glorifié, pour nous la preuve et la garantie d'un accès parfaitement ouvert, d'un accueil parfaitement agréable; là il y a le sang; là il y a le Juste.

Sur *la terre*, il y a l'Esprit qui rend témoignage, qui intercède, qui vient à notre secours, qui distribue les dons, qui nous met en liberté.

Bienheureux ceux qui sont ainsi placés, avec un coeur purifié d'une mauvaise conscience, dans la liberté de l'Esprit devant Dieu le Père. Ils rendent grâce, ils sont remplis de la plénitude de Dieu, tout déborde, l'eau jaillit dans la vie éternelle.

C'est d'abord *le Père* qui cherche de tels adorateurs dans son amour; ensuite c'est *Dieu*, dont la nature et la majesté en réclament de tels. *Il faut* que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

Une forme quelconque, même la cène, qui est d'une si grande importance pour l'assemblée de Dieu et qui fait si bien partie du culte collectif, ne peut pas remplacer cet état d'âme, dont nous venons de parler; dans la cène nous nous souvenons de Christ, base de toute notre liberté; dans la cène nous annonçons la mort du Seigneur à ceux qui nous entourent, soit aux anges qui contemplent et qui apprennent, soit au monde qui est jugé.

La volonté de l'homme n'y peut faire que du mal, gêner, entraver le courant et contrister l'Esprit.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous aussi par l'Esprit et le culte des enfants de Dieu s'en ressentira bientôt; il sera un culte en esprit et en vérité.



## Consolation

---

Darby J.N. ME 1869 page 77

J'ai trouvé quelquefois qu'il m'a fallu dire: «Mon âme est abattue au dedans de moi». Et ne pas être exaucé, n'est pas une preuve que Dieu ne nous aime pas. Les souffrances de Christ m'ont paru admirables à ce point de vue: ce n'est pas seulement une expiation faite, mais aussi une évidence que les plus grandes souffrances sont compatibles avec un amour parfait de la part de Dieu. Les Psaumes en rendent témoignage. Je me rappelle parfaitement le temps où je ne pouvais pas m'appliquer une seule promesse, et où, quand je lisais les Psaumes, ma seule consolation était que ceux qu'ils me présentaient étaient des saints; et ils étaient misérables; et dans mon cas c'était ma seule branche de salut. Le Psaume 88 me frappa spécialement, parce que d'un bout à l'autre, il a ce même caractère. Je me dis: Peut-être donc, malgré tout ce que j'éprouve, je suis pourtant un saint, car voilà un saint qui était dans mon cas. Il n'y a pas un seul rayon de lumière, c'est-à-dire de consolation, dans ce Psaume, car Dieu fournit des consolations pour les inconsolables dans quelque position qu'ils se trouvent. Il sait bien, — je le sais bien moi-même, que c'est un travail inutile de tâcher de consoler les inconsolables; c'est presque une moquerie, le vent qui passe par-dessus un mort et qui ne le rafraîchit pas. Mais Dieu dit: Vous aurez de ma part des compagnons dans vos misères; je serai dans votre peine si vous ne pouvez pas être dans ma joie.

«Les eaux me sont entrées jusque dans l'âme», dit le Psaume 69, «je suis enfoncé dans un borbier profond, *dans lequel il n'y a pas où prendre pied*». Il était justement entre deux éternités, et il n'y avait pas un rayon de lumière; au contraire la colère était là. «Je suis entré au plus profond des eaux, et le courant m'emporte. Je suis las de crier; mon gosier est devenu sec, mes yeux sont consumés pendant que j'attends après mon Dieu». Voilà quelqu'un qui était plus misérable que moi. Mais moi, direz-vous peut-être, j'ai connu la joie. Dieu ne vous laissera pas échapper ainsi; car Lui, n'avait-il pas connu la joie dans le sein même du Père? Lui était plus misérable que vous, c'était le Fils de Dieu. Voilà donc votre compagnon. Peut-être y en a-t-il d'autres. Mais quoi qu'il en soit, quoi que vous soyez, et quelle que soit votre connaissance stérile, — de ceux qui viennent à Jésus, il ne repoussera personne; et il dit: «Venez à moi»; Lui qui marchait, souffrait, priait, travaillait de ses mains, s'entretenait avec eux: «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et êtes chargés, et je vous donnerai du repos». C'est à Jésus lui-même qu'il faut venir, tel qu'on est. Jésus ne cherche pas les âmes qui sont à leur aise.

Je sais quelle épreuve c'est pour une âme de se trouver seule. Jésus a connu cette épreuve. On est seul en quelque sorte, quand on n'a autour de soi que des personnes sur lesquelles on agit. Plus on sait prendre une petite place, plus on est heureux et Satan peut moins faire. Si on s'avance, on s'expose à recevoir plus de flèches d'une manière ou d'une

autre. «Ainsi donc, dit l'apôtre, la mort opère en nous, mais la vie en vous». Si on n'a pas fait son compte pour la mort, on est étonné de la trouver dans la vie chrétienne; la mort est toujours la mort; on ne s'y accoutume pas. Si on la porte par la foi, si on a la sentence de mort en soi, la mort est déjà là et Satan ne peut pas beaucoup faire, et notre confiance est infiniment plus grande, parce qu'on se fie à Celui qui ressuscite les morts. Mais il faut bien de la foi pour cela; au moins c'est ce que je sens. S'il y a quelque plaie qui a été pansée à la légère, quelque chose par quoi Satan peut troubler (et Dieu le permet, parce qu'il n'y a pas eu devant Lui une pleine confession; et par conséquent l'Accusateur a le pouvoir de tourmenter et se cache sous d'autres formes), il faut être entièrement franc devant Dieu, afin de trouver la paix. Si ce sont des tentations présentes, il faut, tout en se fiant complètement au sang de Christ, sentant que Dieu a condamné le péché dans la chair en envoyant son Fils pour le péché, chercher la présence et la puissance de l'Esprit et la communion des frères.

## Explication de passages

---

Réponses à des correspondants - Darby J.N. ME 1869 page 80

Notre frère G. J. aux Eymers nous demande l'explication de 1 Corinthiens 15: 29. Nous ne saurions mieux la lui donner qu'en citant ce que dit là-dessus notre frère J. -N. Darby dans les Etudes sur la Parole de Dieu, Nouveau Testament, IVe partie, page 105 et suivante.

«L'apôtre avait dit (verset 18) que si les morts ne ressuscitent pas, ceux qui s'étaient endormis en Christ étaient péris, puis que les vivants étaient de tous les hommes les plus misérables. Au verset 29, il revient sur ces points et parle de ceux qui sont baptisés pour les morts, en rapport avec l'assertion que, s'il n'y a pas de résurrection, ceux qui s'étaient endormis en Christ étaient péris. Si, dit-il (en répétant avec plus de force l'expression du verset 16), les morts ne ressuscitent absolument pas, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, etc.? Et ensuite il montre jusqu'à quel point, s'il n'y a pas de résurrection, il est lui-même de tous les hommes le plus misérable: car à tout moment il était, humainement parlant, en danger de périr aussi, ayant à lutter comme avec des bêtes féroces; mourant chaque jour. Etre baptisé pour les morts, c'est donc devenir chrétien en vue de ceux qui sont endormis en Christ et particulièrement en vue de ceux qui avaient été mis à mort pour lui. Au chapitre 4 de la première épître aux Thessaloniens, le sujet, bien qu'il soit parlé de tous les chrétiens, est envisagé de la même manière. Le mot traduit «pour», dans la phrase «pour les morts», est habituellement employé dans ces épîtres pour: «en vue de, en rapport avec».

## Explication de passages

---

### ME 1869 page 96 - Réponses à des correspondants

Notre frère M. à Gory nous demande quelle est la différence entre ces mots d'Ephésiens 1: 18: «Sa vocation» (de Dieu); et ceux d'Ephésiens 4: 4 : «votre vocation». Nous pensons qu'il n'y en a point au fond: dans le premier passage, «la vocation» ou l'appel est considérée en Dieu qui l'adresse; dans le second, en ceux à qui elle s'adresse et qui, par grâce, y répondent. Le mot traduit par *vocation* signifie proprement «appel» et c'est par ce dernier terme qu'il est rendu dans Ephésiens 4: 4 (version nouvelle). Vous trouverez encore ce mot dans Romains 11: 29; 1 Corinthiens 1: 26; 7: 20; Philippiens 3: 16, «la céleste vocation», ou «appel d'en haut»; 2 Thessaloniens 1: 11; 2 Timothée 1: 9; Hébreux 3: 1; 2 Pierre 1: 10.

A ce terme *clêsis*, correspond l'adjectif *clêtos*, toujours traduit par *appelé*. Voyez Matthieu 20: 16; 22: 14; Romains 1: 1, 6, 7; 8: 28; 1 Corinthiens 1: 1, 2, 24; Jude 1; Apocalypse 17: 14.

Au frère P. F., à St-Cybardeau, nous dirons qu'il est tout à fait scripturaire de dire à Dieu: «Nous te bénissons», preuve en soient une quantité de passages où vous trouverez cette locution, par exemple: Psaumes 103: 1; Jacques 3: 9; 1 Pierre 1: 3. Cela n'a rien à faire avec Hébreux 7: 7, car si Melchisédec a *béni* Abraham, il a aussi *béni* le Dieu souverain, au nom de Abraham (Genèse 14: 20). Cela est bien simple quand on se souvient que, soit dans les langues anciennes, soit dans les modernes, le mot bénir a, entre autres sens, deux acceptations bien distinctes: d'homme à homme, de supérieur à inférieur, il signifie: faire des vœux pour quelqu'un, demander pour lui la bénédiction de Dieu; tandis que d'inférieur à supérieur, et tout spécialement à Dieu, il veut dire: remercier, glorifier, exalter avec des expressions de reconnaissance. Enfin, dans un autre sens encore, *bénir* signifie: combler de biens, faire prospérer par une faveur spéciale et divine. Ainsi, Genèse 1: 22, 28 : Dieu les *bénit*; 9: 1 : Dieu *bénit* Noé et ses fils; 12: 3 : Je *bénirai* ceux qui te *béniront*; 24: 1: L'Eternel avait *béni* Abraham en tout; 1 Chroniques 4: 10: Oh! si tu me *bénissais* etc. etc.

— Un frère nous a demandé si les chrétiens devaient prendre à la lettre Luc 12: 33. Sans doute, pensons-nous. Seulement on peut varier et l'on varie d'opinion sur son application. La grande affaire ici, c'est que jamais nos biens temporels ne deviennent le *trésor* de notre cœur: autrement, ils seraient pour nous le bras qui fait broncher et qu'il faut couper et *jeter loin de soi*. Nous ne pensons pas que ce soit là un commandement positif, donné par le Seigneur à tous ses disciples, et voici pourquoi: Dans la primitive église à Jérusalem, lorsque la multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme, nul ne disait d'aucune chose qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux... *Une grande grâce* était sur eux tous... car tous ceux qui possédaient des champs et des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, et il était distribué à chacun selon que l'un ou l'autre pouvait en avoir besoin...

Ce magnifique élan qui, hélas! ne dura guère, peut-il être envisagé comme un acte d'obéissance à un commandement, même à Luc 12: 33 (si l'évangile de Luc eût été écrit alors)? Nous ne le croyons pas. Cela venait de cette grande grâce qui était sur eux tous, de cette unité du corps de Christ réalisée comme elle ne l'a jamais été dès lors, puisque des milliers de croyants n'étaient qu'*un* coeur et qu'*une* âme; cela venait de l'ardeur du premier amour, qui, dans l'église, fut bientôt abandonné pour faire place aux calculs de l'égoïsme (Apocalypse 2: 4; comparez Philippiens 2: 21). Eh bien! même alors, cet élan était tout spontané et entièrement libre. Ce n'était nullement l'effet d'une règle ou d'une loi imposée aux saints. C'est ce qui ressort positivement des paroles de Pierre à Ananias: Si tu eusses gardé ta terre, ne te demeurait-elle pas? Et, vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir?

Puis, quand Paul écrit à Timothée sur ce qu'il doit recommander aux membres de l'église qui sont riches en ce présent siècle; car il s'agit bien de chrétiens, vu qu'il n'a rien à dire quant à la marche à ceux du dehors — mais de chrétiens qui possèdent des richesses de ce monde — lui dit-il de leur commander de vendre tout ce qu'ils ont? Nullement, mais: «Ordonne à ceux qui sont riches en ce présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains et qu'ils ne mettent pas leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais au Dieu vivant qui nous donne toutes choses richement pour en jouir; qu'ils fassent du bien; qu'ils soient riches en bonnes oeuvres; qu'ils soient prompts à donner, libéraux, s'accumulant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie» (1 Timothée 6: 17-19).

Après quoi, nous dirons que, dans tous les temps, il s'est trouvé des chrétiens qui ont cru que ces mots: «Vendez ce que vous avez» étaient pour eux un ordre formel et qui y ont, par conséquent, obéi: les uns, comme chez les catholiques romains, pour acheter le ciel; d'autres, chrétiens sincères, par principe de foi et de dévouement. Plusieurs de ces derniers l'ont fait dans ces derniers temps, afin de vivre en toutes choses dans une entière dépendance de Dieu. L'un d'eux a dit: «Dieu nous accorda la grâce, à ma femme et à moi, de prendre au pied de la lettre et de mettre en pratique ce commandement du Seigneur: «Vendez ce que vous avez, et donnez l'aumône». Notre force, notre appui dans cette circonstance furent Matthieu 6: 19-34; Jean 14: 13, 14.

Il nous fut donné de pouvoir nous abandonner entre les mains du Seigneur Jésus. Il y a maintenant plus de dix-sept ans que nous sommes entrés dans cette voie, et nous ne regrettons pas le moins du monde d'avoir agi de cette manière». — Bien d'autres ont fait de même, ou encore mieux, en ne le publiant pas. D'autres en auraient fait autant si les lois de leur pays ne leur eussent pas interdit l'aliénation de leurs biens, ou si la fortune, dont ils avaient la jouissance, n'eût pas été réversible à des tiers. Mais il en est aussi qui, par enthousiasme, par imitation, sont entrés dans cette voie et qui, plus tard, l'ont regretté; il en est qui, pour avoir ainsi agi à la légère et par entraînement, se sont ensuite écartés de la foi.

De tout ce qui précède, nous tirons cette conclusion: Si quelque fidèle a la conviction que le passage de Luc 12: 33, doit être par lui pris dans son sens le plus obligatoire, qu'il s'y

conforme, il le doit. Nous ne pourrions que l'approuver et Dieu l'approuvera aussi et ne le laissera manquer de rien. Il se peut que quelques-uns de ses frères le blâment et disent: «A quoi sert cette perte?» comme il se pourrait que des chrétiens taxassent de haute imprudence un sacrifice analogue à celui de la pauvre veuve que loua le Seigneur Jésus (Luc 21: 1-4); mais qu'importe? Toutefois cet acte demande beaucoup de foi, et nous plaindrions celui qui l'accomplirait, conduit par un autre mobile. Si donc un chrétien n'est pas convaincu sur ce point, qu'il se garde bien d'agir dans ce sens par imitation; les conséquences pourraient en être déplorables. Il est libre, parfaitement libre de garder les biens qu'il a reçus de Dieu, pourvu qu'il les administre comme un économe fidèle envers le grand Donateur.

## ME 1869 page 120 - Réponses à des correspondants

Notre frère P., au Ferron. Nous avons déjà donné dans le Messager évangélique, 1<sup>re</sup> année, page 257 et suivantes, une explication de Luc 16: 16, ou Matthieu 11: 12. Nous vous renvoyons à cet article. Au reste nous croyons, que vos pensées sur ce passage sont très justes.

## ME 1869 page 160

– Notre frère P. F. à Saint-Cybardeau nous fait part des divergences qui existent entre les chrétiens au sujet de Jacques 5: 12, les uns y voyant la défense de tout serment quelconque; d'autres pensant qu'il ne s'agit ici que de ce qu'on appelle *des jurements*, trop souvent mêlés aux conversations et dont, dans tous les cas, le chrétien doit s'abstenir. Ces divergences, comme d'autres encore, existent partout où il y a des chrétiens: nous ne voulons pas trancher la question. Nous nous bornons à dire: «Que chaque frère agisse fidèlement devant Dieu *selon sa conviction* et qu'on ne fasse pas de pareilles questions, sur lesquelles des enfants de Dieu, également sincères, ont des vues différentes, un sujet de division et de condamnation mutuelle.

– Quant à Melchisédec, dont le même frère nous parle encore, il est évident que l'apôtre (dans Hébreux 7: 23) ne veut pas dire autre chose que ceci, savoir que la seule fois où (en Genèse 14) ce personnage mystérieux soit mentionné *historiquement*, il est présenté comme s'il était *sans père, sans mère etc.*; c'est-à-dire que *sa généalogie* (si essentielle pour les sacrificateurs Juifs, preuve en soit Esdras 2: 62) ne nous est pas donnée; il n'est pas question de son père, de sa mère, de la date de sa naissance, de sa mort: il est donc *présenté* comme s'il était sans père, sans mère, sans commencement de jours, ni fin de vie, demeurant, en quelque sorte, sacrificateur à perpétuité — étant par là même un admirable type de notre Grand Souverain Sacrificateur Jésus Christ.

## ME 1869 page 175 - Réponses à des correspondants

Un frère nous demande notre opinion sur les assertions suivantes que nous lisons dans une récente publication.

Dans Ephésiens 4: 11, l'Esprit nous parle de quatre sortes de serviteurs, savoir: les apôtres, les prophètes (du Nouveau Testament), les évangélistes et les pasteurs et docteurs; et il déclare que Dieu les a donnés jusqu'à ce que nous nous rencontrions tous (tous les membres de Christ) dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, dans l'état d'un homme parfait, à la mesure de la parfaite stature de Christ (verset 13). Dans 1 Corinthiens 12: 28, Paul parle, quant à ce qui regarde les ministres de la Parole, d'abord des apôtres, ensuite des prophètes, en troisième lieu des docteurs, comprenant probablement les évangélistes dans cette dernière classe.

Dans Ephésiens 2: 20, le même apôtre place les apôtres et les prophètes au fondement de l'édifice de Dieu («étant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes»); en sorte que ces deux ministères fondateurs, après avoir fondé l'église sur le fondement qui est Christ, n'ont pas dû être continués, vu qu'on ne peut fonder qu'une fois.

A notre humble avis, l'auteur de ces lignes n'a pas saisi la différence essentielle que l'Esprit a pourtant signalée clairement, entre les passages de Ephésiens 4 et de 1 Corinthiens 12. J'avoue qu'il me paraît un peu téméraire, pour retrouver, dans le second passage, les quatre classes du premier, d'affirmer que les «docteurs», comprennent probablement «les évangélistes», c'est-à-dire de joindre en 1 Corinthiens 12 ce que Dieu a soigneusement séparé en Ephésiens 4.

Une lecture attentive des deux passages explique clairement leur divergence, rend inutile la tentative de les concilier et montre, une fois de plus, l'exactitude parfaite du texte inspiré! Lisez le commencement du verset 28 du chapitre 12 de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens; qu'est-il écrit? «Dieu en a placé quelques-uns» (apôtres, prophètes, docteurs etc.). Où? DANS L'ASSEMBLEE. Or, ce n'est pas *dans l'assemblée* que Dieu a placé les évangélistes. Ils font partie de l'assemblée, cela va sans dire; mais ils sortent de l'assemblée pour exercer leur ministère, ou comme le dit la brochure, «pour annoncer l'Evangile, *au milieu du monde*, païen, israélite, mahométan ou chrétien de nom».

Dans Ephésiens 4, en revanche, à qui *est-il écrit* que les dons sont donnés: «Aux *hommes*» (verset 8), et voilà pourquoi «les évangélistes» font partie de ces dons du Seigneur (\*).

(\*) Quand nous écrivions ceci, nous n'avions pas encore connaissance de l'article intitulé l'Evangéliste (voir ci-dessus), où nous avons vu avec plaisir les mêmes pensées présentées.

Ensuite l'auteur n'a fait qu'une classe des «pasteurs et docteurs», probablement parce qu'il n'est pas dit: «des pasteurs et *des* docteurs». Nous ne lui en faisons pas un reproche, ces deux dons étant d'une nature analogue, quoique parfois séparés en pratique; mais alors pourquoi ne traduit-il pas de même dans Ephésiens 2: 20, savoir «des apôtres et prophètes» et non *des* prophètes. L'auteur sait bien que l'article n'est pas répété dans l'original; non plus que dans Ephésiens 3: 5: «le mystère de Christ a été révélé maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes». En suivant la méthode d'interprétation employée pour «les pasteurs et docteurs», il faudrait aussi ne voir dans «les apôtres et

prophètes» (du Nouveau Testament), qu'une seule classe de dons, et il y a bien lieu de croire que les apôtres les cumulaient avec tous les autres dons, je pense; à l'appui de cette interprétation nous trouverions, dans la description de l'épouse de l'Agneau ou de la sainte Jérusalem (Apocalypse 21: 14), ce trait remarquable: «La muraille de la ville avait douze *fondements*, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau».

Nous reconnaissons pourtant que, en général, on s'accorde à voir deux classes de dons dans «les Apôtres et Prophètes», ce qui, à mon avis, n'entraîne nullement la cessation du don de prophétie. Selon nous, les prophètes — tout au moins ceux de 1 Corinthiens 14, — n'étaient pas, à l'instar des apôtres, *uniquement* des ministères fondateurs. Ils ne l'étaient plus évidemment dans l'église de Corinthe, où tous les saints sont exhortés par l'apôtre à *désirer avec ardeur... surtout* le don de prophétiser, — par ce motif, que celui qui prophétise *édifie l'assemblée*. Le verset 3 nous présente l'effet ou plutôt les qualités de la prophétie: l'édification, l'exhortation (ou la consolation) et la consolation (ou l'encouragement). Cela indique le vrai caractère de la prophétie, qui n'est pas simplement et seulement la révélation des choses à venir: mais aussi — et ici surtout — la communication des pensées de Dieu. Tant qu'il y aura donc dans l'église des hommes doués de Dieu et assez en communion avec Lui pour être capables de communiquer ses pensées aux âmes qui sont sous la grâce, et, par là, de les édifier, de les encourager et de les consoler, le don de prophétie existera et se fera connaître par ses fruits. Cela revient à dire que, comme tous les autres dons énumérés en Ephésiens 4, à la seule exception des apôtres, il subsistera tant qu'il y aura un corps de Christ sur la terre.

## ME 1869 page 200

Deutéronome 26: 14: «Je n'ai rien mangé de ces choses dans mon deuil, et je n'en ai rien ôté pour un usage souillé, et je n'en ai rien donné pour un mort».

Une coutume générale parmi les Arabes Bédouins, et surtout parmi ceux qui habitent autour du Houleh (\*), peut jeter du jour sur ce passage. Quand un des leurs vient à mourir, ils amènent immédiatement son meilleur boeuf ou buffle, et l'égorge près du corps du décédé. Puis ils le font cuire en entier pour un grand festin, avec du riz, des épices et tout ce qu'ils ont de bon en fait de nourriture. Les voisins et toute la tribu se réunissent pour les funérailles, et vont ensuite de la tombe à ce festin de sacrifice. Les vastes piles de provisions disparaissent bientôt, car les Bédouins dépêchent leurs dîners avec une rapidité qui étonnerait une table d'hôte d'un grand buffet de chemin de fer. Toutefois, chacun doit recevoir au moins un morceau. C'est un devoir envers le défunt, pour l'amour duquel on doit le manger. Même les étrangers qui ne font que passer sont contraints d'entrer et de goûter du banquet. Cette coutume est regardée comme tellement obligatoire, qu'on se croit tenu de l'observer, dût-elle entraîner le sacrifice de toutes les propriétés et de toutes les provisions que possédait celui qu'on vient de perdre, et laisser la veuve et les enfants sans aucune ressource. C'est le festin du mort.

(\*) Nom de l'ancien lac Mérom, où le Jourdain prend sa source.



Or, qu'un Israélite, appelé à payer les dîmes, et passant par des circonstances aussi impérieusement observées que celles du deuil, pût dire devant Dieu, qu'il n'avait pas, même alors, touché aux dîmes consacrées à l'Eternel, c'était la meilleure preuve, qui pût être exigée ou produite, du fait qu'il avait agi droitement et pieusement dans cette affaire.

## ME 1869 page 220 - Réponses à des correspondants

«A qui doit être rendue l'action de grâces? A qui la prière doit-elle être adressée?» telles, sont les questions que nous pose le frère J. L. d'Orthez. Lui-même pense que l'action de grâces doit être rendue et la prière adressée au Père, au nom de Jésus Christ. Notre frère s'appuie, sans doute, sur Ephésiens 5: 20; Jean 16: 23; etc.; et nous croyons que, en général, on a tort de s'adresser trop exclusivement au Seigneur Jésus, soit en priant, soit en rendant grâces. — Mais nous n'admettons pas que nous ne puissions pas et que nous ne devions pas aussi nous adresser directement au Fils, qui est un avec le Père, égal à Dieu et toujours disposé à sympathiser à toutes nos infirmités. C'est Lui qu'invoque Etienne mourant, en disant: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit» (Actes des Apôtres 7: 55). C'est à Lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... que les églises rendent gloire et force aux siècles des siècles (Apocalypse 1: 5, 6). C'est à Lui, l'Agneau qui a été égorgé, que les Anciens, dans le ciel, offrent leurs hommages et leurs adorations (Apocalypse 5: 9); ce qui nous autorise bien à le prier, à le bénir, et à l'adorer. Au reste la grande affaire pour celui qui prie et pour celui qui rend grâces, c'est de prier par l'Esprit et de rendre grâces par l'Esprit; c'est le sûr et le seul moyen d'être toujours en harmonie avec la pensée de Dieu sur ce point et sur tout autre point. L'exactitude des expressions sans le Saint Esprit, n'est qu'une pauvre chose.

## ME 1869 page 478

«La maison de Dieu, qui est l'Assemblée du Dieu *vivant*». Pourquoi *vivant*? nous demande N...

Parce que c'est sur «le Fils du Dieu *vivant*» que l'Eglise a été bâtie (Matthieu 16: 16-18). C'est un terme indiquant la puissance et la dignité en contraste avec les idoles et avec la mort dans l'homme. «Nous espérons dans le Dieu *vivant*» (1 Timothée 4: 10). «Vous vous êtes convertis... pour servir le Dieu *vivant* et vrai» (1 Thessaloniens 1: 9). Voyez encore Actes 14: 15 : «Nous vous annonçons que de ces choses vaines vous vous tourniez vers le Dieu vivant», etc. Eh bien! dans 1 Timothée 3: 15, il s'agit de son Assemblée sur la terre.

## La Vérité et le Vérable

---

1 Jean 5: 18 de J.M.M. – ME 1869 page 115

Ce titre peut paraître au premier abord un peu surprenant, mais en lisant quelques lignes, on reconnaîtra facilement qu'il n'a rien de nouveau ni d'exagéré; et que c'est ce dont les Saintes Ecritures nous occupent d'un bout à l'autre.

Je n'ai nullement l'intention de les séparer. Ce serait renverser, ou tordre les Ecritures, ni même d'en faire un choix quelconque. Bien que la Vérité soit présentée de différentes manières et par plusieurs instruments que le Seigneur a employés, le but était le même: Christ et l'Eglise.

Et Christ, venu ici-bas de la part du Père, a été l'expression de toute la Vérité. La loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ (Jean 1: 17).

Tout se trouve donc réuni d'une manière inséparable, dans la personne de Jésus. Il est le chemin, la vérité et la vie, aussi bien que le Vérable. Mais, évidemment, il est bon nombre d'âmes qui les séparent, et cela à leur pure perte: c'est en vue de cette considération, que j'éprouve le besoin d'attirer l'attention du lecteur sur cette importante vérité.

Qu'est-ce que la vérité? C'est la révélation de Dieu en amour et en grâce, comme aussi en justice et en jugement, révélation parfaite dans les Ecritures. Et toute Ecriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre (2 Timothée 3: 16, 17). De quoi la Vérité nous occupe-t-elle? de Jésus par le moyen duquel tous les plans de Dieu s'accompliront infailliblement et par lequel nous sommes amenés à Dieu comme ses bien-aimés enfants; car à tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu; savoir à ceux qui croient en son nom (Jean 1: 12, 13). Il est donc de la première importance que le lecteur y fasse attention. Vous connaissez la Vérité et vous ne doutez pas même que ce ne soit la Vérité: vous a-t-elle amené dans le Vérable? savoir dans son Fils Jésus Christ; il est le Dieu véritable et la vie éternelle (1 Jean 5: 20). S'il n'en est pas ainsi, votre état est périlleux. Ce n'est pas la connaissance de la vérité qui vous sauve, mais sa réception dans vos coeurs par la foi. Lisez avec attention 2 Thessaloniens 2: 9-13. Ah! si vous étiez encore dans ce cas, pouvez-vous lire ces lignes sans inquiétude? Etes-vous tellement indifférent, ou jetez-vous l'épée sur quelque autre plutôt que sur vous, que le témoignage de Dieu soit inutile? Mon cher ami, je vous en supplie au nom du Seigneur et de vos plus chers intérêts, arrêtez-vous soudain! reconnaissez sérieusement votre état à la lumière de la parole de Dieu. Qu'il est triste de voir tant d'âmes se contenter des vérités bibliques jusqu'à en raisonner juste, et d'en parler à d'autres, et toutefois, de leur aveu, n'être pas en Christ. Oui! si la Vérité ne vous amène pas à Jésus, qui est le Vérable, point de paix pour vous, point de sujet de paix, et point de

salut. C'est une bonne chose de connaître la vérité, et un grand avantage. Jésus disait aux Juifs: Sondez les Ecritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi (Jean 5: 39). Le grand but de Dieu et des Ecritures, c'est d'amener le pécheur à Christ, séparé de ses péchés, et héritier de la vie éternelle. Aussi longtemps que la Vérité n'a pas eu ce résultat pour vous, point d'espérance devant vous. Que chacun y fasse attention! Paul dans 2 Timothée 3: 7, dit: «qui apprennent toujours, et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité». Et celui qui se contente d'apprendre toujours, et qui n'est pas amené à Jésus, peut se trouver bientôt en tête de l'apostasie. Vous ne recevez pas la Vérité; vous croirez le mensonge. Vous négligez de prendre place dans le Véritable, quand tout est en votre faveur; vous aurez affaire avec le menteur. Ecoutons encore la parole inspirée du même apôtre dans 1 Timothée 1: 16: Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que le Christ Jésus est venu au monde pour sauver les pécheurs.

Tenez-vous au salut de votre âme? ou bien y êtes-vous indifférent? Si vous y tenez réellement, vous ne perdrez pas une seconde; car vous êtes au bord du précipice, un pas de plus, et tout serait perdu. L'amour rédempteur est là, et, malgré tout le mépris et l'indifférence que vous avez pu montrer jusqu'à aujourd'hui à l'égard de Jésus, point de dureté dans son coeur pour vous.

Il ne jette point dehors celui qui vient à lui. Mais quelqu'un dira: que faut-il que je fasse pour sortir de l'état où je suis? pourtant je ne veux pas être perdu, je voudrais avoir aussi ma part avec Jésus. Mon cher ami, croyez ce que vous connaissez: le témoignage de Dieu est là, dans les Ecritures; d'un côté, pour vous mettre à nu entièrement, et renverser toute prétention en vous-même jusqu'à la racine; de l'autre, pour vous montrer la pleine suffisance de Christ pour vous devant Lui. Croyez ces choses, et vous aurez tout.

Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ (Jean 17: 3). Ensuite vous ferez à propos votre question: que veux-tu que je fasse? mais pas avant.

Et si quelque autre lecteur supposait que, dans quelques jours, quelques mois, ou quelques années, il sera mieux disposé, ou que ses circonstances seront plus favorables pour saisir par la foi le témoignage de Dieu qu'il connaît, je dirai seulement ceci: peut-être sans vous en douter, vous faites Dieu plus petit que vous; et vous tenez ce langage: quand je serai de commodité, je te rappellerai. Souvenez-vous qu'aujourd'hui est le temps favorable, aujourd'hui, le jour du salut; et pas demain. Ne croyez pas que vous deveniez meilleur, et qu'après avoir fait votre volonté pendant quelques années de plus, ce vous soit plus facile; tout au contraire. Plus longtemps on vit loin de Dieu, plus on devient mauvais; et le venin du péché qui est dans le coeur peut vous plonger dans la mort éternelle, avant que vous ayez fait tout ce que vous voudriez.

Puisse le Dieu de toute grâce rendre son faible témoignage efficace, béni, pour tout lecteur auquel ces lignes pourraient trouver leur application. Et qu'à Lui seul soit toute louange.

Et maintenant, chers frères! que dirons-nous de nous-mêmes, en présence de cette importante vérité? nous qui, par grâce, avons non seulement été amenés à connaître la Vérité, mais introduits dans le Véritable.

Quelle merveilleuse grâce, de n'être plus à la recherche de la pensée de Dieu à cet égard! bien que, d'un autre côté, nous ayons encore tant besoin de faire des progrès en Lui. Mais sommes-nous à la hauteur morale de la Vérité que nous professons? Ah! veillons à ce que notre profession soit la mesure d'intimité et de proximité avec Jésus. Ne remplaçons pas Jésus par la connaissance que Dieu nous a donnée de Lui: ce serait une vie stérile, et un témoignage vain, que le vent emporterait, sinon nuisible.

Tenons à la Vérité, et ne cédon rien pour elle, mais demeurons en Jésus. Là tout est sûr, là rien ne manque.

Satan le sait très bien: aussi ne le voyons-nous pas faire tous ses efforts pour cacher la personne de Jésus, et la dénigrer? Il emploie mille moyens, autant de moyens qu'il y a dans notre coeur de goûts opposés à Dieu. Mais surtout, par une fausse apparence, Satan ne s'oppose pas à une grande connaissance de la Vérité, pourvu que le coeur n'en subisse pas les heureux effets, et ne nous lie pas à Jésus. Mais ce qu'il faut à Jésus, c'est notre coeur; et s'il le possède, il nous a tout entiers. Ce qu'il faut à nos coeurs pour notre vrai bien, c'est Jésus! Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit, à moins qu'il ne demeure dans le cep, de même vous non plus vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi (Jean 15: 4-8).

Quelle heureuse demeure! Quel abri! Quelle paix! Quelle lumière! Quelle puissance! Puissions-nous, chers frères, nous y habituer tous les jours un peu plus, et si là, le moi se perd, tant mieux! Bientôt nous serons avec Lui, et comme Lui. Puissions-nous en attendant réaliser toujours plus une vie de communion avec Lui; et qu'il fasse servir ces quelques faibles remarques à notre bien et à sa gloire!

## Le docteur

---

Lisez l'épître aux Colossiens

### 1. ME 1869 page 133

Le christianisme ne consiste pas dans la réception d'un certain symbole ou de certaines vérités particulières; il est une vie communiquée, éternelle quant à sa durée, active quant à son caractère, divine quant à sa nature, ayant pour fin la gloire de Dieu et le bonheur d'âmes immortelles.

Le chrétien donc peut avoir un champ de travail en dehors de l'Eglise, comme *évangéliste*, ou bien il peut avoir sa sphère d'activité dans l'Eglise, comme *docteur*. L'évangéliste est occupé à retirer des âmes hors du monde et à les amener dans le seul troupeau qui est l'Eglise; le docteur instruit les âmes qui sont déjà entrées, en les initiant davantage à la connaissance de la vérité telle qu'elle est révélée dans les Ecritures; car l'oeuvre du docteur consiste à enseigner ce qui a été révélé, non à communiquer une vérité nouvelle. Partout où il y a des pécheurs à sauver, l'évangéliste trouve un champ de travail; partout où il y a des saints de Dieu, il y a une sphère de service pour celui qui enseigne. Combien cette vérité n'a-t-elle pas été oubliée par toutes les sectes qui se sont formées dans le corps de Christ sur la terre! Des chrétiens de dénominations différentes seront d'accord pour reconnaître un évangéliste, comme étant un don de Dieu pour travailler dans le monde; mais combien y en aura-t-il qui soient disposés à reconnaître également que les docteurs sont établis de Dieu dans «l'Eglise», pour aider et instruire tous ceux qui croient au Seigneur Jésus? On se sent rafraîchi quand on laisse de côté l'esprit sectaire, si souvent manifesté de nos jours, pour contempler l'esprit fervent et vraiment catholique (\*) du docteur tel qu'il nous est dépeint dans l'Ecriture.

(\*) C'est-à-dire qui embrasse tout l'ensemble de l'Eglise de Dieu.

Paul était évangéliste pour prêcher cette «bonne nouvelle» qui est publiée à toute créature sous le ciel. Paul était aussi docteur, établi de Dieu dans l'Eglise, pour enseigner et avertir tout homme, afin qu'il présentât tout homme parfait en Christ. Paul n'avait jamais vu les saints de Colosses; mais parce qu'ils étaient des *saints*, il s'intéressait à eux, et il souffrait pour eux, à Rome, et s'en réjouissait (Colossiens 1: 24), accomplissant, pour sa part dans sa chair, ce qui manquait aux afflictions du Christ pour son corps qui est l'Eglise.

Paul avait reçu un service spécial pour «compléter la parole de Dieu», le mystère qui avait été caché, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints, auxquels Dieu a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est à savoir: «Christ en vous l'espérance de la gloire» (Colossiens 1: 25-27). Ce mystère lui étant confié, Paul ne pensait pas avoir accompli son oeuvre lorsque, au commencement, il complétait la parole de Dieu en faisant connaître le mystère. Dieu voulait que le mystère fût communiqué aux saints. Par Paul, l'apôtre, le ministre choisi de Dieu, l'évangile de Dieu

était prêché dans toute la création; par Paul, le docteur, le mystère et les richesses de la gloire de ce mystère, étaient proclamés parmi les nations. Quel sujet à développer: «Christ en nous l'espérance de la gloire!» Les saints en général, et chacun d'eux en particulier, y avaient un égal intérêt. Bientôt «la gloire du Seigneur sera révélée, et toute chair ensemble la verra». Or ce que les Colossiens attendaient n'était pas simplement de voir la gloire, mais de se trouver eux-mêmes dans cette gloire. Quand la gloire sera révélée, la position des nations sur la terre sera subordonnée à celle des Juifs; mais pour ceux auxquels Paul écrivait, bien qu'ils fussent gentils de naissance, ces distinctions nationales entre les Juifs et les gentils n'existaient plus (3: 11); la gloire était leur partage; et Christ en eux, les richesses de la gloire de ce mystère, était «l'espérance de la gloire».

Paul prêchait cette seule chose: il annonçait parmi les nations les richesses insondables du Christ et il complétait la parole de Dieu par la révélation du mystère caché dès les siècles et les générations, exhortant tout homme et enseignant tout homme, afin de présenter tout homme parfait en Christ (Colossiens 1: 28-29). Comme apôtre des nations, il travaillait sans relâche; il voyageait au loin; il était prêt à aller même en Espagne pour l'oeuvre de son Maître; cependant, il n'oublia jamais non plus ses «frères selon la chair», et ce fut à eux d'abord qu'il s'adressait partout et à Rome en particulier, lorsqu'il y vint comme prisonnier. Le champ particulier que le Seigneur lui avait assigné, comme apôtre des nations, n'eut pas pour effet de diminuer l'intérêt général qu'il portait à tous, ou de lui faire nourrir un esprit sectaire: il «avertissait *tout* homme», «et enseignait *tout* homme en toute sagesse»; et cela au prix de beaucoup de travail et de peine. Son coeur de toute manière était engagé dans l'oeuvre, parce que Christ avait la première place dans ses affections; il aimait tous les saints et s'intéressait à ceux même qu'il n'avait jamais vus, parce qu'ils étaient membres de Christ. Il travaillait en enseignant; il combattait dans ses prières (Colossiens 1: 29; 2: 1; 4: 12). Il recevait tous ceux qui venaient le voir à Rome, prêchant le royaume de Dieu et les choses qui regardent le Seigneur Jésus (Actes des Apôtres 28: 30, 31). Il portait sur son coeur, dans ses prières à Dieu, les saints qui étaient à Colosses et à Laodicée, et tous ceux qui n'avaient pas vu son visage, Epaphras aussi combattait toujours pour eux par ses prières (Colossiens 4: 12); mais lui était «des leurs», et leur avait communiqué la vérité de Dieu. Or Paul avait, pour les Colossiens et tous ceux qui n'avaient pas vu son visage dans la chair, un intérêt si profond qu'il se sentait poussé à combattre, lui aussi, pour eux par ses prières. Et qu'est-ce qu'il désirait pour les saints? Qu'ils prissent parti pour lui contre les docteurs judaïsants, qui cherchaient à miner son autorité dans les assemblées établies parmi les nations? Non, ce qu'il, cherchait, c'était la prospérité des saints, non pas qu'ils fissent cas de lui. Il désirait «que leurs coeurs fussent consolés, étant bien unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (Colossiens 2: 2, 3). Le coeur d'un vrai docteur est ici mis au jour. Une connaissance superficielle de la vérité chez les saints ne pouvait pas le satisfaire; il désirait que leurs coeurs fussent encouragés, et qu'ils fussent tous bien unis dans l'amour, cette expression de ce que Dieu est; mais il désirait aussi pour eux «la connaissance». Unis dans l'amour pour toutes les

richesses d'une pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu. L'apôtre était personnellement inconnu aux Colossiens, mais son amour pour tous les saints lui faisait désirer qu'ils fussent ainsi enrichis; parce qu'il voyait dans ce «mystère de Dieu» la seule véritable sauvegarde pour leurs âmes: «dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance». Il craignait pour eux qu'ils ne se laissassent séduire par des discours spécieux et dépouiller par la philosophie et par de vaines déceptions. Il se réjouissait en voyant le bon ordre et la fermeté des saints à Colosses; mais il désirait pour eux «une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu».

Rome, où Paul était prisonnier, était éloignée de Colosses; mais l'oeil pénétrant de l'apôtre découvrait de loin un mal dont peut-être les Colossiens n'avaient pas conscience. Ils avaient la foi en Christ; ils avaient manifesté de l'amour envers tous les saints. La parole de la vérité de l'évangile leur était parvenue; ils l'avaient reçue, et elle avait fructifié en eux. Paul pouvait parler d'effets passés de cette prédication, et plus que cela, car il pouvait dire: «Qui porte du fruit et croît de même que parmi vous, depuis le jour que vous avez entendu et connu la grâce de Dieu en vérité» (voyez Colossiens 1: 3-6). Epaphras lui avait fait connaître leur amour dans l'Esprit. Qu'est-ce qui pouvait donc leur manquer? Qu'est-ce que Paul pouvait désirer pour eux? Les versets 9 à 12 du chapitre 1, nous le disent: ils ne voyaient pas, semble-t-il, les dangers qui les entouraient (voyez Colossiens 2: 8-23) et perdaient de vue ce qui seul pouvait leur donner d'y faire face, s'ils avaient eu les yeux «oints d'un collyre» pour discerner ces choses, il n'eût pas été nécessaire de leur signaler les dangers qu'ils couraient, et s'ils avaient été sur leurs gardes, tenant ferme le vrai remède à opposer au mal, l'apôtre n'eût pas eu besoin de leur faire connaître ce remède. Mais c'est la part du «docteur» de découvrir la tendance d'une certaine marche spirituelle et d'y appliquer l'enseignement qui convient à la situation. Comme docteur, Paul voyait où les Colossiens, s'ils n'étaient pas avertis, pourraient être entraînés; et, divinement enseigné lui-même et appelé à enseigner les autres, il leur signale ce qu'ils avaient à faire: «Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, marchez en lui, enracinés et édifiés en lui et affermis dans la foi, selon que vous avez été enseignés, abondant en elle avec actions de grâces» (Colossiens 2: 6, 7).

Telles sont les directions de l'apôtre aux saints de Colosses. Plus loin, il leur montre comment, en appliquant ces directions, ils feraient face à tous les dangers. Il les résume ici, et place devant eux un objet: «Christ Jésus le Seigneur»; il fixe leur attention sur une révélation qui se rapporte à lui. «Comme vous avez reçu le Christ Jésus», dit-il, «marchez en Lui». Les Colossiens n'avaient rien de nouveau à recevoir; ils avaient seulement à retenir et à mettre en pratique ce qui leur avait été communiqué par le ministère d'Epaphras. Tout cela est très précieux de nos jours; car ce qu'Epaphras, un serviteur de Christ, avait enseigné aux saints était tout ce dont ils avaient besoin. La plénitude de ce qu'il leur avait apporté, chacun d'eux avait à l'apprendre pour lui-même; mais la révélation qu'il leur avait communiquée renfermait toute la vérité. «Comme vous avez reçu»; dit-il, et: «comme vous

avez été enseignés». Paul leur rappelle ce qui leur avait été enseigné, la vérité communiquée par lui et par d'autres à l'Eglise. Epaphras l'avait placée devant eux; et Paul, qui complétait la parole de Dieu, n'a rien de plus à leur faire connaître. De vérités nouvelles, jusqu'ici non révélées, sur le Seigneur Jésus, l'apôtre ne dit rien, pas plus qu'il ne fait entrevoir un développement à venir. Ce que les saints avaient reçu, ils avaient à le retenir, et, comme ils avaient reçu Christ Jésus le Seigneur, ils devaient «marcher en lui, enrichis et édifiés en lui...» (Colossiens 2: 6, 7). Paul ferme la porte à tout ce qui n'est pas Christ. Comme docteur, il explique ce que sont les richesses et la gloire du mystère; il montre qu'il n'y a rien qui soit nécessaire, rien qui ait une vraie valeur pour les âmes, en dehors de Christ. La philosophie, les vaines déceptions, la prétention à connaître des choses cachées aux autres, l'observance des rites judaïques, tout cela, de quelque part que cela vînt, si on le recevait, séparait du «*Chef*», «duquel tout le corps fourni et bien uni ensemble par des jointures et des liens croît d'un accroissement de Dieu» (Colossiens 2: 19).

Paul dit: «Comme vous avez reçu le Christ Jésus, marchez en Lui»; Jean, un autre docteur et apôtre, dit pareillement: «Pour vous donc, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous» (1 Jean 2: 24; comparez 2 Timothée 3: 14-17; 2 Pierre 3: 1-3; Jude 3, 17). Ces deux docteurs et apôtres, bien que l'un «complète la parole de Dieu» et que l'autre nous dise: «la révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée, pour faire connaître à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt», dirigent les âmes vers ce qui a été révélé au sujet de Christ, comme étant tout ce dont elles ont besoin, et tout ce que Dieu veut donner. Et encore aujourd'hui, comme alors, c'est vers ce qui était connu aux jours d'Epaphras, vers ce qui a été entendu dès le commencement, que le «docteur» doit maintenant diriger les pensées des coeurs des saints, et qu'il doit puiser, en le tirant des Ecritures, ce par quoi il édifiera les âmes dans la vérité.

## 2. ME 1869 page 153

Avec l'Eglise pour champ de travail et la parole de Dieu, d'où il tirait tous ses enseignements, pour dépôt, le docteur des temps primitifs apprenait à exposer justement la parole de la vérité, et à l'annoncer aux âmes selon qu'elles pouvaient l'entendre. Il se conformait en cela au commandement de l'Ecriture, que nous pouvons lire (2 Timothée 2: 15), et à l'exemple du Maître lui-même (voyez Marc 4: 33).

Pierre, le jour de la Pentecôte, exposa justement la parole de la vérité, alors qu'il s'abstient de dire, en citant la prophétie de Joël, que «ce jour» était accompli; et lorsqu'il s'arrêta au milieu du dernier verset de sa citation, suivant l'exemple du grand Docteur qui, dans la synagogue de Nazareth, ne cite que la première moitié du verset 2 du chapitre 61 d'Esaië sans donner la seconde (Luc 4: 19). Paul savait agir de même quand il enseignait: dans son épître aux Romains, il dit: «Vous êtes morts à la loi par le corps du Christ»; tandis qu'en écrivant à Timothée, il dit: «Nous savons que la loi est bonne si quelqu'un en use légitimement» (1 Timothée 1: 8). Jacques nous offre un autre exemple de la même sagesse,



lorsqu'il parle de la «loi parfaite» qui est «celle de la liberté», l'expression de la pensée de Dieu pour la créature, qui, pour le nouvel homme, est la parfaite liberté.

D'un autre côté, les premiers docteurs du christianisme parlaient aux âmes selon ce qu'elles étaient en état de supporter, comme avait fait le Seigneur avec la multitude et avec ses disciples (Jean 16: 12; comparez Marc 4: 33). Paul agissait ainsi avec les Corinthiens et les Hébreux (1 Corinthiens 3; Hébreux 5: 11, 12). Mais ici, il y a une différence. Le Seigneur, au chapitre 16 de l'évangile de Jean, n'adresse pas de reproches à la multitude, ni ne blâme les disciples de leur incapacité à entendre et à recevoir ce qu'il avait à leur dire. Mais Paul blâme et les Corinthiens et les Hébreux, et avec raison, parce que, dans ces jours-là, le Saint Esprit était sur la terre dans l'Eglise, pour conduire les croyants «dans toute la vérité» (Jean 16: 13; comparez 1 Jean 2: 20, 27). Tout ce que Paul aurait donc pu leur enseigner aurait été à sa place et de saison, bien que, vu leur état respectif, hors de propos pour eux. La condition morale des Corinthiens, qui étaient «charnels», et l'état d'enfance des Hébreux empêchaient l'apôtre de les occuper de ces vérités particulières au christianisme, qu'il eût autrement placées devant eux. Il y a des degrés d'avancement spirituel: il y a des «pères», des «jeunes gens», et des «enfants» en Christ (voyez 1 Jean 2). Il y a des conditions et des circonstances particulières, dans lesquelles des âmes, et même des assemblées peuvent se trouver, qui exigent du discernement spirituel chez celui qui enseigne, et une direction divine pour qu'il sache comment répondre aux besoins devant lesquels il se trouve, et comment édifier et venir en aide de la manière la plus convenable. Tychique était porteur de deux lettres de Rome, l'une, l'épître aux Ephésiens, était si l'on s'en tient au texte des deux plus anciens manuscrits, une lettre circulaire adressée «aux saints qui sont fidèles dans le Christ Jésus» (1: 1), qui devait être lue dans diverses assemblées; l'autre était une lettre spécialement adressée aux Colossiens, exposant la vérité telle qu'elle convenait à leur état, et qui devait être lue aussi par l'assemblée de Laodicée.

Mais à part la condition spirituelle des âmes qui peut les empêcher de recevoir la vérité, il peut y avoir aussi, comme nous l'avons dit, des circonstances particulières qui influent sur la direction à suivre dans l'enseignement. Nous en avons un exemple dans l'épître de Jude. Comme un homme enseigné de Dieu et qui est ainsi capable de juger des choses selon ce qu'elles sont et non selon ce qu'elles paraissent, Jude aurait voulu écrire aux saints «du salut qui leur était commun»; mais il avait reconnu qu'il fallait plutôt leur écrire pour les exhorter à «combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints». Le mal qui arrivera à son comble dans l'apostasie ouverte de la chrétienté, il le discernait déjà au milieu des fidèles; il voyait «certains hommes qui s'étaient glissés parmi les fidèles» et qui mangeaient avec eux; et il écrit au sujet de ces hommes pour avertir les saints. Il montre à ceux-ci qu'Enoch, déjà avant le déluge, avait prophétisé de ces hommes, et que les apôtres de Christ avaient dit qu'il y aurait des moqueurs dans les derniers temps. Jude donc n'écrivait pas quelque chose de nouveau; mais ce que les fidèles savaient une fois et qui avait été prédit, et il voulait leur montrer comment tout cela avait commencé de s'accomplir. Ecrire aux saints du salut qui leur était commun eût été selon le cœur de

l'apôtre: mais il *était nécessaire* qu'il leur écrivît pour les exhorter à «combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints».

Ici apparaît un autre caractère des docteurs de ces premiers temps. Ils étaient infatigables et ne se lassaient pas d'enseigner; s'il le fallait, ils ne craignaient pas de revenir toujours sur les mêmes vérités, comme disait Paul dans son épître aux Philippiens (chapitre 3): «Vous écrire les mêmes choses, n'est pas pénible pour moi, et c'est votre sûreté». L'erreur des judaïsants était mûre presque partout: Paul l'avait souvent combattue; et aussi souvent que cela serait nécessaire, il le ferait encore; et «c'est votre sûreté», dit-il. Il ne tient pas compte de lui-même, mais ce qui l'occupe, c'est l'intérêt des autres. Pierre agit dans le même esprit: «Je ne négligerai pas de vous rappeler toujours ces choses quoique vous les connaissiez et que vous soyez affermis dans la vérité présente. Mais j'estime qu'il est juste de vous réveiller en vous rappelant ces choses, tandis que je suis dans cette tente» (2 Pierre 1: 12, 13). La prospérité des saints exigeait cet intérêt et ces soins incessants, et Pierre y persévérerait. Il savait combien le coeur de l'homme est naturellement appesanti, et il était prêt à dépenser son temps et ses forces pour répéter aux saints les mêmes choses, aussi souvent que cela serait nécessaire, «tandis que je suis dans cette tente», dit-il. Il ne pensait pas perdre sa peine ou mal employer son temps en leur rappelant les «paroles qui ont été dites autrefois par les saints prophètes» et le commandement des apôtres du Seigneur et Sauveur (2 Pierre 3: 2), et c'est à cette parole écrite, — aux prophètes de l'ancienne dispensation, et aux commandements des apôtres du Seigneur et Sauveur, qu'il les ramenait constamment. N'est-ce pas là le vrai esprit d'un docteur? Discernant l'état d'âme du disciple, il travaille sans relâche à le faire progresser; s'oubliant lui-même, il répète souvent les mêmes choses, quelque peu agréable que cela soit à l'homme naturel, jusqu'à ce que la leçon soit apprise, ou que la mort mette fin à l'oeuvre. Les apôtres qui travaillaient ainsi ne s'étaient-ils pas, en quelque mesure, approprié l'esprit du Seigneur tel qu'il apparaît au chapitre 14 de l'évangile de Jean? Philippe dit à Jésus: «Montre-nous le Père, et cela nous suffit», car Jésus avait fait ressortir auparavant, comment on pouvait connaître que le Père était en lui et lui dans le Père: «Croyez les oeuvres, avait-il dit, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et moi en lui» (Jean 10: 38). Il répète la même chose en réponse à la question de Philippe: «Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres. Croyez-moi que je suis dans le Père, et que le Père est en moi; sinon croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes» (Jean 14: 10-12).

Mais les apôtres ne se contentaient pas de pourvoir aux exigences du présent: leur intérêt pour les saints les faisait penser à l'avenir. En cela aussi ils suivaient l'exemple de leur Seigneur. «Je m'étudierai», écrit Pierre, «à ce qu'après mon départ vous puissiez en tout temps vous rappeler ces choses» (2 Pierre 1: 15). Paul avertit les anciens d'Ephèse que des loups redoutables entreraient parmi eux, et que d'entre eux-mêmes se lèveraient, après son départ, des hommes qui annonceraient des doctrines perverses (Actes des

Apôtres 20: 29, 30). Aux Thessaloniens, il parle de l'Antichrist qui doit venir. A Timothée il décrit l'apostasie des derniers temps et la méchanceté des derniers jours (1 Timothée 4; 2 Timothée 3). Ce n'est pas à contrecœur que ces docteurs s'acquittaient de leur service: leur cœur y était engagé. La grâce les avait poussés dans le service; l'amour les remplissait de dévouement pour les saints. Ainsi, tout en étant disposés à recevoir des fidèles des secours pécuniaires ou autres, leur récompense n'était pas sur la terre: leur espérance, leur couronne de joie, c'étaient leurs enfants spirituels, dans la présence du Seigneur Jésus Christ à sa venue (1 Thessaloniens 2: 19, 20).

Paul ne pensait pas seulement à l'avenir, comme nous venons de voir, mais il exhortait Timothée à commettre les choses qu'il avait entendues de lui, devant plusieurs témoins, à des hommes fidèles, capables d'enseigner aussi les autres (2 Timothée 2: 2); et il nous disait ce que doivent être des docteurs qui ne sont ni apôtres, ni prophètes, apportant des révélations de la part de Dieu.

Il y avait des gens qui estimaient que la piété était un moyen de lucre, qui enseignaient pour un gain déshonnête ce qui ne convient pas (1 Timothée 6: 3-5; 2 Timothée 4: 3, 4; 3: 6-9; Tite 1: 10, 11). L'homme de Dieu devait fuir ces choses: placé dans l'Eglise, et étant aussi dans le monde, parce qu'il était sur la terre il devait être un modèle pour les croyants dans l'Eglise, et agir de telle sorte que ceux de dehors, ou ceux qui s'opposaient à lui, n'eussent rien de mauvais à dire de lui (1 Timothée 4: 12; 2 Timothée 2: 24; Tite 2: 7, 8); il devait, dans son enseignement, être soumis à la parole de Dieu. Nous ne trouvons pas la moindre allusion à une révélation future quelconque qui dût modifier ou changer l'enseignement de l'apôtre; pas un mot sur l'insuffisance de l'Ecriture, pas un doute sur sa valeur d'un bout à l'autre! «Toute écriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 3: 16, 17). Les déclarations des apôtres impriment à l'Ecriture le sceau d'une autorité permanente, et excluent toute idée de recourir ailleurs sous quelque prétexte que ce soit, pour satisfaire aux besoins des saints. Timothée devait conserver le modèle des saines paroles qu'il avait entendues de Paul (2 Timothée 1: 13); il devait proposer aux frères les choses dont l'Esprit parlait expressément (1 Timothée 4); en vue des temps fâcheux qui allaient venir, il devait persévérer dans les choses qu'il avait apprises, et prêcher «*la parole*» (non pas ses pensées ou ses idées à lui) en temps et hors de temps.

Quelle place appartient à la parole écrite et quelle importance Dieu attribue à cette parole! Quelque variés que soient les agents qu'il emploie, les paroles avec lesquelles Dieu a jugé bon de révéler sa pensée, ne sont pas les paroles de la sagesse humaine, mais celles qu'enseigne le Saint Esprit, (1 Corinthiens 2: 13), et ces paroles étaient l'épée dont on se servait dans les premiers temps du christianisme, comme aujourd'hui encore elles sont la seule arme pour le combat (Ephésiens 6: 17).

## Extraits

---

ME 1869 page 140

Il vaut la peine de se renoncer soi-même, en croyant Dieu sur parole, pour jouir de sa bonté, de sa fidélité et des soins journaliers, variés, et multipliés de son amour infini, en le glorifiant dans ce monde, en attendant Jésus, et étant des témoins vivants pour lui de tout ce qu'il est Lui-même; c'est une douceur inexprimable pour le coeur; mais c'est une perte immense, incalculable, déjà dans ce monde, et pour l'éternité, de ne pas manifester Christ dans notre vie, de vivre d'une vie d'homme en Adam, et de n'apercevoir qu'une pâle lueur, tout au plus, de temps en temps, de la grâce de Dieu et de son amour en Jésus. Je le répète, quelle perte énorme!... irréparable! Combien, au contraire, le chrétien qui manifeste Christ dans sa vie journalière est heureux; il a le coeur rempli de joie, de paix par le Saint Esprit, il vit et marche dans la lumière, il sait où il est, et où il va. Il marche vers le ciel avec un coeur rempli du ciel, de Celui qui est sa vie (Christ), point d'incertitude, tout est clair et net, son ciel est toujours serein; quelques nuages, il est vrai, peuvent obscurcir son horizon, pour un instant, mais aussitôt la lumière reparaît plus brillante que jamais; c'est merveilleux, c'est inexprimable.

## L'évangéliste

---

1 Thessaloniens 2: 1-12 ME 1869 page 161

### L'évangéliste

Le Seigneur Jésus, étant monté en haut, emmenant captive la captivité, a donné des dons aux hommes. «Et lui a donné les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs» (Ephésiens 4: 8-11). Rien n'est plus marqué bien souvent, que la différence des dons que le Seigneur a dispensés aux siens. Les uns, doués pour l'enseignement, ne sont nullement qualifiés pour l'évangélisation. D'autres sont de vrais évangélistes, qui n'ont que peu ou point d'aptitude pour l'enseignement. Chacun de ces dons s'exerce dans sa sphère particulière: L'évangéliste est occupé dans le monde; celui qui enseigne travaille au milieu des saints. Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, où il est question des dons faits aux hommes, les évangélistes, et les docteurs, les uns comme les autres, sont mentionnés; tandis que, dans la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, au chapitre 12, où le Saint Esprit nous occupe de ce que Dieu a mis dans l'Assemblée, il n'est pas parlé des évangélistes. L'ordre, dans lequel les dons sont classés dans l'épître aux Ephésiens, est également digne de notre attention. Les premiers qui soient mentionnés sont ceux qui exercent une autorité spéciale de la part du Seigneur; et ceux auxquels, en commun avec les apôtres, des révélations ont été accordées. La pensée de Dieu ayant été révélée, viennent ensuite ceux qui sont appelés à aller l'annoncer dans le monde; et enfin, quand des âmes ont été converties, l'oeuvre individuelle du pasteur et celle plus générale du docteur deviennent nécessaires. Pour que le docteur puisse exercer son don, il faut qu'il y ait des âmes rassemblées dans l'Eglise; pour que l'évangéliste ait son champ de travail, il faut qu'il y ait des pécheurs perdus à atteindre.

C'est un bienheureux et excellent service que celui de l'évangéliste. Etant lui-même un don du Seigneur aux hommes, il faut qu'il soit qualifié pour son oeuvre par le Saint Esprit. Comme messenger de Dieu, il s'en va dans le monde et annonce la bonne nouvelle (l'évangile) du salut aux pécheurs, pour *tous* ceux qui veulent le recevoir. Ce n'est pas une amnistie partielle qu'il est chargé de publier, ni un simple pardon, quelque miséricordieusement accordé qu'il puisse être. Il parle de pardon, mais aussi de justification. Il parle de délivrance de la colère, mais il parle également de félicité éternelle. Jamais ceux qui prêtent l'oreille à la bonne nouvelle qu'il proclame et qui se reposent sur elle, ne passeront le seuil de l'enfer; la porte du ciel, — l'évangéliste a reçu la mission de l'annoncer, — est ouverte à tous ceux qui croient; la colère de Dieu est détournée, parce que le Fils de Dieu l'a endurée pour les pécheurs; et par la foi on peut jouir de la faveur de Dieu, parce que ceux qui croient sont désormais acceptés dans le Bien-Aimé. Ils seront beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui apportent les bonnes nouvelles, qui publient la paix, qui apportent de bonnes nouvelles touchant le bien, qui publient le salut, et qui disent à Sion: ton Dieu règne! (Esaïe 52: 7). Ils sont beaux aussi maintenant, non pas

seulement sur les montagnes (celles qui sont à l'entour de Jérusalem, Psaumes 125: 7), mais sur la terre, dans les vallées, dans les plaines, dans les cités, sur terre ou sur mer, les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix, jusqu'à ce que le Seigneur descende dans l'air, selon ce que nous lisons en 1 Thessaloniens 4: 12-18. Dans le prophète Esaïe, l'Esprit de Dieu contemple l'avenir réservé à Sion et se réjouit; maintenant, le même Esprit (voyez Romains 10: 15) trouve sa joie à proclamer l'évangile de paix: «Mais comment prêcheront-ils à moins qu'ils ne soient envoyés?». Car nul ne peut se charger de cette mission, à moins qu'il ne soit *envoyé* pour la remplir. «A moins qu'ils ne soient envoyés», implique un appel et suppose, dans la personne envoyée, une capacité qui rend cette personne propre pour l'oeuvre, il faut que ce soit Dieu qui appelle; les hommes n'en ont pas le pouvoir; ils peuvent reconnaître que l'ouvrier a reçu un appel; et ils sont tenus de le faire; mais l'appel vient de Dieu à l'évangéliste. Paul fut appelé de Dieu (Galates 1: 15, 16; 2: 7). Paul et Barnabas, sur l'ordre du Saint Esprit, furent mis à part pour Lui par les saints d'Antioche, pour l'oeuvre à laquelle Il les avait appelés; les prophètes et les docteurs leur ayant imposé les mains, ils s'en allèrent à cette oeuvre, «envoyés par l'Esprit saint» (Actes des Apôtres 13: 2, 4). Et ceux qui sont ainsi appelés de Dieu sont ceux qui sont spécialement propres pour ce service. Si un enfant de Dieu, non qualifié pour l'évangélisation, essaie d'évangéliser, il finira par y renoncer, sentant son incapacité.

Paul était «évangéliste» aussi bien qu'«apôtre» et «docteur» (1 Corinthiens 1: 17; 2 Corinthiens 10: 14-16; Ephésiens 3: 8; Colossiens 1: 23; 1 Timothée 1: 1, 11, 12; 2: 7; 2 Timothée 1: 11; etc.). En lui nous pouvons discerner les qualités qu'un évangéliste choisi de Dieu possédera certainement, en quelque mesure. Paul avait un ardent désir de sauver les âmes; et de nos jours, ne voyons-nous pas des hommes qui possèdent également cette soif pour le salut de leurs semblables? Paul s'acquittait de sa mission d'évangéliste comme étant directement responsable envers Dieu. «Une administration m'est confiée»; «malheur à moi si je n'évangélise pas!» (1 Corinthiens 9: 16, 17). Paul se serait-il soumis au contrôle des autres, ou les a-t-il lui-même contrôlés dans ce service? L'Ecriture ne nous dit rien de pareil. De ceux qui étaient à Jérusalem, qui étaient estimés être quelque chose, il n'avait rien reçu sauf la main d'association (Galates 2: 1-10); ils ne lui assignèrent même pas sa sphère d'action, ni ne lui en tracèrent les limites. Paul avait reçu de Dieu son appel, et c'est Dieu aussi qui lui désigne son champ de travail (Actes des Apôtres 22: 18-21; 26: 16-18; Romains 1: 1-5; etc.); et Paul accomplit fidèlement son service, car depuis Jérusalem et tout alentour jusqu'en Illyrie, il avait pleinement annoncé l'évangile du Christ (Romains 15: 19), avant son emprisonnement à Jérusalem et son voyage subséquent à Rome. Les Actes des Apôtres nous fournissent une esquisse des travaux de ce grand serviteur de Dieu, mais les épîtres nous font davantage connaître l'esprit qui le faisait agir (2 Corinthiens 5: 11-21; etc.). Il parle aux Thessaloniens de ses travaux d'évangéliste au milieu d'eux (1 Thessaloniens 2). A Philippes, il avait souffert la prison avec Silas, ils avaient eu les pieds attachés au poteau, ils avaient été battus de verges par l'ordre des magistrats; mais tout cela ne ralentit pas leur zèle; leur coeur brûlait encore d'amour pour les âmes. Ils pouvaient avec raison parler de l'outrageux traitement qu'ils avaient subi à Philippes; toutefois ils

eurent la hardiesse en leur Dieu pour annoncer l'évangile aux Thessaloniens avec une grande ardeur (1 Thessaloniens 2: 2), car ils étaient porteurs d'un glorieux message, «l'évangile de Dieu». Auraient-ils pu garder le silence, quoi qu'il dût leur en coûter de parler? Impossible! Ce fut au milieu de beaucoup de luttes qu'ils proclamèrent la vérité à Thessalonique. Ni le passé, ni les conséquences probables de leur hardiesse pour l'avenir, ne purent leur fermer la bouche. Là où le courage naturel aurait faibli, ils étaient hardis en Dieu pour prêcher l'évangile. Leur exhortation n'avait pour principe ni séduction, ni impureté (1 Thessaloniens 2: 3); ils ne s'adressaient ni aux pensées, ni à la chair de l'homme naturel. S'ils l'eussent fait, ils auraient évité une bonne partie de l'opposition qu'ils rencontrèrent. Ils n'usaient pas non plus de ruse pour cacher leur but réel; ils agissaient en toutes choses ouvertement. Ils avaient à s'acquitter d'un message et ils le délivraient. A quelque prix que ce fût, et quoi qu'en pensât un Juif ou un gentil, ils étaient décidés à prêcher, non pas ce que l'homme serait disposé à recevoir, mais ce que Dieu leur avait confié: Approuvés de Dieu pour que l'évangile leur fût confié, ils parlaient, non comme voulant plaire aux hommes, mais à Dieu qui éprouve les coeurs (1 Thessaloniens 2: 4). Sérieux et pénétrés de la vérité qui leur était confiée, ils n'avaient point égard à eux-mêmes, en quelque manière que ce fût. Ils n'auraient pas pu recourir à des paroles flatteuses pour se rendre approuvés des hommes, ni agir avec cupidité pour parvenir à leurs propres fins. La vérité de Dieu leur étant confiée, ils ne pouvaient qu'être vrais. Comme administrateurs, ils ne pouvaient pas rechercher leurs propres intérêts; et quoi qu'on pût penser d'eux, ils pouvaient prendre Dieu à témoin de la sincérité et de la pureté de leurs intentions et de leur marche au milieu des hommes. Le moi, sous aucune de ses formes, n'avait de place dans leur prédication de l'évangile, car, ni au milieu des Thessaloniens ni chez d'autres, ils ne voulaient user de leurs droits d'apôtres pour s'attirer la gloire et l'honneur de la part de ceux qui avaient été convertis par leur moyen. Au contraire, ils étaient doux au milieu d'eux, comme une nourrice qui chérit tendrement ses enfants: oui, la patience, la douceur d'une nourrice qui chérit ses propres enfants, étaient la juste expression de ce qu'ils avaient été. Quelle vérité de sentiment dans cette expression! Paul et Silvain et Timothée étaient des hommes de coeur, que leur tendre affection rendait capables de supporter bien des choses pénibles de la part de ceux qu'ils avaient amenés à la foi; et cette affection était une chose si nouvelle à voir, et sûrement nouvelle aussi à entretenir, pour les descendants d'Abraham, vis-à-vis de gentils selon la chair, que Paul emploie pour l'exprimer un mot qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament; ou si nous suivons le texte donné par les meilleurs critiques, un mot qui ne se rencontre même nulle part dans le grec classique, mais seulement dans la version des Septante, dans le livre de Job. Paul se sert d'un mot inusité pour exprimer l'affection particulière qu'ils avaient, lui et ses compagnons d'oeuvre, pour les Thessaloniens; car ils auraient été tout disposés, non seulement à leur communiquer l'évangile de Dieu, mais aussi leur propres vies, parce qu'ils étaient fort aimés d'eux. Aussi pourvoyaient-ils eux-mêmes à leurs besoins, travaillant jour et nuit pour n'être à charge à personne: c'était gratuitement qu'ils prêchaient l'évangile, encore qu'il dût leur en coûter beaucoup de peine

et de fatigue corporelle. A Ephèse, Paul en fait de même dans une autre occasion, travaillant de ses propres mains pour lui-même et pour ceux qui étaient avec lui (Actes des Apôtres 20: 34); toutefois si des amis du dehors lui envoient des secours, il les accepte comme un parfum de bonne odeur, et agréable à Dieu (Philippiens 4: 15-18). Quel tendre et ardent amour se montre dans tout cela! Quel intérêt, quels soins pour ce qui concerne la marche des saints! Paul a été au milieu des Thessaloniens comme une nourrice qui chérit tendrement ses propres enfants; il les a exhortés chacun d'eux comme un père, les consolant et rendant témoignage, afin qu'il marchassent d'une manière digne de Dieu qui les appelait à son propre royaume et à sa propre gloire! Une nourrice prend soin des petits enfants; un père est tenu d'élever les siens dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur (Ephésiens 6: 4). Paul regardait les Thessaloniens comme ses enfants, et les exhortait avec toute l'affection d'un père. Il ne pouvait se contenter d'une oeuvre peu profonde et superficielle. Il ne pouvait pas être au milieu d'eux et se tenir pour satisfait par une simple adhésion aux vérités qu'il avait annoncées. Il fallait que l'oeuvre fût profonde pour le satisfaire et que le changement fût manifeste, avant qu'il pût être content. Appelés de Dieu à son propre royaume, et à sa propre gloire, les saints devaient marcher d'une manière digne de Dieu, pour que le coeur de leur père spirituel fût réjoui. Ainsi, quand il écrit aux Galates, qui paraissaient s'écarter de la vérité, il leur dit: «Mes petits enfants, pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous» (Galates 4: 19); c'est une personne que Paul leur présente; c'est une vie qu'il veut leur faire recevoir, non pas un simple système de doctrine, en sorte que la vie fût manifestée, que Christ fût formé en eux, que leur marche fût digne de Dieu! Paul ne voulait rien moins que cela. Quel évangéliste pourrait se contenter de moins?

## L'oeuvre de l'évangéliste

«J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; et il me les faut aussi amener; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul berger» (Jean 10: 16). Telle est la parole par laquelle le Seigneur Jésus annonce le grand changement qui devait résulter de sa mort et de sa résurrection. Il avait des brebis qui n'étaient pas de la bergerie d'Israël. Il était et il est, en un sens particulier, le Berger d'Israël (Ezéchiel 34: 23; Zacharie 13: 7). Mais il a d'autres brebis qu'il voulait amener, et elles entendraient sa voix; et ainsi, le suivant comme faisait le résidu fidèle d'Israël, elles formeraient avec celui-ci un seul troupeau, reconnaissant un seul Berger, étant soigné par un seul Berger. Ceci explique un passage de la 1<sup>e</sup> épître aux Corinthiens, chapitre 10, où les enfants des hommes sur la terre, sont maintenant divisés en trois classes: «les Juifs», «les gentils», et «l'Eglise de Dieu». Avant la mort du Seigneur, il n'y avait que deux classes d'hommes sur la terre: les Juifs et les gentils ou nations. Ainsi quand le Seigneur déclare aux Juifs (Jean 7) que là où il serait, ils ne pouvaient y aller, les Juifs raisonnent entre eux disant: «Va-t-il aller à la dispersion [au milieu] des nations?». Il n'y avait alors sur la terre que les Juifs et les nations. Bientôt il en sera de même: après que l'Eglise aura été enlevée pour aller à la rencontre du Seigneur



dans les airs, la famille humaine sera de nouveau divisée en deux classes seulement, qui seront les Juifs et les nations.

Maintenant il existe une troisième classe d'hommes sur la terre: «l'Eglise de Dieu», et c'était cette classe, distincte des Juifs et des gentils, mais composée de ceux qui avaient été jadis Juifs que Paul persécutait; car «j'ai persécuté l'assemblée de Dieu», dit-il aux Corinthiens, et c'était cette même classe composée à la fois de Juifs et de gentils, que les Juifs cherchaient à exterminer (1 Thessaloniens 2: 14). C'est aussi au milieu des «églises», que le Seigneur Jésus marche comme Fils de l'homme, prenant une connaissance détaillée de tout ce qui s'y passe (Apocalypse 2: 3). En outre, Dieu, dans la personne du Saint Esprit, demeure maintenant dans l'Eglise (Ephésiens 2: 22): elle est «la maison de Dieu» (1 Timothée 3: 15); le «temple de Dieu» (1 Corinthiens 3: 16; 2 Corinthiens 6: 16).

Dans les premiers jours de l'Eglise, les expressions: le «*dedans*» et le «*dehors*» que nous trouvons en 1 Corinthiens 5: 12, 13; Colossiens 4: 5, étaient comprises; elles désignaient des sphères clairement définies, pour tous les croyants en Jésus Christ. *Dedans* étaient tous ceux qui faisaient profession de croire et, pour autant que l'homme pouvait juger, qui croyaient au Seigneur Jésus. *Dehors* étaient tous ceux qui n'avaient pas embrassé le christianisme. Le «*dedans*» était la sphère dans laquelle l'Esprit de Dieu gouvernait et demeurait; le «*dehors*», était la région où le chef de ce monde exerçait son empire. Oter du milieu des croyants le méchant, c'était placer celui-ci hors de la sphère de l'Eglise et dans le monde, où Satan avait la puissance.

Amenés hors du Judaïsme par la prédication de l'évangile (comparez Jean 10: 3, 4; Actes des Apôtres 2: 40, 41), ceux d'Israël qui devaient être sauvés se trouvaient membres de l'assemblée de Dieu ou de l'Eglise sur la terre; ils étaient placés dans une position tout à fait distincte de celle qu'occupait la nation, l'Eglise ou l'Assemblée étant reconnue comme un corps distinct du Judaïsme, des Juifs à Jérusalem (Actes des Apôtres 5: 11). Amenés pareillement hors du paganisme par la prédication de la même parole, les croyants d'entre les nations se trouvaient membres de la même assemblée, l'Eglise. Un lien commun les unissait les uns avec les autres, un intérêt commun les occupait. Ils étaient participants d'une même vie; ils reconnaissaient le même Seigneur, et étaient unis au même Chef (Tête) dans le ciel. Enfants du même Père, ayant le même Esprit habitant en eux, ils étaient un dans le Seigneur, et formaient l'Eglise de Christ, la maison de Dieu, l'habitation du Saint Esprit, d'une manière générale, partout où l'évangile était prêché, en Judée ou en Samarie, en Galilée, en Syrie, dans l'Asie mineure, en Grèce, en Italie, ceux qui croyaient faisaient partie de «l'Eglise». Philippe prêche en Samarie; les apôtres Pierre et Jean évangélisent plusieurs villages des Samaritains (Actes des Apôtres 8), et bientôt après nous entendons parler des églises de la Samarie (Actes des Apôtres 9: 31). A Antioche de Syrie, les gentils sont évangélisés par ceux qui avaient été dispersés au loin par la persécution soulevée à l'occasion d'Etienne, et bientôt après il est question de l'assemblée dans cette ville (Actes des Apôtres 11: 19-26). Paul et ses compagnons d'oeuvre pénètrent en Macédoine et visitent Thessalonique, et peu de temps après ceux qui furent convertis dans cette ville,

reçurent une communication adressée «à l'Assemblée des Thessaloniens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ». Partout où des âmes recevaient la bonne nouvelle que Paul prêchait, des églises s'élevaient; et comme Paul et Barnabas retournaient de Derbe à Antioche en Syrie, ils établirent des anciens dans ces assemblées qui s'étaient formées, à la suite de leurs travaux évangéliques précédents. Mais, tandis que le pouvoir ou l'autorité ecclésiastique était nécessaire pour établir des anciens, nul n'étant établi dans cette charge que par les apôtres ou leurs délégués, dans les temps primitifs, il n'y avait pas besoin d'apôtre ou d'autorité apostolique pour que des églises s'élevassent en diverses localités. Il y avait une église dans la maison d'Aquila et de Priscilla, à Rome, avant que Paul ou un apôtre quelconque n'eût visité cette ville (Romains 16: 6). Il y avait des églises à Colosses, à Laodicée et à Hiérapolis, rassemblées par Epaphras et d'autres, des églises que Paul n'avait jamais vues (Colossiens 2: 1; 4: 15; Philémon).

Appeler des âmes à sortir du monde et à prendre place dans l'Eglise était l'oeuvre de l'évangéliste, qui avait ainsi un double résultat de son travail: des personnes étaient rassemblées, retirées du monde, délivrées de la puissance des ténèbres, sauvées de la colère, ayant passé des ténèbres à la lumière par la foi au Seigneur Jésus Christ, et les croyants, ainsi retirés du judaïsme et du paganisme, étaient introduits nécessairement dans l'Eglise de Dieu. Il n'y avait pas d'autre place possible pour elles; il n'y a pas d'autre division d'hommes sur la terre, reconnue de Dieu que «les Juifs», «les gentils, et *l'Eglise de Dieu*». En cessant d'être Juif ou gentil, on devenait chrétien et on faisait partie de l'Eglise. L'évangéliste pouvait ne pas enseigner grand-chose sur l'Eglise, sur sa nature, son gouvernement, la position qu'elle occupe vis-à-vis des puissances qui sont dans les lieux célestes maintenant, tout cela étant l'oeuvre plus directe et subséquente du docteur établi de Dieu dans l'assemblée; mais ce que l'évangéliste avait annoncé faisait prendre aux âmes converties une place nouvelle sur la terre et les amenait ouvertement dans l'assemblée de Dieu. Ils avaient entendu la voix de Christ, et ils étaient devenus aussitôt membres du seul troupeau.

Former *une* église n'était pas le but de l'évangéliste. Dieu avait formé l'Eglise par le baptême du Saint Esprit (1 Corinthiens 12: 12, 13). Si les évangélistes travaillaient quelque part où personne n'avait prêché auparavant, tous ceux que Dieu retirait du monde, dans ce lieu, par la foi au Christ qu'ils annonçaient, formaient l'Eglise de Dieu dans cette localité. Il pouvait y avoir beaucoup d'églises dans un même pays, comme en Galatie (Galates 1: 2); dans une localité, il n'y avait jamais qu'une église de Dieu, comme à Corinthe (1 Corinthiens 1: 1).

Les évangélistes de nos jours agissent souvent d'une manière bien différente. Ils amènent des âmes au Seigneur, les laissant ensuite se tirer d'affaire comme elles peuvent et choisir la dénomination à laquelle elles veulent appartenir. On appelle cela générosité de sentiment, on le regarde comme le principe catholique, sur lequel l'oeuvre doit être poursuivie. Le salut individuel est tout ce que ces ouvriers se proposent; amener des âmes à Jésus est leur seule et unique fin, ils ne cherchent rien de plus. Mais, béni soit Dieu qui,

quelque éloignés que nous puissions être de sa pensée, ne manque jamais aux siens. Sauvés par la grâce, par la foi, nous sommes, que nous en ayons la conscience ou que nous ne l'ayons pas, vivifiés avec Christ, ressuscités avec lui, et assis en lui dans les lieux célestes; nous sommes membres de son corps, nous faisons partie de son Eglise. Mais combien d'hommes prêchent qui ignorent l'Eglise de Dieu, qui laissent dans l'ombre, ou négligent entièrement plus d'un des traits distinctifs, si précieux et importants, du temps présent, qui sépare le jour de la Pentecôte de la descente du Seigneur dans les airs.

Si par la foi en Christ, nous devenons membres du seul troupeau, de la seule et unique Eglise de Dieu, il devrait y avoir entre nous unité de règle et harmonie d'action. Chacun des enfants d'Israël devait observer les mêmes lois, tous étaient tenus d'adorer Dieu de la même manière; ainsi aussi, chacun des membres de Christ devrait connaître quels sont les commandements que Dieu a donnés à son Eglise et l'ordre qu'il a établi pour elle. Mais ignorant ce qu'est l'Eglise de Dieu, des personnes sérieuses et vraiment pieuses, sentant le besoin de marcher ensuite avec d'autres, ont imaginé des règles qui les lient à tous ceux qui s'entendent avec elles sur quelque doctrine particulière ou quelque question d'église. Ainsi se sont formées de prétendues églises, composées de quelques-uns seulement, non pas de tous les membres de l'Eglise dans une certaine localité. De là aussi sont nées les diverses formes de discipline ecclésiastique et de culte. Paul, à Corinthe, ne voulut rien avoir à faire avec les divisions qui s'étaient formées au milieu des saints dans cette ville, sauf pour redresser un tel mal. Il ne forma pas une église de tous ceux qui le suivaient, à l'exclusion de ceux qui étaient attachés à Apollos, à Céphas, ou à tel autre docteur. Tous ceux qui croyaient, à Corinthe, *étaient* membres de «l'Eglise de Dieu» dans cette ville; ils étaient le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu, le temple de Dieu (1 Corinthiens 3). Paul ne se souciait-il donc pas du rassemblement des fidèles, était-il indifférent à ce principe qu'il établit lui-même dans l'épître aux Philippiens, savoir que nous devons, dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marcher suivant une même règle et avoir un même sentiment? Bien au contraire, il insistait fortement sur ce devoir. Il envoya Timothée aux Corinthiens pour les faire souvenir de ses voies en Christ, selon qu'il enseignait partout dans chaque assemblée (1 Corinthiens 4: 17).

Pour ce qui concernait le mariage, il donnait les mêmes ordres dans toutes les églises (1 Corinthiens 7: 17). S'il s'agissait de la chevelure de la femme, si l'ordre du culte était en question, il parlait de «la coutume des assemblées de Dieu», et de l'ordre du culte «dans toutes les assemblées des saints» (1 Corinthiens 11: 16; 14: 33).

Laisser les âmes ignorer le lieu dans lequel elles ont été amenées par la foi en Jésus Christ, c'est pour l'évangéliste laisser inachevée l'oeuvre qui lui a été confiée. Que de désordres auraient été évités, que de discordes et de troubles auraient été prévenus, si les ouvriers des temps passés avaient agi à cet égard autrement qu'ils ne l'ont fait. Que de désordres en pourrait prévenir maintenant, que d'âmes on pourrait empêcher de s'égarer, si les évangélistes actuels, tout en conduisant des pécheurs à Christ, leur montraient que,

une fois sanctifiés et sauvés par la foi en Jésus Christ et baptisés de l'Esprit, ils font partie de *l'Eglise de Dieu* et sont devenus membres du *corps de Christ!*

## La récompense de la vigilance

---

ME 1869 page 179

Le véritable caractère du serviteur pendant le temps où Christ est rejeté, est d'avoir les reins ceints, la lampe allumée, et d'être trouvé veillant: il y a à la fois l'attente du retour du Seigneur et le service. Pendant que nous sommes dans ce monde nos reins doivent être ceints: nous sommes là où il faut servir. Ce n'est pas le lieu du repos, mais le lieu de la vigilance; — veillant sur chacune de nos pensées. *Dans le ciel je pourrai laisser aller mon coeur* et ce sera une satisfaction immense; mais *ici*, sur la terre, je dois ceindre mes reins. Oui, je me trouve dans une condition où mon coeur et chacune de mes affections doivent être gardés par la Parole de Dieu; ici, j'attends Christ qui s'est mis à part comme l'homme céleste dans la gloire, pour qu'il devînt le seul objet placé devant nos coeurs. J'attends quelqu'un qui m'aime et qui viendra pour moi Lui-même. Il *n'enverra* pas, il viendra Lui-même et nos coeurs doivent être préparés pour le recevoir. Un homme qui à la main sur le bouton de la porte est prêt à l'ouvrir aussitôt que l'on frappe, voilà dans quelle position nous devrions être.

La venue du Seigneur n'est pas une prophétie; celle-ci concerne les événements sur la terre. Le Seigneur m'élève dans le ciel, voilà ce qui fait l'espérance du chrétien et jusqu'à ce que le Seigneur vienne son devoir est de veiller. «Bienheureux sont ces esclaves que le maître, quand il viendra, trouvera veillant: en vérité, je vous dis, qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant il les servira» (Luc 12: 37). Jésus dit: «Vos coeurs ont été tendus et c'était bien qu'il en fût ainsi; mais je vous conduis là où vous allez vous reposer et je trouve ma joie à vous servir». Non seulement j'ai la bénédiction, mais je possède Celui-là même qui me la donne! Quel tableau de l'amour de Christ! L'amour trouve son bonheur à servir, et ici ce bien-aimé Seigneur dit: «Je me ceindrai pour vous servir». Christ en devenant homme prit la forme d'un serviteur. Va-t-il cesser d'être un homme? *Jamais*. Il est devenu serviteur en montant au ciel, afin de nous laver les pieds. Il a la première place en toutes choses, aussi dans le service, et il n'y renoncera pas; il est serviteur à toujours. Et nous qui servons ici-bas, qui l'attendons pendant ce peu de moments de sa réjection, nous aurons alors notre récompense dans le repos, et dans le festin auquel Jésus se ceindra pour nous servir.

Le monde est ce en quoi la chair trouve son milieu et sa sphère. Devant nous Dieu a placé Christ et il est le centre par excellence qui nous attire *là-haut*, tandis que tout *ici-bas* est contre lui, car le monde est le lieu où il a été rejeté.

Si le Seigneur venait ce soir, pourrions-nous dire, chacun de nous: «Voilà mon Seigneur, je l'attends?».— Avez-vous connu la puissance de Christ dans la rédemption de telle sorte que vous n'ayez rien à craindre à sa venue? Ou bien avez vous laissé l'esprit du monde intervenir et affaiblir votre amour et votre dévouement pour lui? S'il venait, serait-

ce la joie de votre coeur que de lui ouvrir immédiatement? J'ai de la joie *par* Lui jusqu'à ce qu'il vienne; j'aurai de la joie *avec* Lui quand il viendra.

## L'intercession de Christ

---

ME 1869 page 181 - Darby J.N.

Lisez l'épître aux Hébreux et 1 Jean 2: 1, 2

Il semble que la doctrine de l'intercession de Christ est entourée, dans l'esprit de beaucoup de chrétiens, d'une certaine obscurité qu'il serait utile de chercher à dissiper. Les uns en effet, et c'est le plus grand nombre, donnent à cette doctrine une fausse place en en faisant le moyen d'obtenir la justice et la paix, et affaiblissent ainsi, le vrai caractère de la rédemption qu'ils ignorent encore; les autres, comprenant que la rédemption est parfaite et complète, suppriment l'intercession comme étant incompatible avec cette perfection qu'à leurs yeux elle affaiblit ou renie.

Tous ces chrétiens sont dans l'erreur et méconnaissent le vrai caractère de l'intercession de Christ. Cette intercession en effet n'est pas le moyen d'obtenir la justice et la paix. En user à cette fin est funeste et nous empêche de saisir que nous sommes faits la justice de Dieu en Christ. Il est également funeste de supprimer l'intercession quand nous avons connu Christ comme notre justice parfaite: on fait ainsi de cette justice une froide sécurité dans laquelle le coeur n'entre pour rien, et on détruit dans l'âme le profond et doux sentiment du constant amour de Christ pour nous et de notre dépendance de l'exercice journalier de cet amour.

Le plus grand nombre des chrétiens, je viens de le dire, n'étant pas assurés de l'amour parfait de Dieu en justice, vont à Christ pour obtenir de lui qu'il se charge de leur cause et intercède auprès de Dieu pour eux, afin de mettre toutes choses en règle. Sans qu'ils s'en rendent compte et qu'ils veuillent l'avouer, ils voient de fait l'amour en Christ et le jugement en Dieu; et ils vont à Christ pour qu'il émeuve Dieu à la compassion, à la miséricorde et au pardon. Il est très naturel que nous passions par un pareil état d'âme, particulièrement avec l'enseignement que nous entendons habituellement autour de nous: mais dans cet état, nous ne sommes pas réellement dans notre position de chrétiens. L'amour de Dieu est la source de tous nos privilèges et des espérances de notre salut, et cet amour s'exerce pleinement en justice, à cause de l'oeuvre de Christ dans laquelle Dieu a été glorifié. La grâce règne par la justice (\*); nous sommes la justice de Dieu en Christ (\*\*), nous n'avons pas à la chercher. Christ est notre justice, toujours et constamment. Cette justice est aussi parfaite qu'elle est constante et perpétuelle, et aussi constante et perpétuelle qu'elle est parfaite. Dieu a été, il est parfaitement glorifié à cet égard, et son amour se répand librement et justement sur le chrétien comme sur Christ lui-même. La position est une position ferme et établie devant Dieu, une position et une relation qui ne changent pas. L'intercession de Christ est fondée sur elle. En parlant, un peu plus bas, de l'épître aux Hébreux, nous verrons jusqu'à quel point l'acte qui a complété ce fondement de notre place devant Dieu a été l'acte du sacrificeur.

(\*) Romains 5: 25. – (\*\*) 2 Corinthiens 6: 21.

D'un autre côté, il est également vrai que nous sommes de pauvres, faibles créatures sur la terre, qui faillissons souvent (\*). Notre place, notre seule place devant Dieu est dans la lumière comme Lui est dans la lumière, par la justice divine dont j'ai parlé plus haut, et c'est là que nous sommes acceptés dans cette justice; mais notre place actuelle est dans un monde de tentation, dans un corps qui n'est pas racheté; nous sommes des êtres faibles et dépendants, sujets à faillir, vivant dans un monde où nous avons besoin de grâce, — de miséricorde et de grâce pour secours au temps opportun. Les meilleures affections aussi sont éveillées et mises en jeu par nos besoins journaliers, par la confiance de chaque jour et le sentiment journalier de la fidélité du Seigneur, non pas par le sentiment de notre sécurité, quoique celui-ci soit le fondement et la base de l'autre et qu'il lui soit nécessaire et provoque par lui-même l'action de grâce et la louange. Mais il est évident que la dépendance et tout ce qui s'y rattache n'est pas provoquée et entretenue par le fait que nous sommes parfaits et parfaits à perpétuité. Si je perds le sentiment que je suis ainsi parfait devant Dieu à perpétuité, mes craintes seront serviles, je ne regarderai à Christ que pour ma sécurité, lorsque Dieu est un juste juge. Si je perds le sentiment de ma dépendance dans la faiblesse, je suis satisfait de me savoir en sûreté; c'est mon aspiration la plus haute, que je n'atteins même jamais après tout; et les meilleures affections et les grâces les plus excellentes restent endormies.

(\*) Jacques 3: 2.

Considérons maintenant en quoi consiste réellement l'intercession et quelle est la place qui lui appartient dans le système chrétien.

L'intercession de notre Seigneur revêt deux caractères différents: Christ est Sacrificateur devant Dieu et Avocat auprès du Père. Sous ces deux caractères, il comparait devant Dieu ou devant le Père pour nous, afin que nous recevions la bénédiction dont nous avons besoin; mais le premier de ces caractères est plus général que l'autre. Comme *Sacrificateur*, Christ est devant Dieu en sorte que nous approchons de Dieu et que nous pouvons nous approcher, il intercède en même temps pour nos besoins. Comme *Avocat* auprès du Père, il intervient davantage en vue du rétablissement de la communion.

Quelques difficultés préliminaires se présentent ici. Il y a des personnes qui nient que le mot d'intercession implique l'intercession ou l'intervention active en notre faveur; ils veulent que l'expression grecque  $\text{\$}\int\text{ntugc}\text{\$}\text{\%}$  désigne seulement la présence personnelle ou l'apparition du Seigneur devant Dieu et notre Père pour nous. Mais c'est là une erreur. Ce verbe est employé pour exprimer l'intervention ou l'intercession active. Ainsi nous lisons dans l'Écriture que Christ est toujours vivant pour faire cette œuvre (\*). Assurément il n'est pas toujours vivant, afin d'être présent seulement entre Dieu et nous. L'épître aux Romains, chapitre 8, 34, ne nous dit-elle pas aussi: «Qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous?» Et ce qu'elle dit un peu plus haut dans le même chapitre relativement au Saint Esprit, versets 26, 27, montre clairement que l'expression dont il s'agit est employée dans le sens simple et ordinaire d'une intercession active en



notre faveur: «Il intercède (Ἰντερτυγεῖν) pour nous par des soupirs inexprimables». Or le Saint Esprit n'apparaît en aucune manière dans la présence de Dieu pour nous; mais il intercède, il plaide en nous par des soupirs inexprimables. Cet emploi du mot Ἰντερτυγεῖν est donc incontestable.

(\*) Hébreux 7: 25

D'autres personnes n'ont pas craint, quelque étrange que cela puisse paraître, d'avancer que l'épître aux Hébreux ne s'appliquait pas aux chrétiens, mais au résidu juif. Sans doute il y a dans cette épître des déclarations qui peuvent, comme les branches d'un arbre fertile qui s'étendent par-dessus le mur, atteindre jusqu'à ces fidèles-là, pour leur profit et leur bénédiction; mais l'épître est adressée à des *chrétiens*. En effet (et c'est là un argument qui suffit par lui-même, car l'épître en question est une lettre et non une prophétie), à qui l'épître fut-elle adressée *lorsqu'elle* fut écrite, à des chrétiens ou non? Il n'y a pas d'hésitation possible: elle fut adressée à des chrétiens. Il n'y avait pas alors d'autre résidu juif à qui l'adresser que les chrétiens. L'erreur, dans laquelle on est tombé à cet égard, est venue de ce que l'épître ne se place pas sur le terrain ecclésiastique proprement dit, c'est-à-dire sur le terrain de l'union des saints avec Christ, mais qu'elle voit les saints sur la terre et Christ dans le ciel pour eux, à part, séparé d'eux, dans la présence de Dieu pour eux individuellement, — non pas les saints assis dans les lieux célestes (\*), mais les saints affligés, exercés et éprouvés dans le désert. L'épître est adressée aux saints frères d'alors, alors participants de l'appel céleste, Christ étant l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de leur profession (\*\*). Elle ne s'appliquerait donc alors qu'aux chrétiens, car eux seuls jouissaient de cette position, et ne s'applique réellement jamais *directement* à qui que ce soit d'autre. Dieu amenait «plusieurs enfants à la gloire» et Christ est le capitaine et le chef de leur salut (\*\*\*) : d'un bout à l'autre de l'épître nous retrouvons cette même vérité. Elle se rapporte à ceux qui furent *alors* faits participants du Saint Esprit et goûtèrent du don céleste (4\*) ; — ils avaient *alors* servi les saints; alors accepté joyeusement l'enlèvement de leurs biens, sachant qu'ils avaient pour eux-mêmes dans les cieux des biens meilleurs et permanents (5\*). Je ne pense pas que personne puisse mettre en doute que ceux dont on pouvait *alors* dire ces choses, étaient des chrétiens, c'est-à-dire que c'est aux chrétiens et à eux seuls que l'épître s'adresse directement. Leur espérance était au dedans du voile, où Christ était entré comme précurseur de l'écrivain et de ceux auxquels il écrivait (6\*). L'écrivain n'était-il pas un chrétien? — Ils s'approchaient *alors* de Dieu, je suppose, comme croyants, c'est-à-dire comme chrétiens, et un Souverain Sacrificateur élevé plus haut que les cieux leur convenait (7\*), parce qu'ils entraient là en esprit. Le chapitre 9 tout entier supposé une rédemption *alors* éternelle, un héritage éternel, les choses célestes elles-mêmes, et la comparution au temps d'alors de Christ dans le ciel, *lorsque* l'épître fut écrite, pour ceux à qui elle était alors adressée. Leurs consciences étaient purifiées (8\*), tandis que celles du résidu juif ne le seront que lorsqu'ils verront Christ apparaître de nouveau. Christ est assis à perpétuité à la droite de Dieu (9\*); et le chemin des lieux saints était ouvert pour eux alors par le chemin nouveau et vivant (10\*).

Ils avaient à tenir ferme le commencement de leur profession sans chanceler (11\*). Ils étaient des croyants, c'est-à-dire ceux qui avaient accès dans le saint des saints.

(\*) Comparez Ephésiens 1: 3-6, 22; 2: 5-7. – (\*\*) Hébreux 3: 1. – (\*\*\*) Hébreux 2: 10, 11. – (4\*) Hébreux 6: 4, 5. – (5\*) Hébreux 6: 10; 10: 32-34. – (6\*) Hébreux 6: 18-20. (7\*) Hébreux 7: 26; 8: 2. – (8\*) Hébreux 9: 11-14. – (9\*) Hébreux 10: 12. – (10\*) Hébreux 10: 19-22. – (11\*) Hébreux 3: 6, 14; 4: 14; 6: 11; 10: 23.

L'épître tout entière suppose que ceux à qui elle s'adresse étaient des croyants *alors*, qu'ils avaient une part connue dans les lieux célestes et que c'était là *leur appel*. Elle ne parle pas seulement de quelques-uns qui, ayant été mis à mort, auront une place dans le ciel (\*); le ciel est la *vocation* de *tous* ceux à qui l'épître est adressée: c'étaient donc des chrétiens, des chrétiens juifs sans doute, mais des chrétiens. L'épître ne s'adresse qu'à ceux qui sont tels, alors même que, par le langage dont elle se sert, elle s'étend à ceux qui seront épargnés sur la terre, car il reste un repos pour eux.

(\*) Comparez Apocalypse 6: 9-11; 20: 4.

Il est réellement incroyable qu'on puisse lire l'épître aux Hébreux et ne pas s'apercevoir qu'elle parle à des chrétiens; et en m'exprimant ainsi, je ne veux pas dire que les chrétiens puissent seulement profiter de ce qui était adressé à d'autres, comme nous faisons de l'Ancien Testament; mais je veux dire que l'épître a été adressée à des chrétiens et seulement à des chrétiens, seulement à des personnes *alors* appelées au ciel et dont la profession était telle. J'admets volontiers que l'épître n'est pas adressée, à l'église *comme telle*: elle y perdrait toute sa valeur et l'église également, parce que l'église est unie à Christ dans le ciel, et qu'ici les chrétiens ne sont pas envisagés à ce point de vue et que l'épître ainsi serait hors de place, puisqu'elle enseigne que Christ est pour nous dans le ciel pendant que nous marchons et combattons sur la terre, faisant de notre condition terrestre l'occasion de la grâce céleste. Mais la grâce d'en haut qui nous trouve dans une condition terrestre, tandis que nous sommes appelés au ciel, nous initie à la connaissance de l'amour, de la tendresse, de la sympathie, de la fidélité qui se trouvent en Christ et de l'intérêt qu'il nous porte dans la condition et les circonstances, où nous sommes placés ici-bas, ce que ne fait pas notre perfection en Lui. La grâce nous forme ainsi à la dépendance, à la confiance en Lui; elle nous apprend à compter sur sa fidélité, nous fait saisir l'intérêt qu'il nous porte à chaque moment et nous fait entrevoir le temps où nous le verrons comme il est, ce que ne fait pas notre présence en Lui dans le ciel.

Quant au passage de l'épître de Jean (1 Jean 2: 1, 2) et à celui de l'épître aux Romains (8: 34), ils s'appliquent incontestablement aux *chrétiens*: la communion avec le Père et le Fils est assurément la part des chrétiens et le chapitre 8 de l'épître aux Romains n'a pas besoin de commentaire à cet égard. Si on appliquait le passage, 1 Jean 2: 2, à d'autres qu'à des chrétiens, il s'appliquerait aux incroyants, mais on tomberait ainsi dans une vue tout à fait fautive de l'intercession. L'intervention du Seigneur comme Avocat est donc fondée sur le fait que Jésus Christ le juste est l'Avocat et qu'il est la propitiation pour nos péchés. La divine et parfaite justice et la parfaite propitiation pour nos péchés nous ont placés dans la

lumière, comme Dieu est dans la lumière, afin que nous marchions là; et comme nous manquons, — «si quelqu'un a péché», — cette justice et cette propitiation étant toujours devant Dieu, il n'y a et ne peut y avoir aucune pensée d'imputation; la chose est impossible; les péchés ont été portés et la justice subsiste. Toutefois Dieu ne peut pas tolérer le péché dans ceux qu'il aime; et ainsi en vertu de son oeuvre et de ce qu'il est notre justice devant Dieu, Christ intercède pour nous et l'âme est restaurée.

Ce fondement de l'oeuvre de Christ comme Avocat m'amène à parler du fondement analogue ou réellement pareil de la sacrificature. Sur la terre, Christ ne pouvait pas être sacrificateur; mais il y avait une oeuvre que le Souverain sacrificateur accomplissait, en dehors, à proprement parler, de l'exercice de sa sacrificature, qui avait lieu dans le sanctuaire, une oeuvre qui posait le fondement pour cet exercice, une oeuvre dans laquelle il était substitut et représentant du peuple et qui constituait le fondement de ce qui était proprement son service sacerdotal pendant l'année, je veux dire le sacrifice du grand jour de l'expiation dans lequel le sang était placé sur le propitiatoire et les péchés confessés sur la tête du bouc azazel (\*). La réconciliation ou la propitiation pour les péchés du peuple était faite ainsi, et sur cette base reposait tout l'exercice de la sacrificature; et à elle, aussi bien qu'à la sacrificature, se rapporte l'épître aux Hébreux. Sa vie terrestre mettait Christ à même de sympathiser, quoiqu'il soit maintenant dans le ciel; et le sacrifice accompli sur la terre (en ôtant pour toujours, quant à la culpabilité, les péchés qu'il avait portés) formait la base de l'intercession pour la bénédiction journalière et l'accès journalier auprès de Dieu par Lui. C'est pourquoi, en même temps qu'elle déclare expressément que, s'il était sur la terre, Christ ne serait pas sacrificateur, chapitre 8: 4, l'épître aux Hébreux dit, chapitre 2: 17: «Il a dû, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple». Sur cette base repose sa miséricordieuse et continuelle sacrificature et son intercession. Il est devenu impossible, à cause du sacrifice de Christ, que le péché nous soit imputé; et sa vie de souffrance et de tentation met Christ à même (parce qu'il sait ce que c'est que de souffrir et d'être éprouvé) de secourir ceux qui sont tentés (\*\*). C'est pourquoi, au chapitre 4, nous chrétiens, nous sommes exhortés à tenir ferme notre profession (\*\*\*) , «car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché».

(\*) Voyez Lévitique 16. — (\*\*) Hébreux 2: 17, 18; 4: 15. (\*\*\*) Et remarquez ici, comme toute l'épître le démontre, que ceci est en contraste avec retourner au Judaïsme, tant est éloignée la pensée que l'épître soit seulement applicable au résidu juif.

Nous avons donc un Sacrificateur auprès de Dieu et un Avocat auprès du Père — qui est là, en vertu d'un sacrifice dans lequel il a, une fois pour toutes, porté nos péchés et a apparu pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même, et qui est là dans une «acceptation» parfaite, à laquelle nous avons une part, Jésus Christ, le juste, la propitiation pour nos péchés, capable de sauver entièrement (littéralement: jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux, qui même

est à la droite de Dieu après qu'il a fait la purification de nos péchés, un grand Souverain Sacrificateur assis à la droite de la Majesté dans les cieux (\*):

(\*) Hébreux 8: 1, 2; 9: 11-14, 24-28; 10: 5-22; 1 Jean 2: 1, 2.

Ceci nous conduit à un autre point: Nous ne nous approchons pas du Souverain Sacrificateur, mais nous venons à *Dieu* par lui, devant un trône de grâce. Je ne doute pas que la condescendante bonté de Dieu a pu user de patience envers la faible foi qui, en sincérité de coeur, s'approchait de Christ comme sacrificateur; mais tel n'est pas l'enseignement de la parole de Dieu. Christ apparaît dans la présence de Dieu pour nous; nous nous approchons de Dieu par lui. Il n'y a à cet égard ni incertitude, ni exception dans l'Écriture. Ce n'est pas davantage à la suite de notre retour vers Dieu ou de notre repentance que Christ intercède; mais il intercède pour nos infirmités, nos besoins et nos péchés. Sa grâce est en exercice, son activité ayant cette grâce pour source, et son oeuvre et sa position auprès de Dieu en justice pour base, comme nous l'avons vu.

Si nous nous approchons de Christ comme nous venons de dire, nous n'avons jamais encore appris l'amour de Dieu, ni notre place, ni notre relation avec Dieu dans la lumière, comme Lui est dans la lumière, pour parler le langage de Jean, ni la pleine liberté d'entrer dans les lieux saints par le voile déchiré, pour parler comme l'épître aux Hébreux; nous n'avons pas appris encore le «aucune condamnation» pour ceux qui sont en Jésus Christ, ni de séparation, du chapitre 8 de l'épître aux Romains.

La sacrificature de Christ, son intercession et son oeuvre comme Avocat supposent que nous avons notre place dans le ciel et que nous avons été ou que nous sommes en danger d'être inconséquents à ce privilège sur la terre. Or, d'un côté, Dieu ne peut tolérer aucun mal dans ceux qui sont en relation avec Lui, quelque agréables qu'ils soient d'ailleurs devant Lui; il faut qu'il les ait devant Lui avec leurs pieds et leurs coeurs nets, parce qu'ils *sont* tels. D'un autre côté, il les exerce ici-bas; et Christ, d'une manière particulière, entre dans toutes leurs souffrances et leurs infirmités, recherchant leur progrès, pourvoyant à leur faiblesse et obtenant miséricorde, purification et restauration pour leurs fautes. Toute cette intervention de Christ n'a rien à faire avec notre acceptation devant Dieu, mais elle a pour but de nous garder ou de nous ramener à la jouissance actuelle de la communion avec Dieu dans cette relation, dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis de Lui. La sécurité n'est pas là fin, mais le commencement du christianisme. Le christianisme nous place en relation et en communion avec Dieu, tel qu'il est, et notre Père et son Fils Jésus Christ. La sacrificature et l'oeuvre d'Avocat y maintiennent, y aident, y ramènent, alors que notre relation, selon la justice divine, subsiste déjà, mais que nous nous trouvons dans une scène de tentations et d'épreuves qui tend, par notre faiblesse et par les exercices d'âme, par lesquels nous devons y être formé; plus intimement, à interrompre cette communion. Mais ce n'est pas *nous* qui obtenons que notre grand Souverain Sacrificateur intervienne pour nous: c'est *Lui* qui le fait dans sa grâce, de son propre mouvement. Ainsi, dans un cas où il anticipait sa sacrificature, mais où il la manifestait dans ses principes, lors de la chute de Pierre, nous voyons Christ prier pour Pierre avant que celui-ci eût même commis le péché,

et demander exactement ce dont Pierre avait besoin, non pas qu'il ne fût pas criblé, mais que sa foi ne défailût pas et qu'il ne tombât pas dans le désespoir. Au moment convenable, par la propre grâce et l'action de Christ, le coeur de Pierre est touché et Pierre pleure amèrement sur sa faute. Or ce retour de Pierre n'est pas la cause, mais l'effet de l'action de Christ. Plus tard, le Sauveur restaure entièrement l'âme de son disciple. Pareillement, quand il s'agit de l'oeuvre d'Avocat, nous lisons dans la 1<sup>re</sup> épître de Jean: «Si quelqu'un a péché...» non pas si quelqu'un se repent, «nous avons un Avocat auprès du Père». Il en est de même au chapitre 13 de l'évangile du même apôtre, où l'application dû principe nous est présentée: Christ, déjà reconnu Fils de Dieu, Fils de David, Fils de l'homme, prend maintenant sa place en haut dans le ciel, et montre qu'il est encore notre Serviteur pour nous rendre nets, afin que nous ayons une part avec Lui là où il est, puisqu'il ne pouvait pas demeurer avec nous ici-bas. C'est de l'action de Christ qu'il est question, non pas de quelque chose que les disciples recherchent: ceux-ci, nets en tant que lavés par la parole, sont l'objet du service de Christ; il lave leurs pieds (étant mû par sa propre grâce) de la boue qui s'y est attachée dans leur marche.

Remarquez de plus que l'intercession de Christ s'exerce en faveur de ceux qui sont en relation avec Lui: «Je ne fais pas des demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés», et il ajoute: «Je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole». Dans l'épître aux Hébreux, il est également évident que Christ est Sacrificateur pour ceux qui sont en relation avec Dieu, seulement tout se rapporte davantage à la profession ou au peuple que dans l'épître aux Romains ou dans les écrits de Jean: toutefois l'épître aux Hébreux parle de *nous*. Dans ce qu'elle nous dit de l'activité de Christ pour nous, elle parle moins de nos manquements que Jean. Son grand objet est de présenter la nature et le caractère particuliers de la sacrificature mise en contraste avec ce à quoi la loi se rattachait, savoir la disparition de la sacrificature terrestre et l'établissement de la sacrificature céleste. Toutefois il n'est pas question de la pensée que ce soit au sacrificateur qu'on aille. Nous allons à Dieu par Lui; nous nous approchons avec une pleine liberté du trône de la grâce, en vertu de ce que Christ est devant ce trône; mais il n'y a pas trace de la pensée que nous allions à Lui, mais bien que nous nous approchons avec confiance de *Dieu* lui-même. Il n'y a pas trace davantage, dans toute l'épître, de la pensée que nous obtenions la justice par le moyen de la sacrificature; elle ne laisse à ce sujet aucune incertitude: «Par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés», et ils sont sanctifiés par l'offrande également (\*). Il s'est offert une fois pour toutes (\*\*). Sa sacrificature est pour ceux qui sont tentés. Il est à même de les secourir, étant toujours vivant pour intercéder pour eux (\*\*\*). Il est touché par le sentiment de nos infirmités, ayant été tenté comme nous, à part le péché (4\*). Il vient en aide à ceux qui sont sanctifiés (qui sont rendus parfaits par l'offrande de Christ une fois pour toutes) pendant qu'ils traversent le désert; il est Celui par qui ils s'approchent de Dieu.

(\*) Hébreux 10: 14, 10. – (\*\*) Hébreux 7: 27; 9: 25-26. – (\*\*\*) Hébreux 7: 23-25. – (4\*) Hébreux 2: 17, 18; 4: 15, 16.

La sacrificature de Christ s'exerce donc afin de nous faire trouver miséricorde et secours devant le trône de la grâce. Ce besoin, que nous avons individuellement de la *miséricorde*, ressort d'une manière remarquable du fait bien connu que les épîtres, adressées à une personne individuellement, font mention de la miséricorde, tandis que celles qui sont adressées à des assemblées n'en parlent pas (\*).

(\*) Comparez Romains 1: 7; 16: 24; 1 Corinthiens 1: 3; 2 Corinthiens 1: 2; Galates 1: 2; Ephésiens 1: 2; Colossiens 1: 2; etc.; 1 Timothée 1: 2; 2 Timothée 1: 2; Tite 1: 4; etc.

Tout cela rend très simple pour nous le caractère de l'intercession de Christ, de sa sacrificature et de son intervention comme Avocat. Elles s'exercent toutes en faveur de ceux qui sont en relation avec Dieu, et ne sont pas là pour les y amener. Elles s'exercent pour ceux qui sont déjà la justice de Dieu en Christ et qui sont assis dans les lieux célestes en Lui. Christ, intervient comme Avocat en faveur de ceux qui marchent dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. Son intercession est pour ceux qui ont Dieu pour eux, et à la charge desquels nul ne peut rien mettre; elle est là pour leurs chutes et leurs infirmités dans leur sentier ici-bas, non pas pour leur obtenir une place dans les lieux célestes, mais pour faire face, lorsque nous sommes là, à toutes nos inconséquences dans notre marche au travers du désert, pour nous secourir dans nos infirmités, et nous mettre à même, pauvres et inconséquents que nous sommes de fait ici-bas, de nous approcher avec confiance du trône de la grâce pour trouver miséricorde et grâce et secours au temps opportun (\*).

(\*) Hébreux 4: 16.

L'intercession ainsi maintient vivant en nous le sentiment de notre dépendance et en même temps d'une entière confiance. Si Christ n'était pas là devant le trône, nous ne pourrions pas nous en approcher avec cette confiance. S'il s'agissait encore d'obtenir la justice, il s'agirait de culpabilité et d'acceptation, non pas de secours. Si nous venions à Christ, le Sacrificateur, cela impliquerait que *nous* ne pouvons pas aller à Dieu, ce qui serait exactement le contraire de ce que le christianisme enseigne. Mais il ne s'agit de rien de tout cela.

Nous allons hardiment à Dieu (\*), parce que Christ est devant lui comme notre Souverain Sacrificateur. Nous n'avons aucune pensée que rien puisse nous être imputé; mais le fait que nous sommes la justice de Dieu en Lui, ne nous fait pas tenir peu de compte de nos inconséquences dans le chemin que nous traversons. Lui en prend connaissance et est notre Avocat en vertu de ce qu'il est le Juste et une propitiation pour nous. Le sentiment personnel de la faute est ainsi maintenu, renforçant et non pas affaiblissant le sentiment de la grâce, et cependant notre acceptation devant Dieu n'est jamais mise en question, de manière à nous ramener en arrière et à nous replacer sous la loi, ou à mettre jamais en question la justice de Dieu, ou à affaiblir jamais en nous la conscience de notre relation avec Dieu. Tout est fondé sur ces choses; et en même temps la sainteté de Dieu est pleinement maintenue en rapport avec notre conduite, et nous sommes gardés dans un vrai esprit de confession quand il nous arrive de faillir; notre jugement intérieur quant au

bien et au mal est conservé vivant et croît sans la moindre trace de crainte servile, et une bienheureuse confiance est maintenue dans l'âme à cet égard.

(\*) Hébreux 7: 19.

J'ai déjà fait remarquer la différence qu'il y a entre l'intervention de Christ comme Avocat, en vue de nous ramener ou de nous maintenir dans la communion avec le Père, et la sacrificature qui s'exerce, en vue du privilège que nous avons de nous approcher de Dieu et du secours dont nous avons besoin comme hommes. Mais relativement à leur fondement et à leur nature, les deux offices, l'oeuvre d'Avocat et la sacrificature, sont les mêmes, ayant pour base la relation positive dans laquelle nous nous trouvons avec Dieu en justice, et s'appliquant à notre marche dans la faiblesse ici-bas, quand nous sommes dans cette relation. Si Jean nous montre l'Avocat auprès du Père lorsque nous avons péché, l'épître aux Hébreux nous présente Celui qui sait sympathiser à toutes nos infirmités, qui peut être touché par le sentiment de ce qu'elles sont, quoique maintenant toute puissance dans le ciel et sur la terre lui soit donnée. Il est continuellement occupé de nous et de notre état, et ainsi le saint jugement du péché est maintenu dans notre âme, et en même temps le sentiment de la grâce reste intact, la confiance dans l'invariable amour de Celui qui s'est fait en toutes choses semblable à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle Souverain Sacrificateur. Les affections de la dépendance et de la confiance sont ainsi maintenues et cultivées, et cela, non pas comme si nous recourrions au Sacrificateur dans une difficulté, en nous précipitant vers Lui pour avoir du secours, mais dans la libre et bienheureuse activité et l'exercice plein de sollicitude de son propre amour: non pas qu'il se ralentisse quand nous revenons dans un juste sentiment d'humiliation; car si nous sentons juste, c'est le *fruit* de sa précieuse activité en grâce.

Je n'ajoute rien de plus. Mon but n'était pas de m'étendre sur cette grâce et sur les fruits qu'elle produit en nous, mais de faire ressortir la place scripturaire de la sacrificature de Christ et de son oeuvre d'Avocat. J'ai voulu montrer que, toutes deux, elles sont fondées sur l'établissement de la justice divine et l'accomplissement de la propitiation, et la place que celles-ci nous ont faite devant Dieu, ni l'un ni l'autre de ces offices ne voilant ces choses, mais au contraire étant fondés sur elles, et ayant pour objet de concilier notre faiblesse et nos manquements d'ici-bas avec cette place glorieuse, en sorte qu'elle ne fût pas incertaine en grâce, et qu'en même temps rien ne fût toléré qui soit incompatible avec elle, bien que rien ne puisse être imputé. Ainsi au lieu d'une froide et insensible certitude quant au salut, les sentiments de dépendance, de confiance et d'affection s'unissent dans le coeur à la sécurité en Lui qui en est l'objet, jusqu'à ce que nous entrions là où l'exercice de ces deux offices ne sera plus nécessaire.

## Jacob seul avec Dieu

---

Genèse 32: 24-32 - ME 1869 page 201

Quand on lit l'histoire de Jacob et que l'on observe le caractère naturel de ce patriarche, on peut se faire une idée de la grâce qu'il y a dans ces paroles: «J'ai aimé Jacob» (Romains 9: 13). Quand on se demande la raison pour laquelle Dieu a aimé Jacob, on n'a d'autre réponse que celle qui est fournie par la grâce, sans bornes et souveraine, de ce Dieu qui fait ce qu'il veut de ses biens, dont l'amour se repose sur certains objets qui mériteraient plutôt d'être haïs, afin que nulle chair ne se glorifie devant Lui. Jacob avait un caractère naturel bien loin d'être aimable, quoiqu'il ne fût pas un chasseur, comme Esaü et qu'en un certain sens il fût intègre, jusqu'à ce que vînt la tentation. Son nom de Jacob, qui signifie *supplanteur*, indique de quelle pâte il était pétri. Il commença sa course d'après le principe: *rien pour rien*, et y persévéra jusqu'à ce qu'enfin, il eût affaire avec Dieu d'une manière directe. Il fait un marché avec Esaü son frère qui se trouve ainsi privé du droit d'aînesse, dont Jacob, par une indigne ruse (quoique providentiellement dirigée pour la punition d'Esaü), emporte la bénédiction. Plus tard Jacob fit en Béthel un marché avec Dieu lui-même (Genèse 28: 20-22), pleine évidence de la pauvreté de sa piété.

Et remarquez ensuite, pendant son séjour chez Laban, que de moyens divers mis en oeuvre pour arriver à ses fins; le *moi* est toujours son but dans tout ce à quoi il met la main. Et c'est à cela qu'on le voit encore occupé dans le chapitre indiqué en tête de cette page. Il est tout entier à ses préoccupations, et a des préparatifs pour détourner la colère, qu'il n'a que trop méritée, de son frère Esaü plus courageux que lui, et bien maltraité jadis par lui. Mais ce chapitre nous présente, quant à Jacob, une circonstance digne de toute notre attention. Jacob est ici sous les effets d'une mauvaise conscience quant à son frère, car il savait avoir agi vis-à-vis d'Esaü, de manière à exciter avec justice (à parler selon l'homme) chez ce dernier la colère et la vengeance et il craignait très légitimement une rencontre avec lui.

Esaü venait en effet contre lui avec quatre cents hommes. Le premier mouvement de l'effrayé Jacob n'est point vers Dieu; il pense encore à quelque expédient pour ne pas perdre tout son monde à la fois. Puis sentant sans doute que tout cela ne suffit pas, alors, peut-être pour la première fois depuis Béthel, Jacob pense ici pourtant au Dieu de son père et l'invoque; c'était ce qu'il y avait de mieux à faire; et certainement cette prière exprime des sentiments pieux. — Toutefois on ne voit pas un coeur humilié de ses fautes, quoiqu'elle montre une certaine reconnaissance des gratuités terrestres du Seigneur. Elle fut néanmoins exaucée parce que *Dieu avait aimé Jacob*; c'est la seule observation que nous ferons sur cette requête; mais nous allons voir qu'avant d'en avoir obtenu une réponse, il faudra que Jacob prenne une autre position vis-à-vis de Dieu. Du reste on voit le pauvre patriarche ne pas trop compter sur Dieu, puisqu'il continue à prendre ses



précautions; seulement il choisit le meilleur parti, celui de faire un présent à son frère pour l'apaiser.

Tout cela prouve dans quelle anxiété était l'âme de Jacob. Mais Dieu a pitié de lui et va bientôt le délivrer de ses angoisses. Seulement le Seigneur le fera d'une manière glorieuse pour lui-même. Il avait un procès avec Jacob et Il voulait montrer à cet homme que toute chair est comme l'herbe. Vrai était-il que Jacob s'était adressé à Lui. Mais celui qui sonde les coeurs savait que le fils d'Isaac ne priait qu'à cause de la peur, que son coeur était foncièrement occupé de la pensée d'éviter Esaü et qu'il n'était pas effrayé de la sainteté et de la majesté de ce Dieu qu'il avait offensé et si longtemps oublié. Mais Dieu le voyait au milieu de tout cela et lui préparait une discipline salutaire, afin de lui apprendre ce qui était dans son coeur. C'est pour cela que *Jacob est laissé seul*; et ainsi Dieu en agit avec ceux qu'il veut élever à son école. Toute la troupe arrangée selon les plans du patriarche avait passé le torrent de Jabbok, et lui-même, non sans une grande anxiété, attendait cette entrevue tant redoutée. Il y a un degré particulier d'énergie dans l'expression: *Etre laissé seul*. Elle indique qu'on a été isolé de tout le reste et placé dans la solitude et dans la tranquillité de la présence de Dieu pour faire l'examen de ses propres voies, car ce n'est que là que l'on peut réellement juger de la nature de ces dernières. Quelques-uns connaissent sans doute la chose par expérience. Il est rare qu'une fois ou une autre un chrétien ne soit pas, en quelque sorte, contraint par une puissance intérieure de laisser tout le reste pour se demander comment il marche, pour examiner ses propres actions, sonder les replis de son coeur, etc. en présence même de Dieu. Si Jacob eût demeuré au milieu des bêlements des brebis ou du mugissement des boeufs, il n'eût pas été tranquille, il n'eût pas joui de ce calme d'esprit, il n'eût pas pu faire une sérieuse revue de lui-même. Pour cela il est bon d'être seul et d'être placé par Dieu lui-même en sa présence, chose qu'il fait toujours quand il veut ramener une âme ou lui faire faire des progrès: *Jacob fut laissé seul!* Oh! il n'y a pas dans la vie d'un homme d'épisode plus important que celui où Dieu le traite ainsi, le place sous ses propres yeux et lance la lumière qui en sort jusque dans les profondeurs de son âme, afin que l'homme se voie comme il est. C'est là que ce dernier apprend à connaître et à comprendre bien des choses inexplicables auparavant. C'est là que le chrétien trouve le secret de bien des misères qui l'empêchent de jouir de la communion avec Dieu, de tant de sécheresse, de langueur, de paresse d'âme, de manque de joie dans le service du Dieu vivant. C'est là que les hommes, les choses, les circonstances se présentent sous leur vrai jour et que l'âme est instruite de sa vilenie et de son néant devant Dieu.

Au Psaume 73, nous trouvons une âme regardant çà et là dans le monde, raisonnant sur ce qu'elle y voit, et raisonnant jusqu'à ce qu'elle soit tentée de dire que c'est en vain que l'on purifie son coeur et que l'on lave son coeur dans l'innocence.

Au Psaume 77, nous en voyons une autre qui fouille le dedans de son coeur et raisonne sur ce qu'elle y voit, même jusqu'à mettre en question la conservation de la grâce de Dieu. Quel est le remède propre dans les deux cas? *Le sanctuaire*: «Je suis entré au sanctuaire du

Dieu fort et j'ai compris». Ainsi en fut-il avec Jacob, le sanctuaire fut pour lui le lieu solitaire où Dieu lutte avec lui jusqu'à ce que l'aube du jour fût levée. Le lecteur attentif s'apercevra que, si ce passage est pris tel qu'il est, il n'offre pas le moindre appui à l'opinion vulgaire qui prête à Jacob un grand pouvoir dans la prière. Il n'est pas dit que Jacob lutte avec un homme, *mais qu'un homme lutte avec lui*, ce qui donne un tout autre tour à la pensée. Dans Osée 12: 2-4, nous trouvons une confirmation de ceci. On voit Dieu disant qu'il a *un procès avec Juda, qu'il visitera Jacob selon son train et lui rendra selon ses oeuvres*; voilà la lutte, puis est proposé comme remède l'exemple de Jacob que nous allons voir. Du reste l'histoire de cette lutte montre que, bien loin d'être puissant dans la prière, Jacob montre, au contraire, une ténacité d'esprit à s'accrocher à la chair, et aux choses de la chair, preuve en soit la durée de cette lutte. Dieu n'était pas sorti pour s'opposer à ce que Jacob avançât, puisqu'il lui avait donné ordre de quitter la Mésopotamie et de retourner au pays de ses pères (Genèse 31: 3).

Mais il était sorti pour bénir Jacob et le bénir, non plus comme chez Laban, mais de la vraie bénédiction, pour rétablir une communion avec lui, communion interrompue et que Jacob ne songeait point à rechercher, mais dont il sentait peut-être la nécessité quand Esaü s'avavançait, et qui n'était pas habituelle et foncière. Or quand la communion est interrompue, surtout depuis longtemps, il faut que l'âme soit jugée et amenée à comprendre que Dieu est tout pour elle, qu'Il veut l'être et que c'est une immense grâce. Or c'est ce que Dieu fait en nous laissant seuls et en luttant avec nous; car il faut qu'il lutte, et vigoureusement pour que l'âme soit amenée au point où il la veut. Remarquez que Jacob ne se rendit pas jusqu'à ce que l'homme, le Seigneur, lui eût touché l'emboîture de la cuisse et lui eût fait sentir que toute chair est comme l'herbe. Il fallait cela pour humilier le patriarche et l'écharde en la chair fut appliquée. C'est là ce que nous enseigne clairement cette importante portion de la Parole. Ainsi au lieu de la patience et de la persévérance de Jacob dans la prière, nous avons la patience et la persévérance de Dieu avec quelqu'un qui avait besoin que son *vieil homme* fût écrasé, avant que Dieu pût faire quelque chose de lui.

Cette intéressante scène nous montre la cause du grand changement qui s'opéra dans la vie de cet homme extraordinaire. On se rappelle ici involontairement la conversion de Saul. Jacob, avec l'emboîture de sa cuisse déjointe, c'est Saul renversé sur le chemin de Damas. L'un nous présente un *supplanteur* mis en morceaux pour former ensuite le *Prince* puissant avec Dieu; l'autre nous présente un persécuteur brisé dont Dieu va faire un grand apôtre.

Nous ne retrouvons plus le vendeur de potage, le voleur de bénédiction, l'acheteur de femmes, le rusé et industrieux berger de Laban; mais un autre homme qui dressera ses autels au Seigneur, encore que sa piété ne soit pas celle d'un Abraham ou d'un Isaac.

Mais que signifie donc cette expression: *Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni*? Elle signifie que Jacob avait connu qu'il était sans force et que la bénédiction de Celui qui avait lutté contre lui était la seule chose qu'il pût désirer. Jacob avait été conduit à découvrir quelle est la *faiblesse* de l'homme, et il sentait que c'était bien Dieu qui avait lutté

avec lui pour lui découvrir ce secret. Aussi ne le voyons-nous plus penser à ses plans et à ses arrangements pour apaiser la colère de son frère, *monseigneur Esaü*. Il est là devant celui qui lui a touché l'emboîture de la cuisse et il y est tremblant et humilié sentant que si cet Être béni n'est pas pour lui, tout est contre lui. Aussi lui dit-il en l'étreignant: «Je ne te laisserai point aller». Certainement c'est ici la porte des cieus mieux que le songe de Béthel. Jacob en a fini avec la chair. C'est à Christ qu'il s'attache comme le pauvre marinier qui se noie s'attache à un rocher. Il a perdu toute confiance en lui-même, il voit la vanité de ce qu'il attendait de sa sagesse ou du monde: Dieu, en s'approchant de lui, a brisé tous les ouvrages du pauvre Jacob; tous ses marchés, toutes ses conventions ne lui servent plus à rien. Oh! combien tout ce qu'il avait fait auparavant, même la promesse de donner à Dieu la dîme de tout ce qu'il gagnerait, dut lui paraître misérable! que de péchés il dut découvrir dans ce pour quoi il s'était loué lui-même auparavant, quand il fut ainsi amené à voir et à sentir le néant de sa justice, la folie de sa sagesse, et à se juger lui-même selon la pensée de Dieu qui avait lutté avec lui! *Laisse-moi aller car le jour approche*, lui dit celui qui le tient serré par devant et par derrière. Quelle expression frappante que ce *laisse-moi aller*. Dieu voulait manifester par là la condition de l'âme de Jacob. Si celui-ci eût lâché ce qu'il tenait, il aurait prouvé que son coeur n'avait pas renoncé à ses pensées humaines, qu'il attendait encore quelque chose de sa force ou de sa sagesse; mais bien loin de là, Jacob crie: *Je ne te laisserai point aller*. Dieu était la force et la joie de son âme et Jacob le déclare.

Par le fait il dit comme Asaph (Psaumes 73: 25) : «*Quel autre ai-je au ciel que toi; voici, je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en toi*». Ou comme les douze (Jean 6): «*Seigneur, à qui irions-nous qu'à toi? tu as les paroles de la vie éternelle*». Quelle expérience précieuse: mais elle a lieu seulement là où Dieu apporte une conviction réelle de notre état naturel devant Lui. Alors il faut que ces hautes murailles de propre justice, d'opinion favorable de lui-même, d'assurance en sa propre force, sa prudence, ses lumières dans lesquelles se renfermait le pauvre homme aveugle, tombent comme les murailles de Jéricho. Il est alors dépouillé et nu; Dieu lui dit comme à la Samaritaine tout ce qu'il a fait, il comprend ce que c'est qu'être un pécheur (et non plus seulement ce que c'est qu'avoir commis des péchés) et il peut dire au Seigneur comme Job: «*Voici, j'avais entendu parler de toi de mes oreilles, mais maintenant mon oeil l'a vu; c'est pourquoi j'ai horreur de moi-même et je me repens sur le sac et sur la cendre*», et comme Jacob il sent la nécessité de ne pas laisser aller Dieu qu'il n'en ait été béni, qu'il n'en ait reçu paix et pardon. Tel est l'effet, en général, de la connaissance que nous acquérons de nos coeurs par la lumière et la puissance de Dieu; et n'est-ce pas une grande bénédiction, n'est-ce pas une grande grâce que d'être dépouillés de ce qui nous tient loin de Dieu, de ce qui nous porte à nous flatter nous-mêmes, à nous élever à nos propres yeux, à nous reposer sur ce que nous sommes et sur de que nous pensons avoir? Certainement c'est une nouvelle vie. Aussi le *supplanteur* Jacob changera-t-il de nom et sera-t-il appelé *Israël*, «Prince» qui a eu puissance auprès de Dieu et a été le plus fort avec lui, par le sentiment qu'il a acquis de sa propre *faiblesse*. Car quand je suis faible c'est alors que je suis fort (2 Corinthiens 12). C'est le paradoxe chrétien, l'énigme de Samson que les Philistins ne peuvent comprendre, quoique le simple bon sens doive nous

enseigner que présumer de soi-même est toujours dangereux. Pierre ne montre jamais plus de faiblesse qu'au moment où il se vantait d'une force peu commune: s'il eût senti quelque chose de l'heureuse condition de Jacob après sa hanche déboîtée, il aurait pensé, parlé, et agi bien différemment. Ce qui fit que Jacob fut le plus fort avec Dieu et avec les hommes, c'est la conscience qu'il n'était rien. Quand on entend sortir de sa bouche ces précieuses paroles: «Je ne le laisserai point aller que tu ne m'aies béni», qui peut douter un moment que la puissance de celui qui s'accrochait à l'Etre qui l'avait brisé, ne consistât dans la conscience de sa faiblesse, dans la conscience qu'il ne pouvait pas faire un pas tout seul? Non, certes, on ne voit pas ici la puissance de Jacob dans la prière: ce que l'on voit, c'est d'abord la force de Jacob en la chair et Dieu le brisant et l'affaiblissant; puis sa faiblesse en la chair, et Dieu le fortifiant. C'est le grand côté moral de cette scène. Jacob fut heureux de clocher toute sa vie, puisqu'il avait appris le secret de la vraie force. Il pouvait poursuivre sa course comme Paul, en disant: «*Je me glorifierai très volontiers dans mes infirmités afin que la vertu de Christ habite en moi*». Infirmité d'un côté, vertu de Christ de l'autre. Voilà ce que l'on trouve être la somme totale de la vie d'un Chrétien.

Et ne trouvons-nous pas une liaison remarquable entre ce qui précède et le passage instructif de Galates 6: 16 : «*À l'égard de tous ceux qui marcheront selon cette règle, paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu*». De quelle règle est-il ici parlé? C'est de la croix de notre Seigneur Jésus Christ. Voilà la règle de Dieu. *Ce n'est pas la circoncision ou le prépuce, mais la nouvelle créature*. C'est là la règle qui distingue l'Israël de Dieu de l'Israël selon la chair, les *princes*, des supplanteurs. Ceux-ci se confient en *la chair*, ceux-là se glorifient en *la croix*. La faiblesse sentie est ce à quoi ont toujours été joints les membres de l'Israël de Dieu; comme Jacob traînant sa jambe, ils ont eu la sentence de mort écrite en leur chair. Ainsi Paul pouvait dire: «*Je porte en mon corps les stigmates (les marques flétrissantes) du Seigneur Jésus*». Il avait en sa chair quelque chose qui lui était comme la hanche de Jacob déboîtée, et Jacob portait lui-même dans ce membre quelque chose de semblable aux stigmates de Paul. Y avait-il là sujet de honte? Bien loin de là, si cela prouvait la *faiblesse de Jacob*, c'était aussi la marque de la *force d'Israël*. Bienheureuse force! Puissions-nous de jour en jour la connaître davantage.

En terminant je fais observer seulement que ce ne fut pas Jacob, mais *Israël*, qui rencontra Esaü; aussi n'y eut-il ni dangers ni difficultés; tout fut aplani; tout fut clarté et sérénité. Celui qui avait brisé le vieil homme chez Jacob, exerça sur l'esprit d'Esaü une puissance sans laquelle il y aurait eu des scènes sanglantes. Oh! que nous sommes heureux quand nous pouvons rencontrer les difficultés de l'autre côté de la croix; Jacob qui avait été *seul* avec Dieu, peut se trouver seul avec Esaü.

---

Ramassons encore quelques miettes qui tombent de cette table.

Jacob est un type des Juifs qui sont aimés à cause des pères, mais qui, dispersés sur la terre et ne jouissant point des bénédictions spirituelles affectées à leur nation, cherchent malgré cela à se faire une position ici-bas, comme Jacob chez Laban, et s'enrichissent avant que, providentiellement, ils soient ramenés en leur terre où ils finiront par s'établir en paix. Dieu, sans doute, agira sur l'esprit des gentils leurs oppresseurs, comme il agit sur celui de Laban. Mais leur rétablissement ne peut avoir lieu avant que Dieu ait lutté avec eux pour les amener à la conversion. On peut lire dans Esaïe 26, 63, 64, l'expression de leur repentance, ainsi que dans le Psaume 80, Zacharie 12. On voit aussi Israël humilié et Dieu le bénissant au Psaume 115; voir aussi Osée 3, Ezéchiel 20.

Job est un autre Jacob avec lequel Dieu lutte. Ces deux hommes de Dieu forment un *pendant* par leur histoire; seulement Jacob était un mondain s'occupant de ses femmes, de ses enfants et de ses troupeaux; Job était un homme que ses vertus enorgueillissaient et qui avait besoin d'apprendre que, devant Dieu, nous ne sommes que des êtres vils. Il y a, dans les versets 29, 30 du chapitre que nous étudions, une circonstance à la fois importante et intéressante. Dieu bénit Jacob sans lui déclarer son nom que Jacob n'avait pensé à lui demander qu'à la fin de la lutte. Mais quoique ce nom ne soit pas prononcé ou révélé, comme il l'avait été à Abraham (Genèse 17), et comme il le fut plus tard à Jacob lui-même (Genèse 35: 9-13), Jacob a pourtant reconnu Dieu dans Celui qui l'a béni. S'il n'a pas encore de justes idées sur les relations que Dieu compte soutenir avec lui, il sait au moins, par la bénédiction qu'il a reçue, que c'est avec Dieu qu'il a affaire. Ainsi ou à peu près en est-il avec la femme de Samarie. Elle voit que cet homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait est un prophète, puis elle cherche à s'instruire. La bénédiction n'est pas attachée à beaucoup d'instruction. On peut savoir qu'on a été béni, lors même que tout ce qu'il y a dans le bienfaiteur ne nous est pas encore connu; l'essentiel est de se cramponner au Seigneur, quand il a plaidé avec nous et qu'il nous a amenés à reconnaître *que la mort est dans la chaudière et qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, n'habite aucun bien*. C'est, non pas rester dans une conviction de péché, comme si c'était là tout ce que Dieu veut faire pour nous, mais plaider jusqu'à ce que Dieu nous ait bénis et que, par son Esprit, il nous ait révélé son amour en Jésus, afin que notre conscience soit purifiée et que notre âme soit délivrée de toute servitude et de toute crainte.

C'est une belle parole que celle que Jacob prononce après la bénédiction et elle exprime à la fois le mode et la nature de la bénédiction divine: Et *Jacob nomme ce lieu-là, Peniel*, parce que, dit-il, «*j'ai vu Dieu face à face et mon âme a été délivrée*» — et le soleil se leva aussitôt qu'il eut passé Peniel, c'est-à-dire la face ou la vision de Dieu. Si l'on compare ceci avec ce que disent les Israélites en Sinai (Deutéronome 4: 24-26) ou bien avec ce que dit le père de Samson (Juges 13: 22), on peut voir l'immense différence de sentiments que la vue de Dieu peut produire suivant les circonstances, et comment ce qui est une frayeur aux uns devient une bénédiction aux autres. Jacob était devenu à ses propres yeux un être pauvre, pécheur, et sans force; et pourtant la vue de Dieu qui épouvantait Israël, Manoah et d'autres, était la délivrance de l'âme de Jacob. C'est ce qui a

lieu en effet pour quiconque voit Dieu et le connaît dans l'image qu'il nous a donnée de lui-même en son Fils bien-aimé (Hébreux 1: 1, 2). Car il est écrit: *afin que quiconque contemple le Fils et croit en Lui ait la vie éternelle*. Lorsque Dieu nous ouvre les yeux pour le contempler ainsi, il y a délivrance infaillible, car comme la lumière et la chaleur sont la part de ceux qui voient et regardent le soleil, il y a paix et pardon pour celui qui voit Dieu en Christ, vu que Dieu a mis la vie en son Fils pour les pêcheurs, comme il a mis la lumière dans le soleil. Voir Dieu face à face est donc la délivrance de l'âme. Dans la nuit, Jacob avait affaire à Dieu, mais ne le voyait pas. *Il le vit à l'aube du jour*, et c'est alors qu'il sentit la main de Dieu et demanda la bénédiction qui lui fut accordée, en conséquence de quoi il nomme *le lieu Peniel*. Dieu ne lutte avec nous (et cela sans que nous puissions le voir à cause de la nuit de notre âme) que pour nous amener à contempler sa face et à la rechercher. Notre bénédiction est purement et simplement de *la voir*, après avoir eu la hanche déboîtée et le moi démoli; ce moment est pour nous *l'aube du jour*, après quoi le soleil se lève sur notre âme et nous continuons notre course l'âme délivrée, mais boitant d'une hanche, sentant, à chaque pas que nous faisons, notre faiblesse, mais cette faiblesse nous ramenant à la pensée de la délivrance.

Les chrétiens peuvent avoir plusieurs Peniels dans leur carrière. Il est rare que la vie se passe sans que Dieu soit obligé de venir nous trouver pour lutter avec nous, un moment ou l'autre; des chutes, des infidélités, du sommeil, des erreurs nécessitent souvent des visites de sa part.

On ne s'en tire pas sans faire l'expérience de Jacob, surtout si le mal s'est plus ou moins prolongé, et que l'âme y ait vécu à l'aise. Alors il faut quelquefois comme une seconde conversion; la lutte est terrible et d'autant plus qu'on a vécu dans plus de lumière; mais quelle joie quand la face de Dieu est de nouveau aperçue, et en même temps quelle frayeur de soi-même! comme l'on sort de là brisé et joyeux!

## L'Evangile dans le livre de Josué

---

ME 1869 page 214 et continue dans le ME 1870 page 3 et dans le ME 1871 page 55

Parmi les lecteurs sérieux et attentifs de la Parole de Dieu, plusieurs ont, sans doute, observé l'analogie qui existe entre le Livre de Josué et les Epîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Le but des articles qui vont suivre, s'il plaît à Dieu, est de signaler cette analogie et d'engager ainsi le lecteur à sonder plus profondément les vérités, auxquelles le livre de Josué sert, en quelque sorte, d'illustration.

«Or toutes ces choses leurs arrivaient en types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11).

### Remarques préliminaires

Il est, je crois, généralement admis que le livre de Josué se divise en deux sections. La première, chapitres 1 à 12, nous donne le récit de la conquête du pays de Canaan; la seconde, chapitres 13 à 24, celui de la répartition de ce pays entre les tribus.

La première section commence par une exhortation à se mettre en possession; puis après cette déclaration: «Le pays fut tranquille, sans guerre», elle se termine par une récapitulation des conquêtes et des victoires. La seconde section commence par cette parole de l'Eternel: «Il reste encore un fort grand pays à posséder», et elle se clôt par les graves avertissements que Josué adresse au peuple et par le récit de sa mort.

La première division est tout empreinte d'une divine énergie. C'est la puissance dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, les chutes qui y sont rapportées sont des chutes en action. Ce qui caractérise principalement la seconde, c'est l'inaction, et, en elle-même, l'inaction est un manquement; cependant, là-même, on rencontre encore des exemples de zèle pour le Seigneur. Ces hauts et ces bas ne nous retracent que trop l'histoire de toutes les époques dans lesquelles le peuple de Dieu a été placé sous la responsabilité de maintenir sa position; hélas! ceux qui en sont là, après avoir commencé leur course pleins de zèle, de renoncement et d'ardeur confiante, se sont souvent relâchés en s'abandonnant à un repos prématuré; puis, par une conséquence nécessaire, ils sont devenus indifférents et mondains.

Si, à cet état d'indifférence se joint un esprit de confiance en soi-même, le relèvement, s'il a lieu, est le résultat de l'oeuvre de Dieu par le moyen de la discipline.

Puissions-nous recevoir, de manière à en être encouragés, les sains enseignements que renferme ce Livre — et qui sont particulièrement convenables à nos temps de tiédeur et de recherche du bien-être ici-bas.

### 1. Le conducteur

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi» (Josué 1: 2).

Dieu, dans sa sagesse, a voulu que les histoires bibliques de plusieurs saints hommes de jadis nous présentassent Christ sous des types variés.

Moïse figure Jésus retirant son peuple hors du pays de la condamnation; tandis que Moïse, joint à Aaron, représente Jésus Christ conduisant son peuple à travers le désert de ce monde. Il ne fut pas permis à Moïse d'introduire Israël en Canaan; mais Josué, qui typifie le Seigneur Jésus Christ comme le Capitaine de notre salut, fut désigné pour ce service.

Dans le Livre que nous méditons, Moïse, *ou* «le tiré dehors», serviteur de Jéhovah, choisi pour faire sortir son peuple de l'Égypte, avait disparu de la scène. Jéhovah l'avait enterré, en cachant le lieu de son sépulcre jusqu'à ce jour (Deutéronome 34: 6).

Josué prend sa place, et son nom est aussi significatif. Dans l'origine, il s'appelait Osée «Délivrance» (Nombres 13: 9; Deutéronome 32: 44). Il fut un des douze espions envoyés en Canaan, et c'est alors que son nom fut changé. «Moïse appela Osée, fils de Nun, Josué (\*)», qui en grec se traduit par Jésus (voir Hébreux 4: 8) et qui signifie «la délivrance, *ou* le salut de Dieu». Ce changement ajouta quelque chose de précieux au nom du fils de Nun: il devait lui rappeler, à lui et à ses compagnons, qu'il n'y a qu'une seule délivrance efficace: seul avec Caleb, il échappa à la sentence de mort prononcée contre les hommes d'Israël.

(\*) En Hébreu, Josuah ou Jéhosuah (voir Zacharie 3).

Moïse était mort, et Josué était le conducteur, divinement établi, d'Israël; aussi, pour les Israélites, le sentier de l'obéissance et de la bénédiction consistait à suivre leur nouveau capitaine.

Les enseignements du Livre de Josué, considéré spirituellement, se rapportent à la vocation céleste du chrétien. Là, sous la conduite de son Seigneur ressuscité, le chrétien peut se voir lui-même. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut» (Colossiens 3: 1).

## 2. Exhortation

*«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi, passe ce Jourdain, toi et tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je leur donne, à eux, les fils d'Israël.*

*Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné, selon que je l'ai dit à Moïse: depuis le désert et le Liban que voilà, jusqu'au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Héthiens, et jusqu'à la grande mer, vers le soleil couchant; tel sera votre territoire.*

*Personne ne pourra tenir devant toi, tous les jours de ta vie. Comme j'ai été avec Moïse, je serai avec toi: je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point.*

*Fortifie-toi et sois ferme; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner.*



*Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que t'a commandée Moïse, mon serviteur; ne t'en détournes ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche; mais médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit; car alors tu rendras heureuses tes entreprises, et alors tu prospéreras.*

*Ne t'ai-je pas commandé?*

*Fortifie-toi et sois ferme; ne tremble point et ne te laisse point abattre! car l'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras» (Josué 1: 2-9).*

C'est un principe invariable, que les exhortations des Ecritures sont basées sur la grâce.

Dieu est le Dieu de toute grâce; aussi, quand Il exhorte ses serviteurs à faire quelque chose, Il leur donne la force de le faire.

Il n'est peut-être aucune portion de la parole de Dieu qui témoigne d'une plus grande grâce, que ses exhortations; car leur but est d'amener ses rachetés plus près de lui, et de les faire entrer plus profondément dans la connaissance et la jouissance de leurs privilèges.

L'impressive exhortation que nous venons de lire est fondée sur ce fait, que le pays appartient aux fils d'Israël selon la promesse; et parce que Dieu leur a donné le pays, il dit ou ordonne: «Lève-toi, et possède-le».

Quand cette exhortation fut prononcée, les Israélites, par la grâce souveraine, la miséricorde et le long support de Jéhovah, avaient été amenés aux limites mêmes de la terre de promesse. Ses beautés et ses richesses s'étendaient sous leurs yeux de l'autre côté du Jourdain: les champs de blé, les oliviers, les vignes, et les montagnes desquelles ils «tailleraient l'airain» (Deutéronome 8: 9). Déjà, par anticipation, «les torrents d'eau, les sources et les lacs, où l'eau sourd dans les vallées et dans les montagnes», sont à eux; une seule chose est encore requise pour qu'ils puissent jouir, chacun de son lot: il faut qu'ils se «lèvent» et prennent possession. C'était le temps de la moisson — l'époque de la riche abondance des biens de la terre — et le Jourdain (c'est-à-dire, en type, la rivière de la mort et du jugement) menaçait de leur barrer le chemin, car «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives durant tout le temps de la moisson», Néanmoins la foi se cramponne à la parole du Dieu vivant et, sans tenir compte des difficultés, elle obéit immédiatement à cette parole.

Or, contempler de loin des champs de blé, ce n'était pas en manger les fruits; porter ses regards sur les montagnes, ce n'était pas en extraire les riches métaux; et la seule condition que le Seigneur imposait au peuple, c'était que, de fait, il entrât et posât le pied sur la terre que Dieu lui avait donnée.

Oh! qu'il est vrai que, relativement à nos privilèges spirituels, ni ce qu'on pourrait appeler une connaissance géographique de la vérité de Dieu, ni l'habileté à faire comme des cartes de doctrines ou de dispensations ne sont pas une vraie possession. La possession réelle devient l'apanage de ceux qui, pas à pas, par des efforts individuels, se sont rendus

maîtres du terrain; et c'est à eux qu'est faite la promesse: «Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné».

Dans le but de stimuler les enfants d'Israël à conquérir leur possession, l'Eternel, dans sa grâce, leur promet sa présence, sa force et son secours dans le combat. Le Seigneur n'avait pas oublié les craintes qu'ils avaient eues au retour des espions d'Eshcol. Il savait qu'il y avait encore des fils d'Anak dans le pays, et qu'il contenait plusieurs grandes villes fortifiées jusqu'au ciel; et, dans sa miséricorde, il voulait encourager ses serviteurs, en leur apprenant à mesurer les fils d'Anak à la force de Jéhovah, au lieu de les comparer avec leur propre force, et les cités fortifiées à sa puissance à Lui, et non à la nature imparfaite de leurs armes de guerre. La force, que Jéhovah désirait voir en son peuple, était la force de la main pour saisir et retenir fermement, et celle des genoux pour que le combattant ne fut pas abattu.

Et nous, chrétiens, nous sommes exhortés à nous «fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force», «car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté dans les lieux célestes», et qui sont pour nous ce que les armées de Canaan étaient pour Israël. Or nous ne devons pas nous donner de repos quand il s'agit de vaincre un ennemi, car, «après avoir tout surmonté», nous sommes appelés à «tenir ferme» (Ephésiens 6). La ville fortifiée peut être prise, mais, comme des sentinelles à leurs postes, nous devons demeurer debout et fermes, si nous avons l'espoir et le désir de la conserver.

Dieu, en nous donnant des exhortations et des encouragements, nous avertit des dangers et des difficultés qui nous attendent. Mais, bien-aimés lecteurs, si nous reculons devant la difficulté, rappelons-nous que nous reculons par là même, loin du pays de promesse. Quoi! est-ce qu'un chrétien restera assis au bord du Jourdain du côté du désert, parce qu'il y a des géants en Canaan?

Puis, une seconde fois, l'Eternel exhorte son peuple à se fortifier et à être ferme, et cette fois, c'est par le motif qu'ils doivent obéir à sa parole. La moindre déviation de cette parole est formellement interdite. C'est une route droite qu'il faut suivre, un seul pas de côté pourrait égarer tout à fait: «tu ne t'en écarteras ni à droite ni à gauche». Sa parole ne devait pas s'éloigner de leur bouche: «Il est écrit», voilà ce qui devait décider de tout — elle devait être le sujet de leurs méditations et de jour et de nuit, — leur étude constante. Leur prospérité et leurs succès dépendraient de leur obéissance à la parole de Dieu,.

Eh bien, mes frères, ceci nous présente une bonne occasion d'être francs avec nous-mêmes. Pourquoi l'un de nous ne jouit-il pas pleinement de la paix avec Dieu? Pourquoi l'âme d'un autre est-elle dans la langueur? Pourquoi un troisième est-il dans le trouble, au lieu d'être joyeux? Cela vient de ce que l'on ne se conforme pas implicitement à la parole de Dieu, et que l'on s'est écarté du droit chemin qu'elle prescrit.

Une troisième fois, l'Éternel dit: «Fortifie-toi et sois ferme». La première fois, parce que tout est grâce; la seconde, parce que la Parole est celle de Dieu; maintenant c'est parce que sa propre autorité est ce qui nous qualifie comme son peuple. Que le chrétien retienne seulement ferme le fait de la divine autorité de la Parole de Dieu, et aussitôt tout ce qui est purement humain devra céder.

L'exhortation se termine par cette promesse: «L'Éternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras»; car il ne serait pas possible d'obéir à ses commandements, si l'on ne jouissait pas de sa présence bénie.

### 3. Avertissement

*«Après cela, Josué commanda aux officiers du peuple, en disant: Passez au milieu du camp, et commandez au peuple, en disant: Préparez-vous des provisions, car dans trois jours vous passerez ce Jourdain, pour aller posséder le pays que l'Éternel, votre Dieu, vous donne à posséder» (Josué 1: 10, 11).*

Après la pressante exhortation qui, venait d'être donnée aux fils d'Israël, le commandement de s'arrêter trois jours encore avant de passer le Jourdain présente un contraste avec les voies humaines.

Ils devaient se préparer des provisions, attendre et non pas se précipiter impétueusement en avant. De là vient que, après avoir quitté Sittim, la dernière station de leur route à travers le désert, Josué et tout le peuple viennent camper et s'arrêter sur les bords du Jourdain avant de le passer (Josué 3: 1).

Cela nous apprend que l'énergie humaine ne peut ni traverser le fleuve de la mort, ni renverser les remparts des forteresses de ce monde et que, si nous nous sentons poussés à suivre le Seigneur pour quelque oeuvre, il faut le suivre dans son temps à Lui aussi bien que selon sa parole. Une simple impulsion n'est pas la foi, et aller en avant avec la seule force de la connaissance que nous avons acquise de la vérité de Dieu, se trouvera souvent n'être qu'une impulsion.

Dieu a son temps à Lui. Il ne se hâte pas, et Il ne veut pas que ses serviteurs agissent avec un zèle charnel, ni dans l'excitation que donne une connaissance récemment acquise. Des actions, bonnes en elles-mêmes, peuvent être faites dans un mauvais moment; et il serait fort à propos que quelques-uns de ceux qui aiment leur Seigneur, au lieu d'aller en avant sous l'impulsion d'une vérité tout récemment connue, sussent, tout d'abord, attendre leurs trois jours pour la digérer, — pour se l'approprier complètement, par la grâce de l'Esprit Saint. Tant que la vérité de Dieu ne sera pas devenue comme une partie de nous-mêmes, notre faiblesse se trahira bientôt au jour de l'épreuve. Cette connaissance de la parole divine, qui ne pénètre pas profondément dans le coeur, ne soutiendra pas l'âme dans le moment où elle aurait le plus besoin d'être soutenue; les résultats feront voir qu'une telle connaissance était tout extérieure, et que, par conséquent, elle n'a pu nous

être utile. Apprendre d'un autre, comme affaire d'intelligence, une vérité de Dieu, sans en avoir expérimenté la force dans nos âmes, c'est là une connaissance sans puissance.

En tirant cette instruction de cette histoire, n'allons pas pourtant supposer qu'un intervalle de temps soit toujours nécessaire pour accomplir dans l'âme un exercice dont elle a besoin; car Dieu peut faire et il fait chez les uns, en très peu de temps, une oeuvre que, selon son bon plaisir, il n'accomplit chez d'autres que par une leçon plus ou moins prolongée, même pendant toute la vie.

#### 4. Le message évangélique

*«Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'avaient pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).*

Comme le récit tout évangélique qui va nous occuper est bien placé dans l'ordre moral du Livre que nous méditons!

Nous voyons en Rahab un monument de la miséricorde et un exemple pour nous: elle nous apprend que le salut peut toujours atteindre même le premier des pécheurs.

De même que ses concitoyens de Jéricho, Rahab avait ouï parler du jugement qui s'approchait; comme eux, elle en avait été excessivement effrayée, discernant déjà, dans les Israélites pèlerins, l'armée puissante de Jéhovah. Mais comme le jugement était lent à venir, les hommes orgueilleux de Jéricho, comptant sur un long répit, s'endurcissaient dans leur iniquité. Rahab ne partageait pas leurs pensées et leurs dispositions à ce sujet, car elle profitait de ce délai pour fixer son esprit sur la délivrance. Quand nous voyons des âmes toutes tremblantes un jour, de crainte d'être perdues avec ce monde méchant, et, le lendemain, quand leurs frayeurs se sont dissipées, reprenant et poursuivant leur train d'égarement et de péché, elles nous rappellent le fer qui devient de plus en plus dur en étant chauffé dans la fournaise, au point que, à la fin, c'est à peine si les coups du marteau y laissent une marque ou une empreinte. Mais le jugement viendra, et le pécheur endurci devra le subir, comme ce fut le cas des hommes arrogants de Jéricho.

Suivons les deux espions. Le jugement, dès longtemps dénoncé, est aux portes de la ville; il y entre avec ses deux hérauts qui sont reçus dans la maison de Rahab. Elle les accueille comme des messagers de miséricorde, tandis que les gens de sa ville, guidés par leur roi, les cherchent pour les faire mourir.

La parole d'en haut est un jugement pour le monde. «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31); mais au pécheur individuellement, le message de Dieu est celui de la délivrance. Pour chaque maison, pour chaque pécheur, auquel s'adresse le héraut de Dieu, la salutation avec laquelle il doit les aborder est: «Paix vous soit», paix par le sang du Christ, et tous ceux qui acceptent le message de Dieu sont sauvés et délivrés de la colère à venir. Malheur donc à ceux qui rejettent le message de la miséricorde de Dieu, car par là ils se ferment la seule porte par laquelle ils pourraient échapper. Ceux qui sentent leur danger et leurs besoins, qui reconnaissent le juste jugement de Dieu sur ce monde rebelle,

accueillent ses messagers avec joie. C'est la foi de Rahab qui la sauva, tout comme c'est l'incrédulité des habitants de Jéricho qui fut la cause de leur ruine. «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Pour nous, qui vivons dans ces derniers jours du long support de Dieu, il est très sérieux et fort instructif de regarder en arrière et de contempler la destruction de Jéricho et le salut de Rahab, préservée de cette destruction. Plaçons-nous donc en esprit, avec Rahab et les deux espions, sur le toit en terrasse de la maison de cette femme et, portant nos regards sur tout ce qu'on aperçoit de là, nous pourrions y puiser une leçon qui convient aux temps actuels. Remarquez le développement qu'a pris la cité, ses récents embellissements, ses grandes et hautes murailles et ses portes d'airain. Comme depuis la création du monde, les montagnes sont là à leurs places. Comme auparavant, les vallées sont blanches ou dorées des blés mûrs, les pentes des coteaux sont pourpres de vignes abondantes; car c'est le temps de la moisson. Le vieux Jourdain coule non loin de là, ses rives sont couvertes par les hautes eaux, comme s'il disait orgueilleusement: Je suis une barrière contre l'approche de l'ennemi. Le soleil, que les Cananéens adorent, calme dans le ciel, descend derrière les montagnes, épandant, comme à l'ordinaire, ses riches splendeurs sur les vallées, et chacun, lui jette des baisers avec la main. Les occupations de la ville: manger de la chair et boire du vin, se marier et donner en mariage, naître et mourir, continuent comme dans toutes les précédentes générations. Les moqueurs dans Jéricho disent: L'histoire d'un jugement commence singulièrement à vieillir: il s'est écoulé quarante longues années depuis qu'on nous racontait que l'Eternel avait desséché les flots de la mer Rouge pour y faire passer le peuple qui prétend posséder notre pays; il n'y a donc rien à craindre.

Le témoignage de la venue du Seigneur est aussi devenu bien vieux pour le monde. Le Fils de Dieu venant du ciel avec des flammes de feu, et la destruction de l'ordre de choses existant sur la terre, voilà ce qui ne s'accorde guère avec les notions humaines de stabilité et de permanence. «Où est la promesse de son avènement? Car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été dès le commencement de la création». «Le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit, et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés seront dissous». Cette parole de Dieu fut prononcée il y a plus de dix-huit cents ans. Ne jugez donc pas par la vue, n'ignorez pas volontairement le déluge, ou l'embrasement de Sodome et des villes de la plaine, car, si le jugement est retardé, c'est uniquement par ce motif: «Le Seigneur n'est pas tardif par rapport à la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (lisez [2 Pierre 3](#)).

Appartenez-vous à la cité de destruction, ou bien attendez-vous du ciel le Fils de Dieu qui nous a délivrés de la colère à venir? Peu importe dans quelle partie de la ville vous demeurez, peu importe que ce soit dans la rue de la Moralité, ou dans le Quartier Religieux; peu importe que votre maison soit richement meublée de bonnes oeuvres, car si vous êtes

du monde, c'est précisément au monde que Dieu a dénoncé ses jugements. Les hommes peuvent dire et diront: «Paix et sûreté», mais tandis qu'ils parleront ainsi, il leur surviendra une subite destruction, et ils n'échapperont pas. Les hommes de Jéricho peuvent se railler des Israélites faisant le tour de leurs murailles, jusqu'à ce que, étonnés et confondus, ils périclitent dans leur écroulement,

Le coeur de Rahab est plein de confiance, parce que la parole de Jéhovah est une réalité pour elle. Par la foi, elle comprend que les jours de Jéricho sont comptés, que ses progrès et sa prospérité sont à leur terme, et que les dernières minutes de son heure de grâce vont sonner. Les pensées de cette pauvre femme ne sont pas celles de ses concitoyens, son esprit est séparé de sa ville natale, ses espérances de vie sont ailleurs. Dans les deux espions, qui sont avec elle sur le toit, elle voit les messagers de celui qui est «Dieu dans les cieux en haut et sur la terre en bas»; aussi leur témoignage a plus de puissance sur son âme que celui de toutes les choses extérieures qu'elle peut voir. Elle ouvre et décharge son coeur devant ces hommes et, autant qu'il est en elle, elle choisit sa part avec le peuple de Dieu, objet de la haine de Jéricho.

Par nature et par sa vie, Rahab était un enfant de colère comme les autres. En commun avec tous les pécheurs de sa ville, elle n'avait aucun droit au salut de Dieu — aucun, mais elle crut et confessa que le jugement du Seigneur était sur elle; elle reconnut que le pays, dans lequel elle habitait, n'appartenait plus à son peuple, mais au peuple de Dieu. «Je sais, dit-elle, que Jéhovah vous a donné ce pays». Elle connaît et déclare que le jugement qui s'approchait était le jugement de Jéhovah: «Jéhovah, votre Dieu, est Dieu dans les cieux en haut, et sur la terre en bas». Saisie de terreur à la pensée de ce Dieu tout-puissant, qu'avait-elle à faire? «Qu'il saisisse ma force afin qu'il fasse la paix avec moi, et il fera la paix avec moi» (Esaïe 27: 5). Rahab en appelle à la bonté de Dieu. Elle se confie en Lui et réclame sa miséricorde: «Sauve-moi ou je péris», tel semble être son refrain. Ayant la mort autour d'elle, la mort en elle, qu'est-ce qui pouvait la satisfaire, sinon la vie? Elle dit: «Vous délivrerez nos âmes de la mort».

Peut-être faut-il attribuer aux antécédents de la vie de Rahab le mensonge qu'elle fit aux envoyés du roi. C'est là aussi un sujet de réflexion pour nous. Ne pouvons-nous pas fréquemment observer un mauvais penchant, une habitude immorale ou un défaut de caractère demeurant comme attaché même aux croyants les plus sérieux? Une vie immorale prolongée garde parfois de ses traces ou de ses allures même après la conversion.

Le signe de vie pour Rahab était en dehors d'elle. C'était le cordon de fil écarlate, au moyen duquel les espions s'étaient échappés de Jéricho, et Dieu agréa ce signe. Sous son abri, il pouvait se trouver bien des craintes anxieuses, ou, peut-être aussi, une grande foi, alors que l'armée faisait le tour de la cité, mais il couvrait tout. Ce cordon écarlate nous parle du sang de Christ, ce précieux «signe» de la faveur de Dieu qui nous montre sa parfaite satisfaction au sujet du péché. Par ce précieux sang, Dieu peut être juste et

sauveur, car le sang a répondu à ce qu'il réclamait au sujet du péché, et a satisfait à ses justes exigences. Aussi maintenant Dieu justifie de toutes choses celui qui croit en son Fils.

Mais, pour sa sécurité, Rahab avait autre chose encore que ce cordon écarlate, elle avait les deux hommes vivants. C'est en vain que le cordon eût été attaché à sa fenêtre, si les deux espions n'étaient pas parvenus à regagner le camp. Ces hommes avaient engagé leurs vies pour la sienne: «Nos personnes répondront pour vous»; leur vie était sa vie. Cela ne nous rappelle-t-il pas ces paroles encourageantes du Sauveur: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19)? C'est sa vie qui est la vie du croyant, une vie au-dessus des droits et du pouvoir de la mort. Jésus, le Fils de Dieu, est la Vie éternelle. «Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 12). Par la mort du Christ, la vie de l'homme a été judiciairement terminée, et dans la vie du Christ ressuscité et monté au ciel, le plus faible croyant vit. Puissiez-vous, mon cher lecteur, si vous ne l'avez pas fait encore, croire au nom du Fils de Dieu et avoir ainsi la vie éternelle, car en Adam «nous sommes tous des hommes morts». Nous qui croyons, nous sommes en dehors du jugement du monde; car, puisque Christ est notre vie, nous n'appartenons plus à la cité de destruction, mais nous sommes du nombre de ceux qui attendent la venue du Seigneur pour nous enlever hors du monde.

Quel bel exemple de sollicitude pour des pécheurs près de périr nous offre Rahab! Qu'elles sont ardentes ses sollicitations pour son père, sa mère, ses frères, ses soeurs, et tous ceux qui leur appartiennent! Elle profite du temps qui lui reste pour en amener plusieurs dans sa maison, et aucun d'entre eux ne périt dans la ruine de Jéricho.

Elie était elle-même un témoignage de la miséricorde, et le cordon écarlate à sa fenêtre était la démonstration de sa foi. En montrant ce cordon, elle pouvait dire à ses parents que c'était par ce moyen que les espions avaient quitté la ville, et qu'ils avaient engagé leurs vies pour la sienne, et pour les vies de tous ceux qui demeureraient sous la sauvegarde de ce cordon.

Venons-en maintenant aux vantards incrédules de Jéricho. Les flots du Jourdain se sont arrêtés et amassés en amont, pour laisser passer les armées de Dieu qui environnent la ville, que ses habitants, toujours plus obstinés, ont fermée et barricadée, défendant à chacun d'en sortir ou d'y entrer. L'armée de Jéhovah, dans une ordonnance divinement déterminée, en fait le tour. Sept sacrificateurs sont là devant l'arche avec des trompettes retentissantes, offrant comme une anticipation de «l'année agréable du Seigneur». Pour les assiégés, c'est un vain et ridicule son qui n'excite que leurs railleries et leur mépris. Quoi! est-ce que des hommes marchant autour de la ville pendant sept jours peuvent renverser une cité? Enfin, vient le septième jour, avec ses sept tours de la ville, ses retentissements de trompettes sept fois répétés, avec le plus grand ébranlement du camp, debout «au lever de l'aurore». C'est le dernier jour où la maison de Rahab pourra servir de refuge; avant le soir le peuple de Jéricho doit périr.

Tout est silence d'abord; la ville est entourée; le chef de l'armée donne le signal, et le peuple pousse des cris de victoire, qui vont déchirer les coeurs des incrédules. Les murailles

de Jéricho s'ébranlent et s'écroulent: c'est une subite destruction. L'épée dévore jeunes et vieux, riches et pauvres; la ville est détruite par le feu; l'orgueil de Jéricho est anéanti.

Lecteur, écoutez encore une fois cette question: Etes-vous du monde? Ce monde est «une cité de perdition». Contemplez, dans le destin de Jéricho, la fin certaine du monde.

Mais Rahab, où est-elle et qu'est-elle devenue? Est-elle en sûreté, est-elle sauvée? Elle était en sûreté, dès l'instant où elle avait cru. Le pécheur est sauvé aussitôt qu'il croit. Est-elle vivante au milieu de la mort? Oui, la vie lui était assurée, lorsque les espions avaient engagé leurs vies pour la sienne. «Et Josué laissa vivre Rahab, la prostituée, et la maison de son père, et tout ce qui était à elle; et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyés pour explorer Jéricho».

Mais où trouver un historien capable de décrire ou de raconter la durée de l'habitation de ceux qui entrent dans leur céleste héritage? «Ils n'en sortiront plus jamais» (Apocalypse 3: 12).

## 5. La position du chrétien

«On passa à pied au travers du fleuve» (Psaumes 66: 6).

«*Qu'avais-tu... Jourdain, pour retourner en arrière?*» (Psaumes 114: 5).

Le passage du Jourdain par Israël est ordinairement considéré comme une figure de l'entrée du croyant dans le ciel après la mort; mais nous pensons qu'il y a là plus que cette simple application.

Les enfants d'Israël avaient été, par la Pâque, délivrés du jugement infligé à l'Egypte. Par le passage de la Mer Rouge, la poursuite de Pharaon avait été amenée à son terme, et ils avaient été délivrés de sa puissance. Ils avaient passé à pied sec à travers les flots qui semblaient devoir devenir leur tombe, et là leur persécuteur et son armée avaient été engloutis. Ils étaient affranchis de l'Egypte et de son roi, et placés sur la rive opposée, comme une troupe de pèlerins en route pour Canaan. Mais le passage de la Mer Rouge ne les introduisait pas en Canaan; cela n'eut lieu que par la traversée du Jourdain.

Avant de passer le fleuve, les Israélites devaient, d'abord, regarder l'arche; et, en second lieu, se sanctifier.

Dans le désert, si l'arche demeurait sous ses couvertures, le peuple restait dans ses tentes; si elle marchait en avant, il la suivait. Maintenant qu'ils vont marcher dans un sentier que nul n'a encore foulé, dans un chemin dont ils n'ont aucune connaissance, ils doivent, tout particulièrement, observer les directions de l'arche, «afin qu'ils connaissent le chemin par lequel ils doivent marcher; car, leur dit Josué, vous n'avez point ci-devant passé par ce chemin». Cependant, tout en étant invités à regarder l'arche et à la suivre, ils ne devaient pas s'en approcher, mais laisser entre eux et elle une distance déterminée d'au moins deux mille coudées.



En second lieu, ils sont appelés à se sanctifier à cause des «choses merveilleuses» que l'Eternel opérerait au milieu d'eux le lendemain.

L'arche est un type du Christ. Le sentier de la foi est nécessairement toujours nouveau pour le peuple de Dieu, et c'est uniquement en regardant à Jésus que chacun de nous «connaît le chemin par lequel il doit marcher». Israël ne devait pas se presser trop sur l'arche, et le chrétien doit donner au Seigneur Jésus toute la place qui lui convient, «afin qu'en toutes choses Il tienne, Lui, le premier rang» (Colossiens 1: 18). Il y a une distance selon Dieu entre Lui et les siens. Si les Israélites n'avaient pas laissé un espace suffisant entre eux et l'arche, les premiers rangs auraient empêché ceux qui venaient après de la voir. Le Chrétien, de même, doit toujours être placé de manière à voir Christ pleinement, s'il veut marcher dans les voies de Dieu.

Mais comment suivrons-nous Christ? «Sanctifiez-vous», telle est la parole que Dieu adresse à Israël, et combien plus encore à nous! En effet, peut-on suivre le Seigneur autrement qu'en marchant sur de saintes traces? Impossible de s'approcher des «choses merveilleuses» de Dieu, autrement que comme Moïse s'approcha du buisson ardent. Comment donc nous sanctifierons-nous? Notre sanctification parfaite, c'est Christ, qui «nous a été fait de la part de Dieu..., sanctification» (1 Corinthiens 1: 30). Ce n'est qu'en Christ que nous trouvons la force nécessaire pour nous séparer du mal. Plus nous méditerons attentivement sur la sanctification cérémonielle des Juifs, plus nous nous convaincrions que, dans tous ses détails, elle avait rapport à Christ.

L'arche de l'Eternel, au passage du Jourdain, est appelée «l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre». Or, le Seigneur Jésus dit: «Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18) car «le Père lui a donné toutes choses entre les mains» (Jean 13: 3).

Le fleuve du Jourdain barrait l'entrée de Canaan à Israël. Nul moyen selon Dieu d'entrer dans ce pays de promesse, si ce n'est à travers cette rivière. Israël en atteignit les bords au temps de la moisson, alors que «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives»; le courant débordant était changé en un torrent impétueux, épanchant ses eaux surabondantes sur la vallée. Nous pouvons nous figurer les troupes d'Israël, hommes de guerre, femmes, vieillards et enfants, accumulées près de ses rives; représentons-nous aussi l'arche de l'Eternel, portée par les sacrificateurs, à deux mille coudées en avant de l'armée. Tous les yeux sont fixés sur cette arche, car tous sont pleinement persuadés que, s'ils doivent posséder Canaan, ce ne peut être que par le moyen de l'arche. Assurément, il n'est personne, dans cette immense multitude, qui doute de la puissance de Dieu; au contraire, ils sont plutôt dans l'attente de voir ses «merveilles» opérées devant eux.

Ainsi «au moment où les porteurs de l'arche furent parvenus au Jourdain, et où les pieds des sacrificateurs portant l'arche plongèrent au bord des eaux... il arriva que les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent; elles s'élevèrent en un monceau fort loin, près d'Adam, la ville qui est à côté de Tsarthan; et celles qui descendaient vers la mer de la

plaine, la mer Salée, s'écoulèrent, elles furent coupées». Dans la mer Morte, la Rivière de la Mort fut engloutie; et le flot menaçant des eaux impétueuses s'arrêta en amont, s'élevant comme un monceau devant l'arche de l'Eternel. Y avait-il dans toute cette foule un seul coeur qui craignît que les ondes enflées du Jourdain le noyassent? Avant qu'une seule goutte de ces ondes pût toucher le plus faible des fils d'Israël, il eût fallu que l'arche de Dieu fût entraînée.

«Jusqu'à ce que tout le peuple eût achevé de passer le Jourdain», l'arche se tint au milieu devant les flots amoncelés; mais aussitôt que «les plantes des pieds des sacrificateurs se levèrent pour se poser sur le sec, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu, et coulèrent, comme auparavant par-dessus toutes ses rives». Nous avons encore ici une figure du Seigneur, retenant l'explosion du jugement jusqu'à ce que son peuple ait été recueilli dans le lieu préparé par Christ. C'est là une bien sérieuse pensée pour celui qui ne connaît pas Jésus Christ comme le Seul qui sauve et qui délivre de la condamnation. Croyez-le bien: les flots du jugement longtemps retenus fondront un jour sur cette terre avec une violence irrésistible, et si le dernier de l'armée de Dieu passe devant vous et que vous soyez laissé en arrière, comment pourrez-vous trouver accès au delà dans le séjour de l'amour et de la lumière? Que Dieu, dans sa grâce, vous donne, cher lecteur, de vous hâter de passer pendant que le chemin est encore ouvert!

Dieu interdit à Israël toute autre route à travers le Jourdain, sauf celle que son arche avait ouverte. Trente-huit ans auparavant, en suivant leur propre volonté, les fils d'Israël avaient essayé de forcer l'entrée de Canaan par les armes; leur audacieuse incrédulité dans cette tentative avait été vaine, ils avaient été battus et repoussés; maintenant le Seigneur leur montrait que sa voie ne peut être suivie que dans la force découlant de l'arche. Or, si un Israélite ne pouvait pas gagner l'héritage terrestre par sa propre force, comment le pécheur pourrait-il gagner le ciel par ses propres efforts?

Comme un Jourdain, la mort borne le désert de ce monde, à travers lequel les hommes sont en voyage, et il n'y a ni gué, ni bac, ni pont pour traverser ce torrent. Tôt ou tard, chacun des fils des hommes doit arriver au bord de la rivière, mais aucun d'eux n'entrera dans le séjour de la vie, au delà, si ce n'est, par le chemin que Dieu lui-même a choisi.

De même que dans la figure qui nous occupe, la course d'Israël, comme pèlerins murmurants et incrédules, finissait au Jourdain, ainsi notre histoire, comme hommes dans la chair, se termine, aux yeux de Dieu, dans la mort de son Fils. Dans la grâce et la puissance de Dieu, ce que le Fils a accompli, Il l'a accompli pour tous les élus et pour chacun d'eux. Le Seigneur et ses rachetés sont «devenus une même plante» (je ne dis pas: sont unis, car la mort n'unit pas) dans la mort. Ils occupent la même place; nous sommes «morts avec le Christ». C'est une grande joie pour le croyant de réaliser cette vérité ou plutôt ce fait; car quand nous savons que, aux yeux de Dieu, nous sommes judiciairement morts, et qu'il nous considère, non plus dans notre état naturel, mais dans son Fils seulement, nos doutes et nos craintes sont dissipés, et nous sommes rendus capables de nous «tenir nous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» ([Romains 6](#)).

La même puissance, qui conduisait à pied sec les sacrificateurs portant l'arche à travers la rivière, agissait de même pour le passage du dernier homme de l'armée. L'arche et le peuple étaient identifiés. Le Christ est descendu dans la mort et l'a dépouillée de sa puissance, comme l'arche de Jéhovah tarissait les eaux du Jourdain; et c'est par Lui que tout fidèle entre dans le séjour céleste. Si nous sommes «devenus une même plante avec Christ» dans la ressemblance de sa mort, nous sommes unis à Lui dans sa vie. Parce qu'Il vit, nous aussi nous vivons. «Nous sommes sauvés par sa vie» (Romains 5: 10). «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3). Christ, notre arche, a conduit son peuple en sûreté, à travers le fleuve de ta mort, dans la terre promise. En Christ, le croyant est, en esprit, de l'autre côté du Jourdain, en repos en Canaan. «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Il peut être bon et instructif pour nous de rapprocher et de comparer les trois grands symboles de la Pâque, de la Mer Rouge et du Jourdain.

La nuit de la Pâque met sous nos yeux l'oeuvre de Christ, comme l'Agneau sans tache, dont le sang précieux a répondu à toutes les exigences de la justice contre nous, et «nous a délivrés de la colère avenir» (1 Thessaloniens 1: 10).

La nuit de la Mer Rouge nous montre l'oeuvre glorieuse de Dieu qui délivre son peuple de la puissance de Satan. Pharaon, s'il l'eût pu, aurait arraché des mains de Jéhovah, Israël racheté par le sang; il fit tous ses efforts dans ce but. Mais quand le matin approcha, Jéhovah regarda, à travers la colonne de nuée et de feu, le persécuteur et son armée, lesquels s'écrièrent: «Fuyons, car Jéhovah combat pour Israël contre les Egyptiens». Alors la mer retourna à son ancien lit et retomba sur eux. «Il n'en resta pas un seul» (Exode 14: 25, 28). Ainsi, par la puissance de Jéhovah, les six cent mille hommes d'Israël passèrent à pied sec à travers la mer, et chantèrent sur l'autre rivage: «L'Eternel s'est hautement élevé», les femmes répondaient à ce chant avec des tambours et des danses. Il y a là plus encore qu'un cantique de délivrance, car, par la foi, attribuant toute l'oeuvre de leur affranchissement à Jéhovah, ils s'expriment comme s'ils étaient déjà en Canaan: «Tu as conduit par ta miséricorde le peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté» (Exode 15: 13).

Quand le Seigneur Jésus ressuscita d'entre les morts, la puissance de Satan, le persécuteur de l'Eglise, fut détruite. Depuis ce matin triomphant, l'hymne de la victoire a été chanté par tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître Jésus comme leur Libérateur. Puis, par la foi, tout fidèle devrait savoir, non seulement qu'il est racheté, mais que, malgré le désert qui l'en sépare encore, il est, par la force de Dieu, amené dans les lieux célestes — «la demeure de la sainteté» de son Père.

Quand les Israélites commencèrent à marcher dans le désert, leur grande foi fit place à l'incrédulité. Leurs ennemis, il est vrai, étaient morts, mais le *moi* était dans toute son

activité; ils devinrent si occupés d'eux-mêmes, qu'ils en oublièrent leur grande délivrance et leur chant de triomphe au bord de la Mer Rouge.

Ils atteignirent le Jourdain au matin, et ils le passèrent en plein jour. Il n'est pas question de cris de victoire dans ce passage, — ni de tambourins, ni de danses: un silence solennel paraît régner sur eux tous, en regardant l'arche de l'Eternel descendre pour eux dans le lit du fleuve.

Une claire intelligence de cette scène nous apprend la mort au moi et la vie en Christ. Nous y apprenons que le même tout-puissant Sauveur, qui répandit son précieux sang pour de pauvres esclaves de Satan, et qui, par sa force, détruisit leurs ennemis, les a, dans la puissance de sa vie, amenés dans les lieux célestes. Il est réellement heureux de réaliser, par l'enseignement du Saint Esprit, la grandeur de l'oeuvre du Christ en faveur de son Eglise, telle qu'elle est figurée dans le passage de la Mer Rouge, et notre position en Christ, telle qu'elle est exprimée dans le passage du Jourdain.

Avant ce passage, Jéhovah avait dit à Josué: «Aujourd'hui je commencerai à te grandir aux yeux de tout Israël»; et quand le Jourdain fut traversé: «En ce jour-là l'Eternel grandit Josué aux yeux de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie» (4: 14).

Dieu le Père a magnifié Jésus comme le Vainqueur de la mort, et le Seigneur n'est jamais entièrement honoré par les siens, tant qu'ils n'ont pas compris la grandeur de son oeuvre en résurrection.

Quand tout le peuple eut traversé le Jourdain, l'Eternel donna cet ordre à Josué: «Prenez-vous d'entre le peuple douze hommes, un homme de chaque tribu, et commandez-leur en disant: Enlevez d'ici, du milieu du Jourdain, du lieu où les sacrificateurs ont posé un pied ferme, douze pierres que vous transporterez avec vous, et que vous déposerez au lieu où vous logerez cette nuit».

Ces douze pierres représentaient tout le peuple d'Israël, une pierre pour chaque tribu; étant sorties des profondeurs du Jourdain, elles parlaient de l'oeuvre de Dieu qui, par son arche, avait conduit le peuple au delà de ce fleuve. Ces pierres furent dressées dans le pays, comme un signe que tout Israël n'était qu'une seule famille — que les douze tribus étaient un seul peuple de Jéhovah: un signe aussi (alors qu'elles furent dressées en Canaan) que c'était là que l'union manifestée des tribus était réalisée. Deux tribus et demie avaient pu choisir leur territoire en delà du Jourdain du côté du désert — elles pouvaient ainsi n'avoir pas atteint la plénitude de bénédiction que le pays de promesse leur offrait; néanmoins leurs pierres étaient élevées dans ce pays de promesse et, malgré la faiblesse de leur foi, elles ne faisaient qu'un avec leurs frères en Canaan.

Israël était constitué, en une unité qui fut manifestée en Canaan; l'Eglise est un seul corps qui sera manifesté comme tel dans les lieux célestes (Jean 17: 22, 23). Dieu ne reconnaît en elle ni tribus, ni divisions, ni Juif, ni Gentil. «Il nous a vivifiés avec le Christ... il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en

Christ Jésus». L'unité est effectuée par le Saint Esprit, comme résultat de l'oeuvre de Christ. En étant membres de son corps, nous sommes membres les uns des autres.

Si quelques membres de l'Eglise de Dieu (à l'instar des deux tribus et demie d'Israël qui choisirent leur part en dehors de la terre promise) prennent de leur libre choix une position qui, en pratique, est la négation de l'unité du corps, toujours est-il qu'étant unis à Christ, ils font partie de l'assemblée une et indivisible. Il est vrai qu'ils perdent la jouissance de leur partage; mais ils ne peuvent pas annuler le conseil de Dieu, ni changer son dessein de les bénir. Quoique, sur cette terre, les divisions détruisent la beauté de l'Eglise de Dieu, cependant, dans la gloire, aucun de ses membres n'y manquera. Quand, par la foi, le chrétien contemple le Corps dans sa divine et céleste beauté, il peut envisager avec calme les divisions de la chrétienté, il peut regarder, sans en être troublé, les schismes qui la déchirent, — car Christ n'est pas divisé, — il peut prendre en pitié la vanité des efforts que l'on fait pour former une union sur la rive du Jourdain du côté du désert, pour ainsi dire; union qui n'est pas céleste et qui n'est pas basée sur la puissance de la résurrection de Christ.

Les douze hommes, portant sur leurs épaules les pierres prises dans le lit du Jourdain, nous présentent ainsi une image de ce que devrait être la condition des disciples ressuscités du Seigneur, dans leur marche au travers de ce monde. «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Ces représentants des douze tribus, en foulant la terre de promesse avec ces pierres sur leurs épaules, proclamaient, non pas seulement qu'ils avaient été introduits en Canaan, mais encore de quelle manière ils y étaient entrés. La vie de Jésus n'est pas rendue manifeste en nous, uniquement parce que nous nous disons ressuscités avec Lui; mais aussi et surtout pour le renoncement au moi, la mort au péché et au monde, par la puissance de la mort du Sauveur.

Ces pierres furent déposées à Guilgal, où elles devinrent «un mémorial pour les fils d'Israël à perpétuité»; or, combien plus la mort et la résurrection du Fils de Dieu devraient être le grand et unique mémorial pour tout chrétien! «Quand vos enfants interrogeront à l'avenir leurs pères, en disant: Que sont pour vous ces pierres? vous leur direz: C'est que les eaux du Jourdain furent suspendues devant l'arche de l'alliance de l'Eternel... quand elle passa le Jourdain... Israël a passé ce Jourdain à sec, parce que l'Eternel, votre Dieu, fit tarir les eaux du Jourdain devant vous jusqu'à ce que vous eussiez passé, comme l'Eternel, votre Dieu, avait fait à la mer Rouge, qu'il mit à sec devant nous jusqu'à ce que nous eussions passé; afin que tous les peuples de la terre sachent que la main de l'Eternel est forte, et afin que vous craigniez l'Eternel, votre Dieu, dans tous les temps». Ainsi les Israélites devaient répondre à la question: «Que signifient ces pierres-ci?» laquelle devait tout naturellement s'élever dans les esprits de plusieurs dans les âges à venir. Si quelqu'un nous posait une question analogue relativement à notre salut, nous pourrions hardiment répondre: Le Christ est mort et Il est ressuscité; par Lui nous avons passé à pieds secs à travers le fleuve de la mort; non seulement sa mort et sa résurrection nous ont, pour

toujours, délivrés de nos ennemis, mais elles nous ont encore affranchis de notre moi; et maintenant c'est le partage, à la fois heureux et glorieux de tous ceux qui se confient en l'Agneau qui a été immolé, de rendre témoignage à l'excellente grandeur de la puissance de Dieu envers ceux qui croient. Est-ce que le court espace de dix-huit cents ans a pu altérer pour le peuple de Dieu, le fondement de la foi chrétienne? Faut-il maintenant d'autres signes, des signes que l'Eglise primitive eût dédaignés? C'est, pour tout coeur fidèle, un lamentable fait, que la raison humaine et qu'un organisme religieux d'humaine invention, aient altéré et corrompu le simple et franc témoignage rendu à l'oeuvre du Christ. Néanmoins, quoi qu'il en soit de la réponse que les chrétiens donnent aujourd'hui à leurs enfants, le Fils de Dieu crucifié, ressuscité et monté au ciel est et sera toujours le seul fondement de la foi, comme tout pécheur sauvé l'attestera un jour. Puissions-nous être de fidèles témoins pour Dieu dans cette affaire! (Lisez 1 Corinthiens 15: 1-4, 14, 15).

Avant de quitter cette scène de «merveilles» de Jéhovah, notons encore ces paroles: «Josué dressa aussi douze pierres au milieu du Jourdain, au lieu où s'étaient arrêtés les pieds des sacrificateurs portant l'arche de l'alliance, et elles sont là jusqu'à ce jour». Le Fils de Dieu, monté au ciel, n'oublie jamais ceux pour lesquels il mourut. Il n'oublie jamais sa mort. Les eaux profondes, dans lesquelles son pied tout-puissant s'est tenu ferme, sont toujours présentes à son souvenir et à celui de son Dieu et Père. Du trône d'en haut, il se rappelle la croix.

Puissions-nous, nous qui, en Lui, avons foulé le chemin merveilleux, dont l'humaine raison ne peut se faire une idée, et qui, en Lui, sommes entrés dans les lieux célestes, tout en jouissant de l'ineffable bénédiction de la vie dans le Fils de Dieu ressuscité et exalté — puissions-nous conserver constamment le souvenir de sa mort, — et, par la puissance du Saint Esprit, plonger nos regards dans les eaux profondes qu'il a traversées pour nous!

## 6. Le caractère chrétien

*«En ce temps-là l'Eternel dit à Josué: Fais-toi des couteaux tranchants, et circoncis de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois... Et voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, tous les hommes de guerre, étaient morts dans le désert en chemin, après être sortis d'Egypte. Or tout le peuple qui était sorti avait bien été circoncis; mais de tout le peuple qui était né dans le désert, en chemin, après la sortie d'Egypte, on n'avait circoncis personne. Car les fils d'Israël avaient marché dans le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'eût pris fin toute la nation des hommes de guerre, sortis d'Egypte qui n'avaient point écouté la voix de l'Eternel; et auxquels l'Eternel avait juré de ne point leur faire voir la terre que l'Eternel avait juré à leurs pères de nous donner, terre ruisselant de lait et de miel. Et il avait suscité à leur place leurs fils: ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin... »*

*«Et l'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (roulement) jusqu'à ce jour» (Josué 5: 2-9).*

*«Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 3, 5).*

Plus un homme fait de progrès dans la connaissance de Dieu, plus aussi il connaît la grâce. Si nous voulons appliquer à nous-mêmes, dans un sens spirituel, les enseignements que nous donne la circoncision pratiquée dans le pays, il faut que nous laissions à la grâce de Dieu, qui conduisait à la circoncision, toute la place qui lui appartient, et que nous nous rappelions que Dieu demande le dévouement à ceux qui lui appartiennent, parce qu'Il les a amenés, en Christ, à une position de parfaite faveur de sa part; sans cela, nous tomberions dans l'erreur d'un esprit monacal, offensant pour Dieu, en cherchant à obtenir cette faveur par nos efforts propres.

Est-ce parce qu'il avait observé les ordonnances de Dieu, ou bien est-ce par la puissante grâce de Dieu qu'Israël était entré dans le pays de promesse? Ils y entrèrent comme un peuple dans l'incirconcision, et par conséquent uniquement par la souveraine grâce de Dieu. Les fils d'Israël étaient circoncis avant qu'une sentence de jugement fût prononcée sur leurs hommes de guerre au désert de Paran, où ils méprisèrent la grâce de Dieu et durent, en conséquence, errer pendant quarante ans dans le désert (Nombres 14). Pendant ces quarante ans la circoncision fut négligée; c'est pourquoi Dieu, les considérant comme son peuple, maintenant qu'Il les a introduits dans la terre de promesse, ordonna à Josué de «circoncire de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois».

Dieu n'avait rien demandé aux Israélites, quant à la circoncision, aussi longtemps qu'ils furent «en chemin» dans le désert; mais quand Il les eut amenés dans le pays, alors («en ce temps-là») Il exigea la circoncision. Or d'où vient que Dieu ne requit pas la circoncision des enfants d'Israël, pendant qu'ils marchaient dans le désert? Le désert était la scène de leur défiance de Dieu. Pendant qu'ils y furent, ils doutaient de sa promesse de les amener dans sa terre et n'étaient, par conséquent, pas dans une position qui témoignât d'une entière séparation pour être à Lui, ce que signifiait la circoncision. Mais maintenant qu'ils étaient amenés par la fidélité de Dieu et, on peut le dire, presque malgré eux, dans le pays de promesse, et parce qu'ils étaient là, ne pouvant plus douter, Dieu pouvait réclamer d'eux la circoncision. La grâce les avait délivrés de l'incrédulité de leurs coeurs, la grâce les avait introduits dans le pays, et Dieu pouvait les appeler à une entière proximité de Lui, et en conséquence, à une entière séparation de toutes les autres nations.

Un esprit défiant est toujours dans l'ignorance du vrai caractère de Dieu et, par là même, il n'est pas moralement qualifié pour une séparation de tout en vue de Dieu; mais Dieu, nous ayant révélé, par sa grâce, que nous sommes dans les lieux célestes en Christ, attend et demande de nous une séparation en vue de Lui, correspondante à la liberté à laquelle Il nous a amenés. La grâce connue et réalisée est la seule vraie puissance, capable de produire la séparation du coeur pour être tout entier à Dieu.

«Voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, les hommes de guerre, étaient morts dans le désert, en chemin... Et Jéhovah avait

établi leurs fils à leur place. Ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin».

Une distinction est faite ici entre les hommes de guerre qui étaient sortis d'Egypte et ceux qui avaient grandi dans le désert. Les hommes de guerre sortis d'Egypte avaient été consumés dans le désert, parce qu'ils n'avaient pas obéi à la voix de l'Eternel, relativement à la terre promise (Nombres 14: 32, 33). Au désert de Paran, vers Kadès, ils refusèrent de croire à la promesse que Dieu leur avait faite de les amener dans le pays de Canaan; puis à ce péché d'incrédulité ils ajoutèrent celui de la propre volonté, en se décidant d'eux-mêmes, et malgré les avertissements de Moïse, à monter au pays de la promesse, dans l'énergie d'une chair rebelle. Dieu rejeta ces hommes de guerre et, à leur place, il en suscita d'autres dans le désert, qu'il éleva pour Lui par la discipline.

C'est par une longue et pénible expérience que les Israélites apprirent la mort de leurs hommes de guerre qui étaient sortis d'Egypte; — l'un après l'autre, pendant quarante dures années, ils déclinaient et moururent, jusqu'à ce que tous fussent consumés. Ainsi, c'est lentement, très lentement que la force et la vigueur, avec lesquelles nous sommes sortis du monde, diminuent et meurent en nous, à mesure que Dieu nous discipline, nous châtie et nous apprend ce que nous sommes. Cet enseignement ne se fait pas en un jour. C'est une expérience qui dure toute la vie et qui, dans un sens, embrasse les «quarante ans» de notre pèlerinage. Cet enseignement n'en est pas moins béni, car la même main qui consume suscite ce qui demeure à la place de ce qu'elle flétrit. Partout où Dieu discipline, c'est-à-dire dans le désert de ce monde, Dieu produit dans les siens de nouvelles capacités; à proportion que le *moi* diminue et meurt, la vie du Christ se manifeste. L'opération en est pénible, mais les résultats en sont bénis. Dieu, dans sa grâce, consume notre zèle charnel, afin que sa propre vertu demeure en nous.

La circoncision, pour Israël, était une ordonnance purement charnelle et, comme toutes les ordonnances, elle ne donnait aucune force, ni pour la communion avec Dieu, ni pour le combat avec ses ennemis. C'était un signe indiquant que les enfants d'Israël étaient la famille terrestre de Dieu, et un peuple séparé de tout le reste des hommes. La circoncision, faite sans mains, dont le chrétien est circoncis en Christ, est une séparation du monde pour être à Dieu. Dieu avait amené son peuple d'Israël dans sa propre terre, à Lui, et telle étant leur position devant Lui, il en résultait nécessairement que, pour les mettre en harmonie avec son propre caractère, Il exigeât d'eux cette condition. Il ne pouvait, sans se compromettre, tolérer que son peuple fût semblable au reste de l'humanité. «La sainteté sied à ta maison, ô Eternel! pour toute la durée des jours» (Psaumes 93: 5). C'est un principe de l'Ecriture, que plus sont intimes avec Lui-même les relations dans lesquelles Dieu introduit miséricordieusement son peuple, plus aussi devient obligatoire l'appel qu'Il lui adresse de se séparer de tout mal.

Dieu commence par conduire les Israélites, à travers le Jourdain, en Canaan, puis Il leur commande de se faire circoncire. De même qu'ils étaient, par le fleuve du Jourdain, séparés pour Dieu, de l'Egypte, du désert et de leurs anciens «hommes de guerre», de même le



chrétien, par la mort de Christ, est séparé pour Dieu, du monde et de sa vieille nature, soit dans l'incrédulité, soit dans l'énergie de celle-ci. Et parce que nous avons une nouvelle vie en Christ, il nous est enjoint, dans la puissance de cette vie, de nous tenir nous-mêmes pour morts (Romains 6: 11). Quant à la marche et au témoignage du croyant, voici l'ordre que suit la parole de Dieu: «Vous êtes ressuscités»; «vous êtes morts». «Vous êtes ressuscités»; c'est pourquoi «cherchez les choses qui sont en haut... pensez aux choses qui sont en haut». «Vous êtes morts»; «mortifiez donc». Vous êtes ressuscités; le Christ est votre vie; de là, la force pour l'énergie céleste. Vous êtes morts; le Christ est mort; de là, la puissance pour mourir au monde et au moi. Le chrétien est, aux yeux de Dieu, mort à tout ce à quoi le Christ mourut; notre vieil homme a été crucifié avec le Christ» (Romains 6: 6).

Mais, tout en ayant la vie divine, le chrétien a encore la chair en lui. Autrefois il marchait dans les convoitises de la chair; mais maintenant, étant mort avec le Christ, il est exhorté à dépouiller les péchés de la vieille nature, attendu que «vous ayez dépouillé le vieil homme avec ses actions, et que vous avez revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Colossiens 3: 9, 10). La nature d'Adam est appelée le vieil homme, dont il est dit que le chrétien l'a «dépouillé». Ceux qui ne sont pas morts avec le Christ vivent dans la désobéissance envers Dieu, et sont appelés «les fils de la désobéissance» (Ephésiens 2: 2; Colossiens 3: 6). Ils sont ainsi nommés, parce qu'ils sont les enfants de leur père Adam, l'homme désobéissant.

De même que Dieu avait ordonné aux Israélites, parce qu'ils avaient passé le Jourdain, d'être circoncis, vu que leurs voies d'indifférence dans le désert ne pouvaient plus être tolérées; ainsi le chrétien, parce qu'il est mort avec Christ au monde et à son vieux *moi*, est exhorté à mortifier ses membres, qui sont sur la terre, et ses voies mondaines ne lui sont plus permises. Cette mortification, c'est au fond le renoncement à soi-même par la puissance du Saint Esprit. Naturellement, l'homme aime le péché; il aime son propre chemin et sa propre volonté, qui sont l'essence du péché; mais celui qui vit en Christ est appelé à mourir à lui-même dans sa marche et sa conduite journalières. Le seul moyen de vivre pour Christ, c'est de mourir à soi-même.

Le Fils de Dieu, vu dans la gloire, tarit, d'un côté, toutes les sources de notre vieille nature, et, de l'autre, il donne de l'énergie à la vie nouvelle. Si donc le chrétien veut vivre en harmonie avec la mesure de grâce dans laquelle il est placé — comme rendu vivant dans un Christ ressuscité, il doit se rappeler qu'il est mort au monde avec le Christ. Impossible de se glorifier dans le fait d'être ressuscité avec le Christ, à moins que nous ne soyons morts avec Lui. Il n'y aurait point de place pour le chrétien dans les lieux célestes, si le Christ n'avait pas été cloué à la croix pour le péché. Jamais les fils d'Israël n'auraient pu demeurer dans les villes du pays de promesse, s'ils n'avaient pas traversé le Fleuve de la Mort.

Le système de doctrine chrétienne, qui ne se glorifie que dans «la vie cachée avec le Christ de Dieu» et qui ne traite pas le *moi* comme mort, n'est nullement pratique. Pour être saintement pratiques dans notre marche sur la terre, il faut que nous soyons comme des

hommes circoncis; c'est-à-dire, comme des hommes qui, étant morts au monde et à eux-mêmes par le Christ, mortifient leurs membres qui sont sur la terre.

Il ne suffisait nullement aux Israélites de savoir qu'ils avaient traversé le Jourdain, pour jouir des richesses de l'héritage; car tant que la circoncision n'était pas opérée ils ne mangeaient d'aucun des fruits de Canaan, et ils n'étaient pas appelés à combattre. De même, nous pouvons être assurés que, aussi longtemps que nous marchons selon la chair, et que nous nous complaisons à nous-mêmes, — il n'y aura pas pour nous de communion avec Dieu, nous ne pourrons pas nous nourrir du Christ; et, d'un autre côté, il n'y aura point de victoires dans le bon combat, à moins que le moi ne soit assujéti.

Les hommes ont toujours la tendance de donner une prééminence indue à quelque doctrine favorite, et les maux, résultant de cette erreur, se voient partout. Dans ces derniers temps, Dieu, dans sa grâce, a fait connaître à ses rachetés bien des vérités relatives à la vie en Christ et à la vocation céleste de l'Eglise; et Satan est activement occupé à essayer d'induire les enfants de Dieu à ne prendre que des portions ou qu'une face de ces vérités, afin qu'il puisse mettre de faux poids dans la balance et, ainsi, tourner la grâce de Dieu en dissolution.

Satan voudrait amener ou laisser les chrétiens, jeunes en la foi, dans l'atmosphère nuageuse d'une Canaan imaginaire, où il serait permis à la chair d'agir. Dans ce christianisme en l'air, il ne peut être question de la circoncision ou mortification de soi-même; on ne veut rien du résultat pratique d'être mort avec le Christ, qui vexe trop la volonté propre. Aussi n'y a-t-il là ni stabilité de l'âme, ni solide dévouement. Un tel croyant est comme l'insecte qui, n'ayant presque que des ailes et point de poids, est entraîné, par le premier orage, loin du jardin fleuri. Lorsque Dieu, par son Esprit, amène un tel homme à la conscience et à la claire intelligence de Sa présence, il s'ensuit une sainte et vigilante abnégation qui contrebalance et fait taire toutes les prétentions d'un christianisme de paroles.

Quelque dangereux et déplorable qu'il soit de laisser son imagination entraîner l'âme, l'effet de l'acceptation de la vérité par la seule intelligence l'est peut-être plus encore. Un chrétien qui ne reçoit la doctrine de la mort avec le Christ, et de la résurrection avec le Christ, que dans son entendement, passe de la lumière de la présence de Dieu dans des régions de froideur de mort. S'il pèche, son âme n'est pas travaillée au sujet de son péché; mais il se borne à dire: «Je suis mort». Il couvre ses mauvaises voies d'un manteau glacial de doctrine et parfois peut-être s'éloigne-t-il moralement de Dieu au point de dire que son caractère chrétien est de peu de conséquence en comparaison de sa position en Christ. Hélas! ce ne sont pas des portraits de fantaisie que nous faisons: nous avons vu les fruits délicats de la culture de Dieu rudement foulés aux pieds par des hommes de cet esprit. On se glorifiait de la doctrine, mais on ne tenait nul compte des oeuvres qui en découlaient. C'est vraiment une pauvre chose que de professer une doctrine seulement en parole; cela ne vaut guère mieux qu'un brillant clair de lune sur un morne paysage tout blanc de neige; ce qui ne réjouit pas le coeur et ne réveille aucun désir de demeurer sous son influence.

Si la circoncision, dans sa signification spirituelle, était dûment appréciée, de tels abus de la vérité de Dieu ne pourraient certes pas trouver place dans le coeur du croyant. Mortifier nos membres n'est pas un exercice agréable et facile. Dire: «Nous sommes morts», ce n'est pas mortifier; mortifier, c'est abjurer tous les désirs, les penchants et les goûts de notre vieille nature, et cela parce que «nous sommes morts». «Si par l'Esprit vous faites mourir [ou mortifiez] les actions du corps, vous vivrez» (Romains 8: 13).

Le simple fait de l'entrée des enfants d'Israël en Canaan ne les constituait pas en liberté devant Dieu. Ils avaient été introduits dans la terre de promesse par le passage du Jourdain; mais jusqu'à la circoncision ils ne furent pas déclarés libres de par Jéhovah «Et L'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (*roulement* et par conséquent *liberté*) jusqu'à ce jour». Dieu retire son peuple d'Egypte, Il le conduit, à travers le désert, dans le pays de promesse, Il leur ordonne d'être circoncis, après quoi Il déclare qu'Il les a rendus libres.

La liberté que Dieu donne à son peuple est l'oeuvre de Dieu et, par conséquent, elle est parfaite. Dieu l'approuve tout à fait et Il y prend plaisir. Le moyen, par lequel Il amène, pas à pas, son peuple à la jouissance de cette liberté, c'est la grâce. Si nous sommes les affranchis du Seigneur, c'est évidemment dans le pays de promesse que nous avons la liberté, car c'est seulement dans la plénitude de la faveur de Dieu que nous pouvons expérimenter qu'Il a roulé de dessus nous l'opprobre de notre servitude.

Or tout croyant en Christ est spirituellement au delà de la rivière de la mort, et assis dans les lieux célestes, «Tout le peuple a achevé de passer», car le Christ est ressuscité. Voici donc une question bien solennelle et propre à sonder le coeur jusqu'au fond, que tout croyant doit se poser à lui-même: Suis-je un des affranchis du Seigneur? Non seulement ressuscité avec le Christ et assis, en Christ, dans les lieux célestes, mais pratiquement délivré de l'amour du monde? Est-ce que la mort du Christ a sevré du monde mes affections, ou de même qu'Israël convoitait parfois la nourriture de l'Egypte, y a-t-il encore en moi des convoitises pour les attraits du monde? Dieu lui-même déclare que son peuple est libre; cette liberté était le résultat de son oeuvre, à Lui. Sa main miséricordieuse avait si bien tout opéré pour eux, que non seulement ils avaient traversé le Jourdain et étaient entrés dans le pays de Canaan, mais encore qu'ils s'étaient circoncis.

Guilgal est un centre et un foyer de force pour les Israélites durant tous les combats relatés dans le livre que nous étudions. C'est là qu'ils revenaient après chaque victoire et chaque défaite; c'est là qu'était le camp. De même nous avons besoin de retourner continuellement à notre Guilgal, soit à l'heure de l'affliction, soit aux jours de la prospérité. Si nous désirons marcher dans la fidélité envers le Seigneur, il faut que nous nous hâtions de revenir au lieu secret où se puise la force — à un saint jugement de soi-même dans la présence d'un Sauveur jadis crucifié et maintenant monté au ciel.

On ne saurait trop le répéter, c'est là un principe si profondément important, que Dieu exhorte ses rachetés à se dépouiller de tout le mal qui existe en eux. Il dit: «Vous êtes

morts, mortifiez donc vos membres». Dieu place la mort à notre vieille nature comme le point de départ, tandis que l'homme, dans ses enseignements religieux, exhorte ses semblables à faire mourir la vieille nature, afin qu'un jour ils puissent ainsi obtenir la vie; ce qui pousse les âmes dans le désespoir. De tels exacteurs sont plus impitoyables que ceux qui frappaient les esclaves, en Egypte, quand, la paille leur ayant été ôtée, ils alléguaient l'impossibilité où ils étaient de faire la même quantité de briques. Plus amer est le cri que font monter à Dieu plusieurs de ses bien-aimés: les uns martyrisant leurs corps dans le but de se délivrer de leurs convoitises; d'autres se torturant dans les pénitences; d'autres encore se levant avant le jour et ne se livrant au repos que fort tard: tous frappés par leurs tyrans spirituels et aiguillonnés, dans leurs tâches désespérées, par ces mots: «Vous êtes des paresseux, des paresseux». Ces pauvres chrétiens font de vains efforts pour détruire la vieille nature, ne sachant pas qu'ils ont été crucifiés avec le Christ et qu'ils sont morts; ils essaient de se mortifier par leur propre force, ignorant la puissance de l'Esprit qui habite en eux. «Si PAR L'ESPRIT vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». «La chair ne profite de rien» (Jean 6: 63).

En présence d'un enseignement aussi clair que celui des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, il y a lieu de s'étonner que ces esclaves spirituels puissent s'assujettir à une telle servitude. Si le croyant n'avait pas une nouvelle nature, il ne pourrait pas être exhorté à se tenir lui-même (c'est-à-dire sa vieille nature) pour mort. Quand le chrétien s'impose le joug d'ordonnances charnelles, il se soumet à un système religieux qui s'adresse à l'âme par les sens — ou par des choses qui flattent la vue, l'odorat, l'ouïe — ce qui évidemment ne vient pas de la foi ni de l'Esprit de Dieu. Si, par la mort du Christ, le chrétien en a fini avec les rudiments du monde, s'il est mort à ces éléments, devra-t-il, comme s'il était encore en vie dans ce monde, se soumettre à des ordonnances qui n'affectent que les sens de sa vieille nature: «Ne prends, ne goûte, ne touche pas?» Se détournera-t-il de sa Tête glorifiée dans le ciel, de laquelle procède toute nourriture spirituelle, vers ces faibles et misérables éléments, tels que des viandes, des breuvages, des jours de fête, des nouvelles lunes ou des sabbats? Qui induira le plus faible des affranchis du Seigneur à une humilité volontaire et partant fausse, et au culte des anges? Cette «apparence de sagesse» est selon les commandements et les traditions des hommes, et non pas selon le Christ.

Les sources de la vie du croyant sont en Dieu et non dans l'homme: cette vérité simple et pourtant bénie (bénie au delà de toute expression pour ceux qui connaissent, par expérience, quelque peu de la puissante action du péché au dedans d'eux), cette vérité est comme une forteresse pour le croyant. Il n'existe pas la moindre relation avec Dieu par les canaux de la vieille nature adamique. Quand Dieu les fit, ces canaux, ils étaient aimables et purs; et, tels qu'ils étaient dans l'origine, ils pouvaient servir aux rapports de l'homme avec Dieu. Mais quand Adam tomba, quand, dans son esprit de désobéissance et d'indépendance, il mangea du fruit défendu — les sources de sa nature furent corrompues et les canaux en furent brisés. Dieu n'a jamais purifié les sources, jamais réparé les canaux. Il les laisse en ruines. Maintenant, c'est du Christ dans le ciel, comme d'une fontaine qui

donne la vie, et par le Saint Esprit, comme canal, que le peuple de Dieu est nourri, soutenu et restauré sur la terre. L'eau du ciel désaltère et entretient la nouvelle nature qu'il a donnée à ses rachetés; elle ne communique rien à la vieille nature — elle n'a rien à faire avec elle. Ceux de nos lecteurs qui ont observé les puits creusés sur les pentes des collines d'Italie, lesquels sont alimentés par des sources éloignées, comprendront mieux ce que nous voulons dire. Là, pendant de longs mois d'été, la sécheresse flétrit les vallées, et pour remédier au manque de fruits, les paysans creusent des puits, sur les flancs des collines. Les puits reçoivent l'eau des montagnes élevées vers le ciel, des cimes desquelles la source intarissable répand ses ondes. Les eaux de la source, nous pouvons bien le dire, sont la vie des puits; et le milieu par lequel l'eau parvient dans les puits est un petit filet d'eau, bien humble en apparence, mais des plus importants. Ce filet arrive du haut des montagnes jusqu'aux puits, projetant de petits canaux dans son cours de haut en bas, et il apporte, avec une constance infaillible, les bienfaits de la source dans les puits inférieurs. Semblable à la source est notre Tête dans le ciel, et semblable au canal est l'Esprit de Dieu, qui rend témoignage du Christ et communique de sa plénitude à ses bien-aimés.

La Parole de Dieu enseigne cette doctrine, et l'expérience de tout enfant de Dieu en atteste la vérité. En appeler à cette expérience, c'est en appeler au témoignage que l'Esprit rend au Christ en chaque racheté. Or, que dit cette voix? Elle ne parle que du Christ qui est notre Vie, notre Source, notre Force. Rien du moi, ou provenant du moi, ou étant dans le moi, ne nous aide, en aucune mesure, à connaître, à aimer Jésus Christ, ou à jouir de Lui; mais, au contraire, c'est quand le moi est perdu de vue, tenu pour mort et oublié, que l'amour de Dieu et la puissance de Dieu remplissent le vase de terre. «C'est nous qui sommes la circoncision, nous qui adorons Dieu dans l'Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair» (Philippiens 3: 3).

De quoi Dieu veut-il que ses enfants fassent usage pour leur mortification propre? C'est, nous le croyons, de la croix de Christ. Etant ressuscités avec Lui, nous avons le privilège de pouvoir user du fait de sa mort, comme d'un instrument de séparation d'avec tout ce qui est du *moi*, de la chair et du monde. La croix a prouvé que notre vieil homme — le moi est judiciairement mort aux yeux de Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi (Galates 2: 20). Quand, par la grâce de Dieu, le croyant réalise qu'il est mort avec Christ, il n'y a plus moyen d'excuser l'inclination du vieil homme à transgresser la volonté de Dieu; il n'y a plus moyen de pallier les oeuvres de la chair ou les actes de péché. Et tant qu'il marche avec Dieu dans la puissance de la vie de Celui qui l'a aimé et qui s'est donné lui-même pour nous, il peut, par grâce, combattre, en pratique, les penchants de la chair et les surmonter. L'affection de la chair est toujours inimitié contre Dieu. Le monde qui haïssait le Fils de Dieu est toujours le même monde. Sa religion, ses conducteurs, son peuple, les uns comme les autres, sont opposés à Christ. Mais est-ce que la puissance de la croix a fait défaut dans les coeurs et dans la vie de ceux qui sont morts au monde et vivants à Dieu?

C'est une vanité que de dire: «Nous sommes ressuscités avec le Christ, et assis en Lui dans les lieux célestes,» si nous marchons ici-bas comme des hommes de la terre. «Vous êtes morts;... mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre».

## 7. Communion avec Dieu

*«Les enfants d'Israël campèrent à Guilgal, et ils célébrèrent la pâque le quatorzième jour du mois, sur le soir, dans les plaines de Jéricho» (Josué 5: 10).*

Précisément quarante ans avant le campement des fils d'Israël à Guilgal, ils étaient de pauvres esclaves, opprimés dans la maison de servitude, et Dieu avait déterminé leur entrée en Canaan, de telle manière que la première fête qu'ils y célébrèrent était le mémorial de leur délivrance.

La pâque et la fête de pâque étaient distinctes; l'une était la délivrance elle-même, l'autre le mémorial de la délivrance. Dans la première, les Israélites étaient occupés de leur fuite hors de l'Egypte; dans l'autre, ils méditaient sur les moyens par lesquels Dieu les avait fait sortir.

Maintenant, ils se réjouissaient devant Dieu, comme ils n'avaient pas pu le faire auparavant, parce que, étant en Canaan, ils n'ont plus, comme en Egypte, à craindre l'ange destructeur. De même, pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, qui sont passés de la mort à la vie, il n'y a maintenant aucune condamnation. Notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. Faisons donc la fête; méditons avec des cœurs reconnaissants sur notre rançon, et sur l'amour jusqu'à la mort de notre Sauveur. Dieu a donné du repos à notre conscience, et il aime à voir nos affections constamment en exercice. Plus nous contemplerons le sacrifice de Christ, et plus nos cœurs jouiront de la communion avec Dieu le Père.

Si nous n'étions pas passés de la mort à la vie, nous ne pourrions pas nous souvenir de la mort du Seigneur Jésus, et plus nous connaissons la vie éternelle en Christ, plus aussi nous attachons de valeur à la mort de Christ.

C'était un témoignage aux yeux de Dieu, quand son peuple racheté, qu'Il avait introduit dans sa terre, célébrait la fête de pâque: «Et ceci te sera un signe sur ta main, et un mémorial entre tes yeux» (Exode 13: 5-10). De même, Dieu est glorifié dans le souvenir de la mort de Christ par ses rachetés, qui sont assis en lui dans les lieux célestes.

Israël, campant à Guilgal, la place de la liberté parfaite, Dieu dressa cette table pour eux en présence de leurs ennemis — «dans les plaines de Jéricho».

Mais ce n'était pas tout: «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays;... et les fils d'Israël n'eurent plus de manne; et ils mangèrent du produit de la terre de Canaan cette année-là» (Josué 5: 11, 12). Tant qu'on n'était pas entré dans le pays, on ne pouvait pas manger du blé de la précédente récolte. Ce blé du pays représente le Seigneur Jésus ressuscité d'entre les morts. Ressuscités avec lui, nous sommes entrés en lui dans les lieux célestes, et il est la force de nos âmes. Si nous désirons croître dans l'appréciation de notre

héritage céleste, cela ne peut avoir lieu que dans la communion avec le Sauveur monté au ciel. Il est notre céleste objet, et c'est uniquement dans l'intimité avec lui par la grâce et la puissance de l'Esprit, que nous pouvons, en quelque mesure, apprécier les richesses des «choses d'en haut».

Les besoins journaliers du croyant le poussent vers le Seigneur Jésus, qui fut jadis humilié et rejeté ici-bas. Pour recevoir une grâce appropriée aux difficultés de chaque jour, il faut nous adresser à Jésus qui a lui-même passé par le désert, comme à Celui qui peut nous secourir et nous fortifier, et ainsi nous apprenons à le connaître comme «le pain du ciel», comme la Manne.

Quant à son corps mortel, le croyant est dans le désert; mais «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu»; et tout ce qu'il nous faut pour cette vie se trouve dans la personne de Christ. Nous avons besoin de connaître le Christ, soit comme la Manne, soit comme le vieux Blé du pays.

Le pain sans levain est intimement lié à cette fête. «Il ne se verra point chez toi de pain levé, il ne se verra point chez toi de levain, dans toutes tes limites» (Exode 13: 7). «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du précédent blé du pays, des pains sans levain et du grain rôti, en ce même jour-là». Il est impossible à un chrétien de réaliser la présence de Christ, de se nourrir de Lui, si, en même temps, le mal est doux à sa bouche, et s'il le cache sous sa langue (Job 20: 12). Quand nous avons communion avec Christ, cela aussi se fait voir «le même jour». C'est pourquoi faisons la fête «avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Corinthiens 5: 8).

Dès ce moment, le pays de Canaan fournit la nourriture à Israël», ils mangèrent du crû de la terre de Canaan cette année-là». Mais remarquez l'ordre divin: premièrement, l'ancien blé, ensuite le crû de la terre: Christ, d'abord, puis la jouissance des choses célestes.

Parmi les lecteurs de ces lignes, en est-il quelqu'un qui soit indifférent aux bénédictions célestes, et sans goût pour les choses du ciel? Il n'aurait pas encore goûté que le Seigneur est bon; il se contenterait encore du monde. «L'âme rassasiée foule aux pieds le rayon de miel» (Proverbes 27: 7); et de même le cœur du mondain se détourne de Christ.

Les fêtes d'Israël se célébraient annuellement, ce n'étaient que de pâles ombres de l'éternelle substance. Nos fêtes sont éternelles. Notre pâque est une «fête à l'Eternel» à perpétuité; le blé céleste de notre céleste pays nourrit éternellement.

## 8. Victoire

*«Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours» (Hébreux 11: 30).*

Dieu avait accompli bien des faits en faveur des Israélites, avant de pouvoir les employer comme son armée: ainsi, entre les plus récents, le passage du Jourdain — la circoncision et Guilgal — la pâque et le vieux blé du pays — ont successivement témoigné

de cette vérité. Maintenant le peuple sort pour faire la guerre. Tout le pays leur était donné, mais à la condition expresse de le conquérir pied à pied; c'est pourquoi leur responsabilité d'entrer dans la plénitude de la bénédiction ne pouvait cesser tant que n'avaient pas été subjugués, en Canaan, tous les ennemis, tous les géants, toutes les villes fortifiées. Ce n'est que quand tout cela serait fait qu'ils pourraient se reposer.

Josué, restauré par les fêtes de la pâque et des premiers fruits, s'approche de Jéricho: alors il voit le Chef de l'armée de l'Eternel, avec «son épée nue en la main». Josué se prosterne pour l'adorer; puis il apprend de Lui que la ville, son peuple et son roi sont livrés entre les mains d'Israël; il apprend aussi de quelles armes il doit faire usage dans cette guerre.

Remarquez que le verset 1 du chapitre 6 est une parenthèse qui coupe en deux les paroles du Chef de l'armée de l'Eternel, et qui a pour but de signaler l'esprit de rigueur et de défiance qui animait les habitants de Jéricho. Elle «était fermée et barricadée... personne ne sortait, et personne n'entrait». «Ils n'ont pas cru» (Hébreux 11: 31). Hélas! c'est là un tableau trop fidèle de l'esprit qui dirige aujourd'hui le monde. Est-ce que, oui ou non, nous suivons la marche de la foi, quelque méprisable qu'elle paraisse aux yeux des hommes du monde? Sommes-nous et nous tenons-nous dans la troupe méprisée de ceux qui sonnent des cors de bélier, ou sommes-nous avec les moqueurs sur les hautes murailles de la cité de destruction?

En figure, Jéricho est le monde. L'Egypte est aussi une figure du monde, considéré comme «la maison de servitude», de laquelle Dieu délivre et retire le pécheur par le sang de l'Agneau. Jéricho est le monde envisagé comme ville destinée à la perdition, et que le croyant, comme soldat du Christ et dans la puissance de la résurrection du Christ, vient conquérir.

Le Seigneur avait promis la victoire à Israël, dont les armes de guerre consistaient en la foi. «Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent». La foi s'approprie la force de Celui à qui tout est possible, et ainsi «toutes choses sont possibles à celui qui croit» (Marc 9: 23). Si les villes sont «fortifiées jusqu'au ciel» (Deutéronome 1: 28), Dieu siège sur le trône des cieux. Si les adversaires du croyant sont «les dominateurs des ténèbres de ce siècle» (Ephésiens 6: 12), le Seigneur de tous et de tout est sa force. Aussi, quels que soient les ennemis, comme ils sont moins que rien devant le Dieu tout-puissant, le soldat du Christ, s'appuyant sur le Seigneur, s'avance contre eux avec une parfaite assurance. «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4). La main de Dieu n'est point raccourcie, et Il exauce les prières en faveur de son peuple, aujourd'hui encore avec autant de puissance que lorsque, en réponse à la foi d'Israël, les murailles de Jéricho s'écroulèrent; ceux qui comptent sur Lui pour toutes choses éprouvent, par leurs fréquentes victoires, combien il est agréable à Dieu de voir ses enfants mettre en Lui toute leur confiance. «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (1 Jean 4: 4).



Josué donne des ordres pour un jour seulement, quoique l'Eternel eût assigné sept jours à l'oeuvre de la foi d'Israël. Le premier jour il dit: «Faites le tour de la ville... une fois», et ainsi leurs pensées devaient être occupées de la victoire finale promise par Jéhovah, et non pas de leur propre marche de ce jour. Laissons les résultats à Dieu. Si nos esprits sont préoccupés des résultats actuels de l'oeuvre que Dieu nous a donnée à faire, la foi n'est guère en exercice. L'apogée, pour le croyant de l'oeuvre de foi, le but auquel nous devrions toujours regarder, c'est la victoire finale, — l'apparition du Seigneur.

Les Israélites eurent à apprendre la patience dans leur oeuvre de foi; car ils devaient marcher sept jours autour de Jéricho — et sept fois de suite le septième jour. S'ils n'avaient pas marché patiemment jusqu'au bout, les murs de Jéricho ne seraient point tombés. De même dans le chemin de l'obéissance chrétienne, il est, pour le soldat du Christ, une septuple ou parfaite épreuve de la foi. Le Seigneur fait souvent passer les siens par la discipline de l'attente, comme Il le faisait avec Israël, afin de produire ou de manifester en eux les qualités d'un bon soldat. «L'épreuve de votre foi produit la patience» (Jacques 1: 3).

Outre la foi inébranlable, et la patience, il y avait chez les fils d'Israël de la diligence. «Josué se leva de bon matin», et, le septième jour, «ils se levèrent dès le matin à l'aube du jour». Une foi sincère, tout en se reposant calmement sur Dieu, n'est jamais oisive. Plus est grande la foi du soldat du Christ, plus aussi il se mettra avec une énergique vigueur à l'oeuvre de son Chef. Mais prenons garde à l'ordre divin: la foi premièrement, l'énergie ensuite. Hélas! cet ordre est trop fréquemment renversé; dans le cas d'une telle énergie, c'est le moi qui est la source de la force, et Dieu est laissé de côté. La foi lie nos âmes à Dieu, et il faut que nous soyons en communion avec Lui pour que la foi puisse agir. C'est de Dieu qu'elle tire toute sa force. Elle est un principe actif et vigoureux, tant qu'elle ne perd pas de vue son objet et, pourtant, en même temps, elle est patiente.

En obéissant à cette parole de Josué: «Vous ne pousserez aucun cri, vous ne ferez pas entendre votre voix, et il ne sortira pas une parole de votre bouche, jusqu'au jour où je vous dirai: Poussez des cris; alors vous pousserez des cris», les Israélites marchèrent en faisant le tour de Jéricho, et cet acte exprimait l'obéissance de leurs coeurs. De même, les pensées de Dieu devraient se lire aujourd'hui dans les vies de ses rachetés. Une vie chrétienne est plus persuasive que des sermons et des livres; et tous, soit jeunes enfants soit pères en Christ, ont part à ce témoignage. Que nul ne dise qu'il est trop faible pour cela, mais qu'il reçoive instruction de l'armée d'Israël, où non seulement les «hommes de guerre», mais aussi l'arrière garde — étaient tenus de faire le tour de la ville.

Le résultat certain de la foi en Dieu, c'est la victoire. En sonnant continuellement, les trompettes proclamaient, en quelque sorte, la victoire des Israélites ou leur triomphe prochain. Le jour du jubilé, il est vrai, ne revint que bien des années après la ruine de Jéricho; mais les trompettes employées dans cette occasion-ci avaient aussi leur haute signification, c'était comme l'écho de la foi triomphante en face de la cité arrogante de Jéricho.

Le soldat du Christ a, lui aussi maintenant, un chant de victoire — anticipatif de son jubilé — et le Seigneur en haut aime à l'entendre résonner. Nous ne devrions pas rester en arrière des éminents hommes de foi des temps passés, car nous savons que tout ce qui s'oppose à Christ, — tout ce qui s'élève contre Christ pour le repousser, toute la puissance du prince et dieu de ce monde — et toutes choses doivent être soumis à notre Seigneur. Si nous savions, comme Israël, porter, pour ainsi dire, nos chants et nos louanges sur nos fronts; si nous disions à nos coeurs — «Croyez en l'Eternel, votre Dieu, et vous serez affermis» (2 Chroniques 20: 20), nous aurions plus de sujets de nous réjouir de victoires remportées. La simple confiance dans le Seigneur commence et termine la lutte avec des actions de grâces; si nous réalisons que Christ est avec nous, comme Israël portait l'arche en tête de l'armée, il doit y avoir louanges. Plût à Dieu que l'armée du Seigneur présentât de nos jours une aussi glorieuse unité de foi, de patience, de diligence, d'obéissance et de triomphe, que le faisait le peuple d'Israël en faisant le tour de Jéricho! Plût à Dieu que tout croyant, en vue du jour qui s'approche, obéît au commandement de son Chef, et montât, que le chemin fût rude ou facile, «chacun devant soi».

Puissions-nous aussi ne jamais oublier que ce monde est la cité de destruction et, en nous le rappelant, que nous prêtions une sérieuse attention au solennel avertissement, contenu dans la malédiction prononcée par Josué sur celui qui rebâtirait Jéricho!

## 9. Défaite

Profondes et poignantes furent les leçons données à Israël par la défaite devant Aï, où le coeur du peuple, naguère fort par la foi, se fondit et devint comme de l'eau, où les cris de victoire firent place aux lamentations.

Au premier verset du chapitre 7, le doigt de Dieu montre la source cachée d'où sort l'affliction. Le mal commence au dedans, les oeuvres le manifestent au dehors. «Le coeur abusé le fait égarer» (Esaïe 44: 20). Le croyant qui décline est semblable au noble chêne qui, dans un état de déchéance, conserve l'apparence extérieure de la vie et de la vigueur, longtemps après que sa force est disparue.

C'est seulement dans la lumière que nous pouvons avoir communion avec Dieu. Si les Israélites eussent marché dans la lumière, ils auraient consulté le Seigneur avant la bataille, et se seraient ainsi épargné bien des souffrances. Les fils d'Israël jugèrent par la vue des yeux: «Ils montèrent et explorèrent le pays»; enflés par leur victoire, ils comptèrent sur leurs propres forces, au lieu de se confier en Jéhovah. «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là, car ils sont peu nombreux». Aussi, quand vint la défaite, le désespoir qui les saisit mit au dehors l'état réel de leur coeurs. Les circonstances manifestent toujours ce qui est dans l'homme en montrant sa vraie condition. Lorsqu'une chute grave surprend le croyant qui se confie en lui-même, le désespoir peut aisément s'emparer de lui.

Josué en vient presque à blâmer Dieu de la déroute d'Israël. Dans son amertume il crie: «Hélas! Seigneur Eternel, pourquoi donc as-tu fait passer le Jourdain à ce peuple, pour nous

livrer en la main des Amoréens, et pour nous faire périr?» Le désespoir provient de l'éloignement de Dieu. Josué voyait déjà Israël comme entièrement retranché, et il va jusqu'à dire: «Et que feras-tu pour ton grand nom?» Or, de fait, c'était la question même à laquelle la défaite et les hommes tués sur lesquels il pleurait avaient déjà répondu; et Dieu lui fait connaître qu'Israël a péché, et que Son Nom doit être, coûte que coûte, purifié de toute association avec le mal. Les Israélites avaient pris de l'interdit: ils l'avaient volé, et même ils l'avaient caché.

Quand les serviteurs de Dieu se mettent volontairement en contact avec le mal — quand ils dérobent ce que Dieu a destiné au feu, il y a en eux de la fraude et de la dissimulation. Or, comme «Dieu est lumière, et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres» ([1 Jean 1: 5](#)), il doit juger de tels serviteurs, soit à cause de «l'interdit», soit parce qu'ils «ne marchent pas honnêtement et comme des enfants du jour». Est-ce que des enfants de Dieu dont les péchés sont expiés par le sang de Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, peuvent cacher le mal au milieu d'eux, quand Israël, qui s'approchait du Seigneur par le sang des veaux et des boucs, lequel ne pouvait jamais ôter les péchés, était séparé de Lui à cause de l'interdit qui était parmi leurs bagages?

«Sanctifiez-vous».

«Il y a de l'interdit au milieu de toi, ô Israël! tu ne pourras pas subsister devant les ennemis, jusqu'à ce que vous ayez ôté l'interdit du milieu de vous».

Josué s'empressa d'obéir, «il se leva le matin de bonne heure», et conformément à la parole de Dieu., il se mit à faire une enquête pour découvrir le mal. Dieu le lui fit trouver, ce qui réveilla chez le peuple une vive sollicitude pour la gloire du grand nom de Jéhovah. Ils coururent, ils prirent les objets cachés, ils les apportèrent à Josué et à tous les fils d'Israël, et ils les déployèrent devant la face de l'Eternel. Aucun détail du honteux péché qui avait été commis ne demeura caché, car la question pour le peuple était celle-ci: Acan ou Jéhovah. On n'avait point fait de quartier à Jéricho, comment aurait-on pu épargner l'Israélite qui avait introduit l'interdit de Jéricho dans le camp du Seigneur? Comme tout Israël était solidaire du déshonneur fait au nom de l'Eternel, tout Israël se réunit pour se purifier de cette souillure: «Tous les Israélites l'assommèrent à coups de pierre et ils les brûlèrent au feu».

Ils élevèrent sur le transgresseur un grand monceau de pierres, car ils ne voulaient pas que le souvenir de l'amère leçon qui leur avait été donnée s'effaçât de leurs esprits. Aussi «l'Eternel revint de l'ardeur de sa colère; c'est pourquoi on appelle ce lieu-là la Vallée d'Acor (*du trouble*) jusqu'à ce jour».

Cette vallée d'Acor devint a une porte d'espérance» pour Israël (Osée 2: 15) et, béni soit le Dieu de toute grâce, les vallées de trouble sont toujours des portes d'espérance pour le chrétien au coeur brisé et repentant, car «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). La

tristesse selon Dieu est toujours salutaire à l'âme. Pleurer sur le mal et le rejeter, c'est le moyen de recouvrer la bénédiction et d'obtenir de nouvelles victoires.

L'interdit lui-même a son instruction pour nous. Le beau manteau venait de Sinhar, la plaine sur laquelle fut construite Babel. Les hommes d'alors, s'éloignant de la lumière, partirent de l'orient, et après avoir quitté leurs lieux élevés — les montagnes où l'arche s'était arrêtée, ils trouvèrent une campagne au pays de Sinhar, où ils s'unirent de coeur et de main dans l'intention de s'acquérir de la réputation en se rendant indépendants de Dieu. C'est là ce qui devint Babel ou Confusion. Hélas! de nos jours les vêtements de l'apostasie sont non seulement cachés dans les tentes des croyants, mais ils sont portés au grand jour. Et quant à l'argent et à l'or, ils sont toujours pour les enfants de Dieu, un déplorable piège qui les transperce de beaucoup de douleurs.

Israël était maintenant rétabli dans toute la faveur de Dieu, qui leur rappelle les anciennes promesses et qui, dans son immuable fidélité, adresse de nouveau cet encouragement à Josué: «Ne crains point, et ne t'effraie de rien». C'est ainsi que le Seigneur amène nos âmes restaurées à la fontaine de sa grâce, et rafraîchit nos coeurs par son amour toujours le même. Mais parce que les fils d'Israël avaient été lâches et avaient dit: «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là», l'Eternel leur ordonne maintenant de se mettre tous en marche: «Prends avec toi tout le peuple propre à la guerre»; et comme ils s'étaient confiés en leur propre force, ils ont maintenant à subir l'humiliation d'une fuite simulée afin de remporter la victoire.

Il est bon de marcher tranquillement après une chute, car bien que Dieu nous pardonne l'iniquité de notre péché après que nous en avons fait la confession, il n'en imprime pas moins profondément en nous le sentiment de nos mauvaises voies.

Il y a un encouragement à recevoir aussi en considérant la manière dont le roi d'Aï sortit contre les Israélites restaurés. Il n'aperçut aucune différence en eux, et se précipita plein d'assurance au-devant de son jugement. Les voies de Dieu avec les siens déjouèrent les calculs de leurs ennemis, qui ne voient qu'un combat d'homme contre homme, et laissent Dieu complètement en dehors de leurs combinaisons.

La clef pour l'entière victoire se trouve dans la persévérance de Josué à obéir aux commandements de l'Eternel: «Josué ne retira point sa main, laquelle il avait élevée en haut avec l'étendard, avant qu'on n'eût entièrement défait, à la façon de l'interdit, tous les habitants de Aï». Il nous faut un coeur bien décidé et un esprit de dépendance du Seigneur. Un homme de foi, bien cordialement dévoué, ne peut jamais être satisfait tant que le nom du Seigneur n'est pas glorifié et triomphant. C'est un pauvre soldat du Christ que celui qui, ayant une fois, à l'ordre de son Chef, étendu sa main, la retire en arrière avant que l'objet qu'il avait en vue soit pleinement atteint.

## 10. La Parole de Dieu

La discipline, subie par les Israélites, produisit des fruits paisibles de justice: ils montrèrent du zèle à obéir à la Parole de Dieu. C'est ce que l'on voit dans l'ordre donné par Josué (8: 29) d'enterrer le cadavre du roi d'Aï avant le coucher du soleil, de peur qu'en le laissant sur le bois, la terre ne fût souillée (Deutéronome 21: 23). Mais, en outre, ils se rendent maintenant sur les montagnes d'Ebal et de Guérizim, où Josué bâtit un autel de pierres sur lesquelles il écrit un double de la Loi.

Le Seigneur, par le moyen de Moïse, avait commandé aux fils d'Israël de dresser ces pierres à leur entrée en Canaan (Deutéronome 27: 2-4); il avait indiqué d'avance, dans le chapitre que nous venons de citer, ces montagnes sur lesquelles ils devaient prononcer les bénédictions et les malédictions, en rapport avec leur obéissance ou leur désobéissance à sa Parole, et leur avait fait connaître, qu'en affichant ainsi les paroles de sa Loi, ils se plaçaient sous son autorité et devenaient pour Lui un peuple de bonne volonté (voir Deutéronome 11: 29; 27: 9, 10).

La foi en Josué s'affirme en consacrant le premier autel, élevé par les Israélites en Canaan, à «l'Eternel, le Dieu d'Israël». Cet autel fut construit de pierres intactes, non souillées par des instruments de fer, et qu'aucune main d'homme n'avait taillées. Il servit à offrir des holocaustes et des sacrifices de prospérité; il n'est pas fait mention de sacrifices pour le péché à faire sur cet autel. Ceux qu'on devait y offrir impliquaient donc que les enfants d'Israël écoutaient la Parole de Dieu comme des adorateurs en communion avec Lui. L'autel fut bâti sur le mont Ebal, où furent prononcés les «Amen», répondant aux malédictions sur les transgressions de la loi.

Ils élevèrent aussi de grandes pierres sur la montagne, les enduisirent de chaux et y écrivirent les paroles de la loi (Deutéronome 27: 1, 2). Après quoi les Lévites, entourant l'arche dans la vallée entre les deux collines, Josué lut toutes les paroles de la loi, toutes les tribus d'Israël écoutant sur la pente des monts (Josué 8: 33). Les anciens d'Israël, ses officiers et ses juges «les étrangers ainsi que les Israélites de naissance»; le petit enfant, le guerrier, hommes, femmes et enfants: tous étaient là. Toute cette immense multitude était réunie, afin que, par de solennels «Amen» prononcés devant Dieu, ils se soumissent à sa Parole et à la responsabilité de l'observer.

Quelle leçon nous donne cette foule assemblée, manifestant ainsi son respect obéissant pour la Parole de Dieu. Hélas! la Parole de Dieu est trop peu révéree, trop peu observée par son peuple de nos jours. On se permet d'y associer des idées purement humaines; elle n'est pas toujours l'autorité finale à laquelle on en appelle, ni la force et la nourriture des enfants de Dieu. Leurs «Amen» ne s'élèvent pas toujours de leurs coeurs vers le ciel, quand ils lisent ou entendent les préceptes qu'elle leur adresse.

Les malédictions étaient lues à haute voix par les Lévites, et à mesure que chaque malédiction contre la désobéissance résonnait aux oreilles d'Israël, les centaines de milliers réunis sur le mont Ebal répondaient par d'unanimes «Amen». Douze fois ils dirent «Amen»

aux douze malédictions proférées, et la douzième: «Maudit soit celui qui ne persévère pas dans les paroles de cette loi pour les faire» (Deutéronome 27: 25), comprenait toutes les négligences et les transgressions possibles. Les bénédictions furent lues aussi (Josué 8: 33, 34); mais est-ce qu'alors les «Amen» retentissaient du mont Guérizim? L'écriture n'en dit rien. Elle ne nous rapporte pas un seul «Ainsi soit-il», en réponse aux bénédictions obtenues par l'obéissance de l'homme déchu (lisez Deutéronome 27). Il est bien juste que l'homme acquiesce à «tous les jugements» (Exode 24: 3) de la loi de Dieu; mais tous ceux qui sont et qui demeurent sous la loi, ou sur le principe des oeuvres de loi, sont et demeurent sous la malédiction de la loi (Galates 3: 10).

La position du chrétien présente un frappant contraste avec celle d'Israël dans cette scène. Par sa mort, Christ a affranchi ses rachetés, car, en Lui, ils sont morts à la loi. Sa croix les a délivrés de la puissance et de la domination de la loi, car la loi n'adresse pas ses prescriptions à des hommes qui sont morts: «Mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ» (Romains 7: 4).

L'alliance, écrite sur la chaux, couvrait des pierres. Il y a plus de dix-huit cents ans que l'apôtre Paul disait: «Ce qui devient ancien et qui vieillit est près de disparaître» (Hébreux 8: 13); mais l'alliance de grâce est immuable et éternelle.

«Si cette première alliance avait été irréprochable, il n'eût jamais été cherché de lieu pour une seconde» (Hébreux 8: 7). Mais celle de la grâce est parfaite devant Dieu. Le Seigneur Jésus en est le médiateur, et c'est son précieux sang qui l'a confirmée.

Nos bénédictions ne sont pas confiées à notre propre garde; mais elles sont sous la sûre et éternelle garde de Dieu notre Père lui-même, qui nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles «en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Ce n'est donc pas sur un Ebal — une montagne de malédiction — que s'élève, comme celui d'Israël, notre autel d'actions de grâces et de culte, car «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous» (Galates 3: 13).

Mais le contraste s'applique à notre responsabilité aussi bien qu'à nos bénédictions. Dieu requiert de ses serviteurs une sainteté en rapport avec les révélations qu'Il leur donne: ainsi, la mesure de sainteté pour Israël était la loi; la mesure pour le chrétien, c'est Christ; attendu que, nos bénédictions étant plus grandes que celles d'Israël, il en est de même de notre responsabilité.

Le chrétien est bien-aimé selon la souveraine grâce et il est exhorté à obéir à la vérité parce qu'il est ainsi bien-aimé, non pas de peur que, par sa désobéissance, il ne perde la grâce qui lui est témoignée (comp. Romains 12: 1, 2, avec Deutéronome 11: 26-28). Ceux qui se disent chrétiens sont, de leur propre aveu, sous l'autorité du Seigneur Jésus, et leur responsabilité est de marcher comme Il a marché. «Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit, lui-même aussi, marcher comme Lui a marché» (1 Jean 2: 6). Un tel homme se soumet aux préceptes de la Parole, car le chrétien, qui n'obéit pas à la Parole de Dieu, dément son christianisme. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est un

menteur, et la vérité n'est pas en lui» (1 Jean 2: 4). Le «service raisonnable» de ceux qui ont été amenés à la plénitude de la bénédiction de Dieu, c'est de livrer leurs corps «en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu». Précisément parce que leurs péchés sont pardonnés pour l'amour de son nom, il leur convient de rechercher et de faire tout ce qui est agréable aux yeux de Dieu. «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5: 3).

## 11. Alliance

*«Et il arriva qu'en apprenant ces choses, tous les rois qui étaient de l'autre côté du Jourdain, sur la montagne et dans le bas pays et sur tout le littoral de la grande mer... s'unirent ensemble pour faire la guerre à Josué et à Israël, d'un commun accord» (Josué 9: 1, 2).*

Les nouvelles de l'arrivée des fils d'Israël et de leur formelle prise de possession du pays à Ébal et Guérizim ravivèrent probablement l'antagonisme de leurs ennemis. Nous savons bien, nous aussi, combien l'inimitié du monde est excitée quand les enfants de Dieu affirment l'autorité de sa Parole, et le droit qu'ils ont à toutes ses promesses.

Quand l'opposition de nos ennemis spirituels s'élève contre nous, elle nous rejette sur le Seigneur pour trouver de la force, et cela nous est bon; mais s'ils nous abordent, déguisés en anges de lumière, et avec l'Écriture à la bouche, nous sommes en grand danger d'être trompés. C'est là ce qui arriva aux Israélites dans leurs transactions avec les habitants de Gabaon qui, ayant appris la destruction de Jéricho et d'Aï, «agirent avec ruse». Ils faisaient partie des nations ennemies qui combattaient contre Israël, mais ils prennent pour arme la fourberie au lieu d'une hostilité ouverte.

Les ambassadeurs gabaonites s'introduisent avec de douces et humbles paroles et des flatteries religieuses; ils font compliment à Israël de la renommée de son Dieu. Il est bien difficile de surmonter une semblable tentation, et tout naturellement ce genre d'honneur est agréable à l'homme. Les principaux du peuple auraient dû immédiatement recourir à l'Éternel, et chercher ses directions; mais ils commencent par parlementer avec le mal, ce qui ouvre toujours la porte à l'affliction, car quand Satan a réussi à se faire écouter par des serviteurs de Dieu, il a gagné beaucoup de terrain. Eve n'en fit que trop l'expérience, et, après elle, tous ses enfants déchus l'ont faite à leur tour. Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» ([Jacques 4: 7](#)). Les ambassadeurs, en ne parlant que des victoires remportées par Israël de l'autre côté du Jourdain, éludaient l'application de la parole de Dieu à eux-mêmes, sans pourtant en dénier ouvertement l'autorité. Ils faisaient usage de la vérité uniquement pour arriver à leur propre but; ils ne disaient qu'une partie de la vérité, qu'ils mettaient en avant pour cacher le mensonge qu'ils faisaient en assurant qu'ils venaient d'une contrée fort éloignée. C'est de cette manière que Satan emploie la parole de Dieu, et ses serviteurs savent bien revêtir les apparences de la dévotion et se servir au besoin du langage religieux; mais aucun d'eux ne se soumet à l'autorité de la parole divine, ni n'expose toute la vérité.

Comme preuves à l'appui de leur dire, les Gabaonites présentaient du pain moisi, des outres à vin crevassées et vides, de vieux sacs, des vêtements usés, et des souliers vieux et rapiécés à leurs pieds. C'étaient leurs moyens de déception: ces objets tout détériorés n'étaient que les signes caractéristiques de faux ambassadeurs.

Le vrai but des Gabaonites était d'obtenir une alliance avec les fils d'Israël: «Traitez maintenant alliance avec nous». Grande était la tentation; Israël était en pays ennemi; une alliance semblait lui donner de la force, et c'était un soulagement de rencontrer des amis là où l'on n'était entouré que d'adversaires: mais une alliance, dans la position où se trouvait Israël, c'eût été se confier dans un secours humain; ce qui était plus dangereux que l'opposition de toutes les forces réunies des puissances du pays. Aussi longtemps que les Israélites avaient résolument combattu contre les armées ennemies, ils en avaient triomphé; mais l'introduction de l'ennemi dans leur camp était le commencement de l'action d'un levain qui, avec, le temps, corrompait le peuple tout entier.

Satan s'efforce de faire former des alliances entre les enfants de Dieu et le monde, tout aussi bien qu'il cherche à les renverser par une opposition décidée. De nos jours, par exemple, il y a moins d'opposition ouverte, et l'on voit bien que le principal piège de l'Ennemi, ce sont les associations avec les infidèles, par lesquelles il n'a eu que trop de succès sur plusieurs, en les abusant et leur faisant quitter leur position d'intégrité et de vigilante dépendance du Seigneur pour le sable mouvant, où ils se sont placés, ou pour le borbier fangeux où ils enfoncent. Que tout chrétien, qui a à coeur la gloire du saint Nom de son Maître, considère ce qui se passe autour de lui et se demande: Où est l'église? où est le monde? N'y a-t-il pas maintenant une alliance entre eux? puis qu'il médite sur Jacques 4: 4.

En abordant le peuple d'Israël, les Gabaonites se trouvent dans un lieu saint. Le camp des Israélites avait été purifié par la discipline, parce que Dieu était là, et qu'ils étaient sous la responsabilité de maintenir le saint caractère du camp. La lumière de la sainte parole de Dieu venait de répandre un brillant éclat au milieu d'eux en présence du sacrifice, et elle avait expressément déterminé la conduite qu'ils devaient tenir envers les peuples de Canaan. Les exigences morales de Dieu voulaient que son peuple extermina entièrement de sa terre tous les idolâtres: étant saint, il requérait la sainteté de son peuple. Dieu habitait au milieu d'eux, pouvaient-ils donc impunément s'allier avec les ténèbres? S'ils croyaient en Dieu, pouvaient-ils avoir communion avec les infidèles? Toute alliance avec les Cananéens était, en pratique, une dénégation du saint Nom de Dieu, et une transgression de sa parole. C'était une infidélité envers le sacré dépôt que Jéhovah leur avait confié. S'allier avec les Cananéens, c'était, de fait, vouloir se passer de la protection de Jéhovah. Les princes de l'assemblée pouvaient faire la paix, mais c'était une paix avec le mal, et non pas la paix de Dieu.

Si ces chefs du peuple furent induits par tromperie à traiter alliance, cela vint de ce qu'ils ne se soumettaient pas à Dieu, et cela ne fit que rendre l'affaire plus mauvaise. «Ils prirent de leurs provisions; et ils ne consultèrent point la bouche de l'Eternel». Si nous



commettons des erreurs de jugement; cela vient de ce que notre propre sagesse nous égare, beaucoup plus probablement que de la conscience que nous devrions avoir, que nous n'avons point de sagesse. Si ceux qui dirigeaient le peuple de Dieu s'étaient soumis au Seigneur, Il aurait ouvert leurs yeux et leurs oreilles, de telle sorte que les mensonges du pain moisi et des flatteries religieuses eussent été manifestés.

Comme la confiance du peuple en lui-même leur procura la défaite d'Aï, ainsi la confiance des chefs en eux-mêmes amena l'alliance avec Gabaon. Israël manqua à son devoir de «vouer à l'anathème», ou de «détruire entièrement» les nations qui, en conséquence, leur enseignèrent «à faire selon toutes leurs abominations» (Deutéronome 20: 18). Toute la sagesse de Salomon ne lui servit de rien pour combattre le mal qui se trouvait dans sa maison; son cœur s'était détourné du Seigneur, et il devint un idolâtre. La connaissance ne sera pas une sauvegarde pour ceux qui transigent avec les injonctions morales de Dieu. Dans un temps tel que le nôtre, où nous sommes tout entourés de l'esprit de compromis et d'une soi-disant libéralité, qu'y a-t-il de plus à propos pour le chrétien que le devoir d'obéir à cette exhortation: «Garde-toi pur toi-même» (1 Timothée 5: 22); que de se conformer rigoureusement aux préceptes de la parole de Dieu, et de fermer la porte de son cœur à toute invitation à l'alliance avec le mal? Les princes d'Israël auraient paru fort désobligeants en doutant de la sincérité d'ambassadeurs qui se présentaient si paisiblement; mais: «La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible» (Jacques 3: 17).

Au bout de trois jours de marche les yeux des Israélites furent ouverts, et ils s'aperçurent que le résultat de leur alliance était une perte pour eux. Or, il était trop tard pour recouvrer le terrain qu'ils avaient perdu — trop tard pour se dégager de la position dans laquelle leur esprit d'accommodement les avait amenés. Ils ne pouvaient plus conquérir des villes qui auraient dû leur échoir — ils ne pouvaient plus en chasser les Gabaonites. Et toute l'assemblée murmura contre les princes». De combien de bénédictions les croyants ne se sont-ils pas privés en s'alliant avec le mal? Combien souvent n'ont-ils pas eu à déplorer la présence continuelle de ce qui était devenu une cause d'affaiblissement au lieu d'une force; — de ce qui contribuait à les égarer loin du Seigneur, au lieu de les aider à suivre ses voies. Aussi, plus de trois siècles après, Israël moissonna des fruits amers de cette alliance; car Saül, «dans son zèle pour les enfants d'Israël», chercha à exterminer les Gabaonites — prétendant ainsi écarter de sa propre main le châtement que l'insouciance et la présomption des princes avaient attiré sur le peuple. Dieu en eut du déplaisir et envoya, trois ans de suite, la famine dans le pays (2 Samuel 21). «On ne se moque pas de Dieu, car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7).

## 12. L'héritage conquis

L'alliance des Israélites avec Gabaon leur attira de sérieux conflits; mais la grâce de Dieu eut le dessus, et la victoire la plus remarquable dont il soit fait mention en Josué, en fut le résultat.

Tandis qu'ils étaient au camp de Guilgal, les enfants d'Israël apprirent le dessein des cinq rois des Amorréens. «Josué donc monta de Guilgal, et avec lui tout le peuple qui était propre à la guerre, et tous les hommes forts et vaillants», et l'Eternel dit: «Ne les crains point; car je les ai livrés entre tes mains, et aucun d'eux ne subsistera devant toi». Se confiant en cette promesse, «Josué donc vint promptement à eux» et, répondant à sa foi, «l'Eternel les mit en déroute devant Israël». Nous pouvons suivre ici l'ordre des voies miséricordieuses de Dieu envers ses enfants. Il les conduit dans le chemin de l'obéissance, il leur donne des promesses propres à les encourager, les assure de la victoire, leur donne de croire à sa parole fidèle même au milieu des plus grands dangers, et enfin couronne le tout par un plein succès. En vérité, nous pouvons dire: «C'est toi qui prends soin de tout ce qui nous regarde».

Dans cette journée mémorable de la victoire d'Israël, en réponse à leur foi, Jéhovah détourna les lois de la nature, pour venir en aide à son peuple. Pour leur encouragement, et pour la déroute de leurs ennemis, il montra sa puissance «dans les cieux en haut, et sur la terre en bas» et le soleil et la lune qui étaient adorés comme Baal et Hastaroth (Juges 2: 13) s'inclinèrent devant le Tout-puissant. «Car l'Eternel combattait pour les Israélites».

Une leçon instructive nous est donnée par la seconde victoire à Hébron (versets 23, 36) Le roi de Hébron était l'un des cinq rois qui avaient été détruits, et son peuple avait été dispersé; néanmoins nous lisons, pour la seconde fois, que le roi de Hébron fut mis à mort. Dans la rapidité de leur victoire, les Israélites n'avaient pas eu le temps de fouiller toutes les cachettes des fugitifs, dont quelques-uns s'échappèrent, repeuplèrent et refortifièrent Hébron et y établirent un nouveau roi (verset 20). C'est pour cette raison que Hébron dut être conquis une seconde fois.

Dans les combats du chrétien, il ne suffit pas de vaincre et de mettre en déroute l'ennemi; il faut encore armer la forteresse. Les ennemis spirituels peuvent être défaits, mais ils ne sont nullement détruits. L'ennemi vaincu ne se retire que pour sortir de nouveau et avec une nouvelle énergie de son lieu d'embuscade. Il ne peut donc y avoir de repos ni d'arrêt; la lutte spirituelle doit avoir lieu sans relâche, sinon les anciennes batailles devront recommencer.

Dans cette campagne aucun habitant n'était épargné; tout ce qui respirait était totalement détruit au commandement de l'Eternel, le Dieu d'Israël; les victoires se succédaient très rapidement. «Josué prit donc tout à la fois ces rois-là et leurs pays, parce que l'Eternel, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël». L'obéissance implicite à l'Eternel eut sa récompense. Et quelle force gagnerait le soldat chrétien, et quelles victoires lui seraient accordées, si, comme Israël dans cette campagne, il ne faisait aucun arrangement avec les ennemis de Dieu, mais obéissait à sa parole, dans la puissance de sa séparation à Dieu!

Les chefs du pays, les cinq rois, s'inclinèrent devant Israël. «Approchez vous», dit Josué aux capitaines qui étaient allés avec lui, «mettez vos pieds sur le cou de ces rois». Le Seigneur a promis d'écraser Satan sous les pieds de ceux qui sont ses soldats. «Ne craignez

point et ne soyez point effrayés; fortifiez-vous et vous renforcez; car l'Eternel fera ainsi à tous vos ennemis contre lesquels vous combattez».

Après la bataille contre les cinq rois, Israël retourna «en paix» au camp (verset 21). Jéhovah avait protégé chaque combattant individuellement, il les avait gardés et fortifiés, et ramené chacun sain et sauf.

La conquête du pays du Midi étant achevée, Israël, selon sa coutume, retourna au camp, à Guilgal.

C'est seulement à la place du vrai jugement spirituel que nous pouvons trouver la nouvelle vigueur nécessaire pour les nouveaux conflits qui nous attendent. Dans un sens nous allons à Guilgal tout naturellement après la défaite, mais la nécessité de nous y rendre après la victoire est tout aussi grande, sans cela nous devenons orgueilleux et nous nous confions en nos victoires au lieu de nous confier au Seigneur, car la prospérité engendre d'ordinaire la présomption et amène la négligence. Il serait bon que nous eussions toujours la sagesse de nous rappeler que la chair est morte, et la grâce de mortifier nos membres, et d'être ainsi préparés à combattre le combat de la foi.

Les victoires gagnées par les enfants d'Israël furent bientôt suivies de nouveaux conflits, car les rois du Nord s'unirent pour les attaquer. Jéhovah donna de nouvelles forces pour subjuguier ces nouveaux ennemis.

«Ne les crains point». Ils vinrent donc contre eux «promptement», car, dans le chemin de l'obéissance tout délai amène la faiblesse. L'Eternel commanda à Josué de détruire les chariots et les chevaux en qui les ennemis d'Israël se confiaient, et Josué obéit implicitement. Et si l'Eternel ne veut pas que son peuple s'appuie sur aucun autre bras que le sien, il ne veut pas non plus permettre qu'ils se fassent un centre du siège du gouvernement de leurs ennemis, c'est pourquoi Hatsor la capitale de tous ces royaumes-là fut brûlée. Et cependant dans la chrétienté ces leçons sont oubliées, et il est difficile pour le chrétien individuel d'en accepter les instructions. Il en est bien peu qui reconnaissent en pratique que les armes de notre guerre ne sont point charnelles et, qu'avec Dieu, elles sont puissantes pour abattre les forteresses; il en est peu aussi qui soient disposés à refuser l'influence et la force que les puissances de ce monde offrent à la chrétienté, et à ne reconnaître d'autre chef qu'un Sauveur ressuscité.

Il ne saurait y avoir de paix entre le bien et le mal, ni d'affinité entre la lumière et les ténèbres. En terminant le récit des guerres d'Israël, d'un côté il est dit: «Il n'y eut aucune ville qui fît la paix avec les enfants d'Israël excepté Gabaon» et de l'autre: «Josué fit la guerre plusieurs jours contre ces rois-là».

«Tel qu'est l'homme, telle est sa force». «En ce temps-là aussi Josué vint», et les géants de la montagne, les grands hommes qui avaient tant effrayé Israël et Eschol, furent détruits. Ils avaient été la première terreur des Israélites et ils furent les derniers à tomber. La première fois qu'Israël les vit, ils se mesurèrent homme à homme et «voici ils ne paraissaient auprès d'eux que comme des sauterelles». Mais maintenant ils avaient appris,

par l'expérience de nombreuses victoires, à se reposer sur Jéhovah, à comparer la force des géants avec celle du Tout-Puissant. Quel progrès dans la force de Dieu dénote cette destruction des Hanakins, mais combien d'années durent s'écouler, que de leçons durent être apprises avant d'en arriver à ce résultat! Et maintenant, les géants étant exterminés, il est parlé de repos.

«Josué donc prit tout le pays, suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël selon leurs portions et leurs tribus. Et le pays fut tranquille, sans avoir la guerre».

Le caractère de ce repos est toutefois différent de celui mentionné à la fin du chapitre 21. Ici c'est une tranquillité résultant de la soumission du pays «suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse», là c'est le repos que l'Eternel avait promis de leur donner selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères. Ici il s'agit d'une tranquillité dont Israël, délivré de ses ennemis, pouvait jouir, mais cela n'implique pas la cessation de toute lutte.

Ainsi, bien que les victoires sur les rois et sur les gouvernements soient énumérées au chapitre 12, il y avait cependant encore au milieu d'eux des restes de ces nations vaincues, qu'il fallait exterminer. Dieu avait laissé à dessein ces ennemis au milieu d'eux; ils devaient témoigner de la fidélité des enfants d'Israël à qui l'Eternel avait dit qu'après avoir vaincu leurs ennemis, ils devraient avoir en extrême horreur et en extrême détestation les abominations des nations (Deutéronome 7: 22-26).

Il en est de même avec le chrétien. Le Seigneur Jésus a brisé les puissances du mal. Il a vaincu Satan, et ses enfants maintenant doivent détester et repousser les ennemis qu'il a vaincus, tout en se reposant sur sa complète victoire.

«Car ce n'est point par leur épée qu'ils ont conquis le pays, et ce n'a point été leur bras qui les a délivrés; mais ta droite et ton bras, et la lumière de ta face, parce que tu les affectionnais» (Psaumes 44: 3).

### **13. Possessions**

La seconde partie du livre de Josué (chapitre 13) commence par ces paroles de l'Eternel: Il reste encore un fort grand pays à posséder». Au nord et au sud, au levant et du côté du pays des Sidoniens, l'Eternel voyait des possessions qu'il avait données à Israël, non encore foulées par eux. Il ne voulait pas que son peuple perdît la jouissance de ses bénédictions, c'est pourquoi il lui promet de nouveau son secours et déclare, même devant leur indolence: «Je chasserai moi-même» l'ennemi. Ce «moi-même» était expressif et aurait dû réveiller Israël. Après cette promesse, l'Eternel dit à Josué: «Maintenant fais qu'on jette les lots (de tout le pays non conquis), afin qu'il soit à Israël en héritage, comme je te l'ai commandé». Ainsi la possession du pays tout entier leur fut assurée de nouveau. Mais l'énergie des Israélites était sur son déclin. Ils s'établissaient dans cette partie du pays de Canaan que leur valeur et leur persévérance leur avaient conquise.

Nous voyons ici que les deux tribus et demie ne réussirent pas à chasser le reste des géants de leur héritage de l'autre côté du Jourdain.

Ainsi donc Israël tout entier semble tombé dans une indolence plus difficile à vaincre que les ennemis qu'il avait subjugués. L'indolence devrait être la constante terreur du chrétien. «Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera» (Ephésiens 5: 14).

Si les Israélites avaient pu voir la longueur et la largeur de leur héritage comme Dieu les voyait, auraient-ils pu être si peu empressés à le posséder? Mais leurs yeux étaient fixés sur ce qu'ils avaient déjà conquis, et ils étaient aveugles pour ce que Dieu tenait en réserve pour eux.

Avec quelle ferveur Paul désire que tous les croyants aient «leurs coeurs unis ensemble dans la charité, et dans toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu dans lequel se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science» (Colossiens 2: 2, 3). Et pourtant, bien que la gloire de l'héritage soit au-delà de toute description, qu'y a-t-il de plus difficile que d'amener l'âme à jouir des bénédictions qui sont «encore à venir?». Il est dangereux de vouloir nous reposer pour jouir de ce que nous avons déjà obtenu, car on ne saurait demeurer stationnaire dans les choses divines. Les Israélites découvrirent leur erreur en reperdant ce qu'ils avaient gagné.

«Je ne me persuade pas d'avoir atteint le but: mais je fais une chose, c'est qu'en oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant moi, je cours regardant au but, savoir vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus». Voilà l'esprit qui devrait être notre modèle: «C'est pourquoi, nous tous qui sommes parfaits (d'âge mûr, hommes faits) ayons ce même sentiment» (Philippiens 3: 13-15).

## 14. Fidélité de coeur

Le Seigneur prend plus de plaisir à rappeler le zèle de ses enfants que leur indolence, leurs triomphes que leurs défauts. La fidélité de Caleb forme un beau contraste avec l'esprit général qui régnait dans le camp; et ce n'est pas sans une intention divine qu'il en est fait mention, avant l'énumération des possessions présentes ou futures d'Israël.

L'histoire de Caleb est un exemple de foi, une poignée du plus beau froment; — son coeur était selon le coeur de Dieu.

Caleb avait été éprouvé au jour de la défaillance. Il était demeuré ferme avec Josué, quand tout Israël abandonnait pratiquement l'Eternel. Lorsque les espions qui l'accompagnaient pour reconnaître la terre promise rapportèrent leurs mauvaises nouvelles, se lamentant de la présence des géants et faisant pleurer tout le peuple, Caleb, lui, ne pensant qu'à l'excellence de l'héritage promis et au plaisir que Dieu prenait en son peuple qu'il avait retiré du pays de l'esclavage, s'écrie de l'abondance de son coeur: «Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts». Son coeur rempli des preuves de la bonté et de la fidélité de Dieu était armé contre

l'incrédulité et les murmures. Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent; et Caleb de même que Josué, servait l'Eternel son Dieu en intégrité» et en face de la lâcheté et de l'incrédulité des enfants d'Israël, — ennemis plus redoutables que les fils de Hanak, — il leur déclare que: «l'Eternel est avec nous». C'est pour cette raison que Caleb occupa une place différente de celle de ses frères qui montèrent avec lui pour reconnaître le pays (Nombres 13; 14: 10).

Dans les dispensations de Dieu envers son peuple il arrive souvent que Dieu, après avoir donné la promesse, envoie l'épreuve. Les souffrances du désert, sa discipline, ses leçons, interviennent. Caleb dut errer avec les rebelles Israélites, supporter avec eux leurs humiliations; il vit leurs hommes de guerre tomber et mourir l'un après l'autre, il vit l'Eternel déshonoré par son peuple; — il souffrit de les voir négliger la circoncision et la Pâque et gémit de voir les idoles qu'ils portaient avec eux; mais la promesse le soutenait, son regard était fixé sur elle: elle brillait au-dessus du triste désert, elle éclairait sa route, elle dirigeait sa vie; son âme était élevée au-dessus du désert, ayant trouvé son trésor dans la terre promise.

Il avait foulé cette terre une fois précédemment, et par la foi se l'était appropriée. Il savait que c'était un pays excellent, et que le Dieu de grâce qui avait donné un tel pays au peuple en qui il prenait son plaisir, l'y conduirait aussi. Il n'avait pas oublié la saveur des premières grappes de raisin, ni la fertilité de la vallée d'Escol. Le feu de son amour, qui avait été allumé en ce premier jour, brûlait encore en lui.

Son intégrité de coeur n'avait nullement souffert par l'attente de l'accomplissement de la promesse, ni par les épreuves ou les espérances momentanément déçues.

Sa force non plus n'avait pas diminué, car à quatre-vingt-cinq ans ce noble soldat était encore aussi fort pour la guerre que quarante-cinq ans auparavant. Jetant un regard en arrière sur sa rude carrière dans le désert, il dit: «Or, maintenant voici, l'Eternel m'a fait vivre selon qu'il en avait parlé; il y a quarante-cinq ans que l'Eternel prononça cette parole à Moïse».

Il se confiait en Dieu pour lui-même et pour ses enfants, et pas une seule des paroles de l'Eternel ne tomba à terre! Ami chrétien, plût à Dieu que nos coeurs fussent fidèles et forts comme celui de Caleb! Ne laissons pas les murmures ou l'agitation de nos alentours éloigner nos âmes de la grâce du Seigneur. Nous avons la discipline à subir, non seulement pour nous-mêmes — pour éprouver nos propres coeurs, — mais aussi en communion avec la famille de Dieu en général. Si nous marchons pendant un certain temps dans le désert nous verrons «des hommes de guerre» tomber à nos côtés. Les uns sortiront des rangs, des autres retourneront au monde, d'autres feront cause commune avec l'adversaire; mais qu'aucune de ces épreuves n'éloignent nos coeurs de notre Dieu. L'Eternel est notre force, son secours ne fait jamais défaut: si nous demeurons en sa présence, il sera avec nous tout le long du chemin.

Le fait que Caleb pouvait jeter un regard sur le passé en face du présent, était une preuve certaine que son coeur ne le condamnait point et qu'il demeurait dans la force de Dieu. Ce n'était pas en doutant qu'il avait dit: «Peut-être que l'Eternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Eternel en a parlé», — mais en réalisant la nécessité d'avoir la force et la présence de l'Eternel, afin de pouvoir obéir à sa parole. La précieuse promesse: «Le Seigneur ton Dieu sera avec toi partout où tu iras», donnait de l'énergie à sa force. Le bon plaisir que l'Eternel prenait en son peuple, lui donnait force et courage vis-à-vis des géants et de leurs grandes villes fortes.

Il arrive parfois que le chrétien qui a été longtemps au service du Seigneur, oublie presque que Dieu seul est sa force et le «peut-être que l'Eternel sera avec moi» se change en une orgueilleuse confiance en soi-même: «Je sortirai et me tirerai de leurs mains, comme les autres fois» (Juges 16: 20).

L'Eternel récompensa la confiance que Caleb avait en lui: «Caleb prit Hébron et déposséda de là les trois fils de Hanak» (chapitre 15: 14).

Nous avons en Caleb un noble exemple des plus belles qualités d'un soldat chrétien: un coeur intègre, une force toujours la même, une constante dépendance.

«Et Josué le bénit». Son âme, sans doute, fut touchée par les paroles de Caleb.

Cette parole se termine par une sorte d'actions de grâces. «Et le pays fut tranquille sans avoir la guerre». La fidélité mérite le repos. «Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur». Caleb eut sa portion dans le grand héritage de Juda.

## Correspondance

---

ME 1869 page 218

Etats-Unis d'Amérique, 7 janvier 1869

Au Rédacteur du Messenger Evangélique

Dans la pensée de faire plaisir à nos bien-aimés frères d'Europe, je vous envoie une poésie que vous pourrez publier à la fin de l'un de vos Messagers, si vous le jugez convenable. Elle a été composée par un pieux frère dans les circonstances suivantes: Une des assemblées de chrétiens de langue française en Amérique avait été minée par le mal et une dernière explosion l'avait séparée en deux fractions. Cependant, dans sa miséricorde Dieu a agi. Plusieurs membres de cette assemblée ont senti leur responsabilité quant au déshonneur fait à Dieu et à son témoignage et ils ont pris la chose à coeur. Des réunions d'humiliation ont eu lieu et des prédications ont été données dans lesquelles l'exhortation pour réveiller la conscience de tous a eu une place particulière et, par la bonté de notre tendre Père, le but auquel désirait arriver le plus grand nombre a été atteint. Alors heureux de voir que le Seigneur avait de nouveau tout réuni, et que l'on éprouvait d'une manière particulière sa présence et sa bénédiction, une agape a été préposée, à laquelle ont été invités les chrétiens de quatre assemblées dont la distance, *en Amérique*, n'a pas paru trop éloignée. Plusieurs s'y sont rendus en effet et je ne me souviens pas d'avoir éprouvé en Europe plus de bénédiction et de bonheur dans ce genre de réunion que dans celle-là, de laquelle ceux qui y ont assisté gardent un bon souvenir.

Que Dieu les encourage tous, ces chers amis, et fasse que les souhaits exprimés dans la poésie (distribuée par copie au début de l'agape) s'accomplissent pour sa gloire et le bien de cette assemblée. Voici ces quelques vers:

1

Qu'il est doux de se voir ensemble comme frères  
A ce repas d'amour d'un seul coeur réunis,  
Anticipant ainsi sur cette pauvre terre  
Le jour où dans le ciel nous serons tous assis.

2

Oh Dieu! que devant toi toute pensée amère,  
Toute animosité, sentiment de froideur,  
De nos coeurs soient bannis, et qu'un amour sincère  
Nous unisse enfin tous après tant de douleur.

3

Tu fus pour nous, Seigneur, plein de miséricorde;



Sans se lasser ton oeil sur nous veille toujours;  
Et maintenant encor, ta grâce nous accorde,  
Après tant de mauvais, un de nos plus beaux jours.

4

Pour le conserver tel, à ta volonté sainte,  
Oh Dieu, soumets nos coeurs, augmente notre foi;  
Que pour toi nous vivions, en marchant dans ta crainte,  
Jusqu'à ce que, Seigneur, tu nous prennes à toi.

5

C'est là, dans ce séjour éclatant de lumière,  
Où le mal, le péché, la douleur ne sont plus,  
Que nous te servirons, ô notre tendre Père!  
Avec l'heureux troupeau de tous tes chers élus.

6

Nous voyant près de toi, revêtus de ta gloire,  
Nous pécheurs rachetés, les habitants des cieux  
Célébreront en chœur l'éclatante victoire,  
Par laquelle, ô Jésus! tu nous ouvris ces lieux.

7

Si ton amour pour nous, dans les cieux, fait la joie  
De tous ces êtres saints, quels transports dans nos coeurs  
Devrait-il inspirer! oh! fais qu'en nous se voie  
Une étreinte d'amour pour te servir, Seigneur.

7

Ah! tu connais assez notre grande faiblesse;  
Mais tu l'as dit, Seigneur; dans notre infirmité  
Ta force s'accomplit, et quand le mal nous presse  
Nous trouvons en toi seul notre sécurité.

## Le camp et la nuée

---

Nombres 9: 15-23 par Mackintosh C.H. ME 1869 page 221

«Or le jour où le pavillon fut dressé, la nuée couvrit le pavillon sur le tabernacle du témoignage; et le soir elle parut comme un feu sur le tabernacle, jusqu'au matin. Et il en fut ainsi continuellement: la nuée le couvrait; mais elle paraissait la nuit comme du feu. Et selon que la nuée se levait de dessus le tabernacle, les enfants d'Israël partaient; et au lieu où la nuée s'arrêtait, les enfants d'Israël y campaient. Les enfants d'Israël marchaient au commandement de l'Eternel, et ils campaient au commandement de l'Eternel; pendant tous les jours que la nuée se tenait sur le pavillon, ils demeuraient campés. Et quand la nuée continuait à s'arrêter plusieurs jours sur le pavillon, les enfants d'Israël prenaient garde à l'Eternel et ne partaient point. Et pour peu de jours que la nuée fût sur le pavillon, ils campaient au commandement de l'Eternel, et ils partaient au commandement de l'Eternel. Et quand la nuée y était depuis le soir jusqu'au matin, et que la nuée se levait au matin, ils partaient; fût-ce de jour ou de nuit, quand la nuée se levait, ils partaient; que si la nuée continuait de s'arrêter sur le pavillon, et y demeurait pendant deux jours, ou un mois, ou plus longtemps, les enfants d'Israël demeuraient campés, et ne partaient point, mais quand elle se levait ils partaient. Ils campaient donc au commandement de l'Eternel, et ils partaient au commandement de l'Eternel, et ils prenaient garde à l'Eternel, suivant le commandement de l'Eternel, qu'il leur faisait savoir par Moïse».

Il n'est guère possible de concevoir un tableau plus attrayant d'une entière dépendance de Dieu et d'une soumission complète à sa direction, que celui qui nous est présenté dans ces versets. Dans ce «grand et affreux désert» (Deutéronome 1: 19), il n'y avait pas trace d'un seul pas, pas une seule indication de la route à suivre; on ne pouvait donc attendre aucun secours de ceux qui avaient passé là auparavant, et les enfants d'Israël étaient complètement rejetés sur Dieu pour chaque pas qu'ils avaient à faire; il devaient s'attendre à lui sans cesse. Pour un coeur non soumis, pour une volonté non brisée, cette situation serait intolérable; mais pour celui qui connaît et qui aime Dieu, qui se confie et se réjouit en lui, rien ne saurait être plus heureux et plus doux.

Toute la question est celle-ci: Dieu est-il connu et aimé? A-t-on confiance en lui? Si tel est le cas on aimera à ne dépendre absolument que de Lui; sinon une pareille dépendance sera impossible à supporter. L'homme irrégénéré aime à se croire indépendant, à se figurer qu'il est libre; il aime à penser qu'il peut faire tout ce qu'il veut, aller où il veut, dire ce qu'il veut. Hélas! tout cela n'est qu'une illusion! L'homme n'est pas libre; il est l'esclave de Satan. Il y a plus de six mille ans bientôt que l'homme s'est vendu au grand possesseur d'esclaves, qui dès lors l'a retenu entre ses mains et l'y retient encore. — Oui, Satan retient dans des liens affreux l'homme naturel, l'homme inconverti, l'homme impénitent. Il le tient, pieds et mains liés par des chaînes et des fers, qu'on ne discerne pas sous leur vrai caractère, parce que Satan a su les dorer avec art. Satan gouverne l'homme par le moyen de ses convoitises, de ses passions, de ses plaisirs. Il crée des convoitises dans son coeur, auxquelles il satisfait

ensuite par les choses qui sont dans le monde et l'homme s'imagine follement qu'il est libre parce qu'il peut se livrer à ce qu'il désire. C'est une erreur fatale et on le reconnaît tôt ou tard. — Il n'y a de liberté que celle dont Christ affranchit son peuple. C'est Lui qui dit: «Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira»; et: «Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres» (Jean 8: 32, 36).

Voilà quelle est la véritable liberté, celle que la nouvelle nature trouve en marchant par l'Esprit et en faisant les choses qui sont agréables aux yeux de Dieu. Dans le service de Dieu il y a une liberté parfaite; mais ce service implique la dépendance la plus absolue du Dieu vivant. Il en était ainsi du seul vrai et parfait Serviteur qui jamais ait foulé cette terre: il vivait dans une dépendance de Dieu constante. Chacun de ses mouvements, chacune de ses actions, chaque parole, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il s'abstenait de faire, étaient le fruit de la dépendance de Dieu la plus complète, et d'une entière soumission. Il marchait quand Dieu lui disait de marcher et se tenait tranquille quand Dieu lui disait de se tenir tranquille; il parlait quand Dieu lui disait de parler et se taisait quand Dieu lui disait de garder le silence.

Tel était Jésus quand il vivait dans ce monde, et nous, comme participants de sa nature, de sa vie, ayant son Esprit demeurant en nous, nous sommes appelés à marcher comme il a marché, et à vivre jour après jour d'une vie de dépendance de Dieu. C'est de cette vie, sous une de ses phases particulières, que ce chapitre de l'Exode nous offre un type fidèle et beau. L'Israël de Dieu — l'assemblée dans le désert — cette armée d'étrangers et de voyageurs — suivait le mouvement de la nuée. Pour savoir où aller, les enfants d'Israël avaient à *regarder en haut*, et c'est ce qui convient à l'homme. L'homme fut créé avec la face tournée vers le ciel, en contraste avec l'animal dont la structure le tient baissé vers la terre (\*). Les Israélites ne pouvaient pas former de plans; jamais ils ne pouvaient dire: «demain nous irons à telle place». Ils dépendaient absolument des mouvements de la nuée.

(\*) Le mot grec pour homme ( $\hat{n}q\text{r}\omega\text{p}\rho\nu$ ) signifie: qui a la face tournée en haut.

C'est ainsi qu'il en était du peuple d'Israël et il devrait en être de même de nous. Comme eux nous traversons un désert, un désert moral, où il n'y a pas trace d'un chemin et où nous ne saurions comment marcher, ni de quel côté nous tourner, si nous n'avions pas cette précieuse parole, si profonde et d'une portée si grande, proférée par la bouche de notre Seigneur: «*Je suis le chemin*» (Jean 14); direction divine, vivante et infaillible. Nous avons à le suivre, Lui. «Je suis la lumière du monde; celui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie» (Jean 8: 12). Nous ne sommes pas appelés à agir d'après la lettre de certaines règles et ordonnances, mais à suivre un Christ vivant, à marcher comme il a marché, à faire comme il a fait, à imiter son exemple en toutes choses. Voilà l'activité chrétienne, la marche chrétienne; c'est avoir le regard attaché sur Jésus, avoir les détails, les traits de son caractère imprimés dans notre nouvelle nature, réfléchis et reproduits dans notre vie et nos allures habituelles.

Cela amènera naturellement l'abandon de notre volonté propre, de nos intentions à nous, de nos plans, de tout, en un mot, ce qui est de notre propre pensée. C'est la nuée

qu'il faut suivre; c'est de Dieu qu'il faut dépendre, de lui seul. Il ne faut pas que nous disions: «Je veux aller ici ou là, faire ceci ou cela, demain, la semaine prochaine». Chacun de nos mouvements doit être placé sous la puissance, régulatrice de cette parole péremptoire, — souvent, hélas! tracé et articulée avec légèreté: «*Si le Seigneur le veut!*».

Puissions-nous mieux le comprendre! mieux savoir ce que c'est que d'être conduits par la main de Dieu. Que de fois nous nous imaginons et nous affirmons avec confiance que la nuée se dirige dans le sens vers lequel tendent nos désirs. Nous voulons faire une chose, prendre une certaine route, et nous tâchons de nous persuader que notre volonté est celle de Dieu; et ainsi, au lieu d'être guidés par lui, nous nous trompons nous-mêmes. Notre volonté n'est pas brisée, par conséquent nous ne pouvons pas être dirigés comme il le faut, car pour être dirigés du bon côté, dirigés de Dieu, notre volonté doit être entièrement soumise. «Il fera marcher dans la justice les débonnaires, et il leur enseignera sa voie» (Psaumes 25: 9). Et: «Je te guiderai de mon oeil» (Psaumes 32: 8).

Pesons sérieusement l'exhortation que nous donne ce Psaume: «Ne soyez point comme le cheval, ni comme le mulet, qui sont sans intelligence, desquels il faut emmuseler la bouche avec un mors et un frein, de peur qu'ils n'approchent de toi». Si nous tenons nos regards tournés vers le ciel, afin de saisir le mouvement de «l'oeil» divin, nous n'aurons pas besoin «du mors et du frein»; mais c'est en cela précisément que nous manquons d'une manière déplorable. Nous ne vivons pas assez près de Dieu pour discerner le mouvement de son oeil — *la volonté agit*. Nous voulons faire ce qui nous plaît et nous en recueillons nécessairement les fruits amers. Ce fut le cas de Jonas. Dieu lui avait commandé d'aller à Ninive, mais il voulait se rendre à Tarsis, et les circonstances semblaient favoriser ce désir, la Providence paraissait indiquer ce chemin. Hélas! Jonas eut à séjourner dans le ventre de la baleine, que dis-je? dans «le sein du sépulcre» où «les roseaux se sont entortillés autour de sa tête» (Jonas 2); et étant là, il connut l'amertume qu'il y a à écouter sa volonté propre. Il eut à apprendre dans le «coeur de la mer» ce que signifiait réellement «le mors et le frein», parce qu'il n'avait pas voulu se laisser conduire par la douce direction de «l'oeil».

Mais notre Dieu est plein de grâce, de patience et de tendresse. Il veut enseigner et diriger ses pauvres enfants faibles et égarés; il n'épargne pour cela aucunes peines. Il s'occupe de nous sans relâche pour nous garder de nos propres voies pleines de ronces et d'épines, et nous faire marcher dans ses sentiers à lui qui sont joie et paix.

Rien n'est plus doux que de vivre dans une habituelle dépendance de Dieu, de se tenir près de lui moment après moment, de s'attendre et de se tenir collé à lui pour toute chose, d'avoir toutes ses sources en lui. C'est le vrai secret de la paix et d'une sainte indépendance de la créature. L'âme qui peut dire selon la vérité: «*Toutes mes sources sont en Toi*» (Psaumes 87), est élevée au-dessus de toute confiance dans l'homme, de toute espérance humaine, de toute perspective terrestre. Ce n'est pas que, de mille manières, Dieu ne fasse usage de la créature pour nous servir, nous ne voulons pas dire cela — Dieu se sert certainement de la créature; seulement si nous nous appuyons sur elle au lieu de nous appuyer sur lui, nous sentirons bientôt la langueur et la stérilité envahir notre âme, Il y a

une grande différence entre l'usage que Dieu fait de la créature pour nous bénir et celui que nous en faisons pour nous appuyer sur elle à l'exclusion de Dieu. Dans le premier cas, Dieu est glorifié et nous sommes heureux; dans l'autre, Dieu est déshonoré et nous sommes déçus.

Il serait bon de réfléchir sérieusement et attentivement à cette différence, car nous croyons que l'on n'y prend pas garde suffisamment. Nous nous figurons souvent que nous nous appuyons sur Dieu et que nous regardons à Lui, tandis que, si nous sondions avec intégrité le fond des choses en nous jugeant dans la présence immédiate de Dieu, nous découvririons qu'en réalité, le levain de la confiance dans l'homme se trouve en nous dans une grande mesure. Que de fois nous parlons de vivre par la foi, de nous confier en Dieu seul, lorsqu'en même temps, si nous descendons dans notre cœur, nous voyons que nous nous attendons en grande partie aux circonstances, que nous regardons aux causes secondes, etc.

Lecteur chrétien, veillons à cela. Tâchons d'avoir le regard fixé uniquement sur le Dieu vivant et non sur l'homme, «dont le souffle est dans ses narines» (Esaïe 2: 22). Attendons-nous à Dieu — constamment — avec patience. Si nous ne savons comment agir, adressons-nous simplement et directement à Lui. — Si nous ne savons quel chemin prendre, de quel côté nous tourner, que faire en un mot; souvenons-nous que Jésus a dit: «Je suis le chemin», et suivons-le. Avec lui tout sera lumineux, évident et certain. Il ne peut y avoir de ténèbres, de trouble, d'incertitude, lorsque nous suivons Jésus, car il a dit et nous devons le croire: «Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres»; par conséquent si nous sommes dans l'obscurité, il est évident que nous ne marchons pas après lui. Aucune ténèbres ne peuvent couvrir le sentier paisible où Dieu conduit ceux qui, d'un oeil simple, cherchent à suivre Jésus.

Quelqu'un en parcourant ces lignes dira peut-être: «Quant à moi, j'avoue que je ne sais quel chemin prendre, ni comment agir». — Nous lui demanderons seulement: «Est-ce que tu suis Jésus? Dans ce cas tu ne peux avoir aucun doute. — Si tu suis la nuée, la direction est aussi claire que Dieu peut la rendre». C'est là que gît toute la question. La perplexité et l'incertitude sont presque toujours la conséquence de ce que notre volonté est en activité. Nous voulons faire une chose que Dieu ne veut pas que nous fassions; aller là où Dieu ne veut pas que nous allions; nous prions à ce sujet et nous n'obtenons pas de réponse; nous prions encore et encore, mais sans résultat. D'où cela vient-il? Simplement de ce que Dieu veut que nous nous tenions tranquilles — que nous demeurions à la place où nous sommes. C'est pourquoi, au lieu de mettre notre cerveau à la torture et de nous fatiguer à chercher ce qu'il faut faire, ne faisons rien et attendons-nous à Dieu.

C'est là le secret du repos et d'une paisible élévation d'âme. Si un Israélite dans le désert avait eu l'idée de faire un mouvement en dehors de la dépendance de Jéhovah; s'il avait pris sur lui de marcher quand la nuée était immobile ou de s'arrêter quand elle marchait, nous pouvons nous figurer quelle en aurait été pour lui la conséquence; et il en sera toujours ainsi pour nous. Quand nous nous agitons lorsqu'il faut nous tenir tranquilles,

ou que nous nous tenons tranquilles quand il faut agir, la présence de Dieu ne sera pas avec nous. «Ils campaient au commandement de l'Eternel, et ils partaient au commandement de l'Eternel». Ils étaient maintenus dans une dépendance constante de Dieu, la position la plus heureuse dans laquelle puisse se trouver un homme; mais on doit s'y trouver pour pouvoir en comprendre la douceur. C'est une réalité qui doit être connue; ce n'est pas simplement une théorie dont on peut discourir. Puisse-t-elle être une réalité dont nous fassions l'expérience pendant toute notre vie.

## Extrait d'une correspondance

---

Oliphant J.S. ME 1869 page 254

Il peut y avoir et il y a sans aucun doute des manquements dans la pratique en ceci comme dans bien d'autres choses; mais je ne pense pas que, comme principe ou comme règle de conduite, les frères qu'on appelle «exclusifs» refusent la cène à aucun chrétien marchant d'une manière conséquente avec sa profession de foi, et par cela seul qu'il se trouve attaché à l'un ou à l'autre des divers systèmes qui nous entourent. Une telle manière de faire serait l'abandon de la vraie largeur de l'Eglise de Dieu; ce qui ferait d'eux une «secte» dans le vrai sens du mot. Il est de la dernière importance de maintenir soigneusement le principe, que tout croyant, en tant que membre du corps de Christ, est entièrement libre de s'approcher de la table du Seigneur, et de participer à tous les privilèges et à toutes les responsabilités qui s'y rattachent; il est important, dis-je, de maintenir soigneusement ce principe et d'agir en conséquence. Mais ce que les frères font, et ce que, j'espère, ils feront toujours, c'est de prendre garde de laisser supposer à qui que ce soit que nous nous trouvons sur le même terrain que les autres occupent, et que, par conséquent, nous devons aller ici et là, parmi les différentes dénominations, ou, tout au moins, laisser croire à ceux qui désirent rompre le pain avec nous, qu'ils font bien ou sont libres d'agir ainsi. Or, voici précisément où le bât blesse, pour me servir d'une expression vulgaire; mais, croyez-moi, c'est bien ici qu'il doit blesser en effet, car c'est la vérité de Dieu qui est en question.

Nous n'avons pas la prétention d'être meilleurs que d'autres, ou d'être plus fidèles à la lumière que nous avons reçue; non, mais il s'agit ici de discerner la pensée de Dieu quant à l'unité du corps de Christ, de voir ce qui y est contraire, puis de s'en tenir simplement, et coûte que coûte, à ce qui est sa volonté.

Vous trouverez souvent (et d'après le peu que vous me dites de votre ami, c'est peut-être son cas) que d'autres chrétiens, même d'entre les plus spirituels, voudraient bien être identifiés avec les «frères» ainsi nommés, pourvu qu'on voulût les recevoir sur le terrain d'une liberté complète de leur part, et cela avec notre sanction et approbation, comme si cette marche était scripturaire, en se proposant de continuer à être en communion avec leurs systèmes respectifs. C'est là une ruse de l'adversaire, employée avec énergie ces derniers temps, et qu'il fait peser lourdement sur nous de tous côtés, afin d'annuler, si possible, le vrai caractère et le témoignage de l'Eglise de Dieu.

Nous n'avons pas l'idée de rétablir l'église dans son unité extérieure, telle qu'elle était au commencement; bien moins encore professons-nous de l'être; ce serait là une vraie arrogance; mais nous n'admettons pas et ne pouvons pas admettre que le terrain, sur lequel nous sommes (savoir l'unité de l'Esprit), trouve son expression en une marche telle que celle-ci, savoir: que des saints, de propos délibéré et de leur libre choix, s'identifient,

un dimanche, avec un système qui nie cette unité d'une façon, puis, un autre dimanche, avec un autre système qui la nie d'une autre façon, et, qui, le troisième dimanche, veulent nous identifier avec eux dans leur position relâchée et leurs voies latitudinaires.

Si un chrétien, sain quant à la doctrine, et sans reproche quant à sa conduite morale et à ses associations, désire rompre le pain avec nous (pourvu qu'on ait un témoignage satisfaisant de ceux qui le connaissent), personne n'a le droit de le refuser, ou de lui faire aucune difficulté; on ne pourrait pas non plus l'éloigner parce qu'il continuerait à être attaché à des systèmes orthodoxes; cependant il ne s'ensuit pas non plus que nous ne devons pas chercher à l'éclairer et à l'enseigner mieux. Mais, hélas! voilà précisément en quoi consiste notre incommode exclusivisme; voilà ce que les chrétiens, qui aiment la «liberté» dans ces choses, mieux qu'ils ne comprennent les intérêts de Christ qui s'y trouvent compromis, ne veulent pas tolérer. — En y regardant de près, je suis persuadé que, sans le savoir, un grand nombre de chrétiens s'occupent trop des intérêts et des droits des saints, dans cette question de communion; je veux dire *trop* en comparaison aux intérêts et aux droits du Christ. Tous deux sont vrais, mais chacun doit être mis à sa place. Christ et ses droits en *premier*, et ceux-ci étant sauvegardés, les autres suivront nécessairement. — Ce qui caractérise maintenant la part des chrétiens plus spirituels et actifs, c'est qu'il existe chez eux une prépondérance d'intérêt d'un côté en faveur des pécheurs, et de l'autre en faveur des saints: c'est-à-dire que, soit évangéliquement, soit ecclésiastiquement, leurs travaux commencent du côté humain et non du côté divin; les intérêts de Dieu et de son Christ sont en grande partie perdus de vue, pour ne rien dire de plus.

Vous dites que votre ami admet qu'il serait inconséquent de recevoir «constamment» à la table du Seigneur quelqu'un qui continuerait à aller ici et là; mais y a-t-il dans l'Ecriture deux manières de recevoir, l'une moins importante, moins définie et moins responsable que l'autre? ou un chrétien est sur le terrain de l'Eglise de Dieu, ou il n'y est pas. S'il n'y est pas, on doit l'instruire sérieusement, et, si possible, lui faire comprendre, avant qu'il prenne pratiquement cette position avec nous, qu'une fois qu'il l'a prise, il se constitue transgresseur en l'abandonnant ensuite. — Mais qu'il comprenne ou non, vous n'avez aucun droit de lui refuser sa place, si d'ailleurs il est qualifié pour cela; si cependant il est éligible pour rompre le pain une fois, ce ne pourra être que sur cette base qu'il le sera toujours, et le fait de son refus de renoncer au dénominationalisme, n'ayant pas été un obstacle au commencement, pourquoi le serait-il en quelque temps que ce soit? Non seulement il a droit à la table du Seigneur comme membre de Christ, mais il y a actuellement pris place, et à moins qu'il ne s'en rende indigne d'une autre manière, il est libre de prendre part à tous les privilèges et à toutes les responsabilités de cette position.

Oh! dira-t-on, mais après tout il y a longtemps que l'unité de l'Esprit est *rompue*, et il nous faut, en tout amour, retenir, qu'en fait de communion d'Eglise, une chose est à peu près aussi bonne qu'une autre; qui donc oserait s'arroger un exclusivisme tel qu'on le voit prévaloir dans certains endroits? A cela ma réponse est simple. Je nie tout à fait que l'unité



de l'Esprit ait été rompue, ou qu'elle puisse l'être. C'est un fait absolu et inaltérable que les saints de cette dispensation ont été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. Dans Ephésiens 4, les saints sont exhortés à garder cette unité, non pas dans la rupture, mais à la garder dans le lien de la paix. Ils devaient montrer cette unité, non pas seulement extérieurement, mais dans leur état d'âme; mais elle existait pour être gardée, et elle existe encore, bien que nous soyons gravement en défaut pour ne l'avoir pas gardée et manifestée dans le lien de la paix,

Maintenant si ces frères, quels qu'ils soient, nient que cette unité existe et que les saints aient à la garder, nous n'avons pas lieu de nous étonner que pour eux une chose soit aussi bonne qu'une autre. Ils n'ont, quant à l'unité, rien de divin à défendre, et ne voient pas la nécessité de combattre non plus. Ils voudraient nous voir abandonner la vérité que nous avons apprise, et, pour l'amour de la paix, nous réduire nous-mêmes à n'être plus qu'une pure secte, ainsi que les autres dénominations l'ont fait, et continuer ainsi, tranquillement, comme elles. Mais non! celle-là était la vraie mère de l'enfant, qui poussa un cri d'horreur en entendant Salomon ordonner de le partager. L'autre n'avait rien à perdre par là, et pouvait y consentir, mais cela ne fit que mettre au jour la réalité du cas. Elle n'avait rien à perdre! La vraie mère avait un intérêt vivant dans un enfant vivant dont la vie lui était ce qu'elle avait de plus précieux: elle ne pouvait ni ne voulait consentir à un tel compromis. Ainsi en est-il avec ceux qu'on nomme les «exclusifs». Ils ont, je voudrais plutôt dire, *le Seigneur a* — quelque chose à perdre par un compromis, et ils ne peuvent y consentir. Tenons ferme. Nous ne serons jamais réellement utiles à nos frères en rabaisant notre terrain, ou en cessant de maintenir la vérité de Dieu quant au caractère et au témoignage de l'Eglise.

Recevons autant de chrétiens qu'il en voudra venir, en leur disant finalement ceci: c'est qu'en venant ils se placent sur un terrain qui, soit qu'ils en aient conscience ou non, condamne formellement tout dénominalisme; mais s'ils veulent venir, qu'ils viennent. «Qu'ils se retournent vers toi; mais toi ne retourne pas vers eux» (Jérémie 15: 19). Si cela a l'air de prendre un terrain bien élevé, nous ne saurions qu'y faire, nous n'oserions combattre pour un autre. La meilleure manière de les empêcher de retourner à ce qu'ils ont abandonné, c'est de leur donner quelque chose de meilleur. Le ministère du Christ, exercé les uns envers les autres dans la puissance du Saint Esprit, ne peut manquer de lier ensemble ceux qui sont siens.

Dans les remarques ci, dessus, j'ai laissé de côté une question de fausse doctrine, que Dieu a permis de nous troubler, il y a quelques années. Cela a été nécessaire, afin de nous réveiller quant à la question de communion; ça a été aussi un moyen d'éprouver le terrain sur lequel nous nous trouvions, et il s'est trouvé que, pour quelques-uns, le fait de s'assembler simplement comme «chrétiens» avait perdu sa vraie signification scripturaire. A leur sens ce n'était plus que ceci, savoir: qu'être chrétien suffisait et que nous n'avions nullement la responsabilité de faire aucune autre question. Un chrétien aurait pu soutenir toute espèce de fausses doctrines, ou être soupçonné de le faire, et néanmoins, parce qu'il

était chrétien, il avait droit à prendre place à la table du Seigneur. D'autres, voyant le mal de ce principe, ne voyaient pas que s'identifier, de propos délibéré, dans la fraction du pain, avec un troupeau où on savait qu'une mauvaise doctrine, quant à la personne du Seigneur, était reçue et enseignée, rendait l'individu coupable, bien qu'il n'en fût pas lui-même imbu. Ils ne prenaient pas garde à 2 Jean 10, ou ils en niaient l'application. Ils enseignaient que le fornicateur de Corinthe devait être ôté, non parce que sa présence souillait l'assemblée, mais, seulement de peur qu'il ne corrompît les autres! Hélas! c'est bien là méconnaître le caractère de l'assemblée, comme étant le lieu de la présence de Christ. Lisez Nombres 19.

Jude nous exhorte à avoir pitié des uns, faisant la différence; autant que je puis le savoir, on a toujours insisté là-dessus, et on l'a fait. Mais lorsque nous voyons des chrétiens, étant par ignorance liés avec ceux qui laissent une porte si grande ouverte au mal, nous nous efforçons et, je l'espère, nous nous efforcerons toujours de leur faire comprendre leur danger, et le déshonneur qui est fait au nom du Seigneur Jésus.

## Le ministère chrétien. Jusqu'à quel point doit-il être accepté ou rejeté?

---

Darby J.N. ME 1869 page 281

On nous accuse de rejeter le ministère chrétien, et nous répondons simplement ceci, que nous ne rejetons qu'un ministère *non chrétien*.

Nous ne croyons pas que personne puisse arriver à la possession de ce ministère-là en conséquence d'une nomination faite par des autorités mondaines, ou par les suffrages du peuple, et c'est ici la substance de cette question. Sur le terrain de la Parole de Dieu, nous ne concédons ni à une autorité ni au peuple le droit d'appeler ou de choisir dans cette affaire. Dieu seul a ce droit. Néanmoins nous croyons que, pour le présent, le ministère chrétien est aussi nécessaire que le retour de Christ; et nous sommes aussi éloignés de mettre de côté le ministère chrétien, que nous sommes convaincus qu'il est réellement de Dieu. Mais nous ne comprenons pas que la seule volonté d'un gouvernement ou du peuple bien que tous doivent être respectés à leur place ait à s'ingérer dans une affaire aussi sainte, que le Seigneur seul règle d'après sa volonté.

Nous lisons que le Seigneur, monté au ciel, a donné «les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs». C'est cela, mais non l'appel quelconque d'un gouvernement ou l'élection par le peuple, qui est l'unique source du ministère.

On affirme bien, d'un côté, qu'un gouvernement a le droit de nommer, et, d'un autre côté, que le peuple a le droit d'élire; mais nous nions l'un et l'autre. Christ confère le ministère, quand et comme il le trouve bon, et malheur à celui qui ne reconnaît pas un tel ministère! Mais si, comme on l'affirme dans une brochure, un homme a tout autant le droit de se choisir son propre pasteur, qu'il lui appartient de choisir son avocat devant un tribunal, ou son médecin en cas de maladie, alors Dieu paraît être, de fait, totalement exclu, et c'est à cela que nous faisons objection. Si Christ a conféré un don, le croyant est tenu d'en reconnaître l'exercice, et par là même la parole de Christ.

La preuve du don d'un évangéliste se montre dans les âmes converties par son activité, et l'église est obligée de reconnaître un tel homme. Si les membres de l'église sont dans un état spirituel, ils ne refuseront certainement pas, quand le don et la preuve que Dieu l'a donné existent, de le reconnaître. S'ils s'y refusent, ils pèchent contre Christ qui a envoyé cet évangéliste. Mais la nomination et le choix humain ont pour conséquence, qu'on a les regards dirigés sur quelqu'un qui — capable ou non — plaît à l'autorité, au patron ou au peuple, et qui, si l'église ne veut pas perdre les droits qui lui sont concédés, doit être reconnu comme la seule personnalité, en qui sont réunis tous les dons. De cette manière, un prédicateur devient ordinairement le pivot de tout l'ensemble du service religieux.

Nous ne faisons donc point d'opposition au ministère, mais bien au fait qu'une personnalité, dont la mission divine n'est pas prouvée, ose s'en charger; car lors même que tel ou tel don puisse exister chez quelqu'un, il ne possède pourtant pas tous les dons. Si un tel homme est visiblement qualifié pour être évangéliste, le ministère de pasteur ou de berger, pour lequel il n'a pas les moindres qualités, peut-il et doit-il lui être conféré? En vérité, nous déplorons sincèrement l'établissement d'un — bon ou mauvais — pasteur pour toute l'oeuvre du ministère. Et quelle est la conséquence? On déplace, pour ainsi dire, le cadre qui entoure le corps de Christ. Et la mission, dite intérieure ou dans notre pays, est-elle autre chose qu'un effort pour réparer les dégradations trop évidentes de l'édifice de ces corporations qui s'appellent églises?

La raison, pour laquelle nous jugeons le ministère tout à fait nécessaire dans la période actuelle, s'explique dans ces paroles: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs offenses, et mettant en nous la parole de la réconciliation» (2 Corinthiens 5). Ainsi la réconciliation du monde, la non-imputation des péchés et la fondation du ministère, — telles étaient les trois choses que Dieu en Christ opérait. Parmi les Juifs il n'en était pas ainsi; ils étaient un peuple formé par descendance, auquel comme tel des lois positives étaient données. Mais lorsque Dieu en Christ apparut comme Dieu réconciliateur, alors un ministère devint précisément le moyen nécessaire de mettre à exécution ce dessein de Dieu.

Aussi le ministère est réellement le caractère distinctif de la période actuelle. La grâce peut avoir, comme chez les apôtres, réuni les dons d'une manière merveilleuse dans un fidèle, mais ordinairement ils sont répartis dans différents vases du service. Ils sont au profit de l'Eglise, et celle-ci est obligée de les reconnaître, sinon elle renie le droit du Seigneur Jésus de distribuer ces dons pour le bien de l'Eglise, droit qu'il faut nécessairement qu'il possède, comme la puissance par laquelle lui, comme Réconciliateur, peut pardonner et ne point imputer les péchés. Chacun de ceux qui sont réconciliés, y étant préparé, est, autant qu'il en est capable, tenu d'annoncer la gloire de Christ, le Réconciliateur, à ceux qui l'ignorent. Il en est qui ont le don spécial de prêcher l'évangile; et naturellement ce n'est pas l'église ou l'assemblée qui est le lieu où doit s'exercer leur don, mais c'est le monde où ils annoncent l'évangile aux pécheurs. Personne n'a le moindre droit de parler dans l'église, si Dieu ne lui a point accordé de don, pour pouvoir *l'édifier*. Il n'y a point de place ici pour la nature ou pour la chair, qui a trouvé sa mort en Christ. Hors de Christ, elle est morte dans les fautes et les péchés; sa part est une perte éternelle. Nous ne pouvons accorder au pécheur rebelle d'autre droit que celui de reconnaître qu'il est perdu. Christ a tout droit et tout pouvoir. La grâce ne concède jamais le droit de parler dans l'église, à moins qu'il ne serve à l'édification des frères. Ceux-ci découvriront bientôt s'ils sont édifiés par quelqu'un ou non; et dans le dernier cas l'incapacité de l'orateur, eût-il la sagesse d'un prince de Tyr (Ezéchiel 28), est pleinement manifestée, car le Saint Esprit parle constamment pour l'utilité de ceux auxquels il s'adresse.

Sans doute, les conjonctures peuvent être si fâcheuses que les hommes ne veulent plus supporter le saine enseignement et, dans ce cas, il n'y a pas d'autres ressources que l'intervention de la miséricorde, qui envoie une personnalité quelconque, douée pour ramener ceux qui s'égarèrent. L'église a le droit de tirer profit de tout ministère, de tout service, pour lequel Dieu a doué l'un ou l'autre des frères pour l'édification de l'ensemble. Celui à qui ce don manque doit naturellement se taire, car c'est Dieu qui seul peut bénir, et il montre que cette prérogative lui appartient, en accordant ses dons à qui il veut. Si quelqu'un est doué de Dieu, d'une manière particulière, en fait de connaissance et de sagesse, pour qu'il puisse, dans l'amour, avoir soin des âmes, et en fait de capacité, pour redresser ceux qui vivent dans le désordre, avec la puissance du Saint Esprit et pour dévoiler les artifices de Satan, son titre pour paître le troupeau de Christ sera bientôt reconnu, et la partie spirituelle de l'église sera bientôt disposée à s'attacher plutôt trop que trop peu à quelqu'un qui est donné pour la direction, la consolation et le soutien de ses frères.

Celui qui a un don a pour devoir de l'exercer selon la mesure dans laquelle il lui a été donné, dans un cercle étroit ou étendu. Si quelqu'un a reçu de Dieu avec abondance le don d'exposer justement la parole de la vérité, il peut, ne possédât-il pas celui de pasteur, exercer son don comme docteur avec autant de profit qu'un autre, qui s'acquitte d'un autre service au milieu des frères. Que l'un ait une parole de sagesse, un autre une parole de connaissance — l'église a droit à tout cela. Tout ce que Dieu a donné est donné pour le profit de l'église. Mais comment pouvons-nous jouir de ces dons, s'ils ne sont pas mis en activité? Il est certain que Christ demandera compte du talent confié. Mais il y a beaucoup plus à gagner que le simple exercice des dons confiés par Dieu; car, pour sûr, là où le Saint Esprit est reconnu, là se trouvera aussi la force de la communion; mais là seulement où le Saint Esprit est honoré, les âmes seront richement bénies de la force que donnent la communion et la grâce.

Ainsi nous reconnaissons pleinement le ministère chrétien; mais, sur le terrain de l'Écriture, nous contestons qu'il se trouve entre les mains de ceux qui se croient autorisés à le conférer à leur gré à un homme individuellement, quelle que soit même la mesure de sa capacité. Se trouve-t-il des personnes qui possèdent un don permanent d'un caractère déterminé, c'est leur devoir de le mettre en activité, en adressant dans l'occasion une parole utile et profitable aux âmes. En est-il qui, par la grâce de Dieu, aient acquis de l'expérience pour la direction et le gouvernement de l'église, les saints seront conduits par l'Esprit de Dieu à se soumettre, pour leur propre avantage, à de tels hommes; oui, tous seront soumis les uns aux autres. Là où existe l'esprit de grâce et d'amour, tout ira bien; là où il n'est pas, le mal se montrera bientôt, si le Seigneur, dans sa miséricorde, n'intervient pas en envoyant quelqu'un qui avertisse les déréglés, et convainque les adversaires. Le Seigneur procurera certainement à l'église tout ce dont elle a besoin, alors même que, pour notre bien, il nous le fasse quelque peu attendre, pour nous apprendre que nous sommes dépendants de lui. Si nous avons les yeux fixés sur lui, nous ne rencontrerions pas autant de difficultés, car il agirait pour nous d'une manière, je dirais, plus visible.

Ici nous ajoutons de plus que si chaque ministère ou chaque don est une bénédiction pour l'église et doit être reconnu, c'est néanmoins le privilège manifeste de deux ou trois chrétiens de s'assembler au nom de Jésus, — pourvu que ce ne soit pas dans un esprit de division — pour rompre le pain, n'y eût-il même ni ministère ni don parmi eux. Comme *chrétiens* ils possèdent ce privilège. Il va sans dire que tous les dons sont pour l'avantage des saints, et qu'ils doivent être joyeusement accueillis et être employés pour l'utilité commune; mais on ne doit nullement les confondre avec le privilège, réellement permanent, de la communion et avec les devoirs mutuels, qui sont le constant partage de tous. La nécessité — et l'on en est malheureusement venu jusque-là — d'avoir un pasteur pour le service dans l'église ou dans l'assemblée, n'est qu'un reste de la chute de l'église; quoique là aussi où beaucoup de croyants sont rassemblés, ceux qui servent dans l'assemblée rompent le pain. Le ministère n'a assurément pas besoin de confirmation devant le monde et par le monde; et pourtant on en fait, de nos jours, une condition pour être un ecclésiastique. Mais dans ce cas les signes et le cachet de l'apostasie — l'union de l'église avec le monde — se montrent au grand jour, et nous méprisons et rejetons hautement l'établissement d'un ecclésiastique dans ce sens, dans cet esprit. La nature seule ou la chair — nous en sommes convaincus — aime une telle position. L'autorité d'oser servir dans l'église ne dépend que de la compétence que Christ confère; sa reconnaissance de la part de l'Eglise est, en conséquence, une responsabilité dont le sérieux est digne d'être pris en considération. Si l'Esprit de Dieu est présent, il réglera tout ce qui est nécessaire pour le service et saura découvrir et écarter l'erreur. Si nous parlons d'une autorité pour le service dans l'église, c'est certainement une grande responsabilité d'exercer cette autorité selon la parole de Dieu; et sans doute Christ en demandera compte et jugera nos négligences à cet endroit. Toute reconnaissance de la part de l'Eglise peut être, en soi et à cause de l'ordre, fort en place; mais aucune faculté pour servir ne peut être conférée par là. Malheur à l'église, si elle ne reconnaît pas ce que Christ a donné! Le Seigneur peut, s'il lui plaît, mettre à part quelqu'un pour un service particulier quelconque; s'il le fait, il préparera lui-même la voie pour cela, et cette voie se montrera bonne et sera justifiée par les enfants de la sagesse. Qu'une semblable mise à part pour la bénédiction constante de l'église ne soit pas absolument requise, l'histoire de l'église à Antioche nous le montre.

Dieu opère, malgré notre faiblesse et notre folie, par sa force, plus profondément et plus puissamment que ne peut le faire l'arrangement arbitraire des organisations humaines. Qu'il nous dispose à attendre son temps et ses voies pour chaque don et chaque direction du Saint Esprit! Son Esprit est souverain absolu et se montrera comme tel, bien que les hommes établissent des canaux pour conduire les frais courants de la vérité divine. Peut-être que quand les eaux submergent ces canaux et en détruisent les rives, il en reste une nourriture et une onction précieuse, pendant que le canal, auquel on voue la plus grande sollicitude, n'entraîne plus dans son lit que du sable et des pierres, qui troublent le ruisseau, et ne servent plus qu'à rompre les digues élevées par la sagesse de l'homme. Nous sommes bien persuadés que le Seigneur, si nous sommes patients et soumis, procurera beaucoup plus de bénédiction que nous n'en avons vu jusqu'à présent. Eu égard à ceux que

le Seigneur a qualifiés pour le profit de l'Eglise, et qui, comme cela ne peut se faire que par l'Esprit, sont employés et soumis à l'autorité de Dieu, nous reconnaissons de tout notre coeur un ministère dans chaque don actif au service de Dieu, don que Christ a accordé pour l'utilité et l'édification de son église. Si Dieu appelle quelqu'un et lui communique un don quelconque, celui-là est incontestablement un serviteur, et il est tenu de servir avec ce don. Nous ne prions pas trop haut notre sagesse dans ces choses, mais nous les voyons dans l'Ecriture Sainte, et nous croyons que Dieu est honoré quand nous nous soumettons sans cesse à ses pensées et à ses voies.

## Les «je» et les «moi» de Romains 7

---

ME 1869 page 289

Ce chapitre contient trois choses:

Dans les six premiers versets nous trouvons cette doctrine: Nous sommes morts à la loi par le corps de Christ, et nous sommes mariés à un autre: à Christ ressuscité d'entre les morts; ensuite, dans les versets 7 à 13, vient la conclusion, avec cette question: La loi est-elle péché, produit-elle la mort? Puis du verset 14 à la fin, nous voyons l'expérience du combat qui précède la délivrance de la loi. Il est important de remarquer ici comment l'apôtre se sert des mots «Je» et «Nous». Lorsqu'il dit: «Je», il nous prend dans notre état individuel. Mais lorsqu'il dit: «Nous», c'est comme chrétiens, comme croyant en Christ qu'il parle de nous. Lorsqu'il dit: «Je», il commence à s'adresser à des membres individuels; car si je me mets à parler de moi-même, je trouve le péché en moi chaque jour. C'est la conscience personnelle et pratique de ce qui se passe dans mon coeur; mais il ne s'agit pas de ma place en Christ. Là gît la différence et ceci nous donne la clef du passage. C'est une personne qui a la connaissance chrétienne, jugeant ce qu'est la chair, mais jugeant ce qu'elle est dans ses effets sur moi en présence de la loi et sous la loi. C'est la représentation de ce que je suis en moi-même, c'est-à-dire dans la chair. Je suis charnel; en moi, c'est-à-dire en ma chair, n'habite aucun bien; voilà pourquoi, dans cette partie du chapitre, tout est: «Je» et «Moi». Ces mots sont employés une trentaine de fois; mais il ne parle nullement de Christ ou de l'Esprit avant la fin du chapitre. Nous avons ici l'expérience de ce qu'est la chair, vue à la lumière des exigences d'une loi spirituelle, la délivrance étant encore inconnue. Mais il n'est pas question de la connaissance, par la foi, de ce que nous sommes en Christ.

C'est l'expérience personnelle de ce qu'est ma propre nature en la chair, expérience faite avec la connaissance éclairée d'un chrétien qui considère son ancien état. Ce n'est point la position d'un homme en Christ, que la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus a affranchi.

Maintenant que signifie ce chapitre 7, lorsqu'un homme est sous la loi? Il ne nous montre pas seulement l'effet d'un conflit entre l'ancienne et la nouvelle nature, mais l'effet de la position sous la loi lorsque ces deux natures sont là. Ce chapitre ne dit pas que Christ est bon; mais, se plaçant sur un terrain beaucoup moins élevé, il dit: La loi est sainte, juste et bonne. Le chapitre 7 nous décrit les effets de la loi sur l'expérience d'un homme qui s'efforce de vivre justement sous elle.

L'homme naturel ne peut pas, de coeur, prendre plaisir à la loi de Dieu, mais il en est autrement de la nouvelle nature. Cependant nous voyons que l'homme, d'accord avec cette nouvelle nature, veut toujours ce qui est bien, mais ne peut jamais l'accomplir, parce que la puissance lui manque.



Or, n'est-il pas vrai que, la plupart du temps, ce qui vous manque, c'est la puissance de faire le bien? Eh bien! la loi ne vous la donnera jamais; car elle est aussi incapable de vous donner le pouvoir d'accomplir le bien qu'elle est puissante pour vous condamner lorsque vous faites le mal. Le secret de tout ceci, c'est que tant que nous sommes dans la chair, nous n'avons aucune force; et jusqu'à ce que nous comprenions cela, nous regardons uniquement à notre «moi». Jusqu'à ce que nous reconnaissons Christ comme Celui qui nous délivre de la loi, c'est toujours: «Je, Je, Je». Jusque-là nous nous agiterons en vain, nous perdrons pied toujours davantage, comme un homme dans un marais, qui, voulant lever une jambe, de l'autre enfonce encore plus dans la vase. Il peut désirer ardemment d'en sortir, mais il lui faut un Sauveur.

Il y a toujours, en l'homme dans cet état, le désir d'être ou de faire ceci ou cela, et de la sorte il est sans cesse occupé de lui-même et non de Christ. Il est vrai que vous devez désirer la sainteté, mais comment trouverez-vous la puissance pour être saints?

Supposons que vous soyez (ce que vous ne serez jamais) beaucoup plus saint que vous ne l'êtes aujourd'hui, est-ce que cela vous donnerait la paix, si vous n'êtes pas arrivé à une position de justice devant Dieu en Christ?

Si vous pensez que votre propre sainteté peut vous donner la paix, vous ne vous reposez pas sur le sang de Christ et certainement vous ne vous connaissez pas vous-même. Alors pourquoi tout ce combat? Justement pour vous prouver que vous n'atteindrez pas la paix de cette manière, ni la justice et la sainteté dans la chair et par la loi; et pour que vous en veniez à vous connaître vous-même et à connaître ce que vaut la chair.

Il y a en nous une si forte tendance à penser à ces: «Moi» et à ces «Je», à élever le «Moi», à la place de Dieu, que Celui-ci dit: Eh bien! je vais vous laisser aux prises avec le «Moi» jusqu'à ce que vous soyez heureux d'en avoir fini complètement avec lui. C'est dans ce but que Dieu permet souvent que nous passions par toutes ces expériences, et que nous nous placions sous la loi avec une nouvelle nature et une volonté renouvelée, qui ne mènent en définitive qu'à ceci: «Oh! misérable homme que je suis»; car là il n'y a que l'homme avec l'amour du bien, mais aucune force pour l'accomplir, puisque l'homme est aussi impuissant qu'il est mauvais. Il faut qu'il soit amené, par l'expérience de l'inutilité de tous ses efforts, à s'écrier: «Qui me délivrera?». Il cherche quelqu'un qui le délivre, et quoiqu'il désespère de le trouver, il sent qu'il ne peut s'en passer. Ainsi ce n'est pas un meilleur «Moi» que l'homme doit atteindre, mais la délivrance du «Moi». Ce sera l'ouvrage d'un jour, ou celui de plusieurs années, selon les circonstances. C'est lorsque l'homme en est arrivé à connaître son propre néant, que Dieu et sa grâce peuvent intervenir. Puis vient l'action de grâces: «Je rends grâces à Dieu, par Jésus Christ, notre Seigneur» (verset 25).

Le seul moyen par lequel l'homme puisse obtenir la puissance, c'est de voir qu'il n'en a aucune en lui-même, qu'il n'est pas délivré en remportant lui-même la victoire et en acquérant ainsi la paix, mais en découvrant qu'il est en Christ, en qui il est mort à la chair et délivré de la chair, et cela seulement en Christ, par lequel il vit devant Dieu. Alors

seulement Dieu peut lui donner la puissance. «Lorsque nous étions encore sans force Christ est mort, au temps convenable, pour des impies».

Il faut que l'homme connaisse Dieu comme son Sauveur, avant qu'il le connaisse comme sa force. D'abord le salut, puis la paix et le progrès.

## La communion de Dieu avec Abraham dans les chapitres 15 et 17 de la Genèse

---

Darby J.N. ME 1869 page 294

Il est bien doux de considérer les voies de Dieu, ces voies de grâce et de condescendance. Dieu pouvait descendre du ciel pour converser avec Abraham, pour manger avec lui. — Pour nous il y a autre chose: nous sommes appelés à nous nourrir de Christ lui-même, «le pain de Dieu qui est descendu du ciel» (Jean 6).

Les promesses aboutissent à *moi*; elles fournissent à mes besoins. «Selon les jours, ainsi sera ta force» (Deutéronome 34: 25). Cette parole est bonne et infiniment précieuse et nous sentons que nous avons besoin d'une pareille promesse. Cependant quand nous considérons toutes ces promesses, nous pensons à ce que nous obtenons pour nous-mêmes et notre horizon est limité par ce dont nous avons besoin. Au chapitre 15 de la Genèse, Dieu dit à Abraham: «Je suis *ton* bouclier et *ta* grande récompense». Les mots *ton* et *ta* tournaient la pensée de Abraham vers le moi, vers ses besoins; Dieu disait ce qu'il était pour Abraham, comme Celui qui pouvait répondre à tous ses besoins, quels qu'ils fussent. Au chapitre 17, au contraire, il s'agit de ce que *Dieu est Lui-même*. L'effet de la révélation de Dieu à Abraham, comme *son* bouclier et *sa* grande récompense, fut que Abraham pense aussitôt à ses besoins et dit: «Seigneur Eternel, que me donneras-tu?». Mais quand Dieu se révèle Lui-même, aussitôt Abraham tombe sur sa face et Dieu parle avec lui: la communion qui est produite a un caractère plus intime et plus saint. Alors aussi Abraham ne demande pas: «Que me donneras-tu?» mais il peut intercéder pour d'autres; il est délivré de *lui-même*.

Il est doux de regarder en arrière vers ce qui était au commencement et de voir comment Dieu, si je puis dire ainsi, *sait* venir jusqu'à la porte de la tente d'Abraham pendant la chaleur du jour (Genèse 18). Dieu descendit dans le paradis «au vent du jour» (Genèse 3); mais ce fut en vain, pour ce qui est de la communion: Adam se cacha loin de lui. — L'âme devrait aller à Dieu d'une manière beaucoup plus intime que vers qui que ce soit. La communion des saints est une chose précieuse, mais il me faut avant tout l'intimité de la communion avec Dieu; et la communion avec les saints découlera de la communion avec Dieu.

De plus, l'âme, en se trouvant dans cette position merveilleuse de communion avec Dieu, est formée à l'image de Dieu. «Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit» (2 Corinthiens 3). S'il y a une dépendance de Dieu que nous apprenons par nos besoins, il y a quelque chose de plus profond encore, c'est-à-dire, une transformation à l'image de Dieu, par le fait de la venue de l'âme à Lui et le fait que l'âme trouve sa joie en Lui. Ceci, dans un sens, était vrai de Christ lui-même: les voies du Père

étaient reproduites dans ses voies à lui, ici-bas, par la communion dans laquelle il vivait avec lui.

Il y avait deux choses dans la manière dont Dieu se révélait au chapitre 17 de la Genèse: d'abord, la grâce s'étendant jusqu'aux nations: «Tu deviendras père d'une multitude de nations» (verset 4), parce que, si Dieu est le Dieu *Tout-puissant*, il ne pouvait être emprisonné, si je puis dire ainsi, dans les limites d'Israël; ensuite, ce que Dieu exprime en disant: «Afin que je te sois Dieu et à ta postérité après toi» (verset 7), c'est-à-dire une communion plus intime, une relation plus immédiate avec Dieu lui-même; et plus nous nous rapprocherons de Christ, mieux nous comprendrons ceci. Partout où le cœur était rejeté sur ce que *Dieu* était en lui-même, il devenait apparent que Dieu devait dépasser les limites d'Israël: ce titre de *Dieu* surpassait toutes les barrières. Ce n'est pas la loi, mais, en contraste avec elle, la circoncision et la promesse sans condition, bien que, en même temps avec elles, des principes soient imposés à Abraham et à sa postérité, qui sont l'expression du caractère de ceux qui jouissent des promesses de Dieu (comparez Jean 7: 22 avec Romains 4: 10-13). La circoncision était le signe de la mortification de la chair; mais elle n'était pas imposée comme une obligation légale, quoiqu'elle fût péremptoirement ordonnée comme une confession de ce que l'homme est, quelle que puisse être d'ailleurs la grâce de Dieu. Dans le fait, rien ne condamne la chair autant que cette grâce.

Pour ce qui concerne ma vie de tous les jours, je suis amené à me confier en Dieu lui-même, comme l'unique source de toute bénédiction et de toute force pour moi. Dieu se révèle à Abraham, et puis il lui dit: «Marche devant ma face, et sois intègre». C'est comme si Dieu lui avait dit: «Voilà ce que je suis, moi; et maintenant, voilà ce que tu dois être en retour de ton côté envers moi».

Nous voyons de quel prix il est pour nous d'être aimés de Dieu! Nous possédons Dieu lui-même en Christ et c'est là notre vie éternelle. Quand nous regardons Christ marchant dans ce monde, nos cœurs sont attirés par le parfum de toutes ses voies; nous admirons ce que nous voyons, nous en jouissons, et nous trouvons là la vie et le bonheur. «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5). Comme enfant de Dieu, j'ai acquis la ressemblance de la famille de Dieu.

Nous avons besoin de promesses; elles sont d'un très grand prix comme répondant à nos besoins; mais quand Dieu se révèle lui-même, cette révélation est une puissance créatrice qui me renouvelle à son image. Quand Dieu dit à Abraham: «Je suis ton bouclier», le cœur d'Abraham fait un retour sur lui-même, c'est pourquoi il répond: «Seigneur Eternel, que me donneras-tu?» Dieu se présente comme pouvant répondre aux besoins d'Abraham et alors Abraham expose ces besoins. Ceci est très beau et précieux; nous le retrouvons au chapitre 17 du premier livre des Chroniques, verset 24. David désirait que le Dieu d'Israël fût tout ce que Dieu pouvait être *pour* Israël. Dans la 2<sup>e</sup> épître aux Corinthiens, chapitre 6, verset 18, nous voyons réunis les *deux* noms sous lesquels Dieu s'était révélé: *Shaddai* (Tout-puissant) et *Jéhovah* (l'Eternel); mais maintenant que le Fils est venu, Dieu

prend la place *de Père*. Celui qui était le «Tout-Puissant», pour les patriarches, et «l'Eternel», pour Moïse et le peuple, veut désormais être un *Père* pour eux.

Le chapitre 15 de la Genèse s'arrête par conséquent à la terre (voyez les versets 13-21). C'est la promesse faite aux enfants d'Israël relativement au pays; c'est pourquoi il est question des souffrances des Israélites en Egypte, et de leur délivrance par le jugement divin de leurs oppresseurs.

C'est une faveur étonnante que Dieu vienne ainsi à nous et se mette à notre disposition! Il se lie avec Abraham par une alliance, par la mort. Nous retrouvons le même principe au chapitre 4 de l'épître aux Philippiens: «*Mon Dieu suppléera à tous vos besoins*» (verset 19); et puis Paul peut dire: «*Je puis tout en Celui qui me fortifie*» (verset 13). Toutefois ce dont il s'agit ici, c'est d'un besoin et de la puissance de Dieu pour y satisfaire. Se réjouir *en Dieu* est de la communion et une chose bien plus profonde. — Présenter à Dieu nos besoins (comme au chapitre 15 de la Genèse) n'est pas de la communion. Mais quand «*Dieu parle avec Abraham*» (Genèse 18: 33) «*son ami*» (Esaïe 41: 8; Jacques 2: 23), cela est de la communion. Quelle idée différente nous nous faisons souvent de Dieu! La communion avec Lui est l'asile du coeur; et c'est une chose essentielle pour l'âme que d'être amenée à une confiance parfaite en Dieu lui-même, afin de marcher avec Lui.

La promesse vient toujours avant la loi, et ne soulève aucune question de justice. Dieu ne souleva aucune question quant à la condition morale d'Abraham. — La loi, au contraire, *soulève* la question de la justice, et Dieu, dans la loi, prend le caractère d'un juge. Mais à *présent, sous la grâce*, nous avons même plus que la promesse: «*nous sommes faits la justice de Dieu en Christ*» ([2 Corinthiens 5: 21](#)). Il y a donc ici un objet qui est digne que Dieu prenne son plaisir en lui; et je suis inondé de la lumière du soleil. Dieu me regarde absolument comme il regarde Christ (comparez [1 Jean 4: 17](#); etc.).

Paul avait vu Christ dans la gloire, l'homme-type dans le ciel; c'est pourquoi il semble que sa pensée est: «*Je ne puis pas me reposer avant d'être cela*» (voyez [Philippiens 3](#)). «*La puissance de la résurrection*» dont il parle signifie qu'aucune difficulté ne peut être un obstacle, parce que Christ a été ressuscité d'entre les morts. *Partout et en toutes choses* la puissance de Dieu abondait pour répondre aux besoins et y satisfaire, quels qu'ils fussent; mais plus tard ([Philippiens 4](#)) nous arrivons «*aux richesses de sa gloire dans le Christ Jésus*», tout comme au chapitre 17 de la Genèse.

Si je suis ressuscité avec Christ et que je marche dans la puissance de sa résurrection, qu'est-ce que le monde tout entier est pour moi? Paul ne reniait pas seulement ses péchés, mais aussi sa propre justice; il était ressuscité complètement dépouillé de tout ce qu'il avait estimé comme homme et comme Juif; et ceci nous avons à l'apprendre souvent au milieu de toute sorte de manquements et dans les détails de la vie de chaque jour. En principe, le chrétien est mort à tout ici-bas, et il a une vie absolument nouvelle. Christ n'eut jamais de motif que la terre lui ait suggéré; il marchait dans ce monde avec des motifs divins. Ce en quoi les disciples suivaient Jésus avec tant de crainte ([Marc 10: 32](#)) est la chose même que

Paul dit qu'il désire, c'est-à-dire: «la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort». Il ne se considère pas comme «ayant saisi», comme «ayant atteint le but», avant qu'il ne soit arrivé à la résurrection. Il marche en avant obtenant toujours davantage, cependant il n'a pas atteint pleinement le but avant la résurrection. C'est absolument comme si une lampe était placée devant nous au bout d'une longue allée; à mesure que nous avançons, nous avons plus de lumière; mais nous n'avons la lampe elle-même que lorsque nous sommes arrivés jusqu'à elle. Mais le Christ que nous «gagnons» alors est le Christ que nous *possédons* déjà maintenant.

Il est heureux que nous recevions une nature indépendante de son développement. La manifestation de cette nature est si pauvre dans nos voies devant les hommes! Nous ne portons guère «partout, toujours dans notre corps, la mort du Seigneur Jésus» (2 Corinthiens 4)!

N'est-il pas admirable qu'un homme emprisonné, comme Paul l'était, dise qu'il «peut toutes choses!» Bien des hommes ont triomphé en prison par la grâce de Dieu, mais qui cependant ont eu plus ou moins le sentiment qu'ils étaient exclus du service et qu'un châtement pesait sur eux. L'emprisonnement de Paul a pu être, en un sens, un châtement, pour lui; mais pour lui le châtement tombait, pour me servir d'une expression familière, sur un homme en qui il y avait de l'étoffe. qui avait l'oeil simple; et ainsi le châtement ne faisait qu'ôter ce qui n'était pas pur et lui donner de voir plus clair.

## Pensées

---

### ME 1869 page 300

Satan a de la puissance contre les prétentions, et aussi contre la connaissance; mais il n'en a point contre l'obéissance, lorsque nous marchons selon la Parole, sans aucune volonté propre. Envers Jésus Christ, Satan fut confondu, l'homme fort fut lié, et le moyen employé par Jésus pour lier l'Ennemi fut simplement l'obéissance.

### ME 1869 page 360

Nous avons été exclus du paradis terrestre, parce que le péché était complet; et maintenant nous avons droit d'entrer dans le paradis de Dieu, parce que la justice de Dieu est complète.

### ME 1869 page 400

La première pensée de Christ, quand il a été exaucé d'entre les cornes des licornes et qu'il est ressuscité, c'est de faire partager sa position aux siens (Psaumes 22: 22). «J'annoncerai ton nom à mes frères», et puis: «Je te louerai *au milieu de l'assemblée*», non pas seul, mais entouré des siens, avec eux (comparez Jean 20).

### ME 1869 page 420

On peut apprendre ce qu'on est, avec Dieu; alors c'est bien; ou bien on l'apprend avec Satan, par des chutes.

---

Il y a deux vérités fondamentales que la Réformation du 16<sup>e</sup> siècle a remises en lumière, savoir *l'autorité de la Parole de Dieu* et *la justification par la foi*, la mort et la résurrection de Christ étant la base de tout.

Il y a deux autres grandes vérités que la Réformation n'a pas connues ou qu'elle a niées, savoir *la venue et la présence du Saint Esprit*, et *la venue (la seconde) de Christ*, sur la base posée par la mort et la résurrection de Jésus Christ: Ces deux dernières donnent à la position du chrétien son vrai caractère.

## Remarques sur l'histoire de l'Eglise

---

Les sept Eglises Apocalypse 2-3 ME 1869 page 301 et continué dans le ME 1870 page 96

### Introduction

Il est probable que plusieurs d'entre nos lecteurs n'ont ni le temps ni l'occasion de parcourir les volumineux ouvrages qui ont paru de temps à autre sur l'histoire de l'Eglise. Toutefois ce qui forme depuis dix-huit siècles «l'habitation de Dieu» doit être pour ses enfants un sujet rempli d'intérêt. Nous ne parlons pas maintenant de l'Eglise telle que l'histoire la représente, mais de ce qu'elle est dans l'Ecriture, où elle nous est montrée dans son caractère spirituel, comme le corps de Christ, et «l'habitation de Dieu par l'Esprit».

Quand nous lisons ce qu'on est convenu d'appeler une histoire de l'Eglise, n'oublions pas que, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, l'Eglise professante a toujours été composée de deux classes de personnes, tout à fait distinctes; l'une, les chrétiens de nom; l'autre, les âmes vivantes; le vrai et le faux. Cet état de choses avait été prédit: «Car je sais ceci qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux» (Actes des Apôtres 20: 29, 30). La seconde épître à Timothée est remplie d'avertissements et de recommandations quant aux diverses formes de mal qui déjà se manifestaient. Une sensible et rapide détérioration s'était produite depuis que l'apôtre avait écrit sa première épître. Il exhorte les hommes réellement pieux à s'éloigner de ceux qui, ayant la forme de la piété, en avaient renié la puissance. De semblables avertissements sont aussi nécessaires aujourd'hui qu'alors. Nous ne pouvons, sans renoncer au christianisme, nous séparer de la chrétienté; mais nous devons nous séparer de ce que l'apôtre appelle des «vaisseaux à déshonneur»; la promesse est que, «si quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié et utile au maître, et préparé pour toute bonne oeuvre»

Il est intéressant, bien que douloureux, de remarquer la différence à cet égard entre la première et la seconde épître à Timothée. Dans la première nous voyons l'Eglise dans son vrai caractère, et dans la place bénie qu'elle devait occuper sur la terre. Elle y est présentée comme la «maison de Dieu», le depositaire de la vérité, et le moyen de la manifester à l'homme. Dans la 2<sup>e</sup> épître nous la voyons telle qu'elle est devenue par l'infidélité de ceux auxquels elle avait confiée.

Prenons un passage de chacune de ces deux épîtres pour expliquer notre pensée. D'abord, «je t'écris ces choses, espérant aller bientôt vers toi, mais si je tarde — afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 14, 15). En second lieu: «Dans une grande maison il y a non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et les uns sont à honneur et les autres à déshonneur» (2 Timothée 2: 20). Ici tout est



changé. A la place de l'ordre divin, nous avons la confusion et le désordre; au lieu de «la maison de Dieu, la colonne et le soutien de la vérité», il y a «une grande maison», savoir le «mystère d'iniquité». La «maison» n'est plus dirigée selon la volonté de Dieu, ni propre à son habitation, mais elle est disposée et organisée d'après la volonté de l'homme, pour son propre avantage et son élévation personnelle. Ce fut donc de bonne heure que les maux qui ont déshonoré la chrétienté se sont manifestés. Toutefois de ce mal surgit le bien. L'Esprit de Dieu, dans sa miséricorde, nous a donné des directions précises pour les plus sombres jours de l'histoire de l'Eglise, et a clairement tracé le chemin de la vérité au travers des temps les plus mauvais. Aussi sommes-nous sans excuse si nous ne suivons pas ces indications. Les circonstances et les époques subissent des variations; mais la vérité divine ne change jamais.

## Les erreurs de la plupart des historiens

Quelques historiens ont eu le tort de ne tenir aucun compte de ce mélange des «vaisseaux à déshonneur» avec les vaisseaux à honneur des vrais chrétiens avec les professants. Ces écrivains, n'étant pas eux-mêmes spirituellement éclairés, se sont attachés surtout à faire ressortir les actes répréhensibles des chrétiens de nom. Ils se sont étendus longuement et minutieusement sur les hérésies qui ont troublé l'église, sur les abus qui l'ont envahie, sur les controverses qui l'ont déchirée. Mais, pour nous, notre désir est de suivre, à travers la longue et sombre page de l'histoire, le sillon lumineux de la grâce divine, manifestée dans les vrais chrétiens.

Dieu ne s'est jamais laissé sans un témoignage. Dans tous les âges, et dans tous les lieux, il a eu ses bien-aimés, cachés peut-être, et ignorés du monde. Son oeil seul savait discerner les sept mille qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal sous le règne d'Achab et de Jézabel. Et nous ne doutons pas que des milliers, appartenant aux plus sombres jours du christianisme, ne doivent être manifestés à la fin comme faisant partie de cette Eglise glorieuse que Christ fera paraître devant Lui au jour si ardemment attendu de sa joie nuptiale.

Bien des pierres précieuses, tirées des débris confus du moyen-âge, réfléchiront sa grâce et sa gloire dans cette triomphante journée. Pensée bénie, qui inonde le coeur de reconnaissance et d'allégresse! Seigneur hâte ces temps, pour l'amour de ton Nom!

Les hommes sincèrement pieux sont instinctivement humbles, modestes, et peu connus du monde. Aucune humilité n'est aussi profonde que celle qui est produite par la connaissance de la grâce. De tels hommes n'occupent qu'une place bien insignifiante dans les annales de l'histoire. Mais les hérétiques, les ambitieux, les fanatiques, les visionnaires, font trop de bruit autour d'eux pour qu'on les laisse dans l'oubli. C'est pourquoi les historiens relèvent et racontent avec soin leurs actions répréhensibles.

Nous allons maintenant nous occuper, d'une manière générale, de la première partie de notre sujet, savoir: Les sept Eglises de l'Asie

## Les sept Eglises de l'Asie

Les sept épîtres qui leur sont adressées nous serviront de guide dans cette étude. Elles sont strictement historiques, aussi bien que prophétiques, et Celui qui dès le commencement connaît la fin, a voulu qu'elles eussent une interprétation prophétique aussi bien qu'une application historique. Nous ne devons pas oublier le fait, que sept églises ont existé dans les sept villes mentionnées ici, et dans la condition décrite dans ces chapitres (Apocalypse 2, 3). Elles furent choisies parmi plusieurs, et présentées de manière à figurer ce qui devait arriver. Limiter l'application de ces épîtres aux sept églises alors établies en Asie serait nuire à l'unité de l'Apocalypse, et perdre la bénédiction promise au chapitre 1<sup>er</sup> de ce Livre: «Bienheureux celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie». Le caractère du livre tout entier est prophétique et symbolique, et les chapitres 2 et 3 ne forment pas une exception. Le Seigneur les présente dans toute leur portée mystique: «le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite, et les sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept assemblées».

Le nombre sept est caractéristique. Il symbolise la perfection des pensées ou des voies de Dieu quant au temps. Nous avons ainsi les sept jours de la semaine, les sept fêtes d'Israël, les sept paraboles du royaume des cieux en mystère. Nous trouvons le nombre de sept fréquemment dans ce livre qui s'occupe du Juif, du Gentil et de l'Eglise de Dieu comme responsable sur la terre. Ainsi nous avons sept églises, sept chandeliers, sept anges, sept sceaux, sept trompettes et sept derniers fléaux. C'est seulement dans les chapitres 2 et 3 que l'Eglise est considérée comme sur la terre, responsable devant Dieu et par conséquent sous son gouvernement. Du chapitre 4<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> on la voit dans le ciel. Plus tard elle apparaît avec son Seigneur dans une gloire pleinement manifestée. «Les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur».

Au milieu du livre, particulièrement depuis le 6<sup>e</sup> chapitre, il est question des Juifs et des Gentils avec lesquels Dieu, de son trône de gloire, agit en jugement. Mais ces événements n'auront lieu qu'après que l'Eglise, la véritable épouse de l'Agneau, sera enlevée dans le ciel, et que la chose dégénérée, qui prend le nom d'Eglise, sera finalement rejetée.

La triple division de ce livre, qui est donnée par le Seigneur lui-même, nous trace l'ordre dans lequel se passeront les événements annoncés, et doit servir de base à toute interprétation de l'Apocalypse. Au chapitre 1, verset 19, Christ nous indique le plan et le contenu du livre tout entier. «Ecris les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci». «Les choses que tu as vues» se rapportent à la révélation de Jésus dans le 1<sup>er</sup> chapitre, «les choses qui sont» à la condition du corps professant pendant la dispensation actuelle, condition qui nous est révélée dans les chapitres 2 et 3, et «les choses qui doivent arriver» occupent l'espace depuis le chapitre 4 jusqu'à la fin du livre. La troisième division commence au chapitre 4. Une porte est ouverte

dans le ciel, et l'apôtre est appelé à y monter: «Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci». Les mêmes mots sont employés au chapitre 4: 1 qu'au chapitre 1: 19. Or il est impossible que des choses qui sont et celles qui doivent arriver par la suite coïncident; il faut que les unes aient pris fin avant que les autres aient commencé.

Quand le nombre sept est mentionné, non dans un sens littéral, mais symbolique, il signifie toujours quelque chose de complet. Il est employé ainsi aux chapitres 2 et 3. Nous savons que d'autres églises existaient outre les sept dont il est question ici. Mais sept sont choisies et réunies, afin de présenter un tableau complet de ce qui devait se développer plus tard, dans l'histoire de l'Eglise. Le Seigneur prévoyait que les principaux traits moraux, qui existaient alors, se produiraient dans le cours des temps. Nous avons ainsi un tableau septuple ou complet des conditions successives de l'Eglise professante pendant toute la période de sa responsabilité terrestre.

Nous jetterons un coup d'oeil rapide sur les épîtres aux sept églises, en donnant quelques notions générales sur les différentes périodes de l'histoire auxquelles elles se rapportent.

### **EPHESE.**

Le Seigneur discerne en Ephèse la racine de toute décadence spirituelle: «tu as abandonné ton premier amour». Mais bien que cette accusation fût vraie, même dans les temps apostoliques, il y avait aussi dans ces paroles une solennelle prédiction pour les siècles à venir. Ephèse est divinement avertie qu'à moins qu'elle ne se repente, «son chandelier sera ôté de sa place». — Période: depuis l'âge apostolique jusqu'à la fin du second siècle.

### **SMYRNE.**

Le message adressé à Ephèse est général; celui que reçoit Smyrne est spécial. Et bien qu'il eût sa première application à l'assemblée qui se trouvait réunie à Smyrne, il se rapporte, d'une manière remarquable, aux persécutions consécutives que traversa l'Eglise pendant le règne des empereurs romains. Mais Dieu a pu se servir de la puissance du monde pour arrêter le progrès du mal dans l'église. — Période depuis le second siècle jusqu'au temps de Constantin.

### **PERGAME.**

Ici nous avons l'établissement par Constantin du christianisme comme religion de l'Etat. Au lieu de persécuter les chrétiens, le monarque les patronna. Dès ce moment la pente qui entraîna l'Eglise toujours plus bas, fut rapide. Sa coupable alliance avec le monde prouva l'étendue et la profondeur de sa chute. — Période: depuis le commencement du quatrième siècle jusqu'au septième siècle, où le papisme fut établi (\*).

(\*) Le titre de «Pape» fut adopté d'abord par Hygin en 139; et le pape Boniface III obtint de Phocas empereur d'Orient que ce titre fût réservé seulement aux évêques de Rome, en 606. Ce fut aussi

par la connivence de Phocas que fut établie la suprématie du pape sur l'Eglise chrétienne. (*Dictionnaire des dates par Haydn*)

### **THYATIRE.**

Nous avons en Thyatire le papisme du moyen-âge. Il porte l'empreinte de Jézabel, commettant toutes sortes d'iniquités, et, sous les apparences du zèle religieux, persécutant les saints de Dieu. Toutefois il y avait dans Thyatire un résidu fidèle que le Seigneur encourage et console, en lui présentant l'espérance glorieuse de son avènement, et la promesse de sa domination sur les nations. Mais il y a aussi une parole d'avertissement: «tenez ferme ce que vous avez jusqu'à ce que je vienne». — Période: depuis l'établissement du papisme jusqu'à la venue du Seigneur. Elle dure jusqu'à la fin; mais elle appartient surtout au moyen âge.

### **SARDES.**

Nous avons ici la portion protestante de la chrétienté, — l'époque qui suivit la grande oeuvre de la Réformation. Les traits les plus choquants du Papisme disparaissent, mais le nouveau système manque de vitalité. «Tu as le nom de vivre, mais tu es mort». Néanmoins, dans ces systèmes dépourvus de vie, se trouvent de vrais saints, et Christ les connaît tous. «Tu as aussi à Sardes quelque peu de personnes qui n'ont point souillé leurs vêtements, et qui marchent avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes». — Période: depuis le seizième siècle — c'est-à-dire le protestantisme après la Réformation.

### **PHILADELPHIE.**

Dans l'église de Philadelphie nous avons un résidu faible, mais fidèle à la parole et au nom du Seigneur Jésus, formant, pour ainsi dire, l'expression du témoignage spécial et de l'appel de Dieu dans ces derniers temps. Le système, d'où le croyant est invité à sortir, revêt plus tard le caractère Laodicéen. Christ, s'occupant de sa maison, est au milieu de ces fidèles témoins comme le Saint et le Véritable. Il possède «la clef de David», et Il ouvre à ceux qui sont dans la maison les trésors de la parole prophétique. Ce résidu est aussi dans la communion de sa patience, et dans l'attente de sa venue. «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation, qui va arriver sur tout le monde habitable, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre». — Période: depuis la Réformation — mais datant surtout du commencement de ce siècle et se rapportant spécialement au temps où nous vivons. Une activité charnelle amènera le rapide développement de la dernière phase dans l'histoire de la chrétienté.

### **LAODICEE.**

Dans Laodicée nous avons la tiédeur, l'indifférence, le système latitudinaire, unis à de grandes prétentions, à une profession de piété, à un esprit de vanterie et de suffisance. C'est la dernière manifestation du système qui porte le nom de Christ, mais qui Lui est devenu intolérable. L'heure de sa condamnation finale approche, et le Seigneur, après avoir retiré à Lui, de la corruption de la chrétienté, tous les vrais croyants, la «vomira de sa

bouche». Ce qui aurait dû être pour le Seigneur Jésus d'une agréable odeur Lui est devenu odieux, et il le rejette. — Période parallèle avec Philadelphie et Sardes, ayant trait surtout à l'acte final.

Nous essaierons maintenant, avec l'aide du Seigneur, de retracer très brièvement ces différentes périodes de l'histoire de l'Eglise. Et pour cela, nous comptons examiner plus en détail chacune des sept épîtres, afin de nous rendre compte de la lumière spéciale qu'elles répandent sur les époques dont nous voulons nous occuper. Nous saurons ainsi dans quelle mesure les faits dans l'histoire de l'Eglise correspondent avec l'histoire scripturaire, contenue dans ces deux chapitres de l'Apocalypse. Puisse le Seigneur nous diriger et bénir pour ses bien-aimés.

## Chapitre 1

Quand nous voulons étudier une question quelle qu'elle soit, il est utile de remonter à son origine, de connaître le dessein qui l'a mise en lumière, et le début de son histoire. Tous ces détails quant à l'Eglise nous sont pleinement démontrés dans les Ecritures. Nous y trouvons non seulement l'intention originelle, mais aussi les vues et les spécifications du grand Fondateur, ainsi que l'histoire primitive de l'oeuvre dirigée par Lui. «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2). Ceci est historique. Le fondement avait été posé, et l'oeuvre progressait; mais le Seigneur Lui-même était alors le seul constructeur, et voilà pourquoi tout était réel et parfait.

A la fin de la dispensation, juive le Seigneur ajouta le résidu sauvé d'Israël à l'Eglise nouvellement formée; mais à la fin de l'économie actuelle, Il prendra à lui dans le ciel, revêtus de corps glorifiés, tous ceux qui croient en son Nom. Pas un de ceux qui font partie de l'Eglise ne sera mêlé à la congrégation des saints de l'âge millénial. «Car le Seigneur Lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 16, 17). Ce sera là l'heureuse terminaison de l'histoire terrestre de l'Eglise, la véritable épouse de Christ. Les morts ressuscités, les vivants transformés, et tous ensemble, dans leurs corps glorifiés, enlevés dans les airs, pour aller à la rencontre du Seigneur. La limite de la durée de l'Eglise est ainsi définie, et toute la période de son histoire est placée devant nous. Revenons à l'aurore de son existence terrestre.

Le Seigneur introduit tout d'abord le sujet de l'Eglise sous la figure d'un édifice. Et ces paroles sont si précieuses que nous pouvons bien les prendre pour la pierre de touche de son histoire. Elles ont soutenu les espérances et fortifié les coeurs des siens dans toutes les époques, et dans toutes les circonstances, et elles seront jusqu'à la fin la forteresse de la foi. Que pourrait-on imaginer de plus rassurant que ces paroles:

SUR CE ROCHER JE BATIRAI MON ASSEMBLEE, ET LES PORTES DU HADES NE PREVAUDRONT PAS CONTRE ELLE?

Le Seigneur dans Matthieu 16 interroge ses disciples sur les suppositions des hommes, concernant sa Personne. Cet entretien conduit à la glorieuse confession de Pierre, et aussi à cette précieuse révélation que fait le Seigneur à l'égard de l'Eglise. Comme l'entretien qui eut lieu alors se rapporte entièrement à ce sujet, il sera peut-être utile de l'insérer ici.

«Et Jésus, venant aux quartiers de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, disant: Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme? Et ils dirent: Les uns disent, Jean le Baptiseur; les autres, Elie, et d'autres, Jérémie ou l'un des prophètes. Il leur dit: Et vous, qui dites-vous que je suis? et Simon Pierre, répondant, lui dit: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus répondant, lui dit: Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi aussi, je te dis, que tu es Pierre, et sur ce rocher, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle».

Deux choses doivent arrêter notre attention quant à l'édifice qui devait être construit: le fait d'être fondé sur le Rocher, et la Personne du divin Fondateur. «Sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée». Il se peut qu'on demande: Qu'est-ce que ce Rocher? Nous répondons: La confession de Pierre et nullement Pierre lui-même, comme l'enseigne l'apostasie. Il est de toute vérité que l'apôtre était une pierre, — une pierre vivante dans le nouveau temple: «Tu es Pierre»; — tu es une pierre. Mais, la révélation par le Père à Pierre de la gloire personnelle de son Fils, est le fondement sur lequel l'Eglise est bâtie. «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». La gloire de la personne du Christ dans sa résurrection est la vérité qui est révélée ici: «la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux».

Immédiatement après la confession de Pierre, le Seigneur manifeste son intention de bâtir son assemblée, et en proclame l'éternelle stabilité: «Sur ce rocher, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle».

Lui qui est la source de la vie ne pouvait être vaincu par la mort. Mais en mourant pour les pécheurs comme leur Substitut, Il triompha de la mort et du sépulcre, et Il est vivant au siècle des siècles comme Il le dit après sa résurrection à l'apôtre Jean: «Je suis le vivant et j'ai été mort, et voici, je suis vivant au siècle des siècles; et je tiens les clefs de la mort et du hadès» (Apocalypse 1: 10).

Quelles paroles pleines de triomphe et de majesté — paroles d'un vainqueur qui a puissance sur les portes du hadès, le séjour des âmes séparées du corps. Les clefs de ce séjour — symboles de puissance et d'autorité sont suspendues à sa ceinture. La mort peut atteindre le croyant, mais elle a perdu son aiguillon. Elle vient comme un messenger de paix pour introduire le pèlerin lassé du chemin, dans les demeures de l'éternel repos. La mort n'est plus le maître, mais le serviteur du chrétien, «car toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit monde, soit vie, soit *mort*, soit choses présentes, soit choses

à venir, toutes choses sont à vous, et vous êtes à Christ et Christ est à Dieu» (1 Corinthiens 3: 21, 22).

C'est donc la Personne de Christ dans la gloire de sa résurrection, qui est l'immuable fondement sur lequel l'Eglise est bâtie. Comme Celui qui est vivant d'entre les morts, Il communique la vie de résurrection à tous ceux qui sont édifiés sur Lui, la vraie, «pierre de l'angle». Pierre dit dans sa 1<sup>e</sup> épître: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante — vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés, pour être une maison spirituelle». Et plus loin dans ce même chapitre, Pierre ajoute: «pour vous qui croyez elle a ce prix», ou elle est en honneur. Qu'il nous soit donné à tous de méditer ces deux précieuses vérités, bases de notre stabilité, — savoir, la vie divine, et l'incalculable valeur de ce qui est divin. Ces deux choses nous sont communiquées et deviennent le partage de tous ceux qui se confient en Christ. «Duquel vous approchant», c'est-à-dire de la personne de Christ, car c'est à Lui-même que nous avons affaire. Sa vie, la vie de résurrection devient la nôtre, et dès lors Il est notre Vie: «Vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle». La vie de Christ comme Homme ressuscité nous appartient avec tout ce dont Il est héritier. Vérité étonnante! Qui n'aspirerait à posséder cette vie qui est à l'abri de la puissance de la mort, et des portes du hadès? L'éternelle victoire est empreinte sur la vie ressuscitée du Christ, elle ne peut plus être mise à l'épreuve, et c'est là la vie même du croyant.

Mais pour chaque pierre vivante de ce temple spirituel, il y a plus que la vie; il y a aussi la valeur incalculable de Christ qui devient nôtre, aussi bien que sa vie divine, quand nous croyons en Lui. Sa Vie nous donne la capacité de jouir, et sa valeur personnelle nous assure le droit de posséder le céleste héritage. Ses honneurs, ses titres, ses dignités, ses privilèges, ses possessions et ses gloires nous appartiennent en Lui. «Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle». Telle est notre assurance, et telles sont les bénédictions de tous ceux qui sont établis sur le Rocher. Il en fut ainsi de Jacob, quand, étranger et voyageur, il se reposa sur la pierre dans le désert, et que toutes les beautés du ciel dans la grâce et dans la gloire passèrent devant lui (Genèse 28).

## **Christ unique fondateur de son Eglise**

Christ est aussi le fondateur de son assemblée: «Sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée». Il est de toute importance d'être au clair sur ce point, afin de ne pas confondre ce que construit l'homme avec l'édifice de Christ. A moins que cette distinction ne soit comprise, la plus grande confusion doit se produire dans les idées touchant la vérité de Dieu, et l'état actuel de la chrétienté. Christ est présenté ici comme l'unique Fondateur de son Assemblée, bien que Paul et Apollos et tous les vrais évangélistes soient des ministres, par le moyen desquels les pécheurs sont amenés à la foi. L'oeuvre du Seigneur dans les âmes des croyants est parfaite. C'est une oeuvre réelle spirituelle et personnelle. Par l'action de sa grâce dans leurs coeurs, ils ont goûté que le Seigneur est bon, ils viennent à lui comme à une pierre vivante, et sont édifiés sur Celui qui est ressuscité des morts. Telles

sont les «pierres vivantes» avec lesquelles Christ construit son saint temple; et contre cet édifice les portes du hadès ne prévaudront jamais. C'est ainsi que Pierre, les apôtres, et tous les vrais croyants constituent un édifice spirituel. Quand Pierre en parle dans sa 1<sup>e</sup> épître, il ne fait aucune mention de lui-même comme en étant le constructeur. Nul autre que Christ ne met la main à cet édifice qui est uniquement son ouvrage. «*Je bâtirai mon assemblée*».

Voyons maintenant, d'après la Parole de Dieu, ce que construit l'homme, quels matériaux il emploie, et de quelle façon il se met à l'oeuvre: 1 Corinthiens 3, et 2 Timothée 2 nous instruisent à cet égard. Une «grande maison» est construite par l'homme; maison qui, dans une certaine mesure, est aussi l'Eglise, et la maison de Dieu, comme 1 Timothée 3: 16 nous parle de «la maison de Dieu qui est l'assemblée du Dieu vivant». Elle est aussi mentionnée dans Hébreux 3, comme étant la maison de Christ, dont nous sommes la maison. Mais cette maison dégénéra à cause de l'infirmité humaine, et de l'iniquité qui l'envahit. L'autorité de la Parole de Dieu fut mise de côté par le grand nombre, et la volonté de l'homme devint suprême. Bientôt, l'effet de la philosophie humaine sur les simples institutions de Christ se manifesta tristement. Mais «le bois, le foin, le chaume» ne peuvent s'allier avec «l'or, l'argent, et les pierres précieuses». La maison devient grande, à vues humaines, semblable au grand arbre de la parabole dont les branches sont pour plusieurs une agréable et commode retraite. L'homme qui fait partie de cette «grande maison» occupe une certaine position dans le monde, au lieu d'être rejeté et méprisé comme le Maître. L'Archevêque suit de près le Roi. L'Eglise professante ne se contente pas de la pompe extérieure; elle a encore d'autres prétentions, et cherche à apposer le sceau de Dieu sur son oeuvre profane. C'est là son péché capital et la source de son aveuglement, de sa confusion et de sa mondanité.

Paul, choisi par Dieu pour faire son oeuvre, posa le fondement de l'édifice de Dieu à Corinthe; et d'autres bâtirent sur ce fondement; les uns avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, et d'autres avec du bois, du foin et du chaume. C'est-à-dire, tandis que quelques-uns enseignaient la pure doctrine, et exigeaient une foi vivante dans tous ceux qui demandaient à participer à la Cène, d'autres pouvaient propager de fausses doctrines, et recevoir dans l'Assemblée des personnes dénuées de foi; l'observation des ordonnances prenant ainsi la place de la foi et de la vie éternelle. Ici intervinrent l'action, la responsabilité et la misère de l'homme. Toutefois, s'il possède la foi en Christ, celui qui bâtit peut lui-même être sauvé, bien que son oeuvre soit détruite. Mais il y a une catégorie de constructeurs plus coupables, qui souillent le temple du Seigneur, et qui seront eux-mêmes détruits. Nous citons le passage tout entier. Rien n'est plus clair: «Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte, et un autre édifie dessus; mais que chacun considère comment il édifie dessus. Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus Christ. Or, si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'oeuvre de chacun sera rendue manifeste, car le jour la fera connaître, parce qu'il est révélé



en feu, et le feu éprouvera et montrera quelle est l'oeuvre de chacun. Si l'oeuvre de quelqu'un qui aura édifié dessus, demeure, il recevra une récompense; si l'oeuvre de quelqu'un vient à être consumée, il en éprouvera une perte, mais lui-même il sera sauvé, toutefois comme à travers du feu. — Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira» (1 Corinthiens 3: 10-17).

Remarquons encore quant à ces paroles du Seigneur: «sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée», qu'Il n'avait pas encore commencé à l'édifier. Il annonce à ses disciples ce qu'Il allait faire. Il ne dit pas: j'ai bâti mon assemblée ou je la bâtis, mais je la *bâtirai*, et Il la commencé le jour de la Pentecôte.

Mais il y a une autre vérité qui est étroitement associée à l'histoire et à la condition de l'Eglise ici-bas, et qui mérite notre attention avant que nous nous occupions de son histoire actuelle. Il s'agit de la vérité que renferme cette expression:

#### LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX.

Ceci nous conduit à la «grande maison» de la profession extérieure dont nous avons déjà parlé. Il ne faut pas oublier que «le royaume des cieux» et «la grande maison» ne sont pas la même chose. De nom, le monde appartient au Roi: «Le champ, c'est le monde». Les serviteurs doivent continuer les semailles. Ensuite nous avons «une grande maison», c'est-à-dire, la Chrétienté. Mais quand tout ce qui n'est que nominal ou extérieur dans la Chrétienté sera balayé par le jugement, le «royaume» sera établi dans la puissance et dans la gloire. Ce sera le temps millénial.

Le Seigneur, parlant à Pierre de l'Eglise, lui dit: «Je te donnerai les clefs du royaume des cieux». L'Eglise telle que Christ l'a fondée, et le «royaume des cieux» ouvert par Pierre sont deux choses complètement distinctes. Une des grandes erreurs de la chrétienté est d'employer ces deux expressions comme si elles étaient synonymes. Et les théologiens de tous les temps, ayant pris ce point de vue comme base de leurs raisonnements, ont traité de la manière là plus confuse la question de l'Eglise et du royaume. L'expression de royaume des cieux à rapport à l'économie, et celle de royaume a un sens moral. Mais faute de quelque connaissance des voies de Dieu à l'égard des dispensations, nous ne pouvons jamais expliquer sainement sa Parole. On ne doit pas confondre ce que Christ Lui-même construit, avec ce que bâtit l'homme dans sa qualité d'intermédiaire, peut-être par le moyen de la prédication ou du baptême. L'Eglise qui est le Corps du Christ est fondée sur la confession qu'Il est le Fils du Dieu vivant, glorifié par sa résurrection d'entre les morts. Chaque âme, réellement convertie, a affaire avec Christ Lui-même, avant de faire partie de l'Eglise. Tandis que le «royaume» a une signification plus étendue, et comprend toute personne baptisée, tous ceux qui professent, sincèrement ou non, le christianisme.

Christ ne dit pas à Pierre qu'Il lui donnera les clefs de l'Eglise ou les clefs du ciel. S'Il avait parlé ainsi, le système papiste pouvait avoir quelque semblant de vérité. Mais Il dit tout simplement: «Je te donnerai les clefs du royaume des cieux» ou de la nouvelle économie. Des clefs ne servent de rien, quand il s'agit de construire des édifices, mais il en

faut pour ouvrir des portes; et le Seigneur accorda à Pierre l'honneur d'ouvrir la porte du royaume, d'abord aux Juifs, et ensuite aux Gentils (Actes des Apôtres 2; 9). Le langage de Christ concernant son Eglise a une portée plus élevée. Il est simple, précis, et plein de grandeur: «*Mon Eglise*». Quelle profondeur, quelle plénitude dans ces deux mots! Le coeur qui est en communion avec Christ, touchant son Eglise, comprendra d'une manière inexprimable son affection pour elle. Nous aimons à redire ces deux mots «*Mon Eglise*», mais qui peut sonder les trésors d'amour que cette parole révèle. Pensons aussi à ces deux autres mots «*ce rocher*»; comme si Christ eût dit: La gloire de ma personne et la puissance de ma Vie dans la résurrection, forment l'inébranlable fondement de «*mon Eglise*». Et encore, «*Je bâtirai*». Ainsi nous voyons par ces six mots que tout est entre les mains de Christ, afin qu'Il soit «*Chef sur toutes choses à l'Eglise, qui est son corps, et la plénitude de celui qui remplit tout en tous*».

## L'ouverture du royaume des cieux

Nous voyons, d'après les premiers chapitres des Actes, que le Seigneur confia d'une manière toute spéciale à Pierre, *l'administration* du royaume. Le terme est tiré de l'Ancien Testament. Lisez Daniel 2 et 7. Au chapitre 2, nous avons le royaume; au chapitre 7, nous avons le Roi. Cette expression «*le royaume des cieux*» ne se trouve que dans l'évangile de Matthieu qui est écrit surtout pour Israël.

La manifestation sur la terre du Royaume des cieux, dans la puissance et dans la gloire, était l'objet de l'attente, de tout Israélite pieux. Jean Baptiste, comme précurseur du Seigneur Jésus, vint et dit: «*le royaume des cieux est proche*». Mais les Juifs, au lieu de recevoir leur Messie, le rejetèrent et le crucifièrent; et par conséquent le royaume tel qu'ils l'attendaient fut mis de côté. Toutefois, il fut introduit sous une autre forme. Lorsque le Messie rejeté monta au ciel, et prit sa place à la droite de Dieu, triomphant de tous ses ennemis, le royaume des cieux fut inauguré. Maintenant le Roi est dans le ciel et, comme le dit Daniel, les cieux gouvernent quoique pas ouvertement. Et depuis l'époque de l'ascension de Christ jusqu'à son retour, nous avons le royaume dans un mystère (Matthieu 13). Mais le royaume sera manifesté, quand Il reviendra dans la puissance et dans une grande gloire.

Pierre eut le privilège d'ouvrir la nouvelle économie aux Juifs et aux Gentils. Il le fit pour les uns par son discours du chapitre 2 des Actes, pour les autres par celui du chapitre 10. Mais nous le répétons encore, l'Eglise ou l'Assemblée de Dieu, et le royaume des cieux ne sont pas identiques. Soyons bien au clair quant à ce point capital, car le mélange de ces deux choses a produit une grande confusion dans les esprits; et on peut le regarder comme l'origine du papisme, du puseyisme, et de tous les systèmes humains établis dans la chrétienté. Les remarques qui suivent sur le champ d'ivraie, tirées d'une publication récente, portent directement sur ce point, bien qu'elles fassent allusion à une époque bien plus éloignée que les premiers chapitres des Actes.

## La parabole de l'ivraie

Matthieu 13: 24, 25. «Il leur proposa une autre parabole disant: Le royaume des cieux a été fait semblable à un homme qui semait de bonne semence dans son champ. Or, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla». C'est précisément ce qui est arrivé à ceux qui professaient d'appartenir à Christ. Une chose, entre autres, suffirait à expliquer le mal qui se produit chez les chrétiens. Je veux parler du manque de vigilance parmi les chrétiens eux-mêmes. Ils deviennent négligents, ils s'assoupissent et l'ennemi pénètre et sème de l'ivraie. C'est ce qui arriva dans ces premiers temps de la chrétienté. Nous trouvons les germes de ce mal même dans les Actes des Apôtres, et ils se développent dans le temps des épîtres. La première épître aux Thessaloniens fut le premier écrit inspiré de Paul, et la seconde la suivit de près. Cependant il les avertit que le mystère d'iniquité existait déjà, que d'autres choses suivraient, telles que l'apostasie, la manifestation de l'homme de péché, et qu'une fois la révolte pleinement accomplie le Seigneur, au lieu de travailler dans l'ombre, paraîtrait pour détruire l'homme sans loi et tous ses adhérents. Le mystère d'iniquité semble se rapporter aux semences de l'ivraie. Quelque temps après «lorsque la tige monta et porta du fruit», quand le christianisme fit de rapides progrès dans le monde «l'ivraie aussi parut». Mais, évidemment, elle avait été semée aussitôt après le bon grain. Quelle que soit l'oeuvre de Dieu, Satan veille. L'homme est créé; il écoute le serpent et tombe. Dieu donne la loi; elle est violée avant même de parvenir entre les mains d'Israël. L'histoire de la nature humaine est toujours la même.

Ainsi le mal est introduit dans le champ et depuis lors, le blé et l'ivraie n'ont jamais été séparés. L'ivraie n'est pas pour le moment enlevée: il n'y a pas de jugement pour elle. Cela veut-il dire que nous devons avoir de l'ivraie dans l'Eglise? Si le «royaume des cieux était l'Eglise, il faudrait renoncer à toute discipline, et tolérer l'impureté de la chair et de l'esprit. Voilà pourquoi il est si important de faire la distinction entre l'Eglise et le royaume. Le Seigneur défend qu'on arrache l'ivraie du royaume des cieux. «Laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson», c'est-à-dire jusqu'à ce que le Seigneur vienne pour juger. Si le royaume des cieux signifiait l'Eglise, nous arriverions à ce résultat, qu'aucun mal, quelque flagrant qu'il soit, ne doit être retranché de l'Eglise avant le jour du jugement. Nous voyons donc l'importance de faire ces distinctions que plusieurs méprisent, bien qu'elles soient essentielles en ce qui concerne la vérité et la sanctification. Nous ne pouvons nous passer d'une seule des paroles de Dieu.

Quelle est donc la portée de cette parabole? Elle n'a aucun rapport à la question de la communion de l'Eglise. Il s'agit du royaume des cieux, savoir, de l'état de choses où le nom de Christ est confessé, que cette profession soit vraie ou fausse. Ainsi, non seulement les chrétiens, mais aussi les méchants, pourvu qu'ils portent le nom de Chrétiens, Grecs, Coptes, Nestoriens, Catholiques romains, aussi bien que les Protestants, font partie du royaume des cieux. Un homme qui n'est ni Juif ni Païen, et qui extérieurement professe le nom de Christ, est dans le royaume des cieux. Si immoral, si hérétique qu'il puisse être, il

ne doit pas être retranché du royaume des cieux, et on ne pourrait le faire qu'en lui ôtant la vie, car voilà ce que signifie arracher l'ivraie. Le christianisme mondanisant en arriva là peu de temps après que les Apôtres eurent quitté cette terre. La discipline fut remplacée par des châtiments temporels, et des lois furent promulguées à l'effet de livrer les récalcitrants aux mains du pouvoir civil, qui se prêtait servilement à ces mesures de répression. Quiconque n'honorait pas la soi-disant Eglise était indigne de vivre. Ce fut ainsi que le mal lui-même, contre lequel le Seigneur avait prémuni les disciples, se développa, et l'empereur Constantin se servit de l'épée pour réprimer les délits ecclésiastiques. Lui et ses successeurs introduisirent les punitions temporelles, dans le dessein de se défaire de l'ivraie en essayant de l'arracher. Prenez l'Eglise de Rome, où vous avez la complète confusion de l'Eglise avec le royaume des cieux, elle s'arroge le droit, si un homme est hérétique, de le livrer à la justice de ce monde pour qu'il soit brûlé; et jamais elle ne confesse le mal, parce qu'elle prétend être infaillible. Admettant même que ces victimes fissent partie de l'ivraie, ce serait l'arracher du royaume. Si l'on arrache l'ivraie, c'est la faire mourir. Il peut y avoir des hommes en dehors de l'Eglise qui profanent le Nom de Dieu, mais il faut les abandonner au jugement de Dieu.

Ceci ne change rien à la responsabilité chrétienne, quant à ceux qui entourent la Table du Seigneur. Vous trouverez des enseignements très précis à ce sujet dans ce qui est dit concernant l'Eglise. «Le champ est le monde». L'Eglise ne reconnaît que ceux que l'on croit être membres du Corps de Christ. Prenez 1 Corinthiens, où nous avons l'enseignement du Saint Esprit touchant le vrai caractère de la discipline ecclésiastique. Supposant des chrétiens professants qui vivent dans un péché quelconque, tant qu'ils persistent dans le mal, ils ne doivent pas être reconnus comme membres du Corps de Christ. Il se peut qu'un saint tombe dans le péché, mais l'Eglise le sachant doit intervenir afin de manifester la pensée de Dieu concernant ce péché. Permettre au coupable de venir à la Table du Seigneur, ce serait rendre le Seigneur solidaire. Il ne s'agit pas de savoir si la personne est convertie ou non. Si elle est inconverte, elle n'a aucune place dans l'Eglise: si elle est convertie, il ne faut pas tolérer le péché. Les coupables ne doivent pas être retranchés du royaume des cieux, mais ils doivent être retranchés de l'Assemblée. Ainsi, l'enseignement de la Parole de Dieu est parfaitement clair quant à ces deux vérités. On n'a pas le droit de faire usage de châtiments humains, lorsqu'il s'agit d'un hypocrite, fût-il même démasqué. Mais si un chrétien est reconnu coupable de péché, l'Eglise, quoique appelée à attendre le jugement de Dieu avec patience, ne doit pas tolérer le mal.

Voilà donc l'enseignement de la parabole de l'ivraie, et il donne au Christianisme un aspect très solennel. Aussi certainement que le Fils de l'homme allait semer du bon grain, son ennemi sèmerait du mauvais qui pousserait avec le bon, et durant toute notre économie ce mal ne peut être déraciné. Il existe un remède contre le mal qui se trouve dans l'Eglise, mais il n'y en a pas encore pour le péché qui est dans le monde.

Il est de toute évidence d'après l'Ecriture et l'histoire, que la grave erreur, dans laquelle tomba le corps professant fut la confusion de ceux qui furent admis par le baptême aux

privilèges officiels et temporels de l'Eglise professante, avec ceux qui étaient réellement convertis et enseignés de Dieu.

Pour étudier avec profit l'histoire de l'Eglise, il faut savoir distinguer très clairement le système des ordonnances, et celui de la Vie. Une autre erreur également grave suivit, comme c'était inévitable, celle que nous venons de signaler: Selon les idées et le langage des hommes, le vaste corps de professants de nom devint l'Eglise. Des hommes pieux furent entraînés dans le piège, de sorte que de bonne heure on perdit de vue la distinction entre l'Eglise et le royaume. Les charges les plus sacrées furent confiées indistinctement à des hommes pieux ou impies. La Réformation ne réussit pas à purifier l'Eglise de ce triste mélange, qui s'est perpétué dans les systèmes Anglican, Luthérien et Presbytérien. De nos jours le système sacramental fait des progrès effrayants; et le discernement ne se fait guère, dans les diverses sections du Protestantisme, entre la réalité et la forme, ce qui est vivant et ce qui est mort. Hélas! combien de membres de l'Eglise professante, appartenant au royaume des cieux, ne seront jamais dans le ciel. Nous trouvons ici l'ivraie aussi bien que le blé, de méchants serviteurs à côté des fidèles, des vierges folles avec les sages. Bien que tous ceux qui ont reçu le baptême soient considérés comme faisant partie du royaume, ceux-là seuls qui sont vivifiés et scellés du Saint Esprit, appartiennent à l'Eglise de Dieu.

Mais il y a encore un point quant à l'Eglise professante qui mérite notre attention.

## Le principe divin du gouvernement de l'Eglise

Non seulement le Seigneur donna les clefs à Pierre, afin qu'il pût ouvrir les portes de la nouvelle Economie, mais Il lui en confia aussi l'administration intérieure. Ce principe a une haute portée quant à l'Eglise de Dieu. Les paroles par lesquelles cette autorité est conférée sont celles-ci: «et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux». Il s'agit de connaître leur signification réelle. Nous croyons fermement que le Seigneur accorde à l'Eglise l'autorité et le pouvoir, mais que, quant aux résultats, ils sont limités à cette terre. Rien dans les paroles du Seigneur n'implique que les décisions prises seraient nécessairement ratifiées dans le ciel. C'est là la fausse interprétation, et la puissance mensongère de l'apostasie. L'Eglise sur la terre ne peut avoir rien à faire avec ce qui se passe dans le ciel, quant à ce qui est lié ou délié. La sphère de son action est confinée à ses propres limites et quand elle agit ainsi, selon le pouvoir que Christ lui a commis, elle a la promesse d'une ratification dans le ciel.

Il n'y a ici non plus aucune pensée de l'intervention de l'Eglise ou de ses ministres entre l'âme et Dieu, quant au pardon ou au jugement éternel: c'est là l'audacieux blasphème de Rome: «Qui peut pardonner le péché si ce n'est Dieu», qui se réserve exclusivement ce pouvoir? D'ailleurs, les sujets du gouvernement de l'Eglise ont reçu le pardon, ou du moins ils se sont placés sur le terrain de la foi en Christ». Ne jugez-vous pas ceux qui sont *dedans*?» Ceci ne peut donc s'appliquer qu'à ceux qui se trouvent dans le giron de l'Eglise. «Mais ceux de dehors, Dieu les jugera». Il est dit de tous les croyants dans le vaste champ de la chrétienté: «par une seule offrande Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés»

(Hébreux 10). Ainsi le pouvoir donné à l'Eglise, de lier ou de délier les péchés, n'est que pour le temps présent et a un caractère purement administratif. Il consiste à mettre en pratique le divin principe de recevoir dans l'assemblée de Dieu des personnes qui ont rendu un suffisant témoignage de leur conversion, de leur saine doctrine, de la sainteté de leur vie; et aussi le droit de retrancher les pécheurs impénitents jusqu'à ce qu'ils soient rétablis par une sincère et profonde repentance.

Mais quelques-uns de nos lecteurs peuvent partager une opinion assez généralement reçue, que ce pouvoir n'a été donné qu'à Pierre et aux autres apôtres et qu'il a, par conséquent cessé d'exister. C'est là une erreur. Il est vrai qu'il n'a été donné en premier lieu qu'à Pierre, comme nous l'avons vu, et il fut sans doute exercé autrement pendant le temps des Apôtres que depuis lors; mais l'autorité demeure la même. C'est-à-dire, que l'Eglise a la même autorité maintenant quant à la discipline dans l'Assemblée, bien qu'elle n'ait plus la même puissance. La parole du Seigneur n'a pas varié. Un Apôtre seul avait le droit de parler comme Paul, 1 Corinthiens 5: «J'ai jugé — vous et mon esprit étant assemblés avec la puissance de notre Seigneur Jésus Christ — de livrer au nom de notre Seigneur Jésus Christ — celui qui a ainsi commis cette action, à Satan, pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus». C'était un acte d'autorité spirituelle et individuelle, et non pas le jugement de l'Eglise (\*). Le même Apôtre, en faisant allusion aux mêmes circonstances, dit à l'Assemblée: Otez d'entre vous-mêmes «le méchant». Le retranchement était l'acte, non seulement de l'Apôtre, mais de toute l'Assemblée. Dans ce cas, et de cette manière, les péchés de l'excommunié furent liés, bien qu'il fût évidemment un homme converti. Dans la 2<sup>e</sup> épître au chapitre 2, nous le trouvons pleinement réintégré. Sa repentance est acceptée par l'Assemblée; — ses péchés sont déliés. La joie qui déborde du coeur de l'Apôtre à cette occasion, et les exhortations qu'il adresse à l'Eglise sont de précieux enseignements pour tous ceux qui ont affaire avec le gouvernement des assemblées; et ont pour but de faire disparaître cette froide méfiance, avec laquelle un frère qui a failli n'est que trop souvent accueilli, quand il est de nouveau rétabli dans les privilèges de l'Assemblée. «C'est assez pour un tel homme de cette punition qui lui a été faite par la plupart d'entre vous, de sorte qu'au contraire vous devriez plutôt lui pardonner et le consoler, de peur qu'un tel homme ne soit accablé par une tristesse excessive. C'est pourquoi je vous exhorte de ratifier envers lui votre amour». Nous avons, dans cet incident à Corinthe, un exemple de ce que c'est que le gouvernement de l'Assemblée selon la volonté de Christ. «Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux».

(\*) Livrer à Satan est un acte de puissance — retrancher un méchant est un devoir imposé à toute assemblée fidèle. L'exclusion de l'Assemblée de Dieu est une chose très grave, et doit produire un grand trouble et une vraie douleur; mais livrer quelqu'un à Satan est un acte de puissance positive. Cela a été fait à l'égard de Job pour son bien. Cela a été fait aussi par Paul, 1 Corinthiens 5, bien qu'agissant dans l'Assemblée réunie, et pour la destruction de la chair. Et il le fait encore sans allusion à l'Assemblée, dans 1 Timothée 1 quant à Hyménée et Alexandre, «afin qu'ils apprennent à ne pas blasphémer». Toute discipline est pour la correction de l'individu, bien que ce soit en vue aussi de maintenir la sainteté de la maison de Dieu, et de purifier les consciences des saints.

## Le principe du gouvernement de l'Eglise subsiste toujours

Cela est vrai, mais la manière dont on peut mettre ces principes en pratique est encore pour plusieurs une question hérissée de difficultés innombrables. Eh bien! il faut tout simplement retourner à la parole de Dieu. Nous devrions pouvoir dire: «nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité» (2 Corinthiens 13: 8).

L'autorité administrative et la puissance dont nous parlons furent données, non seulement à Pierre et aux autres apôtres, mais aussi à l'Eglise. Dans Matthieu 18, nous voyons le principe, émis au chapitre 16, mis en oeuvre: «S'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée, et s'il ne veut pas écouter l'assemblée, qu'il te soit comme un homme des nations et un publicain. En vérité, je vous dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel; — car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux».

Nous apprenons ainsi que les actes de deux ou trois réunis au Nom de Christ reçoivent la même sanction divine que l'administration de Pierre. Et encore dans Jean 20, le Seigneur attribue la même autorité spirituelle aux disciples qu'aux apôtres, et cela sur le terrain de la résurrection où l'assemblée est unie d'une manière vivante à Christ, l'homme ressuscité. Ceci est de toute importance. «L'esprit de vie dans le Christ Jésus affranchit les disciples de la loi du péché et de la mort». L'église est bâtie sur ce rocher, savoir Christ ressuscité, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle».

«Le soir donc de ce jour-là, qui était le premier jour de la semaine étant arrivé, et les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, étant fermées, Jésus vint et se tint là au milieu d'eux. Et il leur dit: Paix vous soit! Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté: les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur. Jésus donc leur dit encore: Paix vous soit! Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit: Recevez l'Esprit saint. A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis; et à quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus». Le Seigneur ainsi forme et constitue la nouvelle création. Les disciples sont revêtus de paix et remplis de l'esprit de vie en Jésus Christ. Leur point de départ, comme messagers de Jésus, c'est son sépulcre vide, c'est-à-dire, du côté de la résurrection, et ils portent le message de la paix et de la vie éternelle à un monde écrasé sous le joug du péché, de la douleur et de la mort. Le principe du gouvernement intérieur est aussi clairement défini, et une administration, ainsi comprise, imprimera toujours à l'assemblée chrétienne un caractère distinctif et céleste, devant Dieu et devant les hommes.

## Le principe de la réception dans l'Assemblée

Ce principe devint être la base de tout rassemblement chrétien, il sera bon de nous rendre compte de son application au temps des apôtres. Il est permis de croire qu'ils en comprenaient la signification et la réalisation pratique.

Il ne semblait pas qu'à la Pentecôte et dans les jours qui suivirent, les nouveaux convertis fussent assujettis à aucun examen quant à la sincérité de leur foi. «Ceux qui reçurent la parole avec joie, furent baptisés, et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes». Le fait d'avoir reçu avec joie la parole leur donnait droit au baptême et à la communion, mais l'oeuvre était entièrement entre les mains de Christ. «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés». Aussi la tentative de tromperie, faite par Ananias et Sapphira, fut immédiatement découverte. Pierre agit comme il le devait. Mais le Saint Esprit était là dans toute sa majesté et dans sa puissance et l'apôtre le reconnaît. Aussi il dit à Ananias: «Comment Satan a-t-il rempli ton coeur pour que tu aies menti à l'Esprit Saint?» Mais cet état de choses fut de courte durée. Bientôt l'infirmité se manifesta, le Saint Esprit fut contristé, et il devint indispensable d'examiner ceux qui se présentaient, afin de savoir si leurs motifs, leur dessein, et leur état spirituel étaient en harmonie avec l'esprit de Christ. Nous nous trouvons maintenant dans l'état de choses décrit dans 2 Timothée 2. Nous ne devons être en communion qu'avec «ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur».

Un grand nombre de professants de nom étant entrés dans l'Eglise, il devint nécessaire d'user de prudence pour l'admission à la Cène. Il ne suffisait pas qu'on se déclarât soi-même converti, et que, sur la foi de cette simple affirmation, on demandât à être reçu dans l'Eglise. Il fallait que celui qui se présentait se soumit à être examiné par des chrétiens éclairés. La profession que fait un homme de sentir son péché, et d'être amené à la repentance envers Dieu, et à la foi au Seigneur Jésus, doit être soumise à l'examen de ceux qui ont fait les mêmes expériences. Admettant que la conversion soit évidente, il faut exercer, quant à la réception de l'individu, une pieuse vigilance, mêlée de tendresse, car il se peut qu'il y ait en lui, sans qu'il s'en rende compte, quelque chose de déshonorant pour Christ, de nuisible pour sa propre âme, et d'affaiblissant pour l'assemblée. Pour toutes ces choses le discernement spirituel est nécessaire. Et cette sollicitude, qui est pour le postulant une marque d'intérêt véritable, est aussi une précaution indispensable quant à l'honneur de Christ et à la pureté de la communion.

La communion chrétienne deviendrait impossible si les personnes étaient reçues uniquement d'après l'opinion qu'elles ont formées d'elles-mêmes. Les Actes (chapitre 9) nous montrent la réalisation pratique de ce principe dans l'histoire de l'apôtre Paul. Assurément, si lui ne pouvait pas être reçu sans un témoignage suffisant, qui a le droit de se formaliser? Sa position, il est vrai, était exceptionnelle, mais le fait peut nous servir d'exemple de ce que nous avançons.

Ananias à Damas et l'église à Jérusalem doutèrent de la réalité de la conversion de Saul, bien qu'elle fût miraculeuse. A la vérité, son inimitié déclarée contre le nom de Christ devait rendre les disciples d'autant plus circonspects. Ananias hésite à lui donner le baptême, avant d'être bien convaincu de sa conversion. Il consulte le Seigneur à cet égard; mais après avoir connu sa pensée, il va directement à Saul et, en lui donnant l'assurance que le même Jésus, qui lui était apparu sur le chemin de Damas, l'envoyait vers lui, Ananias



confirme la vérité de ce qui avait eu lieu. Saul est consolé, il recouvre la vue, et reçoit le baptême.

Nous avons ensuite l'action de l'église à Jérusalem. «Et étant arrivé à Jérusalem il cherchait à se joindre aux disciples. Mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple; mais Barnabas le prit, et le mena aux apôtres, et leur raconta comment dans le chemin il avait vu le Seigneur qui lui avait parlé et comment il avait parlé ouvertement à Damas au nom de Jésus». Ici, comme en tant d'autres occasions, Paul est en exemple à l'Eglise. Il est reçu dans l'Assemblée, en vertu du témoignage qui est rendu à la sincérité de sa foi; et c'est toujours ainsi que les postulants doivent y être admis. Mais tout en usant de vigilance, afin que les faux professants soient manifestés, n'oublions pas de traiter ceux qui sont faibles et timorés, avec patience et affection, pourvu qu'on trouve chez eux la vie de Christ, et une conduite qui y réponde (Romains 14; 15; 1 Corinthiens 5; 2 Corinthiens 2). Le sentier de l'Eglise sera toujours un sentier étroit.

Le Papisme a montré son entière perversité dans le funeste emploi qu'il a fait de la prérogative accordée à l'Eglise, de lier et de délier les péchés, et cet abus a été l'origine des abominations de l'absolution donnée par la prêtrise. Le Protestantisme, craignant peut-être tout ce qui pouvait avoir quelque ressemblance avec la religion de Rome, s'est jeté dans un autre extrême, et a presque aboli toute discipline. Le sentier de la foi est de suivre la parole du Seigneur.

Maintenant que nous avons déblayé le terrain quant aux grands principes fondamentaux de l'Eglise et du royaume, nous arrivons au jour de la Pentecôte. Ce jour est le point de départ de l'histoire de l'Eglise, que nous ne pourrons jamais comprendre à moins de nous rendre compte des principes du christianisme.

## Chapitre 2

### Le jour de la Pentecôte pleinement venu

La fête judaïque de la Pentecôte peut être appelée le jour de naissance de l'Eglise chrétienne. Elle était aussi le jour de la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, bien qu'il ne semble pas que les Juifs observassent un jour en commémoration de cet événement. Cinquante jours après la résurrection de notre Seigneur, l'Eglise fut formée, et son histoire commença. Les saints de l'Ancien Testament ne font point partie de l'Eglise du Nouveau Testament, qui n'a existé *de fait* que depuis la Pentecôte.

Tous les saints, depuis le commencement des temps, possèdent la vie éternelle; ils sont enfants du même Dieu et Père, et ils auront le même ciel pour demeure pendant l'éternité. Toutefois les saints de l'Ancien Testament appartiennent à une autre économie, ou plutôt à différentes dispensations qui ont existé et pris fin avant la venue du Christ. Les Ecritures nous retracent l'origine, le progrès, le déclin et la chute de chacune de ces économies, et chacune séparément sera en quelque sorte réfléchi ou représentée dans le

ciel, puisque chacun de ces saints, appartenant à ces diverses dispensations, y occupera une place spéciale. C'est pourquoi l'Apôtre, dans Hébreux 11, dit en parlant des hommes de foi de l'ancienne alliance: «Et tous ceux-ci ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu l'effet de la promesse, Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous». Assurément si Dieu parle de quelque chose de *meilleur* pour nous, il faut que ce soit aussi quelque chose de *différent*. Ne nous opposons pas à la Parole de Dieu. D'ailleurs le Seigneur, dans Matthieu 16, dit: «Sur ce Rocher *je bâtirai* mon Eglise». Et en même temps Il donne à Pierre les clefs pour ouvrir les portes de la nouvelle économie. Il n'avait pas encore commencé à bâtir son Eglise, et les portes du royaume n'avaient pas encore été ouvertes. Mais la distinction entre l'ancienne dispensation et la nouvelle sera plus clairement démontrée, quand nous parlerons des grands événements du jour de la Pentecôte. Nous commençons avec les types du Livre du Lévitique, chapitre 23.

Les enfants d'Israël reçurent l'ordre d'apporter au sacrificateur une gerbe des premiers fruits de leur moisson, afin qu'il la tournoyât devant l'Eternel et qu'elle fût *agréée* pour eux. Nous pensons que cette cérémonie, qui avait lieu le lendemain du sabbat juif qui suivait la Pâque, typifiait la résurrection de notre Seigneur, qui arriva le même jour, et l'acceptation du chrétien devant Dieu dans le Christ ressuscité: «Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur: Quand vous serez entrés au pays que je vous donne, et que vous en ferez (\*) la moisson, alors vous apporterez au sacrificateur une gerbe des premiers fruits de votre moisson; il balancera cette gerbe-là devant l'Eternel, afin qu'elle soit agréée pour nous; le sacrificateur la balancera le lendemain du sabbat» (comparez Matthieu 28 et Marc 16).

(\*) Non pas «aurez fait»; mais d'après Deutéronome 9: 16: «dès qu'on commencera à mettre la faucille dans les blés». (*Editeur*)

La fête de la Pentecôte avait lieu sept semaines ou sept sabbats complets, après que la gerbe avait été balancée devant l'Eternel. Cette cérémonie du tournoiement annonçait le premier jour de la moisson, en Judée; la Pentecôte indiquait la moisson entièrement terminée. Alors on célébrait une fête solennelle d'actions de grâces pour la moisson recueillie au grenier. Deux pains, faits avec la farine nouvelle et pétris avec du *levain*, caractérisaient cette fête. Les Israélites les apportaient *hors* de leurs demeures. On a parfois supposé que les deux pains préfiguraient la vocation de l'Eglise, comme composée de Juifs et de Gentils. Que cela soit ou non, le nombre deux est significatif. Pour établir un témoignage en Israël, il fallait deux témoins. Le levain, selon nous, indique le mal qui subsiste dans le croyant, et par conséquent aussi dans l'église, vue dans sa condition terrestre.

Avec la gerbe tournoyée, magnifique type du Christ ressuscité, on présentait des oblations de bonne odeur, mais on n'offrait aucun sacrifice pour le péché, tandis que les deux pains, types de ceux qui appartiennent à Christ, étaient accompagnés d'un sacrifice pour le péché. Le péché était là, il fallait un sacrifice pour le couvrir. Bien que le partait sacrifice de Christ suffise pleinement devant Dieu pour le mal inhérent à notre nature, aussi

bien que pour les péchés que chacun de nous commet; toutefois, le péché demeure en nous, et il en sera ainsi aussi longtemps que nous serons dans ce monde. Cette vérité est généralement admise, bien que tous ne comprennent pas la perfection de l'oeuvre du Christ.

Par une seule offrande le chrétien a été amené à la perfection, pour toujours, bien qu'il ait à s'humilier et à confesser devant Dieu chacun de ses manquements.

Le sens typique de la Pentecôte fut pleinement éclairci par la descente du Saint Esprit. Il descendit pour «rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» ([Jean 11: 52](#)). Par ce grand événement le système judaïque fut mis de côté, et le nouveau vase du témoignage — l'Eglise de Dieu — fut introduit. Observons maintenant l'ordre des événements.

D'abord, la résurrection et l'ascension de Christ.

## La résurrection et l'ascension de Christ

L'INCARNATION, LA CRUCIFIXION, LA RESURRECTION sont les trois grands faits sur lesquels repose le christianisme et l'Eglise. L'incarnation était nécessaire pour que la crucifixion eût lieu, et ces deux faits étaient nécessaires pour la résurrection. C'est une grande vérité, que le Christ est mort sur la croix pour nos péchés; mais il est également vrai que le croyant meurt aussi avec Lui dans sa mort (voyez Romains 6; Colossiens 2). La vie du chrétien est une vie de résurrection. L'Eglise est bâtie sur le Christ ressuscité. Aucune vérité ne peut être plus précieuse à la fois, et plus merveilleuse, que celle de l'incarnation et de la crucifixion; mais l'Eglise est associée avec Celui qui est ressuscité et glorifié.

Le chapitre 1 des Actes nous rapporte ce qui a trait à la résurrection et à l'ascension du Seigneur, ainsi qu'aux actions des apôtres avant la descente du Saint Esprit. Le Seigneur après avoir passé par la résurrection, parle et agit encore par le Saint Esprit. C'est par *le Saint Esprit*, qu'il donna des commandements aux apôtres qu'il avait choisis. Ceci est digne de toute notre attention, et nous pouvons en recueillir deux enseignements: Premièrement sur le caractère de notre union avec Christ; le Saint Esprit, qui est à la fois dans le chrétien et dans le Seigneur ressuscité, les unit ensemble: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec Lui» (1 Corinthiens 6: 17). Par un seul et même Esprit, ils sont unis. En second lieu, ce fait prouve cette importante vérité, que le Saint Esprit demeurera et agira aussi dans le chrétien, alors qu'il sera ressuscité. Alors l'Esprit n'aura plus, comme maintenant, à lutter contre la chair qui est en nous; alors Il ne sera plus jamais contristé ou entravé. Il nous conduira à la plénitude des joies célestes: l'heureux culte, le saint service, et toute la volonté de Dieu.

Le Seigneur ressuscité exhorte ensuite les disciples à attendre à Jérusalem «la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi; car Jean a baptisé avec de l'eau; mais vous serez baptisés de l'Esprit saint dans peu de jours». Il ne s'agit plus de promesses temporelles adressées à Israël, et réservées à d'autres temps. La promesse du Père

touchant le Saint Esprit était quelque chose de tout autre, et les conséquences en devaient être aussi complètement différentes.

Après avoir parlé aux disciples de bien des «choses qui regardent le royaume de Dieu», le Seigneur monte au ciel, et une nuée le déroba à leurs yeux. Le retour du Seigneur est en même temps clairement annoncé. «Et ayant dit ces choses, Il fut élevé de la terre comme ils regardaient, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux. Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent: Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce même Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». Il est évident, d'après ces paroles, qu'il monta *personnellement, visiblement, corporellement*, et qu'il reviendra *de la même manière*, — qu'il apparaîtra de nouveau sous les cieux et qu'il sera manifesté sur la terre, *personnellement, visiblement, corporellement*, mais alors ce sera en puissance et dans une grande gloire.

Les apôtres et les disciples avaient maintenant appris: 1° que Jésus avait été élevé de la terre au ciel; 2° Qu'il reviendrait sur cette terre. Et c'est sur ces deux grands faits que repose leur témoignage. Mais Jérusalem devait être le point de départ de leur ministère, et c'est là qu'ils devaient attendre la puissance d'en haut. Nous arrivons maintenant au second grand événement d'une importance capitale quant à la condition de l'homme ici-bas, le don du Saint Esprit. Maintenant, ce doit être, non plus seulement Dieu *pour nous*, ni Dieu *avec nous.*, mais Dieu *en nous*; et cela depuis le jour de la Pentecôte.

*CES ARTICLES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE ONT ETE LONGTEMPS INTERROMPUS, PARCE QUE LA CHERE SOEUR, QUI LES TRADUISAIT POUR NOUS DE L'ANGLAIS, EST ENTREE DANS LE REPOS DE DIEU, APRES UNE ASSEZ LONGUE ET DOULOUREUSE MALADIE.*

## La descente du Saint Esprit

Maintenant le temps était pleinement venu. La Rédemption était accomplie, — Dieu était glorifié, Christ à sa droite dans les cieux, et le Saint Esprit descend sur la terre. Dieu inaugure l'Eglise d'une manière digne de sa sagesse, de sa puissance et de sa gloire. Un miracle éclatant est opéré, un signe extérieur apparaît. Voici le récit de ce grand événement:

Actes des Apôtres 2: «*Et comme le jour de la Pentecôte était venu (\*), ils étaient tous d'un commun accord dans un même lieu. Et il se fit tout à coup un son du ciel, comme d'un vent violent et impétueux, et il remplit goule la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint, et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer*». Arrêtons-nous ici un moment, pour rappeler quelques pensées en rapport avec la descente du Saint Esprit et avec le déploiement de sa puissance dans cette journée d'une solennelle importance.

(\*) Ou plutôt *s'accomplissait*, comme le même verbe grec est traduit en Luc 9: 51. Ce qui allait se passer était l'accomplissement du type de l'ordonnance sur la fête de la Pentecôte. Voir le précédent article sur le même sujet (tome 10, page 388 et suivantes). (*Editeur*)

C'était d'abord comme accomplissement de la promesse du Père, que le Saint Esprit était envoyé du ciel. C'était là la grande vérité présentée par la Pentecôte. Il venait d'en haut pour demeurer dans l'Eglise, — place préparée pour Lui par l'aspersion du sang de Jésus Christ. C'était aussi l'accomplissement de la parole du Seigneur aux apôtres: «Vous serez baptisés de l'Esprit saint, dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5). Les disciples n'avaient probablement pas compris le sens de cette parole, mais maintenant elle était accomplie de fait. La doctrine d'un «seul corps» devait plus tard être pleinement révélée à Paul et par Paul, comme il le fait en 1 Corinthiens 12: 13: «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit».

Mais de plus, outre les divers dons dispensés pour l'oeuvre du Seigneur, nous avons ici quelque chose de personnel, personnel de la manière la plus heureuse, quelque chose d'entièrement nouveau sur la terre. Le Saint Esprit Lui-même descend pour habiter, non pas seulement dans l'Eglise, mais aussi dans chaque individu qui croit au Seigneur Jésus. Et, grâce à Dieu, ce fait des plus bénis est aussi vrai et réel aujourd'hui qu'il l'était alors. Le Consolateur demeure maintenant dans tout croyant qui se confie en l'oeuvre accomplie du Christ. Le Seigneur avait dit, en contemplant d'avance ce jour: «Il demeure *avec* vous, et il sera *en* vous». Ces deux grands effets de la présence de l'Esprit furent pleinement accomplis le jour de la Pentecôte. L'Esprit vint pour demeurer dans chaque fidèle et dans l'Eglise: et maintenant, quelle vérité bénie! nous savons que Dieu n'est pas seulement *pour* nous, mais qu'il est *avec* nous et *en* nous.

Lorsque Dieu «oignit d'Esprit saint et de puissance Jésus de Nazareth» (Actes des Apôtres 10: 38), l'Esprit apparut sous la forme d'une colombe — bel emblème de la pureté immaculée, de la douceur et de l'humilité de Jésus, qui ne devait point faire entendre sa voix dans les rues, ni briser le roseau froissé, ni éteindre le lumignon fumant (Matthieu 12: 19, 20; comp. Esaïe 42: 2, 3). Mais dans le cas des disciples attendant à Jérusalem, il en fut tout autrement. Le Saint Esprit descendit sur eux en langues séparées — en langues de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Il y avait là quelque chose de caractéristique. C'était la puissance de Dieu en témoignage — un témoignage qui devait se répandre au dehors, être porté non seulement à tout Israël, mais à toutes les nations de la terre. La parole de Dieu devait aussi *juger* tout ce à quoi elle parviendrait — c'étaient des *langues comme de feu*. Le jugement de Dieu sur l'homme à cause du péché a été judiciairement exprimé en la croix, et maintenant ce fait solennel doit être proclamé auprès et au loin par la puissance de l'Esprit saint. Néanmoins la grâce règne — elle règne par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur (Romains 5: 21). Le pardon est annoncé au coupable, le salut au perdu, la paix au troublé et le repos à celui qui est las. Tous ceux qui croient sont et seront à jamais bénis *dans* et *avec* un Christ ressuscité et glorifié.

Grands, en effet, doivent avoir été l'étonnement et la consternation du Sanhédrin et du peuple juif, à la réapparition, avec une telle puissance, des disciples de Jésus crucifié. Ils avaient sans doute pensé que, maintenant que le Maître s'en était allé, les disciples qui, pour la plupart, étaient des hommes du commun et sans éducation, ne pourraient rien faire d'eux-mêmes. Quelle ne dut donc pas être leur surprise en entendant ces hommes simples prêcher hardiment dans les rues de Jérusalem et opérer des centaines et des milliers de conversions à la religion de Jésus. Même au point de vue purement historique, cette scène offre un intérêt des plus palpitants, et les annales du monde ne présentent rien de pareil.

Jésus avait été crucifié; ses droits au titre de Messie, selon les notions populaires, avaient été ensevelis avec lui. Les soldats romains, qui gardaient son sépulcre, avaient été amenés, à prix d'argent, à répandre un rapport faux sur la disparition de son corps; l'agitation générale s'était sans doute calmée; la ville et le culte du temple avaient repris leur ancien train, comme si aucun grand événement n'avait eu lieu. Mais, du côté de Dieu, les choses ne devaient pas se passer ainsi tranquillement. Il attendait le temps déterminé pour affirmer les droits de son Fils, pour le glorifier sur le théâtre même de son humiliation; c'est ce qui eut lieu au matin du jour de la Pentecôte. De la façon la plus soudaine, la plus inattendue, les disciples dispersés de Jésus apparurent de nouveau avec une puissance miraculeuse; et ils accusent ouvertement les chefs et le peuple d'avoir pris Jésus le Nazaréen, de l'avoir jugé et crucifié; — ils leur déclarent qu'ils ont fait mourir leur propre Messie, mais que Dieu l'a ressuscité pour être Prince et Sauveur, et pour le faire asseoir à sa droite dans les cieux. «Là où le péché avait abondé, la grâce surabondait».

Rappelons encore que cette mémorable journée nous présente le contraste de la sentence prononcée à Babel; en effet, le salut est prêché dans les différents langages auxquels l'homme avait été condamné dans le juste déplaisir de Dieu. Cette oeuvre de Dieu, aussi prodigieuse que puissante, frappe la multitude; tous sont étonnés, confondus, et ils se demandent d'où peut venir cet étrange phénomène. Chacun, dans le dialecte du pays d'où il vient, entend de pauvres Galiléens parler des choses magnifiques de Dieu. Les Juifs, qui habitaient à Jérusalem, ne comprenant pas ces langues étrangères, se moquaient. Alors Pierre s'avançant leur expliqua dans leur propre langage et leur démontra par leurs propres Ecritures le vrai caractère de ce qui se passait sous leurs yeux.

## Premier appel de Pierre aux juifs

Voici ce que nous lisons sur ce sujet: «Or il y avait à Jérusalem des Juifs qui y séjournaient, hommes pieux, de toute nation qui est sous le ciel. Et le bruit de ceci s'étant répandu, une multitude s'assembla, et fut toute confondue de ce que chacun les entendait parler en sa propre langue. Et ils étaient tous hors d'eux-mêmes, et s'étonnaient, disant l'un à l'autre: Voici, tous ceux-ci qui parlent, ne sont-ils pas Galiléens? Et comment chacun de nous les entendons-nous dans notre propre dialecte, celui du pays dans lequel nous sommes nés? Parthes et Mèdes et Elamites, et nous qui habitons la Mésopotamie, la Judée et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et les quartiers de la

Libye qui sont près de Cyrène, et nous qui séjournons à Rome; tant Juifs que prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons annoncer dans nos langues les choses magnifiques de Dieu. Et ils étaient tous hors d'eux-mêmes et en perplexité, se disant l'un à l'autre: Que veut dire ceci? Et d'autres, se moquant, disaient: Ils sont pleins de vin doux. Et Pierre, s'étant levé avec les onze, éleva sa voix et leur parla: Hommes juifs, et vous tous qui habitez à Jérusalem, sachez ceci, et écoutez mes paroles; car ceux-ci ne sont pas ivres, comme vous pensez, puisque ce n'est que la troisième heure du jour»; c'est-à-dire, d'après notre manière de calculer, neuf heures du matin — l'heure de la prière dans le temple.

Ainsi Pierre se met en avant, et il explique aux Juifs que les choses merveilleuses qu'ils venaient de voir et d'entendre n'étaient pas le résultat de l'excitation, mais plutôt ce qu'ils auraient dû attendre d'après leurs propres écritures prophétiques. «C'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël». Mais remarquez que le *terrain*, sur lequel Pierre se tient pour prêcher avec tant de hardiesse, est le terrain de la *résurrection* et de l'*exaltation* du Christ. C'est ce qu'il importe de bien comprendre, parce que cela nous fait voir le fondement sur lequel repose l'Eglise, et nous indique quand et où commence son histoire. Cette fête de la Pentecôte nous montre le premier jour de l'existence de l'Eglise, la première page de son histoire et les premiers triomphes de la grâce ineffable de Dieu envers l'homme. «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, de quoi nous sommes tous témoins. Etant donc exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père le Saint Esprit promis, il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez.

Car David n'est pas monté dans les cieux; mais lui-même dit: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. Que toute la maison d'Israël sache donc certainement, que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié».

Citons ici quelques paroles d'un frère bien connu et apprécié parmi nous, sur les effets bénis du premier discours de Pierre et de la présence du Saint Esprit sur la terre:

«Il n'y avait pas seulement un changement moral, mais une puissance qui mettait de côté tous les motifs qui individualisaient ceux qui l'avaient reçue, en unissant ceux-ci comme une seule âme et dans une seule pensée. Ils suivaient constamment l'enseignement des apôtres; ils étaient en communion ensemble; ils rompaient le pain, et passaient leur temps en prières. Le sentiment de la présence de Dieu était puissant, et des prodiges et des signes s'opéraient par les mains des apôtres. Les croyants étaient unis par les liens les plus étroits, ils ne parlaient pas de leurs droits individuels; mais ils partageaient les uns avec les autres, et selon le besoin de chacun, ce qu'ils possédaient. Chaque jour ils étaient dans le temple, lieu où tout Israël accomplissait en public ses services religieux, et ils avaient leur propre service à part entre eux, rompant le pain journallement dans leurs maisons. Ils mangeaient avec joie et allégresse de coeur, louant Dieu et attirant sur eux la faveur du peuple qui les entourait. Ainsi l'Assemblée était formée, et le Seigneur y ajoutait chaque jour le résidu d'Israël, que Dieu voulait garder des jugements qui devaient fondre sur un peuple coupable du rejet du Fils de Dieu, leur Messie. Dieu transportait dans l'Assemblée,

ainsi reconnue de Lui par la présence du Saint Esprit, ceux qu'il épargnait en Israël. Un nouvel ordre de choses, caractérisé par la présence du Saint Esprit, avait commencé; et c'était dans l'Assemblée qui en constatait l'existence, que se trouvait la présence de Dieu. Cette assemblée formait la maison de Dieu, quoique l'ancien ordre de choses subsistât toujours, jusqu'à ce que le jugement fût exécuté.

«L'Assemblée donc était formée par la puissance du Saint Esprit descendu du ciel, et fondée sur le témoignage que Jésus Christ, qui avait été rejeté, était élevé au ciel, étant fait de la part de Dieu Seigneur et Christ; cette assemblée se composait du résidu juif, de ceux qui devaient être épargnés d'entre ce peuple, sauf à introduire les Gentils quand Dieu en appellerait (\*)».

(\*) Etudes sur la Parole. N.T. volume 3, pages 13 et 14.

C'est donc là l'Eglise de Dieu, un rassemblement de ceux que Dieu a appelés autour du nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de Dieu. L'amour gouverne et caractérise l'Assemblée récemment formée. Les éclatantes victoires, remportées par la grâce dans cette mémorable journée, attestaient pleinement la puissance du Seigneur exalté et la présence du Saint Esprit sur la terre. Trois mille âmes furent converties par une seule prédication. Ceux qui avaient été les ennemis déclarés du Seigneur, et qui avaient participé à son meurtre, étaient dans une horrible angoisse sous la puissance de la parole de Pierre. Alarmés à l'affreuse pensée d'avoir mis à mort leur propre Messie, Celui que Dieu, en la présence de qui ils étaient maintenant, avait exalté à sa droite dans le ciel, ils s'écrièrent: «*Hommes frères, que ferons-nous?*» Dans un certain sens, le Seigneur avait étendu de Sion le sceptre de sa force; il dominait au milieu de ses ennemis, et son peuple devenait un peuple de franche volonté, au jour de sa puissance (Psaumes 110).

Là-dessus, Pierre cherche à affermir la bonne oeuvre dans leurs âmes; — il cherche à humilier les Juifs orgueilleux et moqueurs. «Repentez-vous, dit-il, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés: et vous recevrez le don du Saint Esprit». Il ne dit pas simplement: «Croyez au Seigneur Jésus Christ, et vous serez sauvés»; quoique, de fait, la foi et la repentance doivent aller ensemble là où l'oeuvre est réelle. Mais, dans ce cas, Pierre insiste sur la repentance. Grande avait été leur culpabilité, et une oeuvre moralement profonde dans leurs consciences était nécessaire pour leur humiliation. Il faut qu'ils voient leur culpabilité avec les yeux de Dieu, et qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés aux pieds de Celui qu'ils ont rejeté et crucifié. Néanmoins tout était grâce. Leurs coeurs furent touchés; ils se placèrent avec Dieu contre eux-mêmes; ils se repentirent véritablement, furent pardonnés et reçurent le don du Saint Esprit. Maintenant ils sont les enfants de Dieu, ils ont la vie éternelle: le Saint Esprit habite en eux. La réalité de leur changement fut rendue manifeste par un changement complet de leur caractère: «Ceux donc qui reçurent sa parole avec joie furent baptisés; et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes. Et ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et dans la communion, et dans la fraction du pain, et dans les prières».



Le baptême, après la confession de foi; la réception dans l'Assemblée; la cène du Seigneur; la communion des saints, et la prière: telles étaient leurs observances caractéristiques. Pour le moment, cette prière du Seigneur: «que tous soient un» fut admirablement exaucée; car nous lisons dans le chapitre 4<sup>e</sup>: «Et la multitude de ceux qui avaient cru étaient *un* coeur et *une* âme; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux». Pour rester dans le cadre du sujet que nous traitons et pour continuer à le développer, nous passerons au chapitre dixième.

## La vocation des gentils

Corneille, le centenier ou capitaine romain, homme pieux, et ceux qui étaient avec lui sont maintenant reçus dans l'Assemblée de Dieu. Dans son premier discours (2: 39), Pierre avait déjà fait allusion à leur appel. Ici, il est sommé de Dieu, d'une manière spéciale et par des révélations spéciales de son conseil à ouvrir la porte à ces Gentils craignant Dieu. Jusqu'alors, l'Assemblée consistait essentiellement, sinon uniquement, en Juifs. Dieu, ayant égard à leurs préjugés nationaux, usait de ménagements avec son ancien peuple. «Corneille était un homme pieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant aussi beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu continuellement». Les Juifs ne pouvaient élever, personnellement, aucune objection contre la réception d'un tel homme. Ainsi Dieu est plein de tendresse et de miséricorde. Pierre ne pouvait conserver aucune espèce de doute sur la volonté divine. Dieu avait, miséricordieusement, fait taire ses raisonnements et surmonté ses répugnances, par ce doux reproche: «Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur».

Pierre se rend, quoique lentement; c'était pour lui une oeuvre d'une nature toute nouvelle; rien ne lui paraît surprenant comme la pensée, que des Gentils puissent être introduits dans la bénédiction, sans devenir Juifs ou sans se soumettre à aucune ordonnance judaïque. Pour Pierre, pour les Gentils, et en soi, c'était là un pas immense en avant; cela sape à leur racine même le Papisme, le Puseyisme, la succession apostolique et tous les systèmes d'ordonnances. Ce fait répand un torrent de lumière sur le caractère de la dispensation actuelle. Et Pierre ouvrant la bouche, dit: «En vérité, je comprends que Dieu n'a point d'égard à l'apparence des personnes; mais qu'en toute nation celui qui le craint, et qui pratique la justice, lui est agréable». Evidemment, il n'était plus nécessaire de devenir Juif, ou de se soumettre à des cérémonies et à des rites extérieurs, pour jouir des plus riches bénédictions du ciel. Sans l'imposition des mains d'un apôtre — quoique Pierre lui-même fût là, avec une puissance et une autorité divines — et avant d'avoir été baptisés d'eau, ils furent tous baptisés du Saint Esprit. Pendant que la Parole de Dieu tombait des lèvres de Pierre, l'Esprit saint tomba sur tous ceux qui l'avaient entendue. Avant cela, pourtant, une oeuvre bénie, par la grâce de Dieu, avait été commencée dans le coeur de Corneille: c'était une âme divinement réveillée.

Les opérations *vivifiantes* de l'Esprit sont tout autre chose que le fait *d'être scellé* de l'Esprit: avant que le Saint Esprit *puisse* sceller, il doit y avoir quelque chose pour Lui à *sceller*. Il ne peut mettre son sceau à notre vieille nature, il faut qu'il y ait une nouvelle nature à sceller, en sorte qu'il y a, dans l'histoire de tous les chrétiens, un moment où ils étaient réveillés, et pas encore scellés; mais tôt ou tard, l'oeuvre commencée sera complétée (Ephésiens 1: 13). Par exemple, le fils prodigue fut réveillé ou converti, quand il revint à lui-même et qu'il quitta le pays éloigné: mais il ne connaissait pas encore l'amour et la grâce du Père: et, partant, il n'avait pas encore la foi qui se repose tranquillement sur lui, comme étant la source de toute bénédiction. Il était légal et incrédule, bien que réveillé. Certainement il n'était pas scellé, ou au large et en paix quant à son pardon et à son acceptation, avant d'avoir reçu le baiser de la réconciliation, ou, comme diraient quelques-uns, *l'anneau*. La notion évangélique de *croire* comporte plus que le fait d'avoir souci du sort de son âme et de s'en occuper avec intérêt, quelque réel que soit ce fait. Un manque de foi, déshonorant pour le Christ, peut, pour un temps, accompagner une vraie oeuvre de Esprit de Dieu dans l'âme. Le fils prodigue croyait, sans doute, qu'il y avait quelque chose de bon pour lui dans la maison et dans le coeur de son père; c'est pourquoi il ose s'en approcher; mais, assurément, cette croyance est bien loin d'atteindre à l'idée évangélique de la foi. «Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33). Voilà la foi, et là où est cette foi, là est aussi le sceau de Dieu. Paul lui-même fut, au moins trois jours, livré à de profonds troubles d'âme, sans jouir de la paix et du repos que donne le sceau du Saint Esprit. «Il fut trois jours sans voir, et il ne mangea ni ne but» (Actes des Apôtres 9: 9). Mais revenons à notre sujet.

## Les gentils scellés

Remarquons bien ce fait important, en rapport avec l'introduction des Gentils: c'est qu'ils reçoivent le don du Saint Esprit simplement par la prédication de la Parole. A Jérusalem, les Juifs avaient été baptisés avant de recevoir le Saint Esprit. A Samarie, les Samaritains avaient non seulement été baptisés, mais deux apôtres, venus de Jérusalem, avaient prié pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit saint; puis ils leur avaient imposé les mains, et ils avaient reçu l'Esprit saint. Mais, à Césarée, sans baptême préalable, sans imposition des mains, sans prière, la plus précieuse bénédiction fut accordée aux Gentils; bien que la *doctrine* de l'Eglise comme corps de Christ ne fût pas encore révélée.

Cette grâce de Dieu envers les Gentils, au commencement de la dispensation actuelle, l'a dès lors toujours caractérisée. Nous ne sommes ni Juifs ni Samaritains, mais d'entre les Gentils. Aussi les voies de Dieu en grâce, et sa manière d'agir avec les Gentils ont une application spéciale pour nous.

*Prédication, foi, sceau, baptême*, tel est ici l'ordre divin des choses... Juifs, Gentils et Samaritains professaient de croire en Christ avant d'être baptisés. En effet, le baptême supposait la vie éternelle *possédée* par la foi, et non pas *communiquée* par cette observance, comme l'enseignent des Catholiques romains, et les Anglicans. «La grâce est

communiquée, disent ces derniers, la vie est communiquée par les sacrements, et seulement par eux; abstraction faite de tout exercice de l'intelligence de la part de l'individu amené ainsi à l'union. Le saint baptême est le moyen de conférer à celui qui le reçoit une vie éternelle et spirituelle».

De telles idées, il n'est pas besoin de le dire, sont entièrement opposées à l'Écriture. *Le baptême*, nous l'affirmons, ne *confère rien*. *La vie* est conférée par de tout autres moyens, comme les Écritures nous l'enseignent clairement. La régénération, ou la nouvelle naissance, est, dans tous les cas sans exception, opéré par le Saint Esprit, comme nous le lisons, dans 1 Pierre 1: 22, 23: «Ayant purifié nos âmes par *l'obéissance à la vérité par l'Esprit*, pour que vous ayez une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment d'un cœur pur, vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole de Dieu vivante et permanente». Ici, la vérité évangélique est considérée comme le *moyen*, et le Saint Esprit comme la *puissance*, dans la régénération. Christ ou Dieu en Christ devient le nouvel objet de l'âme. C'est par l'Esprit et par la vérité de Dieu que cet heureux changement s'est effectué. Ceux qui s'appuient sur le *baptême d'eau* comme moyen de l'effectuer, s'appuient, hélas! sur une grande illusion — une finale illusion.

Dans le cas des Gentils, dont nous nous occupons maintenant, il y avait en eux même *plus* que la vie, avant que le baptême leur fût administré. Ils *avaient le sceau de Dieu*. Le baptême est le signe d'une parfaite délivrance et du salut assuré au croyant par la mort et par la résurrection du Christ. Corneille avait la vie, il était pieux; mais il doit faire quérir Pierre pour entendre des paroles par lesquelles il serait sauvé — pleinement délivré. L'Ancien, comme le Nouveau Testament, enseigne cette vérité bénie de la manière la plus claire. Les Israélites, peuple typique, après avoir été amenés à Dieu et garantis, en Égypte, par le sang de l'agneau, furent baptisés par Moïse dans la nuée et dans la mer (1 Corinthiens 10: 2). C'est ainsi qu'ils furent *délivrés* de l'Égypte, et qu'ils virent *le salut* de Jéhovah. De même, Noé et sa famille furent sauvés *à travers* l'eau du déluge — non *par elle*. Ils avaient quitté l'ancien monde, passé au travers des eaux de la mort, et avaient abordé dans un état de choses entièrement nouveau. C'est la même figure, ou le même antitype, c'est-à-dire le baptême qui nous sauve maintenant... par la résurrection de Jésus Christ (Exode 14; 1 Pierre 3: 21).

Si quelqu'un demande quelle était donc la parole prêchée par Pierre, qui fut accompagnée d'une aussi remarquable bénédiction, nous répondrions: Il annonçait la paix par Jésus Christ, comme Seigneur de tous. Le Christ mort, ressuscité, élevé au ciel et glorifié: tel était le grand sujet de son témoignage, qu'il résume en ces mots: «*Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui, reçoit la rémission des péchés*». Suit la bénédiction, qui étonna fort les Juifs qui étaient là; mais ils s'inclinèrent et reconnurent la bonté de Dieu envers les Gentils. «*Comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole. Et les fidèles de la circoncision, qui étaient venus avec Pierre, s'étonnèrent de ce que le don du Saint Esprit était*

*répandu aussi sur les nations, car ils les entendaient parler en langues, et glorifier Dieu. Alors Pierre répondit: Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, pour que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui ont reçu comme nous l'Esprit saint? Et il commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer là quelques jours».*

Revenons maintenant un peu sur nos pas pour rappeler quelques-uns des principaux événements qui, dans l'ordre des temps, précèdent le chapitre 10.

## **Le premier martyr chrétien**

ETIENNE, diacre et évangéliste, est le premier disciple qui fut appelé à recevoir la couronne du martyr pour le nom de Jésus. Il est à la tête de la noble armée des martyrs ou témoins du Seigneur, dont il est un fidèle imitateur. Ferme et invariable dans sa foi, courageux et intrépide devant ses accusateurs, fidèlement agressif dans sa défense devant le sanhédrin; exempt de toute animosité dans ses plus hardies assertions, plein de charité envers tous les hommes, il scelle son témoignage de son sang et s'endort en Jésus.

A quelques égards, Etienne ressemble au Seigneur lui-même. «Seigneur Jésus reçois mon esprit», rappelle: «Père! entre tes mains, je remets mon esprit» (Luc 23: 46). De même: «Seigneur, ne leur impute point ce péché», répond à: «Père, pardonne-leur: car ils ne savent ce qu'ils font» (ibid. verset 34): seulement Etienne n'allègue pas, à leur décharge, leur ignorance.

Nous avons déjà vu, que soit au dedans soit au dehors la jeune assemblée était agitée par des troubles. Il est vrai, la parole de Dieu croissait, des multitudes étaient converties, et une grande foule de sacrificeurs obéissait à la foi. Mais les Hellénistes (Juifs d'origine grecque) murmuraient contre les Hébreux (natifs de la Judée), parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier. Cela donna lieu à la nomination de sept diacres (Actes des Apôtres 6). D'après leurs noms, qui nous sont donnés, il paraîtrait que les sept élus étaient des Grecs — tous du parti de ceux qui se plaignaient: ainsi l'Esprit de Dieu dirigeait l'assemblée dans la grâce. Etienne fut le premier de ces diacres, et en lui, premièrement, se réalisa cette parole de l'apôtre: «Ceux (il s'agit des diacres ou serviteurs de l'assemblée) qui ont bien servi acquièrent un bon degré pour eux et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus» (1 Timothée 3: 13). Il était plein de grâce et de puissance, et faisait parmi le peuple des prodiges et de grands miracles. L'énergie du Saint Esprit fut tout particulièrement manifeste en Etienne.

Il y avait à Jérusalem diverses synagogues, en rapport avec les diverses catégories de Juifs. C'étaient celles des Libertins, des Cyrénéens, des Alexandrins etc. qui s'opposaient à Etienne; mais «ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait». Il s'ensuivit ce qui est ordinairement arrivé avec les confesseurs de Jésus dans tous les temps: incapables de lui répondre, ils l'accusèrent devant le conseil. De faux témoins sont subornés qui affirment l'avoir entendu «proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu; et dire que Jésus, ce Nazaréen, détruirait ce lieu-ci, et changerait les coutumes

que Moïse leur avait enseignées». L'affaire fut portée devant le Sanhédrin — où les débats ont lieu; mais que durent penser les juges d'Etienne, quand ils virent son visage resplendissant, comme le visage d'un ange?

Nous avons sous les yeux (Actes des Apôtres 7) le noble et courageux discours d'Etienne aux chefs de la nation, pour lesquels il devait être à la fois convainquant, angoissant et accablant. Sans aucun doute, c'était là, dans la bouche d'Etienne, le témoignage du Saint Esprit aux Juifs; et ce qu'il y avait de plus humiliant pour les Juifs orgueilleux, c'était d'entendre leur jugement et leur condamnation dénoncés par les lèvres d'un Helléniste. Mais l'Esprit de Dieu, quand il n'est pas entravé par les arrangements humains, agit et opère par celui qu'il veut.

Dans un langage ferme et hardi, Etienne récapitule les principaux points de l'histoire nationale de ses auditeurs. Il rappelle surtout l'histoire de Joseph et celle de Moïse. Le premier, leurs pères l'ont vendu aux Gentils; le second, ils l'ont repoussé comme chef et comme juge sur eux. Il leur reproche ensuite de résister toujours à l'Esprit saint — de transgresser continuellement la loi — et d'avoir maintenant livré et mis à mort le *Juste*. Ici, ce fidèle témoin de Christ fut interrompu; on ne lui permit pas de continuer et de finir son allocution. Trop fidèle image de la manière dont les martyrs ont été traités dès lors. Les murmures, l'indignation, la fureur du Sanhédrin dépassaient toute idée. «En entendant ces choses, ils frémissaient de rage dans leurs coeurs, ils grinçaient les dents contre lui». Au lieu de poursuivre son discours, il se tourne en extase vers le Seigneur, ayant les yeux attachés sur le ciel — la demeure et le centre de rassemblement de tous les rachetés.

«Voici, dit-il, je vois les cieux ouverts». Il était plein du Saint Esprit — les cieux s'ouvrent sur lui, et il voit le Fils de l'homme se tenant-là, prêt à recevoir son esprit. «Telle est donc, comme on l'a dit, la position du vrai croyant — céleste sur la terre, — en présence du monde qui a rejeté le Christ, du monde meurtrier. Le croyant, vivant dans la mort, voit, par la puissance de l'Esprit, dans le ciel, et le Fils de l'homme à la droite de Dieu. Etienne ne dit pas qu'il voie Jésus; l'Esprit présente Jésus dans le caractère de Fils de l'homme. Précieux témoignage pour l'homme! Ce n'est pas à la gloire qu'Etienne rend témoignage, mais au Fils de l'homme dans la gloire le ciel étant ouvert... Quant à l'objet de la foi, et à la position du croyant, la scène qui est devant nous est définitivement caractéristique (\*)!

(\*) Etudes sur la Parole N.T. volume 3, pages 31, 32, 35.

Nous avons parcouru la première section de l'histoire de l'Eglise; nous l'avons fait avec d'autant plus de soin que, en général, les histoires de l'Eglise commencent à une époque subséquente. La plupart d'entre elles débutent où finit l'Ecriture; au moins quant aux détails. Aucune que nous connaissions ne se relie au seizième chapitre de Matthieu, et il en est peu qui se livrent à un examen des Actes des Apôtres, seule portion de cette Histoire, après tout, qui impose la foi et qui ait un droit absolu à notre obéissance.

Au huitième chapitre, nous lisons que le Saint Esprit agissait avec efficace par Philippe, dans la Samarie, après avoir, pour ainsi dire, quitté Jérusalem. Cela forme une époque

distincte dans l'histoire de l'Eglise, surtout quant à sa connexité avec Jérusalem. Laissons, pour le moment, les Juifs furieux et persécuteurs, et suivons les voies de l'Esprit dans la ville de Samarie. Mais, auparavant, jetons un coup d'oeil sur ce que quelques-uns ont appelé la *troisième persécution*.

[\(Suite prochainement, Dieu voulant\)](#)

## Chapitre 3

### Les disciples persécutés et dispersés

Après la mort d'Etienne, il s'éleva une grande persécution contre les disciples qui étaient à Jérusalem (Actes des Apôtres 8). Les chefs des Juifs paraissaient avoir remporté une victoire sur eux, ce qui les excita à poursuivre leur apparent triomphe avec une extrême violence. Mais Dieu, qui est au-dessus de tous, et qui sait contenir les passions soulevées des hommes, fit tourner leur opposition à l'accomplissement de sa volonté.

On n'avait pas encore appris la vérité de ce proverbe: «Le sang des martyrs est la semence de l'Eglise». Dans le cas du premier et du plus éminent des martyrs, ce proverbe fut pleinement réalisé. Mais durant ces dix-huit siècles, les hommes n'ont guère appris ou cru ce fait purement historique. Généralement parlant, la persécution a fait avancer la cause qu'elle cherchait à combattre. Cela se trouve vrai en général, quelles qu'aient été les formes de l'opposition et de la persécution, qui produisaient chez les chrétiens résistance, décision et fermeté dans la foi. Des âmes timides, il est vrai, ont pu, pour un temps, être amenées à l'apostasie par la persécution, mais on en a vu souvent se relever par une profonde repentance et déployer ensuite, dans leurs derniers moments, le plus grand courage, en endurant avec joie les souffrances les plus douloureuses. Or, les disciples de Jésus doivent s'attendre à la persécution, sous une forme ou sous une autre. Ils sont exhortés à charger *chaque jour* leur croix et à suivre leur Sauveur. C'est là une pierre de touche de la sincérité de notre foi — de la pureté de nos motifs — de la force de notre affection pour Christ et du degré de notre confiance en lui.

Ceux dont le coeur n'est pas vraiment attaché à Christ succomberont nécessairement dans un temps de persécution. Mais l'amour peut beaucoup *souffrir* pour celui qui en est l'objet, quand il ne peut faire rien autre. C'est ce que nous voyons en *perfection* dans le Seigneur lui-même, il *souffrit* la croix — cela venait de Dieu; il *méprisa* la honte — cela venait des hommes. C'est au milieu de la honte et des souffrances de la croix que toute l'intensité de son amour fut manifestée et qu'il triompha de tout. Rien ne put détourner de son objet cet amour qui était plus fort que la mort. Ici, comme en tout, il nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Puissions-nous être toujours trouvés les suivant fidèlement!

L'histoire de l'Eglise, dans les Actes, nous apprend que l'effet immédiat du martyr d'Etienne fut la promulgation de la vérité, que ses persécuteurs avaient cherché à arrêter.

Les impressions produites par un tel témoin et par une telle mort doivent avoir été accablantes pour ses ennemis et convaincantes pour les esprits réfléchis et sans préjugés. Le dernier degré de la cruauté humaine, c'est la mort; mais, chose merveilleuse, la foi chrétienne, dans sa première épreuve, se montra plus forte que la mort, et que la mort sous son aspect le plus effrayant. Voilà ce dont les adversaires furent témoins, et ce qu'ils ne durent jamais oublier ensuite. Etienne était sur le *Rocher*, et les portes de l'enfer ne purent prévaloir contre lui.

A cette occasion, tous les disciples de l'assemblée à Jérusalem furent dispersés; et ils allaient çà et là annonçant la parole. Comme la nuée qui fuit devant le vent, portant ses pluies rafraîchissantes aux terres desséchées, les disciples, chassés de Jérusalem par la persécution, portaient les eaux de la vie aux âmes altérées dans les pays lointains. «Or en ce temps-là, il y eut une grande persécution contre l'assemblée qui était à Jérusalem; et tous furent dispersés dans les contrées de la Judée et de la Samarie, excepté les apôtres». Quelques historiens considèrent le fait, que les apôtres demeurèrent à Jérusalem quand les disciples s'enfuirent, comme une preuve de leur plus grande fermeté et de leur fidélité à la cause du Christ; quant à nous, nous sommes disposés à en juger différemment et à y voir plutôt un *manquement*, une faute, que de la *fidélité*. La commission qu'ils avaient reçue du Seigneur portait: «Allez donc, faites disciples toutes les nations, les (*eux*, les disciples) baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit». Il leur avait dit aussi: «Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre» (Matthieu 10: 23). A en juger par ce que nous dit l'histoire des Ecritures, la commission donnée par le Seigneur ne fut jamais accomplie par les douze. Néanmoins, Dieu se montra puissant en Paul envers les Gentils, et en Pierre envers les Juifs.

Le Saint Esprit quitte maintenant Jérusalem, quant à la manifestation extérieure de sa puissance — vérité bien solennelle! Mais aussi, cette ville coupable préférerait le patronage de Rome à la puissance de résurrection de son Messie. «Que faisons-nous? disaient les Juifs, car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ôteront et notre lieu et notre nation» (Jean 11: 47, 48). Ils avaient rejeté le Messie dans son humiliation, et maintenant ils rejettent le témoignage rendu par le Saint Esprit à son exaltation. Ils comblaient la mesure de leur iniquité, et la colère venait sur eux au dernier terme. Mais pour le moment, notre tâche plus douce, en retraçant l'histoire de l'Eglise, c'est de suivre le Saint Esprit dans ses voies en Samarie. Son chemin est le *fil d'argent* de la grâce salutaire en de précieuses âmes.

## Les triomphes de l'évangile en Samarie

Philippe, le diacre, évidemment rapproché d'Etienne, non seulement par son office, mais aussi par son zèle et son énergie, descend dans la Samarie. Le Saint Esprit opère par lui. Dans la sagesse des voies du Seigneur, la Samarie *méprisée* est le premier lieu, en dehors de la Judée, où l'Evangile fut prêché par les témoins de son choix. «Et Philippe, étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha le Christ. Et les foules, d'un commun

accord, étaient attentives aux choses que Philippe disait, les écoutant et voyant les miracles qu'il faisait... et il y eut une grande joie dans cette ville-là». Un grand nombre crurent et furent baptisés, tant hommes que femmes. Même Simon le magicien reconnut la présence d'une puissance fort au-dessus de la sienne, et céda à la force et au courant de l'oeuvre de l'Esprit dans les autres, quoique la vérité n'eût pas pénétré son propre coeur ou sa conscience.

Mais puisque nous sommes ainsi transportés dans une autre contrée, il peut être bon de dire quelques mots sur l'histoire de ce pays.

La Terre Sainte, plus intéressante, moralement et historiquement, qu'aucun autre pays de la terre, est d'une fort petite étendue. Ce n'est qu'une bande de territoire, occupant une surface moins considérable que celle de la Suisse, d'environ 70 lieues ou 340 kilomètres de long, et 40 lieues ou 190 kilomètres de large. La partie septentrionale est la Galilée; celle du centre, la Samarie; celle du midi, la Judée. Tout exigüe qu'elle soit *physiquement*, elle a été le théâtre des plus importants événements de l'histoire du monde. C'est là que le Sauveur naquit, vécut et fut crucifié — là qu'il fut enseveli et qu'il ressuscita. C'est là aussi que ses apôtres et ses premiers martyrs véquirent, rendirent témoignage et souffrirent; là que le premier discours évangélique fut prêché, là que la première église fut fondée.

Le pays, occupé jadis par Israël, était situé entre les anciens empires d'Assyrie et d'Égypte. De là viennent, dans l'Ancien Testament, les fréquentes allusions au «roi du Nord» et au «roi du Midi». Il dut à sa position de servir souvent de champ de bataille à ces puissants empires, et nous savons qu'il sera encore la scène de leur dernier et suprême conflit (Daniel 11).

L'on s'est laissé entraîner à tant de superstitions relativement à la Terre Sainte, qu'elle est devenue l'objet de l'ambition des peuples, et l'occasion de guerres de religion, dès les premiers siècles du christianisme. Qui pourrait calculer le sang qui a été répandu, et les richesses qui ont été dépensées dans ces plaines sacrées? — et tout cela, pouvons-nous ajouter, sous l'apparence d'un grand zèle religieux, ou plutôt sous les bannières de la Croix et du Croissant. Ce même pays a été aussi un objet de grande attraction pour des voyageurs de tout genre et de toutes nations. Le chrétien, l'historien, l'antiquaire l'ont étudié avec soin et ont publié les découvertes qu'ils y ont faites. Déjà depuis les jours d'Abraham, ç'a été la contrée la plus intéressante et la plus attrayante sur la surface de la terre. Pour celui qui étudie et connaît la Prophétie, l'histoire future de cette terre est même plus intéressante encore que celle de son passé. Il sait que le jour vient, où ce pays tout entier sera de nouveau peuplé par les douze tribus d'Israël, et rempli de la gloire et de la majesté de leur Messie. Alors elles seront reconnues comme le peuple métropolitain de la terre. Mais revenons à la Samarie, pour y contempler encore la vie nouvelle et la joie qui s'y manifestent.

Par la bénédiction de Dieu, les Samaritains furent prompts à recevoir l'évangile prêché par Philippe. Les effets de la vérité, accueillie ainsi en simplicité, furent immédiats et des



plus bénis: «Il y eut une grande joie dans cette ville-là», et plusieurs furent baptisés. Tels doivent toujours être les effets de l'évangile, quand il est reçu par la foi, à moins qu'il n'y ait quelque empêchement en nous-mêmes. Là où il y a une vraie simplicité de foi, là doit se trouver aussi une vraie paix, une foi sincère, et une heureuse obéissance. La puissance de l'évangile sur un peuple qui, pendant des siècles, avait résisté aux sommations du Judaïsme, fut ainsi mise en relief. Ce que la loi n'avait pu faire à cet égard, l'évangile l'accomplissait. La Samarie était une conquête que toute l'énergie du Judaïsme n'avait jamais été capable de faire. C'était un nouveau et glorieux triomphe de l'évangile. La subjugation spirituelle du monde appartenait à l'Eglise.

## Jérusalem et la Samarie unies par l'évangile

L'amère jalousie qui existait entre Juifs et Samaritains avait été, pendant longtemps, proverbiale; aussi lisons-nous: «Les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains» (Jean 4: 9). Mais maintenant, grâce à l'évangile de la paix, cette racine d'amertume disparaît. Néanmoins, selon la sagesse des voies de Dieu, les Samaritains doivent attendre pour recevoir la bénédiction la plus signalée de l'évangile, que des croyants juifs, des apôtres venus de Jérusalem, aient prié pour eux et leur aient imposé les mains. Rien de plus intéressant que ce fait, quand nous tenons compte de la rivalité religieuse qui les avait si longtemps divisés. Si les Samaritains n'eussent pas reçu, fort à propos, cette leçon d'humilité, ils auraient pu continuer à vouloir maintenir leur orgueilleuse indépendance de Jérusalem. Mais le Seigneur ne voulait pas qu'il en fût ainsi. Les Samaritains avaient cru, ils s'étaient réjouis, ils avaient été baptisés, mais ils n'avaient pas reçu le Saint Esprit. «Or les apôtres, qui étaient à Jérusalem, avant entendu que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant descendus, prièrent pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit saint... Puis ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit saint».

La grande idée, exprimée par l'imposition des mains, c'est *l'identification*, et *l'unité* est la grande idée liée au don du Saint Esprit. Ce sont d'immenses faits en rapport avec les progrès de l'Eglise. La Samarie est ainsi amenée à une heureuse association avec son ancienne rivale, elle devient *une* avec l'assemblée de Jérusalem. Nous ne trouvons jamais, dans les pensées révélées de Dieu, la moindre notion d'une assemblée indépendante des autres. Si chacune d'elles eût été bénie séparément et indépendamment de l'autre, leur rivalité aurait pu devenir plus grande que jamais. Mais il n'en devait plus être ainsi: «Ni sur cette montagne, ni à Jérusalem»; mais *une seule Tête dans le ciel, un seul corps sur la terre, un seul Esprit, une seule famille rachetée, adorant le Père en Esprit et en vérité, car le Père en cherche de tels qui l'adorent*.

Sur l'origine du peuple et du culte mélangé des Samaritains, lisez 2 Rois 17. Ils n'étaient que des demi-Juifs, quoiqu'ils se glorifiasent de leur descendance de Jacob (Jean 4: 12). Ils recevaient comme sacrés les cinq livres de Moïse, mais ils rejetaient le reste de la Bible. Ils étaient circoncis, ils observaient la loi à leur manière, et attendaient la venue d'un Messie. La visite que le Seigneur fit parmi eux présente le plus touchant intérêt (Jean 4). Le puits,

sur lequel il se reposa, est, dit-on, situé dans une vallée entre les deux fameuses montagnes d'Ebal et de Guérizim, sur lesquelles la loi fut lue. Sur cette dernière colline s'élevait le temple rival des Samaritains, qui avait si longtemps affligé les Juifs zélés, par son audacieuse opposition au seul sanctuaire choisi par l'Eternel, sur le mont Morijah.

## L'eunuque éthiopien reçoit l'évangile

Philippe est maintenant appelé à laisser son oeuvre heureuse et bénie dans la Samarie, et à descendre à Gaza — un désert; pour y annoncer l'évangile à un seul individu. Assurément, il y a, dans ce fait, une leçon d'une profonde importance pour l'évangéliste, leçon qui est bien digne que nous la considérions un instant.

Le prédicateur, sur une scène de réveil et de conversions, telle que celle qui se passait dans la Samarie, doit nécessairement prendre un grand intérêt à son oeuvre. Dieu met son sceau sur le ministère de la Parole et sanctionne les réunions par sa présence. L'oeuvre du Seigneur est en prospérité. L'évangéliste est entouré de respect et d'affection, et ses enfants dans la foi s'attendent naturellement à lui pour recevoir plus de lumières, plus d'instruction quant à leur marche. Comment peut-il quitter un tel champ de travail? demanderont plusieurs — comment pourrait-il à bon droit le laisser? Seulement, répondons-nous, dans le cas où le Seigneur l'appellerait à le faire, comme il le fit au sujet de Philippe. Mais comment un tel serviteur de Dieu peut-il le savoir *aujourd'hui*, attendu que les anges et l'Esprit ne lui parlent pas comme à Philippe? — Quoique n'étant pas conduit de cette manière, il n'en devrait pas moins s'attendre à la direction de Dieu. La foi doit être son guide. Les circonstances ne peuvent nous guider sûrement; elles peuvent servir à nous reprendre et à corriger notre marche, mais c'est l'oeil de Dieu qui doit être notre guide. «Je te guiderai de mon oeil», telle est la promesse: «Je te rendrai sage, je le montrerai le chemin dans lequel tu dois marcher» (Psaumes 32).

Le Seigneur seul connaît ce qui vaut le mieux pour son serviteur et pour son oeuvre. L'évangéliste, dans une position telle que celle de Philippe, peut être exposé au danger de s'occuper de sa propre importance personnelle. De là vient la nécessité de changer la place de son service.

Lève-toi, dit l'ange du Seigneur à Philippe, et t'en va vers le midi, au chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, lequel est désert. Et lui, se levant., s'en alla. Et voici, un Ethiopien, eunuque, homme puissant à la cour de Candace, reine des Ethiopiens, intendant de tous ses trésors, et qui était venu pour adorer à Jérusalem, s'en retournait et, assis dans son chariot, il lisait le prophète Esaïe. Et l'Esprit dit à Philippe: Approche-toi, et te joins à ce chariot» (Actes des Apôtres 8: 26-40).

Il est beau de voir, dans cette occasion, l'obéissance immédiate et implicite de Philippe. Il ne soulève point d'objection sur la différence qu'il y avait entre la Samarie et Gaza — entre le fait de laisser un vaste champ de travail et celui de s'en aller dans un lieu désert, pour parler du salut à *une seule personne*. Mais l'Esprit de Dieu était avec Philippe.

Ainsi l'évangéliste devrait toujours désirer de suivre la conduite de l'Esprit. Par manque de discernement spirituel, un prédicateur peut demeurer dans un endroit après que l'Esprit a cessé d'y agir, et ainsi il y travaille en vain.

Dieu, dans sa providence, prend soin de son serviteur; il envoie un ange pour lui indiquer le chemin qu'il doit prendre. Mais quand il s'agit de l'évangile et de son action sur les âmes, c'est l'Esprit qui prend la direction. «Et l'Esprit dit à Philippe: Approche-toi, et te joins à ce chariot». Dans toute l'histoire de l'Eglise, il n'est peut-être rien de plus intéressant que cette scène sur le chemin de Gaza. L'ange et l'Esprit de Dieu accompagnent l'évangéliste: le premier, représentant la providence de Dieu qui désigne la route qu'il doit suivre; le dernier, représentant la puissance spirituelle dans son action directe sur les âmes. Comme il en était alors, il en est de même aujourd'hui; bien que nous soyons plus enclins à penser à la direction de l'Esprit qu'à celle de la Providence. Puisse-nous nous confier en Dieu pour toutes choses! Il ne change pas.

Dans la personne du trésorier de la reine, l'évangile trouve maintenant accès jusqu'au centre de l'Abyssinie. L'eunuque croit, est baptisé et, tout joyeux, il continua son chemin; ce qu'il avait cherché en vain à Jérusalem, après avoir fait, dans ce but, un long voyage, il le trouve dans le désert. Bel exemple de la grâce évangélique! La brebis perdue est trouvée dans le désert, et c'est dans le désert que jaillissent les eaux de la vie. L'Ethiopien est aussi un bel exemple d'une âme anxieuse. Seul et inoccupé, il lit le prophète Esaïe. Il médite sur la prophétie relative à l'Agneau de Dieu souffrant sans ouvrir la bouche. Mais l'heure de la lumière et de la délivrance était venue. Philippe explique le prophète, — l'eunuque est enseigné de Dieu — il croit — aussitôt il désire le baptême, et il s'en retourne chez lui, rempli de la joie du salut. Pourrait-il là se taire sur ce qu'il a trouvé? Certainement non, un homme d'un tel caractère et ayant une telle influence, aurait aussi toute espèce d'occasions de propager la vérité. Mais comme l'Ecriture et même l'histoire gardent le silence sur les résultats de sa mission, nous n'en dirons rien de plus.

L'Esprit continue d'accompagner Philippe. Il l'emporte, et Philippe se trouve à Azot. Il évangélise toutes les villes jusqu'à Césarée.

Une nouvelle ère dans l'histoire de l'Eglise commence à poindre. Un nouvel ouvrier entre sur la scène — ouvrier, à beaucoup d'égards, le plus remarquable qui ait jamais servi le Seigneur et son Eglise.

## Abraham et Lot

---

Genèse 18 – 19 par Darby J.N. ME 1869 page 311

La destruction de Sodome et de Gomorrhe est une figure de ce qui aura lieu quand le Seigneur viendra. Les hommes se conduisaient comme si le monde devait durer toujours; et tel est encore maintenant le grand péché du monde et ce qui signale l'incrédulité du coeur (2 Pierre 3).

Les hommes prennent toutes sortes de mesures en vue de l'avenir; et cependant, depuis la mort de Jésus, le monde ne peut pas compter sur un seul jour. Dieu attend que l'iniquité de la terre arrive à son comble, qu'elle soit mise à découvert et entièrement manifestée, avant d'exercer le jugement, et le monde se prévaut de cette patience de Dieu: «Parce que la sentence contre les mauvaises oeuvres ne s'exécute point incontinent, à cause de cela le coeur des hommes est plein au-dedans d'eux-mêmes d'envie de mal faire» (Ecclésiaste 8: 11). C'est là toujours le principe et la façon d'agir de l'incrédulité; ce fut l'histoire des hommes avant le déluge et celle des villes maudites de la plaine (Luc 17: 26-30).

L'Eglise, le chrétien, n'ont proprement qu'un seul objet, savoir Christ dans le ciel; c'est pourquoi ils sont appelés à être séparés de coeur de toutes choses ici-bas, Abraham, en tant qu'il était étranger et forain sur la terre, est le type des fidèles (Hébreux 11). Il vit les promesses de loin; il en fut convaincu; il les saisit et fit profession d'être ici-bas un étranger; et à l'égard de tels hommes Dieu n'a pas honte d'être appelé «leur Dieu». Il aurait honte de reconnaître pour son peuple ceux qui font du monde leur patrie. «Et en effet s'ils se fussent souvenus de celle dont ils étaient sortis, ils auraient eu du temps pour y retourner. Mais maintenant ils désirent une meilleure patrie, c'est-à-dire une céleste; c'est *pourquoi Dieu* n'a point honte d'eux, savoir d'être appelé leur Dieu» (Hébreux 11). Abraham ne possédait qu'un sépulcre dans le pays de Canaan. Comme il suivait Dieu en général avec fidélité, Dieu prenait un intérêt particulier en lui. Abraham est appelé «l'ami de Dieu» (Jacques 2). Ses mouvements ne dénotent aucune incertitude: il sort d'Ur des Chaldéens; plus tard lui et les siens quittent Charan; «Ils partirent pour venir au pays de Canaan, auquel ils entrèrent» (Genèse 12).

La femme de Lot, au contraire («Souvenez-vous de la femme de Lot» Luc 17: 3), abandonne Sodome quant au corps, mais non de coeur, et le Sauveur remet en mémoire son jugement. Auquel des deux, d'Abraham ou de la femme de Lot, la chrétienté ressemble-t-elle? Le peuple de Dieu n'est pas dans une condition où Dieu puisse l'avouer, s'il ne dit pas ce qu'Abraham disait, s'il ne le dit pas en fait et en vérité.

Dieu communique sa pensée à Abraham et Abraham répond selon sa mesure à une pareille grâce de la part de Dieu. Il ne fait pas comme au chapitre 15: il ne demande ici rien pour lui-même, mais il intercède pour d'autres. Il n'y a pas de tableau plus charmant que

celui qui ouvre le chapitre 18 de la Genèse; — ce tableau que l'incrédule profane par son misérable matérialisme, montrant ainsi combien il est moralement incapable d'apprécier la condescendance pleine de grâce de Dieu envers «son ami». «Abraham n'a pas fait cela», (Jean 8). Accoutumé aux voies et aux paroles de Dieu il a promptement conscience de la présence divine; toutefois il attend, avec une convenance parfaite qu'il plaise au Seigneur de se dévoiler lui-même, et en attendant il agit avec une instinctive et touchante déférence.

Une semblable intimité n'était pas seulement parfaitement appropriée à l'état d'enfance de l'homme dans les bénédictions révélées de Dieu; mais elle était l'avant-coureur de celles-ci, et préparait Abraham pour apprendre les glorieux privilèges qui lui étaient réservés; elle le formait par-dessus tout à cette précieuse communion qui se réjouit dans le bonheur *d'autrui* et sympathise avec les souffrances *d'autrui*. Par cette intimité Dieu assurait Abraham de son intérêt et de la confiance qu'il avait en lui, et cela d'une manière à laquelle il ne pouvait pas se méprendre. «Et l'Eternel dit: Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire, puisque Abraham doit certainement devenir une nation grande et puissante, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui? Car je le connais et je sais qu'il commandera à ses enfants et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Eternel pour faire ce qui est juste et droit, afin que l'Eternel fasse venir sur Abraham tout ce qu'il lui a dit» (Genèse 18: 17-19). — Abraham jouit des rapports les plus intimes avec Jéhovah qui lui révèle ses conseils; et qui non seulement lui parle de nouveau et avec plus de clarté, de la semence promise, mais il apprend de Dieu la destruction imminente de Sodome.

*Maintenant* Dieu a manifesté d'autres moyens plus riches et plus spirituels pour assurer nos coeurs de son amour; mais *alors* rien n'était plus approprié que ses voies envers Abraham. Dieu apparaît à Abraham dans la plaine de Mamré; il vient jusqu'à la porte de sa tente; il s'entretient et marche avec lui. Dieu voulait affermir le coeur de Abraham pratiquement, et il y réussit, nous n'avons pas besoin de le dire: l'intercession d'Abraham auprès de Jéhovah le prouve. — Pour nous, Dieu, dans son infinie grâce, a pourvu à quelque chose de meilleur encore: il est venu et s'est manifesté Lui-même en Jésus; et nous avons la certitude que, dans l'Homme Christ Jésus, nous avons quelqu'un qui intercède continuellement pour nous; oui, nous nous voyons en Jésus dans la présence de Dieu, et par le Saint Esprit nous avons une intimité avec Dieu, dont même Abraham ne jouissait pas et ne pouvait pas jouir, parce que le fondement sur lequel seul elle est rendue possible n'était pas encore posé. — Il est plus que probable que nous avons fait peu de progrès pour ce qui est de faire usage de cette proximité avec Dieu à laquelle nous avons été amenés. Cependant tel est notre privilège permanent; et bien que ce ne soit pas une chose palpable et visible, la réalité de cette intimité n'en est pas moindre. Les conseils de Dieu nous sont révélés dans sa Parole, et le Saint Esprit nous est donné, pour nous les faire connaître et nous en faire jouir. Ce qui nous manque, c'est la foi simple et ferme de Abraham.

Abraham ne craint pas la présence de Jéhovah; une pareille crainte est l'effet du péché. Si nous avons vu la gloire de Dieu en la face de Jésus Christ, la présence divine nous devient douce et précieuse; nous y trouvons une force et une assurance complètes. Le connaître

*Lui* est vraiment la vie éternelle, et sa présence nous rend heureux d'une joie la plus profonde possible.

Lorsqu'une âme est dans cet état de confiance, Dieu fait part de ses pensées, comme ici il traite Abraham comme son ami, lui communiquant même ce qui concerne le monde. Avec un ami nous ne parlons pas simplement d'affaires, mais de ce que nous avons sur le coeur. L'intercession est le fruit de la révélation de Dieu et de la communion avec lui. Abraham séparé du monde est sur la montagne avec le Seigneur, converse avec lui du jugement qui va tomber sur le monde à ses pieds. L'église est, d'une manière encore plus positive et plus entière, séparée du monde pour Dieu et aimée de Lui: Dieu confie à l'église ses pensées; non seulement ce qu'il veut faire pour elle, mais ce qui est réservé au monde. Le Fils de l'homme va juger les vivants aussi bien que les morts, et Dieu nous l'a dit.

Dieu montre au monde la plus grande patience. Il attend; il n'est pas tardif comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement, mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance ([2 Pierre 3](#)). Si son amour est déployé envers nous d'une manière plus spirituelle et qui dépasse ce que goûtèrent les pères, sa longue attente envers le monde coupable est aussi plus marquée.

Si un homme était appelé à gouverner le monde il ne pourrait pas supporter une heure son ingratitude et sa perversité. Dieu amène son ami à entrer, à un certain degré, dans sa propre patience; et même il la reproduit pour ainsi dire en lui. Les anges, sous une forme humaine, regardent et marchent vers Sodome; mais Abraham se tint encore devant l'Eternel. — Telle est aussi la part de l'église, savoir de se tenir devant le Seigneur et d'apprendre de lui ses desseins et ses pensées. L'église est familière avec son amour pour elle et avec la conscience de cet amour. Elle intercède pour le monde, dans l'espoir qu'il y a encore lieu à la miséricorde. Le coeur vit au-dessus des circonstances au milieu desquelles il se trouve et compte sur l'amour qui est en Dieu. Si nous ne pouvons pas intercéder pour quelqu'un, le péché est plus fort que notre foi. Quand nous sommes pratiquement près de Dieu, l'Esprit qui voit le péché intercède pour le pécheur.

Abraham se tut (versets 32, 33), «et l'Eternel s'en alla quand il eût achevé de parler avec Abraham»; mais il fit au delà de ce que Abraham avait demandé. Il retira Lot de Sodome et le sauva. Rien ne pouvait se faire avant que Lot fût en sûreté (Genèse 19: 16-22). L'oeil de Dieu était sur lui. Quelle bénédiction de pouvoir compter sur son amour pour les justes!

Abraham persévéra dans son intercession, quoiqu'il n'ait pas su discerner la plénitude de la miséricorde de Dieu. Nous ne savons pas, comme Dieu le sait, tout ce que Dieu va faire; cependant nous pouvons intercéder avec foi. Abraham s'enhardit à mesure qu'il demande; sa confiance grandit et en définitive il connaît Dieu bien mieux qu'auparavant. La paix de Dieu gardait son coeur. Le fruit de tout cela nous est présenté au chapitre 19 (versets 27, 28), où nous voyons Abraham se rendre de bon matin au lieu où il s'était tenu devant le Seigneur, et regarder vers la plaine qui fumait maintenant comme une fournaise.

De loin et de haut il contemple les effets de la destruction. Telle est notre position si nous sommes célestes; c'est ainsi que nous voyons le jugement des méchants.

Lot et ses filles avaient été épargnés; sauvés comme à travers le feu, non à leur bonheur, mais par les soins fidèles et la tendre miséricorde du Seigneur. C'était son infidélité, qui avait amené Lot à Sodome; c'étaient ses convoitises non mortifiées pour les choses agréables du monde. «Et Lot élevant ses yeux vit toute la plaine du Jourdain qui, avant que l'Eternel eût détruit Sodome et Gomorrhe, était arrosée partout, — comme le jardin de l'Eternel. — *Et Lot choisit pour lui toute la plaine du Jourdain*» (Genèse 13); ensuite «il dressa ses tentes *jusqu'à Sodome*»; plus tard il «demeura *dans Sodome*» (Genèse 14); et la veille de la destruction de la ville, «il était *assis dans la porte de Sodome*» (Genèse 19); à la place d'honneur, là! Triste exemple du croyant dont les pensées sont aux choses de la terre dans le chemin du déclin! De pareils hommes déshonorent le Seigneur et se transpercent eux-mêmes de beaucoup de douleurs.

## Jésus, le chef et le consommateur de la foi

---

Hébreux 11-12 par Darby J.N. ME 1869 page 318

Tous les témoins pour Dieu, dont nous parle le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, sont là pour nous encourager dans le chemin de la foi; mais il y a une différence entre eux et Jésus; aussi l'apôtre distingue Jésus entre tous.

Prenez Abraham qui, par la foi, séjourna dans le pays de la promesse comme dans une terre étrangère, ou Isaac qui bénit Jacob et Esaü à l'égard des choses à venir, ou Jacob sur son lit de mort où il bénit et adora, ils ont tous couru leur course avant Jésus; — mais en Jésus nous avons un témoin bien plus glorieux et en outre, il y a en lui la grâce qui nous soutient pendant la course. C'est pourquoi en regardant à Jésus, nous trouvons à la fois un motif et une source infaillible de force. Nous voyons en Jésus l'amour qui le conduisit à prendre cette place pour nous, lui qui, «lorsqu'il a mis ses propres brebis dehors, marche devant elles» (Jean 10); car s'il y a une course à courir, il nous faut un «précurseur», et en Jésus nous en avons un qui a marché devant nous et est devenu le Chef et le Consommateur de la foi: en fixant les yeux sur lui nous trouvons de la force pour nos âmes. Tandis qu'Abraham et tous ceux qui sont venus après lui occupèrent, dans leur petite mesure, leurs places respectives, Christ a fourni toute entière la carrière de la foi.

Il n'y a pas de situation dans laquelle je puisse me trouver, pas d'épreuves que je puisse avoir à endurer, par lesquelles Christ n'ait pas passé et dont il n'ait triomphé. J'ai ainsi en lui quelqu'un qui se présente dans le caractère dont j'ai besoin. Je trouve en lui quelqu'un qui sait quelle grâce est nécessaire et qui la fournira, car il a vaincu et me dit: «Aie bon courage, j'ai vaincu le monde» (Jean 16), non pas: «tu vaincras», mais «*moi j'ai vaincu*». Il en fut ainsi dans le cas de l'aveugle-né qui fut jeté hors de la synagogue (Jean 9: 34 et suivants); et pourquoi? Parce que Jésus avait été jeté dehors avant lui. Et maintenant nous apprenons que, quelque violente que soit la tempête, elle ne fait que nous rejeter plus complètement sur Christ, en sorte que ce qui aurait été une épreuve cruelle, devient le moyen de nous pousser d'autant plus près de Lui.

Tout ce qui détourne nos yeux de Christ n'est qu'un empêchement à ce que nous courions la course qui nous est proposée. Si Christ est devenu l'objet de l'âme, rejetons tout fardeau. Si je cours, un manteau, quelque confortable qu'il soit, ne peut que me gêner et il faut que j'en sois débarrassé; c'est un fardeau et il m'empêcherait de courir. Il ne me faut rien qui puisse embarrasser mes pieds. Si je regarde à Jésus dans la course qui m'est proposée, il faut que je rejette loin le manteau: autrement, il paraîtrait étrange que je me défisse d'un vêtement aussi utile. Il y a plus: quelque encouragement que puisse nous donner l'histoire des fidèles témoins qui précèdent dans le chapitre 12, c'est sur Jésus, le Témoin fidèle et véritable que notre regard doit être fixé. Il n'y a pas d'épreuve ou de



difficulté qu'il n'ait traversée avant moi, et dans laquelle il n'ait trouvé ses ressources en Dieu le Père. Il fournira à mon coeur la grâce dont j'ai besoin.

Il y avait ces deux caractères dans la vie de Christ ici-bas: d'abord il se tenait dans une dépendance constante de son Père, comme il a dit: «Je vis à cause du Père» (Jean 6). Le nouvel homme est toujours un homme dépendant. Du moment que *nous* sortons de la position de la dépendance, nous sommes dans la chair. Ce n'est pas par notre propre vie que nous vivons véritablement (car en réalité, nous n'avons que la mort), mais par Christ, en nous nourrissant de lui. Dans le sens le plus élevé possible Christ marchait dans la dépendance du Père, et à cause de la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix, ayant méprisé la honte. Secondement, les affections de Christ n'étaient pas divisées. Nous ne voyons jamais que quelque *nouvel objet* ait été révélé à Christ, de manière à l'engager à poursuivre son chemin de fidélité. Pour Paul et Etienne, en revanche, la gloire leur fut révélée qui les rendit capables d'endurer les souffrances; car lorsque le ciel fut ouvert à Etienne, le Seigneur lui apparut dans la gloire, comme plus tard il apparut à Saul de Tarse. Mais quand les cieux s'ouvrirent sur Jésus, aucun objet ne lui fut présenté; au contraire, *Lui-même, il était l'objet* du ciel; le Saint Esprit descend sur lui et la voix du Père lui dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3). Ainsi c'est toujours à la même Personne du Seigneur que le témoignage est rendu. L'apôtre fait ressortir ici la valeur de Christ dans l'abaissement dans lequel il est venu, mais il ne perd jamais de vue la gloire de Celui qui est venu ainsi. Ainsi quand je vois Christ au baptême de Jean, je le vois dans la position la plus basse (sauf d'une autre manière à la croix); et le trouvant là, je trouve toute la divine compassion de son cœur.

## Morts au péché, non pas à la création

---

ME 1869 page 332

Quand Christ reviendra et prendra possession de ce monde, le gouvernera et le bénira, il entre sur la scène comme étant Lui-même ressuscité, mais on ne peut guère appeler ce monde alors la «nouvelle création». Le lien de vie en Christ avec ce monde a été brisé, c'est pourquoi nous devrions craindre un peu de parler de Lui comme étant lié avec ce monde à quelque époque que ce soit, quoiqu'il y soit venu comme un homme tenté, né de femme, à cause de la passion de la mort et participant (parapljs°wv) de la chair et du sang. Mais il dit: «Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde»; et ailleurs: «Vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut; vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde» (Jean 17: 14; 8: 23).

Or si, dans la cène, c'est dans la mort que Christ nous est présenté et c'est de *Lui* que nous nous souvenons, — comme effet, cela implique que nous sommes morts à ce monde, car nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Mais je ne puis admettre d'une manière aussi absolue que chaque chrétien soit, selon l'Écriture, mort à la vieille création. Nous attendons l'adoption, la rédemption de notre corps (Romains 8: 23). L'Écriture présente comme une chose désirable qu'un homme vive absolument dans la puissance de l'Esprit et ne connaisse rien d'autre. Cependant: «Celui qui se marie fait bien» (1 Corinthiens 8: 38). De quelle création cela est-il? Et celui qui défend qu'on se marie fait une très mauvaise action (comparez 1 Timothée 4: 3).

Je vois deux choses: la première, c'est que la part de Dieu dans la vieille création est encore pleinement reconnue, le mariage comme «au commencement», les enfants, la nature aimable; — le Seigneur aima le jeune homme quand il le regarda (Marc 10); et puis, en second lieu, une puissance introduite qui est entièrement au-dessus et au dehors de la vieille création. Si quelqu'un vit entièrement selon cette puissance, c'est très bien, mais condamner absolument la première création, c'est condamner Dieu. Le péché est entré dans le monde et a souillé la création, il a apporté ainsi les difficultés, les soucis, l'affliction dans la chair. Cela est vrai; mais Dieu avait établi un ordre au commencement et Dieu reconnaît ce qu'il a établi jusqu'à ce qu'il introduise quelque chose de nouveau.

Que nous soyons morts au péché, au monde, à la loi, cela je le trouve dans l'Écriture, mais non pas que nous soyons morts à la vieille création. C'est là la place de tout chrétien; il a à se tenir pour tel; mais Dieu ne dit pas qu'il soit mort à la vieille création, car elle est la création de Dieu. «Toute créature de Dieu est bonne» (1 Timothée 3: 4). Vivre au-dessus d'elle dans son état présent, c'est très bien, et mieux si cela nous est *donné* (1 Corinthiens 7: 7, 17; comparez Matthieu 19: 11); mais que nous soyons morts à la première création et que tout lien entre nous et elle soit brisé, n'est pas vrai, tant que nous sommes dans le corps. L'Écriture ne parle pas ainsi, et l'Écriture est beaucoup plus sage que nous ne

sommes. Il y a une nouvelle création et comme étant en Christ nous sommes de cette création nouvelle, des prémices même de cette création, «de ses créatures» (Jacques 1: 18), ou, tout au moins, une nouvelle création: (cainÑ ct°siv) (2 Corinthiens 5: 17).

Cette expression: «c'est (non pas: il est) une nouvelle création», est très singulière; elle affirme seulement l'existence et le caractère de la nouvelle création pour quelqu'un qui est en Christ, mais ensuite, quand un peu plus loin nous lisons que Christ mourut, il n'est pas question qu'il soit mort à la vieille création, mais il est dit que Lui qui n'a pas connu le péché a été fait péché, et ailleurs que «en ce qu'il est mort, il est mort une fois au péché» (2 Corinthiens 5: 21; Romains 6: 10).

Il est sage et prudent de ne pas aller plus loin que ce qui est écrit. Que de nouvelles vérités et une grande puissance enflent nos voiles, c'est bien; mais elles pourraient porter nos esprits, si nous nous confions en elles et dans les conséquences que nous en tirons, contre des rochers cachés sous la surface. La parole de Dieu nous tient en échec ou plutôt nous garde dans la vraie et sûre voie. La première intention peut être juste, mais quand on lui laisse prendre un autre caractère et qu'on se fie à sa pensée, on peut tomber dans l'impiété ouverte, le résultat ordinaire de la confiance de l'esprit humain en lui-même.

Il est bien humiliant de penser comment toujours, d'abord, ce que Dieu a établi a été gâté et corrompu! Nous avons seulement la puissance du bien au milieu du mal jusqu'à ce que le Seigneur vienne: quand il n'y a pas la puissance, il y a le repos. Mais Philadelphie caractérise notre état: et à mesure que la vérité se répand, la fermeté dans la marche et l'attente de Christ (non pas seulement la doctrine de la venue) sera la pierre de touche. Le dévouement, la pensée du ciel sont les choses que nous devons rechercher. Les vierges folles étaient réveillées avec les vierges sages, mais non pas prêtes. Je ne doute pas que les doctrines que nous professons pénètrent et se répandent largement; mais c'est une autre chose d'avoir le coeur dans le ciel et de se retirer du mal sur la terre.

## Fragment d'une lettre à un serviteur de Dieu, qui avait perdu la paix avec Dieu et puis l'avait retrouvée

---

Darby J.N. ME 1869 page 335

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle vraie joie cela a été pour moi que d'apprendre que vous avez reçu la paix: aussi je ne veux renvoyer ma réponse à votre lettre. Lorsque Dieu nous a dépouillés de nous-mêmes, il n'a (dans sa bonté) qu'à nous donner la paix: c'est ce qui se voit partout dans la Parole. Une fois l'âme *dans le vrai* devant Dieu, il y a pour elle toujours «la grâce», et rien que la grâce.

Mais maintenant que vous en êtes là, sans douter de l'amour de Dieu, il y a quelques précautions à prendre, vu la manière dont vous avez été *secoué*. Je suis bien aise que vous trembliez à l'idée que vous pourriez perdre votre bonheur. C'est une chose sérieuse, quelle que soit la bonté de Dieu, que de trouver la paix avec un Dieu de sainteté. Christ a fait la paix; mais il veut que nous sentions ce que c'est que d'en avoir besoin, afin que nous le connaissions. Nos coeurs sont tellement rusés et méchants, qu'à la suite de la paix vient la négligence. Nous craignons le péché auparavant, et maintenant que nous sommes déchargés de ce lourd fardeau, nous marchons non seulement plus facilement, mais, hélas, souvent légèrement en avant. Jouissez devant Dieu, et non pas sans Dieu, de la paix qu'il vous a donnée; réjouissez-vous en tremblant. C'est le moyen de conserver la paix par la grâce.

En outre, faites bien attention de ne jamais rien dire qui dépasse votre expérience: rien n'est plus important pour notre propre âme.

Ne laissez pas non plus l'oeuvre vous entraîner à vous occuper d'autrui de manière à vous négliger vous-même. C'est devant Dieu que vous avez trouvé la paix; c'est devant Dieu aussi qu'on garde la paix, dans le sens de la jouissance de la vraie assurance de sa faveur. «Sois attentif», dit l'apôtre, «à toi-même et à l'enseignement; persévère en ces choses, car en faisant cela tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4: 16). Si vous faites ainsi, ce sera une leçon pour les frères et une leçon plus réelle que beaucoup de prédications. Oui, cher frère, par-dessus tout gardez votre âme devant Dieu.

Ne pensez pas que l'oeuvre dépende de vous; voyez qu'elle a été faite sans vous. Cela ne veut pas dire que ce ne soit pas une grande bénédiction que de travailler à l'oeuvre du Seigneur, mais quand nous le faisons, nous le faisons en disant que nous sommes des serviteurs et en sentant que c'est Dieu qui fait l'oeuvre toute entière. Travaillez donc; édifiez les autres; mais ne travaillez pas au delà de votre communion. Rien ne serait plus propre à vous faire perdre la paix. Cherchez à marcher «dans la crainte du Seigneur»; c'est le commencement de la sagesse, c'est ce qui accompagne «la consolation du Saint Esprit» dans les Actes.

D'un autre côté, ne soyez pas surpris ni découragé, si vous ne sentez pas toujours toute la joie que vous avez éprouvée au commencement. Il y a des choses plus profondes dans la joie de cette première satisfaction, parce qu'elles tiennent plus immédiatement à la communion de Dieu lui-même; mais en tant qu'en nous, il est de la nature humaine que la première impression s'affaiblisse. Ne vous contentez pas de cela. Cherchez à ce qu'elle soit remplacée par une communion plus profonde, une révélation plus complète de Dieu, mais ne vous découragez pas.

Reposez-vous sur ce que Christ est, et non sur ce que vous en sentez; c'est là que vous avez trouvé la paix, c'est là qu'elle se garde...

## Sur le dépouillement de soi-même

---

Darby J.N. ME 1869 page 338

Je doute que vous ayez jamais été dépouillé de vous même, de manière à vous reposer dans une sainte humilité sur une justice autre que la vôtre, «la justice *de Dieu*», mais qui est la vôtre par la foi. Ce dépouillement de soi-même est une oeuvre profonde opérée par Dieu et par la révélation de ce qu'il est. La conviction particulière du péché et la découverte de notre misère dans la lutte contre lui ne sont que le moyen d'y arriver. Quand j'ai trouvé que le résultat de mes efforts pour atteindre à la sainteté, efforts qui ne peuvent pas manquer dans une âme vivifiée, n'est que la découverte, que je ne l'atteins pas, je suis forcé (arrivé dans mes haillons en la présence de Dieu qui ne veut autre chose en nous, dans sa maison, qu'une parfaite conformité à Christ) de me soumettre à ce que Dieu soit à mon cou, et moi encore dans mes haillons, et que Dieu me revête (parce que cela lui plaît dans sa grâce) de la «meilleure robe», de Christ lui-même, qui n'était à moi, ni avant mon péché ni après, pas plus la robe d'Adam innocent que d'Adam pécheur, mais qui a été et qui, est dans les trésors de Dieu pour ceux qui sont appelés par la grâce. *Ensuite*, je suis appelé à marcher comme un fils de la maison, c'est-à-dire, comme Christ a marché. Si l'on manque, on se le reproche mille fois plus que lorsqu'on était encore dehors, espérant entrer dans la maison; mais la question de savoir si je suis de la maison n'est pas soulevée; c'est parce que j'en suis que le péché a un caractère si horrible à mes yeux, si inconséquent avec ce que je suis, moi enfant de Dieu ainsi vêtu, — si horrible, quand je pense à ce que Christ a souffert à cause de ce péché.

Dieu vous parle maintenant par les circonstances qu'il vous fait traverser: Soyez sûr que c'est en amour qu'il vous conduit ainsi et parce qu'il vous aime. Souvenez-vous que Christ est votre justice *de la part de Dieu*; mais la justice d'une âme convaincue de deux choses, d'abord qu'elle n'a point de justice, et ensuite qu'elle a besoin de justice, besoin d'être en paix avec Dieu, — besoin produit par la conscience de son péché sans la velléité d'un désir que Dieu fût moins saint qu'il n'est.

C'est pourquoi j'ai dit que c'est une oeuvre profonde; — elle rend l'âme simple, mais elle ne la trouve pas telle. Je ne m'attends pas à ce que vous vous en rendiez compte intellectuellement, mais à ce que la chose se fasse et que vous vous trouviez dépouillé de vous-même par la découverte du péché, appuyé sur la justice de Dieu qu'il a faite «nôtre», en nous donnant Christ, notre précieux Sauveur. Paix vous soit donc au nom de ce précieux sang qui purifie de tout péché! Veillez, et regardez vers Dieu en lui ouvrant tout votre coeur dans une entière confiance. C'est là ce qui met la vérité dans l'âme et il en est digne par sa bonté parfaite envers nous.

## Réponses à des correspondants

---

ME 1869 page 339

Un cher frère, S.R. à T., nous demande ce que nous pensons de ces «chiens» de Philippiens 3: 2 et Apocalypse 22: 15, ou quelle classe de personnes ils figurent. Le chien était un animal déclaré impur par la Loi de Moïse, il était méprisé et l'est encore dans tout l'Orient. Le nom de «chien» était un terme d'injure donné par les Juifs à tous les incirconcis, comme, de nos jours encore, les Turcs appellent de ce nom tous les chrétiens. Il est parfois employé dans ce sens, en quelques passages de l'Ancien Testament; voyez, par exemple, 1 Samuel 17: 43; 2 Samuel 3: 8; 9: 8; 16: 9; 2 Rois 8: 13.

Dans les grandes maisons à Rome, il y avait souvent un chien attaché dans une niche près de l'entrée; et sur la muraille on lisait cette inscription: «Prenez garde au chien» (*cave canem*) pour engager ceux qui entraient à se tenir à distance. L'apôtre Paul, alors à Rome, emploie la même expression pour mettre en garde les saints de Philippes contre l'influence pernicieuse de mauvais ouvriers qui, comme ceux qui avaient troublé les Galates, prêchaient, comme nécessaires au salut, la circoncision et d'autres institutions légales, se confiant ainsi et se glorifiant dans la chair, c'est-à-dire ici, dans des ordonnances tout extérieures qui avaient pu être jadis des privilèges pour les Israélites, mais qui maintenant devenaient une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus et devaient être estimées comme des ordures par celui qui avait gagné Christ.

Ces ouvriers, Paul les appelle des «chiens», comme étant des gens sans pudeur, immoraux et misérables; ou comme ressemblant aux faux prophètes dont parle Esaïe, (56: 10, 11), «sentinelles aveugles qui ne savent rien, *chiens* muets qui ne peuvent aboyer... *chiens* goulus... pasteurs sans intelligence», dormant eux-mêmes et laissant les troupeaux s'endormir dans l'indifférence et dans le péché. Dans Apocalypse 22: 15, les premiers qui sont exclus de la sainte Cité sont appelés «les chiens»; on voit par le contexte qu'il faut entendre par là des hommes immoraux et dissolus. De même dans Matthieu 7: 6 : «Ne donnez point les choses saintes aux *chiens*», en y ajoutant peut-être l'idée de hargneux et violents; ainsi que dans Psaume 22: 16, 20, où l'Esprit prophétique, fait dire, mille ans d'avance, au Seigneur Jésus sur la croix: «Des *chiens* m'ont environné... délivre ma personne du pouvoir des chiens». Salomon et l'apôtre Pierre après lui comparent les hommes, qui ont paru retirés des souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus Christ, et qui se laissent de nouveau enlacer et vaincre par elles, *au chien* qui retourne à ce qu'il a vomi (Proverbes 26: 11; 2 Pierre 2: 22).

## André et Philippe

---

«Viens et vois» ME 1869 page 350

Il n'y a pas d'occupation plus douce que celle de suivre, sous la conduite du Saint Esprit, le développement de l'amour divin. Tout cet amour se concentre dans la personne du Seigneur, non seulement en trouvant son expression parfaite en Jésus, mais aussi en attirant à Jésus toutes les affections de ses rachetés.

Il faut que l'amour, de quelque espèce qu'il soit, ait un objet digne de lui qui le captive. S'il s'agit de l'amour humain, celui d'une mère, par exemple, il faut qu'il y ait un enfant pour manifester les expressions de cet amour: S'il n'y a pas d'enfant, je ne dis pas que les affections n'existent plus, mais elles ne se manifestent pas; et il n'est pas possible de les reconnaître, parce qu'elles sont cachées, endormies, pour le temps.

Si, au contraire, l'enfant est dans les bras de sa mère, l'affection de cette mère pour son enfant s'exprime à chaque instant de mille manières, et il est impossible de douter qu'elle soit mère de cet enfant-là.

Il en est de même de l'amour divin, il lui faut un objet digne de lui, qui lui convienne pour l'engager à s'exprimer. Cet objet, c'est Christ.

Lui est l'empreinte de la personne de Dieu (Hébreux 1: 3); et «Dieu est amour» (1 Jean 4: 8, 16); et si une fois l'amour divin a, par sa grâce, trouvé place dans mon coeur, c'est Christ seul qui peut éveiller cet amour, et en révéler les effets; et par rapport aux autres hommes dans ce monde, je les aime à cause de Christ, pour l'amour de Christ: je les aime divinement à mesure que je suis rempli de son amour; je les aime humainement tant que je n'ai encore que peu compris l'amour du Seigneur, et que j'ai peu de connaissance de sa personne. Et de leur côté, c'est ce qui en eux est de Christ, qui réveille mon affection pour eux.

Au reste, c'est le Saint Esprit qui est le moyen par lequel tout cet amour se communique. C'est dans ce sens que nous trouvons (Romains 15: 30) cette expression: «Notre Seigneur Jésus Christ et l'amour de l'Esprit».

Si nous voulons manifester abondamment l'amour de Dieu, il nous faut donc nous en nourrir abondamment; il nous faut demeurer dans cet amour. Et nous éprouvons que celui qui demeure dans l'amour demeure EN DIEU, et DIEU EN LUI» (1 Jean 4: 16). Merveilleuse parole! mais parole véritable, parce qu'elle est sortie de la bouche de Dieu.

Pour nous nourrir de ce amour, il nous faut lire le récit divin de son déploiement dans la personne même du Seigneur Jésus Homme, dans son oeuvre sur la terre, vis-à-vis de ceux qui étaient autour de Lui, quand il descendit ici-bas pour nous dire la vérité par ses paroles, et pour nous l'expliquer par son dévouement et par sa mort.



Dans la courte histoire des deux disciples du Seigneur, André et Philippe, que nous présente l'évangile de Jean, on voit frappement l'apparition, l'effet et les progrès de cet amour dans une âme; cette histoire nous exposant d'un côté la faiblesse de l'homme, et de l'autre la grâce parfaite du Seigneur.

Ces deux amis sont mentionnés ensemble trois fois dans l'évangile de Jean, — au commencement, au milieu, et à la fin du ministère du Seigneur (Jean 1: 35-48; 6: 5-9; 12: 20-26).

André et Philippe se ressemblent beaucoup de caractère, et pourtant il y a entre eux des différences frappantes. Tous deux sont disciples bien-aimés du Seigneur; tous deux le suivent, et lui sont fidèles quand plusieurs autres se retirent (Jean 6: 66-69). Ils saisissent et reflètent l'esprit de leur Maître, presque de la même manière d'abord; puis ils tombent dans le même manquement en ne regardant pas au Seigneur dans l'épreuve qui est offerte à leur foi, lors du miracle des pains au chapitre 6; ils sont remplis de la même sollicitude pour d'autres au chapitre 12; mais je crois que Philippe nous représente plutôt l'activité au service du Maître, tandis qu'André nous fait assister à l'épanchement de l'amour chrétien. Nous admirons l'énergie pratique de Philippe, nous nous plaisons à contempler l'affection paisible d'André. Dans l'histoire de tous deux il y a un fonds d'instruction pour nous, et spécialement dans les voies du Seigneur à leur égard.

Entrons dans les détails:

**1.** (Lisez Jean 1: 35-48). Jean-Baptiste désigne Jésus comme l'Agneau de Dieu, — non plus son oeuvre, comme il l'a fait au verset 29, mais sa personne, LUI-MEME.

Deux des disciples de Jean-Baptiste, l'entendant, le quittent incontinent, et suivent Jésus. L'un d'eux est André. Jésus répond à leurs désirs par une invitation personnelle d'aller dans sa maison. — «Où demeures-tu?» lui dirent-ils. — «Venez et voyez», répond Jésus, ils allèrent, ils virent et demeurèrent avec Lui ce jour-là. Mais le coeur d'André est déjà débordant; il est entraîné à chercher celui qui lui est le plus cher, son propre frère, Simon. La grâce et l'amour du Seigneur travaillent déjà en lui. Si c'était la personne de Jésus qui avait attiré son coeur, c'est également la personne de Jésus qu'il présente à son frère. «L'Agneau de Dieu», dans la bouche de Jean-Baptiste, avait suffi à André; «le Messie» suffit à Simon. Quelle simplicité! Quel naturel! Quelle beauté! Chez Philippe, il y a des explications, des détails, des descriptions; chez André rien que la personne de Jésus: «Nous avons trouvé le MESSIE».

Ensuite nous avons l'appel de Philippe.

Jésus trouve Philippe, et lui dit: «Suis-moi». C'est ce qu'André avait fait sans en recevoir l'ordre. Et André avait été récompensé de sa spontanéité, en étant invité par Jésus à venir dans sa maison.

Mais l'amour de Jésus est le même dans les deux cas; et l'effet en est aussi le même. Ce fut Jésus qui trouva Philippe, et non Philippe qui trouva Jésus. Ce fut Jésus qui, se

retournant, vit les deux disciples, et il leur montra tout de suite qu'Il était plus désireux de les avoir près de Lui, qu'ils ne pouvaient l'être eux-mêmes de se trouver avec Lui. Quelle tendresse dans cette réponse à leur question: «Venez et voyez!» Et André et Philippe s'approprient quelque chose de son esprit d'amour, en allant chercher d'autres compagnons. André trouve Simon son frère, et l'amène à Jésus; et Philippe fait retentir les paroles de son Maître en disant à Nathanaël: «Viens et vois».

Mais chez Philippe, comme nous venons de le dire, c'est plutôt l'énergie du désir de faire quelque chose pour Jésus ou pour ses amis, que le courant naturel de l'amour, qui le pousse. Nathanaël n'est pas son frère; et quand il lui présente le Seigneur, ce n'est pas simplement sa personne comme «le Messie» (c'est-à-dire l'Oint de Dieu), mais ce qu'Il est aux yeux des hommes, et pour les hommes: «Celui duquel Moïse et les prophètes ont écrit, Jésus de Nazareth, le fils de Joseph». En effet, la dernière épithète n'était pas vraie. Philippe se trompe, parce qu'il regarde Jésus avec des yeux humains et qu'il ne pense pas au Christ de Dieu, à Celui que Dieu a envoyé pour sa propre gloire.

André est occupé de l'Oint de l'Eternel; Philippe est occupé de l'Homme Jésus; mais dans leurs actions et leur but, tous deux ont raison. Ils amènent *vers Jésus* ceux qu'ils appellent. Ni l'un ni l'autre ne se contentent d'expliquer à d'autres leur propre joie; il faut encore que les autres voient par eux-mêmes. Ils disent: «*Viens et vois*»; non pas simplement: «Entends». Comparez ceci à ce que disent les Samaritains (Jean 4: 42).

Nous trouvons ici deux leçons très importantes. D'abord, que l'amour intérieur et du coeur est un ressort d'action plus infaillible que le simple désir de servir le Maître: et que, par conséquent, un homme qui s'occupe matériellement des choses de Dieu n'est pas un aussi bon serviteur que celui qui aime, parce qu'il a été aimé, et qui, par cet amour, est poussé à agir. Aussi le service pour le Seigneur, sans l'amour, ne sert de rien (1 Corinthiens 13). Dans le récit, André est nommé *avant* Philippe.

La seconde leçon est que le «*viens*» précède toujours le «*vois*»; — c'est-à-dire, l'action de venir à Christ précède l'intelligence, précède même la connaissance du motif, du pourquoi de la venue. Il nous faut venir afin de voir, comme les Samaritains qui «viennent vers Jésus» (Jean 4: 40). L'intelligence est gagnée peu à peu dans la marche progressive du chrétien. Et si nous voulons avancer davantage dans la connaissance, il nous faut marcher de plus en plus selon la lumière de Christ. «Si quelqu'un *veut faire* Sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de mon chef» (Jean 7: 17).

Mais c'est toujours le Seigneur qui commence l'action de la grâce dans l'âme. S'il emploie ses Philippes à son service, c'est que, comme le bon Berger, il a lui-même déjà cherché sa brebis. «*Avant* que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, JE *te voyais*». C'est Jésus accomplissant ses desseins de grâce et de délivrance.

Ici, nous nous trouvons sous le pommier, comme dans le Cantique des Cantiques (2: 3); et nous pouvons dire, avec l'épouse: «tel qu'est le pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé entre les fils. J'ai désiré son ombrage, et m'y suis assise, et son fruit

a été doux à mon palais». Jean, qui écrivit cette histoire, savait mieux que les autres disciples ce que c'était que de se trouver sous cet ombrage-là et de goûter du fruit de cet arbre. Cinq fois il répète qu'il était le disciple que *Jésus aimait*. Mais il y a de l'ombrage et du fruit pour tous; et André et Philippe en avaient été déjà rafraîchis.

**2.** Quelque temps s'écoula, et, dans la seconde ou troisième année du ministère de Jésus, nous rencontrons encore Philippe et André (lisez Jean 6: 4-13).

Jésus avait non seulement prêché lui-même par tout le pays de Galilée, mais il avait aussi associé ses disciples à lui en leur donnant pouvoir sur les esprits immondes et la vertu de guérir des maladies. A présent, Il voulait les éprouver pour voir jusqu'à quel point leur esprit s'accordait avec le sien.

Des deux principes que nous avons vus, — celui de *venir*, et celui de *voir*, il s'agissait ici du premier, le plus simple. La foule était venue à Jésus; «elle le suivit» (6: 2); Jésus allait agir, comme toujours, dans des vues de grâce; — «Il savait ce qu'Il allait faire» (6: 6). Pour la gloire du Père, pour la révélation duquel Jésus était venu au monde, il fallait que la foule affamée, qui entourait le Seigneur, lui rendît un témoignage digne de Lui et de son amour. Elle n'était pas venue pour dire en s'en allant: Nous avons faim, et Jésus nous renvoya à vide comme nous étions venus. Non, il n'était pas possible qu'en venant à Jésus la foule le trouvât autre qu'Il se disait être, et Il savait parfaitement ce qu'Il allait faire.

Mais voilà une belle occasion pour sonder Philippe, — ce Philippe, ce zélé, cet énergique serviteur, qui, en appelant Nathanaël, lui avait expliqué que Jésus de Nazareth était Celui de qui Moïse et les prophètes avaient écrit.

Jusqu'à quel point Philippe avait-il appris la vérité qu'il présenta à Nathanaël? Ou, avait-il oublié si vite ce que le «prophète» David (Actes des Apôtres 2: 30) avait écrit de Jésus, le Jéhovah d'Israël: «Je bénirai abondamment sa nourriture, je rassasierai de pain ses pauvres» (Psaumes 132: 15)? Pauvre Philippe! Les boulangers des villages d'alentour étaient à ses yeux la seule ressource: et, homme pratique, comme toujours, il se met à compter le nombre des pains nécessaires pour rassasier le peuple, oubliant entièrement que lui et le peuple étaient en présence du Fils de Dieu.

André fait voir ici encore le contraste de son caractère avec celui de Philippe. Il est plus d'accord avec le Seigneur, parce qu'il est plus simple que Philippe, et non parce qu'il a plus de foi. André offre au Seigneur les ressources qu'ils *avaient*, au lieu de s'occuper, comme Philippe, des choses qu'ils *n'avaient pas*.

La voie qu'adoptait André est toujours la meilleure, parce que le Seigneur sait faire, de la moindre chose, l'instrument le plus puissant de son amour et de sa grâce: c'est, en effet, ce qu'il fit dans ce cas. Cependant André gâte immédiatement ce qu'il y avait de bon dans sa simplicité, en exposant son manque de foi. «Qu'est-ce que cela pour tant de gens?». Il

doute du pouvoir de Jésus, ou plutôt il n'y pense pas. Il ne regarde que ce qu'ils ont, et il est tout découragé parce que les ressources sont si petites.

Ainsi nous voyons que ni l'un ni l'autre de ces amis n'étaient à la hauteur morale de leur premier appel. André avait suivi Jésus au commencement comme la foule le suit dans ce chapitre, et il lui avait amené son frère; Philippe avait répété à Nathanaël la leçon de Jésus «viens et vois»; mais maintenant et André et Philippe sont prêts à renvoyer le peuple à vide; — tant ils sont loin de penser qu'eux-mêmes seront les dispensateurs de la bonté de Jésus à plus de cinq mille hommes.

Ils manquent tous deux, faute d'une connaissance intime de l'amour et de la grâce de Jésus; mais ils sont pourtant à la bonne école pour apprendre. Et ils apprennent ce que Jésus est, non seulement en voyant les pains se multiplier en leurs propres mains pendant qu'ils servent la multitude, mais aussi en ramassant, entre eux douze, douze paniers pleins de restes que le peuple avait laissés. Ils peuvent aussi se réjouir de voir que ces gens rassasiés, en si grand nombre, remportent dans leurs maisons une bonne impression du caractère de Jésus, ne pouvant pas dire que Jésus, l'homme pauvre, l'Ami des publicains et des pêcheurs, avait renvoyé à vide cinq mille hommes qui le suivaient.

L'appel: «viens et vois» n'était pas inutile.

Ici arrêtons-nous un moment à contempler une autre scène.

C'est vraiment touchant de voir les circonstances au milieu desquelles cet appel est présenté à Jésus Lui-même au chapitre 11 de cet évangile (verset 34). Dans sa bouche, et dans la bouche de ceux qui parlent de sa part, c'est la présentation de Jésus tel que le pauvre pécheur en a besoin, plein de grâce et de miséricorde, — l'expression incarnée, de l'amour de Dieu: dans la bouche de ceux qui s'adressent à lui, c'est la présentation de la misère humaine dans sa forme la plus touchante aux yeux de Celui qui vint ici-bas, non seulement pour la voir, — cette misère, — mais pour la prendre sur Lui-même à la croix.

L'homme est sous la domination du péché et de la mort. Jésus vient du ciel; Il vient et Il voit ce péché, cette mort! Il pleure avec ceux qui pleurent, entrant avec sympathie dans leurs souffrance, et les sentant comme lui seul peut les sentir avec sa nature parfaite en sainteté et parfaite en grâce. Il soulage les souffrances comme ayant été dans les mêmes circonstances et sachant les sentir dans toutes leurs profondeurs. D'un autre côté, Il enlève la grande cause des souffrances, en se chargeant des peines du péché sur la croix.

«A Lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père; à lui gloire et force aux siècles des siècles! Amen!».

**3.** La troisième fois que nous trouvons ensemble ces amis, André et Philippe, c'est au chapitre 12, versets 20-26.

Quelques Grecs qui étaient montés pour adorer pendant la fête de Pâque, deux ou trois jours avant la crucifixion de Jésus, vinrent à Philippe, et demandèrent à voir Jésus. Philippe le dit à André; et puis André et Philippe le dirent à Jésus. Que tout cela est beau! Tous les deux ont raison cette fois: et l'énergie de Philippe, qui se méfie de lui-même, fait place à la tendresse d'André. Point d'explications, point de difficultés, point de délai! Jésus seul peut répondre à ceux qui désirent le voir; et ces deux amis viennent aussitôt le lui dire. Dans sa réponse, Il explique ce que c'est que le vrai service: et l'occasion de la venue des Grecs donne à cette réponse un caractère tout particulier.

Quand il s'agit des *Grecs*, des *Gentils*, c'est l'amour de Dieu, en grâce souveraine, franchissant toutes les bornes de l'ancienne alliance, et de la nation d'Israël, et trouvant dans les lieux les plus reculés et les plus ténébreux, où règnent le péché et le pouvoir de Satan, le théâtre de son action salutaire et régénératrice.

Quant à la terre, le fait que ce sont des Grecs qui venaient à Jésus était un présage, pour ainsi dire, de la gloire du règne de Jésus, quand «tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu» (Esaïe 52: 10), et que «la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel comme les eaux couvrent le fond de la mer» (Esaïe 11: 9; Habakuk 2: 14).

Quant aux cieux, la venue des Grecs vers Jésus présageait les résultats glorieux de sa mort, par laquelle le mur de séparation serait détruit (Ephésiens 2: 14), et Juifs et Gentils trouveraient également une place dans les lieux célestes en Christ, étant bâtis ensemble pour une habitation de Dieu par l'Esprit, sur Jésus Christ, la maîtresse pierre de l'angle (Ephésiens 2: 20-22).

Or, tous ces conseils de Dieu ne pouvaient s'accomplir que dans la mort de Jésus. C'était lui qui devait en payer le prix. Mais toujours fidèle à l'homme déchu, Jésus, le parfait grain de froment, allait tomber en terre et, en mourant, porter beaucoup de fruit. Le bonheur éternel des hommes fut le prix de son dévouement; et pour ce prix Il ne voudrait pas se soustraire à la mort, — même à la mort de la croix.

C'est alors qu'Il dit: «Si quelqu'un me sert qu'il me suive». Voilà en lui-même le modèle du vrai service. Voilà le chemin de dévouement par lequel il faut suivre Jésus jusqu'à cette gloire où Il est assis pour nous à la droite de Dieu.

Que Dieu nous accorde par sa grâce de nous trouver sur les pas de Jésus dans le chemin qu'Il nous a tracé au travers de ce monde, et de goûter la bénédiction indicible qui se trouve dans l'intimité de communion avec lui, cette portion bénie qu'Il nous a donnée, «*où je serai, moi, là aussi sera mon serviteur: si quelqu'un me sert, le Père l'honorera*» (12: 26).

---

Enfin pour récapituler les principes de cette instruction:

1. A la première rencontre, c'est Jésus par sa grâce qui invite à venir, et à voir; et ses serviteurs, remplis du même amour, en invitent d'autres de la même manière.

2. Lors de la seconde entrevue, nous voyons que l'âme qui *vient* à Jésus trouve en lui une ressource pour chaque besoin, et que c'est lui qui a d'abord pris connaissance de ces besoins, et qui sait comment Il va y pourvoir.
3. La troisième fois, que ces deux amis se rencontrent en la présence du Seigneur nous fournit l'occasion de reconnaître ce que trouve l'âme qui *voit* Jésus; — savoir ce que Jésus est pour Dieu, et pour l'homme dans son dévouement; et quel est le chemin où doivent marcher ceux qui voudraient suivre Jésus dans ce monde.

1° D'abord, c'est l'amour qui appelle;

2° Secondement, c'est la grâce qui pourvoit à tous les besoins;

3° Troisièmement, c'est le dévouement qui s'attend à être imité.

Nous trouvons encore Philippe au chapitre 14, mais cette fois seul: aussi c'est le caractère de Philippe qui explique le passage, plutôt que ce soit le passage qui explique le caractère de Philippe. Nous le trouvons toujours le même, avec le même désir de connaître le Seigneur; c'est le même homme énergique et pratique, qui voudrait tout voir de ses propres yeux et tout expliquer pour son sens naturel: «Montre-nous le Père», dit-il, «et cela nous suffit». André ne paraît plus: sa position était de s'attendre tranquillement au Seigneur, ce qui lui convenait très bien.

Ces trois rencontres complètent le bel ensemble que le Saint Esprit nous a donné de la vérité contenue dans ces mots: «VIENS ET VOIS»: — «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants; et marchez dans l'amour, comme aussi Christ nous a aimés, et s'est donné Lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur» (Ephésiens 5: 1, 2).

André et Philippe, pour ainsi dire, nous ont passé les pains multipliés qu'ils reçurent des mains du Seigneur. Si ces pains portent la marque de leur caractère, ce n'est que pour nous faire voir plus clairement les voies et la grâce du Seigneur Jésus. Que Dieu nous accorde, par sa grâce, de nous nourrir du Pain de vie, et que, devenant vigoureux par cette bonne nourriture, nous présentions de bon coeur cet appel aux autres en les suppliant *de venir* et de *voir*.

## Exode, chapitre 33

---

Souvenir d'une méditation de J.N. Darby ME 1869 page 361

Ce chapitre, mes chers amis, reporte nos pensées au moment où le peuple d'Israël avait fait le veau d'or, rompant, par cet acte d'idolâtrie, le premier anneau de la chaîne qui le liait à Dieu. Moïse descendait de la montagne avec les tables de la loi; mais voyant dans quel péché le peuple était tombé, il les brisa avant que d'entrer dans le camp. C'est là, on peut le dire, tout ce qu'il y a eu réellement de la loi même, entre Dieu et l'homme. D'ailleurs, il n'était pas possible de mettre les commandements de l'Eternel à côté du veau d'or. L'homme n'est ainsi jamais entré en relation avec Dieu sur le pied de la loi, — Dieu a pardonné et n'a pas détruit le peuple; or le pardon n'était pas le terme de la loi (voir Deutéronome 27: 26), mais la réponse de Dieu à l'intercession de Moïse, car il avait proposé au peuple de faire propitiation pour lui auprès de Dieu. Moïse dit au peuple: «Peut-être je ferai propitiation pour votre péché» (Exode 32: 30). Il n'en était donc pas sûr, il monte vers l'Eternel sur la montagne, et l'Eternel pardonna au peuple son péché.

A cette occasion, l'affection que Moïse montre pour le peuple est d'une remarquable beauté; il dit à Dieu: «Pardonne-leur leur péché ou efface-moi de ton livre que tu as écrit» (Exode 32: 32). Cela, on le comprend, ne se pouvait pas; Dieu pouvait pardonner au peuple, mais non effacer Moïse de son livre. Pour nous, grâce à Dieu, il n'y a plus de PEUT-ETRE, car Christ a fait la propitiation pour nos péchés et par la foi en son sang, ils nous sont remis pour toujours. Ce qui nous convient maintenant, c'est de marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, car il n'y a plus de voile pour nous.

Quand la gloire de Dieu s'est manifestée avec la loi, il a été impossible de supporter cette lumière, parce que la loi est la parfaite règle de ce que l'homme doit être. Or, notre responsabilité propre est de marcher, non pas comme un enfant d'Adam doit marcher, mais comme un enfant de Dieu doit marcher. Notre position en Christ est la mesure de notre responsabilité. Quand l'homme reconnaît qu'en sa chair il n'habite pas de bien, et qu'il trouve Christ, il passe de la mort à la vie, il entre dans une nouvelle position, en conséquence de la rédemption. Christ est venu sauver l'homme perdu, le chrétien reconnaît qu'il est tel, et qu'il faut qu'il passe de la mort à la vie. *Tous* ses péchés sont effacés; je ne dis pas: tous ses péchés passés et à venir, parce que je ne dois pas penser à des péchés à venir, mais tous mes péchés étaient à venir; lorsque Christ est mort pour cela sur la croix. On fait souvent la méprise de confondre le moment où Christ se révèle à nous, avec celui où il a porté le péché. Le Saint Esprit peut nous faire sentir toujours davantage le péché, cela arrive et doit arriver; mais quand il s'agit d'imputation, si la chose n'est pas faite, elle ne se fera jamais, car le sacrifice de la croix ne se répétera plus; mais, grâce à Dieu, à la croix le péché est aboli et c'est pour cela qu'il ne peut être imputé au croyant. Ainsi, il n'y a plus de *peut-être*. Un homme est à la droite de Dieu, et c'est Christ. Au lieu de

craindre, ou de demander le voile à cause de la crainte, je vois la gloire de Dieu dans la personne de Jésus; et nous sommes transformés à la même image de gloire en gloire. Ainsi le progrès chrétien vient de ce que nous contemplons le Seigneur.

Il est bon de remarquer que le chapitre que nous avons sous les yeux n'est pas l'Evangile, bien qu'il soit souvent cité comme tel, mais il ne l'est pas du tout: c'est la miséricorde de Dieu, non pas l'Evangile. Il y a bien des âmes qui regardent à la miséricorde de Dieu, sans comprendre que l'oeuvre est achevée. Au chapitre précédent, nous lisons: «Qui aura péché contre moi, je l'effacerai de mon livre». Ce passage maintient la culpabilité. Nous avons par conséquent ici les principes du gouvernement de Dieu en Israël, mais ce n'est pas le péché effacé. Plus loin, quand Dieu dit qu'il punit l'iniquité des pères sur les enfants (34: 7), ce n'est pas la question de tout homme devant Dieu; mais dans le gouvernement de Dieu, cela arrive. Il arrive souvent qu'une âme convertie s'appuie sur la miséricorde, au lieu de s'appuyer sur l'oeuvre parfaite de la croix; il ne doit pas en être ainsi. Quand je regarde l'oeuvre, je dis: Je suis dans la présence de Dieu en vertu de l'oeuvre de Christ. Quelle est la vertu de cette oeuvre? Elle me rend blanc comme la neige. Si je ne crois pas cela, je nie la vertu du sang de Christ et son oeuvre. Pour mon âme, sans doute, j'ai des progrès à faire et plus j'avance, plus je jouis du sang et de l'oeuvre de Christ, mais pour Dieu il n'y a pas de progrès, Christ a toujours la même valeur pour Lui.

Il y a deux choses à considérer dans le chapitre que nous avons lu: 1° La position d'Israël; 2° Les voies de Dieu à l'égard de ce peuple placé sous l'intercession de Moïse. Au verset 5, Dieu dit: «Vous êtes un peuple de cou roide; je monterai en un moment au milieu de toi et je te consumerai. Maintenant donc, ôte tes ornements de dessus toi, et je saurai ce que je te ferai». Au verset 1, après que les ornements avaient été ôtés, Dieu dit à Moïse: «Va, monte d'ici, toi et le peuple que tu as fait monter du pays d'Egypte..., et j'enverrai un ange devant toi..., mais je ne monterai point au milieu de toi, parce que tu es un peuple de cou roide, de peur que je ne te consume en chemin». Il dit d'abord: Je monte et je te consume; ensuite, je ne monterai pas, car je serai forcé de vous consumer. — Alors Moïse se sépare du peuple, et bâtit le pavillon d'assignation; puis viennent, selon la grâce, les communications de Dieu avec Moïse. Dieu dit alors à Moïse: «Tu as trouvé grâce devant mes yeux» (verset 12). Voilà la position chrétienne: Personne n'y est sans une pleine assurance de son salut. Si on n'y est pas parvenu on peut être en chemin pour y arriver, c'est très bon; le travail de l'Esprit dans ce but peut être profond, c'est très bon aussi; plus cela a lieu, mieux cela vaut; mais il est bon de comprendre que le premier Adam ne peut être amélioré. L'homme, enfant d'Adam, est totalement condamné. La croix est la preuve que Dieu n'a pu trouver dans le coeur de l'homme quelque chose de bon, dont Il pût tirer parti pour faire du bien à l'homme.

La première chose que l'homme a toujours faite, dans toutes les positions où Dieu l'a placé, c'est de manquer à cette position. Dans le Paradis, ayant désobéi, il a dû être chassé — sans loi, il est devenu tellement méchant, que Dieu a dû le détruire par le déluge; — sous la loi, il a fait le veau d'or; — Dieu donne la sacrificature, l'homme offre un feu étranger;



aussi Aaron n'a-t-il jamais pu entrer avec ses vêtements de gloire, dans le lieu très-saint. — Après le royaume de David, Salomon tombe; — il arrive la même chose à Nebucadnetsar. Enfin, arrive le Fils, c'était la dernière chose qui pût atteindre le coeur de l'homme; — l'homme dit: «Tuons-le!» — Ainsi la croix, ce qui nous sauve, est la pleine démonstration de l'inimitié de l'homme contre Dieu. C'est donc par le péché que nous avons eu part à la croix. Voilà l'histoire de l'homme dans la Bible. — Si nous examinons le coeur de l'homme nous y trouvons la même chose. Mais Dieu a fait une oeuvre parfaite par laquelle on est réconcilié avec Lui; si je comprends cela, je suis parfaitement assuré de mon salut. Si le chrétien n'a pas une entière assurance de salut, c'est qu'il n'a pas reconnu la valeur de l'oeuvre de Christ aux yeux de Dieu. Par la croix, l'imputation du péché a cessé pour le croyant; le combat n'a pas cessé, mais il n'y a plus de péché imputé.

Moïse était dans ce cas. Pour nous, voici ce que Dieu dit: «Il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus Christ» (Romains 8: 1). Ensuite: «Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba Père!» — Donc, on n'a pas le droit d'appeler Dieu Père si l'on n'a pas l'assurance de son salut.

Maintenant, voyons quel est l'effet pratique de cette position. Moïse dit à l'Eternel: «Tu as dit, je te connais par ton nom, et aussi tu as trouvé grâce devant mes yeux. Or, maintenant, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais-moi connaître ton chemin et je te connaîtrai» (versets 12, 13). Moïse dit donc: J'ai trouvé grâce — fais-moi connaître ton chemin. C'est ainsi que parle une âme affranchie. On veut le chemin de Dieu, et ce chemin, c'est Christ. Si Christ est tout pour le salut, Il est aussi tout pour le coeur; car le désir du coeur est alors: montre-moi ton chemin. Dans ce chemin il y aura sans doute des peines, des fatigues, la mort peut-être, mais n'importe! — l'âme veut le chemin de Dieu. «Je te connaîtrai», dit Moïse. Le résultat de suivre ce chemin est un progrès dans la connaissance de Dieu lui-même. Christ révélé au coeur fait connaître le Père. Jésus disait à Philippe: «Celui qui m'a vu, a vu mon Père» (Jean 14). Quelle grâce immense! Christ a été dans ce monde un homme affable, accessible à tous; au milieu des siens, comme celui qui sert; en le connaissant, on connaissait aussi le Père. Il en est de même de nos jours pour la foi. Les incrédules peuvent beaucoup discuter là-dessus, mais le chrétien connaît Dieu en Christ: il connaît le Père.

Vous pouvez raisonner et embrouiller ma pauvre tête, mais mon coeur connaît Christ et cela me suffit. La pécheresse de Samarie pouvait dire: «Il m'a dit tout ce que j'ai fait». Ce prédicateur ambulante, ce fils du charpentier, je l'ai rencontré, je lui ai parlé et en faisant cela, j'ai été avec Dieu et je connais Dieu.

Moïse ajoute: «Afin que je trouve grâce devant tes yeux» (verset 13); il se place dans la relation d'un enfant avec son père. Si l'enfant est méchant, le coeur du père saigne, il n'y a pas de communion possible. Si au contraire l'enfant est bon, sage, le coeur du père s'épanche — l'enfant trouve grâce devant son père. La même vérité est présentée dans les chapitres 14 à 16 de l'Evangile de Jean. Sa faveur y dépend toujours de la marche. «Si vous

gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure en son amour (Jean 15: 10). Ainsi, pour jouir du Père, Christ suivait ce chemin-là.

Ensuite, Moïse intercède pour le peuple, il pense aux autres et dit à l'Eternel: «Cette nation est ton peuple». La réponse est immédiate: «Ma face ira et je te donnerai du repos» (verset 14). — Je donnerai du repos, non pas seulement à la fin, mais déjà en chemin; et il en a été ainsi. L'arche aurait dû être au milieu du peuple qui devait lui être comme une espèce de garnison; mais au lieu de cela, l'arche passa devant pour trouver un lieu où le peuple pût se reposer; type admirable de la bonté de Dieu qui marche devant son peuple. Mais, outre ces preuves déjà si grandes de la condescendance de Dieu, Moïse demande encore davantage: «Si ta face ne vient, ne nous fais point monter d'ici, car en quoi connaîtra-t-on que nous avons trouvé grâce devant tes yeux, moi et ton peuple? Ne sera-ce pas quand tu marcheras avec nous? Car alors moi et ton peuple serons en admiration plus que tous les peuples qui seront sur la terre» (versets 15, 16). Il faut la présence de Dieu au milieu du peuple pour que la gloire de Dieu se manifeste. Cette présence sépare le peuple pour Dieu. Pour nous aussi, la présence de Dieu nous sépare du monde et elle nous garde du mal. Dieu accorde encore cela à Moïse. Moïse, enhardi par les réponses qu'il a reçues, demande encore: «Fais-moi voir ta gloire» (verset 18). Dieu répond: «Je ferai passer toute ma bonté devant ta face». Quant à la gloire, elle s'est vue en Jésus. Nous, nous pouvons voir la gloire parce que l'expiation est une oeuvre accomplie; avant la croix, cela ne se pouvait.

Au commencement du chapitre 34, une circonstance remarquable se présente. Dieu dit à Moïse de faire deux nouvelles tables; Moïse les fait et monte sur la montagne, l'Eternel s'arrête avec lui, et crie devant lui le nom de l'Eternel. Alors Moïse se prosterne et dit: «Oh Seigneur! je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seigneur marche maintenant au milieu de nous, car c'est un peuple de cou roide». — Que c'est étonnant! Dieu avait dit: Je ne puis aller avec vous, parce que vous êtes un peuple de cou roide; Moïse présente exactement la même raison que Dieu avait donnée, comme motif de ne pas aller avec son peuple: c'est parce que, dit-il, nous sommes un peuple de cou roide, que nous avons besoin que tu viennes; que c'est admirable! Cela montre en Moïse, une profonde connaissance de Dieu. Le chrétien fait la même chose; il demande à Dieu d'aller avec lui, parce que le péché est en lui — que la chair est en lui. Cela fait comprendre ce que c'est que la grâce. Si j'ai compris ma position dans le Bien-aimé, je puis demander que Dieu vienne avec moi, parce que j'ai du péché en moi, Le Psalmiste disait: «Sonde-moi». — Ce serait une folie de demander cela, s'il était encore question du péché, dans le sens pénal. Dieu doit venir avec moi parce que j'ai un cou roide, Je ne peux pas fléchir ce cou, si Dieu ne le fait pas. Il n'est pas question ici, je le répète, d'imputation du péché, mais de sanctification. Et ce n'est pas en affaiblissant l'idée du péché, que la sanctification s'accomplit. Aussi longtemps qu'il s'agit d'imputation, il ne peut pas être question de sanctification, parce qu'alors, il faut faire face à la justice, et sans assurance de salut, il n'y a, au fond, aucune sanctification réelle. En

dehors d'une telle assurance, quand je pense à l'état de mon âme, je trouve l'iniquité, et je redoute la présence de Dieu, parce qu'il y a là une question de justice non réglée. Quand, au contraire, j'ai compris que Dieu ne voit pas d'iniquité en moi, il ne s'agit plus de justice; Christ est *ma* justice, mais je demande à Dieu de sonder mon coeur. Je m'adresse à lui, comme un enfant à son père. Un orphelin ne peut avoir des affections filiales; de même, je ne puis avoir de saintes affections pour le Père, si je ne sais pas qu'il est mon père. C'est seulement quand je le sais, qu'il peut y avoir progrès en moi. C'est dans cette sainte relation avec Dieu, que les affections filiales existent. Il y a ainsi une telle confiance en la bonté de Dieu, qu'on peut lui demander de mâter notre pauvre coeur. Je puis me mettre du côté de Dieu contre le péché qui est en moi, pour en finir avec ce mal.

Pouvez-vous dire: Oh Dieu! sois avec moi, car j'ai un coeur roide? Il est beau de comprendre la grâce qui n'impute pas le péché; même elle fait davantage: c'est une grâce à laquelle je puis en appeler, pour avoir la victoire sur le péché. Ce n'est pas une assurance froide, mais je suis l'enfant de Dieu. Au jour du jugement je serai devant Dieu en vertu de ce que j'ai fait contre Lui, Dieu ayant pris occasion de cela pour me donner Christ; mais aujourd'hui, je suis en la présence de Dieu en vertu de ce qu'Il a fait pour moi.

Que Dieu nous donne de ne pas prétendre être plus sages, plus saints que Lui et d'avoir une telle conviction de péché et de misère, que nous acceptions tout ce que Dieu dit de nous; alors le désir du coeur est: Montre-moi ton chemin — Voilà l'effet pratique. — Que Dieu nous donne de croire à son amour, afin que nos coeurs soient entièrement à Lui, afin que tout ce que nous ferons, même manger et boire, nous le fassions à la gloire de Dieu. Ce qui restera de notre vie d'ici-bas, c'est ce que nous aurons fait en Christ. Quand nous regardons en arrière, à la lumière de Dieu, nous voyons que tout le reste est du temps perdu. Il faut que Christ vive en nous.

## L'appel de l'Epouse

---

Genèse 24 par Darby J.N. ME 1869 page 373

En Abraham, le dépositaire des promesses de Dieu aux patriarches, nous trouvons les principes fondamentaux du croyant. Abraham, ayant offert en sacrifice son fils Isaac et l'ayant reçu de nouveau, nous fournit par ce fait le type de la résurrection de Jésus, qui devient, comme Isaac, héritier de tous les biens de son Père. Rebecca, type de l'Eglise, est appelée à être l'épouse d'Isaac ressuscité. Plus tard, en Jacob, nous avons l'histoire typique du peuple juif.

En Abraham, Dieu nous présente le principe de la relation de l'homme avec la grâce pure sans loi. Agar est introduite comme une figure de la loi qui intervient. Isaac, ressuscité des morts en figure, nous montre Christ, le Chef ou la Tête, ayant achevé son oeuvre, et étant en position de maintenir tous les résultats des conseils divins.

Dans le chapitre qui nous occupe, nous voyons Abraham envoyant son serviteur Eliézer pour chercher une femme pour Isaac. Ceci représente le Saint Esprit envoyé par le Père pour chercher l'Eglise, «l'Epouse, la femme de l'Agneau». Ce n'est pas Isaac qui va chercher une épouse, comme Christ non plus ne revient pas sur la terre pour se choisir une Eglise. Il faut que Rebecca abandonne son pays et vienne dans le pays de la promesse. Ce chapitre nous fait voir les traits de l'oeuvre du Saint Esprit, et de quelle manière une âme est conduite sous sa direction. C'est là ce que nous allons trouver en Eliézer et en Rebecca.

Versets 1 et 2. — Abraham, étant devenu vieux, dit au plus ancien serviteur de sa maison, celui qui administrait tout ce qu'il avait: «Mets, je te prie, ta main sous ma cuisse, et je te ferai jurer par l'Eternel, le Dieu des cieux et le Dieu de la terre, que tu ne prendras point de femme pour mon fils d'entre les filles des Cananéens parmi lesquels j'habite». — Nous voyons ici, en premier lieu, Eliézer, qui a le maniement de tous les biens de son maître. Eliézer n'est pas héritier; — le fils est l'héritier. C'est ainsi que le Saint Esprit dispose de tout; il prend des choses de Christ et nous les communique, c'est-à-dire, les communique à l'Eglise. «Mais tu t'en iras en mon pays et vers mes parents, et tu y prendras une femme pour mon fils Isaac. Et ce serviteur lui répondit: Peut-être que la femme ne voudra point me suivre en ce pays, — me faudra-t-il nécessairement ramener ton fils au pays dont tu es sorti?» — Abraham lui répondit: «Garde-toi bien d'y ramener mon fils» (versets 4-9). Il est impossible qu'il puisse y avoir une relation quelconque entre Christ ressuscité et le monde. Isaac ne va pas chercher Rebecca; il faut qu'elle vienne à lui. Abraham donne des ordres à son serviteur. Mais avant tout, il faut être dirigé par la parole de Dieu. Au lieu de s'enquérir davantage, le serviteur de Abraham fait ses préparatifs et se met en route pour la Mésopotamie, pour la ville de Nachor, sans avoir reçu d'autres instructions (verset 10 et suivants).

Il importe que nous agissions de la même manière: la sagesse naturelle peut jusqu'à un certain point former un jugement; mais ainsi l'âme s'éloigne de la présence de Dieu, même quand nous faisons des choses qui sont selon sa volonté. Si nous nous mettons à délibérer, il y a de l'hésitation; nous prenons conseil de la chair et du sang. La première chose que nous avons à faire, c'est de nous placer *dans la présence de Dieu*: en dehors de là il n'y a ni sagesse, ni puissance, tandis qu'en nous tenant dans le sentier de la bénédiction, nous recevons de Dieu toute l'intelligence qui nous est nécessaire. Nous en avons un exemple dans le voyage du serviteur de Abraham.

Eliézer dit: «O Eternel, Dieu de mon seigneur Abraham» (verset 12). Il ne dit pas: «*Mon Dieu*». Les promesses avaient été faites à Abraham, et Dieu s'était révélé comme le Dieu de Abraham. Le serviteur se montre ici dans une entière dépendance et nous le trouvons dans le sentier de la promesse, ne s'élevant pas lui-même, mais agissant selon les conseils de Dieu dans une entière dépendance et sans prétendre avoir quelque chose, sinon là où Dieu avait placé la bénédiction; car les promesses avaient été faites à Abraham. Pour nous, la bénédiction est en Christ; et là se trouve la réponse à nos requêtes; nous ne désirons non plus rien obtenir, si ce n'est là où Dieu a placé sa bénédiction, c'est-à-dire dans le sentier de l'obéissance de la foi.

Eliézer s'adresse au Dieu de son seigneur Abraham et lui demande d'être favorable à son seigneur: «O Eternel! — fais donc que la jeune fille à qui je dirai: Baisse, je te prie, la cruche afin que je boive, et qui me répondra: Bois, et même je donnerai à boire à tes chameaux, soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac, et je connaîtrai à cela que tu as été favorable à mon seigneur» (versets 12-14). Seigneur, c'est à toi d'agir, et moi je connaîtrai ainsi celle que tu as désignée pour être la femme de ton serviteur Isaac; celle qui fera ces choses sera celle que tu auras choisie.

«Et il arriva qu'avant qu'il eût achevé de parler, voici Rebecca, fille de Bethuel, fils de Milca, femme de Nachor, frère de Abraham, sortait, ayant sa cruche sur son épaule. Et la jeune fille était très belle à voir et vierge, et nul homme ne l'avait connue. Elle descendit donc à la fontaine; et comme elle remontait après avoir rempli sa cruche, le serviteur courut au-devant d'elle et lui dit: Donne-moi, je te prie, un peu à boire de l'eau de ta cruche. Et elle lui dit: Mon seigneur, bois. Et ayant incontinent abaissé sa cruche sur sa main, elle lui donna à boire; et après qu'elle eut achevé de lui donner à boire, elle dit: J'en puiserai aussi pour les chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de boire. Et avant vidé promptement sa cruche dans l'auge, elle courut encore au puits pour puiser de l'eau, et elle en puisa pour tous ses chameaux. Et cet homme s'étonnait d'elle, sans dire mot» (versets 15-20). — D'où vient qu'il a un doute? Pourquoi Eliézer hésite-t-il alors que sa prière a obtenu une telle réponse? En voici la raison: Quelle que soit la manifestation apparente de la main de Dieu, il y a dans la Parole une règle positive à laquelle le chrétien doit être toujours attentif, et qu'il ne doit pas négliger à cause de sa faiblesse à discerner ce qui est de Dieu. La foi regarde à la puissance de Dieu, mais juge toutes choses par la Parole; car Dieu doit agir selon sa parole; et le serviteur étant en communion avec Dieu

doit agir dans cette pensée; et lors même qu'il y aurait des signes il ne doit rien décider jusqu'à ce que la volonté de Dieu soit claire selon sa parole. Il doit pouvoir dire: Ceci est véritablement *selon Dieu*.

«Et quand les chameaux eurent achevé de boire, cet homme prit une bague d'or, du poids d'un demi-sicle, et deux bracelets pour mettre sur les mains de cette fille, pesant dix sicles d'or; et il lui dit: De qui es-tu fille? Je te prie, fais-le moi savoir. N'y a-t-il point dans la maison de ton père de lieu pour nous loger? Et elle lui répondit: Je suis fille de Bethuel, fils de Milca qu'elle a enfanté à Nachor. Et elle lui dit aussi: Il y a chez nous beaucoup de paille et de fourrage, et de la place pour loger» (versets 22-25).

Dieu avait répondu d'une manière complète au désir d'Abraham; et Eliézer, pour ce qui le concerne, voit qu'il a été exaucé. Avant d'aller plus loin, avant même d'entrer dans la maison, ayant reconnu l'intervention de Dieu dans toute cette affaire, il se prosterne et adore le Seigneur, et dit: «Béni soit l'Eternel, le Dieu de mon seigneur Abraham, qui n'a point cessé d'exercer sa gratuité et sa vérité envers mon seigneur; et lorsque j'étais en chemin, l'Eternel m'a conduit en la maison des frères de mon seigneur» (verset 27). Nous voyons la même chose chez Daniel: il se met en prière avec ses compagnons, et quand il a reçu la révélation du songe, avant de se présenter devant le roi qui avait commandé, ordonné qu'il se présentât devant Lui, il bénit Dieu de lui avoir révélé ce que le roi voulait savoir. Il en est toujours ainsi quand Dieu est dans notre coeur. Nous sentons que c'est lui qui agit et nous lui rendons grâces.

«Et la jeune fille courut et rapporta toutes ces choses en la maison de sa mère. Or Rebecca avait un frère nommé Laban, qui courut dehors vers cet homme près de la fontaine. Car aussitôt qu'il eut vu la bague et les bracelets aux mains de sa soeur, et qu'il eut entendu les paroles de Rebecca, sa soeur, qui avait dit: Cet homme m'a ainsi parlé, il le vint trouver, et voici, il était près des chameaux vers la fontaine Et il lui dit: Entre, béni de l'Eternel, pourquoi te tiens-tu dehors? J'ai préparé la maison et un lieu pour tes chameaux» (versets 28-31).

Laban et Bethuel, après que le serviteur de Abraham leur eut raconté toutes les circonstances de son voyage jusqu'à ce moment, reconnaissent que la chose procède du Seigneur et disent: «Nous ne te pouvons dire ni bien ni mal» (verset 50). Ainsi, dans les circonstances de notre vie chrétienne, nous agissons dans une entière dépendance de Dieu, il aplanira notre chemin et apaisera même nos ennemis, à cause de cette dépendance de Lui dans laquelle nous vivons. Parce que nous nous sommes proposé l'Eternel devant nous, il sera toujours à notre droite (voyez Psaumes 16).

Si j'ai demandé quelque chose à Dieu et que j'aie reçu sa réponse, j'agis alors avec assurance, avec la conviction que je suis dans le chemin de sa volonté: je suis heureux et satisfait. Si je rencontre une difficulté, elle ne m'arrête pas; elle n'est qu'un obstacle dont la foi doit triompher. Mais si je n'ai pas cette assurance je suis incertain et ne sais que faire. Ce peut être là une épreuve pour ma foi, ou bien une direction qui me dit que je ne dois

pas faire ce que je suis en train de faire. Je suis en suspens, j'hésite; — même, si je fais la volonté de Dieu, je ne suis pas sûr quant à cette volonté et je ne suis pas heureux. Je dois donc avoir soin d'être assuré que je fais la volonté de Dieu avant de commencer à agir.

Remarquons en passant, que Dieu dispose tout selon les désirs d'Eliezzer; et ceci aura lieu nécessairement pour tous ceux qui trouvent leur joie dans le Seigneur. Toutes les roues de la providence de Dieu se meuvent dans le chemin de sa volonté que j'accomplis. Le Saint Esprit, par la Parole, me fait connaître la volonté de Dieu. C'est là tout ce dont j'ai besoin. Dieu fait que toutes choses contribuent à l'accomplissement de sa volonté. Si, par l'intelligence spirituelle, nous marchons selon Dieu, il nous aide dans l'accomplissement de sa volonté et de ses desseins. Nous avons besoin de ce discernement spirituel, pour qu'il abonde en nous en toute sagesse et intelligence spirituelle. «Si ton oeil est simple, tout ton corps sera éclairé» (Matthieu 6). J'ignore où cela me conduira; mais c'est le pas que j'ai à faire pour avancer dans le chemin dans lequel je suis appelé à marcher.

Le serviteur d'Abraham entre dans la maison. «Et on lui présenta à manger; mais il dit: Je ne mangerai point que je n'aie dit ce que j'ai à dire. Et Laban dit: Parle» (verset 33). Quelle fermeté de caractère il y a chez le serviteur! Regardez à un homme qui n'est pas décidé: il consulte tantôt l'un, tantôt l'autre, quand il est question de savoir comment il doit agir; et même, quand il a quelque désir de faire sa propre volonté, il demandera conseil à ceux qui n'ont pas autant de foi que lui. Paul ne prit conseil ni de la chair ni du sang (Galates 1): il voyait que c'était Christ qui l'appelait et il marcha en avant.

Eliezzer, occupé de sa mission, n'accepte pas la nourriture qui lui est présentée. Il fait ce qu'il a à faire. Un des secrets de la vie du chrétien, aussitôt qu'il connaît la volonté de Dieu, c'est de faire son oeuvre, de s'en occuper, de ne permettre à aucun délai de s'interposer, même quand il s'agit de satisfaire aux besoins du corps. C'est là l'effet et le signe de l'oeuvre du Saint Esprit. Eliezzer désire s'acquitter de sa mission. — Et de quoi s'agissait-il? Des intérêts et de l'honneur de Abraham, son maître. Abraham lui avait confié les intérêts de son fils Isaac et Dieu nous a confié, à nous ici-bas, la gloire de Jésus son Fils; et cette gloire nous occupe par le Saint Esprit qui nous est donné, c'est-à-dire, là où l'oeil est simple, un discernement spirituel, selon la position dans laquelle Dieu nous a placés. Si nous sommes là, il n'y a pas d'hésitation; nous trouvant à notre place nous agissons librement et avec joie. — Si je pense à mes convenances, à mes intérêts, à ce qui me concerne, à ma famille (il y a mille préoccupations qui sont contraires à une prompt obéissance), c'est consulter la chair et le sang. Ainsi, si je demande quels sont les intérêts de Christ, la chose sera aussitôt décidée. Si je pense à une autre chose quelle qu'elle soit, je n'ai pas à coeur cette gloire qui m'est confiée, et je n'ai pas confiance en Celui qui m'a placé là.

Eliezzer pense toujours à Abraham qui avait tout remis entre ses mains: il est occupé de cela, quand il fait connaître à Rebecca les privilèges et les richesses de la maison de son maître. — Si nos coeurs sont remplis du Saint Esprit, il en sera de même de nous. Il est très important que nous nous souvenions que Dieu nous a confié la gloire de Jésus; Dieu n'avait

pas besoin de nous; et d'ailleurs, que pouvons-nous faire? C'est lui qui opère en nous, et nous n'avons qu'à le laisser agir. C'est sa volonté d'être glorifié en nous par la présence du Saint Esprit. Nous voyons la même chose chez ceux à qui les cinq et les dix talents avaient été confiés. La confiance dans le maître se manifeste. La fermeté du serviteur Eliézer dit: «Je ne mangerai point que je n'aie dit ce que j'ai à dire».

Cette préoccupation de la gloire de son maître lui fait refuser de prendre aucune nourriture avant qu'il se soit acquitté de sa mission. C'est là faire la volonté de Dieu. Eliézer fait part de tout à Laban, et lui dit comment il a été dirigé, et cela sans raisonner en aucune façon, sans dire: Il serait prudent d'agir de telle ou telle manière; mais avec simplicité, remettant à Dieu l'issue de l'affaire. «Et Laban et Bethuel répondirent en disant: cette affaire est procédée de l'Eternel». — Si au lieu de perdre notre temps à raisonner, nous étions plus simples et plus obéissants, et si nous présentions les choses telles que le Saint Esprit nous les communique, le résultat serait meilleur; mais souvent nous substituons notre sagesse humaine aux commandements de Dieu. Souvent les choses qui sont le plus simplement dites produisent les plus grands effets. Pierre dit aux Juifs: «Vous avez mis à mort le prince de la vie». Voilà ce que *vous avez fait*, et ce que *j'ai à vous dire* de la part de Dieu (Actes des Apôtres 3).

Si nous saisissons les choses telles qu'elles sont aux yeux de Dieu, et les présentons ainsi aux hommes, le Saint Esprit accompagne ce témoignage, et les consciences sont atteintes. C'est ainsi que les hommes ne pensent ni à Pierre ni à Jean (excepté pour autant qu'ils les reconnaissent comme étant des hommes doués d'une intelligence selon Dieu, et selon que Dieu les avait manifestés à eux-mêmes): c'était Dieu qu'ils avaient trouvé, ou plutôt c'était Dieu qui les avait trouvés, eux.

Quand Dieu nous donne cette simplicité qui nous fait nous occuper des choses de la manière dont Dieu les voit, nous devons parler à chacun selon la condition dans laquelle il se trouve devant Dieu. Si je sens que celui qui est devant moi est perdu, je le lui dis simplement; et les paroles les plus simples sont les meilleures et les plus bénies d'en haut.

«Puis ils mangèrent et burent, lui et les gens qui étaient avec lui, et y logèrent cette nuit-là; et quand ils se furent levés de bon matin, il dit: Renvoyez-moi à mon seigneur. Et le frère et la mère lui dirent: Que la fille demeure avec nous quelques jours, au moins dix jours; après quoi elle s'en ira. Et il leur dit: Ne me retardez point, puisque l'Eternel a fait prospérer mon voyage; renvoyez-moi, afin que je m'en aille à mon seigneur» (versets 34-36).

Nous voyons qu'Eliézer demande à hâter son départ; il doit traiter promptement cette affaire, afin de conduire Rebecca au fils de son maître; et après avoir accompli sa mission, il dit: «Ne me retardez point». Il ne s'inquiète point de la maison de Laban; il n'accorde aucune attention à la demande de celui-ci et ne s'arrête pas par égard pour elle. Son amour pour son maître lui fait avoir égard à ses ordres avant tout.



C'est en ceci généralement que nous montrons de la faiblesse; nous épargnons la chair et nous négligeons ce que nous devons à Dieu; en réalité nous nous épargnons nous-mêmes, de crainte de ne pas être agréables aux autres. J'ai vu des hommes fidèles dans ce qu'ils ont à dire à d'autres, bénis de Dieu quand ils parlent avec simplicité et sans crainte.

«Alors ils dirent: Appelons la fille, et demandons-lui une réponse de sa propre bouche. Ils appelèrent donc Rebecca, et lui dirent: Veux-tu aller avec cet homme? Et elle répondit: J'irai» (versets 37-38). Il n'y a ici aucune hésitation. Ainsi aussi, par l'action du Saint Esprit, l'Épouse dit: «J'irai». Elle prend sa résolution immédiatement de la manière la plus décidée, et quitte tout. «*J'irai*», dit-elle.

Examinons ici la position de Rebecca: elle ne possédait maintenant ni la maison de Laban ni celle d'Isaac. Il en est de même de nous comme chrétiens: nous ne possédons ni la terre sur laquelle nous sommes, ni le ciel vers lequel nous allons. Rebecca a tout quitté, et a dit: «*J'irai*». Eliézer, type du Saint Esprit, parle à Rebecca, pendant le voyage, de ce qui se trouve dans la maison du père de l'époux. Précieux entretien pour l'âme, qui a besoin d'être encouragée par la vue de ces choses, de manière à pouvoir supporter les fatigues, et les difficultés de la route, et à ne pas arrêter sa pensée sur la maison et le pays qu'elle vient de quitter. Car Rebecca chemine, comme nous, à travers le désert; et Eliézer, le fidèle serviteur qui la conduit, prend soin de la consoler et de lui parler des choses précieuses qui se trouvent dans la maison du père, de lui redire la grandeur et la puissance du père, et qu'il a donné tout ce qu'il a à son fils» (verset 36).

Pour nous, ce serviteur représente le Saint Esprit, le Consolateur, qui aussi nous fait part de tout, ce qui se trouve dans la maison du Père pour ceux qui sont l'Épouse de Christ. C'est lui qui rend témoignage de Jésus, qui prend de ce qui est à Christ et nous l'annonce; c'est lui qui nous conduit dans toute la vérité pendant que nous traversons le désert de ce monde et qui nous enseigne toutes choses (Jean 16).

Si Rebecca avait hésité, si elle avait pensé au pays qu'elle avait abandonné, elle aurait été malheureuse; elle n'aurait eu ni la maison d'Isaac ni celle de Bethuel son père. Ayant tout quitté et ne possédant ni une chose ni l'autre, son cœur, isolé dans le désert, se serait trouvé dans une situation intenable. Mais elle a tout laissé derrière elle; et en s'entretenant avec Eliézer elle s'occupe de ce qui intéresse son cœur, et s'élève au-dessus de ces choses qu'elle a maintenant abandonnées pour toujours; et elle s'avance en paix vers la demeure de son époux. — Le chrétien qui n'est pas spirituel, mais plutôt mondain, a un triste lot; il ne peut pas être heureux s'il recherche le monde. L'homme mondain a du moins quelque chose: il fait l'essai de ces plaisirs fugitifs et y trouve sa joie, tout méprisables qu'ils soient, car en réalité cette joie ne satisfait point. Mais le chrétien ne trouve que du malaise dans ces choses parce qu'il porte avec lui une conscience affectée par le Saint Esprit. S'il veut chercher son plaisir dans les choses de la terre et que son cœur se détourne et cesse de suivre le Seigneur, il est malheureux: il ne peut pas apaiser une conscience qui le tourmente; et n'ayant pas écouté l'invitation de l'Esprit et ne lui ayant pas obéi, il n'y a pour lui aucune joie. Les choses spirituelles, qui auraient dû faire son bonheur, l'accusent

intérieurement quand il se trouve vers elles. Mais nous avons la grâce de Celui qui nous appelle, et qui, si nous sommes fidèles, nous conduit dans un chemin uni pour l'amour de son nom. Si nous péchons, cela ne nous place pas sous la loi; mais nous avons un Avocat auprès du Père qui intercède pour nous; et Dieu qui est fidèle ne peut pas faire défaut, quand on s'adresse à lui. «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). De plus, la gloire de Dieu est intéressée à notre relèvement; et c'est là de la grâce. Oui, nous avons un Sauveur qui intercède pour nous auprès du Père, et qui travaille à nous ramener au Dieu de grâce qui a commencé cette oeuvre en nous et qui l'achèvera jusqu'à la journée de Christ, accomplissant tout ce qui nous concerne. Eliézer conduit Rebecca à son époux; et ainsi aussi le Saint Esprit nous conduit jusqu'à la fin, jusqu'au but. Ce que Rebecca aperçoit d'abord, c'est Isaac; et Isaac mène sa femme dans la tente de sa mère. Possédant l'époux, Rebecca ne s'inquiète plus de rien; elle ne pense plus aux biens, mais à l'époux lui-même.

La grande affaire c'était d'amener l'épouse à l'époux et pour ce qui nous regarde dans le type qui nous est présenté ici, Dieu nous cherche dans ce monde de péché: il nous trouve; il désire que nous ne tardions pas à le suivre une fois que nous avons dit: «*J'irai*», et il nous amène dans la présence de Jésus. Le Saint Esprit nous accompagne dans le voyage pour nous aider, nous encourager, nous entretenir des bénédictions et de la gloire qui nous attendent, et pour nous introduire dans la présence de Jésus, notre Epoux céleste.

Quant à la manière dont le Saint Esprit agit, elle peut être modifiée par diverses circonstances, mais tel est l'effet de sa puissance. Le principe efficace de notre appel est que nous nous décidions franchement à nous laisser conduire par le Saint Esprit, à marcher de bonne volonté, sachant qu'étant conduits ainsi nous atteindrons le but désiré: «Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4).

Que Dieu daigne nous accorder à tous cette grâce! Amen!

## Notre joie dans le ciel

---

Luc 9: 28-36 ME 1869 page 398

Considérons un moment ce passage des Ecritures qui nous montre en quoi consistera notre joie quand nous serons dans la gloire. Nous savons par l'apôtre Pierre (2 Pierre 1: 16) que la scène, qui est ici placée devant nous, représente «la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ»; et c'est là ce que nous attendons. Nos âmes ne sont pas dans un état sain si nous n'attendons pas des cieux le Fils de Dieu. L'Eglise n'est pas gouvernée dans ses espérances par la Parole et l'Esprit de Dieu si elle n'attend pas des cieux le Seigneur Jésus comme Sauveur (Philippiens 3). Le passage de Luc, qui nous occupe ici, a de l'importance sous ce rapport, en ce qu'il nous dévoile tout particulièrement quelle sera notre part quand Jésus viendra. Il y a plusieurs autres choses dans ce passage, telles, par exemple, que les relations naturelles entre le peuple terrestre et le peuple céleste dans le royaume, et il pourrait être très instructif de les étudier, mais notre intention n'est pas de nous en occuper en ce moment, mais de considérer quelle lumière nous est donnée ici, sur la nature de la joie que nous recevrons en partage à la venue du Seigneur et par le moyen de cette venue. D'autres Ecritures, telles que les promesses à ceux qui vaincront (Apocalypse 2 et 3) et la description de la cité céleste (Apocalypse 21 et 22), nous instruisent sur le même sujet; mais occupons-nous maintenant plus particulièrement de ce qui se passe sur la sainte montagne.

«Et il arriva, environ huit jours après ces paroles, qu'il prit avec lui Pierre et Jean et Jacques, et qu'il monta sur une montagne pour prier. Et comme il priait, l'apparence de son visage devint tout autre, et son vêtement devint blanc et resplendissant comme un éclair». Ce fut lorsque Jésus était là, reconnaissant sa dépendance, — *«comme il priait»*, — que ce changement eut lieu. La première chose donc que nous trouvons ici, c'est un changement semblable à celui qui s'accomplira pour les saints vivants quand Jésus viendra.

«Et voici, deux hommes, qui étaient Moïse et Elie, parlaient avec lui». Ils étaient *avec lui*; et ceci fera notre joie; nous serons *avec Jésus*. Au chapitre 4 de la première épître aux Thessaloniens, l'apôtre, après avoir révélé l'ordre dans lequel aura lieu la résurrection de ceux qui se sont endormis et le «changement» des saints vivants, et avoir annoncé que nous serons ravis les uns et les autres ensemble dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, n'ajoute plus quant à ce qui suivra, que ces quelques mots: «Et ainsi nous serons toujours *avec le Seigneur*». Mais Luc ne nous montre pas simplement que Moïse et Elie sont avec Christ; mais aussi qu'ils sont en rapports intimes et familiers avec lui. «Deux hommes parlaient avec lui». Il n'est pas dit que Jésus parlât avec eux, bien que sans doute cela fût vrai; mais Jésus aurait pu leur parler et eux se trouver à distance. Mais quand nous lisons qu'ils *parlaient avec lui*, la pensée de la relation la plus libre et la plus familière, nous est suggérée. Pierre et ses deux compagnons savaient ce que c'était que de se trouver dans

une relation de cette nature avec Jésus dans l'humiliation; et quelle joie pour eux d'avoir cette preuve qu'ils jouiraient d'une relation semblable avec lui dans la gloire! Après il est dit: «Lesquels apparaissaient en gloire». Ceci est subordonné à ce qui précède: d'abord, nous lisons que ces hommes étaient avec Jésus, et ensuite, qu'ils apparaissaient en gloire. Ils participent à la même gloire que celle dans laquelle Christ est manifesté, et il en sera ainsi de nous. «Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3). «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé» (Jean 17).

Il y a autre chose encore. Nous n'apprenons pas simplement que Moïse et Elie étaient avec Jésus, qu'ils parlaient avec lui et qu'ils apparaissaient avec lui en gloire, mais nous avons le privilège de connaître le sujet de leur entretien. «Ils parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem». C'était la croix qui formait le thème de leur conversation dans la gloire, — les souffrances de Christ qu'il avait à accomplir à Jérusalem; et assurément ce sera notre joie pendant l'éternité quand nous serons dans la gloire avec Christ, de nous arrêter sur ce sujet: la mort du Seigneur à Jérusalem.

Nous lisons ensuite que Pierre et ceux qui étaient avec lui, étaient accablés de sommeil, et nous voyons là ce que la chair est dans la présence de la gloire de Dieu. — Pierre commit aussi une grande erreur, mais je passe outre.

«Et comme il disait ces choses, une nuée vint et les couvrit de son ombre, et ils eurent peur comme ceux-là entraient dans la nuée. Et il y eut une voix de la nuée, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le». — Pierre nous dit que cette voix venait de la gloire magnifique: «Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique: Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon bon plaisir» (2 Pierre 1: 17). — Or Pierre et les autres disciples sont couverts par la nuée et enseignés du Père, les propres affections du Père pour le Fils leur étant révélées; Moïse et Elie entrent dans la nuée: et ainsi nous est révélé ce fait merveilleux que des saints sont admis à se tenir dans cette gloire d'où sort la voix, et prenant part dans cette gloire aux délices que Dieu trouve dans son Fils bien-aimé. Non seulement nous sommes appelés à la communion du Fils de Dieu, Jésus Christ, mais aussi nous sommes appelés à avoir communion *avec le Père*: nous sommes admis par Dieu le Père à partager sa satisfaction en son Fils bien-aimé.

«Et la voix s'étant fait entendre, Jésus se trouva seul». — La vision avait cessé; — la nuée, la voix, la gloire, Moïse, Elie, avaient disparus, — mais Jésus restait là, et les disciples ont à continuer leur chemin *avec Jésus, le connaissant désormais à la lumière de ces scènes de gloire* qu'ils venaient de contempler. Et tel est pour nous le profit de ces vives perceptions des choses spirituelles qu'il nous est quelquefois donné de réaliser. Ce n'est pas que nous soyons capables d'en jouir constamment et uniquement; mais lorsque pour le moment, elles ont passé, semblables à cette vision sur la sainte montagne, elles nous

laissent seuls avec Jésus, pour poursuivre le chemin de notre pèlerinage avec lui en esprit maintenant; et avec lui dans la lumière et la puissance de cette connaissance plus profonde *de lui-même*, et la communion de la joie du Père *en lui*, que nous avons acquises sur la montagne; et ainsi nous attendons le moment de son retour, alors que toutes ces choses et plus que nos coeurs peuvent penser et imaginer, seront accomplis pour nous à jamais.

## Le salut est de l'Éternel

---

Jonas 2: 10 ME 1869 page 401

«Certes, je ne donnerai point ma gloire à un autre» (Esaïe 48: 11).

Le salut est un don de Dieu, don purement gratuit, intimement lié à celui de la foi. Nous parlons de la foi qui reçoit le témoignage de Dieu, et qui se confie au Christ de la Bible, «mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification». L'objet de la foi, ce précieux Sauveur qui s'est offert et livré *Lui-même* en sacrifice, pour faire la volonté de Dieu, est aussi un don de Dieu: «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16).

Tout pécheur quelconque doit donc ou périr, ou aller à Dieu par Christ pour tout recevoir de sa pure grâce.

Nous voulons établir cette grande vérité que le salut des pécheurs vient tout entier de Dieu. Nous montrerons par un grand nombre de passages: premièrement, que les pécheurs sont *sauvés sans oeuvres*; secondement, que Dieu les a ainsi sauvés, *afin qu'ils abondent en oeuvres réellement bonnes*, c'est-à-dire en oeuvres de foi, absolument impossibles à l'incrédule. Nous osons espérer que ce travail sera utile à beaucoup d'âmes, en les amenant à donner gloire à Dieu, et à se joindre à nous pour le louer, selon qu'il est écrit: «Or, à Celui qui, selon *la puissance qui opère en nous*, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons, A LUI SOIT GLOIRE, dans l'assemblée, par le Christ Jésus» (Ephésiens 3: 20; cf. 16).

«Car vous êtes sauvés par grâce, *par le moyen de la foi*; et cela ne vient pas de vous. C'EST LE DON DE DIEU (le salut, la grâce et la foi). NON *par des oeuvres* (pourquoi?); AFIN QUE personne ne se glorifie...». Arrêtons-nous un peu à cette déclaration d'Ephésiens 2: 8: L'homme naturel, pauvre créature déchue, aussi orgueilleuse qu'elle est misérable, considérera toujours *ce témoignage de Dieu* comme une folie et un scandale. L'homme perdu veut absolument mériter ou acquérir — au moins en partie — le salut, la vie éternelle, et la faveur de Dieu. Sa conscience lui dit qu'il est privé de la gloire de Dieu; qu'il ne peut paraître devant sa face que pour être jugé. Il n'admettra jamais que l'unique place, où il ait le droit d'être, selon la justice, soit la croix de laquelle il est écrit: «Maudit est quiconque est pendu au bois». Oubliant que la mort est le salaire inévitable de chacun des nombreux péchés qu'il a commis, ce pécheur *perdu* consentirait peut-être à faire ou plutôt à entreprendre beaucoup de choses *pour s'améliorer* — comme si ce qui est corrompu pouvait devenir bon. Il n'est point *assez perdu*, à son avis, pour admettre la nécessité de naître de nouveau, afin de voir le royaume de Dieu ou d'y entrer. Il veut acquitter lui-même ses dettes, se délivrer lui-même du jugement et de la condamnation. A quoi serviraient à un tel homme, la croix de Christ, son oeuvre, sa résurrection? Ne veut-il pas devenir meilleur, afin de se sauver lui-même?

Ce triste état du coeur de l'homme manifeste précisément la plus déplorable forme de son éloignement de Dieu; je veux dire l'inimitié contre Dieu. Il s'oppose directement et audacieusement au témoignage de Dieu: «Car Dieu a renfermé *tous les hommes sous la désobéissance*, afin de faire miséricorde à tous». Il s'exclut donc absolument de la miséricorde offerte à tous, celui qui n'accepte pas la juste sentence de sa condamnation: «Nous avons convaincu et Juifs et Grecs, d'être SOUS LE PECHE, selon qu'il est écrit...». «L'écriture a renfermé *toutes choses SOUS LE PECHE, AFIN QUE* la promesse (d'un salut sans conditions, ou tout gratuit) *sur le pied de la foi en Jésus Christ*, fût donnée aux croyants» — ou à ceux qui se confieraient en cette promesse (Romains 11: 32; 3: 9; Galates 3: 22).

L'homme déchu est ennemi de Dieu, au point d'avoir horreur de sa miséricorde, comme d'une grâce qui met de côté, en principe, toute bonne opinion que l'homme peut avoir de lui-même. La grâce s'applique uniquement à des pécheurs incapables par eux-mêmes d'aucun bien. La grâce leur donne, par la foi, accès à la faveur de Dieu, ainsi que la paix avec Dieu, par le moyen de notre Seigneur Jésus Christ.

Acceptée comme une faveur démeritée, la grâce produit l'humilité, par la contemplation de la croix du Christ. Rien autre que la croix ne peut soumettre nos coeurs à la justice de Dieu et à sa miséricorde. Sans la foi au sacrifice, le coeur de l'homme s'élève avant que la ruine arrive, *tandis que l'humilité précède la gloire*.

«Où donc est le sujet de se glorifier? Il a été exclu... par le principe de la foi» en la pure grâce souveraine de Dieu». Car, si Abraham a été justifié sur le pied des oeuvres, *il a de quoi se glorifier*; mais non pas envers Dieu», C'est-à-dire qu'Abraham n'a aucun droit à se glorifier devant Dieu, ou selon les pensées de Dieu, d'une justice qui lui a été imputée gratuitement pour avoir cru Dieu. «Car que dit l'écriture?» Elle dit: «Abraham crut Dieu, et cela (sa foi qui donnait gloire à Dieu, qui honorait Dieu) *cela* lui fut imputé à justice». En croyant, Abraham fut justifié. Or, à celui qui fait des oeuvres, LE SALAIRE n'est point compté comme une grâce, mais comme une chose due». Un salaire, une chose due par Dieu à l'homme pécheur qui rejette son témoignage, voilà, cependant, ce que l'incrédule ose exiger de Dieu; et ce salaire accordé à des oeuvres faites dans un tel état, ce salaire serait «un salut éternel!»

«Mais, à celui QUI NE FAIT PAS *des oeuvres*, mais QUI CROIT en celui qui justifie L'IMPIE, *sa foi* lui est comptée pour justice». «Car Christ, lorsque nous étions encore sans force (des pécheurs, des ennemis), est mort, au temps convenable, pour DES IMPIES»; non pour des hommes améliorés, ni pour des justes, seuls capables de faire des oeuvres réellement bonnes; mais pour *des impies sans force*: «Or, si c'est *par grâce*, ce n'est plus sur le principe des oeuvres, puisque (autrement) la grâce ne serait plus la grâce», mais elle serait un salaire dû par Dieu et payé par Lui à des pécheurs auxquels reviendrait tout le mérite de l'avoir gagné (\*).

(\*) Proverbes 18: 12 et 15: 33; Romains 3: 27; 1 Corinthiens 1: 29-31 et 4: 7; Romains 4 et 5: 6; 11: 6.

Vous voulez faire des bonnes oeuvres, AFIN QUE Dieu vous reçoive en grâce. Mais pouvez-vous en faire de telles, dans votre état d'incrédulité? Vous êtes sous *le péché*, sous la puissance et sous toutes les conséquences du «péché qui est dans la chair». Vous êtes «sous *la désobéissance*», puisque vous négligez, méprisez ou rejetez le témoignage de Dieu au sujet de son Fils. Vous faites Dieu menteur, vous le traitez comme menteur et faux témoin (\*) ; puis vous prétendez acheter sa faveur par des oeuvres qu'Il a déclarées inacceptables par Lui, en tant qu'elles proviennent de telle source et de tels motifs.

(\*) Jérémie 13: 23.

Le monde lui-même vous accuserait, dans des cas analogues, de vouloir tirer de la fine fleur de farine de votre sac à charbon. La Parole vous dit: «Le maure changerait-il sa peau, et le léopard ses taches? Pourriez vous aussi faire quelque bien, vous qui n'êtes APPRIS qu'à mal faire?» — «qui tirera le pur de l'impur? Personne» (\*). Dieu Lui-même, loin de l'entreprendre, crée un homme nouveau, sur le principe de la foi en Jésus Christ. «Car, sans la foi, il est impossible de Lui plaire» (\*\*).

(\*) Job 14: 4. (\*\*) Hébreux 11: 6.

Comment aurait-il pour agréables les pensées, les actions ou les intentions de créatures assez rebelles pour le traiter de menteur; assez orgueilleuses pour ne pas se soumettre à sa grâce? «*Vous ne voulez pas venir à moi, pour avoir la vie*» (\*). Une volonté complètement opposée à celle de Dieu qui est amour; tel est «le péché», source de tous «nos péchés».

(\*) Jean 5: 40.

Vous osez entreprendre, en vertu de votre volonté propre, de faire des oeuvres dont Dieu ne veut pas, parce qu'elles vous sont inspirées au mépris du témoignage qu'Il a rendu au sujet de son Fils. Folie humaine! Supposons même (chose tout à fait aussi inadmissible que de voir un arbre entièrement mauvais produire de bons fruits), mais supposons, dis-je, que vous puissiez faire quelques oeuvres réellement bonnes, ou agréables à Dieu; combien estimeriez-vous devoir faire de telles oeuvres pour effacer un seul de vos péchés? Combien pour vous racheter de l'empire du péché, de la chair et de Satan? Combien pour acquérir la vie éternelle, c'est-à-dire une position en Christ ressuscité et au delà de la mort? Mais nous devons éviter d'admettre, même en apparence, ces folles prétentions de la propre justice.

L'oeuvre de Christ a été voulue de Dieu, parfaitement accomplie par Christ, et pleinement acceptée par Dieu. Christ seul, comme étant Dieu dans sa propre essence, avait le droit, la capacité, la puissance, de sauver des pécheurs en laissant sa vie pour eux: «Personne ne me l'ôte; mais je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre: j'ai reçu ce commandement de mon Père». «A cause de cela, le Père m'aime, c'est que je mets (ou laisse) ma vie, afin que je la reprenne». Prêt à quitter cette vie, Jésus a dit: «Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (\*). Tel fut l'homme, parfait par sa dépendance de Dieu; telle fut l'oeuvre du Fils de



l'homme, excellent dans son dévouement à Dieu. Il fallait une telle victime, sainte, sans défaut et sans tache, pour porter nos péchés, pour les expier et *les ôter* à jamais de devant Dieu.

(\*) 1 Jean 10: 17, 18; 17: 4.

Si la victime propitiatoire et son offrande n'eussent pas été parfaitement agréables à Dieu, le Christ ne serait pas un Sauveur toujours vivant en résurrection à la droite de la majesté; ni un Avocat, un Intercesseur et un Grand Souverain Sacrificateur, capable de sauver jusqu'au bout ceux qui se confient en Lui. Nous ne pouvions rencontrer Dieu autrement que comme Juge. Comme Père, jamais! Si l'oeuvre de la rédemption n'eût pas été parfaite, il faudrait que le Christ eût souffert et souffrît encore plusieurs fois depuis la fondation du monde. Mais maintenant, en la consommation des siècles, Il a été manifesté une seule fois *pour l'abolition* DU PECHE par le sacrifice de Lui-même». Et... «ayant été offert une seule fois pour *porter* LES PECHES de plusieurs» — de tous ceux qui le croiraient — «il ne reste plus de sacrifice pour les péchés» de ceux qui veulent ajouter à l'offrande du Christ quelque chose comme venant d'eux-mêmes. Refuser de se confier pleinement à l'oeuvre merveilleuse de la croix, «après avoir reçu la connaissance de la vérité», c'est «pécher par fierté», ou «volontairement»; c'est mépriser Christ et déshonorer Dieu pour se glorifier soi-même (Hébreux 9: 14-27, 28; 10: 26-29; Nombres 15: 30-36).

Présentez-vous donc simplement à Dieu sous le bénéfice du sacrifice du «Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert Lui-même sans tache à Dieu». Dieu vous honorera à cause de cette offrande. Elle est digne de Lui, car elle l'a glorifié dans sa justice et dans son amour. Il vous pardonnera *toutes* vos offenses, vous imputant «*la justice de Dieu*»; vous tenant pour justes, et vous traitant comme tels. Parce que vous Lui aurez donné gloire (Romains 4: 20), vous recevrez «*la justice de vie*», l'adoption, l'héritage des saints dans la lumière, le droit, en un mot, d'être faits enfants de Dieu.

L'Ecriture déclare à plusieurs reprises que, avant d'avoir cru, «nous étions MORTS *dans nos fautes* et dans nos péchés». Jésus lui-même a dit: «Si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez DANS VOS PECHES». Triste linceul pour des créatures qui, en croyant simplement à l'Evangile, auraient reçu le doux et glorieux privilège d'être EN CHRIST, DE REVETIR CHRIST. Si une telle inimitié de la chair contre la grâce n'était pas manifeste comme elle l'est, on ne pourrait pas croire qu'une aussi grande multitude, de personnes, capables d'ailleurs de raisonner sagement, puissent demeurer rebelles à la miséricorde qui est offerte gratuitement à tous. Voilà un homme que Dieu déclare mort dans ses dettes; mort en état de faillite... L'Evangile de Dieu l'invite à venir à Christ, pour être «*en Lui*», sur le simple pied de la foi au témoignage de Dieu. La grâce vient à lui, attestant que toutes ses dettes sont acquittées par le sang de Christ; elle le presse d'entrer dans la vie et dans les relations les plus bénies avec Dieu. Il n'a qu'à céder à ces invitations et à ce message d'amour; mais il reste dans son inimitié et dans sa profonde misère. Si la grâce n'a pas donné à cet homme, si raisonnable selon le monde, un profond sentiment de son état de

ruine, qui donc pourra l'y rendre sensible? La croix seule montre à l'homme la fin et le néant de tous ses efforts pour s'améliorer et pour se rendre digne de la faveur de Dieu.

Il est bon de poser nettement cette grande question à tout homme qui court en aveugle au-devant du jugement et de la condamnation éternelle: Comment un banqueroutier, mort en état de faillite morale, pourra-t-il faire des bonnes oeuvres pour acquérir la paix avec Dieu, la vie et le salut éternel?

Il faut, car Dieu l'a déclaré et «Il ne donnera point sa gloire à un autre», — que la gloire de votre salut soit tout entière à vous, ou qu'elle soit tout entière à Dieu. Il n'y a point de moyen terme. Aucun mélange n'est possible. Prétendre ajouter votre appoint à l'oeuvre de Christ, c'est fouler aux pieds le Fils de Dieu, estimer son sang pour profane, et outrager l'Esprit de la grâce. «Le salaire du péché, c'est la mort, mais LE DON DE DIEU, c'est la vie éternelle». Où est-il ce don? Où la trouver cette vie? «Dans le Christ Jésus, notre Seigneur» (Hébreux 10: 29-31; Romains 6: 23).

Sans la foi, vous recevrez, pour salaire de chacun de vos innombrables péchés, la seconde mort éternelle, état de remords dans les ténèbres, privé de la lumière de la face de Dieu et de sa gloire. Ce juste salaire, Jésus, maintenant à la droite du Père, le reçut à votre place, lorsqu'il dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». En croyant *cela*, vous avez une part éternelle avec Lui, dans la gloire (Romains 10: 8-12). Telle est la miséricorde que vous méprisez et dont vous vous privez totalement, par vos prétentions à la mériter, en tout ou en partie, ou à vous en rendre dignes «*devant Dieu*».

Croyez-nous: il en vaut la peine, et on est heureux en le faisant, de tomber à genoux, le front dans la poussière, mais avec un coeur débordant de reconnaissance, pour recevoir «l'abondance de la grâce et le don de la justice» qui sont en Jésus Christ. Que sont les richesses et les gloires de ce monde devant de tels trésors» (Philippiens 3: 8)? Que le Seigneur vous fasse la grâce, mes chers lecteurs, d'entendre cette parole de Paul: «*Dieu nous a sauvés* et nous a appelés d'un saint appel, NON PAS *selon nos oeuvres*, mais selon son propre dessein arrêté et sa propre grâce, *laquelle nous a été donnée*, DANS LE CHRIST JESUS, avant les temps des siècles» (2 Timothée 1: 9).

---

Notre sujet n'est pas précisément «*la Justice sans oeuvres*»; on n'est point un chrétien affermi selon Dieu, sans avoir pleinement reçu cette vérité qui, toute fondamentale qu'elle soit, n'est cependant qu'une partie de la grande doctrine du salut.

Pressé par le désir de répondre à un besoin assez général, même chez des chrétiens, nous nous sommes occupé spécialement du «salut *sans oeuvres*», par la seule foi au Christ de la Bible.

Nous avons la ferme assurance que cette recherche magnifiera Dieu comme Celui auquel appartient toute gloire. C'est Lui qui — par la foi — sauve des pécheurs, et qui — par la foi, et par le Saint Esprit, produit, chez ceux qu'Il a sauvés, les bonnes oeuvres qui

sont un fruit de justice, par le moyen de Jésus Christ, «à la gloire et à la louange de Dieu» (Philippiens 1: 11).

Nous allons chercher à nous rendre compte de l'importance et de la place que Dieu assigne aux bonnes oeuvres dans la doctrine du salut.

Nul n'est sauvé par de bonnes oeuvres; mais nul homme, sauvé par la foi en la miséricorde de Dieu, ne demeurera sans bonnes oeuvres, lorsqu'il aura plu à Dieu de le laisser dans ce monde, depuis sa conversion, afin qu'il y manifeste et y glorifie la grâce de Dieu, par une marche de foi.

Il n'y a point d'oeuvres pour obtenir le salut. Dans le salut, il y a cependant beaucoup de bonnes oeuvres.

Si le croyant est sauvé par la foi, avant qu'il ait fait ou pu faire aucune bonne oeuvre, il est cependant sauvé afin qu'il abonde en bonnes oeuvres, impossibles à quiconque n'a pas la foi.

Tout le Nouveau Testament abonde en exhortations aux bonnes oeuvres; mais nous devons nous borner à une ou deux citations qui traitent directement ce sujet spécial. Qu'il nous soit permis, auparavant, de présenter une remarque importante: Aucune exhortation aux bonnes oeuvres n'est adressée à des incrédules, ou à l'homme en la chair. Jean Baptiste prêchait *au peuple de Dieu* la repentance, pour la confession et la rémission des péchés. Il demandait *ensuite* du fruit convenable à cette repentance préalable. Après lui vient le Seigneur, dont la prédication est la même (Matthieu 3: 2; 4: 17). Nous savons que, sauf un résidu selon l'élection de grâce, le précurseur et le Seigneur n'ont trouvé, en Israël, ni repentance ni aucun fruit pour Dieu, mais l'opposition, la haine et la persécution jusqu'à la mort. Alors le Seigneur sépare ses disciples; ceux-ci le suivent. Il les instruit ouvertement dans les mystères du royaume, qu'il n'annonce aux autres qu'en paraboles.

Le discours sur la montagne est une précieuse collection des instructions données en particulier aux disciples; car, quoique entouré par les foules, c'est à ses disciples qu'il s'adresse (Matthieu 5: 1, 2; 7: 28). Quoi qu'il en soit, toute personne intelligente ne trouvera, dans ce discours, aucune trace du régime de la Loi (\*) qui exigeait de bonnes oeuvres de l'homme en la chair. Celui «qui a l'autorité» déclare *aux siens* le caractère de Dieu; c'est le Fils qui, à cause de leur foi en Lui, leur révèle Dieu comme leur Père qui est aux cieux. Toutefois le fondement du christianisme est encore à peine indiqué vaguement. Il n'y est question, ni d'un Christ crucifié, mettant fin à toute prétention de la chair, ni d'un Christ ressuscité, souche de l'homme nouveau et seul agréable à Dieu. A proprement parler, le caractère du Père avait été manifesté dans le Fils et ce caractère devait briller dans les disciples, enfants du royaume et nés de nouveau. Ce sont les principes du royaume des cieux, qui doivent diriger les enfants du royaume. Ils sont toujours vrais, toujours saints, et, en général, d'autant plus applicables et obligatoires pour le chrétien, qu'il a reçu beaucoup plus de lumières et de grâces que les disciples auxquels Jésus parlait et que sa responsabilité en est, par conséquent, beaucoup plus grande. Celui-là même qui avait parlé

aux pères, comme Législateur, du haut de Sinäï, parle ici avec la même autorité à ses disciples ou au résidu pieux d'Israël. Il montre que les commandements ont une très grande étendue, comme l'avait déjà reconnu le prophète-roi (Psaumes 119: 96); que ce que Dieu demande est une justice tout autre que celle des Scribes et des Pharisiens; que c'était là ce que les siens devaient chercher avant tout, en se confiant en Dieu pour le reste. Il leur décrit les dispositions célestes de ceux qui devaient hériter du royaume des cieux; puis il les exhorte à manifester au monde ces dispositions, ce caractère divin. De là devait résulter, pour les bienheureux disciples, une position semblable à celle du Maître — l'opprobre et la persécution de la part d'un monde qui les méconnaît.

(\*) «Mais moi, je vous dis». Matthieu 5: 22, 28, 32, 34, 39, 44.

En tout cela il n'y a aucune trace du pernicieux et anti-évangélique système, qui demande des fruits de la foi et de l'Esprit, à ceux qui n'ont ni l'une ni l'autre. Les disciples ont, dans leur nouvelle nature, les traits caractéristiques et les dispositions du Fils.

Ils pourront l'imiter et le suivre après avoir reçu le Saint Esprit. Aussi n'était-ce qu'*aux siens* que le Seigneur disait: «En ceci, mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit».

Ce qu'il faut prêcher aux croyants, c'est l'objet de la foi et le modèle selon le coeur de Dieu d'une marche filiale dans la foi; c'est Christ, source vivante et puissante de toute chose qui mérite le nom de bonnes oeuvres.

Dans les Actes et dans les épîtres, c'est-à-dire depuis le don du Saint Esprit, vous ne trouverez pas une seule exhortation aux bonnes oeuvres, adressée aux incrédules. Toutes le sont aux «*nous*» «*aux frères*», aux croyants. Partout les privilèges des saints servent de point de départ et surtout de motif à l'exhortation: *C'est pourquoi*, dépouillant le mensonge... *car nous sommes membres les uns des autres*. «Et n'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, *par lequel vous avez été scellés...*» «*Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants... comme aussi le Christ nous a aimés...*» «N'ayez donc pas de participation avec eux; *car...*» «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu». «*Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit*» (\*). L'homme nouveau qui est en Christ ne peut pas périr, il est vrai; mais c'est lui qui est responsable d'honorer Dieu; et sa responsabilité a pour mesure ses privilèges. Ceci sera pleinement manifesté au jour de Christ et devant son tribunal (1 Corinthiens 4: 5).

(\*) Ephésiens 4 et 5; Romains 12; 2 Corinthiens 7: 1; etc. etc.

Mais, revenons à notre sujet: Exiger des bonnes oeuvres, des mondains, c'est le moyen de les tromper, de les égarer, ou d'en faire des hypocrites à propre justice, tout en les plaçant sous la loi et sous sa malédiction: Dieu donne la vie à ses élus, afin qu'ils marchent à la louange de la gloire de sa grâce. Vouloir faire marcher ceux qui n'ont pas la vie, serait organiser une danse des morts qui glorifierait, tout au plus, le prince de la mort.

Ce qu'il faut prêcher aux incrédules, c'est la justice sans oeuvres, le salut sans oeuvres, sur le principe de la foi en Christ. Il faut enter le noble cep au lieu d'exiger de bons fruits du

sauvageon. Hors de Christ, impossible de porter aucun fruit de justice, ni de glorifier Dieu le Père. «Si quelqu'un ne croit pas au Fils, il ne verra pas la vie, la colère de Dieu demeure sur lui» (\*). Quelque nombreuses, quelque belles en apparence, que puissent être ses oeuvres, elles ont été entreprises et accomplies dans sa propre justice et dans son incrédulité.

(\*) Jean 3: 35.

Reprenons la suite d'Ephésiens 2: 9, pour montrer la place que la Vérité assigne aux oeuvres, dans le salut... «Non PAR des oeuvres, afin que personne ne se glorifie; car nous (qui croyons) nous sommes son ouvrage (l'ouvrage de Dieu), ayant été créés dans le Christ Jésus POUR (non par, ni à cause; mais *pour* vouloir et *pour* pouvoir faire) LES BONNES OEUVRES, lesquelles Dieu a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles» — et non point dans celles que nous pourrions imaginer ou préférer.

En croyant que Dieu l'a sauvé ainsi — par grâce, par le moyen de la loi, — un pécheur est, à l'instant, revêtu de la qualité d'enfant et du caractère de serviteur à l'image de Christ, afin qu'il l'imité en suivant ses traces. Faire la volonté de leur père, est la joie plutôt que le devoir des fils. C'est la puissance de la nouvelle vie. Au fond toute la question est là: dans une nouvelle création. *Dieu seul peut créer*. «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création», vérité qui anéantit toutes les fausses doctrines d'amélioration et de propre justice, pour laisser à Dieu seul la gloire du salut des pécheurs, par le moyen de Jésus Christ: «C'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles (en Christ). Et TOUTES SONT DE DIEU, qui nous a réconciliés avec Lui-même, par le moyen de Jésus Christ» (\*).

(\*) 2 Corinthiens 5: 17, 18, non pas: qui s'est réconcilié avec nous, mais qui nous a réconciliés, nous qui étions ses ennemis.

Tite 3: 5, et 2: 14, sont tout aussi positifs qu'Ephésiens 2, relativement à la place assignée aux bonnes oeuvres dans l'Evangile de Christ». Dieu nous a sauvés, NON pas sur le principe des oeuvres que nous eussions accomplies en justice, et que nous eussions faites, MAIS selon sa miséricorde, par le lavage du réengendrement, et le renouvellement de l'Esprit saint...» notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ *s'étant donné Lui-même pour nous*, AFIN QU'IL NOUS RACHETAT de toute iniquité; et afin qu'il purifiât, *pour Lui-même*, un peuple ACQUIS, ZELE POUR LES BONNES OEUVRES».

Tout chrétien sincère reconnaît que les oeuvres de sa foi sont insuffisantes en nombre et imparfaites en pureté. En effet, s'il est aisé à notre nature de faire le mal, il est toujours difficile de faire le bien et encore plus, de le bien faire — je ne dis pas seulement, selon notre appréciation et celle des hommes, mais selon Dieu. Cependant nous savons que notre Père daigne attacher du prix à ces produits de sa grâce, et qu'Il les récompensera comme «un fruit de la justice qui est par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu».

Terminons par une observation pratique: Il serait à désirer que tous ceux qui insistent sur les oeuvres fussent aussi ceux qui en font le plus de réellement bonnes. J'entends de ces oeuvres que Dieu a préparées d'avance afin que nous marchions en elles.

Une volonté brisée, le dévouement d'un coeur reconnaissant, l'intelligence spirituelle que donne la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, sont des conditions indispensables pour produire les oeuvres réellement bonnes et agréables à Dieu: «Cette parole est certaine, et je veux que tu insistes sur ces choses, *afin que ceux qui ont cru en Dieu s'appliquent à être les premiers dans les bonnes oeuvres*» (Tite 3: 8).

«Le salut est de notre Dieu qui est assis sur le trône, et de l'Agneau». Gloire à Dieu.

## Pensées sur Jean 17: 14

---

ME 1869 page 419

«Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs» etc. — C'est remarquable ici que le Seigneur rapproche du don de la Parole la haine du monde; ce n'est pas pour la profession que la haine se montre (le monde en est plein), mais pour le don de la Parole, pour l'observation de la Parole, qui est une reproduction du Christ ici-bas. La Parole, dans ce monde, est quelque chose d'inquiétant pour le monde, parce qu'elle est la vérité; il faut qu'il s'en occupe, mais pour la rejeter; le monde ne supporte et ne supportera pas plus la Parole et ceux qui la gardent qu'il n'a supporté la Personne du Christ lorsqu'il était ici-bas; la même haine se reproduit ici; c'est une pierre de touche, il me semble, pour voir si nous gardons la Parole: savoir, si nous sommes haïs du monde, ou non. Garder la Parole, c'est ce qui nous sépare pratiquement du monde et manifeste que nous n'en sommes pas, pas plus que le Christ Lui-même. C'est aussi la preuve que nous aimons le Seigneur: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» (Jean 12: 23). La Parole avait été donnée aussi en vue de manifester l'unité du corps ici-bas; le seul moyen par lequel cette unité pouvait être manifestée, c'était non pas de faire de l'unité, mais de manifester une unité déjà existante. L'Eglise y a manqué, parce qu'elle n'a pas gardé la Parole.

## La grâce rejetée et la gloire céleste ouverte

---

Actes des Apôtres 7 ME 1869 page 421

Telles sont deux des principales pensées que nous présente ce chapitre instructif et remarquable. *Dieu* était rejeté, de quelque manière qu'il parlât ou qu'il agît, et il ne l'était jamais plus que lorsqu'il manifestait sa grâce «Vous résistez toujours à l'Esprit Saint». Il est vrai, ces Juifs qui rejetaient Christ se glorifiaient en la loi, mais s'ils avaient reçu la loi par la disposition des anges, l'avaient-ils gardée? Ils avaient persécuté les prophètes; ils avaient tué ceux qui avaient prédit la venue du Juste, et maintenant ils avaient livré et mis à mort le Juste lui-même.

Ce n'était pas un trait nouveau dans leur histoire: leurs pères avaient fait ce qu'ils faisaient eux-mêmes. L'homme résiste toujours à ce que Dieu envoie en bénédiction.

Joseph et Moïse, ces deux types marquants du Seigneur Jésus, avaient été rejetés. Les pères de ceux à qui parlait Etienne avaient méprisé et haï Joseph: et eux-mêmes avaient fait de même à l'égard de Christ. Dieu avait élevé Joseph à la droite du trône, et Etienne rendait témoignage de Jésus se tenant à la droite de Dieu, et si Joseph envoya et appela sa famille en grâce, Christ ne fait-il pas et ne fera-t-il pas de même? Moïse apparaît. Il quitte la maison de Pharaon par amour pour ses frères, mais ils lui résistent comme ils ont résisté à Christ. «Comme vos pères, vous aussi vous faites». C'en était donc fait de toute vanterie; ils n'étaient constants que dans leur opposition contre le Saint Esprit. Il en est toujours ainsi de l'homme naturel: il ne peut se fier à Dieu; il résiste toujours à l'Esprit de Dieu. Il n'y a pas en lui de puissance pour se reposer sur la *parole* de Dieu; mais dès qu'une chose qui peut être *vue* est dressée, l'homme s'y confie, quelle qu'elle soit d'ailleurs. Peu importe que Dieu n'y soit plus! Mais, qu'il s'agisse du tabernacle ou du temple, de quelque chose de visible pour les yeux, l'homme s'y confiera, quoique ce soit la chose même que Dieu va juger.

L'homme résistait au témoignage que Dieu donnait, et s'attachait à ce que Dieu allait renverser. Tout ce qui n'est pas fondé sur la parole sera ébranlé; quelque effrayant que ce soit pour la chair et le sang, Dieu nous en a laissé la promesse positive: «Duquel la voix ébranla alors la terre; mais maintenant *il a promis*, disant: Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel». Or ce: «encore une fois» indique le changement des choses muables, comme ayant été faites de main, afin que celles qui sont immuables demeurent. C'est pourquoi recevant un royaume qui ne peut être ébranlé, retenons la grâce par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant» (Hébreux 12: 26-29).

Dans quelle mesure pouvez-vous recevoir cette parole comme une promesse? Si vos coeurs trouvent leur repos ici-bas, vous ne le pouvez pas; et ce que je dis se vérifiera aisément par l'épreuve: dans quelle mesure vos coeurs sont-ils attachés à *Christ dans le ciel*, invisible sauf pour le regard de la foi?



Voyez Etienne! il était une brillante réflexion de son bienheureux Maître, résistant jusqu'au sang en combattant contre le péché et, qui plus est, il place devant nos yeux un vivant modèle à suivre dans notre vie de tous les jours, car nous sommes appelés à témoigner toujours pour Christ par la puissance de l'Esprit, bien que notre témoignage ne doive peut-être pas aller jusqu'à la mort.

En outre, la réjection du témoignage d'Etienne fut un fait, à dater duquel les voies de Dieu envers Israël et envers l'homme subirent un changement important, bien que le principe de ce changement eût été déjà exposé et mis au jour à la mort de Christ. Après celle-ci, Dieu ne pouvait jamais bénir le monde directement. Il pouvait pardonner à Israël coupable si celui-ci se repentait, et envoyer Christ de nouveau, en réponse à la prière de Jésus à la croix, comme Pierre l'annonce au chapitre 3 des Actes, quand il dit que, si le peuple se convertissait, pour que leurs péchés fussent effacés, Jésus était prêt à revenir et à amener les temps du rétablissement de toutes choses: — vérité que l'impénitence actuelle d'Israël ajourne, mais ne détruit pas: car Christ reviendra. — Mais ici le témoignage d'Etienne est entièrement rejeté, le témoin de la gloire céleste de Christ est traîné hors de la ville et lapidé sans pitié.

Dieu avait agi envers l'homme de toutes sortes de manières depuis Adam, mais toutes ses voies n'avaient fait que mettre au jour un mal toujours plus grand, car l'homme continuellement résistait à Dieu. Avant la loi, les hommes étaient sans frein, iniques; ils furent transgresseurs quand Dieu leur donna la loi. Dieu avait donné des sacrificateurs, des rois, des prophètes en vain; enfin il envoya son Fils; mais les hommes ne firent que rejeter Dieu de toutes les façons et dans tous les temps. Quand Christ vint, le péché ajouta un crime de plus à sa liste effrayante; le plus profond de tous les maux était là, dans la réjection du Fils de l'homme dans son abaissement, et dans celle du témoignage de l'Esprit à son élévation dans la gloire céleste. Jésus n'était pas venu dans la froide rigueur de la loi, mais en amour; et pourtant il ne rencontra que l'inimitié et la haine. Si les hommes, comme tels, avaient pu être mis en relation avec Dieu, ils auraient dû l'être quand Christ vint; mais il faut à l'homme une nouvelle nature pour une relation pareille, et Christ donne ce lien avec Dieu à tous ceux qui croient, et il a envoyé le Saint Esprit pour le maintenir en puissance.

Ainsi Etienne, «étant plein de l'Esprit saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus se tenant à la droite de Dieu; et il dit: Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu».

Telle est la vraie place du croyant, rendu capable par l'Esprit d'attacher ses yeux sur Jésus dans la gloire, et cela en présence du monde et de son chef qui a crucifié le Seigneur de gloire. Ce n'est pas simplement ou vaguement que ses yeux sont ouverts à la gloire, mais il voit le *Fils de l'homme* là, et l'Esprit forme son coeur et sa pensée et sa marche d'après ce modèle, car le voile est déchiré et Jésus est vu dans le ciel.

Nous voyons quatre fois le ciel ouvert dans le Nouveau Testament; la première fois ce fut quand le Seigneur était sur la terre. Il n'y avait rien dans la condition actuelle de l'homme

que Dieu pût considérer avec satisfaction, jusqu'au moment où l'homme Christ Jésus fut venu ici-bas. Il n'était pas surprenant que les cieux se soient ouverts sur lui: Dieu avait trouvé un repos parfait sur la terre et dit, quand les cieux s'ouvrirent: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3: 17). La dernière fois, au chapitre 19 de l'Apocalypse, les cieux sont ouverts, et Christ est vu venant pour le jugement. A chacune de ces occasions, c'est à Christ que le ciel est ouvert. Mais le ciel s'ouvrit une troisième fois et alors ce ne fut pas pour Christ: il avait été rejeté de la terre et n'était plus un lien entre elle et Dieu. Où donc est-il? A la droite de Dieu. Quand Jésus fut crucifié, le monde tout entier fut condamné et le chef de ce monde jugé. Gouverneur, sacrificateurs, peuple, tous s'étaient ligüés ensemble contre le Seigneur et contre son Oint. De propos délibéré, le monde rejetait la sainteté de Dieu et n'avait pas de coeur pour l'amour de Dieu; et cependant après et malgré cela, nous voyons le ciel ouvert une fois encore avant que Christ vienne pour exécuter le jugement. Le ciel est ouvert sur un homme qui croit en Christ, sur un témoin de sa gloire en dehors de ce monde. «Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu». Christ lui-même, sur la terre, était l'objet sur lequel le ciel s'ouvrit; il est maintenant, dans les cieux, l'objet présenté au croyant sur la terre.

Mais le témoignage d'Etienne ne fait qu'exciter l'opposition sanguinaire du monde; celui-ci s'était rendu coupable de la réjection de Christ ici-bas, et il rejette pareillement Christ, maintenant qu'il est proclamé comme Fils de l'homme élevé à la droite de Dieu dans le ciel.

Mais Etienne ne vit ainsi le Seigneur et ne lui rendit témoignage que lorsqu'il fut «plein de l'Esprit». Avoir le Saint Esprit est une chose, être plein de l'Esprit est une autre chose. Quand l'Esprit est l'unique source de mes pensées, je suis plein de lui; quand l'Esprit possède mon coeur, il y a de la puissance pour faire taire ce qui n'est pas de Dieu, pour garder mon âme du mal, et pour me guider dans tous les actes de ma vie et de ma marche, de sorte que, dans l'une comme dans l'autre, je suis gardé et tenu séparé du monde (comparez Ephésiens 5: 18: «Ne vous enivrez pas de vin dans lequel il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit»). Avons-nous donc les yeux attachés sur le ciel? Hélas! quels coeurs inconstants nous avons! Qu'ils sont légers et changeants. Le Saint Esprit porte toujours le regard sur Jésus et voudrait l'y tenir fixé. Christ est l'objet de l'Esprit de toute éternité, soit comme le Fils dans le sein du Père; soit comme le Messie rejeté sur la terre; soit comme le Fils de l'homme élevé à la droite de Dieu.

Le révéler, et le glorifier est le but et l'oeuvre habituelle de l'Esprit.

Lorsque nous n'avons pas beaucoup de puissance pour la prière, ou même pour suivre celle des autres, et que nos coeurs se remplissent de pensées distraites, lorsqu'il y a dans nos coeurs peu de force pour la louange et le culte, nous ne possédons qu'une faible mesure de la puissance de l'Esprit, nous ne sommes *pas* «remplis de l'Esprit».

Le ciel donc peut être ouvert sur un croyant ici-bas, lorsque Christ, le Fils de l'homme, est élevé là-haut. Quelle pensée! quelle *vérité* pour notre coeur! Et il y a plus encore, car

au chapitre 2 de l'épître aux Ephésiens, nous apprenons ce fait précieux, que Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ, nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Christ a pris place à la droite de Dieu, et Il nous a fait asseoir là en lui, parce que nous sommes unis à Celui qui est là. «Celui qui est uni au Seigneur, est un seul Esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17).

Ce n'est donc plus le ciel s'ouvrant sur Jésus, et Jésus reconnu, dans son abaissement, comme le Fils bien-aimé de Dieu; ce ne sont pas les cieux ouverts et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme, l'objet du service de ceux qui étaient les glorieuses et saintes créatures de Dieu; ce n'est pas non plus le ciel ouvert et un cavalier, monté sur un cheval blanc, sortant en triomphe pour le jugement; — c'est une précieuse scène intermédiaire, où le disciple, sur la terre, voit le ciel ouvert et, plein de l'Esprit, voit la gloire de Dieu et Jésus Christ se tenant à la droite de Dieu; c'est le tableau manifeste et caractéristique de la vraie position du chrétien, rejeté comme Jésus, à cause de Jésus, avec Jésus, mais, en même temps, avec les yeux ouverts par le Saint Esprit à de plus hautes et glorieuses espérances qu'aucune de celles qui se rattachent au retour du Seigneur sur la terre pour le jugement, et à la restauration de son ancien peuple. La gloire *céleste* est la part avec laquelle l'âme fidèle est en communion présente et avec Jésus dans cette gloire.

Le discours d'Etienne aux Juifs avait frayé le chemin à ceci d'une manière frappante; car en esquissant l'histoire du peuple depuis son origine, il avait choisi spécialement Abraham, appelé loin de son pays et de sa parenté par l'apparition du Dieu de gloire; Abraham, un étranger dans le pays de la promesse, où il n'avait pas encore un pouce de terrain en propre. Il avait retracé les péchés, les souffrances, l'esclavage de «nos pères» jusqu'au moment où Dieu délivra le peuple d'Egypte, comme il avait précédemment appelé Abraham hors de la Mésopotamie. Deux personnages, Joseph et Moïse, sont mis en évidence, de la manière la plus significative, dans le discours d'Etienne; et l'un et l'autre, ils n'étaient guère plus caractérisés par la manière dont Dieu les avait honorés, qu'ils ne l'avaient été auparavant par leur réjection par Israël. Joseph avait été livré à des gentils, plus tard il avait été élevé au premier rang dans l'administration personnelle du royaume, et était devenu l'instrument de la bonté et de la sagesse de Dieu à l'égard des frères mêmes qui l'avaient persécuté et vendu; Moïse avait été rejeté comme chef et comme juge, lui que Dieu envoya, longtemps après, pour être chef et sauveur. Tels précisément avaient été les traits du péché qu'Israël venait de commettre, et tel devait être le chemin de Dieu dans sa grâce. Mais les Juifs n'avaient pas d'oreilles pour Dieu jusqu'ici; dès le premier moment, leurs coeurs idolâtres s'étaient éloignés de lui, quelque lent qu'il eût été à exécuter le jugement; et bien que leur orgueil pût s'arrêter avec complaisance dans ce lieu sacré, Dieu lui-même était et avait été aussi réellement un étranger en Canaan, si je puis parler ainsi, que l'avait été Abraham, son ami. «Salomon», il est vrai, «lui bâtit une maison» (verset 47); mais ce fait avait fourni au prophète l'occasion de leur dire, en temps convenable, que le Très-Haut, dont la main a fait toutes ces choses, n'habite pas dans des demeures faites de main, et cela en rapport avec l'idolâtrie rétablie dans le temple et la perversité consommée

et le jugement d'Israël au dernier jour, avant que le Seigneur crée Jérusalem pour n'être que joie et son peuple pour n'être qu'allégresse (Esaïe 65: 18).

L'histoire de Christ avait été la fraîche et complète confirmation de ces différents principes de Dieu et tout était placé ici comme un feu, par le Saint Esprit, par le moyen d'Etienne devant les consciences irrégénérées et rebelles des Juifs. Mais le ciel s'ouvrit pour lui, comme il peut s'ouvrir sur nous. en vertu de ce que nous sommes membres de Christ, comme nous dit le chapitre 14 de l'évangile de Jean: «Vous en moi et moi en vous» (verset 20). Nous voyons la gloire de Dieu en la face de Jésus Christ; nous sommes faits justice de Dieu en Lui. Christ a maintenu la sainteté de Dieu, de qui la justice est désormais pour nous et nous justifie; et le Saint Esprit nous rend capables de regarder jusque dans le ciel et de voir là notre précurseur et notre justice. Je suis là, *moi*, car Christ et le croyant sont unis. Je suis un avec Christ. Paul nous expose pleinement cette vérité; elle lui fut révélée lors de sa conversion même: «Je suis Jésus que tu persécutes» (Actes des Apôtres 9: 5); les autres apôtres ne l'ont jamais développée comme lui l'a fait. Paul était le vaisseau préparé pour faire connaître cette grande vérité, non encore révélée, — le mystère caché en Dieu, — et compléter ainsi la Parole, comme nous lisons, Colossiens 1: 25, dans laquelle si l'on peut dire ainsi, Dieu avait laissé une lacune à cet effet.

Etienne, ayant les yeux attachés sur le ciel, vit le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu, un homme dans le ciel, vu par un homme sur la terre! Quel pas immense! Quelle bénédiction d'avoir Christ dans le ciel, de le voir là et d'être associés avec lui d'une manière vivante dans cette gloire!

Mais le Fils de l'homme est vu se tenant là debout. Pourquoi: *debout*? Christ ne pouvait pas s'asseoir avant que le *dernier* acte de la réjection fût accompli. Quelle histoire! Quel péché l'homme a commis et que de malheurs il a amassé sur lui-même! Mais Christ est assis jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds; et nous aussi nous devons attendre. Nous sommes faits justice; — ce n'est pas la justice que nous attendons, mais nous attendons, par la foi, l'espérance de la justice (Galates 5: 5). Dieu nous a fait asseoir en Christ, en esprit et en propos, à la droite de Dieu, jusqu'à ce que le ciel s'ouvre pour la dernière fois, et que le Fils de l'homme vienne pour juger tout ce qui peut être ébranlé. Est-ce que cela m'alarme? Non, je suis à l'abri jusqu'au bout. *J'ai* une cité qui a des fondements ; je suis lié à ce que Dieu a établi et ne puis être ébranlé.

Quel effet cette vue dans le ciel devrait avoir sur nos âmes! Chez Etienne elle produisit une vraie ressemblance pratique avec Christ. Regardez Christ: il fit une belle confession devant Ponce Pilate, devant Caïphe, le peuple, etc. Qu'est Etienne? Un fidèle imitateur de Celui qu'il voit dans le ciel: il rend témoignage à son Maître, s'oubliant lui-même et ses dangers, et tout ce qui pouvait le menacer. Le Saint Esprit le conduit et le remplit d'une sainte et surabondante joie. Son coeur était rempli de Christ de manière à exclure tout souci de sa vie ou de ce qui pouvait l'atteindre. *Christ* était l'unique objet qu'il eût devant les yeux. Il était semblable à Christ dans la confession, semblable à lui aussi dans la souffrance, «accomplissant ce qui manque aux afflictions de Christ» (Colossiens 1: 24). Quel

tableau de conformité pratique à Christ en grâce! — une confiance parfaite en regardant au Seigneur entre les mains duquel il remet son esprit; — une intercession énergique, alors qu'il pense à ceux qui le lapidaient jusqu'à la mort: «Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix: Seigneur, ne leur impute pas ce péché!» (verset 60).

L'Esprit non-contristé produisait en Etienne la réflexion du caractère, des voies et des paroles de Christ; toutefois l'épreuve en résultait et il en sera toujours ainsi: nous aurons la croix à porter. Mais qu'importe? C'est une *chose bonne* pour nous; la croix nous éloigne du monde; elle brise notre volonté; elle nous délivre de nous-mêmes en rompant, peut-être, le lien qui est le plus près du coeur. La croix a un pouvoir d'un prix infini, bien qu'elle ne soit pas une chose agréable, autrement elle ne serait pas la croix; elle élève le croyant et lui montre quelle est sa part en Christ, qui attend pour prendre à lui ceux qu'il a rachetés, «afin que là où il est, ils y soient aussi avec lui» (Jean 17: 24).

## La confession de péché

---

ME 1869 page 432

La confession est la ressource qui se présente naturellement à une conscience convaincue de péché et qui cherche du soulagement. Par la confession, en effet, l'âme *transfère*, pour ainsi dire, le fardeau de son péché, quand elle n'est plus capable de le porter elle-même.

En principe, la confession d'un pécheur est la même que celle d'un saint: elle est produite par la découverte du péché et par le jugement que l'on en porte; et elle met en évidence la vérité du jugement du péché découvert. L'homme cherche le pardon, lorsque son péché a été mis au jour par un autre et qu'il ne peut plus demeurer caché; ou bien lorsqu'il en craint la manifestation et veut échapper au châtement. Mais solliciter le pardon d'un Dieu offensé ou de son prochain offensé, ce n'est pas en soi-même une preuve réelle et suffisante d'un véritable repentir, ni d'un jugement vrai porté sur soi-même, bien qu'il soit possible que l'un et l'autre y soient de fait.

Pendant la confession, lorsqu'elle est sincère et spontanée, est la conséquence de ce que le péché est discerné et jugé, et détesté dans son caractère propre; et quand il en est ainsi, l'âme languit de s'en décharger par la confession, *quelles que puissent être d'ailleurs les suites méritées qui en découleront pour elle*. Dans une confession vraie, il n'y a ni le désir ni la pensée d'échapper au châtement encouru; au contraire, on reconnaît pleinement que le jugement est mérité et on est prêt à l'accepter s'il est prononcé. C'est ainsi que le brigand expirant reconnaît sa culpabilité, et la justice du châtement qui lui est infligé, en disant: «Et pour nous, nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises» (Luc 23: 41).

La confession d'un pécheur diffère, toutefois, pratiquement de celle d'un saint: le pécheur réveillé confesse sa culpabilité à un Dieu qu'il ne connaît pas et qu'il n'aime pas encore; mais une fois qu'il sent et connaît son péché et qu'il en éprouve la malédiction dans son coeur, ce sentiment est tellement pénible, qu'il se soumet à tout plutôt que de dissimuler plus longtemps son péché, et la confession est ce à quoi il a recours. «Quand je me suis tû, mes os se sont consumés, et aussi je n'ai fait que rugir tout le jour» (Psaumes 32: 3). Il reconnaît ce qu'il est, il déteste ce qu'il est, ses péchés se dressent devant lui, et derrière eux il voit la mort et le jugement. Dans un pareil état, les ressources humaines font défaut, la sympathie et les consolations de l'homme ne peuvent porter remède. Dieu seul est le refuge de la conscience convaincue de péché. Par la confession, le pécheur se livre, en quelque sorte, à Dieu, pour que Dieu agisse envers lui, comme il le jugera convenable. Il remet son fardeau au Seigneur, comme étant trop lourd et trop insupportable pour qu'il puisse le porter lui-même. «Je t'ai fait connaître mon péché et je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit: Je ferai confession de mes transgressions à l'Eternel» (Psaumes 32: 5). La

pauvre âme, incapable de porter sa charge, la place devant ce Dieu inconnu jusqu'à ce moment, et l'homme découvre alors ce que Dieu est, et quelles sont les ressources d'amour, en même temps que de justice, qui se trouvent en Lui dans la croix de Christ. «Et tu as ôté la peine de mon péché» (Psaumes 32).

Dans la confession d'un saint il y a cette différence, qu'elle est faite à un Dieu que l'on connaît en grâce et comme un Père, et dans la conscience de «la seule offrande qui rend parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14), et du précieux sang de Christ «qui purifie de tout péché» (1 Jean 1: 7), En principe, ainsi que nous l'avons dit, cette confession est la même que celle du pécheur, c'est-à-dire, le résultat du péché découvert et jugé. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés» (1 Jean 1: 9); toutefois, en pratique, le saint se confesse à un Père qu'il connaît et en qui il se confie, bien qu'il puisse l'avoir déshonoré; et à un Dieu fidèle et juste, dans la présence duquel se tient notre Avocat, Jésus Christ, le Juste, dont le sang a fourni une provision infinie et sans bornes, et établi un fondement solide, sur lequel Dieu peut pardonner toute iniquité.

Pour le saint, la confession est à la fois une ressource des plus miséricordieuses et un exercice des plus bénis, pour répondre à ses besoins ici-bas. Si nous considérons le croyant comme placé dans le monde (avec lequel, quant à la vieille nature, le lien n'est pas encore entièrement rompu), comment pourrait-il, lui, l'enfant de Dieu, le saint par appel, maintenir sa position et marcher en communion avec son Père et avec son Seigneur, s'il n'avait pas la confession de péché? Quel est le chrétien qui, connaissant quelque peu son propre coeur et les influences pernicieuses qui l'entourent, ne connaît pas aussi le soulagement et le repos qu'il y a pour l'âme dans un *véritable* esprit de confession? — Mais la confession d'un saint *doit* être sincère. Souvent nous nommons confession ce qui ne l'est pas. L'aveu, fait à la légère, d'un mal qui ne peut être dissimulé, l'assentiment forcé des lèvres ou du coeur, ne restaurent pas l'âme, ni ne la replacent là où sont la lumière, l'amour, la sainteté, c'est-à-dire dans la présence de Dieu. Le jugement de soi-même et la confession doivent aller plus avant qu'à la superficie, si nous voulons demeurer en communion avec Celui en qui il n'y a aucunes ténèbres; car il connaît à fond où nous en sommes dans nos âmes, et il aime la vérité dans le coeur. L'homme, qui n'est pas capable de lire dans le coeur de son frère, est appelé à lui pardonner «sept fois le jour» s'il retourne à lui, en disant: «je me repens» (Luc 17: 4); tandis que Dieu, qui est plus grand que notre coeur, connaît exactement ce que vaut notre confession et l'apprécie, et agit envers nous selon sa réelle valeur. Ici, je voudrais seulement répéter encore une fois, que si la confession de péché est vraie, il n'y a aucune pensée de vouloir échapper à de justes conséquences, ni de vouloir les adoucir. C'est notre privilège, nous le savons, de ne pas avoir à souffrir pour avoir mal fait, car «Christ a souffert une fois pour les péchés, le Juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu», et «celui qui a souffert en la chair s'est reposé du péché» (1 Pierre 3: 18; 4: 1).

Mais quand un saint bronche ou tombe et que «la discipline du Seigneur» arrive sur lui, qu'il est bon d'accepter la verge de la main du Père! qu'il est précieux de recueillir dans la communion de Celui qui veut nous rendre «participants de sa sainteté», et, si telle est sa volonté, de recueillir, dis-je, les fruits de ce que nous avons semé! Il en fut ainsi d'Héli: «C'est l'Eternel; qu'il fasse ce qui lui semblera bon» (1 Samuel 3: 18); et de David: «Qu'il me maudisse, car l'Eternel le lui a dit» (1 Samuel 16: 11); et il en sera ainsi de chacun des saints de Dieu, qui connaît, en quelque mesure, l'amour et la sainteté, l'un et l'autre parfaits, mais inséparables de notre Dieu et Père en Jésus Christ. Il y a une grande différence entre la confession, faite dans le but d'obtenir le pardon et d'échapper au châtement, ce qui est réellement du papisme, et la confession pour être replacé en communion avec le Père, dans l'amour duquel nos coeurs ont appris à trouver leur seul repos.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la confession à l'égard de Dieu; elle a cependant aussi son importance à l'égard de l'homme. Nous pouvons dire toutefois, selon la vérité, que la chose principale implique la moindre.

Tout péché, lorsqu'il est discerné et jugé selon Dieu, est *d'abord* jugé par rapport à Dieu. David s'écria, au sujet de ce qui avait si profondément outragé tous les devoirs envers l'homme: «J'ai péché contre Toi, contre Toi proprement, et j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux» (Psaumes 51: 4); mais cela n'amointrit pas les obligations qui découlent des relations des hommes entre eux, pas plus que le commandement: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu» ne supprime ou ne remplace le second commandement, qui lui est semblable: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même». Lorsque, par conséquent, l'âme est exercée selon Dieu au sujet du péché, celui-ci sera vu et considéré sous toutes ses différentes faces. Ce qui, dans le péché, affecte notre position et notre relation à l'égard de Dieu sera jugé tout premièrement; mais aussi tout ce qui affecte nos relations avec les hommes ne sera pas traité avec indifférence; et ce dernier point demande un exercice et un examen de soi-même bien plus approfondis, de même qu'un complet dépouillement de nous-mêmes, car notre coeur cherche à éviter, si c'est possible, tout ce qui peut nous abaisser aux yeux des autres, soit de l'homme comme tel, soit de nos frères chrétiens. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire à quelqu'un qui avait péché et qui, dans une certaine mesure, l'avait aussi reconnu: «J'ai confessé mon péché à Dieu, il n'y a pas de nécessité à le confesser à un homme». Il se peut, en effet, qu'il n'y ait pas de nécessité; seulement le simple fait de mettre la chose en question peut donner lieu de soupçonner qu'il pourrait y avoir là-dessous quelque manquement envers nos semblables, ce qui demanderait un aveu devant eux aussi bien que devant Dieu.

«Confessez vos offenses l'un à l'autre» (Jacques 5: 16): c'est là la substance, et la moelle de bien des choses qui sont détaillées au long dans la loi. L'obligation de faire restitution et de reconnaître le tort qu'on pouvait avoir fait, est clairement enseignée par la conscience naturelle et par la loi; or l'évangile nous enseignerait-il moins de renoncement à nous-mêmes? Non sans doute; il met devant nous, au contraire, une leçon d'une portée bien plus grande, puisque nous y apprenons que le moi est jugé et tenu pour



mort, et que Christ seul doit vivre et agir en nous. Au reste nous sommes convaincus que, pour une âme divinement enseignée, l'opinion des hommes n'est rien en comparaison de l'approbation du Dieu saint. De plus, Dieu et mon propre coeur connaissent, au sujet de moi-même, des secrets que nul autre, soit dans le ciel, soit sur la terre, ne connaît. Dieu et moi nous connaissons un état de péché et de corruption si profond que, lorsque la pensée en monte dans le coeur, je suis prêt à admettre que ce que les hommes pourraient dire de moi de pire serait encore dix mille fois au-dessous de ce que je mérite. Or, nous ne sommes pas appelés à dévoiler les choses cachées qui nous sont connues, que nous avons jugées et confessées, que Dieu connaît et qu'il a jugées et pardonnées; mais lorsqu'il arrive que, par mon péché, j'ai peiné ou blessé quelqu'un ou quelques-uns de mes frères, soit dans la chair soit dans l'esprit, la conscience du mal que j'ai fait doit triompher de toute pensée de vouloir le cacher ou m'excuser ou me justifier, et je dois être aussi prêt à le dévoiler devant l'homme auquel je dois une confession, que devant le Seigneur lui-même.

Que le Seigneur nous enseigne le dépouillement de nous-mêmes, et nous rende ainsi capables de conserver une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes. Nous devons marcher devant les hommes comme devant Dieu, toujours en état de nous regarder l'un l'autre en face, dans l'assurance que nous ne cachons à personne rien de ce qui lui est dû, et que, même dans notre coeur, nous ne recélons rien que nous aurions à faire connaître par la confession.

## La bonne nouvelle de la paix

---

Actes des Apôtres 10: 36 ME 1869 page 439

Cher lecteur, si vous en êtes encore à vous demander comment on peut se procurer la *vraie* «paix de Dieu», la sainte Parole de Dieu répond que ce n'est par «des oeuvres de justice que nous ayons faites» (Tite 3: 5), mais en croyant au Fils de Dieu qui, étant venu, a annoncé la bonne nouvelle de la paix «à tous»; car «c'est Lui qui est notre paix»; c'est Lui qui à «fait la paix *par le sang de la croix*» (Ephésiens 2: 14, 17; Colossiens 1: 20). Et encore: «*Ayant donc été justifiés par la foi, nous avons (maintenant) la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ*» (Romains 5: 1). Et le Saint Esprit a déclaré, par la bouche de l'apôtre Pierre, «qu'il n'y a point *sous le ciel d'autre nom qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés*» ([Actes des Apôtres 4: 12](#)). Mais, peut-être, cher lecteur, êtes-vous prêt à dire: «Je crois au Fils de Dieu; je crois qu'Il est venu, dans le monde, qu'Il a revêtu notre nature, qu'Il est mort sur la croix pour le péché, qu'Il est ressuscité le troisième jour, et qu'il n'est point d'autre nom que le sien, par lequel un pécheur peut être sauvé». Eh bien, si elle est sincère, c'est une bonne et saine confession; mais jouissez-vous des résultats de tout cela? Si vous le croyez réellement, alors vous possédez la vie éternelle et la justice de Dieu: «Celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle»; et ailleurs: «Quiconque croit est justifié par Lui», de toutes choses. Voilà ce que Dieu dit, et je suis tenu de le croire et de m'en réjouir. La perfection de la justification est fondée sur la perfection de l'oeuvre de Christ. La loi, en reconnaissant cette vérité, remplit l'âme de joie et de paix. Je sais que mes péchés sont pardonnés, et ma conscience trouve le repos. Cela est de toute importance. Il est bien des gens qui, le premier jour de la semaine, professent qu'ils croient au pardon de leurs péchés, et qui pourtant regarderaient comme une présomption chez quelqu'un de dire qu'il croit au pardon de *ses péchés*. «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie».

Est-ce de la présomption de *croire Dieu sur sa parole*? Or Dieu a dit: «*Celui* (peu importe qui) qui croit au Fils a la vie éternelle». Remarquez qu'il ne dit pas: *il aura*, mais *il a*; n'y a-t-il pas une bien plus grande présomption «à *faire Dieu menteur*»? (1 Jean 5: 10) comme vous le faites si vous ne vous réjouissez pas dans la connaissance du complet pardon de vos péchés. Jésus Christ n'est pas venu pour nous mettre en état de *faire la paix* pour nous-mêmes, ou de *faire notre salut*, comme on dit. Il est venu pour faire le salut, pour faire la paix, et pour nous la donner gratuitement. Mais que l'on n'oublie pas que, si «la grâce de Dieu qui apporte un salut gratuit est apparue à tous les hommes»; cependant, partout où elle est reçue, elle enseigne à «renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le présent siècle sobrement, justement et pieusement». Si nous ne montrons pas cette vie en pratique, nous pouvons être sûrs que nous n'avons pas bien compris et saisi la grâce qui nous enseigne. Une foi vivante au Fils du Dieu vivant, crucifié pour nos péchés, et ressuscité, telle est la grande et unique source d'où doit découler toute

bonne oeuvre; tout ce qui ne procède pas de là, en fait d'oeuvres ou de service *religieux*, ne vient que du *moi*, quoi que nous ou d'autres puissent en penser.

## Pensées sur le livre de l'Ecclésiaste

---

ME 1869 page 441

La vie sur la terre est généralement considérée par l'homme sous deux points de vue opposés l'un à l'autre. Pour l'un, c'est un vaste horizon qui s'ouvre devant lui, tandis que l'autre jette ses regards en arrière vers les circonstances par lesquelles il a passé. Pour le jeune homme à peine sorti de l'enfance et qui se met en route plein d'espoir, s'attendant à voir se réaliser tous les rêves de son jeune âge, la vie apparaît comme le matin brillant et pur d'une longue journée d'été; tandis qu'à celui qui est arrivé à la limite de la mesure d'existence ordinairement allouée à l'homme ici-bas, quand le vieillard s'avance vers la tombe, discipliné et courbé peut-être sous le souvenir de ses fautes, la vie se présente comme le soir mélancolique d'un jour d'hiver. Chacun d'eux s'est formé une estimation de la vie, mais l'un d'après ce qu'il espère, l'autre d'après ce qu'il a trouvé. L'idée qu'un homme se fait d'une route qu'il n'a pas encore parcourue sera souvent erronée; aussi l'idée que le jeune homme se fait de la vie est presque toujours trompeuse. Mais pouvons-nous toujours compter que l'un de ceux qui ont suivi la route tout entière nous donnera une juste idée de ce qu'est réellement la vie sur la terre? Chacun nous parlera de ce qu'il a rencontré et cherchera à nous faire partager ses appréciations; seulement le tableau sera différemment coloré d'après les épreuves ou les jouissances que chacun aura trouvées sur le chemin; et, après tout, ce ne sera jamais que l'expérience d'un individu isolé.

Il faut à l'homme quelque chose de plus — où le trouvera-t-il? Ni la science des anciens, ni les recherches de nos contemporains ne peuvent le lui fournir. Pour estimer la vie, il faut un homme doué d'une vraie sagesse; quelqu'un qui soit en état de scruter les choses de ce monde. Un homme, un seul d'entre les enfants d'Adam, a été capable d'accomplir cette tâche, et comme tel, lui seul l'a entreprise. Ce que David, l'homme selon le coeur de Dieu, n'aurait pas pu décrire avec exactitude, son fils Salomon a pu le faire et l'a fait; et le livre de l'Ecclésiaste est la parole du Prédicateur, dictée par l'Esprit de Dieu, pour donner à l'homme, avec l'autorité de Dieu, et aussi d'après l'expérience du plus sage d'entre les hommes, une appréciation juste de ce qu'est réellement la vie ici-bas pour un fils d'Adam. Doué de Dieu d'une sagesse qui surpassait celle de tous ceux qui avaient été avant lui (car «il était même plus sage que quelque homme que ce fût, plus qu'Ethan, Ezrakhite, que Héman, que Calcol et que Darda, les fils de Makhol»; [1 Rois 4: 31](#)), et qui ne fut jamais égalée par aucun de ceux qui vinrent après lui, roi à Jérusalem, possédant des richesses plus qu'aucun monarque de la terre («car l'argent n'était rien estimé aux jours de Salomon», 2 Chroniques 9: 20), il pouvait se procurer tout ce que la fortune donne, tout ce dont le pouvoir dispose, tout ce que la science peut sonder; il pouvait tout comprendre et jouir de tout. «Or que fera l'homme qui viendra après le roi?» «Car qui peut manger et jouir si ce n'est moi?» (Ecclésiaste 2: 12, 25).

Ce n'était pas là une vaine vanterie. Se traitant délicatement (2: 3), recherchant la science, souverain sur des rois, dispensant la justice à ses sujets, répondant à toutes les questions difficiles de la reine de Seba, fertile en inventions, diligent dans l'étude, riche en tout ce qui constituait l'opulence d'un peuple nomade et pasteur, ou bien établi et remarquablement civilisé — quelle était la source de joie qui fût fermée à Salomon? Le champ de connaissance qui lui fût interdit? Il avait abondamment joui de tous les plaisirs auxquels un homme peut s'adonner, tandis qu'en même temps il avait sondé, les oeuvres de Dieu et appris à connaître les lois qui dirigent la vie et l'ordre de l'univers. Quand nous parlons de la sagesse de Salomon, il faut nous souvenir que ce n'était pas simplement du génie, comme les hommes l'appellent, non plus que le fruit d'études profondes et d'investigations sérieuses; mais Dieu lui avait donné la sagesse et l'intelligence, et, en outre, richesse, et biens, et gloire, comme n'en avait possédé de semblables aucun des rois qui l'avaient précédé, ni n'en auraient aucun de ceux qui devaient le suivre (2 Chroniques 1: 12). Tel était cet homme désigné pour décrire avec fidélité ce que le vie d'une créature déchue est, ce qu'elle doit nécessairement être sur la terre; de même il y a un Etre, Un seul, qui ayant foulé cette terre comme un homme, a fait voir, en vérité et en perfection, ce que l'homme devrait être. Le fils de David était l'un de ces hommes; le Seigneur de David manifeste l'autre.

Il ressort de là que le livre de l'Ecclésiaste est d'une grande valeur, et pourrait être étudié avec profit de nos jours par les gens du monde. L'écrivain n'avait aucun motif de garder rancune au monde; celui-ci l'avait bien traité, comme l'on dit; il lui avait concédé sa place et donné l'honneur qui lui revenait, rendant pleinement hommage à sa merveilleuse sagesse. Car «le roi Salomon fut plus grand que tous les rois de la terre, tant en richesses qu'en sagesse. Et tous les rois de la terre cherchaient à voir la face de Salomon, pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son coeur. Et chacun d'eux lui apportait son présent, savoir des vaisseaux d'argent, des vaisseaux d'or, des vêtements, des armes et des choses aromatiques, et lui amenait des chevaux et des mulets chaque année» (2 Chroniques 9: 22-24).

Etant donc de tous points compétent pour nous apprendre ce qu'est la vie, qu'a-t-il à nous en dire? Comment la décrit-il? «Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste: vanité des vanités, tout est vanité» (1: 2). Si ces paroles étaient celles d'un homme désappointé, cruellement frustré dans ses espérances et maltraité personnellement, une telle entrée en matière ne surprendrait personne. Mais celui qui les prononce est, humainement parlant, le plus heureux de tous les hommes que la terre ait vus naître; c'est lui qui dit: «Vanité des vanités»: rien qu'un souffle, une vapeur qui passe, éphémère dans sa durée, telle est l'expérience que le fils de David, le roi à Jérusalem, a faite, non pas seulement de certaines choses, mais de toutes. «Tout est vanité», «dit l'Ecclésiaste, ou le Prédicateur, le Chef d'assemblée». Il prend ici un titre que l'on ne rencontre nulle part ailleurs dans l'Ecriture, en dehors de ce livre; c'est qu'il voulait rassembler autour de lui, tous ceux qui étaient désireux de l'entendre, pour les enseigner, car telle est la signification de ce nom. Aussi

tandis que d'autres portions de la Parole traitent de l'avenir et du chemin du juste sur la terre, l'Ecclésiaste s'adresse aux hommes dont les coeurs sont tournés vers le monde, qui poursuivent les choses de cette vie, et il leur dit ce qu'elles sont en réalité. Il leur dit ce que le fils du roi a trouvé par sa propre expérience et a noté d'une plume inspirée, pour l'instruction de tous ceux qui veulent l'écouter.

«Quel avantage y a-t-il pour l'homme en tout son travail, dont il se tourmente sous le soleil» (1: 3)? Il prend l'homme actif, occupé, travailleur, qui a beaucoup à faire et qui en est heureux; l'homme entièrement engagé dans les affaires de la vie. Mais d'où vient cette exclamation de l'Ecclésiaste qui cherchait «à trouver des discours agréables» (12: 12)? Pour quel motif envisage-t-il les choses avec tant de tristesse? En voici le secret: «Une génération s'en va et une autre vient; mais la terre demeure toujours ferme» (1: 4). La terre demeure, mais non pas l'homme; de là naît la question qui n'a pas besoin de réponse: «Quel avantage a l'homme, etc.?». Il nous est parlé ici de la mort sous un point de vue utile à considérer. «La mort est le salaire du péché»; toutefois ce n'est pas sous cet aspect que l'Ecclésiaste s'en occupe; la cause de l'entrée de la mort dans le monde n'est pas le sujet traité par Salomon; il parle de sa présence ici-bas comme d'un ver qui ronge la racine de l'arbre du bonheur (chapitres 2: 15; 3: 19, 20; 5: 15; 6: 6; 9: 3). La mort trouble le plaisir; elle glace la joie, car elle retranche l'homme, au moment où il croit se reposer après de longues années de travail et recueillir le fruit de son labeur. Quelle différence avec ce qu'Adam avait en perspective avant sa chute et avec l'expérience que feront les saints dans le millenium, de même que ceux qui habiteront la nouvelle terre! tandis qu'à présent, dans la conscience des résultats de la chute, la mort est pour l'homme le grand trouble-joie qui flétrit toutes ses espérances.

Ce qui a lieu après la mort est un autre sujet, que d'autres parties des Ecritures font connaître. Le livre de l'Ecclésiaste considère la mort de ce côté-ci du sépulcre et montre comment elle sépare l'homme des fruits de son travail, alors qu'il croit pouvoir en jouir. Ce qui rend la mort doublement douloureuse est précisément ceci, c'est que, après avoir travaillé longtemps, l'homme s'attend naturellement à profiter de ce que lui, et non pas un autre, a amassé; mais il arrive que la mort intervient et l'enlève, et tout le fruit de ses peines passe à un autre pour en jouir. «Car il est tel homme dont le travail s'est fait avec sagesse, et avec science, et avec profit; et c'est à un homme qui ne s'en est point tourmenté qu'il le laisse comme sa part. Cela aussi est une vanité et un grand mal» (2: 21).

Quel tourment donc que la mort! Quel visiteur importun que nul ne peut tenir éloigné! Elle vient sans qu'on la demande; elle vient à un moment inopportun aux yeux de l'homme et dépouille sa victime de tout ce qu'elle possède; car «comme il est sorti nu du ventre de sa mère, il s'en retournera nu, s'en allant comme il est venu, il n'emportera rien de son travail auquel il a employé ses mains; et c'est aussi un mal fâcheux que comme il est venu, il s'en va de même, et quel avantage a-t-il de s'être tourmenté pour du vent?» (5: 15, 16). Quelle que soit la position de l'homme sur la terre, tous s'en vont finalement en un même lieu (6: 6); le riche et le pauvre, le sage et le fou, le juste et le méchant, tous sont réunis à

la fin à l'avorton qui n'a pas vu le soleil. La mort, ce grand niveleur de tous les rangs, réduit l'homme à un niveau inférieur à lui-même, c'est-à-dire à celui des animaux. «Car tel l'accident des fils des hommes, et tel l'accident de la bête, et il n'y a pour eux qu'un même accident. Comme meurt celle-ci, ainsi meurt celui-là; et ils ont tous un même souffle, et l'homme n'a pas d'avantage sur la bête, car tout est vanité. Tout va dans un même lieu. Tout est venu de la poussière, et tout retourne à la poussière» (3: 19, 20). En voyant ainsi le fil de la vie de l'homme se dérouler devant lui, depuis sa sortie du sein de sa mère jusqu'à sa sortie du monde par la mort, n'offrant aux regards que l'existence passagère d'un être né pour mourir, nous comprenons pourquoi l'Ecclésiaste s'écrie: «Quel avantage a l'homme de tout son travail auquel il s'occupe sous le soleil?».

Mais lors même que la mort empêche l'homme de jouir du fruit de son travail, sa vie et tout ce qui est autour de lui est l'expression d'un labeur constant et toujours renouvelé. L'oeuvre commencée n'arrive jamais à son accomplissement; les choses qui sont dans le ciel et celles qui sont sur la terre le proclament à la fois. «Le soleil se lève, et le soleil se couche et revient haletant vers son lieu où il s'était levé» (1: 5). Chaque jour le travail ne se fait que pour être repris le lendemain, et année après année, la même carrière est parcourue. «Le vent s'en va vers le midi, puis il tournoie vers le nord; le vent s'en va tournant, tournant, et il revient sur ses circuits» (1: 6). «Toutes les rivières vont à la mer, et la mer n'en est point remplie; vers le lieu d'où viennent les rivières, là elles retournent dans leur cours. Toutes choses sont harassées plus que l'homme ne peut dire. L'oeil ne se rassasie point de voir, et l'oreille n'est point assouvie d'ouïr» (1: 7, 8). C'est ainsi que la nature elle-même, si l'homme y était attentif, lui enseignerait qu'ici-bas il n'y a pas de repos permanent jusqu'à présent. La vie est une scène affairée. Ce qui a été, c'est ce qui sera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil; et pour compléter le tableau de la vanité de toutes choses, l'Ecclésiaste ajoute: «On ne se souvient point des choses qui ont précédé, on ne se souviendra point des choses qui seront à l'avenir, et ceux qui viendront n'en auront aucun souvenir» (1: 11). L'oubli qui se manifestait, aux jours de Salomon, à l'égard de ce qui avait précédé, n'était pas un trait particulier à l'époque; il se retrouve et se retrouvera chez l'homme dans tous les temps. Quel profit y a-t-il donc dans le travail de l'homme? Ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, et l'oeuvre accomplie sera oubliée par les générations qui suivront.

Après cette introduction à son livre, l'Ecclésiaste poursuit en montrant qu'il n'écrit pas par ouï-dire, ni n'emprunte la sagesse d'autrui; mais lui-même a expérimenté ce qu'est la vie sous le soleil pour une créature humaine (1: 12 à 2: 26).

Il se met résolument à l'oeuvre, afin de sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous le soleil; et ici, il fait bon usage du don merveilleux que Dieu lui a accordé. Il a tout vu, tout contemplé, et «voilà» dit-il, «tout est vanité et rongement d'esprit» (1: 14). L'homme peut être en état d'apercevoir les défauts, et avoir la conscience de ce qui manque, mais il ne peut y suppléer. Quelle condition que celle-là! et telle est cependant sur la terre, celle de l'homme comme ayant abandonné Dieu. Il doit vivement sentir (si du moins il sent les

choses) combien sont amères les conséquences du fait de s'être détourné du Dieu vivant et vrai. Il voit ce qui est tortu, il discerne ce qui manque, mais il ne peut redresser ce qui est courbé, ni porter remède à ce qui manque. «Tous les fondements de la terre sont ébranlés», dit Asaph ([Psaumes 82: 5](#)); et l'expérience du fils du roi, c'est que «tout est vanité et rongement d'esprit». Ceci, il ne faut pas l'oublier, n'est pas l'expérience du pécheur qui recueille le fruit de ce qu'il a semé, mais celle d'un homme de l'ancienne création, qui, bien que pécheur lui-même, sent la désolation et le désordre que le péché a amenés sur la terre.

En tant que créé de Dieu dans l'origine, l'homme était destiné à trouver sur la terre un bonheur sans mélange, doué comme il l'était, d'une nature capable de jouir, d'une intelligence susceptible d'instruction et de progrès, et d'un corps sain et robuste; toutes choses autour de lui auraient pourvu à ses jouissances et occasions de développer pleinement ses facultés. En est-il ainsi maintenant? Écoutons encore ce que dit l'Ecclésiaste: «J'ai parlé en mon coeur, disant: Voici je me suis agrandi et accru en sagesse, par-dessus tous ceux qui ont été avant moi sur Jérusalem, et mon coeur a vu beaucoup de sagesse et de science; et j'ai appliqué mon coeur à connaître la sagesse, et à connaître les sottises et la folie, mais j'ai reconnu que cela aussi était un rongement d'esprit. Car où il y a abondance de sagesse, il y a abondance de chagrin; et celui qui s'accroît de la science s'accroît du chagrin» (1: 16-18). Voilà l'expérience de l'homme; non pas celle que, de toute nécessité, chaque homme doit faire, mais telle est l'expérience de tous les hommes, comme souffrant sous les conséquences de la chute. Quelque élevé qu'un homme puisse être sur la terre, quelles que soient les facultés de son esprit ou les aspirations de son coeur, comme enfant d'Adam, il ne peut se soustraire à ce qui est dit ici. Semblable à une ruine splendide, où l'on distingue encore, ici et là, les traces d'une main d'oeuvre exquise, qui nous permettent de voir le contraste existant entre le dessein évident de l'architecte et l'état actuel de l'édifice, ainsi aussi nous pouvons discerner dans les sentiments et les capacités de l'homme, quelque chose de ce dont il était capable dans l'origine, tout en étant forcés de reconnaître qu'il n'est plus qu'une épave de la plus noble de toutes les oeuvres de Dieu, qui apparut pour la première fois au sixième jour de la création.

Mais où Salomon avait-il acquis l'expérience qui le mettait à même de pouvoir formuler un pareil jugement sur tout ce qui fait l'objet des recherches et des travaux des hommes sous le soleil? Lui-même se charge de nous l'apprendre: «J'ai dit à mon coeur: Viens donc! que je t'éprouve par la joie, et goûte le bien-être; et voilà, cela aussi est une vanité. J'ai dit touchant le rire: il est insensé; et touchant la joie: de quoi sert-elle? J'ai imaginé en mon coeur de me livrer à l'attrait du vin, tandis que mon coeur se guiderait avec sagesse, — et de m'attacher à la folie, jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon que les hommes fassent sous les cieux, pendant le nombre limité des jours de leur vie. Je me fis de grands ouvrages: je me bâtis des maisons; je me plantai des vignes; je me fis des jardins et des parcs et j'y plantai de arbres fruitiers de toutes sortes; je me fis des réservoirs d'eaux pour en arroser la forêt où poussaient des arbres. J'acquis des hommes et des femmes esclaves; et j'eus des esclaves nés en ma maison; et j'eus plus de gros et de menu bétail



que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem. Je me suis aussi amassé de l'argent et de l'or, et des plus précieux bijoux qui se trouvent chez les rois, et dans les provinces; je me suis acquis des chanteurs et des chanteuses, et les délices des hommes, avec harmonie d'instruments de musique, même plusieurs harmonies de toutes sortes d'instruments. Je me suis agrandi et me suis accru plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem; et ma sagesse est demeurée avec moi. Enfin je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé, et je n'ai épargné aucune joie à mon coeur; car mon coeur s'est réjoui de tout mon travail; et c'est là tout ce que j'ai eu de tout mon travail» (2: 1-10).

Tel était donc le vaste champ de plaisirs intellectuels et charnels qu'il avait exploré; aucune jouissance ne lui avait été refusée; cependant tout en sentant si vivement ce qu'il dépeint, il ajoute que sa sagesse demeure avec lui. Par sa propre expérience et par sa sagesse qui ne l'abandonna jamais, il était donc parfaitement compétent pour apprécier à leur juste valeur toutes ces choses. N'avait-il pas lieu d'être satisfait de ce que la vie lui avait donné? Si d'autres, moins favorisés que lui, avaient été déçus, lui du moins avait pu se rassasier de tout ce que son coeur désirait. Après s'être donc désaltéré à toutes les sources ouvertes devant lui, voici le mémorial qu'il nous laisse de ce qu'il a trouvé: «Voilà, tout était vanité et rongement d'esprit; tellement que l'homme n'a aucun avantage de ce qui est sous le soleil» (2: 11). Il avait vu ce que vaut la sagesse: elle «a beaucoup d'avantage sur la folie, comme la lumière a beaucoup d'avantage sur les ténèbres» (2: 13); mais la mort arrive pour le fou comme pour le sage, et après la mort le fou et le sage sont oubliés tous les deux, et même le sage meurt comme le fou.

C'est pourquoi il haïssait la vie et il haïssait tout le travail dont il s'était tourmenté sous le soleil, parce qu'il devait le laisser à l'homme qui lui succéderait; et qui sait, demande-t-il tristement, s'il sera sage ou fou? L'histoire répond à cette question et fait ressortir avec force la vanité de toutes choses que lui-même sentait si vivement. Roboam méprisa le conseil des vieillards qui s'étaient tenus devant son père Salomon, et par cet acte insensé il perdit l'obéissance des dix tribus. Il abandonna aussi l'Eternel après trois ans de règne; il fut témoin de l'invasion de Shishak, roi d'Egypte, et perdit tous les trésors que Salomon avait amassés. Les boucliers d'or allèrent enrichir les coffres d'Egypte et Roboam fut obligé de les remplacer par des boucliers d'airain (2 Chroniques 12).

Après avoir parlé de lui même, l'Ecclésiaste se tourne vers les autres et, passant en revue toutes les choses faites sous le soleil, il déclare que tout est vanité. — Il discourt sur les richesses; elles ont leur utilité: l'argent est une protection (7: 12); c'est le don de Dieu. Que de fois cependant l'homme en sent la vanité! Convoitises recherchées comme le seul vrai bien, les richesses sont données à l'homme, il en remplit ses coffres et malgré cela il n'est pas satisfait. Si nous n'avons pas d'enfants, nous en désirons; mais les enfants sont un don de Dieu, on ne les acquiert pas avec de l'argent. «Celui qui aime l'argent n'est point assouvi par l'argent» (5: 10). Aussi, comment les choses de la terre pourraient-elles vraiment satisfaire une âme immortelle? Si aujourd'hui l'homme repaît ses yeux de son argent, il peut le perdre en un instant et rester avec un enfant, son propre fils, qui sera né

pour hériter de la pauvreté (5: 13, 14). Ou bien, si sa prospérité se maintient jusqu'à la fin, et si ses richesses ne se sont pas évanouies, il est forcé de les laisser, car tel que l'homme est entré dans le monde, tel il sortira du monde. La mort l'appelle, mais non pas ses biens avec lui. Tout ce qu'il possède, il le laisse derrière lui, car comme il est entré nu dans le monde, il s'en retournera nu, s'en allant comme il est venu. Les richesses ne peuvent pas satisfaire l'âme; elles ne peuvent racheter de la mort, et celui qui les possède ne peut pas s'en assurer la conservation pour le lendemain. C'est pourquoi Salomon avertit ses semblables et leur dit: «Quel avantage a l'homme de s'être tourmenté pour du vent» (5: 16)?

Ensuite, l'Ecclésiaste parle sur la sagesse: nul mieux que lui ne pouvait en apprécier la valeur. La sagesse donne plus de force au sage que dix gouverneurs qui sont dans une ville (7: 19); elle vaut mieux que la force et que tous les instruments de guerre (9: 18). Mais ici encore la vanité de tout ce qui est sous le soleil se fait sentir; car lorsqu'il applique son cœur à connaître la sagesse et à considérer les occupations auxquelles on se livre sur la terre, et qu'il se tourne pour contempler les oeuvres de Dieu, il rencontre une limite à la poursuite de ses recherches; et en voyant les oeuvres de l'homme, il ne fait que comprendre d'autant plus péniblement la misère et la désolation que le péché a introduites.

Quant aux oeuvres de la création, il en avait étudié une grande partie, ainsi que cela est dit ailleurs (1 Rois 4: 33); mais l'homme est une créature finie, incapable de sonder l'infini. C'est ce que Salomon apprit: «Je vis toute l'oeuvre de Dieu, et que l'homme ne peut pas trouver l'oeuvre qui se fait sous le soleil, pour laquelle l'homme se travaille en la cherchant; et il ne la trouve point, et même si le sage prétend connaître, il ne peut plus trouver» (8: 17).

Il y a des champs de connaissances qui sont au delà de la portée et des capacités de l'homme, quand il veut les explorer on seulement les atteindre. Il peut, comme Salomon, arriver à ce point, d'apprendre, par tout ce qu'il sait, combien il sait peu de chose. Il voit que la science déjà acquise fait naître bien des questions que le savant est hors d'état de résoudre; et qu'il est incapable d'expliquer même ce qu'il voit autour de lui. Telle sera toujours la condition de l'homme ici-bas; mais à la lumière de la révélation qui nous est donnée, nous pouvons regarder en avant vers un jour où «nous connaissons à fond, comme nous avons été connus à fond», mais ce ne sera pas sur la terre (1 Corinthiens 13: 12).

En se tournant du côté de l'homme pour examiner ses actions, l'Ecclésiaste voit tout le mal qui est commis sous le soleil, l'injustice criante, l'iniquité, la fraude, et tant d'actes d'oppression qui sont constamment mis en pratique, et il découvre en même temps qu'il est tout à fait impuissant pour y mettre obstacle (3: 16; 8: 14). Un autre bras que le sien peut seul contenir les iniques; une autre intelligence que celle d'un des enfants déchus d'Adam peut seule trouver le remède. Le jour du Fils de l'homme doit poindre avant que vienne sur la terre Celui qui seul est capable de redresser les choses. Combien souvent la justice est pervertie maintenant! Le juste souffre et le coupable est en sûreté; la sottise est

placée dans une grande élévation et les riches siègent dans l'abaissement, les serviteurs vont à cheval, et les princes vont à pied comme des serviteurs (10: 6, 7); et le sage, dont on recherche le secours au temps de la détresse, est oublié quand l'heure du besoin a passé (9: 15). C'est ainsi que la sagesse peut révéler à celui qui la possède toute cette injustice et lui en faire comprendre l'amertume, tandis qu'en même temps il sent qu'il est hors d'état de rien empêcher ou corriger. Connaître le bien et le mal fut l'appât présenté par le serpent à Eve «pour devenir comme des dieux» (Genèse 3)! Le sage discerne clairement le mal, il connaît ce qui devrait être, mais il découvre qu'il ne peut le faire; et la femme, qui, au commencement, était la provision de Dieu pour l'homme et qui devait être une aide «semblable à lui», la femme est devenue, entre les mains de l'ennemi, l'instrument de la perte éternelle de l'homme (7: 36-39).

Tout ce qui précède nous prépare, en quelque sorte, à comprendre le tableau placé devant nous à la fin du livre. L'homme, créé dans l'origine à l'image de Dieu, et non assujéti à la mort, nous est dépeint comme marchant vers la tombe et apprenant, chemin faisant, comme nous venons de le voir, que toute créature et tout ce qui est fait sous le soleil, est vanité; et lui-même, au terme de sa vie, nous donne, dans sa mort, la preuve la plus concluante de la vérité et de l'exactitude de cette parole de l'Ecclésiaste. «Tout est vanité». La description est d'une admirable poésie, mais les détails en sont bien tristes. Lorsque d'autres se complaisent à dépeindre ce que, l'homme aurait pu être, Salomon nous dit ce qu'il est; et ce n'est pas de sa grandeur et des facultés de son esprit ou de son corps qu'il nous entretient, c'est de sa déchéance. Créé pour être le seigneur des créatures de Dieu sur la terre, manifestant le pouvoir de la pensée sur la matière, pygmée à côté des montagnes éternelles, et accomplissant cependant des oeuvres gigantesques qui semblent défier les ravages du temps; bien inférieur en force à la plupart des animaux et cependant capable de les soumettre et d'asservir à sa volonté les puissances de la nature, que n'aurait pas pu être l'homme si le péché n'était pas entré dans le monde? Et comment Salomon nous le décrit-il? Comme un vase usé, sa force détruite, les genoux chancelants, les mains tremblantes, la vue affaiblie, les oreilles appesanties, ne trouvant plus de plaisir en ce qui le charmait autrefois; il n'est plus qu'un débris de ce qu'il était et il attend le moment de s'en aller vers cette demeure qui sera la sienne pendant longtemps! Qui peut s'étonner après cela que le refrain, avec lequel l'Ecclésiaste débute, soit encore le refrain avec lequel il termine: «Vanité des vanités», dit-il, «tout est vanité!» (1: 2; 12: 8).

Mais au milieu de tout ce qui parle de vanité, il est un autre sujet qui occupe l'Ecclésiaste, car étant sage il enseigne le peuple. Après avoir longtemps discoursu sur l'homme et sur ses oeuvres, il parle brièvement de Dieu et de ce que Dieu a fait. Et ce qu'il dit de Dieu (car le nom de Jéhovah ne se rencontre pas dans le livre) ne sert qu'à faire ressortir davantage la condition déplorable de l'homme. L'homme ne demeure pas, ses pensées se perdent, ses oeuvres tombent en poussière, son nom est oublié. Créé dans l'origine pour ne pas mourir, il naît maintenant pour mourir, tandis que Dieu demeure. «J'ai reconnu que tout ce que Dieu a fait subsiste à perpétuité; il n'y a rien à y ajouter, ni rien à

en retrancher» (3: 14). Ici-bas, au milieu de ce qui passe, il y a quelque chose de permanent; voilà ce que Salomon avait trouvé, et ce qu'il désire faire sentir aux autres avec force (6: 1-7; 9: 9; 12: 1). Il voudrait parler du Créateur à la créature. Il n'est pas appelé à proclamer la grâce; ce n'est pas le salut qu'il a mission d'annoncer; mais il s'adresse aux créatures de Dieu, responsables comme telles envers Celui qui les a formées. Le Créateur prendra connaissance, s'enquerra judiciairement des actions de ses créatures; c'est ce à quoi aucune d'entre elles ne peut échapper, et toutes ont besoin qu'on le leur rappelle. Ayant ainsi montré la vanité de tout ce qui se fait sous le soleil, l'Ecclésiaste place devant nous la seule parole que l'homme ait à suivre: «Fin du discours: écoutons-en la somme: Crains Dieu, et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme» (12: 13). Les lumières plus étendues que nous possédons confirment ce que Salomon dit de l'homme et nous en apprennent davantage aussi au sujet de Dieu; toutefois le principe énoncé ici est vrai en tout temps: la créature doit reconnaître l'autorité de Dieu et obéir implicitement à tout ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner: «Parce que Dieu amènera toute oeuvre en jugement, touchant tout ce qui est caché, soit bien, soit mal» (12: 14).

Précisément là où le livre de l'Ecclésiaste finit, le livre des Proverbes commence. L'Ecclésiaste expose la vanité de toutes choses ici-bas; les Proverbes nous parlent de la vraie sagesse. L'Ecclésiaste conduit l'homme comme homme, jusqu'à la décrépitude et à la mort; les Proverbes nous présentent la vie et nous apprennent comment on marche sagement sur la terre, et les sujets des derniers chapitres de ces deux livres sont en harmonie parfaite avec ceci. Nous avons brièvement examiné ce que l'Ecclésiaste décrit; ce que le livre des Proverbes nous offre, c'est l'homme et la femme dans leurs sphères respectives: l'homme, le roi Lemuel, gouvernant; la femme, l'épouse forte, dirigeant sa maison avec sagesse et intelligence. Nous les voyons chacun à son oeuvre, mais il n'est rien dit de la fin. La mort n'intervient pas pour couper court à leur carrière utile, ou pour les enlever après que l'âge les a rendus faibles et dépendants. Ils offrent l'exemple de ce que Salomon enseignait à son fils, savoir, ce qui découlerait de la possession de cette science que l'on doit rechercher — celle de la vie; et en fermant le livre, nous sentons qu'ils demeurent, pour ainsi dire, l'un sur le trône, l'autre dans la maison. Nous sommes arrivés à la fin des Proverbes et nous les laissons en pleine activité.

## Lettre sur les mariages entre chrétiens et infidèles

---

ME 1869 page 453

Une chère soeur nous a demandé de réimprimer cette lettre qui fait partie d'un volume traduit de l'anglais, sous le titre de «La Sympathie chrétienne» par la vicomtesse T. -A. Powerscourt, Paris, 1845. Nous nous prêtons, volontiers au désir de notre soeur, pensant avec elle que le sujet si sérieux traité dans cette lettre est, malheureusement, une parole qui n'est que trop à propos.

Ma chère amie,

J'ai reçu votre lettre hier au soir, et je ne veux pas tarder d'un jour à vous répondre, car j'ai beaucoup pensé à vos circonstances. Il est fort pénible d'être un instrument d'affliction pour une personne qui nous aime et que nous aimons, d'avoir l'apparence de l'ingratitude et de la dureté, et de savoir qu'il est *quelqu'un* dans ce désert, dont toutes les pensées sont pour nous, qui souffre à notre sujet, et à qui nous ne pouvons donner aucun soulagement, après avoir dû dire un *non*.

Votre position est l'une de celles auxquelles peuvent être appliquées ces paroles: «*Pleurez avec ceux qui pleurent*», et elle a trop de rapport avec la mienne propre pour que je ne sympathise pas avec vous. Je sais ce que c'est que de renoncer à un objet tendrement aimé, et je connais aussi la paix qui suit le sacrifice, lorsque le coeur déchiré est enfin capable de se soumettre et de se placer avec abandon sous les bras de l'éternel amour, en disant: «*Sois mon garant*».

Mais quelque douloureux que soit votre combat, il est court et léger en comparaison de ce qu'il serait si la chose avait lieu. Seriez-vous heureuse en renversant, par vos principes, les grandes espérances que M... a fondées sur son union avec vous? Ou bien penseriez-vous réussir à marcher selon Christ, tout en cherchant à plaire au monde? Attendriez-vous un vrai support de la part d'un homme qui n'a pas l'Esprit de Christ? Ne m'en voulez pas si je parle de lui comme d'un infidèle, car s'il n'est pas actuellement un croyant, vous ne pouvez nullement compter sur son apparente anxiété à l'égard de «la seule chose nécessaire». Si la Bible est vraie, il y a une inimitié enracinée dans le coeur de l'homme irrégénéré; et bien qu'à distance il admire la religion de Jésus, il ne peut aimer à se trouver en contact avec elle dans tous les détails de la vie; il ne peut supporter qu'elle soit le sujet des conversations et le but de toutes les pensées, de toutes les paroles et de toutes les actions. Ce n'est pas seulement l'expérience qui me fait ainsi parler, mais aussi la Parole de Dieu; et tout ce que je vois, ma chère amie, me confirme dans la conviction que l'on ne peut faire aucun cas des conversions faites par l'amour. Je ne dis pas qu'il y ait hypocrisie chez M... et chez beaucoup d'autres que je pourrais nommer; mais je pense que

leur affection les trompe complètement. Lorsque des poids aussi inégaux sont mis dans la balance des affections, l'un doit monter dans la même proportion que l'autre descend. Ce n'était pas par hypocrisie que G... venait sans cesse chez les parents de celle qui est maintenant son épouse, pour s'entretenir des choses de Dieu. Hélas! à peine peut-on discerner aujourd'hui si cette pauvre femme est chrétienne ou non; et cependant elle avait pu porter l'opprobre de Christ pendant plusieurs années.

Un autre monsieur parlait dans toutes les réunions, à D..., tant il était zélé pour la vérité mais quand il eut obtenu ce qu'il désirait il s'opposa à ce que sa femme visitât les pauvres, ou s'occupât des écoles, et il mit un éteignoir sur la brillante lumière du Seigneur. Un troisième aurait trompé, par ses prières, les personnes les plus spirituelles; et maintenant il soutient les bals, les jeux, la lecture des romans, etc. Mais j'en viens à un autre qui nous touche de plus près, et dont le caractère franc et ouvert ne pouvait chercher à en imposer. Ce n'était point par hypocrisie qu'il se joignait aux chrétiens, qu'il admirait l'Évangile, qu'il soutenait les sociétés religieuses, qu'il fréquentait le culte, qu'il lisait la Bible, et qu'il assistait même aux instructions données aux pauvres. Maintenant sa bienveillance et son affection sont aussi grandes que dans les premiers temps; mais pourrait-il y avoir du bonheur pour sa femme, qui ne peut parler devant lui de son Bien-Aimé, sans exciter l'opposition la plus vive, qui ne peut avoir avec lui aucune communication chrétienne, et qui ne saurait l'approuver dans ce qu'il aime? Pourriez-vous être heureuse, pourriez-vous vous réjouir dans les promesses de la gloire avec Christ, en pensant que celui qui vous est plus cher que votre propre âme n'y a aucune part, et qu'il est sans Dieu et par conséquent sans espérance dans le monde? Votre joie elle-même ne serait-elle pas le sujet de votre plus grande douleur?

Ce tableau est-il trop chargé? Hélas! non. Et combien souvent la femme chrétienne n'a-t-elle pas encore à supporter la persécution, la privation de tous les moyens de grâce, une diminution graduelle d'affection, un conflit continu entre ses devoirs spirituels et ses devoirs temporels, jusqu'à ce qu'enfin, obligée de s'opposer aux volontés de celui qui s'attendait à l'obéissance, elle voie tous les liens se relâcher et donner entrée à toute espèce de misères? De la part d'un ennemi vous pourriez tout supporter, mais quel déchirement de cœur si cela vous venait de votre époux, de votre guide, de votre intime ami, de celui dont vous auriez espéré recevoir de bons conseils, et avec lequel vous auriez compté aller rendre culte à Dieu! Vous ne voudriez pas tromper M... et renverser son bonheur. Vous me répondrez peut-être: «Oh! si vous connaissiez M., vous ne parleriez pas ainsi; il ne peut tromper, il est si franc». Je le crois, et je n'ai pas du tout la pensée qu'il soit hypocrite. D'après ce que j'ai entendu dire de lui, je le crois parfaitement aimable, et même *bien disposé*. Mais si vous avez attendu le consentement de votre père terrestre, pourquoi n'attendriez-vous pas celui de votre Père céleste? Pourquoi n'attendriez-vous pas que ses bonnes dispositions finissent par la conversion, et que son désir de la vérité le conduise à la foi? — Parce que vous êtes certaine qu'il est dans *les vues* de Dieu de l'amener à lui, et cela par votre moyen? Mais, ma chère, où est maintenant votre jugement? Avez-vous été

initiée aux conseils de Dieu? et si cela était, serait-ce en désobéissant à sa volonté que vous les amèneriez à exécution? Ne vous souvenez-vous pas de qui toute conversion est l'oeuvre? Dieu vous demande-t-il de faire le mal afin qu'Il puisse opérer le bien? Si vous aviez épousé M... avant de connaître le Seigneur, vous pourriez espérer que vos prières en sa faveur seraient entendues; mais maintenant que vos yeux sont ouverts, n'agiriez-vous pas avec une présomption bien coupable, en vous unissant à lui, dans l'espérance que, puisque vous ne vous êtes pas conformée à la volonté de Dieu, Dieu se conformera à la vôtre?

Mais, direz-vous peut-être: «Le Seigneur ne me l'a pas défendu; j'ai étudié de nouveau le chapitre 7 aux Corinthiens, et je persiste dans la pensée qu'il est positif sur ce point. Souvenez-vous qu'il n'y a point d'état intermédiaire entre la foi et l'infidélité. Lisez le chapitre 8 aux Romains, et vous verrez que ceux qui sont selon la chair ne sont pas selon l'Esprit, et que ceux qui sont selon l'Esprit ne sont pas selon la chair. Si donc on ne voit pas en M... les marques scripturaires qui caractérisent ceux qui sont selon l'Esprit, auxquels seuls les promesses appartiennent, il est selon la chair, et il doit être considéré par les chrétiens comme étant encore dans l'infidélité. Voyez combien de fois les Israélites sont sollicités de ne pas se mêler avec les nations, de peur qu'ils n'apprennent leurs mauvaises oeuvres, et combien de fois ils sont châtiés pour ce péché. Seriez-vous moins coupable qu'eux, si vous preniez pour votre guide, votre conseiller, votre ami, pour dépositaire de vos pensées, de vos joies et de vos peines, un homme qui ne connaît pas Dieu, et si vous vous engagiez à lui obéir? Croyez-moi, un tel homme ne se laissera pas enseigner par sa femme. Le peuple de Dieu n'est-il pas considéré, dans toute la Bible, comme un peuple particulier et séparé du monde? Aussi, quel fut l'effet des mariages qu'il contracta avec les infidèles? Lisez Esdras et Néhémie. Salomon, avec toute sa sagesse, amena-t-il ses femmes dans le bon chemin? Ne fut-il pas, au contraire, conduit au mal par elles? La nature humaine n'a point changé depuis ce temps-là. Pourquoi David dit-il si souvent qu'il ne veut ni connaître, ni avoir dans sa maison ceux qui n'appartiennent pas à l'Eternel? Pourquoi les regarde-t-il comme ses ennemis? Pourquoi déclare-t-il qu'il ne veut s'accompagner que de ceux qui craignent l'Eternel? Le sentier du juste n'est-il pas une lumière resplendissante? La voie de l'impie n'est-elle pas pire que les ténèbres? La lumière et les ténèbres s'accorderaient-elles aujourd'hui mieux qu'autrefois? Pourquoi Paul nous exhorte-t-il à ne nous marier que dans le Seigneur? Penseriez-vous être mieux ailleurs que chez vos parents? C'est le Seigneur qui a fixé votre position actuelle, et Il peut se glorifier en vous qu'Il a achetée par prix; c'est aussi lui qui vous défend l'union projetée.

Je n'ai aucune espérance que vous preniez en considération ce que je vous dis, et même je crains que tout ceci ne soit lu un jour par M... Mais je n'ai rien dit contre lui, sinon qu'il n'est pas à présent un enfant de Dieu, ce que vous reconnaissez vous-même. Je ne nie pas qu'un jour il ne puisse devenir une brillante lumière; mais que cela arrive, ou n'arrive pas, je n'en persiste pas moins dans la conviction que vous agiriez avec la plus grande témérité, si vous l'épousiez tel qu'il est actuellement. Vous dites qu'il est dans l'affliction;

mais pensez-vous que les enfants de Dieu seuls soient affligés? J'aimerais pouvoir croire que tous ceux que j'ai vus frappés de la verge, et que tous ceux même qui ont paru d'abord humiliés par ce moyen, doivent être nécessairement sauvés. Mais malheureusement ce n'est pas le cas.

Lorsque j'ai vu qu'il était inutile de vous écrire, j'ai prié fréquemment pour vous; mais votre raisonnement à cet égard est étrange; vous êtes décidée à marcher dans le feu, puis vous me demandez de prier, afin que vous ne soyez pas brûlée. Que penseriez-vous de moi, si je me livrais aux dissipations du monde, et que je vous demandasse de prier, afin que je ne fusse pas induite en tentation?

Vous savez que le Seigneur a dit: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements», et, quoique ce soit une chose pénible à la chair et au sang, que de couper une main et que d'arracher un oeil, c'est à cela cependant que nous sommes appelés; et ceux qui ne sont pas prêts à abandonner tout ce qu'ils ont, «à charger leur croix et à le suivre», ne sont pas dignes de lui. Ce fut pour Abraham une terrible épreuve que d'être appelé à *sacrifier* son fils Isaac. Aurait-il montré de l'amour pour Dieu s'il avait dit: Je ne puis faire cela, mais si le Seigneur le prend lui-même, je me résignerai? L'épreuve de votre foi doit être plus précieuse que l'or qu'on éprouve au moyen du feu; et c'est en abandonnant votre idole que vous montrerez votre soumission à la volonté de Dieu. Si vous me dites que vous avez donné votre consentement, je ne puis envisager cela que comme un piège du monde. Vous avez fait une promesse que vous n'aviez pas le droit de faire, ainsi vous n'avez pas le droit de la tenir. Le Seigneur dit: «Donne-*moi* ton coeur»; M. dit aussi: donne-*moi* ton coeur. Le Seigneur dit: Lors même que tu me donnerais ton temps, tes talents, toute chose, ce n'est rien sans ton coeur. M. dit la même chose. Et vous, vous répondez: Je veux vous le donner à tous deux. Oh! souvenez-vous, je vous prie, de Celui qui a dit: «Deux hommes marcheront-ils ensemble, s'ils ne se sont accordés?» «Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial?». Choisissez donc qui vous voulez servir. Oh! puissiez-vous répondre par votre conduite: «Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime».

Oh! qu'il a bien connu ce que nous sommes, Celui qui a déterminé que le ciel serait tout *amour!* Il est si doux d'aimer et d'être aimé? C'est parce que nous sommes à Christ que nous boirons ensemble à la source de l'éternel amour jusqu'à ce qu'enfin nous entrions dans cet océan d'amour sans fond et sans rivages, et que Dieu nous montre lui-même, sur la carte du temps, la ligne d'amour qu'a tracée chacun de ses pas à travers ce sombre et horrible désert. Nous nous étonnerons alors d'avoir pu jamais conserver quelque hésitation en face de cette parole: «Lui qui n'épargna point son propre Fils, mais qui le livra pour nous tous, comment, avec lui, ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses!»